Lecteurs et lectures des Communistes d'Aragon

Corinne Grenouillet

Presses universitaires franc-comtoises

Lecteurs et lectures des *Communistes* d'Aragon

Linguistique et Sémiotique, vol. 38

30 rue Mégevand, 25030 Besançon Cedex

© Presses Universitaires Franc-Comtoises

2000

Diffusé par les Belles Lettres

95, Bd Raspail – 75006 Paris

ISBN 2-913322-72-7
ISSN 0768-4479

Corinne Grenouillet

Lecteurs et lectures des *Communistes* d'Aragon

PRESSES UNIVERSITAIRES FRANC-COMTOISES
Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, 697
Diffusion, Les Belles Lettres, 95 bd Raspail, 75006 PARIS
2000

Cet ouvrage est le remaniement d'une thèse de doctorat soutenue sous la direction de Jean Peytard.

Que l'Équipe de Recherches Interdisciplinaires Elsa Triolet/Aragon soit ici remerciée pour l'environnement essentiel et stimulant qu'elle a constitué dans mon travail.

☆

Les citations, in-texte ou hors-texte, viennent en *italique* ; les caractères romains y marquent les soulignés du texte d'origine ; les passages en PETITES CAPITALES sont soulignés par l'auteur.

Pour chaque œuvre citée, une note à la première occurrence précise l'édition de référence. Sauf indication contraire, le lieu d'édition est Paris.

☆

Abréviations :

ORC : *Œuvres romanesques croisées* d'Elsa TRIOLET et ARAGON, 42 volumes, Robert Laffont, 1964-1974.

L'OP 2 : ARAGON, *L'Œuvre poétique* (deuxième édition), Messidor, 1990, 7 volumes.

RCAET n°s 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 7 : volumes des *Recherches croisées Elsa Triolet/Aragon*, Annales Littéraires de l'Université de Besançon.

☆

Cette version de *Lecteurs et lectures des* Communistes a été réalisée en 2015 à partir des fichiers informatiques de l'éditeur. Pour des raisons techniques, la pagination ne correspond pas à celle du livre publié sur papier, et les références de l'index continuent de renvoyer à cette édition originale. Le contenu reste cependant rigoureusement identique

INTRODUCTION

Le projet initial des *Communistes*, roman de Louis Aragon, devait couvrir la période de février 1939 à janvier 1945, en trois séries. La première seule fut écrite, cinq tomes en six fascicules balayant la période février 1939-juin 1940. Elle parut entre 1949 et 1951, puis l'élan créateur de l'écrivain inexplicablement se tarit.

En 1966-1967, lors de la parution de la seconde version de son roman, Aragon s'est longuement expliqué sur les motifs qui le poussèrent à entreprendre le « *labeur monstrueux*[1] » de la réécriture. Qu'Aragon revienne sur ce roman plus de vingt ans après en avoir jeté sur le papier les premières lignes, en dit long sur son attachement à ce texte. Il y a tout d'abord le désir de rajeunir, rafraîchir le "langage" d'une œuvre, qui ne correspond plus aux préoccupations scripturales d'un auteur devenu entre-temps celui de *La Semaine sainte*, du *Fou d'Elsa* et de *La Mise à Mort*. Par ailleurs, transformé par les bouleversements politiques et idéologiques qui ont façonné les années 50 et 60, le point de vue de l'écrivain sur la situation décrite dans *Les Communistes* s'est modifié. Ce recul historique ou « *esprit de responsabilité* » comme le nomme lui-même Aragon, a opéré des modifications dans le corps du texte. Enfin, en 1966-1967, il nous donne une version *achevée* des *Communistes*, d'ambition plus restreinte, qui couvre les seize mois de la première "série" et s'achève sur la débâcle française à Dunkerque.

Il a procédé à son achèvement, explique-t-il, par la suppression de personnages, « *graines perdues des romans que je n'ai par la suite pas écrits* » (*Postface*, p. 599). La *Postface* des *Communistes* lui fournit l'occasion de dévoiler les raisons qui lui interdirent de poursuivre la rédaction de son roman jusqu'à la date escomptée :

> [Le roman] *avait été accueilli avec une grande exaltation de la part de ceux qu'il concernait au premier chef. On eût pu croire que*

[1]. Dans « La fin du *Monde réel*, *Postface* », Messidor / Temps Actuel, 1982, p. 597. Désormais *Postface*.

> *l'atmosphère favorable à sa continuation avait été pleinement créée, même si la critique littéraire, de laquelle je ne me suis jamais vraiment préoccupé de toute ma chienne d'existence d'écrivain, avait crié très fort à la décadence, la déchéance, voire au* décès *de l'auteur. J'ai l'habitude. À chaque livre, les critiques m'ont écrasé sous les louanges pour mes livres antérieurs et les regrets dont ils les entortillent.* [...]
>
> *Mais par un tour assez amer du sort, ce sont au contraire les éloges qui m'arrêtèrent à juin 1940. On me louait d'avoir écrit* autre chose *que ce que j'avais voulu écrire. Un* autre chose *qui n'était pas celui de l'au-delà du roman, un* autre chose *simplement autre chose.*
>
> *Postface*, pp 592-593

Aragon distingue, dans la réception de son roman, deux types de lectorat : le public de ceux que le roman « *concernait au premier chef* », soit les militants communistes, et le public des professionnels de la littérature, soit les critiques et journalistes non forcément communistes. Ces deux lectorats s'opposent sous sa plume selon une dichotomie assez courante dans les préfaces ou postfaces auctoriales tardives[2] : les réactions de l'un lui sont indifférentes alors que celles de l'autre (le public des "novices" en littérature : les militants du parti) sont largement prises en compte. Cette méfiance et ce mépris pour la critique institutionnalisée est un sentiment partagé par de nombreux écrivains aux yeux desquels seule importe la réaction des lecteurs "de base".

Paradoxalement Aragon mettait sur le compte d'une réception trop positive et d'une incompréhension fondamentale l'abandon du roman. C'est à partir de ces déclarations que je me suis interrogée sur *Les Communistes* et leur réception. Avait-elle été aussi élogieuse que le disait Aragon et en quoi put-elle contribuer à l'échec scriptural ? Comment les communistes, mais également les non-communistes lurent-ils ce roman, en 1949-1951 ?

Ces questions, je me les suis posées en essayant de me tenir à l'écart des polémiques qui, depuis cinquante ans, se sont cristallisées sur ce roman tour à tour fascinant et irritant. Pour certains, il est le chef-d'œuvre d'Aragon, injustement méconnu pour des raisons politiques. Pour d'autres, il est un texte manqué, tributaire d'une esthétique désuète, passée de mode : le réalisme socialiste. Gallimard a longtemps refusé sa publication parmi les œuvres complètes d'Aragon dans la bibliothèque de la Pléiade[3]. Il y aurait donc le grand Aragon des derniers romans (à partir de *La Semaine sainte* en 1958), des premiers textes surréalistes, ou le grand poète, et, en face, cette quantité négligeable de quelque deux mille pages : un roman historique pétri de propagande stalinienne. Il m'a semblé important, non de condamner cette

---

[2]. Voir Gérard Genette, *Seuils*, Seuil, 1987, 389 p., "Poétique".

[3]. Témoignage de Michel Apel-Muller lors du colloque *Aragon 1956*, Aix-en-Provence, 1992, p. 279.

schématisation évidemment abusive, mais de comprendre sur quelles bases elle avait pu s'établir.

Aujourd'hui, la situation a changé : il est loin le temps où parler d'Aragon à l'Université relevait d'une gageure ou d'une démarche militante. Le temps a "institutionnalisé" l'écrivain et j'appartiens à cette génération qui l'a connu, non pas à travers l'engagement politique, mais tout simplement, au collège puis à l'Université : ma lecture n'échappe pas à ces circonstances et ne prétend pas être supérieure à celles qu'elle analyse.

La réédition chez Stock de la première version des *Communistes* (1949-1951) a jeté récemment (1998) une lumière nouvelle sur ce roman désormais accepté pour la Pléiade. Cette première version est, on le verra, très marquée idéologiquement par la guerre froide et le stalinisme qui imprimèrent aussi des marques décisives à sa réception. Or Aragon l'aurait fait pilonner lorsque la deuxième version vit le jour en 1966, considérant celle-ci comme définitive, la seule qui dût être lue et constituer une base pour la recherche. Travailler sur la première version enfreindrait donc les injonctions de l'écrivain… mais celles-ci sont-elles si fortes que le lecteur doive les respecter à la lettre ? Je ne le pense pas, à la suite de Robert Escarpit :

> *La communication en littérature est avant tout diffusion, et diffusion à sens unique ; à partir du moment où son message est lancé, c'est-à-dire à partir du moment où son œuvre est publiée, l'auteur ne peut ni en modifier ni en rectifier la teneur, ni en contrôler le parcours, ni en définir les destinataires, ni en vérifier la réception, ni en diriger la lecture et l'interprétation*[4].

Pourtant, on ne négligera pas la deuxième version, contrepoint essentiel aux *Communistes* de 1949-1951. La confrontation est souvent éloquente : ce qui a été supprimé, ce qui a été ajouté, tout porte sens… même la plus insignifiante des variantes, le mot "parti", qui perd sa majuscule entre 1951 et 1966, les références à Thorez qui disparaissent… Aragon s'est attelé plusieurs années durant à la refonte totale des 2018 pages des *Communistes* : nouvelle découpe des paragraphes et des chapitres, modification du point de vue narratif et de la temporalité, suppression de personnages… Pourtant, il s'agit toujours du *même* roman : il a conservé son titre, les neuf dixièmes de ses personnages, sa linéarité, ses intrigues multiples. Le questionnement que suscite un tel renouvellement dans la continuité contribue au mystère du texte et au désir de l'interroger.

Ce travail se situe dans une perspective théorique large : l'esthétique et la sociologie de la réception, la poétique du personnage romanesque, les ques-

---

4. Article « Lecture » in *Dictionnaire des littératures de langue française*, Bordas, 1987.

tions de l'intertextualité et du rapport au genre littéraire ont toutes partie liée avec l'étude de la lecture ou du lecteur. Je signalerai brièvement ici les concepts et les auteurs essentiels sur la question ; et j'invite le lecteur pressé à se reporter à la fin de cette introduction.

Notre étude cherche à comprendre le littéraire à l'intérieur d'un processus de communication, selon le modèle adapté de Jakobson dans ses *Essais de linguistique générale*[5] : l'auteur peut être considéré comme le destinateur du message, le lecteur comme le destinataire, le message transmis et le code utilisé renvoient au livre en tant que production verbale et le contact concerne le livre en tant qu'objet physique ou "psychologique".

Certes sommaire, ce schéma a le mérite de mettre en présence les deux pôles de toute production verbale (émission / réception) dans une dynamique qui octroie à chacun d'eux une place inaliénable. Mais il se révèle aussi contestable et insuffisant, eu égard aux caractéristiques du texte littéraire : écrit-on d'ailleurs vraiment pour communiquer ?[6]. Que celui-ci mette en œuvre une communication différée, fondée sur un inévitable « *anachronisme* [7] », et sur une « *enivrante indétermination* [8] » n'empêche pas qu'il soit le produit, à une date précise, d'un milieu historique et sociologique. Les positions de l'émetteur et du récepteur ne sont bien évidemment pas équivalentes : le premier dispose d'un « *capital d'autorité* », selon l'expression de Pierre Bourdieu, qui rend la relation profondément dissymétrique et surtout il a envisagé tous les types de « *consommation* » de son œuvre et investi son message d'un « *éventail de possibilités interprétatives* [9] ». Dans *Qu'est-ce-que la littérature ?*, Sartre avait déjà observé cette dissymétrie, qui permet au lecteur de « *progresse*[r] *dans la sécurité* » : « *Aussi loin qu'il puisse aller,* L'AUTEUR EST ALLÉ PLUS LOIN QUE LUI. *Quels que soient les rapprochements qu'il établisse entre les différentes parties du livre – entre les chapitres ou entre les mots – il possède une garantie ; c'est qu'ils ont été expressément voulus* [10] ». Les autres pôles du schéma sont également à nuancer.

Avec l'esthétique de la réception de Jauss et Iser, l'intérêt s'est déplacé du message vers le décodage : « *La question de savoir ce que signifie tel poème, tel drame ou tel roman doit être remplacée par celle de savoir ce*

---

[5]. Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale,* Éditions de Minuit, 1963, pp 213-214.

[6]. Voir les arguments de Vincent Kaufmann, « Le tiers-lecteur » *in Problèmes actuels de la lecture*, 1982, pp 193-202.

[7]. Pierre Bourdieu, *Choses dites*, Les Éditions de Minuit, 1987, p. 143.

[8]. Michel Butor, *Répertoire II : Études et conférences 1959-1963*, Les Éditions de Minuit, 1964, p. 131.

[9]. Umberto Eco, *L'Œuvre ouverte*, Éditions du Seuil, 1965, p. 11.

[10]. Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce-que la littérature ?*, Gallimard, 1948, p. 68. Les petites capitales, ici comme ailleurs, indiquent un soulignement de mon fait.

qu'éprouve le lecteur lorsqu'il met en œuvre un texte de fiction en le lisant[11] ». Wofgang Iser a ainsi distingué un « *pôle artistique* » qui « *se réfère au texte produit par l'auteur* » et un « *pôle esthétique* », qui « *se rapporte à la concrétisation réalisée par le lecteur* » (*ibid*., p. 48), lesquels, réunis, forment l'œuvre littéraire : « *L'œuvre est ainsi la constitution du texte dans la conscience du lecteur* ». Cette distinction se retrouve aussi chez Jauss[12].

L'objet esthétique est soumis aux fluctuations incessantes des conditions historiques et sociales de réception : c'est pourquoi son sens est à chaque fois nouveau. Les concrétisations d'un texte relèvent moins d'une individualité que de la « *conscience collective réceptive* », c'est-à-dire, précise Pierre V. Zima, « *d'un certain groupe qui définit le* sens *du texte à l'aide de ses* valeurs *et de ses* normes *esthétiques et non esthétiques*[13] ». Ainsi, la notion d'objet esthétique chez Mukarovsky est définie comme « *sens collectif du texte* » (*ibid*.). L'œuvre littéraire propose donc des « *potentiels de significations* » (Iser, 1985, p. 51) que le lecteur est chargé d'actualiser. Quant au critique, il n'a pas à déchiffrer du sens, mais à mettre en lumière ces potentiels.

Actuellement les théories du lecteur peuvent être groupées selon trois axes. Le premier, le plus exploré par les sémioticiens, concerne le lecteur "virtuel", "implicite" ou "modèle" selon les dénominations, sorte de lecteur idéal, qui est une construction conceptuelle plus ou moins proche de la réalité du lecteur empirique.

Le « *lecteur implicite* » d'Iser, mis sur pied en écho à « *l'auteur implicite* » de Wayne Booth[14], est une construction abstraite, une orientation du texte :

> *Le lecteur implicite n'a aucune existence réelle. En effet, il incorpore l'ensemble des orientations internes du texte de fiction pour que ce dernier soit tout simplement reçu. Par conséquent, le lecteur implicite n'est pas ancré dans un quelconque substrat empirique,* IL S'INSCRIT DANS LE TEXTE LUI-MÊME. *Le texte ne devient une réalité que s'il est lu dans des conditions d'actualisation que le texte doit porter en lui-même, d'où la reconstitution du sens par autrui.*
>
> (Iser, 1985, p. 70)

De même l'« *archilecteur* » de Michael Riffaterre[15] n'est pas le lecteur

---

[11]. Wolfgang Iser, *L'Acte de lecture : théorie de l'effet esthétique*, Bruxelles : Mardaga, 1985, p. 5.

[12]. Hans-Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Gallimard, 1978, p. 212.

[13]. Pierre V. Zima, *Manuel de sociocritique*, Picard, 1985, p. 19.

[14]. Wayne Booth, « Distance et point de vue. Essai de classification » *in Poétique du récit*, 1977.

[15]. Michael Riffaterre, *Essais de stylistique structurale*, Flammarion, 1971, p. 41.

empirique, même si le concept renvoie aux réactions d'un groupe d'informateurs "cultivés" chargés de repérer les lieux textuels où le langage s'écarte d'un usage commun. L'archilecteur, « *somme de lectures, et non une moyenne* », est un « *outil à relever les stimuli d'un texte, ni plus ni moins* » (*ibid*., p. 46). En réalité, l'archilecteur dissimule le critique lui-même et le concept est finalement assez peu opératoire.

Le « *lecteur modèle* » d'Umberto Eco est le lecteur prévu par l'auteur, « *capable de coopérer à l'actualisation textuelle de la façon dont lui, l'auteur, le pensait et capable aussi d'agir interprétativement comme lui a agi générativement* » (Eco, 1985, p. 71). L'auteur a mis en effet en place un ensemble de stratégies[16] qui provoquent chez le lecteur une activité interprétative. Cette prévision de l'autre se manifeste dans des « *traces lectorales* » soit : « *tout indice qui dans le texte signale l'acte de lire : figures, procédés, ellipses, entailles qui suscitent la lecture, potentiellement*[17] ». La lecture figure donc en creux dans le texte littéraire et signe la littérarité du texte selon Michel Charles[18].

L'incomplétude du texte littéraire se manifeste de façon tout à fait frappante dans ce qu'Iser nomme les *Leerstellen*[19], les trous, les vides du texte, théorie féconde à laquelle plusieurs auteurs se sont ralliés (Eco ou Dällenbach par exemple). Ces *Leerstellen* ont pour fonction essentielle de stimuler l'acte de constitution du texte chez le lecteur : celui-ci devra nécessairement combler les lieux d'indétermination du texte par des projections qui lui sont propres. Le texte est donc bien une « *machine paresseuse qui exige du lecteur un travail coopératif acharné pour remplir les espaces de non-dit ou de déjà-dit restés en blanc* » (Eco, 1985, p. 29).

Selon Hans-Robert Jauss, l'« *horizon d'attente* » du premier public doit être reconstruit, afin de permettre l'évaluation esthétique de l'œuvre littéraire. Il est défini comme :

> *un système de références objectivement formulable qui, pour chaque œuvre au moment de l'histoire où elle apparaît, résulte de trois facteurs principaux : l'expérience préalable que le public a du genre dont elle relève, la forme et la thématique d'œuvres antérieures dont elle présuppose la connaissance, et l'opposition entre langage*

---

16. Qu'Iser, se référant à la théorie des actes de langage et à leurs conditions de réussite, définit comme les « *procédures acceptées* » (Iser, 1985, p. 128).

17. Jean Peytard, *Syntagmes 3 : didactique, sémiotique, linguistique*, Les Belles-Lettres, 1986, p. 145.

18. Michel Charles, *Rhétorique de la lecture*, Seuil, 1977, p. 162.

19. Yves Gilli, mécontent des traductions approximatives de ce mot en français propose de garder le terme allemand original (« Le texte et sa lecture. Une analyse de l'acte de lire selon W. Iser » *in Semen 1*, 1983, pp 105-116). Chez Ingarden, on trouve le concept de « *lieu d'indétermination* » qui est assez proche de celui de *Leerstellen*.

> *poétique et langage pratique, monde imaginaire et réalité quotidienne.*
>
> (Jauss, 1978, pp 48-49)

L'« *écart esthétique* » mesure la distance qui sépare l'œuvre nouvelle de l'horizon d'attente des récepteurs. Plus elle est importante, et plus l'œuvre peut être tenue pour "littéraire" ou "artistique" : une grande œuvre, telle que *Madame Bovary*, bouleverse et rénove l'horizon d'attente de son époque. Quand l'écart esthétique diminue et que l'œuvre vient combler les attentes du public, elle se rapproche du « *domaine de l'art culinaire* » (*ibid.*, p. 53), du simple divertissement et de la littérature "triviale" : son "coefficient" de littérarité est alors très faible.

L'horizon d'attente est essentiellement un concept d'ordre intra-littéraire dont les trois éléments reformulent en partie le concept d'intertextualité. Contrairement à lui, le concept de « *répertoire textuel* » d'Iser concerne aussi bien les références littéraires que le contexte socioculturel. Défini comme « *l'ensemble des conventions nécessaires à l'établissement d'une situation* » (Iser, 1985, p. 128), il renvoie à ce qui est extérieur au texte. Une certaine connivence, le partage du même répertoire, doit en effet lier le lecteur au texte. Le répertoire textuel est donc proche du concept de "code" (sans cet "espace" commun, la communication devient impossible), mais a aussi partie liée avec le "référent" (lecteur et texte doivent avoir en commun le même "catalogue de référents"). Les éléments du répertoire ne sont pas transposés "directement" et sans modification dans le texte littéraire. En les extrayant de l'univers référentiel, l'œuvre les « *dépragmatise* », en opère la « *transvaluation* » (Iser, 1985, p. 152) et dès lors attire sur eux une attention nouvelle ; à la longue, le répertoire du texte est susceptible de modifier celui du lecteur[20]. Par ailleurs, ces éléments sont issus de « *systèmes qui permettent de comprendre le monde* » (Iser, 1985, p. 133) : c'est dire que l'univers référentiel correspond moins au monde qu'à tous les discours qui tentent de le maîtriser. Finalement, l'œuvre est en interaction constante avec l'ensemble des discours qui la cernent et s'y parlent, déformés, évalués, transformés, comme l'a abondamment souligné Bakhtine.

Le deuxième axe est celui du lecteur fictif : le lecteur fictif est ce personnage de la fiction qui prend un livre, l'ouvre et se met à lire[21]. Avec lui, nous accédons à un autre niveau, intratextuel, et plus spécifiquement intradiégé-

---

[20]. D'autre part, l'œuvre aura tendance à faire porter l'éclairage sur des éléments qui ne sont pas "dominants" dans la réalité : « *Le texte ne reproduit aucunement les systèmes sémantiques dominants ; IL SE RAPPORTE PLUTÔT À CE QUI EN EUX EST VIRTUALISÉ, MAIS NIÉ, DONC EXCLU* » (Iser, 1985, p. 133).

[21]. Joëlle Mertès-Gleize a consacré une thèse de doctorat à l'exploration et l'analyse de la représentation du lecteur "fictif" : *La Lecture fictive : la représentation du livre et de la lecture de Stendhal à Proust*, Thèse Paris VIII, sous la direction de Claude Duchet, 1989, 637 p.

tique[22]. Il n'y a pas de théories proprement dites du lecteur fictif, lequel renvoie aussi bien à la sémiotique du personnage qu'aux théories de l'intertexte.

Attribut du personnage romanesque[23], la lecture fictive sert à le définir, en constitue un « indice ». On sait que cet « *être de papier* » est avant tout un « *lieu* » textuel, vers lequel convergent un certain nombre de « *motifs*[24] ». Mais il est surtout le « *support anthropomorphe d'un certain nombre d'"effets" sémantiques*[25] », soit une représentation construite par le lecteur (réel) qui a mis en relation ces motifs. Or, ses lectures fictives constituent des motifs assez importants pour que le lecteur se représente le personnage, c'est-à-dire le construise comme point de jonction entre différents réseaux de significations. De surcroît, elles en touchent les deux aspects essentiels, son *être* et son *faire*, sa qualification et sa fonction. L'*être* d'un personnage, « *résultat d'un* faire *passé ou* […] *état permettant un* faire *ultérieur* » (Hamon, 1984, p. 105) a pu être bâti *aussi* par des lectures ; quant à son *faire* (ses actes), il peut consister en une activité de lecture. La lecture fictive est par conséquent une entrée justifiée pour l'étude des personnages d'un roman.

Par ailleurs, elle est une ouverture sans équivalent sur l'intertextualité, dans la mesure où elle fonctionne comme une de ces « *anomalies* », qui selon Riffaterre nous mettent en relation avec l'« *ensemble des textes que l'on retrouve dans sa mémoire à la lecture d'un passage donné*[26] ». Elle signale une intertextualité restreinte[27] et objective dans la mesure où le rapport avec un texte autre est expressément suscité par le scripteur.

Elle fonctionne comme un lieu tout à fait symptomatique de l'évaluation des discours journalistiques, littéraires ou sociaux. Les scènes de lecture fictive concentrent en effet un « *discours d'escorte évaluatif* » (Hamon, 1984, p. 105), qui porte sur des livres ou des journaux lus fictivement et permet de préciser les positions idéologiques du roman. Une part importante des évaluations sont prises en charge par des personnages qui lisent, seuls ou entre eux ou qui commentent leurs lectures pour d'autres, effectuant ainsi cette opération de transformation-évaluation dont parle Jean Peytard, à la suite de Bakhtine : « *Relater l'énoncé de l'autre est un acte de*

---

22. *Cf* Gérard Genette, *Figures III*, Seuil, 1972.

23. En dépit du fait que le "personnage" soit « *une des catégories les plus obscures de la poétique* » (Ducrot-Todorov, 1972, p. 286), je conserverai ce terme qui ne possède pas de "concurrents" sérieux dans le domaine sémiolinguistique.

24. Selon l'expression de B. Tomachevski, « Thématique » *in Théorie de la littérature*, 1965.

25. Philippe Hamon, *Texte et idéologie*, PUF, 1984, p. 104.

26. Michael Riffaterre, « L'intertexte inconnu » *in Littérature* n° 41 : *Intertextualités médiévales*, Larousse, février 1981, p. 4.

27. Laurent Jenny proposait de parler d'intertextualité « *seulement lorsqu'on est en mesure de repérer dans un texte des éléments structurés antérieurement à lui, au-delà du lexème, mais quel que soit leur niveau de structuration* » (Jenny, 1976, p. 262).

transformation, et c'est en transformant qu'on évalue[28] ».

Enfin, elle participe à la représentation de l'horizon d'attente des lecteurs contemporains « *qui peut ou non correspondre à celui du lecteur réel* » (Mertès-Gleize, 1985, p. 13). La représentation de livres et de lectures dans un texte relève de « *l'inscription dans l'œuvre de normes génériques ou esthétiques qu'elle reprend ou conteste* » (*ibid.*) et donne une idée de la réception de certains ouvrages en faisant écho aux succès de la librairie : « *les titres qui apparaissent dans les fictions sont souvent ceux qui ont connu la plus grande notoriété dans le monde réel* » note Joëlle Mertès-Gleize (*ibid.*, p. 59). Le lecteur fictif est miroir du lecteur réel. Il est donc possible de faire une "lecture" référentielle des lectures fictives et de les exploiter comme documents socio-historiques de ce que fut la pratique lectoriale d'une certaine époque.

L'approche socio-historique du lecteur réel, troisième axe, est à nos yeux déterminante pour comprendre la réception d'une œuvre. Les théories sémiotiques du lecteur idéal sont insuffisantes et il faut se tourner vers les sociologues de la littérature (Zima), de la réception (Jurt) ou de la lecture (Leenhardt). « *Le phénomène littéraire obéit aux lois générales de la société et il est donc de ce fait de nature historique*[29] », rappellent-ils. Avec eux, on soulignera que toute pratique de lecture est une pratique socialement déterminée : l'individu est intégré dans un certain nombre de groupes (macrogroupes constitués des classes sociales, des groupes nationaux ou régionaux – ou microgroupes qui sont formés par la famille, les cercles d'amis, etc.) et a intériorisé des normes sociales, des valeurs, qui vont influer sur son comportement général (social), comme sur son comportement de lecture (*ibid.*, p. 15).

L'appréciation sociologique de la lecture (la manière d'actualiser un livre par des lecteurs appartenant à différents groupes sociaux) exige un dispositif sophistiqué : l'enquête de Leenhardt-Jozsa sur la réception des *Choses* de Georges Pérec et du *Cimetière des rouilles* de Endre Fejes dans deux pays différents, tout à fait unique en son genre, n'est réalisable pratiquement que si elle porte sur un corpus relativement limité : on imagine mal une telle enquête portant sur les deux mille pages des *Communistes*. Ces auteurs ont démontré que les mêmes livres peuvent être lus de manière différente, indépendamment de leurs contenus : « *les lecteurs eux-mêmes, d'une certaine manière "écrivent" ou "ré-écrivent" à leur propre usage le "roman lu" de telle sorte que ce qu'ils tirent du roman, ce qu'ils en font, ne dépend pas tant du texte du roman que de leurs propres structures*

---

[28]. Jean Peytard, « Évaluation sociale dans les thèses de Mikhaïl Bakhtine et représentations de la langue » *in Langue française* n° 85 : *Les Représentations de la langue, approches sociolinguistiques*, Larousse, février 1990, p. 17.

[29]. Yves Gilli, *Literaturwissenschaft : 15 années de sémiotique du texte littéraire en RDA*, Les Belles-Lettres, 1989, p. 13.

psychiques et idéologiques[30] ». La conclusion de leur enquête permet de mettre en évidence les facteurs qui déterminent la réception et les « *prises de position axiologiques* » liées à toute lecture : « *– La culture globale d'une civilisation donnée. – La culture nationale, passé national, traditions, etc. – La conscience de groupe ou de classe sociale* » (*ibid.*, pp 45-46).

La connaissance du lecteur réel et de sa façon de lire soulève d'importants problèmes méthodologiques ; de façon générale, l'évaluation de la lecture fait problème : les réponses aux questionnaires, par exemple, sont souvent faussées, d'une part parce que les intéressés ont du mal à avouer leur propre goût[31], d'autre part, parce que la plupart des enquêtes valorisent *a priori* la lecture et que « *l'effet de légitimité*[32] » brouille l'authenticité des réponses.

S'est ainsi posé le problème du "lecteur représentatif" des *Communistes*. Les documents retenus pour l'analyse, des articles critiques parus dans les journaux de l'époque et quelques témoignages dans des livres d'histoire, ne sont qu'une infime partie des documents qui peuvent servir à l'étude exhaustive de la réception d'un texte. Mais dans l'optique de cette étude, portant sur un roman publié dans sa première version entre 1949 et 1951, il semblait difficile de faire intervenir d'autres documents, lettres, comptes rendus dans les journaux intimes ou réponses à un questionnaire.

Ces articles s'inscrivent dans un univers de discours particulier et sont soumis à des contraintes de genre. La lecture de l'"expert" journaliste ou critique et celle du lecteur ordinaire n'appartiennent pas au même niveau : une pratique est professionnelle, l'autre privée[33]. D'un côté, un « *consommateur* » qui se manifeste par ses "goûts", de l'autre un « *connaisseur* » qui s'affirme dans des "jugements" car il est capable de « *"passer derrière le décor", de percevoir les circonstances qui entourent la création littéraire, de comprendre ses intentions, d'analyser ses moyens* » ; et donc de « *reconstruire par l'esprit le système de références qui rend à l'œuvre son relief esthétique. C'est une attitude historique* » (Escarpit, 1958, p. 115). Lorsque ce "lettré" est aussi critique littéraire dans un journal[34], il sert

---

[30]. Jacques Leenhardt et Pierre Jozsa, *Lire la lecture : Essai de sociologie de la lecture*, Le Sycomore, 1982, p. 35.

[31]. Robert Escarpit, *Sociologie de la littérature*, PUF, 1958, p. 24.

[32]. Pierre Bourdieu et Roger Chartier, « La Lecture : une pratique culturelle » in *Pratiques de la lecture*, 1985, p. 223.

[33]. Voir les analyses de Rita Schober, citée par Gilli, « Le Référent dans les textes de Kafka » *in Semen 4,* 1989, p. 233.

[34]. Escarpit définit le lettré par son appartenance à la sphère de la bourgeoisie cultivée, des intellectuels, des enseignants, qui ont la possibilité d'exercer un jugement personnel, et disposent de loisirs suffisants pour lire, ainsi que de ressources qui permettent l'achat régulier de livres. Par rapport aux lettrés, « *le rôle véritable de la critique littéraire est d'être un échantillonnage du public. Le critique appartient au même milieu social que le lecteur du circuit lettré, il a la même formation. On trouve chez lui une variété d'opinions politiques, religieuses, esthétiques, une variété de*

d'agent de médiation ou de « *prescripteur d'opinion* » (Bourdieu). Sa fonction, sociale autant que littéraire, est alors de proposer une sélection et une hiérarchie des produits littéraires, en même temps qu'il en détermine la valeur symbolique : « *Le producteur de l'œuvre n'est pas l'artiste mais le champ de production en tant qu'univers de croyance qui produit la valeur de l'œuvre d'art comme fétiche en produisant la croyance dans le pouvoir créateur de l'artiste*[35] ». Ce n'est pas l'artiste qui crée la valeur de sa propre œuvre, mais les critiques, les historiens, les éditeurs, les directeurs de galeries, les marchands, les académies, les jurys de prix littéraires ou artistiques… En effet, il ne peut pas venir à bout seul de la tâche qui consiste à produire la croyance en la valeur de son œuvre. Le critique concourt à élaborer et à entretenir l'*illusio*, principe de fonctionnement du champ littéraire, réglant le jeu des valeurs (l'important / le non-important) et les distinctions à opérer dans le cadre de sa logique interne (Bourdieu, 1991).

Les termes de « critique littéraire » évoquent un genre bien particulier constitué de monographies consacrées à des œuvres littéraires et/ou à leurs auteurs. Aux articles qui paraissent dans la presse en réponse directe à la publication d'une œuvre, il est d'usage de réserver le terme de « réception immédiate », signifiant que les articles de la presse et des journaux ne répondent pas aux critères de qualité et d'érudition qui président à l'élaboration de la « vraie » critique littéraire, celle des professeurs et de l'université[36]. Quant à l'historien de la littérature, qui a toujours une ou deux générations de retard et travaille sur des textes déjà consacrés par la tradition, il « *laisse à la compétence du critique le soin de juger la littérature de son propre temps présent* » (Jauss, 1978, p. 24)[37]. Contrairement à lui, le journaliste critique se collète étroitement avec l'actualité : l'impératif de

---

tempéraments qui sont à l'image de celles qu'on trouve chez ce lecteur, mais il y a une communauté de culture et de style de vie […] *le seul fait que la critique parle de certaines œuvres et non de certaines autres est déjà un choix significatif : bon ou mauvais, un livre "dont on parle" est un livre socialement adapté au groupe* » (Escarpit, 1958, p. 83).

[35]. Pierre Bourdieu, « Le Champ littéraire » *in Actes de la recherche en sciences sociales* n° 89, septembre 1991, p. 22.

[36]. L'allemand et l'anglais distinguent lexicalement les deux types de critique : « *Literaturkritik* » et « *Criticism* » désignent la critique de presse et « *Literaturwissenschaft* » et « *Scholarship* », la science de la littérature, la critique universitaire.

[37]. Participant de loin et passivement à la critique littéraire contemporaine et à ses controverses, il « *devient dans son jugement le parasite d'une critique qu'il méprise* in petto *parce qu'elle n'est "pas scientifique"* » (Jauss, 1978, p. 24). Jean-Paul Sartre traitait, lui, le critique littéraire de « *gardien de cimetière* » : « *Les morts sont là : ils n'ont fait qu'écrire, ils sont lavés depuis longtemps du péché de vivre et d'ailleurs on ne connaît leur vie que par ce que d'autres morts ont écrit sur eux* » (Sartre, 1948, p. 36).

rendre compte de livres nouveaux limite sa liberté de choix et son jugement est forcément tributaire du manque de distanciation qu'implique le commentaire "à chaud" de la vie littéraire. Comme le rappelle Joseph Jurt, la séparation entre ces deux types de critiques (littéraire et journalistique) est relativement récente : la critique de livres qui viennent de paraître est née au XVIIIe siècle avec l'invention du journal quotidien et pendant longtemps, les professeurs trouvaient dans cette pratique, le moyen de faire partager leur savoir au plus grand nombre, tout en augmentant de manière substantielle leur revenu. À partir du moment, au début du XXe siècle, où certains d'entre eux se sont mis à publier des livres de critiques qui n'étaient pas des recueils de chroniques, un nouveau genre a vu le jour ; ce que Barthes appelle la « *critique-livre*[38] ». « *Dès lors,* remarque Joseph Jurt dans son essai sur la réception de l'œuvre de Bernanos, *la critique journalistique peut être définie par opposition à la critique livre*[39] ».

En général, les études de ce type de discours se sont surtout attachées à souligner les incohérences et les contradictions de la réception immédiate d'œuvres que le recul des années nous permet d'appréhender avec un regard neuf. Quant aux études sur la réception littéraire ou artistique réalisées à partir d'un matériau contemporain, elles sont rares[40], hormis le travail unique, à ma connaissance, de Joseph Jurt qui a étudié la réception de cinq romans de Bernanos pour la période 1926-1936, à travers le dépouillement de cent trois périodiques différents… travail colossal. Entendant compléter la notion d'horizon d'attente par l'étude de la réception effective, et l'esthétique de la réception par une sociologie de la réception, il a démontré que celle-là est largement tributaire des courants idéologiques dans lesquels se rangent les différents supports de presse : l'horizon d'attente n'est donc pas le même pour tous à un moment donné, comme semble le concevoir Hans-Robert Jauss mais au contraire se subdivise en des ensembles profondément diversifiés, voire antagonistes. Nos modestes conclusions rejoignent les siennes : la réception des *Communistes* se révèlerait incompréhensible si l'on se plaçait en dehors de son contexte socio et sémio-discursif.

L'"entour" du texte (titre, bande annonce etc.), premier inducteur de lectures, nous permettra d'examiner dans un premier temps les stratégies textuelles ou éditoriales qui ont modelé l'attente des lecteurs : c'est un roman à thèse qui, clairement, s'offrait à eux. Un corpus de documents journalistiques

---

38. *Arts*, 15 décembre 1965.

39. Joseph Jurt, *La Réception de la littérature par la critique journalistique : lectures de Bernanos, 1926-1936*, Éditions Jean-Michel Place, 1980, p. 35.

40. Il faut citer les travaux de Jean Peytard sur la médiacritique télévisuelle, réception très particulière des textes littéraires et l'article de Thomas Aron sur la réception d'une pièce de théâtre de Goldoni à Paris en 1981 « Un spectacle et sa presse » (*Semen* 2, 1985). Plus ancien est l'essai de Jean Paulhan sur la réception du *Songe* de Montherlant (*Les Fleurs de Tarbes ou la Terreur dans les lettres*, 1941).

des années 1949 à 1953 ouvrira l'horizon de la réception immédiate des *Communistes* et son corollaire, le discours militant "stalinien" sur la littérature. Si l'étude de la seconde version a été volontairement éludée, c'est surtout parce que la maigreur du corpus – en dépit d'un dépouillement bibliographique considérable – laisse penser que de nombreux critiques littéraires ne prirent pas garde que le roman de 1966-1967 différait de celui des années 50. La version refondue du roman paraissant simultanément dans *Les Œuvres romanesques croisées* et en édition de poche, on imagina qu'il s'agissait d'une simple réédition et on centra son attention sur la parution de *Blanche ou l'oubli*. La réédition récente des *Communistes* première version chez Stock n'a fait l'objet, à ma connaissance, que de trois recensions[41] : silence quasi-absolu, "symptomatique" comme l'indique Jean Albertini ? Ce roman peine en effet à trouver un public hors des "aragoniens" convaincus. La Pléiade en cours en répartira la masse sur deux volumes, l'éditeur craignant que les lecteurs rechignent à l'achat d'un volume qui grouperait seul l'ambitieux roman…

La représentation du lecteur dans le texte est un accès aux détails de ce texte touffu et permet de comprendre partiellement les réticences des lecteurs réels. L'étude de la lecture fictive menée par des personnages montrera qu'elle intervient comme composante sémiotique essentielle à la caractérisation du personnage romanesque, conformément à une esthétique réaliste traditionnelle, et qu'elle est un écho diffracté de la lecture réelle, du référent socio-culturel ou historique. On verra en quoi la lecture fictive constitue une mise en abyme intéressante de la lecture réelle : les lecteurs représentés, militants communistes de 1939, lisent les mêmes romans, les mêmes brochures politiques ou les mêmes journaux que les lecteurs réels de 1949. L'horizon d'attente est d'une proximité telle – à peine dix ans séparent le référent diégétique et la date de publication – qu'elle nous a semblé autoriser ce glissement du plan de la réalité à celui de la fiction. Par ailleurs, le discours sur ces lectures, tenu par les personnages, est un enseignement à destination du lecteur réel, qui ne peut manquer, soit de s'identifier aux créatures de papier dont il partage singulièrement la bibliothèque, soit, à l'inverse, de refuser une assimilation idéologiquement intenable. Les lectures fictives ont d'autres fonctions. Mise en scène de l'historique, elles témoignent aussi de l'insertion de l'idéologique dans le corps du roman. Mais surtout, elles constituent le roman comme œuvre de langage, par les références à la littérature et les citations.

À travers cette triple étude du contexte de la réception, du discours des "experts" critiques et de la représentation de la lecture fictive, ce sont les

---

[41]. Dont deux dans le journal de la société des Amis d'Aragon et d'Elsa Triolet, *Faites entrer l'infini* n° 26, décembre 1998 : Jean Albertini, compte rendu de lecture (p. 70) et Paul-Marie de la Gorce : « Aragon, témoin de la fin d'une république » (pp 12-22). Dominique Jamet : « Louis Aragon au parti de la mauvaise foi », *Marianne* du 4 au 10 mai 1998.

difficultés présentées par le roman qui seront abordées frontalement.

On espère ainsi pouvoir montrer qu'en dépit de ses implications historiques et idéologiques et d'évidentes imperfections – ou à cause d'elles – *Les Communistes* est un texte littéraire non seulement "lisible", mais encore aujourd'hui, tout à fait passionnant.

PREMIÈRE PARTIE

LA RÉCEPTION ET SON CONTEXTE

CHAPITRE I
AVANT-LIRE

La première prise de contact du lecteur avec l'objet-livre est essentielle car celui-ci est porteur, avant que la première ligne soit lue, d'un certain nombre de signes qui vont être à l'origine des inférences que le lecteur établira : contenu et genre auquel le livre appartient seront dès l'abord déduits du titre et de l'ensemble de l'appareil "péri" et "épi" textuel[1].

Le "lire" procède en effet d'une étape intermédiaire : l'"élire", c'est-à-dire le choix du livre, déterminé en partie par les indications portées sur la couverture, la bande-annonce, voire par son format.

1. L'ENTOUR DU TEXTE

Le « *péritexte éditorial* », somme des messages matérialisés autour du texte même, comme la bande-annonce, la collection, la couverture, les pages de titre ou les résumés qui figurent parfois au dos du livre, dépend, en grande partie, de la responsabilité de l'éditeur. Lieu d'inscription d'un label, il détermine des comportements "électifs" particuliers.

Le titre d'un roman, « *message codé en situation de marché* », résulte, remarque Claude Duchet, « *de la rencontre d'un énoncé romanesque et d'un énoncé publicitaire ; en lui se croisent, nécessairement, littérarité et socia-*

[1]. Gérard Genette (1987, p. 316) désigne par "paratexte" l'ensemble constitué par le "péritexte" (ensemble des messages matériellement dépendants du livre : couverture, titre, préface) et "l'épitexte" (ensemble des messages qui sont extérieurs au livre, du moins à l'origine : interviews, journaux intimes).

lité[2] ». Il a un rayonnement beaucoup plus étendu que le livre lui-même : figurant au catalogue d'un éditeur, il peut être détaché du texte qu'il chapeaute. Gérard Genette note justement : « *Le titre s'adresse à plus de gens, qui par une voie ou par une autre le reçoivent et le transmettent, et par là participent à sa circulation. Car si le texte est un objet de lecture, le titre, comme d'ailleurs le nom de l'auteur, est un objet de circulation – ou, si l'on préfère, un sujet de conversation* » (Genette, 1987, p. 73).

Par ailleurs, tout titre fonctionne comme une matrice, un énoncé qui en programme un autre au point que l'enjeu d'un texte, dans une certaine mesure, est bien de le justifier : « *le but qu'il faut atteindre, c'est expliquer le titre* » déclarait Giono (cité par Genette, 1987, p. 65). « *Les titres (à l'écrit) comme les résumés (à l'oral surtout) qui précèdent souvent les récits permettent de construire* [des] *macro-structures sémantiques assistant la mémoire et la production d'inférences correctes*[3] » ; à partir du titre se greffent les isotopies[4] qui assureront la continuité thématique du roman.

Quelles sont les concrétisations sémantiques que cristallisait le titre *Les Communistes* en 1949 ? La question est loin d'être anodine ; indépendamment du contexte socio-historique des années 50, ce titre revêt en effet une toute autre signification. Claude Duchet remarquait qu'« *il n'est pas de sémantique hors de l'histoire* » (1973, p. 56) ; pour étudier la « *nébuleuse de signifiés* » (Barthes cité par Duchet, 1973, p. 67) à laquelle ce titre renvoie, il convient donc de faire un détour par l'histoire des années 50, du communisme et de ce qu'il représentait dans la France de l'époque.

1. « *L'air de cette époque* »

Lorsque paraît *Les Communistes*, quatre années à peine après la Libération, le Parti Communiste Français s'enorgueillissait d'être le « *parti des fusillés* », selon l'expression d'Elsa Triolet[5]. Incontestablement, l'activité des communistes au sein de la résistance avait fait du PCF un grand parti national, la première force politique du pays : le nombre de ses adhérents était très élevé, passant de 380 000 en janvier 1945 à 800 000 à la fin de 1946, sa

---

[2]. Claude Duchet, « *La Fille abandonnée* et *La Bête humaine* : éléments de titrologie romanesque » *in Littérature* n° 12, 1973, p. 50.

[3]. Jean-Michel Adam, *Le Récit*, PUF, 1984, p. 96.

[4]. Isotopie : « *ensemble redondant de catégories sémantiques qui rend possible la lecture uniforme du récit* » (Greimas, *Du sens*, p. 188, cité par Adam, 1984, p. 96).

[5]. Un des personnages de sa nouvelle « Les amants d'Avignon » (parue clandestinement en octobre 1943, Éditions de Minuit), s'étant écrié : « *Après la guerre, il faudra compter avec eux, on ne pourra pas gouverner le pays sans le parti des fusillés* », Elsa Triolet se veut à l'origine de cette formule qui, à la Libération, fleurissait sur les murs de la capitale : « *Adhérez au "Parti des fusillés", comme dit un écrivain de la Résistance* » (« Préface à la clandestinité » *in Le Premier accroc coûte deux cents francs*, Denoël, 1965, "Folio", p. 14).

presse chiffrait de gros tirages (au total environ dix millions d'exemplaires par jour) et constituait entre 20 et 25 % des tirages nationaux[6].

Mais tandis qu'aux lendemains de la Libération, le parti de Maurice Thorez était un parti gouvernemental, avec plusieurs ministres : Thorez, Billoux, Tillon, Croizat…, 1947, date de leur révocation par Ramadier, marqua le début de l'isolement des communistes au sein de la nation.

Cette révocation fut causée tant par la difficile situation extérieure de la France (violente répression à Madagascar en 1947 et début de la guerre d'Indochine contre les communistes d'Hô Chi Minh) que par une situation intérieure inquiétante (blocage des salaires, inflation mal jugulée, agitation ouvrière…), qui mit les communistes gouvernementaux en porte à faux avec leur conviction. Mais surtout, elle était directement liée au « *rideau de fer* », pour reprendre la célèbre expression de Churchill dans son discours du 5 mars 1946, qui venait de s'abattre sur le monde, et aux pressions indirectes des États-Unis sur le pays. Ceux-ci mettaient alors en place le plan Marschall, destiné à lutter contre « *la famine, le désespoir et le chaos* » dans les pays éprouvés par la guerre (*ibid.*, p. 161), mais qui visait aussi à maintenir les pays occidentaux sous la coupe américaine en les empêchant de basculer dans le camp soviétique ; or, la présence de communistes au gouvernement risquait d'infléchir la distribution de la manne américaine. La création du Kominform en URSS en octobre 1947 fut perçue comme la réplique au plan Marshall. Mais quand se déchaîna la guerre froide, la France avait déjà choisi son camp.

Du 22 au 27 septembre 1947, la conférence de Szlarska-Poreba, où les communistes français furent traités par le yougoslave Djilas et le soviétique Jdanov de « *valets maladroits de l'impérialisme* », officialisa définitivement la politique des blocs antagonistes (*ibid.*, p. 180). Dès lors, dans ce contexte de tensions généralisées au niveau national et international, le Parti Communiste Français devint un parti violemment oppositionnel.

De vastes mouvements de grèves furent déclenchés en 1947-1948 (notamment la grande grève des mineurs d'octobre-novembre 1948), durement réprimés par les soldats et les CRS de Jules Moch… Auguste Lecœur, ex-secrétaire d'État communiste dans le gouvernement Gouin, menant la grève, aurait été l'auteur du fameux slogan « CRS-SS » qui devait faire fortune.

Les années 1948-1952 virent donc la cristallisation de l'antagonisme des deux blocs, avec en toile de fond « *cette peur d'un conflit généralisé et suicidaire, amplifiée par les médias, qui périodiquement ameute les gouvernements et mobilise les ménagères devant les épiceries* » (*ibid.*, p. 187). Le roman d'Elsa Triolet : *Le Cheval roux* (1953) traduisit cette angoisse devant le risque d'un cataclysme nucléaire mondial :

> *C'était l'époque de la chasse aux sorcières ; le sang et les larmes*

---

[6]. Jean-Pierre Rioux, *La France de la Quatrième République : 1. L'Ardeur et la nécessité, 1944-1952*, Seuil, 1980, p. 85.

> *n'étaient pas encore secs que déjà on commençait à traquer les communistes. Je le ressentais avec véhémence, je restais à côté de mes amis qui venaient de périr, j'entendais annoncer et soutenir mes couleurs : "Oui, je suis une de vos sorcières !". Et c'est ainsi que s'explique la façon dont communisme et communistes sont constamment mis en avant dans ce roman. C'est l'air de cette époque qui l'a fait naître comme il t'avait fait écrire* Les Communistes[7].

Tandis que le pays prenait le « *chemin de Washington* » (Rioux, 1980, chapitre 9), le Parti Communiste entrait dans sa période la plus étroitement stalinienne, au risque de se couper du pays par son allégeance trop évidente à la politique soviétique. En même temps, l'anticommunisme faisait rage, lié à la crainte partagée par de nombreux français d'une insurrection généralisée et d'une prise de pouvoir communiste.

Les deux fers de lance du parti furent alors la lutte contre "l'impérialisme américain" et le militantisme en faveur de la paix dans le monde. Ce fut probablement dans ses organisations parallèles que le Parti Communiste se montra le plus novateur et le plus à même de rassembler les "progressistes" de toutes tendances. Ainsi, le grand Mouvement de la paix, où s'illustrèrent Aragon et Picasso (qui dessina la célèbre "Colombe de la paix") et que présida Frédéric Joliot-Curie, rassembla, à partir de sa constitution à Wroclaw en août 1948, toute une mouvance d'intellectuels séduits par cet « *antifacisme nouvelle manière* » (*ibid*., p. 215) et qui étaient loin d'avoir tous leur carte au parti. Plus tard, à partir de mars 1950, la grande campagne de signatures de l'Appel de Stockholm contre la bombe atomique vint opportunément relayer le mouvement qui s'essoufflait.

Mais les années 1949-1950 furent aussi celles des purges dans les démocraties populaires, sous prétexte de lutte contre Tito, mis au ban du communisme en juin 1948 par Staline. Le fanatisme des communistes français à cette occasion, notamment celui des "intellectuels" (entre autres André Wurmser, Renaud de Jouvenel, Dominique Desanti, auteurs de livres violemment anti-titistes[8]) ne connut pas de bornes. En mai 1949, lorsque parut *Les Communistes* d'Aragon, les Français avaient encore présentes à l'esprit les étapes de l'interminable procès Kravchenko qui venait juste de s'achever en avril : Victor A. Kravchenko, écrivain russe émigré aux États-Unis, était l'auteur de *J'ai choisi la liberté*, succès mondial lors de sa parution en 1947, et qui posait pour la première fois la question des camps soviétiques. Claude Morgan et André Wurmser des *Lettres françaises* avaient accusé l'auteur, un

---

[7]. Elsa Triolet, « Préface à la guerre et à la paix », *Le Cheval roux ou les Intentions humaines*, Gallimard, 1966, p. 11.

[8]. Dominique Desanti, *Masques et visages de Tito et des siens*, Éd. du Pavillon, 1949 ; Renaud de Jouvenel, *L'Internationale des traîtres*, La Bibliothèque Française, 1948 ; André Wurmser, *Réponse à Jean Cassou*, Éditions de la Nouvelle Critique, 1950.

"traître", un "déserteur", un "agent de l'Amérique" d'avoir fait écrire cette "fabrication". Kravchenko gagna contre eux son procès en diffamation, quoique y eût afflué « *le Tout-Paris de l'intelligence progressiste, drapée dans les souvenirs de la Résistance,* [niant] *devant les juges que le stalinisme ait pu jamais exercer quelque brutalité sur le peuple soviétique* » (*ibid.*, p. 216).

Quant à Aragon, au cœur de ces affrontements, il fut victime d'un réel ostracisme politique : inculpé pour diffusion de fausses nouvelles, il fut privé de ses droits civiques le 15 septembre 1949 pour avoir dans *Ce Soir* « *dénoncé la sauvagerie de la répression contre les mineurs en grève* » et commis une erreur « *sur la composition d'une unité militaire* » (*Les Lettres françaises* du 15 septembre 1949). Cruelle épreuve pour l'homme considéré, peu d'années auparavant, comme un poète national.

Ce rappel historique, à la fois trop long et trop succinct, n'a d'autre but que préciser les représentations suscitées par le titre du roman en 1949-1950… Vouloir s'abstraire de ce contexte reviendrait à barrer toute tentative de reconstitution de l'horizon d'attente initial et jeter le voile sur les implications essentielles d'un titre qui a dû faire, à l'époque, l'effet d'une provocation. Pour retrouver l'intention originelle de l'« *acte communicationnel* » institué par le titre, il faut, comme le rappelle Jean-Marie Schaeffer « *retrouver le contexte d'émission-réception originel*[9] ». Or, si Aragon voulait vraiment "allécher" un large public par un titre qui convainquît spontanément ou fît l'unanimité, nul doute que son entreprise fût dès le départ vouée à l'échec. Car était-il un mot plus connoté que "communistes" en 1949 ?

Un critique communiste reconnut après coup que, vraisemblablement, la critique des années 49-50, avait "trébuché" sur « *un titre épouvantable où l'histoire n'*[était] *encore à ses yeux que de la politique*[10] » ; mais les implications de ce titre provocant, « *bannière de meeting ou de défilé revendicatif* » avaient été déjà remarquées par l'équipe de *Roman* n° 9 : « *en voilà assez pour que le livre – encore fermé – tombe des mains d'un bon nombre d'amateurs de romans* » (p. 746), qui devaient s'attendre à un essai politique à la gloire du PCF, ou à de la propagande sous couvert d'une fiction ; son auteur n'avait-il pas signé, peu de temps avant, *L'Homme communiste* (1946), tout à la gloire de ce nouveau héros des temps modernes ? Aragon ne semble pas avoir été sensible au choix d'un titre qui ne contenait même pas en germe l'annonce du romanesque, tandis que sur ce point ses romans antérieurs (*Aurélien*, *Les Cloches de Bâle*, *Les Voyageurs de l'impériale*, *Les Beaux quartiers*) signaient clairement un pacte fictionnel avec le lecteur.

---

9. Jean-Marie Schaeffer, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?*, Seuil, 1989, p. 103 et p. 134.

10. Jean Spangaro « Notes sur *La Semaine sainte* et ses critiques » *in L'École et la Nation*, février 1959, p. 22.

2. « *Le roman de France* »

Le lecteur qui ouvre *Les Communistes* dans sa première édition, constate qu'à la page de titre figure l'indication générique *roman*, qui permet de "classer" sommairement le texte et dessine à son tour un horizon d'attente particulier : l'indication générique a en effet pour rôle de faciliter la communication littéraire[11] et les prédictions du lecteur vont donc s'appuyer sur elle. Ce nom de genre fonctionne en effet comme « *marqueur textuel de l'intentionnalité communicationnelle* » (Schaeffer, 1989, p. 107) ; encore faut-il distinguer, avec Jean-Marie Schaeffer, l'intention ("roman" répond à une sorte de « *baptême auctorial* », *ibid*., p. 128) et la réalisation, que des hiatus importants peuvent séparer. Le nom de genre identifie non pas un texte dans sa totalité mais un « *acte communicationnel* » (*ibid*., p. 130), que le texte a pour charge de "réaliser", ce qu'il ne fait pas forcément.

En revanche, point de « *surtitre* », ainsi que Gérard Genette propose d'appeler le nom des séries dans lesquelles se rangent certains textes : *Les Hommes de bonne volonté* ou *La Comédie humaine*, même si l'indication *Le Monde réel* figure sur la page de gauche consignant les "ouvrages du même auteur". Dans la seconde version, un surtitre inscrit *Les Communistes* dans la série du *Monde réel* comme tous les romans du cycle à partir de leur reprise dans les *Œuvres Romanesques Croisées*. En 1949-1951, *Les Communistes* semble être totalement indépendant des romans antérieurs et a souvent été lu comme un roman isolé.

Sur la couverture comme sur la page de titre figurent des indications chronologiques qui vont déterminer l'attente du lecteur de 1949, en l'ancrant dans une histoire toute proche : février-septembre 39 (premier fascicule) ; septembre-novembre 39 (second fascicule) ; novembre 39-mars 40 (troisième fascicule) ; mars-mai 40 (quatrième fascicule) ; mai 40 (cinquième fascicule) ; mai-juin 40 (sixième fascicule).

La bande-annonce consacrant « *Le Roman de France* » a été justement rattachée aux chansons de geste du Moyen-Âge, par les critiques de l'époque, tel Jean Marcenac, qui, en 1949, parlait du « *"Roman de France" comme on dit "Le Roman de Troie"* ». Cette indication laisse entrevoir un texte où se mêlent de façon indissociable le roman et l'histoire, où triomphe la narration épique d'exploits guerriers et où s'affrontent héros courageux et adversaire terrible.

L'interview de l'écrivain à *Femmes françaises* le 11 juin 1949, coïncidant avec la parution du livre, conforte cette première actualisation ; Aragon y développe longuement l'idée du héros français, qui était déjà au cœur de ses réflexions pendant la guerre. Mais celui-ci s'est désormais étroitement superposé au héros communiste : « *je reconnais l'identification qui s'est*

---

[11]. *Cf* Frank Smith, *Devenir lecteur*, Armand Colin, 1986, p. 66.

produite du héros national et du communiste[12] ». Par l'exaltation des faits et gestes des communistes, l'écrivain entend diffuser « *la nouvelle légende de notre pays* », comme y contribuèrent, en leur temps « *les romans et les poèmes qui chantèrent Roland ou Les Chevaliers de la Table Ronde* ». Cette bande-annonce traduit d'emblée la volonté d'approfondir le thème du héros français, selon le vœu de Politzer exprimé dans « De l'exactitude historique en poésie » (1945) :

> *Il me signala dans* La Leçon de Ribérac *un thème que je n'avais fait qu'indiquer, et dont il lui semblait nécessaire qu'on l'approfondît : le thème du héros, le héros français, qui va de la Table Ronde aux premiers partisans de 1940, de Gauvain à Charles Debarge*[13].

Mais contrairement à ce texte de 1945, qui unissait étroitement les chevaliers communistes et les saints chrétiens, l'interview de 1949, en dépit de nuances certaines[14], restreint le héros français au héros communiste en citant exclusivement les noms de Danielle Casanova, Gabriel Péri et du colonel Fabien ; à ceux-ci, le texte de 1945 joignait le jeune catholique Gilbert Dru.

Ainsi, la bande-annonce, couplée aux déclarations d'Aragon, concourt à présenter *Les Communistes* comme un texte qui célébrerait les communistes, leurs actions, leur courage, leur supériorité. Or, l'on peut concevoir l'agacement des non-communistes retrouvant ce symbole de "l'homme supérieur" invariablement glorifié par le PCF dans les années d'après-guerre. « *À la fois "chanson de geste" et "roman courtois"*, écrit Roger Garaudy, *il n'est pas de meilleure définition des* Communistes *d'Aragon*[15] » : présenter les communistes du roman comme chevaliers modernes et « *héros de notre temps* » concrétise l'un des réseaux fondamentaux induit par le péritexte (Garaudy, 1961, p. 401 et p. 418)[16].

---

[12]. Assimilation déjà en place dans « Écrit pour une réunion de quartier », paru dans *L'Homme communiste*. Le communiste est tenu pour « *l'héritier, le représentant de toute grandeur humaine, de tout esprit de sacrifice, de tout héroïsme français* » (p. 38) : « *Depuis les chansons de geste, il n'y a pas eu en France de personnages plus légendaires* » (p. 48).

[13]. Aragon, *En étrange pays dans mon pays lui-même*, Seghers, 1947, p. 25.

[14]. « *Ceci toutefois n'implique pas que pendant cette période il n'y eût de héros que des communistes* ».

[15]. Roger Garaudy, *L'Itinéraire d'Aragon*, Gallimard, 1961, p. 401.

[16]. Chaque fascicule était accompagné d'une bande-annonce originale : la première fut l'objet de nombreuses remarques. La quatrième interrogeait : « Qu'est-ce que la cinquième colonne ? ». Pour la cinquième, voir *infra* p. 239.

2. UN ROMAN À THÈSE

Quelles sont les hypothèses qu'induit ce péritexte et quelles prédictions le lecteur fera-t-il à partir des indications génériques ?

Contrairement à la généricité auctoriale d'un texte qui procède de "règles" adoptées par l'auteur et s'appuie généalogiquement sur un ensemble de textes antérieurs qui ont fonctionné « *comme modèles génériques* » (Schaeffer, 1989, p. 174), la généricité lectoriale s'établit par analogie, par comparaison entre le texte et les autres textes et règles que le lecteur connaît : « *Le régime lectorial de la généricité, avant de répondre à un souci classificatoire,* EST PRÉSENT DANS TOUT ACTE DE RÉCEPTION, *en tant que toute réception implique une interprétation, et que celle-ci ne saurait se faire en dehors d'un horizon générique* » (*ibid*., p. 151).

D'après les indications du péritexte, le lecteur est en droit de s'attendre à un roman historique ou plutôt politique, qui propose sur une époque récente un éclairage "communiste" et mette en scène un grand nombre de personnages héroïques appartenant au PCF, bref un roman à thèse. La description de ce genre par Susan Rubin Suleiman dans *Le Roman à thèse ou l'autorité fictive* (1983) permettra de montrer que *Les Communistes* développe l'essentiel des topiques d'un genre qui recoupe à la fois le roman réaliste, dont il est un sous-ensemble, et la littérature didactique.

1. Un roman réaliste et didactique

Tout roman réaliste s'appuie sur une "esthétique du vraisemblable" : *Les Communistes* n'y échappe pas. Il propose une représentation vraisemblable du monde qui suscite une lecture référentielle :

> *Les "réalités" dont écrit le roman, qu'elles soient paroles, gestes, objets, lieux, événements, personnages sont des réalités crédibles, en ce sens qu'elles ont un* analogon *dans la réalité extra-linguistique, et la matière textuelle n'est pas un pur être de fiction. Si le roman dit "chaise", il s'agit bien sûr d'une chaise de papier dont seuls les personnages peuvent user, mais aussi d'un meuble ayant une existence réelle dans le monde où l'on s'assied* […] *Dire cela n'est que reconnaître très banalement l'impossibilité du signe à être la chose même, mais il n'en peut devenir la représentation vraisemblable qu'en se fondant sur notre expérience et usage du monde.*
>
> (Duchet, 1973, p. 450)

Or « *l'expérience et usage du monde* » des premiers lecteurs des *Communistes* firent qu'ils avaient encore très précisément en tête les événements des années 1939-1945. Le roman sollicita dans leur esprit des représentations qui ne peuvent plus aujourd'hui être les nôtres. S'estompant avec le temps, elles étaient liées aux noms de personnalités alors très connues : Anatole de Monzie, Reynaud, Daladier, Kérillis[17], les généraux du tome V (Blanchard, Gamelin, Huntziger…) ou les parlementaires communistes (Fajon, Billoux, Cornavin…). Le lecteur modèle prévu par le roman doit être capable de les concrétiser sémantiquement, d'associer à un nom propre, un visage et un choix politique. Au début du tome II, le lecteur qui n'aurait aucune idée de qui sont Darquier de Pellepoix, Maurras, Daladier, Deloncle, Colson, Gamelin et la Cagoule[18], pourrait-il comprendre les jeux d'allusions subtiles qui forment la trame de la conversation entre les trois personnages ? Ces noms propres sont des signifiants dont les signifiés ne se trouvent pas en langue, des *Leerstellen* (des blancs) à remplir grâce à la mise en relation du texte avec le répertoire socio-culturel de l'époque. Plus qu'un autre, *Les Communistes* sollicite des données référentielles, hors texte.

La portée didactique de tout roman réaliste, voire de tout roman au sens large, a été soulignée par Philippe Hamon[19] ou Julia Kristeva : « *avant d'être une histoire, le roman est une instruction, un* ENSEIGNEMENT, *un savoir*[20] ». Le roman à thèse, lui, se caractérise par son « *enseignement doctrinaire*[21] ». Il est « *fondé,* explique Susan Rubin Suleiman, *sur un verbe illocutoire du premier type : démontrer. La démonstration (dont une forme "faible" est l'enseignement et une forme "forte" est la preuve) se définit essentiellement par l'effet perlocutoire qu'il est censé produire, qui est la conviction ou la persuasion* » (*ibid*., p. 37).

Qui est porteur de la vérité dans *Les Communistes* ? qui "démontre" et comment s'opère la "démonstration" ? La réponse à ces questions, globalement simple, se complexifie dans les détails du texte. En effet, *Les Communistes* se caractérise, non par l'absence totale d'un narrateur omniscient mais par la délégation narrative généralement assumée par les personnages. C'est

---

[17]. Bernard de Fallois reconnaît ce pouvoir des mots et des noms : « *Il est bien vrai que nous avons tous parlé du "pacte", sans avoir besoin de préciser de quel pacte il s'agissait, et que M. de Kérillis était encore quelqu'un, et qu'on plaisantait sur "l'an quarante"* ».

[18]. Relevé exhaustif des noms propres historiques dans les trois premières pages du tome II, où ils ne sont pas en surabondance.

[19]. Selon lui, le projet réaliste « *s'identifie avec le* DÉSIR PÉDAGOGIQUE DE TRANSMETTRE UNE INFORMATION » (Hamon, 1982, p. 134).

[20]. Julia Kristeva, *Le Texte du roman : approche sémiologique d'une structure discursive transformationnelle*, Paris ; The Hague : Mouton, 1970, pp 21-22.

[21]. Susan Rubin Suleiman, *Le Roman à thèse ou l'Autorité fictive*, PUF, 1983, p. 15.

un livre où "ça parle" de toute part : les personnages conversent dans de multiples dialogues ou se parlent en leur for intérieur ; le monologue intérieur, et les ambiguïtés du style indirect libre introduisent des perspectives flottantes, celles de l'auteur "implicite" ou du personnage représenté ; enfin, à l'intérieur des passages non pris en charge par un personnage, affleurent des bribes de discours sociaux qui ne reflètent pas l'opinion du narrateur. Rarement l'histoire semble se raconter toute seule : elle donne toujours l'impression d'être filtrée par une conscience variable. Or, si les scènes de conversation, les débats entre personnages sont bien une constante dans le roman à thèse, « *dans les romans où le narrateur laisse la parole surtout aux personnages, il y a plus de possibilités de contradictions internes ou de "failles" dans le tissu interprétatif que dans ceux où c'est le narrateur lui-même qui parle avec la Voix de la Vérité* » (*ibid*., p. 225).

Ainsi la voix narrative qui est celle de la "thèse" peut aussi bien être parlée par un personnage de communiste exemplaire que par un ennemi des communistes ; la redondance de certains énoncés permet toutefois de repérer les thèses du roman comme étant celles de l'auteur implicite.

2. « *Une autre espèce humaine*[22] »

Les Communistes n'illustre pas une mais plusieurs thèses politiques, qui ont pour commun dénominateur l'interprétation communiste des événements des années 39-40. Le premier tome vise à démontrer que les communistes fidèles ont eu raison de ne pas douter du pacte germano-soviétique signé le 23 août 1939. Le second à justifier, selon la version stalinienne la plus orthodoxe, le découpage de la Pologne au lendemain du pacte. Le troisième à disqualifier l'interprétation de la guerre russo-finlandaise, qu'il s'agit de présenter comme une guerre russo-allemande… On ne réduira pas *Les Communistes* à ces thèses, mais il faut les reconnaître pour ce qu'elles sont[23].

La thèse transversale, elle, démontre la supériorité de l'homme communiste sur le commun des mortels, et le bien-fondé de sa conception du monde. Partant, certains énoncés ont pu gêner des lecteurs étrangers à la

---

[22]. Réflexion que se fait Jean de Moncey à propos des communistes (III, p. 111 - E2, I, p. 427). Nous indiquerons généralement les références de la première édition (E1 : Bibliothèque Française), suivies de celles de la version réécrite (E2 : Messidor). *Cf* le tableau de correspondances des différentes éditions des *Communistes*, pp 289-292.

[23]. La complexité du problème de la guerre et des thèses la concernant a été abordée par Reynald Lahanque dans un article à paraître : « La question du "caractère de la guerre" dans *Les Communistes* », *Recherches Croisées Elsa Triolet/Aragon* n° 7, Presses universitaires de Franche-Comté, collection "Les Annales littéraire", 2000. Revue désormais abrégée: *RCAET*.

"foi" communiste et les conduire au rejet du roman[24]. Le roman abonde en caractérisations élogieuses des personnages communistes : « *Il est communiste. Entre nous, pour lui, c'est ça, son* ARISTOCRATIE […] *Il n'est pas tout à fait un employé de banque comme tous les employés de banque* […] *Donc, à François Lebecq, son* ARISTOCRATIE, *c'était de ne pas être simplement un employé, mais d'être un employé communiste* » (II, pp 197-198 - E2, I, p. 258). « *Qu'est-ce que nous serions sans le parti ?* , s'interroge-t-il, *DES IDIOTS COMME LES AUTRES… PAS PLUS LOIN QUE LE BOUT DE LEUR NEZ… je me demande comment on peut vivre si on n'est pas au parti* » (II, p. 340 - E2, I, p. 349). On lira aussi ces réflexions du narrateur à propos d'un ouvrier communiste : « *Qu'est-ce que cette rage d'être le plus fort qu'il y a dans des hommes comme ça ? Qu'est-ce que cet acharnement, cet entêtement, cette volonté sans raison apparente* […] *Cette rage d'être le plus fort. Avoir raison. Pas soi, bien sûr. Nous. Ensemble* » (V**, p. 219 - E2, II, p. 485).

Parallèlement, les personnages positifs non communistes ou les sympathisants qui ont un jour douté de la ligne du parti, éprouvent un sentiment de culpabilité redondant. Dans le tome V**, le savant Jules Baranger, doublon de Paul Langevin, tire *L'Humanité* clandestine : « *Comment douter*, écrit Aragon, *que le vieil homme n'entendît* PAYER *ainsi l'erreur à laquelle d'autres en août 39 l'avaient entraîné* » (V**, p. 240). L'« *erreur* » était d'avoir signé le manifeste de *Paris-Midi* qui condamnait le pacte germano-soviétique. Dans le premier tome déjà, ce personnage se comporte face à ses filles communistes « *comme un enfant* PRIS EN FAUTE » (I, p. 233). Les sentiments de l'avocat Watrin relèvent également de cette représentation de la culpabilité des non-communistes de bonne volonté : rencontrant deux femmes de députés communistes, au moment du procès des quarante-quatre[25], Watrin ne sait que leur dire : « *Les mots avaient tous je ne sais quoi de faux, d'à côté. Ils en disaient ou trop, ou pas assez* […] *Non, il n'était pas pour les communistes. Seulement* CET INEXPLICABLE SENTIMENT DE RESPONSABILITÉ *qu'il avait…* », sentiment qui le fait « *engager simplement toute sa vie* », en présentant Edwige Duplessy comme sa fiancée (IV, p. 64 - E2, II, p. 648). Plus loin, songeant qu'il va défendre le frère de celle-ci, lié à la pègre d'extrême droite : « *Dire que je n'aurais pas défendu les députés… et qui sait ce qu'il a fait cet Yves ?* » (IV, p. 214 - E2, II, p. 55). Ailleurs, c'est Cécile Wisner, grande bourgeoise, qui soigne le communiste Joseph Gigoix, allant jusqu'à « *balayer pour une fille de salle* » : « *Madame n'y songe pas ! Madame y songe au contraire. Qu'est-ce-que donc que Cécile croit* AVOIR À SE FAIRE PARDONNER ? RIEN. ET TOUT. D'ÊTRE CE QU'ELLE EST » (IV, p. 127 -

---

[24]. Notamment la sociologue Jeannine Verdès-Leroux dans *Au Service du Parti : le Parti Communiste, les intellectuels et la culture (1944-1956)*, Fayard/Minuit, 1983, p. 280.

[25]. Le procès des quarante-quatre députés communistes inculpés de reconstitution d'organisation dissoute s'ouvrit le 20 mars 1940 (voir tome IV).

E2, I, p. 686).

Quant aux communistes, les vrais, ceux qui ne doutent pas, ils ont toujours raison et forment le bataillon de ceux que Susan Rubin Suleiman nomme les « *héros antagoniques* », décrits ainsi : « *1)* [le héros antagonique] *possède, dès le début de l'histoire, les "bonnes" valeurs (il "a raison") ; 2) il fait partie d'un groupe avec lequel, à la limite, il se confond ; 3) il se bat, en tant que membre du groupe, pour la réalisation des "bonnes" valeurs ; en ce qui concerne son adhésion à ces valeurs – donc son développement personnel le plus fondamental – il ne change pas* » (Rubin Suleiman, 1983, p. 131).

Le métallo Raoul Blanchard, ancien d'Espagne et communiste de tous les combats, entre parfaitement dans cette définition. Dès le premier tome, il incarne la certitude, la confiance, et la fidélité au Parti. Si Bastien Prache, camionneur communiste du sud-ouest est « *troublé* » par l'annonce du pacte germano-soviétique, Blanchard, lui « *ne comprend même pas ce qu'on lui veut, à ce qu'il semble* », tant tout est évident pour lui (I, p. 129) ; il anticipe et formule les positions de son parti, telles qu'on les retrouvera dans l'historiographie stalinienne des années 50 : par exemple que les Russes ont été *obligés* de signer le pacte avec l'Allemagne car les puissances occidentales avaient trop renâclé à conclure une alliance avec eux. À l'autre bout du roman, dans le tome V, il montre toujours la même inébranlable certitude face aux analyses historiques proposées par le parti. De nombreux personnages communistes peuvent être ainsi décrits au moyen de la définition du héros antagonique : Michel Felzer, par exemple, le philosophe qui ne songe même pas à discuter du pacte avec Orfilat (I, chapitre XV) ou le jeune étudiant Pastorelli. Ces personnages ont pour mission d'« *expliquer* », car ils détiennent la vérité[26]. C'est Cesbron qui « *EXPLIQUAIT la rivalité polono-lithuanienne* » (II, p. 126 - E2, I, p. 222), Arthur Dallidet[27] qui « *EXPLIQUAIT. PARCE QU'EXPLIQUER, C'EST LE PRINCIPAL* » (II, p. 319 - E2, I, p. 337) ou Martine Lebecq qui interpelle son mari : « *Tu m'as très mal expliqué, et PUISQUE C'EST VOTRE MÉTIER, À VOUS AUTRES D'EXPLIQUER* » (II, p. 341 - E2, I, p. 349). C'est ainsi que certains communistes joueront le rôle de mentors envers d'autres personnages engagés dans une structure d'apprentissage : Raoul et Pastorelli pour Jean de Moncey ou Joseph Gigoix pour Cécile Wisner.

D'autres aspects du roman permettent de vérifier la prédiction que *Les Communistes* est un roman à thèse : le fait qu'il impose et suppose une axio-

---

[26]. Robert Gaillard se traite de « *couillon* » pour n'avoir pas vu plus tôt que « *C'est eux* [les communistes] *qui ont raison, qui ont toujours eu raison* » (III, p. 79).

[27]. Personnage réel, responsable en 1941 du groupe armé chargé de la police du parti et des missions spéciales (Fabien, Spartaco), responsable national aux cadres, il sera arrêté au début de l'année 42, torturé parce que les Allemands pensaient ainsi remonter jusqu'à Duclos, dont il connaissait la planque, et finalement fusillé en mai : son comportement fut héroïque (Stéphane Courtois, *Le PCF dans la guerre : De Gaulle, la résistance, Staline*, Ramsay, 1980, p. 240 et p. 253).

logie claire (les communistes et les ouvriers sont du côté du bien / les bourgeois du côté du mal), que reproduit, nous le verrons, le système des lectures fictives ; ou la distribution en "couples disjonctifs" d'une partie du personnel romanesque : Michel Felzer, l'intellectuel communiste loyal / Patrice Orfilat, le renégat ; Jean de Moncey, communiste en herbe / Nicolas d'Aigrefeuille, doriotiste ; Joseph Gigoix, l'ouvrier communiste héroïque / Fred Wisner, le bourgeois, lié à la pègre d'extrême droite.

Syntagmatiquement, *Les Communistes* fonctionne comme un roman d'apprentissage[28] : Cécile Wisner et Jean de Moncey évoluent l'un et l'autre dans la direction du communisme au point qu'à la fin du roman, le mot "camarade" a acquis pour eux un sens nouveau[29]. L'apprentissage de Jean de Moncey est passé par « *l'épreuve d'interprétation* » (Rubin Suleiman, 1983, p. 98) du tabassage policier, au terme de laquelle il déclare vouloir « *apprendre deux choses : le marxisme et la boxe* » (III, p. 331 - E2, I, p. 559). Robert Gaillard subit lui aussi ce "baptême" de l'interrogatoire qui le révèle à lui-même : « *Il ne savait pas penser ce qu'il dit. Il parle. Il ne pourrait se taire* […] *Il parle un langage qu'il ne savait pas parler. Il parle comme un communiste* » (V, p. 180 - E2, II, p. 249). Et de façon générale, ce qui donne raison au parti dans le roman, c'est le fait qu'il soit persécuté : « *À cause de* LA DISSOLUTION DU PARTI, QUI AVAIT TOUT ÉCLAIRÉ, *pour les plus bouchés. Même Toto, tout anar qu'il soit…* » (III, p. 257 - E2, I, p. 513).

Ainsi se trouvèrent validées les normes familières au lecteur communiste de l'époque qui le confortaient dans une représentation positive et extrêmement valorisante de son parti et de ses membres : « *la rhétorique de l'œuvre fonctionne moins comme persuasion que comme confirmation : la lecture renforce l'adhésion du lecteur à la "bonne doctrine", en lui fournissant l'occasion de juger les actions d*[es] *protagoniste*[s] *selon ses propres critères, qui sont aussi ceux du supersystème idéologique de l'œuvre* » (Rubin Suleiman, 1983, p. 177). La lecture des *Communistes* a bel et bien été vécue comme "confirmation" de normes idéologiques par les lecteurs du parti, rendue possible tant par les indications péritextuelles, que par des concrétisations sémantiques de segments effectifs du texte.

---

28. « *Syntagmatiquement, on peut définir une histoire d'apprentissage par deux transformations parallèles affectant le sujet : d'une part, la transformation* ignorance *(de soi)* –> connaissance *(de soi) ; d'autre part, la transformation* passivité –> action » (Rubin Suleiman, 1983, p. 82).

29. « *"Raoul, c'est un camarade…". Ce mot entre eux, dans ce sens* » (V**, p. 332).

CHAPITRE II
L'ÉDITION ET LA DISTRIBUTION COMMUNISTES

La connaissance de la maison d'édition originelle était un premier accès (ou un premier obstacle) à la lecture du roman. Rappeler les conceptions que le PCF avait des rapports entre l'art, la littérature et la politique, dans les années 50 nous permettra de mieux circonscrire l'horizon d'attente socio-politique qui aide à comprendre les ambitions du roman et l'échec partiel de sa tentative.

1. LA POLITIQUE CULTURELLE DU PARTI COMMUNISTE ET LES POSITIONS D'ARAGON

1. La jdanovisation culturelle

Le roman doit être inséré dans un dispositif plus vaste qui en détermina partiellement la réception. Le livre de Jeannine Verdès-Leroux : *Au Service du Parti : le Parti Communiste, les intellectuels et la culture (1944-1956)* (1983), la thèse d'Yves Lavoinne : *Aragon journaliste communiste : 1933-1953* (1984) et les témoignages d'anciens staliniens[1] aident à comprendre de l'intérieur les processus de la jdanovisation et du stalinisme intellectuel.

[1]. Janine Bouissounouse, *La Nuit d'Autun : le temps des illusions*, Calmann-Lévy, 1977 ; Pierre Daix, *J'ai cru au matin*, Robert Laffont, 1976 ; Dominique Desanti, *Les Staliniens (1944-1956) : une expérience politique*, Fayard, 1975 ; Annie Kriegel, *Ce que j'ai cru comprendre*, Robert Laffont, 1991 ; Emmanuel Leroy-Ladurie, *Paris-Montpellier : PC-PSU, 1945-1963*, Gallimard, 1982 et Jean Récanati, *Un gentil stalinien*, Mazarine, 1980.

Le principe de la politique du Parti Communiste Français en matière culturelle, calqué sur celui qui animait le Parti Communiste d'Union Soviétique, faisait dépendre l'art, la littérature, la science et toutes les pratiques sociales, de la politique. En la matière, le coup d'envoi avait été donné par Maurice Thorez au congrès de Strasbourg de 1947 :

> *Nous préconisons une littérature optimiste, tournée vers l'avenir, exaltant l'effort, la solidarité, la marche vers une société meilleure qui est à bâtir de nos mains et que nous bâtirons. Aux intellectuels désorientés, égarés dans le dédale des interrogations, nous apportons des certitudes, des possibilités de développement illimité. Nous les appelons à se détourner des faux problèmes de l'individualisme, du pessimisme, de l'esthétisme décadent et à donner un sens à leur vie en la liant à la vie des autres. Nous les appelons à puiser dans un contact vivifiant avec les masses populaires l'élan et la force qui permettent les œuvres durables*[2].

À cette occasion, Laurent Casanova, chargé de la direction des intellectuels, prononça également un discours important. C'est dans le sillage de ce onzième congrès, au cours de l'année 1948, qu'une attention accrue fut portée à la question intellectuelle et artistique. L'origine du "jdanovisme" était soviétique ; première étape du processus, le 10 février 1948, « *une résolution du Comité Central du PCUS condamn*[a] *sévèrement les "erreurs" d'un "groupe" de compositeurs soviétiques* » (Kriegel, 1991, p. 583). En France après plusieurs textes parus en août-septembre 1948 dans *Les Lettres françaises* (notamment « Jdanov et nous » d'Aragon dans le n° 224 du 9 septembre 1948), éclata l'affaire Lyssenko, qui reproduisait dans le monde de la biologie la logique manichéenne de l'affrontement des deux blocs : Aragon dirigea alors un numéro spécial de la revue *Europe* (octobre 1948), où il soutint les théories de Lyssenko, présumé biologiste soviétique, selon lesquelles les caractères acquis pouvaient devenir héréditaires ; cette thèse qui confortait le matérialisme dialectique séduisit de nombreux intellectuels. Y. Lavoinne qui a étudié les deux articles d'Aragon sur ce sujet, a montré toutefois l'ambiguïté de son point de vue (1984, p. 597 et suivantes). Les « *indicateurs de distance à l'égard du lyssenkisme* », c'est-à-dire l'extrême redondance des propos, le caractère tautologique du raisonnement et les failles de sa logique le conduisent à conclure qu'Aragon « *n'était nullement convaincu du bien fondé de la théorie de Lyssenko* ». Il y aurait là un « *bel exemple de "contrebande" dans le discours en surface le plus orthodoxe* » (*ibid*., p. 611), qui manifesterait de façon frappante le « *déchirement intérieur* » d'Aragon. Ce double discours à l'usage des initiés aurait marqué sa volonté d'infléchir de l'intérieur une adhésion irréfléchie et partisane aux

---

[2]. Maurice Thorez, *Au service du peuple de France*, XIe congrès national du Parti Communiste Français, Strasbourg, 25-28 juin 1947, p. 43, cité par Verdès-Leroux, 1983, p. 269. Cet extrait sera fréquemment repris par les critiques communistes.

thèses du "biologiste" soviétique.

Une autre étape fut la condamnation, en décembre 1948, de la psychanalyse, « *devant médecins, psychiatres et psychanalystes communistes réunis à cet effet* » (*ibid.*), sanctionnée bientôt par un numéro de *La Nouvelle Critique* (juin 1949) : *La Psychanalyse, idéologie réactionnaire*, autocritique de huit des médecins concernés. Enfin, salle Wagram, le 28 février 1949, un long rapport de Laurent Casanova aux intellectuels communistes, vint relayer avec vigueur les thèses jdanoviennes, en formulant ainsi les directives du Comité Central :

> *– pour les intellectuels membres du Parti, faire un effort en vue de rallier au plus vite toutes les positions idéologiques et politiques de la classe ouvrière.*
>
> *– se garder d'un état d'esprit persistant de suffisance à l'endroit de la classe ouvrière et de son Parti. Cultiver bien plutôt en nous l'esprit de Parti, au sens léniniste-stalinien du terme*[3].

Puisque le Parti Communiste « *baign*[ait] *dans la lutte* » (Casanova, 1949, p. 7), les intellectuels ne devaient pas marchander leur temps pour en défendre la cause et les positions. Dans ce contexte, la condamnation des thèses de Lyssenko prenait valeur de soutien ouvert à l'ennemi : la bourgeoisie. L'autocritique, « *position profondément théorique comme le rappelait Jdanov* » (*ibid.*, p. 21), devenait l'arme des intellectuels communistes, à qui Casanova signifiait encore : « *Demeurer modeste devant le Parti, ce n'est pas déchoir* » (*ibid.*, p. 27). Enfin, il appelait de ses vœux des discussions publiques « *à l'initiative seulement des organismes responsables du Parti* » (*ibid.*, p. 29).

Inauguré par Maurice Thorez et Laurent Casanova, le jdanovisme devait connaître, en France toujours, un net infléchissement, lorsque, à partir d'octobre 1950 et en l'absence de Thorez[4], Auguste Lecœur prit les rênes du pouvoir. Car il « *s'aventura à traiter des choses de la pensée et de l'art comme il avait vu faire Thorez et Casanova. Funeste audace : pas plus brutal et grossier qu'un autre quand il était sur son terrain, il manqua à toute règle de prudence en ne se tenant pas à l'écart de ce monde inconnu pour lui* » (Kriegel, 1991, p. 579).

Aragon participa pleinement à cette jdanovisation culturelle, mais il en fut aussi la victime avec l'affaire du portrait de Staline en 1953. Comme toujours, ses positions furent complexes et non dépourvues d'ambiguïté.

Il était alors un homme public, à l'activité journalistique intense. Après un relatif silence entre janvier 1945 (date à laquelle il avait cédé la direction

---

[3]. Laurent Casanova, *Responsabilités de l'intellectuel communiste* : rapport aux intellectuels communistes, Salle Wagram, 28 février 1949, Éd. de la Nouvelle Critique, 1949, p. 4.

[4]. Suite à une attaque hémiplégique, celui-ci partit se faire soigner en URSS, où il devait rester vingt-neuf mois.

de *Ce Soir* au seul Jean-Richard Bloch) et fin 1946, il avait été chargé de la rédaction d'un feuilleton littéraire dans *L'Humanité*. À la mort de Jean-Richard Bloch, en avril 1947, il avait repris la direction de *Ce Soir* ; dès 1948, il exerça une responsabilité effective aux *Lettres françaises* qu'il allait diriger à partir de février 1953. Dans le même temps, il était un militant actif et un organisateur, entré en 1950 comme suppléant au Comité Central du PCF et secrétaire général du CNÉ (Comité National des Écrivains). Le détail de ses nombreuses activités dans ces années-là n'a pas encore été solidement établi[5].

Son activité de journaliste le plaça aux avant-postes pour agir sur la définition des rapports entre le champ esthétique et l'instance politique, au point qu'il fut longtemps considéré comme le porte-parole des thèses du Parti Communiste en matière de littérature et d'art. Mais s'il épousa parfois étroitement les thèses des idéologues du PCF, il sut aussi favoriser une ouverture et une pluralité dans un environnement étroitement borné par l'horizon de la guerre froide.

2. Un patrimoine national

1946 fut une année importante dans l'émergence d'une réflexion sur l'esthétique communiste. À Garaudy qui titrait, dans *Arts de France* d'octobre : « IL N'Y A PAS UNE ESTHÉTIQUE DU PARTI COMMUNISTE » et à Pierre Hervé, du journal *Action*, qui déclarait le 22 novembre : « *Il n'y a pas d'esthétique communiste* », Aragon répondit par un article : « L'Art, "zone libre" ? » (*Les Lettres françaises*, 29 novembre 1946) où il posait les bases d'une esthétique communiste. Face à ce problème fondamental de définition du sujet dans le champ artistique, il mettait l'accent sur le rôle essentiel du parti comme « *instance de médiation nécessaire entre l'individu artiste et la visée philosophique* » (Lavoinne, 1984, p. 465). Ce faisant, il ouvrait certainement la voie aux prérogatives que le parti se crut autorisé à avoir sur ses artistes et leurs productions. Toutefois, si l'on examine son texte, l'on s'aperçoit qu'il oppose à la "voie nationale française" en art préconisée par Hervé, un réalisme dans une conception "ouverte". Il donnait deux exemples de réalisme, Picasso et Balzac, et concluait :

> *s'il ne faut pas donner au mot* réalisme *le sens photographique que bien des gens lui donnent, je défends souvent pour ma part même des artistes, des écrivains, qu'on ne peut appeler des réalistes, pour cette part de réalité précisément qui se reflète dans leur œuvre, je veux ici*

[5]. À partir de 1950, Aragon tint une rubrique de critique littéraire dans *La Tribune des mineurs* (hebdomadaire du syndicat des mineurs du Nord et du Pas de Calais) qui, à ma connaissance, n'a pas encore été signalée.

> *dire, ne parlant qu'en mon nom, que je considère que le parti communiste a une esthétique, et que celle-ci s'appelle le réalisme.*
>
> « L'Art, "zone libre" ? »

Aragon s'attacha à définir ce "réalisme" au plan littéraire comme héritage d'une tradition nationale. Un art de parti devait être un art national sous l'emblème du réalisme. Ses chroniques à *L'Humanité* (entre le 2 décembre 1946 et le 7 février 1947) insistèrent sur les sources de ce patrimoine national les plus éloignées d'une conception étroite du réalisme : Rabelais par exemple. Cet attachement au patrimoine national et sa réactualisation dans le contexte de la lutte idéologique fut manifeste dans un article plus tardif : « Stendhal à la lueur des Sunlights » paru dans *Les Lettres françaises* du 3 juin 1948, où Aragon s'en prenait vertement aux "jeune gens" que Fabrice n'émouvait plus[6] :

> *Le procès de Stendhal se mène aujourd'hui, comme il y a cent ans, de droite et de gauche* […] *On lui en veut de n'être pas de bonne compagnie, on lui reproche de dater et de ne pas être au pas de la classe ouvrière. Je ne sais lequel de ces deux reproches est le plus stupide. Le second est assurément le plus prétentieux. IL Y A QUELQUES LIGNES D'ENGELS SUR BALZAC, C'EST POURQUOI LES JEUNES GENS QUI FONT DANS LE MARXISME N'OSERAIENT JAMAIS S'ATTAQUER À RASTIGNAC OU À RUBEMPRÉ. Mais Engels n'avait pas lu Stendhal : toute licence contre Fabrice ! Curieux marxisme, à vrai dire, qui tient pour démodée une des images les plus saisissantes de la littérature, et qui explique mieux son temps que bien des traités historiques.*
>
> (*La Lumière de Stendhal*, 1954, p. 107)

Au bout du compte, il démontrait que la leçon du marxisme était « *une leçon de liberté à l'égard des auteurs de référence, un refus de la fétichisation des textes* » (Lavoinne, 1984, p. 565). Avec sa définition élargie du réalisme, Aragon se fit l'incontestable artisan d'une ouverture dans les conceptions littéraires du PCF. Il n'eut de cesse de dénoncer la conception de la table rase en matière culturelle, défendue par la tendance ouvriériste du parti. Sur le plan de la critique littéraire, il soutint, pour l'essentiel, trois types de productions : celles des écrivains du parti (Daix, Laffitte), celles des écrivains communistes étrangers (tel Nazim Hikmet) et celles d'un patrimoine national porteur, à ses yeux, des tendances "progressistes" : Zola, Stendhal, mais aussi Barrès.

Cette défense d'un héritage littéraire trouve des échos dans le texte des *Communistes* dont Barrès ou Zola constituent un arrière-plan explicite. Quant à Stendhal, il est lui aussi l'objet de la lecture fictive d'un personnage, Gaëtan Le Bozec, ex-cagoulard, qui trouve dans les personnages des

---

6. Allusion indirecte à un article de J. Mizéma paru dans *Action* du 26 mai 1948 : « Exercice de style : *La Chartreuse de Parme* ».

Chroniques italiennes de Stendhal (« Les Cenci », « L'Abbesse de Castro ») une illustration et une justification à son absence de principes moraux (IV, p. 150).

3. La défense du roman politique

Dans les années 1945-1950 – et contrairement à ses propos des années 1958-1959 –, Aragon parlait beaucoup moins de "réalisme socialiste" que de "réalisme" : dans son article « Jdanov et nous », publié à la mort de Jdanov dans *Les Lettres françaises*, il insista sur le fait que cette appellation était d'abord soviétique. Trois mois plus tard, il l'utilisa, de façon un peu provocante, pour qualifier l'œuvre de Maurice Barrès[7].

La littérature qu'il défendit alors devait participer aussi à la constitution de l'horizon d'attente de ses lecteurs. Aragon trouvait des origines au "roman politique" aussi bien chez Barrès que chez Stendhal, qu'il arrachait de la sorte à la classe bourgeoise pour les constituer comme héritage national du prolétariat. Yves Lavoinne écrit justement : « *Démontrant, avec la caution de Barrès, le lien entre abolition de la "distance romanesque" et littérature politique et donc réalisme socialiste, il légitimait son œuvre du triple point de vue de l'histoire, de l'art et de la politique* ». En effet, tandis qu'Aragon faisait paraître son article sur Barrès, l'écriture de son grand roman était considérablement avancée : comme *Le Roman de l'énergie nationale*, *Les Communistes* fut écrit par un partisan « *en marge de l'événement, immédiatement sur l'événement avec pour matériel l'événement auquel il* [fut] *personnellement mêlé*[8] ».

L'écrivain défendit par ailleurs le principe d'une "littérature des bons sentiments" dans un article consacré à la réimpression de *Jean-Christophe* de Romain Rolland[9], « *roman de la bonté et de la perfectibilité humaine* » qui a ouvert la voie aux « *romans de l'avenir* ». Contre ce « *ramassis de littérature détestable, qui va de M. de Montherlant à M. Jean Genet, de M. Sartre à* Samedi-soir », Aragon tranchait : « *Pour moi, mon choix est fait. Et pour l'immense peuple de l'avenir. Celui-là qui, par santé, exige dans l'art dont il se nourrit, la conviction d'une victoire définitive du Bien* ». Comment ne pas voir qu'il définissait ainsi la place de ses *Communistes*, que caractérisent certainement la bonté et l'humanité de ses personnages ?

Enfin, à cette époque, Aragon s'exprima fréquemment sur le problème de la lecture, avec une visée didactique : « *Il se veut en effet un maître de culture qui propose à ses lecteurs un nouvel art de lire. Car, pas plus que*

---

7. Dans « S'il faut choisir, je me dirai barrésien » *in Les Lettres françaises* n° 238, 16 décembre 1948, pp 1-2.

8. « Actualité de Barrès », *La Lumière de Stendhal*, p. 266.

9. « De la bonté comme loi du roman. À propos de la réimpression de *Jean-Christophe* », *Les Lettres françaises* n° 262, 9 juin 1949, p. 1 et p. 4.

l'écriture, la lecture n'est innocente ; elle est un acte profondément politique » (Lavoinne, 1984, p. 577). On peut relire pour s'en convaincre la fin de « Webster, Stendhal et Robert Merle » (publié en 1953), où Aragon insiste sur la nécessité de lire les œuvres de notre tradition littéraire pour sauvegarder le "sens" national : « *Il faut savoir* lire *et savoir* aimer *ce qui nous y aide* [à relever le drapeau de l'indépendance nationale et des libertés démocratiques], *les livres qui seront un jour part charnelle de notre héritage* » (*La Lumière de* Stendhal, p. 161). Tous ses articles d'alors mettent l'accent sur la nécessité de cette réappropriation par la classe ouvrière d'un patrimoine national, grâce à la lecture.

Ces prises de positions politico-littéraires allaient modeler et prévenir l'attente des futurs lecteurs des *Communistes*.

2. Les conditions de diffusion de l'œuvre

La politique culturelle du Parti Communiste consista à mettre en place des circuits d'édition et de distribution populaires, c'est-à-dire qui prenaient en compte les conditions d'existence d'un public auquel ses ressources interdisaient l'achat fréquent de livres. Dans le processus de communication littéraire, le phénomène de l'édition du texte est à prendre en considération, même s'il s'inscrit en faux contre une idée de la littérature dégagée de toute contingence matérielle. La publication parachève l'œuvre :

> *Pour qu'une œuvre existe vraiment en tant que phénomène autonome et libre, en tant que créature, il faut qu'elle se détache de son créateur et suive seule son destin parmi les hommes. Tel est le symbolisme des "grandes premières" ou encore du "vernissage" des expositions de peinture : par le vernissage, le peintre s'interdit toute nouvelle retouche, abdique sa tutelle sur sa créature et la déclare née en la mettant à l'encan de la cimaise* […]. *Il y a là* [dans la publication littéraire] *une sorte de violence consentie, de profanation acceptée, d'autant plus choquante pour la sensibilité commune qu'il s'y mêle des considérations financières : publier commercialement une œuvre qu'on a tirée de soi-même, c'est un peu se prostituer.*
>
> (Escarpit, 1958, p. 58)

Une maison d'édition cible son public, par un certain nombre de « *procédures de mise en livres* » que Bourdieu distingue des « *procédures de mise en texte* » (1985, p. 234), où le prix, comme le format, peut être un facteur important. D'autre part, des pré-savoirs concernant la maison d'édition ou la collection choisie déterminent obligatoirement le choix des lecteurs.

1. La Bibliothèque Française et les Éditeurs Français Réunis

Au moment de la publication de son roman, Aragon dirigeait les ÉFR, collaborant avec Madeleine Braun[10] puis avec François Monod (Kriegel, 1991, p. 376 et Bouissounouse, 1977, p. 261). *Les Éditeurs Français Réunis* résultaient de la fusion en 1947 de trois petites maisons d'éditions : *Hier et Aujourd'hui*, *La Bibliothèque Française* et *France d'abord*. Aragon avait créé *La Bibliothèque Française* durant la guerre[11] et restait sans doute attaché à cette appellation figurant au dos des fascicules. Il publia donc *Les Communistes* dans une maison qui était à la fois la sienne, en même temps que celle du PCF, un véritable « *ghetto* » selon Pierre Daix (1975, p. 361) ou selon Dominique Jamet, un « *obscur satellite du PC* » (*Marianne*, 4 mai 1998).

Aragon a-t-il cherché à faire publier ailleurs ses *Communistes* ?

En dépit des avatars subis par l'édition des *Voyageurs de l'impériale* pendant l'occupation[12], il était resté après guerre un auteur Gallimard qui avait fait paraître à la NRF son dernier recueil de poèmes en 1948 (*Le Nouveau Crève-Cœur*), mais aussi *L'Homme communiste* en 1946. Rien de plus normal que de proposer le roman à cet éditeur. Mais Gallimard refusa la publication, vraisemblablement découragé par son titre. Résultat direct de ce refus, le choix de la *Bibliothèque française* n'est pas exempt de conséquence sur la structuration d'un certain lectorat, puisqu'il désignait clairement le public visé : les militants du PCF.

Robert Poulet évoquera sans aménité, le "dédoublement" d'Aragon : « *Ainsi Gallimard publie-t-il pour les "gentils" que nous sommes, en alternance avec* LES PARABOLES ÉDIFIANTES DONT SE CHARGE LA "BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE", *des livres comme cette* Semaine sainte *qui vient d'éblouir quelques-uns de mes confrères les moins séduits par les lendemains chantants* » (*Rivarol*, 30 décembre 1958).

Les choix éditoriaux des ÉFR correspondaient alors à une orientation politique très nette ; les auteurs étaient généralement du parti. En avril 1950, une publicité des ÉFR promouvait, en même temps que *Les Communistes* tome III, les ouvrages suivants : Pierre Daix, *La Dernière forteresse* – Jean Laffitte, *Ceux qui vivent* – Paul Tillard, *Les Roses du retour* et *Mathausen* – Gilbert Debrise, *Cimetières sans tombeaux* – Renaud de Jouvenel, *Tito, maréchal des traîtres* – Janine Bouissounouse, *Dix contre un* – René Jouglet, *L'Orage ou l'Espoir est pour demain* – Jean Tortel, *La Mort de Laurent* – Jules de la Madelène, *Le Marquis des Saffras* (avec une préface d'Aragon) – Jules Vallès, *Jacques Vingtras* et *L'Enfant* (avec une préface de Gaston Monmousseau).

---

[10]. Première femme à accéder à la vice-présidence de la Chambre en 1946.

[11]. Pierre Daix, *J'ai cru au matin*, Laffont, 1976, p. 192.

[12]. Voir l'article de Michel Apel-Muller : « L'Édition de 1942 des *Voyageurs de l'impériale* : une entreprise diabolique » *in RCAET* n° 1, 1988, pp 167-208.

Pour mystérieux que demeure son fonctionnement exact, on ne négligera pas le contrôle idéologique mené par la « Commission des éditions » du PCF ; créée en 1947 et présidée par Jean Laffitte, elle jouait un rôle de premier plan dans les choix éditoriaux et la diffusion des livres. Pierre Daix, qui en fit partie, raconte dans *J'ai cru au matin,* comment, tolérant l'impression du livre d'un vieux militant (Léon Moussinac), elle en censura la diffusion : « *il s'agissait de tuer le livre en douce, de le tuer par le silence* » (Daix, 1976, p. 180). En effet, cette commission régissait la parution des articles de presse et pouvait de ce fait minorer ou au contraire valoriser les livres publiés par les maisons du parti[13]. Ainsi la parution, sinon le contenu exact des articles de réception immédiate (voir *infra*, chapitre III), fut probablement supervisée et leur publication fut l'objet d'une stratégie globale.

L'écrivain s'est expliqué à plusieurs reprises sur la publication de son roman par fascicules, qui ciblait explicitement un certain public :

> *Si ce dernier livre est coupé en morceaux, c'est par respect de mon public, parce que* JE NE M'ADRESSE PAS AUX GENS QUI ACHÈTENT DES LIVRES À HUIT CENTS FRANCS.
>
> (*La Vie ouvrière* n° 251)[14]

Le dernier volume du cinquième tome porte en exergue sur la page de faux-titre, cette remarque, qui témoigne de la même préoccupation : « Les Communistes […] *comporte trois séries dont la première* (février 1939 – juin 1940) *se termine avec ce cinquième fascicule, publié,* POUR EN FACILITER L'ACHAT, *en deux volumes de même couleur* […] ». Il s'agit donc de toucher un public populaire, un public d'ouvriers, de prolétaires, ayant de petits moyens financiers. Aragon qui rêvait sans doute, comme le notait Robert Kanters, d'une « *résurrection du roman populaire* », avouait d'ailleurs à Françoise Corrèze :

> *Je pensais d'abord le fragmenter en trois volumes : de 1939 à 1940, de juin 1940 à 1943, de janvier 1943 à janvier 1945. Mais le premier tome aurait eu plus de mille pages. À un franc la page ! Or,* JE NE VEUX PAS ÉCRIRE POUR UN PETIT NOMBRE. *C'est pour cela que reprenant la vieille tradition du XIXe siècle, celles des* Misérables, *des* Mystères de Paris *et des romans de Dickens en Angleterre, je décidai*

---

[13]. Dans le cas de Moussinac, il s'agissait, d'un côté, de le remercier pour ses bons et loyaux services militants par la publication de son livre, tandis que, de l'autre, on étouffait sa sortie, pour la simple raison que son contenu ne correspondait pas aux attentes des membres de la commission. *Les Fantômes armés* d'Elsa Triolet a été censuré de la même façon, raconte Daix, p. 192.

[14]. Une publicité signée Aragon parue au dos de *La Nouvelle Critique* n° 8 (juillet-août 1949) insistait sur cette question financière : « *je ne veux pas écrire pour un petit nombre* ».

> *de publier mon roman par fascicules. Trois séries de quatre fascicules* AUSSI BON MARCHÉ QUE POSSIBLE.
>
> (Interview à *Femmes françaises* n° 238)

Pourtant ce mode de publication fut une réelle contrainte éditoriale plus qu'un choix parfaitement assumé, ainsi qu'en témoigne cette déclaration d'Aragon dans *Les Lettres françaises* du 10 avril 1952 :

> *aujourd'hui, nous sommes amenés, pour des raisons qui sont celles des acheteurs de livres à morceler un grand roman en tomes successifs, ce qui fait qu'en attendant la fin,* LE LECTEUR A TENDANCE À JUGER SÉVÈREMENT DE LA PARTIE POUR CE QU'ELLE A PAR DÉFINITION D'INCOMPLET. J'EN AI SU QUELQUE CHOSE, JE VOUS AVOUERAI, AVEC LES DEUX PREMIERS TOMES DES COMMUNISTES.
>
> (« Parenthèse sur les Prix Staline »)

Car si, en publiant par fascicules, Aragon renouait, incontestablement, avec les pratiques du roman populaire du XIXe siècle, ce choix ne suffisait pas à garantir, à coup sûr, une lecture réellement populaire… et la critique souligna d'ailleurs, que la foule des personnages risquait bien plutôt de constituer la pierre d'achoppement d'une réception ouvrière.

Quant à l'étalement consécutif dans le temps, c'est à se demander s'il n'a pas joué contre l'œuvre. Un certain essoufflement gagna la critique, qui parla abondamment du premier et du second tomes, avant de lâcher prise pour les derniers fascicules parus… à commencer par Robert Kanters, qui ne tiendra pas sa promesse : « *quant au roman d'Aragon, si je n'en dis qu'un mot aujourd'hui, c'est qu'il y aura lieu d'y revenir et qu'il est bien difficile d'en parler à présent* ».

La publication par fascicules contribua à modeler un certain public mais n'eut pas une influence heureuse sur la réception journalistico-littéraire, toujours avide d'inédit : parler du premier tome revint pour certains, à évoquer l'ensemble de l'œuvre.

2. *Succès des* Communistes *?*

La connaissance des chiffres éditoriaux pose un réel problème que Robert Escarpit soulignait en 1958 : « *le secret commercial est un baillon trop efficace. D'ailleurs même si les éditeurs et libraires étaient disposés à donner des indications, ils en seraient souvent incapables faute de moyens matériels pour connaître la portée exacte de leur propre rôle* » (1958, p. 25). « *En France*, écrit-il plus loin, *rares sont les livres dont la vente globale atteint 10 000 exemplaires : moins de 4% au total. Un romancier qui parvient à vendre 20 000 exemplaires de ses œuvres chaque année est donc une exception* […] *Sur les quelque 100 000 ouvrages parus en France entre 1945*

et 1955, à peine un sur mille a franchi le "mur des 10 000" » (Escarpit, 1958, p. 55 et p. 71). Les clefs du succès résident en la collusion des intentions de l'écrivain et de son public : « *Autrement dit, le livre à succès est le livre qui exprime ce que le groupe attendait, qui révèle le groupe à lui-même. L'impression d'avoir eu les mêmes idées, éprouvé les mêmes sentiments, vécu les mêmes péripéties, est une de celles que mentionnent le plus fréquemment les lecteurs d'un livre à succès* » (*ibid.*, p. 110). Que sait-on aujourd'hui du succès des *Communistes*, première version ?

Ce qu'en dit la presse communiste tout d'abord : le 9 mars 1950, André Wurmser déclare dans *Les Lettres françaises* que « *le premier tome des* Communistes *atteint son 80 000e mille* », quoique le best seller de l'année soit un livre de Maurice Thorez. En 1968, André Stil parle d'un « *grand succès* » de la première version « *que le silence ou les sarcasmes de presque toute la presse littéraire d'alors n'ont pas pu empêcher* » ; mais cette déclaration est à prendre avec une certaine méfiance, étant donné que ce "silence", comme ces "sarcasmes", on le verra, ont été tout relatifs.

Les chiffres officiels (fragmentaires eux aussi) déposés au service du Dépôt Légal de la Bibliothèque Nationale[15] sont les suivants : le 4 novembre 1949, tirage de 20 000 exemplaires pour le tome I, ainsi que 20 000 exemplaires pour le tome II[16], chiffres élevés lorsqu'on les compare à d'autres : les 4 200 exemplaires de *La Lumière de* Stendhal paru chez Denoël ou les 5 000 exemplaires de tirage moyen chez Gallimard en 1949.

Le roman fut donc bien vendu, sinon bien accueilli à sa sortie. La diffusion du livre, insérée dans une stratégie publicitaire générale, revint à des actions militantes.

3. La vente militante : Les Batailles du Livre et la vente du CNÉ

Dans les années 1949-1950, la publicité pour le livre progressiste avait envahi toutes les rubriques littéraires des journaux comme *Les Lettres fran-*

---

15. Depuis la réforme du dépôt légal (DL) en 1925, les éditeurs doivent déposer leurs ouvrages et déclarer leurs réimpressions. Les imprimeurs, quant à eux, doivent déposer séparément les ouvrages et les impressions "n'ayant pas le caractère de volumes" tels que affiches, prospectus, actes de société, comptes rendus d'assemblées, etc. Les réimpressions font l'objet d'une simple déclaration. Il y a souvent une différence entre les chiffres donnés par l'imprimeur et ceux de l'éditeur ; les archives du DL consultées n'étaient ni classées, ni inventoriées d'où les réserves à émettre face à ces chiffres.

16. Selon deux papiers de Raymond Hallery, gérant de la bibliothèque française. DL 12 561 et DL 12 562.

çaises ou *Action*. Dans *Les Lettres françaises* pratiquement tous les articles rendaient compte de livres parus aux Éditeurs Français Réunis (dépouillement mai-juin 1950) ; de temps à autre, un article était consacré à un auteur Gallimard ou Albin Michel. Régulièrement une rubrique minuscule signalait brièvement cinq ouvrages non progressistes. Une liste figurait dans *Action* : « Les livres qu'il faut lire », à la tête de laquelle on trouvait *Les Communistes*. Les lecteurs pouvaient commander directement ces ouvrages au journal, qui s'érigeait de fait comme catalogue de vente par correspondance ; dans *Les Lettres françaises* n° 302 du 9 mars 1950, la parution du tome III était annoncée, avec la note : « *Réclamez ces livres* [ceux des ÉFR] *au libraire de votre quartier, insistez pour qu'il les expose* ». Ainsi la promotion des livres d'Aragon s'insérait dans une stratégie publicitaire militante destinée à soutenir et imposer le livre progressiste.

L'écrivain était d'autre part amené à rencontrer son public à la grande vente d'automne du CNÉ (Comité National des Écrivains), et durant les Batailles du livre.

La fondation du CNÉ datait de la résistance : Aragon le mit sur pied à Montchat en 1943 pour la zone sud. « *Toutes les tendances de la Résistance y* [étaient] *vraiment représentées* » (Daix, 1975, p. 337), d'Albert Camus à Georges Sadoul en passant par André Rousseaux du *Figaro* et Pierre Emmanuel. À la libération, le CNÉ était « *l'organisation dont tout le monde* [voulait] *faire partie* » (*ibid*., p. 342) et comptait plus de deux cents membres[17]. Il s'attacha, dans un premier temps, à l'épuration professionnelle et longtemps, Aragon et Elsa Triolet furent accusés d'être à l'origine de la fameuse liste noire des écrivains et éditeurs accusés de collaboration à côté desquels les membres du CNÉ déclaraient que leurs propres noms ne devaient jamais figurer, ni au sommaire d'une revue ni dans un catalogue d'éditeur.

Aragon, secrétaire général du mouvement en 1946, en fit une association de type 1901, distincte donc des *Lettres françaises*, auxquelles elle resta intimement liée par une page autonome au sein de l'hebdomadaire. La période d'« *institutionnalisation* » du CNÉ (Sapiro, 1988, p. 111) fut marquée par des activités littéraires d'envergure nationale dont la plus prestigieuse était la vente annuelle du livre, inaugurée par le président de la République. À la fin de l'année 1948, Elsa Triolet prit le relais d'Aragon à la tête du mouvement et sous leur impulsion conjointe, l'association prit une part décisive à la campagne pour la défense du livre français contre les importations culturelles américaines et au mouvement pour la paix.

D'une relative indépendance politique à une obédience de plus en plus

[17]. Sur le CNÉ, voir Gisèle Sapiro, « Le CNÉ : un héritage subversif détourné ? », *Les Engagements d'Aragon*, L'Harmattan, 1998, « La double vocation littéraire et politique du CNÉ », *Faites entrer l'infini* n° 28, pp 32-34 ; « La politique culturelle d'Elsa Triolet au CNÉ (1949-1951) », *Elsa Triolet un écrivain dans le siècle*, Actes du colloque du 15-17 novembre 1996, L'Harmattan, 2000 et *La Guerre des écrivains, 1940-1953*, Fayard, 1999, pp 467-558.

étroite au Parti Communiste, le chemin du CNÉ le conduisit à devenir, dans les années 50, une organisation visant à attirer des artistes et des écrivains dans le champ politique et à assurer le rayonnement des intellectuels du parti. Des incidents nombreux, comme la démission de Louis Martin-Chauffier, ancien déporté, président du CNÉ de 1946 à 1952, confirma l'absence de réelle autonomie de cette organisation : Martin-Chauffier avait découvert dans la page consacrée au CNÉ des *Lettres françaises* dont il était responsable, d'acerbes propos sur Mauriac à l'occasion de la remise du prix Nobel.

Les ventes du CNÉ, initiées dès 1945 sur le modèle des ventes de livre du Pen-Club, mais avec un caractère nettement plus populaire, étaient l'occasion d'une réunion d'artistes de variété et d'écrivains, qui signaient leurs livres ou distribuaient des autographes. Maurice Chevalier y vint plusieurs années de suite, donnant le ton de ces rencontres parisiennes et mondaines. Elsa Triolet avait l'art de réunir des artistes des horizons les plus divers et son activité contribua à la réussite des ventes. « *Les ventes du Comité National des Écrivains constituaient un événement parisien et mondain qui permettait au PC d'évaluer et de renforcer son rayonnement, de s'imposer dans les milieux littéraires et artistiques* » (Verdès-Leroux, 1983, p. 353). Le succès les obligea à déménager de la Maison de la Pensée française, occupée par l'association depuis 1947, au Palais d'Orsay (1951), puis au Vel d'Hiv (1952), année où, note Gisèle Sapiro, « *trente mille visiteurs auraient été comptabilisés* ».

C'est dans ce cadre militant et mondain qu'Aragon fit la promotion de ses ouvrages, en particulier des *Communistes* en cours d'écriture, dédicaça ses exemplaires et rencontra ses lecteurs[18].

L'action du CNÉ allait se prolonger avec les Batailles du livre[19], ventes itinérantes et rencontres organisées avec le public, par les écrivains progressistes qui, sous la houlette d'Elsa Triolet, parcouraient villes et villages de France pour divulguer la "bonne" littérature, celle publiée par les Éditeurs Français Réunis ou les Éditions Sociales. Elsa Triolet aurait emprunté à

---

[18]. Le 11 octobre 1950, dans une interview à *L'Humanité*, Aragon présentait les livres de la vente du CNÉ du samedi suivant ; il signalait tout d'abord la parution du quatrième tome des *Communistes* puis les ouvrages d'André Wurmser, de Jean Laffitte, de Pierre Gamarra et de Martine Monod, enfin le recueil de Pablo Neruda (*Chant général)* et surtout la traduction de *La Jeune fille de Kachine* d'Elsa Triolet.

[19]. Sur le déroulement de ces batailles, voir les témoignages de Janine Bouissounouse (*La Nuit d'Autun*, 1979, pp 195-196), de Dominique Desanti (*Les Staliniens (1944-1956) : une expérience politique*, 1975, pp 238-241) et d'André Wurmser (*Fidèlement vôtre*, 1979, pp 319 *et sq.*) ainsi que la synthèse proposée par Jeannine Verdès-Leroux (1983, pp 177-178). Sur le rôle plus particulier d'Elsa Triolet, voir Marie-Thérèse Eychart, « *Je sais la force des mots :* de *L'Écrivain et le livre* à la bataille du livre », *RCAET* n° 6, 1998, pp 37-44.

Maïakovski l'idée selon laquelle le succès s'organise[20]. Pierre Daix le rappelle : Elsa Triolet se montra une infatigable organisatrice, sillonnant sans répit les routes de France ou discourant sur les places publiques pour vendre les livres des écrivains communistes. Mais si elle fut à l'origine de ces batailles du livre, celles-ci ne purent se développer que grâce au soutien du Parti Communiste. Ceux qui participaient à ces manifestations publiaient leurs livres dans les maisons d'éditions du parti ; Pierre Daix, Dominique Desanti, Hélène Parmelin, Janine Bouissounouse, Pierre Gamarra ou Gilette Ziegler, qui faisaient acte de propagande dans ces batailles, étaient de frais émoulus du sérail communiste, de jeunes intellectuels convaincus, qui ne monnayaient ni leur temps, ni leur énergie. Quelques "compagnons de route" se tenaient à leurs côtés. Les « Batailles du livre » naquirent en 1949 et se développèrent jusqu'en 1950, puis périclitèrent, faute de combattants : la tenue d'une bataille du livre exigeait en effet beaucoup d'énergie de la part des écrivains militants, qui devaient discuter avec les ouvriers (sortie d'usine, place du marché, réunions formelles ou informelles, débats etc.), les convaincre de lire et – si possible – d'acheter des livres, vendus par tranches de 27, 54 ou 79 volumes, à des prix forfaitaires.

L'activité des Batailles du livre apparaît nettement dans *Les Lettres françaises* des années 49 et 50, qui consacrait une page hebdomadaire à cette organisation, recueillant les reportages et comptes rendus de discussions par les écrivains présents[21] et publiant des extraits d'auteurs qui, en leur temps, s'étaient interrogés sur les pratiques de lecture, comme Maïakovski, Michelet ou Jacques Bujault « *laboureur à Chaloüe, près Melle (1771-1842)*[22] ». *La Nouvelle Critique* s'en fit elle aussi l'écho avec des bilans publiés en 1951, « Les leçons des Batailles du livre », où témoignèrent des militants et des écrivains (n°s 24, 25 et 26).

En mai et juin 1950, la Bataille du livre est partout, en Corse, où Aragon, Elsa Triolet et Laurent Casanova célèbrent la mémoire d'une "des plus pures héroïnes" du parti : Danielle Casanova, décédée à Auschwitz, puis à Paris, où elle « *monte au mur des Fédérés*[23] », à Nîmes et dans le Nord-Pas-de-Calais. Les Batailles du livre de Marseille (à partir du 15 mars 1950)[24] et de Paris

---

[20]. *Cf* l'extrait du livre d'Elsa Triolet sur Maïakovski concernant les conceptions de celui-ci sur la Bataille du livre dans *Les Lettres françaises* du 25 mai 1950 (n° 313).

[21]. Par exemple Janine Bouissounouse raconte une journée de la Bataille du livre à Nîmes (*Les Lettres françaises* n° 315, 8 juin 1950) ; Hélène Parmelin son voyage dans le Nord avec la Bataille « Nous avons parcouru la Flandre » (*Les Lettres françaises* n° 318, 29 juin 1950).

[22]. Voir *Les Lettres françaises* n° 313 et n° 314.

[23]. *Cf* article de Daix, *Les Lettres françaises* n° 312 du 18 mai 1950.

[24]. À laquelle prirent part : Jean Fréville, Georges Sadoul, Gaston Baissette, Paul Tillard, Pierre Seghers, Pierre Gamarra, André Stil, Simone Téry, Georges Soria, Pierre Daix, Renaud de Jouvenel, Jean-Richard Bloch, Pierre Courtade et Jean Marcenac.

(du 24 avril au 7 mai) figurent parmi les plus importantes. Les écrivains y tenaient des stands, dédicaçaient leurs ouvrages et s'efforçaient de persuader les visiteurs de lire la littérature progressiste, une "arme" dans le combat engagé contre la littérature "noire"[25] et le régime capitaliste qui la favorisait, pour reprendre les clichés de l'époque. *Les Lettres françaises* saluaient triomphalement les ventes réalisées et si ces chiffres sont probablement à prendre avec toutes les précautions qu'impliquent des déclarations ostentatoires destinées à galvaniser les militants[26], on ne peut nier l'effet publicitaire et marchand de ces "Batailles".

Des discussions eurent lieu entre "combattants du livre" (*Les Lettres françaises* n° 304) et lecteurs, qui s'ils n'étaient pas tous ouvriers, appartenaient fréquemment à un milieu non intellectuel. Des débats furent organisés autour de différents sujets : les livres présentés, mais aussi, de grands thèmes comme les bibliothèques progressistes, les cercles de lecture, les bibliothèques d'usine ou la lutte contre la non-lecture. Aragon, probablement la "vedette" la plus éclatante de ces batailles participait parfois aux rencontres-débats, comme celle qui eut lieu en mars 1950 au cercle de la jeunesse de Marseille, où, avec Jean Tortel et Elsa Triolet, il s'adressa aux ouvriers des aciéries du Nord (*Les Lettres françaises* n° 304).

Ces "Batailles du livre" devaient aboutir, en 1951, à l'établissement des BBL (les « Bibliothèques de la Bataille du Livre »), qui avaient pour objectif d'encourager la lecture dans les milieux les plus défavorisés, et dont le fonds était constitué de livres achetés par tranches au cours des "Batailles"" ou directement commandés aux éditeurs.

Les livres de Louis Aragon plébiscités par le parti, étaient alors largement diffusés : il s'agissait surtout, à cette époque, de *Servitude et grandeur des Français*, des *Communistes*, et des ouvrages plus directement politiques et militants de l'écrivain comme *La Lumière et la paix, discours prononcé au cinquième congrès de l'Union nationale des Intellectuels*, texte de 48 pages édité par *Les Lettres françaises* qui en fit une publicité abondante en juin 1950. Un roman comme *Aurélien* ou les écrits de la période surréaliste n'y tenaient aucune place.

La Vie ouvrière constituait un relais important des "Batailles du livre" ; d'ailleurs, on y trouvait les mêmes signatures que dans *Les Lettres françaises*

---

25. *Cf* l'article de Louis Martin-Chauffier sur *Les Communistes*.

26. Ces annonces étaient pratique courante de la presse communiste de l'époque : par exemple, *France-Nouvelle* et *L'Humanité* en 1949 ont orchestré une campagne en faveur du livre *L'Histoire du PCUS* par Staline. Chaque jour ou chaque semaine, un encart dans ces journaux indiquait le nombre d'exemplaires vendus dans diverses régions de France par telle ou telle cellule, glorifiant ainsi l'action des militants et stimulant des démarches similaires chez les lecteurs. En ce qui concerne la Bataille du livre, on pouvait lire hebdomadairement dans *Les Lettres françaises* des déclarations comme celle-ci, extraite des *Lettres françaises* n° 312 (18 mai 1950) : « *2 200 000 francs, 8 000 volumes, voilà les résultats de la première phase de la bataille du livre à Paris* ».

(Pierre Daix ou André Wurmser) et les mêmes écrivains y étaient glorifiés : les écrivains du parti (Hélène Parmelin pour *La Montée au mur* ou Martine Monod pour *Malacerta*) mais aussi les fidèles compagnons de route comme Janine Bouissounouse (pour *Dix pour un*). En mai 1950, dans *La Vie Ouvrière,* une rubrique tenue par Fernand Leriche, « La Bataille du livre », présentait un livre par semaine. La fin de la Bataille du livre coïncida d'ailleurs dans ce journal avec une baisse notable de la fréquence des comptes rendus littéraires.

En dehors des Batailles du livre proprement dites, les livres d'Aragon étaient diffusés et vendus au cours des diverses manifestations du parti. Une discussion au sujet des *Communistes*, sans la présence de l'auteur, eut lieu, par exemple, à Raismes entre le 22 et le 29 juin 50. Les caravanes de la paix, qui parcoururent en 1950 les hauts lieux de la Résistance (Oradour, le Vercors, la Corse), furent l'occasion d'échanges nourris avec les lecteurs de Province (Pierre Daix, 1975, p. 361). Elles étaient liées au Mouvement de la paix qui militait en faveur du désarmement : le Parti Communiste lança par leur intermédiaire l'Appel de Stockholm, qui s'élevait contre la menace d'une guerre atomique et qui fut signé par de nombreuses personnalités, tant communistes que sympathisantes. *Les Lettres françaises* donnèrent hebdomadairement le résultat de la campagne de collecte de signatures en mai et juin 50 ; y figuraient aussi bien les noms de communistes notoires que ceux de Maurice Chevalier ou de Henri Matisse. Des contacts directs avec des lecteurs potentiels et des militants furent donc noués par Aragon qui se « *dépensa sans compter* » (*ibid.*), soucieux de restaurer auprès des militants au moins, une image d'homme de lettres compromise par la presse non-communiste[27]. Les lecteurs qu'il était amené à rencontrer n'étaient pas un échantillon représentatif du public littéraire potentiel du pays, mais avant tout des militants, des communistes, des syndicalistes et des sympathisants.

Diverses manifestations eurent lieu tout au long des années 50, qui permirent de promouvoir les livres d'Aragon et surtout *Les Communistes* : une rencontre se déroula le 7 juillet 1951, au cours d'une journée d'études des étudiants communistes, organisée par la Fédération de la Seine du Parti Communiste Français ; le débat portait sur le tome V des *Communistes* en présence de l'auteur et sous la présidence de Laurent Casanova[28]. Plus tard, *L'Avant-Garde*, organe des jeunesses communistes, publia un extrait des *Communistes* et annonça que les livres d'Aragon allaient figurer « *en bonne place* » au stand des Jeunesses Communistes, lors de la vente du livre

[27]. Voir en particulier l'attitude du journal *Le Monde* par rapport à l'écrivain ces années-là.

[28]. Annoncée dans *L'Humanité*, cette rencontre n'a pourtant pas fait l'objet d'un compte rendu dans les colonnes de l'organe du Parti Communiste ; en revanche le grand discours d'André Stil, prononcé à cette occasion, a été reproduit dans *Les Cahiers du communisme* n° 8 d'août 1951.

marxiste, le 19 avril 58. Car la vie et l'œuvre de l'écrivain « *attestent qu'il n'est pas d'autre voie pour la jeunesse que celle du communisme*[29] ».

4. La Grange-aux-Belles, 17 juin 1949

Quant à la rencontre d'Aragon avec ses lecteurs à la Grange-aux-Belles en juin 1949, il a lui-même attiré l'attention sur cet épisode qui peut, dans une certaine mesure, nous faire accéder à la réception du lecteur non professionnel.

La connaissance de celui-ci pose un problème quasiment insurmontable pour les études consacrées à la réception du texte littéraire… surtout lorsqu'on s'interroge sur une réception ancienne. Les témoignages que l'on peut recueillir après coup donnent certes une indication, mais rendent plutôt compte du souvenir d'une lecture que du souvenir d'un livre. Jeannine Verdès-Leroux a interrogé un certain nombre de militants : soit la lecture des *Communistes* les a profondément ennuyés, soit ils n'ont pas lu ce livre à l'époque… :

> *J'ai essayé, mais ça m'a ennuyé… c'était embêtant, ça me rasait, j'en ai lu un petit peu… j'en ai surtout énormément entendu parler par les Wurmser, etc., dans les Batailles du livre. "As-tu lu* Les Communistes, *camarade ? "Pourquoi ne lis-tu pas* Les Communistes, *camarade ?" Les gens les achetaient par devoir, les malheureuses ménagères (entretien 60).*
>
> Les Communistes *se sont enlisés d'ailleurs, malgré un gros effort pour les diffuser* […] *Nous on l'avait lâché en cours de route mais on est allés jusqu'au troisième volume… sur 6 (entretien 55).*
>
> (Verdès-Leroux, 1983, p. 281)

On ne mettra pas en cause la grande rigueur de l'enquête de Jeannine Verdès-Leroux, mais il me semble que ces déclarations – dont deux d'ailleurs sont positives – doivent être nuancées. L'opinion globalement défavorable de la sociologue par rapport au roman a peut-être contribué à orienter la discussion. Les communistes que j'ai pu moi-même rencontrer se souviennent parfois avec beaucoup d'émotion de leur lecture dans les années 50.

La relation dans la *Postface* du "malentendu" entre la lecture du public réel et les intentions de l'écrivain est chargée d'émotion violente… la plaie,

---

[29]. *L'Avant-Garde* n° 143 du 19 mars 1958, p. 14.

en 1967 est à peine cicatrisée :

> *J'ai souvenir d'une soirée, donnée en mon honneur à la Grange-aux-Belles, où des hommes et des femmes, qui avaient lu les deux premiers volumes du roman, vinrent à tour de rôle, – et la plupart d'entre eux étaient gens de cœur, de bonne foi, parlant simplement, – apporter leur témoignage touchant la vérité des faits, me remercier d'avoir écrit cela. Précisément parce que j'avais pour ces gens-là, presque tous, ce sentiment profond qui était né des dangers communs, des années terribles, de la solidarité d'un combat encore proche, précisément parce que cela venait d'eux, l'erreur, la mienne, la leur, m'en fut pareille au poignard. Je ne crois pas de ma vie avoir été aussi triste que ce soir-là, qui avait eu des airs de triomphe. Mais, je le répète, triomphe d'autre chose que ce que j'avais cru écrire, ce que j'avais écrit. Je n'en ai pas dormi jusqu'au matin. Et longtemps après, j'ai l'impression de n'avoir guère plus fait que semblant de dormir.*
>
> (*Postface*, p. 593)

Quant aux « *amis politiques* » de l'écrivain, ils tenaient le langage suivant : « *Enfin ! Tu viens de prouver que nous avions raison de te faire confiance…* » ; on le félicitait d'avoir dit « du bien *d'une certaine politique* », ce qui n'était pas, dit-il, « *mon sujet* »… Il ne s'agit pas pour nous de nous placer du côté de l'auteur et d'analyser les raisons qui sont, selon lui, à l'origine du "malentendu" : Jean Claude Weill a déjà analysé, de ce point de vue, le problème (Weill, 1991 (a), p. 105 *sq.*)… Nous allons tenter d'esquisser ici les réactions du public non professionnel.

1. Les militants au miroir du roman

La soirée de la Grange-aux-Belles, mise sur pied officiellement par Gaston Monmousseau et Fernand Leriche[30], animateurs de *La Vie ouvrière*, afin de provoquer une rencontre entre Aragon et la "classe ouvrière", avait été organisée en réalité par le Parti Communiste[31]. Contrairement aux déclarations d'Aragon dans la *Postface*, il faut préciser que les militants présents à la Grange-aux-Belles en juin 1949 ne connaissaient en fait que le premier fasci-

[30]. Sur Monmousseau, voir *infra* p. 75. Fernand Leriche, né en 1914, qui avait été militant du Syndicat National des Instituteurs, puis de sa direction clandestine pendant la guerre, avait adhéré au Parti Communiste en 1933, et fit partie de l'équipe de *La VO* de 1945 à 1951.

[31]. Jeannine Verdès-Leroux tient cette information d'un permanent du parti, alors responsable de la commission des intellectuels : par ailleurs, elle consacre deux pages à la soirée de la Grange-aux-Belles, comme illustration de la politique du parti en matière de littérature (1983, pp 175-176).

cule des *Communistes*, le second devant paraître en octobre.

Évoquant cette soirée, Jean-Claude Weill écrit : « *Survivants des années terribles,* [les lecteurs des *Communistes*] *venaient affirmer qu'Aragon avait bien décrit le rôle qu'ils avaient joué, il y avait encore si peu d'années, et ils manifestèrent leur reconnaissance*[32] ». Cette notion de "reconnaissance", dans la double acception du terme (miroir et merci), semble bien une clé pour comprendre l'attitude des lecteurs communistes face à la publication du roman d'Aragon[33]. Dès l'annonce de la soirée, Fernand Leriche déclare à propos des syndicalistes qui en prirent l'initiative : « *chacun s'était, dans ce roman, quasiment reconnu* » ; plus loin jouant (involontairement ?) sur la polysémie du mot, il invite : « *vous viendrez donc dire à Aragon, à la Grange-aux-Belles, votre* RECONNAISSANCE *pour son dernier chef-d'œuvre* ».

Plusieurs articles parus en juin et juillet 1949 rendent compte de cette soirée, et s'ils ne nous permettent pas d'en reconstituer avec une exactitude certaine l'atmosphère, ils nous renseignent toutefois sur l'écho qu'ils voulurent bien en donner : deux longs articles de *La Vie ouvrière* (non signé) et de *L'Humanité* (signé Jean Laffitte[34]), du 23 juin 1949 qui évoquent avec précision à la fois les interventions des assistants et les réponses qu'y apporta Aragon, deux articles plus modestes d'*Action* (23 juin 1949) et de *Ce Soir* (20 juin 1949), enfin le discours de l'écrivain retranscrit dans *La Nouvelle Critique* de juillet 1949 (n° 8).

Une photo de *La VO* nous montre une salle comble : les personnes désirant intervenir au sujet du roman devaient s'inscrire avant de monter, chacune à leur tour, à la tribune (ce qu'elles ne purent toutes faire, faute de temps). Il ne s'agissait donc pas d'un "débat" avec l'écrivain : celui-ci n'est intervenu qu'après avoir assisté sans mot dire à la discussion conduite par ses lecteurs. *L'Humanité* illustre son article par une photo de la tribune : un ouvrier est en train de parler, s'adressant à la salle. À ses côtés, en contrebas, Aragon semble prendre des notes.

Qui étaient ces "lecteurs" participant à la rencontre ? L'assemblée était constituée pour l'essentiel d'ouvriers, dont semble-t-il une part importante de petits responsables du parti et cadres syndicaux… soit « *l'avant-garde ouvrière* » des lecteurs d'Aragon[35] : ainsi Eugène Henaff, qui intervint à la tri-

---

[32]. Jean-Claude Weill, « Avez-vous lu *Les Communistes* ? » *in RCAET* n° 3, 1991, p. 107.

[33]. Et d'une bonne partie de la production de l'écrivain. Voir Corinne Grenouillet, « La réception du *Roman inachevé* » *in Aragon 1956*, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, 1992.

[34]. Ancien résistant et déporté, Jean Laffitte publia de nombreux livres considérés comme des modèles du réalisme socialiste, massivement traduits et vendus dans les démocraties populaires (*Ceux qui vivent* ; *Hier et aujourd'hui*, 1947 ; *Nous retournerons cueillir les jonquilles*, 1950, etc.). Il collabora au Comité Central du Parti Communiste de 1949 à 1956.

[35]. L'expression est d'Aragon, dans un article paru dans *La Nouvelle Critique* n° 17, juin 1950.

bune, était un militant notoire, qui s'était illustré pendant la Résistance[36] et dont le nom même figurait dans le tome II[37].

Outre ces "camarades ouvriers" qui interviendront à la tribune, étaient présents de nombreux artistes et permanents du parti : le peintre André Fougeron, les écrivains Melpo Axioti, Jean Laffitte, Jean Kanapa, Simone Téry, André Kedros, André Stil, Guillevic, Jacques Gaucheron, Pierre Daix, Marcel Cohen… À la tribune siégeaient Aragon, Elsa Triolet, Gaston Monmousseau, Marc Dupuy, Auguste Lecœur, André Lunet, Pierre Delon et Fernand Leriche. Une fraction très représentative de l'intelligentsia stalinienne de l'époque s'était donc déplacée pour célébrer l'écrivain[38].

Des différences notables distinguent les comptes rendus de *L'Humanité* et de *La VO*, car ils transcrivent des déclarations orales. D'une part, le choix du style direct ou indirect détermine une transcription dont la fidélité est difficile à évaluer. D'autre part, les comptes rendus sont fondés sur une sélection qui s'opère de façon fort différente selon le journal : une partie seulement des interventions est transcrite. Que l'on compare par exemple les déclarations de cette lectrice, Adèle Mijoin, dans *La VO* :

> *Elle pense elle, que dans le roman d'Aragon il n'y a pas assez de communistes à avoir compris le pacte germano-soviétique et savoir à l'époque l'expliquer. Elle reproche à l'auteur que les personnages ne parlent pas le vrai langage des ouvriers.*

et dans *L'Humanité* :

> *Le communiste qui explique le pacte germano-soviétique s'exprime d'une façon que je ne crois pas être celle de la plupart des travailleurs. Évidemment, il leur arrive de parler argot. Mais un travailleur communiste alors qu'il explique la position de notre parti, en général, ne parle pas argot.*

Systématiquement, *La VO* et *L'Humanité* désignent les onze intervenants par leur nom et leur profession. L'article d'*Action*, également, insiste sur la profession des interlocuteurs d'Aragon, et ces « *gens de cœur* », « *parlant*

---

36. Il avait fait partie, aux côtés de Charles Tillon, de l'état-major clandestin des FTP, qui supervisait sections, compagnies et bataillons. Voir Azéma, 1979, p. 243.

37. À propos des « *Fédérations qui n'avaient pas capitulé* » malgré le décret de dissolution du parti, Aragon cite « *Hénaff, Timbault, Tollet* » (II, p. 338) et la fameuse salle de la Grange-aux-Belles.

38. La soirée avait été annoncée par *Ce Soir* (samedi 18 juin 1949, p. 2) : « *Gaston Monmousseau nous parle de la discussion qui a lieu ce soir à la Grange-aux-Belles entre Aragon et ses lecteurs* » ; par *L'Humanité* (jeudi 16 juin 1949, p. 3) : « *Demain, à la Grange-aux-Belles, Aragon et ses lecteurs parleront des* Communistes » ; et par *La Vie ouvrière* (9 juin 1949, p. 3, article de Fernand Leriche) : « *Un grand événement sous l'égide de* La VO : *dialogue entre Aragon et la classe ouvrière* ».

simplement » sont tous d'origine modeste : une couturière, un représentant des métallos de Boulogne-Billancourt ou une employée de métro.

Plusieurs intervenants vont confronter l'univers du roman à celui de leur réalité. Certains s'y retrouvent totalement, comme Victorin Duguet, un mineur, lui aussi militant syndical notoire[39] (*La VO*) :

> *Je veux dire que lorsqu'on lit* Les Communistes*, on voit vivre ses amis, ses ennemis, ses adversaires. Les personnages campés par Aragon sont vraiment des personnes telles que nous en avons connues et sur chacune d'elles, on pourrait presque mettre un nom.*

Ou Reynaud, qui, originaire de Saint-Lubin, a reconnu des « *camarades de l'époque* » dans les figures de Bastien Prache et de César Dansette, personnages du roman qui vivent à Saint-Lubin (chapitre XI). D'autres, plus jeunes, considèrent le livre comme un document sur une histoire qu'ils n'ont pas vécue ou mal comprise ; l'"utilité" du roman est corollaire de sa haute valeur documentaire. Qu'on lise les déclarations de ce jeune métallo de chez Renault dans *Ce Soir* (cité également par *L'Humanité*) :

> *Le pacte germano-soviétique, j'ai dû le défendre d'abord et je ne l'ai compris qu'après. Et c'est de ce point de vue aussi, pour les jeunes que le livre d'Aragon est si utile.*

Ou encore celle d'un ajusteur du métro (*L'Humanité*) :

> *Par sa forme, le roman d'Aragon permet de se délasser et de s'instruire et en même temps de guider et d'éclairer le jeune que je suis sur la vie, les positions prises par les communistes à cette époque et surtout leurs raisons.*

Dans les nombreuses critiques parues à la suite des *Communistes*, l'éloge de l'authenticité du récit d'Aragon est constant ; on n'en finit pas de célébrer la « *vérité documentaire* », « *la vérité des faits* », et de brandir l'œuvre d'Aragon comme un document historique à l'appui des thèses du parti. L'œuvre est utile parce que "vraie", permettant une meilleure compréhension de l'histoire la plus récente.

De toute évidence, et je rejoins l'analyse de Jean-Claude Weill, la fiction sera sacrifiée au cours de cette soirée à la réalité : celle de la vie quotidienne des militants communistes alors présents et la réminiscence de leur passé immédiat. Le discours sur le roman va servir de prétexte à l'évocation de souvenirs personnels ; le débat bascule inévitablement, véritable tremplin d'un retour sur soi :

> *Reynaud (alimentation) a cru reconnaître son village dans le village*

[39]. Il faisait partie de l'état-major syndical mis sur pied par le Parti Communiste dès 1943.

> *décrit par Aragon* […] *Étienne Cholet (enseignement)* […] *raconte que dans son département était un petit fermier quasi illettré* […]
> (*La VO*)

– suit la narration d'une anecdote personnelle toute à la gloire du parti et reprise intégralement dans *L'Humanité*.

> *Presque tous évoquèrent des souvenirs personnels se rattachant aux événements qui se déroulent dans le cadre du récit d'Aragon*
> (*Action*)

Aux yeux d'*Action* (l'article n'est pas signé), ce glissement est éminemment louable :

> *Ce fait montre mieux qu'aucun argument la popularité du livre* Les Communistes *: ses lecteurs se trouvent de plain-pied avec le roman.*

La frontière entre fiction et réalité s'évanouit, disparition que constate *Action* dans un titre joliment choisi : « *À la Grange-aux-Belles, les héros du roman d'Aragon ont rencontré leur auteur !* » Comment s'étonner dès lors, que l'écrivain n'y ait pas vu ses "lecteurs" ; car peut-on être à la fois le héros et le lecteur d'un roman ? *Action* signale plus loin ce « *retour sur eux-mêmes d'hommes et de femmes auxquels l'œuvre d'Aragon donnait l'occasion de se critiquer eux-mêmes sans affectation mais sans fausse pudeur* ». L'écrivain se métamorphose en accoucheur d'âmes : Aragon, grand prêtre de la critique de soi ! On peut dès à présent noter la violence de l'illusion référentielle, dans laquelle sont plongés les militants communistes. C'est incontestablement une forme de lecture "naïve", sollicitée par un texte qui, s'il n'est pas "naïf", conduit les lecteurs dans une perspective identificatoire très particulière. Un concept, élaboré par Karlheinz Stierle, permet de rendre compte de ce phénomène : c'est la « *réception quasi pragmatique* » d'un texte de fiction, dont le personnage de Don Quichotte en littérature serait la figure paroxystique[40]. Karlheinz Stierle note à l'opposé une réception plus complexe « *axée sur la fictionnalité même du texte* » : n'est-ce pas plutôt cette attitude qu'Aragon espérait trouver en son public ?

Cette question de la fictionnalité nous renvoie obligatoirement au texte même des *Communistes*. En 1949, la fictionnalité du texte était masquée par sa qualité « *quasi pragmatique* ». Lorsqu'on lit le texte en 1999, avec le recul historique ou tout simplement l'ignorance du détail des événements politiques de la drôle de guerre, la qualité fictionnelle et proprement littéraire du texte aragonien s'impose d'une façon magistrale. Toute lecture, activité

---

[40]. « *Don Quichotte incarne le lecteur pris dans la violence illusoire du texte, qui ne lit pas, et qui, parce que le texte, en quelque sorte, lui a été dérobé, ne peut que faire des stéréotypes de sa lecture et de sa pratique* » (Karlheinz Stierle, « Réception et fiction » *in Poétique* n° 39, 1979, p. 302).

productrice de sens s'il en est, est fonction des données de l'expérience propre du lecteur. Or quelle était cette expérience pour un militant communiste à l'heure de la guerre froide, si ce n'était son souvenir des années d'avant-guerre et des persécutions perpétrées contre les siens, la souffrance des années de guerre et d'occupation ? La période traitée par Aragon était-elle si proche du vécu du lecteur de 1949 que celui-ci ne pût apprécier la dimension proprement littéraire, imaginaire, du texte ?

Une réception plus axée sur la fiction et la part de rêve liée à la lecture n'est pourtant pas complètement absente : un ajusteur du métro a « *particulièrement admiré l'idylle de Cécile et de Jean*[41] ». Toutefois, l'écho trouvé par la passion naissante entre les deux jeunes gens fut bien faible dans le public réuni ce soir-là.

En outre, de larges aspects de ce premier fascicule ont été comme gommés par les lecteurs de la Grange-aux-Belles. Rappellons-le ici : ce premier volume comporte vingt-cinq chapitres, dans lesquels évoluent une cinquantaine de personnages, très schématiquement :

◆ neuf concernent un milieu très modeste : ouvriers, employés, chauffeur.

◆ six mettent en scène des personnages issus de la petite bourgeoisie : journaliste, secrétaire d'avocat, bijoutiers, chimistes, instituteurs.

◆ trois présentent des personnages liés à la bourgeoisie : avocat, acteurs, chanteur, fonctionnaire des finances.

◆ sept voient évoluer des personnages de la grande bourgeoisie : banquiers, industriels, ministre, milieux des finances.

Les personnages communistes figurent tout naturellement dans les deux premières catégories. Or ce sont eux seuls qui retinrent l'attention des lecteurs de la Grange-aux-Belles, en dehors d'Adèle Mijoin qui avoua avoir « *trouvé bien la façon dont Aragon décrit cette bourgeoisie, la trahison de la bourgeoisie* ». On le voit : l'allusion est vague… En effet, les références précises au roman sont toujours relatives à des personnages communistes. Passé au crible d'un puissant désir d'identification, c'est un reflet bien appauvri du roman que les militants ce soir-là renvoyèrent à Aragon.

2. *Les donneurs de leçons*

Les "critiques" furent en général très positives, véhiculant les poncifs les plus ressassés du discours communiste sur l'art : on félicita Aragon d'avoir su produire une véritable « *arme de classe*[42] » (*La VO*) ; on le remercia

---

[41]. Cette idylle n'a pas convenu à tous les lecteurs réunis à la Grange-aux-Belles ; ainsi un orateur (mentionné par *Action*) regrette « *l'absence d'une idylle ouvrière* ».

[42]. Aragon se moque avec beaucoup de justesse de cette expression dans *La Nouvelle Critique* n° 17, juin 1950, p. 89 : « des armes pour notre combat... *on s'ennuie rien qu'à l'idée de ces armes et de telles formules suffisent à faire qu'en tout*

d'écrire pour la classe ouvrière ; on exalta un roman qui fortifiait la confiance en l'avenir, etc. Aucune intervention ne fut globalement négative.

Parmi les véritables critiques exposées alors, citons cet ajusteur du métro qui a jugé « *la première partie difficile et trop grand le nombre des personnages* »… et l'on conçoit que la lecture d'un tel roman ne doit pas être aisée pour un public peu familier de la littérature. Un autre interlocuteur d'Aragon a souligné ses difficultés de lecture : « *Je n'ai que mon certificat d'études… je dois faire un gros effort pour lire… Je n'avais jamais été jusqu'au bout d'un article sur le même sujet que* Les Communistes[43] » (*Ce Soir*) et sans doute posait-il là le vrai problème de la réception de ce texte. Les conditions sociales de formation des lecteurs affectent obligatoirement la lecture qu'ils font d'un texte… quand ils le lisent ! Quant au temps et à l'espace octroyés chaque semaine à la lecture, ils varient évidemment selon le milieu social du lecteur. Notre métallo signalait à Aragon :

> *Pour rentrer chez lui, l'ouvrier prend le métro. En arrivant il donne un coup de main à sa femme et il dort pour remettre ça le lendemain au boulot. Quand est-ce qu'il lirait, si ce n'était la plupart du temps dans le métro ?*
>
> (*La VO*)

C'est une banalité de dire aujourd'hui que la qualité d'une lecture ne sera pas la même selon que celle-ci s'exerce dans l'ambiance confortable d'une bibliothèque personnelle ou dans le brouhaha d'un transport en commun. Mais à l'époque, toutes ces questions soulevées par le rapport à la lecture semblent avoir été le cadet des soucis des organisateurs communistes des rencontres écrivain / public ouvrier. Aux hommes de bonne volonté, rien d'impossible : sur cette base volontariste qui ignorait les conditions nécessaires à l'accomplissement de l'acte de lecture, chaque ménagère, chaque ouvrier, pourvu qu'il soit communiste, devenait le destinataire potentiel de toute une littérature : celle prônée par le parti.

On est d'ailleurs en droit de se demander si les camarades réunis à la Grange-aux-Belles avaient vraiment lu le roman d'Aragon. Écoutons cette déclaration d'un permanent du parti interrogé par Jeannine Verdès-Leroux (p. 175) à propos de cette soirée :

> *Lorsqu'Aragon a fait* Les Communistes*, on a essayé de soutenir ça, on a fait une réunion de discussion. C'était d'un succès assez limité,*

---

cas on les laisse [les romans progressistes] *au râtelier* ». Même les critiques communistes les plus véhéments se lassaient de l'expression : « *ah ! ce cliché de l'*arme *employé avec un automatisme parfaitement stérile !* » (Jean Kanapa, « Critique de la critique », *La Nouvelle Critique* n° 10, novembre 1949).

43. La mention de ces difficultés de lecture ne figure ni dans *L'Humanité*, ni dans *La VO*, ce qui témoigne, une fois de plus, du caractère sélectif des comptes rendus.

> *en quantité, et du point de vue des débats, c'était assez terne. J'AI L'IMPRESSION QUE PERSONNE NE L'AVAIT LU, c'est une impression. J'ai l'impression qu'Aragon a été pas mal déçu*[44].

Certes, il s'agit là d'un sentiment tout subjectif, mais à regarder de plus près les comptes rendus de *La VO* et de *L'Humanité*, on ne peut qu'être frappé par l'absence de références précises au roman d'Aragon. Ainsi sur onze interventions, trois seulement renvoient à des épisodes bien ciblés, témoignant d'une lecture effective du roman, et deux constituent des allusions assez vagues qui auraient pu naître et se satisfaire de la lecture d'un compte rendu journalistique. En effet, à la date du 17 juin 1949, de nombreux articles avaient déjà paru dans divers journaux, – dont ceux de Claude Roy dans *Europe*, n° 40 (mai 1949), de Roger Payet-Burin dans *France-Nouvelle*, n° 179 (21 mai 1949), de Gaston Monmousseau dans *La Vie Ouvrière*, n° 243 (2 juin 1949), d'André Wurmser dans *Les Lettres françaises*, n° 259 (12 mai 1949), ou de Marcel Cachin dans *L'Humanité* (9 juin 1949), – suffisant pour se faire une idée du contenu des *Communistes*, tome I. Les autres interventions sont tellement générales, qu'elles pourraient tout aussi bien s'appliquer au roman de n'importe quel écrivain, pourvu qu'il soit du parti. Aragon, qui attendait sans doute plus de cette rencontre, un enrichissement et un véritable dialogue, n'a pu qu'être déçu par ce simulacre d'échange.

La première intervenante, Adèle Mijoin, fut de loin la plus polémique ; tenant à "rectifier" certains détails du roman qui ne collaient pas avec précision à sa propre expérience du monde, ou désirant que l'écrivain se porte garant de la bonne tenue de la classe ouvrière, elle ouvrit le feu de la discussion en déclarant que « *les ouvriers ne parlaient pas argot comme Aragon les faisait parler dans son œuvre* » (*Action*), précisant ensuite que dans la réunion de cellule décrite par l'écrivain, « *on aurait parlé du Parti à ce moment-là* » (*La Nouvelle Critique*). Cette critique révèle une certaine conception de la place et du rôle des intellectuels au sein du parti. Dans les années cinquante, il en fut de la littérature, comme de la philosophie ou de la science : les militants du parti, encouragés par la direction de l'époque, s'arrogèrent le droit de parler sur tout. Forts de leur appartenance à une "classe montante" qui devait sous peu accéder au pouvoir, les militants intervinrent massivement et de manière totalitaire dans des domaines qu'ils ne maîtrisaient pas, qu'ils connaissaient à peine ou ignoraient tout à fait… Qu'on se souvienne des fameuses affaires du portrait de Staline en 1953 ou des débats autour de la biologie de Lyssenko en 1948. En ces temps d'ouvriérisme triomphant, les jugements et opinions des non-spécialistes prévalurent, monopole qui s'éten-

[44]. Le témoignage de Jean Cagne, cadre du parti, sur les rencontres entre lecteurs et écrivains lors des Batailles du livre conforte cette analyse : « *dans la majorité des cas, le maçon ou l'ouvrier des industries chimiques est venu aux réunions plus par intérêt de classe que pour discuter du livre progressiste, pour la raison majeure qu'il ne l'avait pas lu* » (« Les leçons de la Bataille du livre », *La Nouvelle Critique* n° 26, mai 1951, p. 68).

dit à l'art et à la littérature. Les intellectuels et les artistes communistes eurent bien sûr leur part de responsabilité dans la surestimation des jugements des politiques, qu'il s'agisse des plus célèbres comme Staline ou Thorez, ou du plus obscur des militants. Les ouvriers détenaient seuls la connaissance de la vraie vie : l'artiste – Aragon montre l'exemple – doit savoir se plonger dans « *le bain purificateur du prolétariat* » (Monmousseau) pour y découvrir les vraies valeurs et le sens de la vie.

Du règne des donneurs de leçon témoigne cette soirée à la Grange-aux-Belles[45]. Ainsi ce « *gars de chez Renault* », animé probablement des meilleures intentions du monde et qui « *veut* AIDER TOUS LES ÉCRIVAINS *du peuple* » en leur demandant de prendre en considération au moment de la création d'un roman « *les cadences infernales* » des usines, la fatigue des ouvriers après leur travail et le seul lieu où ils peuvent lire : le métro.

Dans les comptes rendus de la rencontre, on trouve à plusieurs reprises l'idée que le livre d'Aragon, parce qu'il parle d'eux et les met en scène, appartient à ses principaux lecteurs : les militants communistes. Une phrase révélatrice à cet égard figure dans l'annonce de *Ce Soir* du 17 juin 1949 :

> *Les Communistes n'est pas seulement le livre d'un grand écrivain, mais l'œuvre de tout un peuple, dont Aragon* N'EST QUE *l'inégalable porte-parole. Comment les travailleurs, les résistants, tous les bons français, ne reconnaîtraient-ils pas* LEUR BIEN *dans ce premier volume, dont la matière, toute chaude encore, est faite des grandes misères et des grandes luttes de notre peuple.*

Ce livre est le bien du peuple ; l'écrivain ne constitue que la modeste et anonyme courroie de transmission de l'expérience des militants communistes. Ses livres sont une « *traduction* » de l'histoire du parti et de la France (Monmousseau). Ce refus de reconnaître la spécificité du travail intellectuel et artistique se manifeste de façon éclatante dans l'article d'Auguste Lecœur à propos des *Communistes*, paru le lendemain de la rencontre[46].

Dans cette négation du créateur, de la valeur et de l'originalité de son travail, le militant puisera la légitimité de son droit de regard sur le roman d'Aragon.

En filigrane de nombreuses déclarations, transparaît une accusation qui n'a plus grand-chose à voir avec la création littéraire : on accuse Aragon de méconnaître les ouvriers et la classe ouvrière. C'est un des thèmes qui tissent la réplique d'Aragon, soulignant tour à tour sa non-appartenance à cette

---

45. Le sous-titre de l'article de Jean Laffitte est à cet égard significatif : « *Les* LEÇONS *de la Grange-aux-Belles* » (*L'Humanité* du 23 juin 1949).

46. *France-Nouvelle* n° 183, 18 juin 1949, p. 67. Cet article qui ne mentionne pas la soirée devait être au marbre au moment de la rencontre.

classe et sa bonne volonté de communiste sincère d'y souscrire :

> *Aussi y avait-il alors déjà pour moi, bien sûr, un certain mirage, une certaine envie de saisir de quoi était faite cette classe ouvrière dont je n'étais pas. Et j'ai mis un certain temps à la rejoindre et peut-être, comme l'a dit un camarade tout à l'heure, que je ne la connais encore que très mal. Je ne dis pas le contraire, simplement, j'essaie de la connaître mieux qu'un certain nombre d'écrivains*[47].

Remarquons en passant que la déclaration de ce camarade n'est citée par aucun des journaux qui ont rendu compte de la soirée : simple oubli ou volonté de passer sous silence la trace d'une incompréhension ? En effet, les articles se fondent sur l'illusion que le fossé séparant l'écrivain des ouvriers est désormais comblé. Ce sera donc l'opinion de Michel Deutch, employé de commerce, qui prévaudra sur celle du "camarade" évoqué par Aragon : « *Au travers de ce livre, il semble qu'une barrière se soit rompue entre l'écrivain et l'ouvrier, entre manuel et intellectuel et ceci parce qu'Aragon est communiste* » (*La VO*, n° 251). Un sentiment de fraternelle communion dont Aragon a sans doute senti sur quelles bases fragiles il reposait.

3. Autocritique d'un écrivain

Le discours improvisé qu'Aragon prononça au terme des interventions de ses lecteurs figure au complet dans *La Nouvelle Critique* de juillet 1949 (n° 8) sous le titre « Les Communistes à la Grange-aux-Belles. Aragon répond à ses témoins » ; mais *L'Humanité* comme *La VO* du 23 juin 1949 avaient déjà rendu compte, sélectivement, de cette intervention.

Une lecture attentive de ce discours met en lumière un certain type d'attitude d'Aragon face à ses lecteurs ouvriers. Ce discours n'est pas uniquement centré sur des problèmes relatifs aux *Communistes* ; s'y mêlent de nombreuses considérations sur l'évolution personnelle et politique de l'auteur, celle-ci ne se comprenant pas en dehors de choix littéraires. À la fois justification d'une démarche littéraire et glorification du Parti et de ses représentants, ce texte se présente par moments comme une sorte de plaidoirie orchestrée par l'accusé en personne. Le titre lui-même peut référer

[47]. Cette affirmation renchérit sur celle-ci, quelques lignes auparavant : « *le fait est que je ne suis pas un ouvrier, et que je ne prétends pas me donner pour tel : je n'aime pas les mascarades, je n'aime pas non plus les gens qui prétendent aller à la classe ouvrière* » (*La Nouvelle Critique*, p. 78).

à un tribunal : « *Aragon répond à ses témoins*[48]… » ; quant à l'écrivain, il invoque très vite des « *circonstances atténuantes* » (p. 76). Cette idée du procès figure en bonne place dans l'article de Monmousseau, dont le chapeau comporte cette phrase : « *le roman d'Aragon vient d'être* JUGÉ *par ceux-là mêmes auxquels il est destiné* ». Les déclarations de l'écrivain en 1949 sont très différentes de celles qu'on peut lire dans la *Postface*. Le ton adopté alors est étonnant d'humilité : « *J'ai bien sûr* ESSAYÉ, *dans mon roman, de peindre la situation à cette période* » (p. 76) ; « *il est bien possible que dans mon livre,* JE N'AI PAS EU LE TALENT NÉCESSAIRE *pour rendre les ouvriers exactement tels qu'ils sont, et j'accepte toutes les critiques en ce sens* » (p. 79) ; « *J'ai fait ce que j'ai pu.* JE N'AI PEUT-ÊTRE PAS TRÈS BIEN RÉUSSI, *mais c'est que* JE NE CONNAIS PAS ENCORE ASSEZ MON MÉTIER, *que j'ai encore à apprendre* » (p. 81).

Aragon lance même un appel à la critique envers ce livre qui désormais vit sa vie propre, en dehors de son créateur : « *Il vous appartient d'aimer ou de ne pas aimer, et de* [le] *critiquer beaucoup plus fort que vous ne l'avez fait aujourd'hui, si cela vous chante* ». Constamment réaffirmée, cette humilité de l'écrivain envers son public joue aussi et surtout sur le terrain militant : en effet, la classe ouvrière porteuse de l'idée du Progrès est la "classe montante" que l'écrivain doit rejoindre sous peine de nager à contre-courant de l'histoire. Rencontre d'autant plus aléatoire que celui-ci provient d'une autre "classe"… Aragon évoque ses difficultés à rompre avec son passé bourgeois et surréaliste :

> *J'ai d'abord été, je dois vous le dire, un assez mauvais membre du Parti, non pas un membre malhonnête du Parti ; mais enfin* QUELQU'UN D'ENCORE BIEN ENCOMBRÉ DE TOUTES SES FUMÉES.

Reniement de son passé, autocritique sévère portée sur les œuvres antérieures (« *J'ai écrit beaucoup de choses très mauvaises, détestables* », p. 80), dévalorisation volontaire de ses propres positions au moment de l'annonce du pacte germano-soviétique[49]… : cette soirée fut apparemment l'occasion pour Aragon de sacrifier aux rituels de l'institution communiste de l'époque. On songe aux justes remarques de Sartre dans « Situation de l'écrivain en 1947 » :

> *Si l'écrivain se conforme à toutes ces prescriptions* [esthétiques], *on ne l'aime pas pour autant. C'est une* BOUCHE INUTILE ; *il ne travaille pas de ses mains. Il le sait,* IL SOUFFRE D'UN COMPLEXE D'IN-

[48]. Suzanne Ravis y lit une allusion discrète à la signature qu'Aragon adopta pour ses textes clandestins : "Le Témoin des martyrs", à la suite de l'évocation des fusillés communistes de Châteaubriant.

[49]. Voir l'article de *Ce Soir* du 23 août 1939. Dans *La Nouvelle Critique*, Aragon subordonne son analyse personnelle du pacte au « *sens de classe de la classe ouvrière* ».

> *FÉRIORITÉ, il a presque honte de son métier et met autant de zèle à s'incliner devant les ouvriers que Jules Lemaître en mettait, vers 1900, à s'incliner devant les généraux.*
>
> (Sartre, 1948, p. 314)

Tout se passe comme si Aragon appliquait à la lettre les directives du Comité Central, telles qu'elles furent énoncées par Laurent Casanova à la salle Wagram le 28 février 1949, dans son *Rapport aux intellectuels communistes* (voir *supra* p. 37).

Les conséquences des prises de position du Comité Central sur l'attitude des intellectuels du Parti ont été analysées par Jeannine Verdès-Leroux :

> *On demandait aux intellectuels, ainsi que l'avait dit Jdanov, de dépouiller le vieil Adam, c'est-à-dire qu'on les appelait à exercer sur eux-mêmes, contre eux-mêmes, leur origine, mais surtout leur culture, c'est-à-dire ce qui les fait intellectuels, toute une rééducation douloureuse et proprement interminable.*
>
> (Verdès-Leroux, 1983, p. 122)

Cette rééducation passait par des déclarations publiques, où l'intellectuel communiste cherchait à se convaincre lui-même et à prouver aux autres militants qu'il s'était libéré de l'influence et de la culture bourgeoises. Mais elle s'effectuait aussi dans des séances d'autocritique, pratique particulièrement recommandée à l'époque.

Gaston Monmousseau, l'homme qui avait organisé la rencontre Aragon/classe ouvrière, décrivit ainsi la prestation d'Aragon :

> *Aragon a fait devant nous L'AUTOCRITIQUE DE SA VIE D'ÉCRIVAIN et seul un écrivain communiste était capable de briser d'un tel coup d'épaule l'échafaudage de vanité ridicule dont s'entoure la littérature bourgeoise, cet amour du "moi" intellectuel, méprisant, destiné à la critique des cénacles, et livré ainsi aux misères des vanités déclassées ou surclassées, mais toujours piquées au vif.*
>
> (*La VO* n° 252, p. 2)

En d'autres termes, il se félicite qu'Aragon ait agi en intellectuel militant exemplaire, débarrassé de cet « *esprit de suffisance* » propre à l'écrivain bourgeois et régulièrement vilipendé par Laurent Casanova et la direction du parti. Or il n'est pas improbable que cette séance d'autocritique et de reniement de soi-même (même s'ils furent partiellement feints) ait été vécue douloureusement par Aragon. Jeannine Verdès-Leroux rappelle que l'autocritique était « *une pratique destinée à AGIR SUR LA PERSONNALITÉ ; c'est UN TRAVAIL SUR SOI dont la pénibilité est supposée garantir la fécondité* » (*ibid.*, p. 129)… C'est peut-être un des sens qu'il faut attribuer à ce « *coup de poignard* » métaphorique, évoqué dans la *Postface*… hypothèse qui n'exclut pas d'autres interprétations.

4. Rôle de l'écrivain communiste et résistance d'Aragon

Selon l'idéologie de l'époque, l'écrivain communiste n'est qu'une bouche par laquelle s'expriment les aspirations de la classe ouvrière. Ces « *spécialistes de l'idéologie* » (Casanova, 1949, p. 10) ne doivent pas se constituer en corps distinct, mais au contraire se fondre dans la masse des militants, dont ils ont à exprimer les revendications et la sensibilité. La tâche de l'écrivain communiste est donc particulièrement ardue, car paradoxalement il doit « *s'émouvoir aux mêmes choses* » que les masses mais aussi « *aider à la prise de conscience du peuple*[50] ». La fonction de l'écrivain communiste, pédagogue et guide de la classe ouvrière, est soulignée par Gaston Monmousseau qui lui reconnaît aussi le devoir de « *détourner la classe ouvrière du poison de la littérature bourgeoise* ». Qu'il soit le révélateur et le témoin d'une sensibilité qui n'est pas forcément la sienne au départ, ou l'avant-garde idéologique et le théoricien de la classe ouvrière, l'écrivain n'a pas à exprimer dans son œuvre des préoccupations personnelles. L'œuvre est donc jugée à l'aune de la dissolution et de la transparence du moi. Or, une nette résistance apparaît dans le discours d'Aragon :

> *Quand même, un roman, cela suit certaines lois. Et puis, un roman,* CE N'EST PAS LE ROMAN DE N'IMPORTE QUI. *J'aurais pu écrire un autre roman qui aurait peut-être été plus conforme au désir de beaucoup de gens qui n'ont pas trouvé dans ce roman ce qu'ils désiraient y trouver. Seulement, voyez-vous,* J'AI ÉCRIT UN ROMAN DE MOI *et je ne suis pas tout à fait maître du fait que ce que j'écris puisse être absolument différent de ce que j'ai écrit.*
>
> (*La Nouvelle Critique* n° 8, p. 76)

Cela revient à revendiquer pour l'écrivain le caractère incontournable de son moi créateur. En dernier ressort, Aragon tient à le réaffirmer, c'est l'écrivain et non la classe ouvrière qui produit le roman, l'œuvre littéraire répondant à une nécessité intérieure indépendante des lois de l'offre et de la demande politique. Aragon va alors se placer sur un autre terrain, celui du roman envisagé dans une série, dans une œuvre, et inscrire *Les Communistes* dans la lignée de ces autres "romans de moi" que sont *Les Cloches de Bâle*, *Les Beaux quartiers*, *Les Voyageurs de l'impériale* et surtout *Aurélien*, « *objet de vives critiques au cours de la soirée* ». Aragon insiste sur la continuité de son œuvre et l'ensemble que forme chacune des pièces du *Monde réel* :

> Le Monde réel : *c'est le nom que je donnai à ce cycle de romans que je commençais, et dont les personnages, pris d'assez loin dans les*

---

[50]. Casanova, Laurent, *Le Communisme, la pensée et l'art : discours prononcé par Laurent Casanova, membre du bureau politique du PCF, XIe congrès national du PCF, Strasbourg, 27-28 juin 1947*, Éditions du PCF, 1947, p. 12 et 16.

> *conditions de la société contemporaine ou presque contemporaine, viendraient converger dans une sorte de roman terminal, culminatif, de ce cycle, et qui se trouve aujourd'hui être* Les Communistes.
> (*La Nouvelle Critique* n° 8, p. 81)

Le roman paru en 1949 est donc l'aboutissement, le point de convergence des récits antérieurs ; la primauté du projet littéraire et son caractère globalisant sont ici réaffirmés avec détermination.

À la séance d'ouverture de la "Bataille du livre" organisée par le Parti Communiste en avril 1950 sous l'égide d'Elsa Triolet, Aragon, prenant une nouvelle fois la parole à la Grange-aux-Belles, revint sur la rencontre du 17 juin 1949 (son discours fut retranscrit dans *La Nouvelle Critique*, n° 17, juin 1950, p. 75-90). Nous parlions plus haut d'"humilité" d'Aragon : que cette humilité soit l'expression moins d'un sentiment profond d'Aragon que de sa participation volontaire à une idéologie subordonnant constamment l'intellectuel à l'ouvrier, rien ne le montre autant qu'une confrontation du discours de 1949 avec celui du 25 avril 1950, où l'on peut lire :

> *La pure et simple soumission à la critique de masse ne relèverait pas du tout d'une humilité bien naturelle, mais simplement de la méconnaissance du rôle du métier pour l'écrivain.*

Le ton mortifié adopté par Aragon devant ses lecteurs en 1949 dénoterait-il cette sorte de dédoublement de la personnalité qui, selon Jeannine Verdès-Leroux affecte l'intellectuel communiste au temps du stalinisme : il y a ce qu'on dit tout haut en public et qui ne correspond pas forcément à ce qu'on pense tout bas en privé ? Ou s'agissait-il plutôt pour Aragon de mettre en place la première étape d'une stratégie visant à éduquer le lecteur communiste ? – Il se prête tout d'abord humblement au jeu de la soumission à son public ouvrier, puis, à son tour c'est lui qui fait la leçon, explique les mouvements littéraires, met en garde contre les risques de sombrer dans le populisme ou l'ouvriérisme, défendant pied à pied le territoire qui est le sien : la littérature.

Adoptant le 25 avril 1950 un ton beaucoup plus violent, Aragon juge très sévèrement les critiques formulées par les lecteurs militants et déplore leur absence de jugements vraiment personnels portés sur l'œuvre :

> *nous retrouvons dans le public, des gens qui ont lu certains jugements dans nos journaux, soit sous la plume de nos critiques, soit sous celle de certains écrivains de nos amis qui laissent en passant, tomber quelques vérités définitives. Si bien que quand nous atteignons enfin notre lecteur, il croit souvent qu'il doit juger nos livres d'après des affirmations que personne n'a contrôlées et qui lui paraissent pourtant être l'opinion certaine du Parti Communiste en personne. Je dois vous dire que je trouve cela très redoutable,*

> *souvent plus que le silence de l'ennemi.*
>
> (*La Nouvelle Critique* n° 17, p. 83)

Et surtout, Aragon remet en cause le droit des lecteurs militants à chapitrer un écrivain :

> *Si on me dit que voilà, le seul critique, c'est celui-là, le lecteur de masse, il sait mieux que tout le monde, et tu n'as qu'à faire comme il t'a dit, sur tous les points, eh bien, je réponds : non, ce n'est pas vrai* [...] *si dans la salle, on donne la parole à un spectateur,* IL NE SUFFIT PAS QUE CE SOIT UN OUVRIER POUR QU'IL AIT RAISON. *Cette jeune fille qui, jusqu'à ce soir, lisait* Confidences, *ne va pas m'apprendre mon métier* [...] *Il est démagogique de prétendre que je dois recevoir tous les conseils de mes lecteurs et m'y conformer.*
>
> (*La Nouvelle Critique* n° 17, p. 85)

On ne peut s'empêcher de songer à l'unique jeune fille qui parla à la Grange-aux-Belles et que j'ai citée à plusieurs reprises. Plus loin Aragon revient à la charge :

> *Devant ce nouveau critique, duquel l'écrivain a beaucoup à apprendre, pas plus que devant le critique professionnel,* L'ÉCRIVAIN NE DOIT ABDIQUER.
>
> (*La Nouvelle Critique* n° 17, p. 86)

Enfin, critiquant les écrivains qui déclarent au public ouvrier « *C'est vous qui avez écrit mes livres* », Aragon fait une dernière mise au point :

> *Dans la pratique, c'est bien l'écrivain lui-même, celui-là que vous pouvez voir et toucher, qui, avec un stylo ou une machine à écrire et sa main de chair et d'os, a vraiment écrit sur du papier les mots qui peuplent les pages du livre, et pas du tout* vous, *ce grand* vous *anonyme, auquel ces camarades dont je parle font soudain ce grand cadeau embarrassant et dont il n'est pas sûr que* vous *soyez toujours très fiers !*
>
> (*La Nouvelle Critique*, n° 17, p. 86)

Ces longues citations apparaissent comme significatives de l'attitude d'un Aragon qui proclame son indépendance d'écrivain et de créateur, se démarquant nettement des positions ouvriéristes de la direction du PC des années 50, dont Auguste Lecœur est un excellent exemple : en particulier, Aragon remet sévèrement en cause la suprématie omnisciente reconnue aux jugements ouvriers sur l'art et la littérature. L'écrivain, parce qu'il possède le "métier", règne sur son œuvre comme un souverain sur son royaume et les lecteurs ouvriers, pas plus que les critiques professionnels ne sont en mesure de le détrôner[51].

---

[51]. De la même façon, en 1953, à l'occasion de la célèbre affaire du portrait de Staline, Aragon réagira en deux temps, qui répondent très précisément aux deux

La place occupée par *Aurélien*, dans ces rétrospectives évoquées par Aragon à la Grange-aux-Belles en 1949 et en 1950, mérite d'être soulignée. Dans son discours de 1949, Aragon développe un long paragraphe à ce sujet, car, dit-il « *ce livre* [*Aurélien*] *a fait tout à l'heure l'objet de vives critiques auxquelles je ne m'associe pas* ». Ces critiques signalées par Aragon ne figurent hélas dans aucun des comptes rendus de la soirée : nous nous en tiendrons donc aux déclarations de l'écrivain. Considéré comme un livre « *difficile ou lourd* », *Aurélien* fut incompris par ces militants, qu'Aragon s'employa ce jour-là à convaincre. On peut d'ailleurs se demander jusqu'à quel point le succès de ce premier tome des *Communistes* auprès des militants ne s'est pas en partie constitué contre *Aurélien*. Un interlocuteur d'Aragon trouve qu'avec *Les Communistes*, l'écrivain est « *plus proche* », sans que *La VO*, qui indique cette remarque, donne d'autres précisions. *Aurélien*, le précédent roman d'Aragon aurait-il marqué aux yeux de ce lecteur un "éloignement" d'Aragon ? Crispin Geoghegan observe que *L'Humanité*, qui appuya sans réserve la publication des *Communistes*, avait gardé le silence le plus total sur *Aurélien* : « *La publication des* Communistes *semble en fait soulager maints critiques qui retrouvent l'Aragon d'avant* Aurélien […] *l'Aragon des* Communistes *est rassurant*[52] ». Dans son discours de l'ouverture de la Bataille du livre de 1950, Aragon s'en prend aux critiques amis qui « *tirent* […] *argument des* Communistes *contre* Aurélien », et déclare péremptoirement :

> *Je dois dire que ces critiques, si émus des* Communistes*, si leur émotion doit être prise au sérieux, auraient mérité que je me sois refusé à écrire ce livre pour les priver d'une arme* CONTRE CELUI DE MES ROMANS QUE JE PRÉFÈRE, QUOI QU'ON EN PENSE. *Et que si je ne considérais qu'eux, leur jugement m'aurait immédiatement arrêté dans l'écriture des* Communistes.
>
> (*La Nouvelle Critique* n° 17, p. 84)

Cette déclaration en dit long sur l'attachement d'Aragon à ce roman, dont la première publication remonte à 1944, et sur sa volonté de réévaluer ce texte incompris par les militants communistes. Ces critiques amis, tout

---

moments de la Grange-aux-Belles : il semble d'abord se soumettre docilement à la critique des membres de son parti, publiant non seulement le communiqué du secrétariat du PCF blâmant la publication du portrait réalisé par Picasso dans *Les Lettres françaises*, mais aussi de nombreuses lettres de lecteurs reçues à cette occasion (*Les Lettres françaises* du 17 et 26 mars 1953). Puis en avril 1953, il ouvre la discussion et recentre le débat dans des termes fort proches de ceux employés en 1950 : « *Que le problème de la création en art doive tendre vers la masse ne signifie pas que c'est la masse qui crée. Ne signifie pas que la vérité "spontanée" sort des masses, en dehors de toute étude, de toute connaissance, de toute science* » (*Les Lettres françaises* du 9 avril 1953). Voir Lavoinne, 1984, pp 713-740.

[52]. Crispin Geoghegan, « Les Fortunes d'*Aurélien* » *in Silex* n° 8/9, 1978, p. 91.

comme les lecteurs ouvriers des *Communistes*, ont peut-être lu et jugé *Aurélien* en fonction de leur possibilité d'identification aux personnages et aux situations décrites. Et s'il est certain que de multiples facteurs ont pu oblitérer la réception d'*Aurélien*, à commencer par la richesse polyphonique de l'œuvre, qui, mariant prose et lyrisme poétique, constitue un obstacle à une lecture unilatérale, il y a aussi, plus prosaïquement, l'impossibilité pour un lecteur ouvrier de s'identifier aux personnages et au monde bourgeois du "Paris sentimental" de l'entre-deux-guerres.

Tout se passe comme si cette soirée de la Grange-aux-Belles en 1949, signe du "triomphe" emphatique des *Communistes*, réactivait en contrecoup une blessure ancienne et mal cicatrisée : la mauvaise fortune d'*Aurélien*, le livre chéri, auprès des militants. Et le renvoi dans les ténèbres de son œuvre antérieure est vraisemblablement l'un des facteurs qui peuvent expliquer qu'Aragon ait gardé de cette "inoubliable" soirée de la Grange-aux-Belles, le sentiment cuisant d'un échec et d'un malentendu entre lui et ses lecteurs.

Mais bien d'autres raisons peuvent éclairer le fait que du "triomphe" de cette soirée, Aragon n'ait retenu que les "airs".

Tous les articles relatant la soirée dans la presse communiste restent silencieux sur les minces critiques faites à Aragon sur le plan littéraire, comme le regret exprimé qu'il ait cessé d'être surréaliste ou la difficulté de lecture posée par *Aurélien*. Or ces maigres remarques ont eu suffisamment d'importance aux yeux d'Aragon pour qu'il en parle une année plus tard. L'écrivain attendait sans doute un débat plus fourni, touchant aux réalités de sa pratique de créateur. Mais était-ce vraiment l'amour de la littérature qui avait réuni ce soir-là un écrivain communiste et des ouvriers, probablement triés sur le volet par la direction du parti ? N'était-ce pas plutôt leur appartenance commune à une organisation lancée alors dans la "bataille idéologique" des années de guerre froide ? On n'a pas lu un roman, mais un document photographique sur la situation des militants avant-guerre. On y a cherché les marques d'authenticité, de fidélité à une histoire commune. Et, à lire les interventions stéréotypées des lecteurs, reflétant les discours distillés par la presse communiste de l'époque sur l'art progressiste, il vient à l'esprit que cette rencontre participait avant tout d'une sorte de grand rituel, avec ses officiants et sa rhétorique un peu figée.

Il ne s'agissait pas de s'interroger sur la portée esthétique de l'œuvre, mais d'en extraire ce qui convenait à l'image que le parti voulait alors donner de lui-même. L'œuvre littéraire permet de redéfinir le "nous" de la collectivité communiste, de réaffirmer la solidarité de ses membres[53] : "Oui, nous nous reconnaissons dans ces chapitres des *Communistes*, les personnages nous ressemblent et nous garantissons l'authenticité des descriptions du roman". L'œuvre sert donc de prétexte à une cérémonie

[53]. Voir l'acclamation qui salue l'élection d'Aragon au Comité d'honneur de *La Vie Ouvrière*.

fortement codifiée, à laquelle l'écrivain se plie de bonne grâce, jouant le jeu de l'artiste courbé devant ses critiques ouvriers, feignant sur le moment d'être enrichi par ce contact et voulant peut-être y croire lui-même.

Mais de cette rencontre avec une classe ouvrière triomphante, quels éléments, quelles remarques et quelles déclarations de lecteurs contribuèrent à transformer l'écrivain et son œuvre ? Et les "leçons" de l'écrivain furent-elles mises à profit par ses lecteurs ouvriers ? Impossible de répondre catégoriquement à ces questions, même si la négative semble ici s'imposer. Il ne nous reste aujourd'hui de cet échange improbable que la subsistance d'une amertume jamais évacuée et la certitude d'un rendez-vous manqué.

DEUXIÈME PARTIE

LE DISCOURS DES EXPERTS, UNE RÉCEPTION HISTORIQUEMENT ET IDÉOLOGIQUEMENT MARQUÉE

La critique journalistique peut se définir linguistiquement par des traits communs à tous nos articles. Ce sont tous des énoncés[1] caractérisés par leur achèvement et régis par la sphère de l'échange verbal où ils s'élaborent, en d'autres termes par ce que Bakhtine nommait un « *genre du discours* », informé par un code spécifique (Bakhtine, 1984, p. 285) et à valeur « normative » pour le locuteur. Tous constituent des méta-textes, au même titre que la critique littéraire :

> *L'objet de la critique* […] *ce n'est pas "le monde", c'est un discours, le discours d'un autre : la critique est discours sur un discours ; c'est un langage second, ou méta-langage (comme diraient les logiciens), qui s'exerce sur un langage premier (ou langage-objet). Il s'ensuit que l'activité critique doit compter avec deux sortes de rapports : le rapport du langage critique au langage de l'auteur observé et le rapport de ce langage-objet au monde. C'est le "frottement" de ces deux langages qui définit la critique*[2].

La relation entre roman et critique journalistique se noue autour d'une évaluation, un jugement de valeur posé par le critique et dont Thomas Aron a montré la prégnance dans la critique théâtrale[3]. Évaluation, mais également dialogisation. Reproduisant analogiquement l'échange verbal réel, les critiques dialoguent avec le texte du roman qu'ils commentent par l'intermédiaire des citations extraites du livre et que les auteurs font jouer avec leur propre texte, les annonçant, leur laissant la parole, les approuvant, ou encore poursuivant des thèmes introduits par elles.

Ces énoncés témoignent d'un dessein discursif, d'un projet. Il se manifeste dans un certain rapport à l'allocutaire qu'on conseille, qu'on essaye de

---

1. « *Les frontières de l'énoncé concret, compris comme une unité de l'échange verbal, sont déterminées par l'*alternance des sujets parlants, *c'est-à-dire par l'alternance des locuteurs* » (Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*, Gallimard, 1984, p. 277).

2. Roland Barthes, « Qu'est ce que la critique ? » *in Essais critiques*, Seuil, 1964, p. 255.

3. Thomas Aron, « Un Spectacle et sa presse » *in Semen 2*, 1985, pp 125-157.

convaincre, qu'on somme et surtout dans l'implicite, les sous-entendus et les présupposés. Détenteur d'un savoir-lire, le critique journalistique est d'abord animé par le désir de faire lire aux autres. Écoutons Albert Béguin cité par Daniel Couty : « *Le critique est un homme de métier* […] *C'est un homme qui a longuement appris à lire* […] *Cet homme de métier a le privilège de savoir lire* […] *Le critique doit donc être un homme qui connaissant son métier, l'exerce au profit des autres* » (Conférence du 13 octobre 1952)[4]. Cette idée du critique "expert ès textes", est au cœur de l'existence de la critique littéraire, et partant, de son avatar : la critique journalistique. L'autre rôle joué aujourd'hui par celle-ci est d'être une « *instance de guidage* » de la réception (Jean Peytard), c'est-à-dire de promouvoir un livre ou une maison d'édition. Ainsi les articles de journaux et de revues sont-ils de véritables *actes de langage* possédant une claire dimension perlocutoire[5], c'est-à-dire une orientation en vue d'une fin, souvent implicite : que le lecteur achète et lise le roman, démarche proprement "publicitaire" qui explique le caractère dithyrambique des articles. À l'inverse, il y a bien sûr la volonté que les lecteurs ne lisent pas *Les Communistes* : entreprise de découragement fondée sur des jugements de valeurs négatifs. Mais cette force perlocutoire peut tout aussi bien être dirigée vers l'écrivain, qu'on essaie ainsi de faire changer.

Le mode énonciatif dont ces articles relèvent est le discours[6] et plus particulièrement, le « discours enthymématique », défini par Marc Angenot dans *La Parole pamphlétaire*.

> *Nous appellerons enthymème*, écrit-il page 31, *tout énoncé qui, portant sur un sujet quelconque, pose un* jugement*, c'est-à-dire opère une mise en relation de ce phénomène avec un ensemble conceptuel qui l'intègre ou qui le détermine*[7].

---

[4]. Article « Critique littéraire » du *Dictionnaire des littératures de langue française,* Bordas, 1987.

[5]. *Cf* J. L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, Seuil, 1970 et Oswald Ducrot et Tzvetan Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Seuil, 1972, p. 423 et suivantes.

[6]. Caractérisé par la présence de marques de l'énonciation, du locuteur (sous la forme du pronom « je ») et du destinataire, une temporalité en rapport avec l'instance d'énonciation et l'usage réitéré des déictiques. *Cf* Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, 2 tomes : I, 1966 et II, 1974.

[7]. Marc Angenot, *La Parole pamphlétaire : contribution à la typologie des discours modernes*, Payot, 1982. Le discours enthymématique est une vaste classe qui s'oppose au discours narratif et qui regroupe « *les discours du savoir* » (science et philosophie) et « *les formes doxologiques du discours persuasif* » (p. 31). La distinction d'Angenot entre discours narratif et discours enthymématique peut renvoyer, en partie, à la distinction entre texte fictif et texte non-fictif proposée par Wehrlich (*Typologie der Text*, Heidelberg, 1976, p. 22) cité par G. Wotjak (*Le Discours politique* / C. Kerbrat-Orecchioni et M. Mouillaud, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1984, Linguistique et sémiologie, p. 44). Nos articles de presse relèvent bien de la catégorie des textes non-fictifs, dont le décodage repose sur des

Le principe de cette mise en relation, poursuit-il, n'est jamais clairement explicité : la critique journalistique littéraire ou théâtrale reste généralement muette sur les arguments qui la fondent. Elle forme donc un discours « doxologique », réceptacle en partie passif d'une opinion publique, d'une *doxa*. L'autre « type » de discours enthymématique est le discours du savoir, qui lui, contrairement au discours doxologique, explicite ses présupposés et dévoile le lieu d'où il est parlé.

Le caractère judicatif de la critique journalistique, qui s'apparente parfois à une véritable "police des lettres", a été souligné par Joseph Jurt. « *C'est son rôle*, écrit Roland Barthes (cité par Jurt, 1980, p. 35), *de sélectionner, d'indiquer des choix, de distribuer le bien et le mal à la fois à travers tous les livres qui lui sont soumis et à l'intérieur d'un même livre* » ; de nombreux critiques et écrivains contemporains se réclament de cette pratique et la justifient (Jurt cite Mathieu Galey, Bernard Pingaud ou Jean Calvet).

La critique communiste constitue l'essentiel du corpus (voir la bibliographie, *infra*, p. 293) : sur 64 articles signés parus entre 1949 et 1953, 50 ont été écrits par des militants communistes ou des sympathisants. Ceux consacrés au tome I constituent une part importante de l'ensemble : 27 articles au total (dont 15 de communistes), le reste se distribuant ainsi : six consacrés aux tomes I et II, quatre au tome II, six au tome III, un aux tomes I à III, deux aux tomes I à IV, un aux tomes II et III, quatre au tome IV, quatre au tome V et neuf à l'ensemble de la première édition. Il faudrait ajouter à ce décompte la masse d'articles traitant de manière générale de la culture et de la littérature où *Les Communistes* était régulièrement cité comme modèle de référence. Autour du premier tome se manifesta donc une sorte d'euphorie qui s'atténua au fur et à mesure de la parution des tomes suivants : le projet avait été salué, mais on n'en suivit pas forcément la réalisation de près.

Quant à la critique non communiste, elle s'essouffla rapidement, après une attention raisonnable portée au premier tome (sept articles) : un article de Henri Petit pour les trois premiers volumes (*Le Parisien*), deux autres de Claude de Fréminville (*Le Populaire*) et de Luc Decaunes (*Les Cahiers du Sud*) pour les tomes I et II, trois articles consacrés aux tomes I à IV, et trois articles consacrés à l'ensemble de la série constituent la totalité d'une maigre moisson.

La critique journalistico-littéraire s'avère beaucoup plus "massive" que la critique théâtrale étudiée par Thomas Aron (1985). La plupart des articles de mon corpus sont longs : 28 comprennent entre 500 et 1300 mots, 13 en comprennent entre 1300 et 2500 et 14 sont des articles de grande ampleur, comportant plus de 2500 mots. 7 seulement entrent dans la catégorie des articles courts (moins de 500 mots).

« pré-informations » particulières dont dispose le récepteur, ainsi que sur son expérience et la connaissance de son propre milieu historique et discursif.

Si l'on en croit les articles communistes, aurait été ourdi contre le livre d'Aragon et à travers lui contre le parti tout entier, un complot, manifeste dans le silence "significatif" de la presse "bourgeoise" (*cf infra*, p. 130 *sq*.). En réalité, la presse non-communiste n'a pas entièrement dédaigné le roman : les seize articles qui lui furent consacrés (et sans doute des recensions ont-elles échappé à mon investigation) sont là pour démentir cette version généralement admise dans les rangs militants.

Toutefois, il semble juste de parler d'un certain isolement d'Aragon au sein de la presse française, correspondant à celui de tout intellectuel communiste, qui hors des bastions du parti, avait peu d'audience dans la presse "bourgeoise". Ainsi, un dépouillement exhaustif du journal *Le Monde* grâce aux tables publiées pour les années 1948-1951, révèle que *Les Communistes* est passé sous silence, alors que le troisième tome des *Chemins de la liberté* de Sartre publié aussi en 1949, a eu droit à un compte rendu. La seule mention au roman d'Aragon fait ironiquement état d'une circulaire de l'écrivain qui en recommandait la lecture ainsi que celui d'Elsa Triolet, *L'Inspecteur des ruines*[8]. Quelques articles concernant la personnalité politique ou le directeur du journal *Ce Soir* signalent les poursuites pour diffamations, par Kravchenko en 1949, par la marquise de Coux en 1950, ou la privation des droits civiques en septembre 1949. *Le Monde* n'avait sans doute pas acquis alors sa notoriété actuelle[9], mais il est significatif de l'isolement des écrivains communistes qu'un tel journal ignorât la production du plus célèbre d'entre eux.

Quant à l'autre plate-forme littéraire, *Le Figaro*, marquée, elle, nettement à droite, elle ne mentionna qu'une seule fois *Les Communistes* sous la plume d'André Rousseaux ; ce critique renommé, admirateur de la poésie d'Aragon, répondant à un article d'*Esprit* dans un feuilleton intitulé « *Poésie politique : Lettre ouverte à Georges Mounin* », balaya d'un revers de manche « *le nouveau roman d'Aragon,* Les Communistes*, qui est peut-être un magistral instrument de propagande (ceci échappe à ma compétence), mais qui désole, croyez-le, un fidèle admirateur d'*Aurélien » (*Le Figaro littéraire* n° 166, 25 juin 1949, p. 2). Ces trois lignes et un encart publicitaire commandé par *Les Lettres françaises*, constituèrent dans ce journal les seules mentions aux *Communistes* pour les trois années qui m'intéressent[10].

Les articles se distribuent en deux types, ceux qui témoignent d'un souci littéraire réel (dans la description, l'appréciation du style, etc.) et ceux qui,

---

[8]. *Le Monde*, 10 août 1949 : l'information figure en septième page sous la rubrique "Météo".

[9]. C'était toutefois un grand journal puisqu'il tirait à 174 000 exemplaires en 1947 et qu'il figurait ainsi en cinquième position des journaux du soir, derrière *France-Soir*, *Paris-Presse*, *Ce Soir* et *L'Intransigeant* (*Histoire générale de la presse française*, p. 357).

[10]. Il faut toutefois signaler un billet de Georges Ravon du 22 janvier 1951 (« Les pauvres gens »), où celui-ci se gausse des directives données aux critiques littéraires par Auguste Lecœur.

relevant d'une approche strictement militante et historique, se focalisent plutôt sur le contenu de l'ouvrage. Parmi le premier, de véritables amateurs de littérature, parfois écrivains eux-mêmes (comme Jean Fréville ou René Lacôte) ont manifestement lu le livre, en offrent de multiples aperçus par des citations ou des références précises. Dans le deuxième, des personnalités politiques (tel Marcel Cachin) ont lu le roman de manière assez superficielle. Enfin la critique communiste et la non-communiste procèdent de deux modes d'écriture et de deux desseins différents ; elles seront par conséquent étudiées séparément.

CHAPITRE III
LA CRITIQUE MILITANTE

Contenus des articles, syntagmes transversaux de la critique communiste, et arrière-plans idéologiques organisant les réseaux de sous-entendus et de présupposés, seront abordés sous l'angle sémantique de l'analyse des discours, grâce aux travaux d'Olivier Reboul sur *Langage et idéologie* (PUF, 1980) et de Marc Angenot sur *La Parole pamphlétaire* (1982). On distinguera ce qui est dit du roman, mais aussi ce que la critique militante *montre* sans le *dire*, c'est-à-dire sans le représenter, pour reprendre la distinction de François Récanati dans *La Transparence et l'énonciation* (Seuil, 1979).

Dans *Langage et idéologie*, Olivier Reboul définit l'idéologie par le tressage de cinq traits essentiels : c'est une pensée partisane, collective, dissimulatrice, rationnelle et au service d'un pouvoir. Deux d'entre eux permettent de décrire le fonctionnement du discours de la critique communiste : sa "rationalité" et sa "dissimulation". Que cette pensée soit, par ailleurs, "partisane" et "collective" se vérifiera entièrement. Elle repose sur des principes reconnaissables et avoués qui déterminent des jugements de valeur globaux, en somme sur une doxologie particulière : "le marxisme", "la lutte des classes", "le réalisme socialiste", "l'infaillibilité de jugement artistique de la classe ouvrière" etc. Les articles s'efforcent de se faire passer pour des discours du savoir[1], se réclament de l'histoire, du matérialisme ou prétendent que le réalisme et la critique sont désormais entièrement "scientifiques". Mais, si un discours scientifique se caractérise non seulement par son objectivité et sa cohérence, mais aussi par le fait que ses énoncés s'exposent aux démentis que peut lui infliger l'expérience (Reboul, 1980, chapitre III), on admettra que ni la littérature ni la critique pratiquée par les critiques communistes ne peuvent recevoir ce qualificatif.

[1]. Sur la différence entre discours du savoir et discours doxologiques, voir Angenot, 1982, p. 31.

1. AUTEURS, JOURNAUX ET REVUES

Les auteurs des articles de critique ne sont pas des militants de base qui auraient désiré s'exprimer sur le livre d'Aragon, mais des intellectuels et des cadres du parti… à travers eux, c'est donc la voix du PCF comme institution qui se fait entendre. Jeannine Verdès-Leroux (1983), distingue trois groupes parmi les "intellectuels" communistes :

◆ *les intellectuels de parti* : ils doivent leur statut plus aux avantages qu'ils ont pu trouver au sein de l'institution et à la reconnaissance de celle-ci, qu'à une activité et des diplômes acquis hors d'elle. Ils travaillent pour les journaux et les revues du parti, publient dans les maisons d'édition du parti et sont généralement des permanents du PCF. Parmi ce groupe, et ceci ne préjuge en rien de talents d'écrivain manifestés pendant et depuis ces années-là : Pierre Daix, André Stil, Jean Fréville, Jean Marcenac ou André Wurmser.

Jean Fréville qui consacra deux articles au roman d'Aragon était un homme de la génération d'Aragon, entré au parti puis à *L'Humanité* au début des années 30. Auteur de poèmes, de nouvelles et de romans, il fut indéfectiblement lié au Parti, à Maurice Thorez dont il fut l'ami et le secrétaire : l'autobiographie de Thorez parue en 1937 lui devrait beaucoup. André Wurmser, « *homme d'esprit professionnel du PCF* » selon Dominique Desanti (1975, p. 43), né la même année que Fréville (1899), était lui aussi romancier et essayiste. Collaborateur avant-guerre à *L'Humanité* et à *Ce Soir*, il fut chargé en 1948 de la critique des romans aux *Lettres françaises* et collabora à *La Nouvelle Critique* ; il voua sa plume au parti dont il défendit les positions les plus extrémistes. De vingt ans leur cadet, le romancier André Stil, né en 1921, était journaliste : il fit paraître la même année que *Les Communistes* son premier roman, *Le Mot mineur, camarades* (1949) ; Aragon le fit venir à Paris où il devint rédacteur en chef de *Ce Soir* ; puis il fut rédacteur à *L'Humanité* de 1950 à 1959 et membre du Comité Central du PCF de 1950 à 1970.

Quant à Pierre Daix et Jean Marcenac, ils étaient tous deux des proches d'Aragon : Pierre Daix, son futur biographe, devenu à 25 ans rédacteur en chef aux *Lettres françaises* (1947), fut de toutes les grandes batailles staliniennes (telles que le procès intenté par David Rousset contre *Les Lettres françaises*). Il devint en mai 1950 rédacteur en chef à *Ce Soir* en remplacement d'André Stil. Jean Marcenac avait eu pour Aragon et Elsa Triolet un véritable coup de foudre, lors de leur rencontre en 1944, et partageait avec l'écrivain sa conception du rôle de la poésie et des intellectuels. Il publia de nombreux poèmes chez Seghers, dans *Europe*, collabora à *Action*, et surtout aux *Lettres françaises* et fut très actif dans les Batailles du livre.

◆ *les compagnons de route* : ces intellectuels, sans appartenir officiellement au PCF, en approuvent largement les options politiques, s'expriment – mais pas exclusivement – dans les revues et journaux du parti, participent aux grandes batailles idéologiques comme le Mouvement de la paix et mili-

tent en faveur des grandes causes humanitaires défendues par le PCF ; seul, Louis Martin-Chauffier appartient à ce groupe. Né en 1894, dans une famille catholique, il avait été avant-guerre collaborateur au *Figaro*, à *Marianne* et à *Vendredi* et directeur littéraire du *Sans Pareil*. Il avait été un des rares intellectuels à accepter la « *main tendue* » aux catholiques par Maurice Thorez le 17 avril 1936. Résistant puis déporté, il joua un rôle important au CNÉ dont il fut président et avec lequel il rompit en 1952.

◆ *les dirigeants communistes* : situés dans les hautes sphères institutionnelles du parti, ils font partie de la caste des tenants du pouvoir et du savoir ; réellement vénérés par tous les militants, intellectuels ou non[2], ils pouvaient promouvoir ou brusquement destituer les militants qui n'étaient plus dans la ligne. Mais, on fera la différence entre les hommes et leur place dans l'institution : Marcel Cachin, député, doyen des dirigeants communistes et fondateur du Parti, né en 1869, débonnaire directeur de *L'Humanité*, vénérable "grand-père" unanimement aimé[3], était d'une certaine manière inoffensif. Son soixante-dixième anniversaire en 1949 fut célébré avec tous les fastes du culte de la personnalité. En revanche, Auguste Lecœur, jeune dirigeant issu de la Résistance (il avait 38 ans en 1949), que la maladie de Thorez de 1950 à 1953 propulsa aux commandes du parti, derrière Duclos, secrétaire général par intérim, et qui imposa une ligne très ouvriériste en matière d'art et de littérature, incarna le modèle stalinien français dans toutes ses dérives : défenseur des théories de Lyssenko et des grands procès des démocraties populaires, pourfendeur du titisme, thuriféraire du réalisme socialiste, il participa activement à l'exclusion de Marty en 1952, avant d'être lui-même victime d'une exclusion en 1954.

Les journaux du PCF ou ceux de la mouvance communiste qui rendirent compte du roman sont eux aussi de trois types. Tout d'abord, les "organes" proprement dits : *L'Humanité, France-Nouvelle*, *Les Cahiers du Communisme*, *Femmes françaises*, l'organe de l'Union des Femmes Françaises, *La Terre*, l'hebdomadaire destiné aux agriculteurs communistes, *France d'abord*, qui poursuivait la lutte des FTP dont il fut l'organe en 1942, *La Vie ouvrière*, le journal officiel de la CGT profondément lié à la personnalité de son directeur, Gaston Monmousseau. Ce vieux dirigeant syndicaliste venu de l'anarchie, qui fut secrétaire de la CGT jusqu'à sa mort et membre du Comité Central du Parti Communiste se piquait de littérature et cultiva le genre poético-philosophique. Il donna près de deux cents contes à *La VO* qui

---

2. Voir Jeannine Verdès-Leroux, 1983, chapitre III : « Une institution totale ouverte – Le fonctionnement du Parti Communiste Français ».

3. Voir les témoignages de Pierre Daix (1976, p. 286), de Dominique Desanti (1975), Jean Récanati (1980, p. 35).

proposait, par ailleurs, de fréquents comptes rendus livresques[4].

Ensuite les revues ou journaux plus ou moins indépendants du parti, mais qui étaient nettement dans la mouvance communiste : *Action*, *Les Lettres françaises*, *Europe*, *La Pensée*, *La Nouvelle Critique*.

Quant à *Ce Soir*, le grand quotidien populaire dirigé par Aragon d'avril 1947 à 1953, il était peu littéraire ; en dehors d'un article de Marcenac sur le tome I, les autres articles de notre corpus, non signés, furent consacrés, pour l'essentiel, à la soirée de la Grange-aux-Belles. Yves Lavoinne a étudié comment à partir de 1947 s'opéra dans ce journal la fermeture intellectuelle observable dans tous les quotidiens et les revues communistes de l'époque, de sorte que son ton et ses formules ne se démarquèrent bientôt plus de ceux de *L'Humanité* tandis qu'avant-guerre, le journal d'Aragon et de Jean-Richard Bloch s'illustrait par son originalité[5].

L'Humanité et *France-Nouvelle*

L'Humanité, le quotidien toujours vivant du PCF, en perte de vitesse dans les années qui nous intéressent, restait un grand journal[6]. Quant à *France-Nouvelle*, l'hebdomadaire du Comité Central, dirigé à l'époque par Florimond Bonte, il « *était destiné aux cadres qui devaient y chercher documents exhaustifs, commentaires, analyses et conclusions portant sur les grandes préoccupations du moment, avec une préférence marquée pour les affaires intérieures du Parti* » (Kriegel, 1991, p. 529). Il offrait l'image du repliement culturel du PCF et de son étroitesse d'esprit à l'époque de la jdanovisation : il « *passa complètement à côté de la vie intellectuelle et artistique de l'époque* […] *et a poussé sans doute encore plus loin que les autres journaux communistes le renfermement satisfait sur la production-de-parti* » (Verdès-Leroux, 1983, p. 194). Les rédacteurs de cette revue étaient rarement des intellectuels. Pour les années 49-50, on y trouvait les signatures de : André Marty, Laurent Casanova, Francis Cohen, Auguste Lecœur, François Billoux, Annie Besse, Florimond Bonte, R. Bouvier…

Francis Cohen, né en 1914, fils de Marcel Cohen, écrivit deux articles sur *Les Communistes* dans *L'Humanité* dont il fut rédacteur pendant neuf ans (1946-1955) et responsable de la rubrique culturelle à partir de 1949, avant d'entrer à la rédaction permanente de *La Nouvelle Critique*.

---

[4]. Tous les livres recensés étaient œuvres d'écrivains du parti, de dirigeants communistes ou de soviétiques, par exemple : André Marty, *La Révolte de la mer noire* ; Pierre Daix, *La Dernière forteresse* ; Ajaev, *Loin de Moscou*.

[5]. Voir Yves Lavoinne, 1984, chapitre VIII.

[6]. Sur son lectorat, voir ce qu'en dit Jeannine Verdès-Leroux : les intellectuels communistes de l'époque ne lui auraient accordé que peu de faveurs.

Les Cahiers du Communisme

Les Cahiers du Communisme « *étaient réservés aux augustes* », note Annie Kriegel : « *il fallait au moins, pour recevoir commande d'un article, avoir l'onction du Comité Central* » (1991, p. 528), remarque confirmée par les analyses de Jeannine Verdès-Leroux. Les comptes rendus de romans y étaient suffisamment rares « *pour qu'on puisse voir dans ces cas une véritable inscription au tableau d'honneur du parti* », car tout ce qui paraissait dans cette revue « *avait le caractère le plus officiel* » (Verdès-Leroux, 1983, pp 196-197). C'est là qu'André Stil fit paraître son très long article (7540 mots) sur l'ensemble de la première version du roman.

La Pensée

« La Pensée*, trimestrielle, visait un public d'universitaires ayant le goût de l'académisme, de l'encyclopédisme, de l'érudition avec un penchant pour l'éclectisme* » (Kriegel, 1991, p. 599). Cette revue marxiste du « rationalisme moderne » dirigée par Georges Cogniot, cadre communiste très attaché à la culture humaniste, n'était pas directement une revue du parti, bien qu'elle en fût fort proche et que la direction du PCF intervînt sur certains contenus ou façons de les traiter (voir Verdès-Leroux, p. 184). Si elle innovait peu en matière de création, c'était une revue sérieuse qui sut toujours éviter l'invective de mise dans la presse de l'époque et peut être considérée comme un pôle de résistance à la "jdanovisation" culturelle, même si, sur le plan politique, tous ses rédacteurs partageaient les mêmes convictions et les mêmes admirations politiques. Marie Ghirardi y fit paraître deux longs articles sur *Les Communistes*, ainsi qu'André Parreaux, agrégé de philosophie et collaborateur de la revue dans les années 1949-1950.

Quoique les acteurs de l'époque ne soient pas toujours d'accord avec cette qualification de *La Pensée* [7], il convient de noter que le ton de la revue en faisait plus une revue d'études ou d'analyses universitaires qu'une revue de combat idéologique. Cette tâche fut dévolue à *La Nouvelle Critique*.

La Nouvelle Critique

La Nouvelle Critique, « revue du marxime militant », qui « *se voulait plutôt, au même titre qu'*Esprit*, ou* Les Temps modernes*, une revue qui participât directement au débat d'idées en cours pour un public moins défini et limité par sa caractérisation professionnelle que par le statut global d'intellectuel qu'il aspirait à se voir reconnaître* » (Kriegel, 1991, p. 599), avait été mise sur pied pour mener une bataille idéologique, dont *La Pensée*,

[7]. Annie Kriegel, pense qu'« *il est inexact de voir dans* La Pensée *de l'époque un lieu moins perméable au jdanovisme* » que *La Nouvelle Critique*, Georges Cogniot étant en fait aussi "orthodoxe" que Laurent Casanova (1991, p. 599).

selon la direction du Parti Communiste, aurait été incapable, en raison de son manque de combativité. Fondée en décembre 1948, sa direction en fut confiée au tout jeune Jean Kanapa (27 ans à l'époque), homme de confiance de Laurent Casanova. Le premier comité de rédaction était formé par Victor Joannès, Annie Besse, Pierre Daix, Jean Desanti, Victor Leduc, Jean Fréville, Henri Lefèbvre – ce dernier, qui y écrivait peu, apportant surtout la caution de son nom à la revue. L'équipe de *La Nouvelle Critique* était beaucoup plus jeune que celle de *La Pensée*, ce qui peut expliquer partiellement la violence du ton généralement adopté : « *Les positions officielles s'y exprimèrent de la manière la plus brutale et sur tous les terrains : c'est là seulement que fut développée la théorie des deux sciences, que la campagne pour Lyssenko prit sa forme la plus démesurée, que la peinture réaliste socialiste fut théorisée et encensée* » (Verdès-Leroux, 1983, p. 180). Cette revue, selon Jeannine Verdès-Leroux, se démarqua pour l'outrance de son ton, sa langue d'invective, et la violence de ses polémiques[8] plus que pour la qualité de ses analyses, de sorte que son lectorat décrut rapidement[9]. Un long article sur les *Communistes* fut écrit par trois jeunes intellectuels : Alex Matheron, François Furet (22 ans), étudiant à la Sorbonne, futur historien de la révolution française et futur directeur à l'École des hautes études en Sciences sociales, qui était alors très actif au sein de l'UNEF et Michel Verret, philosophe, élève de l'ENS de la rue d'Ulm, qui dirigea à partir de 1949 *Clarté*, l'organe des étudiants communistes.

Action

Issu de la Résistance, *Action* s'affirmait l'« *hebdomadaire de l'indépendance française* » et si nombre de ses collaborateurs étaient communistes, il conserva longtemps une originalité et un non-conformisme qui lui assurèrent une place privilégiée dans le champ littéraire et politique d'après-guerre. « *L'influence d'*Action*, qui milit*[ait] *tout spécialement pour l'unité ouvrière sera longtemps assez considérable* » note l'*Histoire générale de la presse*

---

8. Annie Kriegel, qui fit partie du comité de rédaction de la revue – elle se nommait encore Annie Besse –, trouve qu'il est difficile aujourd'hui de juger de cette « *réputation* » attachée à *La Nouvelle Critique*, qui a « *polarisé par la suite des ressentiments, ô combien fondés, mais pas toujours bien ajustés* » (1991, p. 599)... et de citer Claude Roy : *Nous* (1972, chap. 26).

9. Il faut toutefois prendre garde à la volonté de schématisation de Jeannine Verdès-Leroux, qui écrit : « *Le ton et l'esprit des deux revues étaient si différents que personne ne fut collaborateur régulier des deux revues en même temps* » (1983, p. 188), alors que les "échanges" entre les deux revues n'étaient pas rares (par exemple Jean Fréville).

française[10]. Ses dirigeants étaient tous d'anciens résistants : Pierre Courtade, Marcel Degliame-Fouché, Pierre Hervé, Maurice Kriegel-Valrimont, Victor Leduc, A. Malleret-Joinville. Ses collaborateurs se nommaient Gaëtan Picon, Roger Stéphane, P. Copeau, Roger Vailland, Dominique Desanti, Gabriel Audisio. En 1946, Pierre Hervé, qui y avait insisté sur l'autonomie de l'esthétique par rapport au politique (voir *supra* p. 38), s'opposa à Aragon, au réquisitoire duquel il dut faire face[11]. Mais peu à peu, au terme d'un processus de conformisation aux objectifs et aux discours du PCF décrit par Verdès-Leroux (1981, pp. 197-203), *Action* perdit à la fois ce qui faisait sa spécificité et une part importante de son lectorat. Le PCF imposa une autre direction en 1949 et le journal se réduisit bientôt à n'être plus que l'organe du Mouvement de la paix ; il disparut en 1952. Dans les années 1949-1951, la rubrique littéraire s'était considérablement réduite et de plus en plus exclusivement, *Action* devenait un hebdomaire politique. À l'égard d'Aragon, il semble qu'il fût sinon hostile, du moins fort réservé[12] ; cela tint sans doute aux personnalités qui y signaient (Dominique Desanti ou Claude Roy par exemple, qui admiraient l'écrivain Aragon, mais avaient des réticences sur l'homme[13]), mais aussi à la « *lutte pour le leadership dans le domaine culturel*[14] » qu'il disputait aux *Lettres françaises*, autre plate-forme "culturelle" importante de la mouvance communiste.

Ancien résistant, Pierre Hervé, qui écrivit sur *Les Communistes* un article de réponse à Maurice Nadeau, avait été élu député communiste du Finistère en 1945. Il fut directeur adjoint de *Libération*, journal qu'il quitta pour *Action* en mars 1949. Il était très populaire après-guerre « *en tant qu'un des impitoyables polémistes d'*Action » puis sombra, toujours selon Verdès-Leroux (p. 440), « *dans les outrances, le manichéisme, les violences verbales, la croyance* ». Il fut exclu du PC en 1956, après une campagne d'une grande violence.

Les Lettres françaises

À l'automne 1947, le jeune Pierre Daix fut "parachuté" par le PCF, comme rédacteur en chef des *Lettres françaises,* dirigé alors par Claude

---

10. *Histoire générale de la presse française, tome IV : de1940 à 1958* sous la direction de Claude Bellanger, Jacques Godechot, Pierre Guiral, Fernand Terrou, PUF, 1975, p. 293.

11. Voir les analyses de cette querelle de l'esthétique communiste chez Kriegel, 1991, pp 366-368 et chez Lavoinne, 1984, chapitre VII - c « Une esthétique communiste ? ».

12. Ceci m'a été d'autre part confirmé oralement en septembre 1991 par Juliette Darle, qui collabora à *L'Humanité* dans les années 50.

13. Voir notamment « Aragon » *in Nous* de Claude Roy (Paris, Gallimard, 1972) et « Le grand A » et « Le couple royal » *in Les Staliniens* de Dominique Desanti, pp 59-60 et pp 108-112.

14. Ainsi que s'exprime un intellectuel communiste anonyme (cité par Verdès-Leroux, 1983, p. 201).

Morgan et fondé pendant l'Occupation par Jacques Decour (qui fut arrêté avant la sortie du premier numéro clandestin en septembre 1942[15]). À la Libération, y collaborèrent Georges Adam, Pierre Lœwel, Georges Sadoul, Georges Auric, Loïs Masson, et Louis Parrot, qu'André Wurmser remplacera en 1948. Pierre Daix était chargé (par Laurent Casanova, ainsi qu'il le raconte dans *J'ai cru au matin*) d'inscrire le journal dans la lutte idéologique, d'en faire une arme contre la bourgeoisie et il en favorisa la "jdanovisation". Cet hebdomadaire, qui, à la Libération recevait, entre autres, les signatures de Mauriac, Duhamel, Sartre, Vercors, Michel Leiris, Tristan Tzara, Jean Cassou ou Stanislas Fumet, perdit son ouverture et s'affirma de plus en plus comme journal politique. Les moments clés de la période furent : le procès Rajk[16], l'appel de Stockholm, le procès Kravchenko, le procès intenté par David Rousset contre *Les Lettres françaises*[17].

Le poète et critique René Lacôte, né en 1913 et proche de l'École de Rochefort, y collabora, mais c'est dans *Parallèles 50* qu'il fit paraître un article sur le deuxième tome des *Communistes* le 28 décembre 1949.

Europe

La revue littéraire *Europe* accueillait de nombreux sympathisants et compagnons de route. Pourtant tous les critiques d'*Europe* qui se prononcèrent sur le roman d'Aragon étaient communistes en 49-51 : c'est dire que beaucoup de collaborateurs, sinon la majorité, étaient au PCF depuis que "les amis d'*Europe*", avaient racheté la revue avant-guerre[18]. Elle était alors dirigée par Pierre Abraham, aux côtés duquel se tenait Pierre Gamarra, longtemps président de la revue. « Europe *célébrait les valeurs établies plus qu'elle n'était détectrice de nouvelles valeurs, à quelques exceptions près* » déclare Jeannine Verdès-Leroux (*ibid.*, p. 207) ; elle découvrit toutefois de grands auteurs comme Mohammed Dib ou Jacques Roubaud. Son horizon et les valeurs classiques et humanistes qu'elle défendait la rendaient proche de

---

[15]. Claude Morgan et Édith Thomas s'employèrent alors à constituer ce journal dont tous les papiers du premier numéro avaient été perdus.

[16]. Làszlo Rajk, ministre de l'intérieur de Hongrie dans le gouvernement Nagy, fut une des premières victimes des grands procès à l'Est : accusé de titisme avec d'autres dirigeants communistes, il avoua une « *montagne de crimes* » (Daix, 1976, p. 231) et fut exécuté. Il devait être réhabilité en 1956.

[17]. Auteur de *L'Univers concentrationnaire*, David Rousset avait lancé dans *Le Figaro littéraire* du 12 novembre 1949, un appel aux anciens déportés, assorti d'une carte des goulags, afin qu'une enquête fût conduite sur les camps soviétiques. Dans un article des *Lettres françaises* du 17 novembre 1949, Pierre Daix prétendit qu'il s'agissait d'un faux ; il fut conduit devant un tribunal pour diffamation (Daix, 1976, pp. 232-235 et pp. 253-261).

[18]. Voir le témoignage de Jean Guéhenno *in La Foi difficile*, cité par Verdès-Leroux, 1983, p. 207.

La Pensée et de sa tradition intellectuelle. Aragon y collabora intensément de 1946 à 1950, pour trois chroniques[19].

Auteur d'un long article sur l'ensemble de la première version des *Communistes* dans le numéro de juillet-août 1951, Pierre Abraham, né en 1892 et beau-frère de Jean-Richard Bloch, avait tenu la chronique dramatique de *Ce Soir* entre 1937 et 1939. Pendant la guerre, il avait été chef d'un réseau de Résistance et promu colonel de l'armée de l'air en 1945 par de Gaulle. Il adhéra après-guerre au PCF, participa aux Batailles du livre, et fut un des fondateurs du Mouvement pour la paix. Jusqu'en 1960, il donna une chronique théâtrale aux *Lettres françaises*. Quant à René Jouglet, né en 1884, auteur d'un compte rendu du quatrième fascicule, il connut son heure de gloire comme écrivain du Parti Communiste : ses ouvrages étaient publiés aux ÉFR.

2. LECTURE DES *COMMUNISTES*

1. L'éloge du livre

À l'égard du roman d'Aragon, la critique militante a produit des articles qui tiennent avant tout du panégyrique : l'éloge enthousiaste révèle un engouement unanime. Le jugement de valeur organise et motive l'écriture des articles ; il n'arrive pas en conclusion, après une enquête sur les contenus du livre mais s'annonce dès le départ et s'inscrit sur deux axes.

◆ *Ce livre est grand, ce livre est nouveau*

Le relevé de toutes les occurrences d'éloges serait fastidieux ; à titre d'exemples, voici Jean Fréville qui parle dans *L'Humanité*, d'un « *maître livre* » et d'une « *admirable galerie de types humains* » ou François Furet (*et alii*), pour qui le roman est « *l'un des plus authentiques chefs d'œuvres du roman français* » (*La Nouvelle Critique*). La grandeur du livre tiendrait aussi bien à sa qualité qu'à l'ambition révélée : « *J'avoue n'en pas revenir d'Aragon* » écrit Claude Roy dans *Europe ;* véritable « *magicien du style* », il veut « *faire concurrence* […] *aux grands entrepreneurs de sommes réalistes* » (*Europe* , p. 114). Mais cette grandeur tient aussi aux dimensions du roman : un grand livre ne saurait être court, souligne André Wurmser I[20].

Les plus grands genres littéraires vont être invoqués avec une nette prédominance pour l'épopée : René Lacôte, par exemple, parle d'une « *épopée*

---

[19]. "Chroniques du Bel Canto" (1946), "Chroniques de la pluie et du beau temps" (1947-1948) et "Et moi aussi je suis libre d'écrire ce que je veux" (1950).

[20]. André Wurmser ayant écrit sur les cinq tomes des *Communistes*, cinq articles dans *Les Lettres françaises*, j'en préciserai dorénavant le numéro (I à V).

romanesque », Marie Ghirardi d'une « *épopée féminine* » (*La Pensée* n° 32, p. 92) et Isaac Anissimov[21] d'une « *épopée française* » (*Littératures soviétiques*, p. 144). Mais l'épique sert moins à définir le roman que la lutte des communistes qui en constitue le thème principal ; André Parreaux dans *La Pensée* n° 25, par exemple, évoque le « *caractère épique de cette lutte* [contre la misère et la servitude] ». Par un procédé fréquemment utilisé, l'éloge dithyrambique porté sur le livre est déplacé au profit du référent lui-même, des événements et des acteurs communistes de l'histoire d'avant-guerre. Le roman est qualifié d'"épopée" parce que la lutte communiste elle-même, au début de la seconde guerre mondiale, a été épique.

La nouveauté du livre est d'autre part acclamée avec enthousiasme : « *Ce duo vivant de l'histoire et de chaque homme qui la fait ou la subit, est chose absolument nouvelle dans notre littérature* » écrit André Stil en 1951 (*Les Cahiers du communisme,* p. 991), tandis que François Furet, Michel Verret et Alex Matheron parlent d'un « *ouvrage de type nouveau* » (*La Nouvelle Critique*, p. 108). Ces deux extraits sont représentatifs du corpus ; tous les articles saluent la nouveauté de l'entreprise, la « *rupture* » qu'elle constitue (Daix, *La Nouvelle Critique* n° 8[22], p. 52).

◆ *Aragon est un grand romancier*

De l'éloge portant sur le livre à celui adressé à l'écrivain, la mince distance est rapidement et immanquablement franchie : Jean Fréville parle d'un « *écrivain prestigieux* » (*L'Humanité*) et René Lacôte (*Parallèle 50*) déclare : « *jamais Aragon n'a été aussi grand que dans cette œuvre* ». Les articles de critique militante abondent en louanges répétées. Citons encore Jean Fréville, qui évoque en 1951 (*La Pensée*) le « *brio* » du « *plus grand romancier français vivant* », « *ses dons merveilleux* » alors qu'en 1949 dans *L'Humanité*, il parlait déjà de « *génie littéraire* ».

Quelque chose qui s'apparente à un culte de la personnalité entoure celui qui est en train de devenir à part entière, grâce aux *Communistes,* l'écrivain officiel du parti. Les formules de Jean Fréville (le « *meilleur des nôtres* », *La Pensée*) ou de Gaston Monmousseau (le « *meilleur de nos écrivains* », *La Vie ouvrière* n° 328) ressemblent en effet curieusement aux qualifications conventionnelles alors appliquées sans mesure à Maurice Thorez. Le poète Guillevic lui-même, n'a-t-il pas déclaré qu'il avait, dans ces années-là, le

---

[21]. Isaac Anissimov était alors directeur de l'Institut Gorki de Moscou, professeur à l'Académie des sciences sociales et rédacteur en chef de la *Literatournaïa Gazeta*. *Épopée* est le terme employé dans l'article anonyme du *Communiste*, revue soviétique, reproduit dans *La Nouvelle Critique* n° 47, juillet-août 1953, p. 159. On le trouve aussi chez Pierre Daix.

[22]. Pierre Daix a écrit dans *La Nouvelle Critique* six articles consacrés directement ou indirectement au roman d'Aragon : nous préciserons entre parenthèses de quel numéro il s'agit.

culte de deux personnes : Louis Aragon et Maurice Thorez ? (Desanti, 1975, p. 326).

2. *L'intellectuel de type nouveau*

Les recensions du roman permirent de définir la place et le rôle de l'intellectuel au sein du parti. Cette entreprise, qui apparaît principalement chez Auguste Lecœur en 1949 et plus tardivement chez André Stil en 1951, donne Aragon comme un exemple à suivre, car, se félicite Marcel Cachin en 1950, il « *n'oublie pas le rôle social qui est celui de tout écrivain digne de ce nom* ». L'intellectuel communiste est un « *intellectuel de type nouveau* » (André Parreaux), qui a fait offrande de ses talents au PCF et à sa cause, au point qu'il peut être considéré comme "appartenant", au sens fort, à la classe ouvrière. C'est ce qu'illustre ces propos d'un des personnages du roman d'André Stil : *Le Mot mineur, camarades* (1949) :

> [il] *disait "nos camarades"* AVEC LA FIERTÉ DE LA POSSESSION. *Ces grands intellectuels que tout le monde honorait et respectait, ils étaient au Parti, ils appartenaient au Parti, à la classe ouvrière.*
> (p. 143)

Cet intellectuel, comme le disent les discours de l'époque, est « *produit par la classe ouvrière* » et *Les Communistes* prouve qu'Aragon se plaçant « *sur les positions de classe de la classe ouvrière* » a trouvé un réel renouveau, une nouvelle source de jeunesse (*cf* l'article d'André Parreaux), idée au cœur de l'article de François Furet (*et alii*) : « *le ralliement aux positions idéologiques de la classe ouvrière, en lui permettant un plein épanouissement de son génie, a fait de lui le plus grand de nos poètes et de nos romanciers actuels* ». André Wurmser II revendique pour l'auteur du vers : « *Mon parti mon parti merci de tes leçons* », le titre d'« *intellectuel communiste* ». L'idée qu'Aragon n'aurait jamais écrit un livre d'une telle qualité s'il n'avait pas été communiste est abondamment reprise et développée.

De fait, son livre est perçu comme une contribution militante à la cause communiste ; en tant qu'écrivain, Aragon ne pouvait faire autre chose qu'écrire un livre intitulé *Les Communistes*. L'écriture du roman est mise sur le même plan que n'importe quelle autre activité militante. Auguste Lecœur déclare ainsi péremptoirement :

> *Il paraît qu'il est très difficile d'écrire un livre comme celui d'Aragon. Je ne le pense pas* […] *Est-il plus difficile pour un homme de plume, membre du Parti, d'écrire en fonction des tâches qui lui*

> *sont imparties, qu'au militant politique et syndical de résoudre les problèmes politiques de l'heure en fonction des tâches fixées par la même orientation politique ?* [23]

Souvent reprises, ces phrases sont emblématiques de la jdanovisation culturelle dans sa dérive ouvriériste. Dans ce long article (près de 1900 mots), Auguste Lecœur (cautionné par le discours de Thorez à Strasbourg en 1947), définit le rôle de l'écrivain dans la société et dans le parti, la « *tâche* » qui lui « *incombe* », selon la littérature « préconisée » par le secrétaire général. *Les Communistes* constitue une réponse de l'écrivain aux directives du "chef" du parti et à la demande sociale : « *le secret d'Aragon, c'est qu'il a pris comme point de départ ses responsabilités devant le peuple, devant son Parti. IL A RÉPONDU À UN BESOIN POPULAIRE, à un besoin national. Il eût écrit des banalités* […] *s'il n'avait répondu qu'à une inspiration individuelle* ». En somme, l'écrivain communiste n'a qu'à écouter vibrer en lui la voix du parti, pour être en mesure d'écrire un roman… mais cette voix ici, n'est-elle pas surtout celle qui étouffe la création en voulant la diriger ? Auguste Lecœur fait la leçon à Aragon sur les tâches qu'il doit accomplir et le remercie, non d'avoir créé une œuvre originale mais d'avoir su répondre exactement à l'attente des lecteurs militants, en sacrifiant son « *inspiration individuelle* » ; ce dont il félicite Aragon, c'est bien d'« *avoir enfin pris comme moteur de son roman la commande politique* » (Daix, 1975, p. 365).

Deux ans plus tard, dans son très long article de plus de 7 500 mots (*Les Cahiers du communisme*), André Stil reformule cette opinion, qui enferme le travail créateur dans les limites étroites d'une exigence partisane et d'un "devoir" militant :

> *le travail de militant, loin de s'opposer à ce travail de l'écrivain et de le gêner, est seul capable de l'élever toujours sur un plan supérieur. Et s'il y a des différences entre la façon de l'écrivain et par exemple du secrétaire de section d'être liés aux masses, ces différences ne sont pas telles qu'il faille appeler de noms différents ce qui est la qualité première de l'écrivain communiste comme du secrétaire de section* […] *ce travail et cette vie de militant* […] *c'est ce qui lui rend possible* [à l'écrivain communiste], *souvent à son propre étonnement, ce qui serait une entreprise inconcevable pour d'autres, même doués de moyens et d'un talent supérieurs.*
>
> (p. 994)

Le parti révèle l'écrivain à lui-même si celui-ci fait preuve d'« *esprit de parti* » comme il élève le militant au dessus du lot commun, en faisant de lui

[23]. *France-Nouvelle* (n° 183). Aragon n'en étant pas l'unique destinataire, ces phrases furent entendues par les intellectuels ; André Stil notamment les citera, lors d'une fête organisée pour son prix Staline (*Vers le réalisme socialiste*, Éditions de la Nouvelle Critique, 1952, p. 85).

un homme supérieur, thème transversal de toute la littérature communiste de l'époque.

Un certain rapport avec la classe ouvrière caractérise cet intellectuel militant ; la collusion entre les deux notions d'"intellectuel" et de "classe ouvrière" est fréquente, principalement dans les articles des dirigeants. Aragon est « *étroitement* MÊLÉ AUX TRAVAILLEURS *dans leur travail d'élaboration du monde nouveau* » (Marcel Cachin dans *L'Humanité* du 9 juin 1949). « *Il a fait son choix. À chaque heure de sa vie d'écrivain, il est* AU MILIEU DES MEILLEURS DES FILS DE NOTRE PEUPLE » poursuit Cachin, qui rappelle le travail d'Aragon à *L'Humanité* où il a rencontré « *les innombrables et purs héros et héroïnes qui furent élevés à l'école de notre Parti* », exemple de l'écrivain qui a quitté sa tour d'ivoire pour se frotter à la réalité du monde ouvrier. Révélé à lui-même par la classe ouvrière, l'écrivain devrait n'avoir qu'un objectif : écrire *pour* la classe ouvrière, la magnifier – quoiqu'elle soit déjà magnifique –, lui tendre le miroir romanesque de ses textes.

L'article de Lecœur s'accommode du postulat simpliste selon lequel, parlant du peuple et du monde ouvrier dans une « *perspective* » progressiste, cette littérature est faite *pour* le peuple, opinion partagée par Monmousseau : « *Un communiste* […] *ne parle ni n'écrit pour lui mais* POUR ÊTRE COMPRIS PAR LA CLASSE OUVRIÈRE » (*La Vie Ouvrière* n° 252). Le secrétaire général de la CGT, rêvant d'une communion ouvrier-intellectuel, se félicite que la « *barrière* » qui les séparait soit enfin tombée (voir *La VO* n° 251 et n° 252). Y croyait-il vraiment ? Le degré de sincérité des dirigeants syndicalistes et communistes est toujours difficile à apprécier : sans doute entrait-il dans la redondance des déclarations de Monmousseau, le désir de se convaincre soi-même, tout en emportant l'adhésion des lecteurs de *La VO*. Le titre curieux d'un autre article : « Les Communistes, *roman d'Aragon qui n'est pas même académicien* » signifie à la fois la grande admiration que Monmousseau vouait à Aragon[24], mais également son désir de le présenter comme une figure proche du mouvement ouvrier : car, qui de plus éloigné de la classe ouvrière, qu'un « *académicien* », fleuron des lettres bourgeoises ? En dépit de ces déclarations enthousiastes, Gaston Monmousseau garde conscience des aléas de la réception de l'œuvre : « *Il ne suffit pas de connaître les ouvriers pour écrire un bon livre qui soit de fond en comble compris et apprécié des ouvriers* […] *S'il y a manière d'écrire, il y a manière de lire* […] », remarque tout à fait exceptionnelle sous la plume d'un dirigeant communiste.

La position du parti transparaît dans le jugement porté sur les intellectuels du roman. Ceux-ci sont jugés comme de véritables acteurs historiques, admirés ou condamnés pour leurs faiblesses, leur courage ou leur duplicité.

---

[24]. Voir, sous la plume de Monmousseau, les formules suivantes : « *notre ami Aragon, écrivain de talent, internationalement connu* » (*La VO* n° 243), « *ce talent d'Aragon qui le classe au premier rang des écrivains français* » (*La VO* n° 253), « *un littérateur de haute taille, d'une immense fécondité d'esprit* » (*La VO* n° 328) ou « *l'obsession du livre d'Aragon qui me poursuit* ».

La représentation des intellectuels dans le roman va donc servir de base pour définir le rôle et les devoirs de l'intellectuel dans le parti. C'est dans *La Nouvelle Critique*, cette revue qui selon les mots de Dominique Desanti « *a joué un rôle prépondérant dans* [l'] *aliénation de l'intellectuel communiste* » (Desanti, 1975, p. 233), que François Furet, Alex Matheron et Michel Verret[25], mènent le procès des intellectuels du roman, et, au-delà d'eux, celui des intellectuels communistes en général.

Leur défaut majeur réside en un singulier manque de discernement : les intellectuels du roman sont en effet incapables de comprendre immédiatement le sens d'un pacte pourtant si « *clair* » pour les ouvriers qui, eux, écoutent leur « *sens de classe* ». François Furet (*et alii*) oppose ainsi schématiquement « *la façon claire et précise dont l'explique Raoul Blanchard* » aux « *justifications embrouillées et dialectiques que donne du pacte le professeur Cormeilles* » (p. 112) ; quant à Armand Barbentane, « *lors de la mobilisation, mêlé à des hommes du peuple non communistes, il se découvre brusquement une incapacité totale à discuter avec eux* […] *il connaît mal les masses* […] *ses liens avec le peuple sont des liens théoriques, des liens de tête à tête et non de vie à vie* » (p. 114). Même Michel Felzer, modèle de l'« *intellectuel de type nouveau* », manifeste « *cette fausse pudeur d'intellectuels "affranchis"* » (p. 116) qui les empêche, lui et sa femme, de se laisser aller à des sentiments humains.

La démonstration est claire : les actes et les discours des intellectuels prouvent seulement leur art de compliquer des choses pourtant simples (lumineuses, claires, évidentes) car, en raison de leurs origines sociales (bourgeoises ou petites-bourgeoises), ils n'ont pas encore acquis le degré de conscience (de clairvoyance, de lucidité) des ouvriers. Heureusement, providentielle planche de salut, le Parti est là qui va permettre leur rédemption.

La grossièreté des présupposés de la prose stalinienne laisse aujourd'hui perplexe. L'énoncé déjà cité : « *le ralliement aux positions idéologiques de la classe ouvrière* […] *a fait de lui le plus grand de nos poètes et de nos romanciers actuels* » recèle, comme tout énoncé, des présupposés que le locuteur admet, sans quoi il est obligé de remettre en cause l'énonciation elle-même : par exemple, le fait qu'Aragon est bien un romancier et un poète. L'énoncé "pose" qu'Aragon est devenu le plus grand des écrivains (voir Oswald Ducrot 1980), ce qui peut être contesté : on peut objecter en effet à cette affirmation que son "ralliement" n'en fait pas un grand poète.

En revanche, ne peuvent être mis en cause les présupposés de l'énoncé, soit le « *ralliement* » d'Aragon à la classe ouvrière et le fait que celle-ci ait défini des « *positions idéologiques* ». Ce que recouvre exactement ce terme de "positions", rien ne nous le dit, ni comment elles se sont forgées, ni sur quoi elles portent… Définir n'est pas en effet l'objectif de l'écriture

[25]. Michel Verret sera l'auteur d'un article particulièrement "instructif" : « Les intellectuels et l'esprit de parti » *in La Nouvelle Critique* n° 23, février 1951.

marxiste-stalinienne, mais plutôt de faire admettre l'existence de prémisses, comme si elles étaient aussi évidentes et vérifiables que n'importe quel événement de la réalité physique ou historique. Ainsi elle révèle un arrière-plan discursif qu'elle n'explicite pas, fonctionnant sur le mode de la litote, comme le remarquait Roland Barthes en 1953 :

> *chaque mot n'est plus qu'une référence exiguë à l'ensemble des principes qui le soutient d'une façon inavouée.*

et il donnait l'exemple du mot « impliquer » :

> [il] *n'a pas le sens neutre du dictionnaire ; il fait toujours allusion à un procès historique précis, il est comme un signe algébrique qui représenterait toute une parenthèse de postulats antérieurs*[26].

Dans ce texte de Furet (*et alii*) également, les « *positions idéologiques* » ou le « *ralliement* » de l'intellectuel à ces positions sont les « *signes algébriques* » d'un discours beaucoup plus vaste qui les légitime.

3. Une nouvelle littérature

L'écrivain est considéré comme un combattant engagé dans une lutte, à laquelle il doit vouer son travail créateur : « *un livre c'est une arme de combat* » (Marcel Cachin, *L'Humanité*) ; Aragon a utilisé les « *deux armes – blanches, très blanches – de l'écrivain progressiste* » : la vérité et la confiance (Pierre Abraham, *Europe*). Le lexique militaire présent dans de nombreux articles, révèle à quel point le Parti Communiste de l'époque, qui tirait sa principale légitimité des combats de la Résistance encore tout proches, se voulait une organisation combattante au sein de l'affrontement des deux blocs.

Mêlé à une isotopie de la virilité et de la force (« *l'homme d'élite* », « *implacable* », « *intransigeant* », « *vigoureux* », « *tour de force* »), le lexique militaire construit le réseau sémantique central de l'article d'Auguste Lecœur : « *arme de l'impérialisme* », « *arsenal* », « *front littéraire* », « *esprit offensif* », les « *barrières* » de classe, « *les armes utilisées par Biélinsky* », « *ennemi du peuple* », « *ennemi personnel* », « *lutter à boulets rouges* », « *les tirades les plus belles* », « *l'ennemi de classe* », « *un pour tous* », « *tous pour un* ». Dans cet univers profondément manichéen, où le bien et le mal ont été circonscrits une fois pour toute, la ligne de partage est claire :

> *il n'y a que deux voies possibles pour l'écrivain, pour tous les écrivains. La première, liquider l'individualisme, faire taire l'égoïsme* […] *L'autre voie est celle de la facilité. C'est la littérature au reflet*

---

[26]. Barthes, « Écritures politiques » *in Le Degré zéro de l'écriture* suivi de *Nouveaux essais critiques*, Seuil, 1972, p. 21.

> *servile. Celle de l'écrivain au cœur froid, oublieux de la masse du peuple, dont la plume est au service de la "société" qui l'entretient pour flatter ses vices, au service de son idéologie, au service de ses intérêts de classe. C'est l'une ou l'autre voie, il n'y a pas de milieu. La littérature ne fait pas exception.*

Les Communistes devient l'étalon de mesure de cette « *nouvelle littérature* » définie politiquement. La diffusion du syntagme « *front littéraire* » dans la critique communiste date du discours de Maurice Thorez à Strasbourg en 1947[27], texte de référence quasiment sacralisé. Le rôle du critique littéraire (*cf* André Stil) sera d'évaluer le roman d'Aragon en fonction des infaillibles directives du chef du Parti.

Avant que nous ne revenions plus précisément sur l'ennemi et ses différentes figures, un panorama de la littérature des "autres", telle qu'elle est clouée au pilori dans nos articles, indiquera les œuvres, les auteurs et les courants contre lesquels s'érige – dans le discours des critiques du moins, si ce n'est dans la pratique réelle des écrivains – la littérature « progressiste ». Les déclarations d'Auguste Lecœur se lisent plus "nuancées" sous la plume des intellectuels-de-parti : « *La littérature des Gide, des Malraux, ou des Mauriac, des Giono ou des Montherlant etc., est une arme de l'impérialisme* ». En une phrase se trouvent réunis les noms des écrivains les plus couramment vilipendés par la critique communiste de l'époque. Le procédé stylistique qui consiste à amalgamer en un même ensemble grâce à la prédétermination définie (les X, les Y), des écrivains dont le seul point commun réside en leur non-appartenance au PCF, est couramment employé[28]. Jean-Paul Sartre doit être ajouté à cette liste ; François Furet (*et alii*) condamne la critique bourgeoise (de « *misérables critiques* »), qui apprécie dans *Les Communistes* le récit de l'amour Jean-Cécile : « *dans le Panthéon littéraire,* [Aragon] *se situerait dès lors à peu près au niveau de Sartre et Gide, un peu en dessous de l'inégalable Jean Genet !* » (p. 109). L'allusion à Jean Genet est aussi une attaque indirecte contre Sartre, puisqu'en 1948, Jean Genet, condamné à la relégation, avait été gracié par le Président de la République à la suite d'initiatives d'intellectuels comme Sartre et Cocteau.

Pierre Daix associe lui aussi les noms de Malraux, Mauriac et Sartre (*La Nouvelle Critique,* n° 7) ; André Wurmser y ajoute ceux de Gide et de Claudel dans son article du 26 octobre 1950 (*Les Lettres françaises*)[29]. Bien

---

[27]. Lui-même l'a probablement emprunté à Jdanov.

[28]. En voici un autre échantillon, chez Jean Fréville évoquant les « *cadres où* LES *Gide et* LES *Mauriac prétendaient enfermer le roman* » (*La Pensée* n° 39).

[29]. À l'époque, Sartre n'était pas encore le compagnon de route qu'il deviendra après l'affaire Henri Martin et sa série d'articles « Les communistes et la paix » suscités par les manifestations contre Ridgway en 1952. Il venait de faire paraître *Les Mains sales* en 1948 (première représentation : 2 avril), qui avait consommé sa rupture avec le PCF, et fin 1949, dans *Les Temps modernes,* paraissait *Drôle d'amitié*,

entendu, les attaques ne sont jamais scrupuleusement argumentées ; le jugement, posé brutalement, est justifié par un ensemble de principes non explicites. Parfois, les jugements se veulent motivés sur le plan littéraire, comme chez Jacques-Francis Rolland d'*Action* qui, évoquant les communistes du roman d'Aragon, affirme : « *Ces militants ne sont pas comme les héros de Malraux, des hommes séduisants, tendus, quelquefois artificiels et théâtraux pensant à chaque instant en termes de mort, de destin, de fatalité* ».

Figure par excellence de l'écrivain de droite puisqu'il signe des articles dans *Le Figaro littéraire*, François Mauriac est, lui aussi, attaqué sans répit. Des militants s'adressent à lui, sûrs de leur bon droit et de leur supériorité en matière littéraire. Francis Cohen, par exemple, qui déclare dans *France-Nouvelle* : « *Oui, ce sont les bons sentiments qui font la bonne littérature* […] *Alors, M. Mauriac, la littérature "abjecte", ce sont vos livres, lisez donc les nôtres et dites-nous ce que vous en pensez, si vous l'osez* ». La fatuité d'une telle apostrophe n'a d'égale dans notre corpus que celle d'André Wurmser III dans *Les Lettres françaises* :

> *L'histoire, le monde réel appartiennent à qui a raison. C'est pourquoi les autres situent leurs romans dans des maisons de fous, ou plus simplement, comme M. Mauriac et M. Malraux, n'écrivent plus de romans.*

ou celle de Jean Kanapa s'adressant à « Pierre Néraud de Boisdeffre » dans « La liberté de l'esprit, les intellectuels et le Parti Communiste » (*La Nouvelle Critique* n° 9, p. 55) :

> *Pour le reste, dites-moi simplement : en regard de* La Tempête *d'Ehrenbourg ; des* Communistes *d'Aragon ; du* Point du jour *de Daquin , des efforts réalistes de nos peintres ; des* Poèmes politiques *d'Éluard, pour ne citer que cela, qu'offrez-vous ? Antonin Artaud, Léon Werth, Hervé Bazin ?*

Les écrivains et les courants littéraires condamnés sans analyse sont ceux auxquels Maurice Thorez faisait allusion dans son discours de Strasbourg, lorsqu'il demandait aux « *intellectuels désorientés* » de se « *détourner des faux problèmes de l'individualisme, du pessimisme, de l'esthétisme décadent* » (cité par André Stil, *Les Cahiers du communisme,* p. 988).

André Wurmser I donne Proust et Stendhal comme contre-exemple de la littérature progressiste : « *ce n'est pas au lecteur parallèlement penché sur*

---

probablement son texte le plus anticommuniste. Si dans les années 1946-1947, la presse communiste le traitait déjà de « *rat visqueux* » (Touchard, 1977, p. 312) ou de « *fossoyeur et laquais* » (Pol Gaillard dans un article de *La Pensée*, novembre-décembre 1947), en 1948, au congrès des écrivains de Wroclaw, Fadéev, le président de l'Union des écrivains soviétiques le qualifia de « *hyène dactylographe* » (Desanti, 1975, p. 115) ; il faudra d'ailleurs attendre 1966 pour que *La Nouvelle Critique* consacre un numéro à Sartre.

son nombril, qu'Aragon s'adresse […] *Un tel livre est le contre-pied exactement, de la littérature de traîneurs de savates, de la littérature moisie, de la littérature nihiliste, de la littérature pour la littérature* » ; ce qu'il entend exactement par "littérature moisie" ou "littérature nihiliste" est renvoyé au bataillon imprécis de l'ennemi toujours menaçant.

4. Une nouvelle esthétique : le réalisme socialiste

Les Communistes est considéré comme un apport de la tradition du réalisme français au réalisme socialiste, selon l'impulsion donnée par Aragon lui-même. Le syntagme de « *réalisme socialiste* » figure sous la plume de Marcel Cachin en 1950, repris trois ans plus tard par Isaac Anissimov, le directeur de l'institut Gorki de Moscou, dans sa préface à l'édition soviétique des *Communistes*. René Lacôte dans *Parallèles 50* écrit : « Les Communistes *doivent permettre* […] *de mesurer les possibilités d'épanouissement qu'apporte à l'art du romancier le réalisme socialiste* » et décrit le réalisme socialiste comme une « *méthode qui permet le renouvellement de notre art et de notre littérature en les replaçant dans leur tradition nationale* ». André Parreaux tente lui aussi succinctement une définition : « *Aller au fond des choses, c'est ce que nous appelons réalisme. Et le fond des choses, c'est aujourd'hui la lutte des communistes contre la servitude* […], *contre la guerre et la misère, qui en sont la suite obligée. Cette lutte est une lutte épique. Voir et dépeindre le caractère épique de cette lutte, c'est ce que nous appelons le réalisme socialiste* ». Le réalisme socialiste est ici plus jugé qu'explicité ; « *aller au fond des choses* » procède du raisonnement axiologique qui rend compte d'une qualité, mais ne dit strictement rien sur ce que doit être, littérairement, le réalisme socialiste. Plus loin, l'équation réalisme socialiste = description de la lutte des communistes nous invite à penser qu'un livre se réclamant du réalisme socialiste met obligatoirement en scène des acteurs communistes. À partir de cette mince indication sur le sens du syntagme, le roman sera "étiqueté". La définition de cette nouvelle esthétique repose essentiellement, nous le verrons, sur des critères de contenus. Le syntagme « *réalisme socialiste* », finalement peu fréquent pour caractériser la nouvelle littérature, est plutôt implicitement présent dans la série de qualités reconnues au roman.

Un livre optimiste

Une des conditions nécessaires à l'accomplissement d'une « *littérature optimiste* » est que l'écrivain ait « *connu ce dont* [il] *parle en homme du parti, lié à la vie, en militant que le parti aide à conserver à tout moment la juste perspective* » (Stil, *Les Cahiers du Communisme*, p. 995). Auguste Lecœur cite Thorez, qui préconisait « *une littérature résolument optimiste, tournée vers l'avenir, exaltant l'effort, la solidarité, la marche vers une*

société meilleure qui est à bâtir de nos mains et que nous bâtirons ».

En quoi réside l'optimisme des *Communistes*, Lecœur ne le dit pas, notant simplement que ce roman répond aux vœux du secrétaire général. André Stil, qui a lu l'ensemble du roman est à peine plus précis ; il trouve dans *Les Communistes* « *la certitude de la victoire, de notre victoire* », y admire les héros communistes comme Joseph Gigoix ou les mineurs du Pas-de-Calais qui apparaissent dans le tome V. En d'autres termes, ce livre est optimiste car il présente une galerie de personnages "positifs".

Un livre utile

À l'opposé de « l'art pour l'art » décrié par André Wurmser à la suite de Jdanov, *Les Communistes* est perçu comme un livre "utile" non seulement pour comprendre l'actualité ou pour interpréter justement une histoire où les communistes ont souvent été discrédités, mais aussi, parce qu'il contient une "leçon" morale, une « *leçon de fidélité* », à laquelle s'ajoute « *une autre leçon* » : « *celle de la patience nécessaire en face des autres hommes* » (André Parreaux cite l'épisode où Raoul Blanchard explique le pacte germano-soviétique au socialiste César Dansette, p. 113)[30].

Il est également utile car « *il nous apprend à étouffer toute tendance à la schématisation dans notre littérature* » (Stil, p. 997) ; loin de rabâcher « *à chaque page, un argument politique ou un mot d'ordre* » (p. 998), il « *aide à lutter contre cette tendance sectaire à considérer de façon un peu méprisante tout ce qui dans le roman n'a pas directement trait aux problèmes politiques* ». Cette opinion est minoritaire dans nos articles principalement attachés aux contenus directement politiques de l'œuvre et boudant, il est vrai, la dimension proprement romanesque et stylistique du texte.

La littérature progressiste doit être didactique et servir d'instrument de connaissance du réel. Aragon en remplit le contrat : « *À ses yeux, la littérature est le guide et l'éducatrice du peuple* » (Marcel Cachin, 1950) ; en effet, « *des hommes et des femmes du peuple trouvent dans ce qu'il écrit* […] *l'explication de leur action* » (Pierre Hervé, *L'Humanité*). Ce roman est « *nécessaire* » (André Wurmser) car il peut servir d'argumentaire aux militants contre les campagnes anticommunistes ; par exemple, à propos de la "désertion" de Maurice Thorez pendant la guerre[31].

Une conception scientifique de la littérature

La critique littéraire communiste repose sur une conception prétendument "scientifique" de la littérature ; de la même façon qu'ils ont

---

[30]. La formule, courante, se retrouve par exemple chez Wurmser III, qui parle d'« *une leçon si claire* ».

[31]. Jacques-Francis Rolland cite l'argument de Cesbron, le député communiste mobilisé, à son capitaine : « *le poste dangereux du soldat Thorez, eh bien, il est contre Hitler, à la tête de ce Parti* » (II, p. 269).

promu le marxisme comme science, les communistes tiennent à établir le pendant de cette "scientificité" en littérature : « *Le roman va cesser d'être étude des exceptions pour devenir science du général* » déclare Jean Marcenac dans *Europe*.

Pour les critiques militants, la scientificité du réalisme socialiste passe par des recherches historiques. Le romancier procède par enquêtes, relevés, et accumule toute une documentation, à la manière d'un Zola constituant ses "carnets" préparatoires à l'écriture romanesque. André Stil s'est penché sur l'écriture du cinquième tome[32]. En travaillant à la manière d'un historien, Aragon donne une fois de plus, une « *grande leçon* » au réalisme socialiste. La méthode "scientifique" du romancier, à la fois « *ingénieur des âmes* » (Staline) et historien, se révèle d'abord dans l'« *exactitude documentaire* » (p. 992) de ses informations, ensuite dans la mise en scène de personnages romanesques « *solidement plantés sur une connaissance scientifique des ressorts véritables de l'action des hommes* », qui s'appuie sur la « *méthode marxiste-léniniste* », mais aussi sur de multiples interviews, troisièmement dans les descriptions de lieux réels personnellement visités, enfin, dans le souci de faire parler à des personnages « *le langage vrai de leur milieu* » (p. 993).

On peut se demander ce qui est nouveau dans tout cela, ce qui diffère de la méthode de travail des écrivains réalistes en général ; à regarder ce texte un peu plus attentivement, il apparaît que le mot « *scientifique* » surgit neuf fois dans un peu plus d'une page[33] dans une sorte de scansion mécanique, voire tautologique. André Stil met sur le même plan des faits qui pourraient éventuellement relever d'une certaine « science » (le lecteur peut aller vérifier si les descriptions de lieux par Aragon correspondent bien à la réalité) et d'autres que nul ne peut vérifier, ni soumettre à aucune autre "expérimentation", puisqu'ils concernent des personnages fictifs. Abus de langage d'autant plus pervers, qu'il amalgame utilisation raisonnée et utilisation abusive d'un terme.

Le discours d'André Stil prétend être un discours "scientifique" sur un objet qui, selon lui, porte toutes les garanties de la scientificité ; or, pas plus que le roman d'Aragon, son commentaire n'est bien sûr "scientifique". On retrouve au contraire une des caractéristiques du discours idéologique, qui « *nie sa non-scientificité et s'arroge un degré d'évidence auquel il ne peut prétendre* » (Reboul, 1980, p. 80).

---

[32]. Jean Fréville, lui aussi, insiste longuement sur les recherches menées par Aragon pour écrire son roman : voir *La Pensée* n° 39, p. 88.

[33]. Plus une occurrence de « science », sans compter le titre qui est celui que j'ai emprunté pour ce sous-chapitre : « une conception scientifique de la littérature ».

5. Une lecture référentielle et politique du texte

« *Tout texte écrit a le potentiel d'être ou n'être pas littérature, selon qu'il est reçu (plutôt) comme spectacle ou (plutôt) comme message* » écrivait Gérard Genette dans *Figures*[34]. La lecture du lecteur non poéticien semble bien être spontanément référentielle[35], qui met en correspondance le modèle de monde proposé par le texte et celui d'une expérience vécue. Un lecteur "naïf" se demande, par exemple, si l'histoire racontée dans le monde du texte peut survenir dans celui de son expérience. Michael Riffaterre explicite les raisons de ce mode de lecture : « *le jeu de la communication littéraire étant joué selon les règles du langage* […], *le lecteur perçoit le texte en fonction de son comportement habituel dans la communication ordinaire ; un texte non figuratif sera reconstitué, rationalisé comme figuratif*[36] ».

Pour Siegfried Schmidt, la littérarité résulte non du texte lui-même, mais d'une convention de lecture. Quand elle est respectée, elle règle l'évaluation sémantique qui fait le pont entre le monde du texte et le monde de notre expérience et permet une lecture adéquate, c'est-à-dire littéraire. Celle-ci se fonde sur deux règles : l'une, impliquant la « *suspension de la référence*[37] », consiste à ne pas évaluer le texte à l'aide des catégories de vérité (la question de savoir si une proposition est vraie n'est pas pertinente dans le cas de textes littéraires) ou à le mettre en rapport avec la structure référentielle du monde de notre expérience, mais avec des catégories comme "nouveau", "intéressant" ou "passionnant". L'autre propose de considérer le monde du texte comme un monde autonome et d'examiner le texte sous son aspect formel (construction, structures), en le comparant éventuellement avec d'autres.

Robert Escarpit s'est, lui, attaché à définir la lecture littéraire par sa non-fonctionnalité et la littérature par son « *aptitude à la gratuité* » : « *est littéraire toute lecture non fonctionnelle, c'est-à-dire satisfaisant un besoin culturel non utilitaire* » (Escarpit, 1958, p. 21). Il place dans la catégorie des lectures fonctionnelles, « *la lecture du militant ou de l'autodidacte. Le livre est dans ce cas l'instrument d'une technique de combat ou de promotion sociale. Il s'agit de lire pour acquérir une culture, non d'abord pour jouir de la lecture : la motivation littéraire peut exister mais elle est secondaire* » (Escarpit, 1958, p. 118).

Force est de constater que *Les Communistes* fut lu selon un régime réfé-

---

34. P. 146, cité par Rubin-Suleiman, 1983, p. 31.

35. Thomas Aron, *Littérature et littérarité : Un essai de mise au point*, Les Belles-Lettres, 1984, p. 33.

36. Michael Riffaterre, *La Production du texte*, Seuil, 1979, p. 10.

37. Siegfried J. Schmidt, « Towards a pragmatic interpretation of "fictio-nality" » *in Pragmatics of Language and Literature* sous la direction de Teun A. Van Dijk, Amsterdam ; Oxford : North-Holland Publishing Company. New York : American Elsevier Publishing Comany Inc., 1976, p. 174.

rentiel et non selon un régime littéraire (*cf* Aron, 1984, p. 59) et ceci, pas seulement par le lecteur naïf. Le traitement de la question du réalisme est sur ce point éclairante.

Du réalisme à la réalité

Si « *réalisme socialiste* » n'est pas un syntagme aussi fréquent que l'on aurait pu s'y attendre, « *réalisme* » est volontiers employé pour désigner le roman. Mais, plus encore, c'est « *réalité* » qui vraiment court sous la plume de la critique. Or si les premiers termes inscrivent *Les Communistes* d'Aragon dans le champ de la littérature, le dernier le fait basculer dans l'Histoire.

« *Le monde tel qu'il est* » et « *les choses comme elles sont* » servent successivement à Jean Marcenac pour rendre compte de la justesse des descriptions sociales du roman. Chez Jean Fréville également, la « *réalité* » est la notion dominante, une « *RÉALITÉ SI ÉVIDENTE qu'elle entraîne et implique une prise de conscience* »… jusque chez les ennemis des communistes (*La Pensée*, p. 90). Affectant de faire preuve de "bon sens", René Lacôte s'interroge : « *Où veut-on que l'écrivain réaliste prenne la matière de son œuvre SINON DANS LA RÉALITÉ* ? ». Quant à André Wurmser III, poussant cette lecture référentielle dans son ultime retranchement, il parachève par cette phrase sa démonstration sur les mérites respectifs de *Quatre-vingt treize* de Victor Hugo et des *Communistes* de Louis Aragon : « *Il n'y a dans* Les Communistes *QUE LA RÉALITÉ SANS AUCUNE ADJONCTION* »…

Le constat établi selon lequel une œuvre réaliste ne saurait être qu'une vitre parfaitement transparente posée sur le réel, le rôle du romancier va se trouver réduit à peu de choses. André Wurmser V assène crûment : « *Le devoir du romancier est de montrer et non de démontrer, mais MONTRER LA RÉALITÉ* […] ». Aragon n'invente rien : il reproduit ou donne à voir le réel ; « *il se BORNE* […] *à rappeler, à noter avec de saisissants commentaires, les faits, les gestes, les textes indiscutables* ». Dans cette phrase de Marcel Cachin le verbe révèle l'extraordinaire réduction subie par le travail créateur de l'écrivain.

Un livre « vrai »

L'œuvre en vient à être traitée comme un document socio-historique. La « *chaîne connotative* » suivante (Eco, 1984, pp 81-82), repérable dans presque tous les textes, assure le passage du signe au référent : *actualité-réalité-vérité-objectivité* chapeautée par le terme *histoire*, à son tour matrice conceptuelle de cette autre chaîne : *progrès-avenir-perspective-temps*.

Chez Pierre Abraham par exemple, nous lisons cet enchaînement révélateur : « *faits* […] *exacts* » – « *lois historiques* » – « *recherche puis publication de la vérité* » – « *événements* […] *narrés dans leur vérité* » – « *vérité humaine* » – « *vérité inhumaine* » – « *leur stricte vérité éparse* » – « *à l'école de la réalité* » – « *événements et personnages bien réels* » – « *la vérité avec la-*

quelle […] » (quatre occurrences de ce dernier syntagme) – « *Vérité. Confiance* » (deux occurrences). Le décompte révèle que le terme de « vérité » revient onze fois. Pour Jean Marcenac également (*Europe*), « *la clé du monde que nous avons sous les yeux est dans l'histoire* » ; le roman permet d'atteindre « *la VÉRITÉ NUE* » et avec *Les Communistes*, nous sommes devant « *la réalité physique du monde la plus simple* » : « *la réalité objective* ». Auguste Lecœur tient lui aussi ce même discours : « *Aragon a mis ses dons, son talent AU SERVICE DE LA VÉRITÉ* ». « *COMME C'EST PROFONDÉMENT VRAI,* écrit-il plus loin, *les scènes de l'amour naissant, COMME C'EST VRAI, la scène du laminoir, COMME C'EST VRAI, la discussion syndicale, la réunion de cellule, COMME C'EST VRAI l'attitude des uns et des autres* » et en arrive à la formule paradoxale suivante, choisie comme intertitre dans l'article : « Les Communistes, *une création vraie*[38] ». Quant à Pierre Daix, est emblématique le titre de son article consacré au tome V : « Exactitude documentaire et vérité artistiques » (*La Nouvelle Critique* n° 27).

Le discours sur la vérité qui juge l'œuvre non en fonction de critères esthétiques (beau-laid) mais en fonction de critères logiques (vrai-faux), informe l'ensemble des articles du corpus "presse militante" : « *hommage définitif à la VÉRITÉ historique* », « *l'histoire VRAIE de ces sombres journées* » (Cachin, 1949), « *L'heure de VÉRITÉ a sonné* » (Marcenac dans *Ce Soir*), « *Cécile, délicieuse de VÉRITÉ et de fraîcheur* » (Fréville dans *L'Humanité*)…

Bien entendu, la critique communiste dénie au roman toute volonté de propagande : « *Il ne s'agit pas ici d'hagiographie ou de légende dorée, encore moins de propagande* » déclare Jean Fréville en 1949, et deux ans plus tard : « *En vain nos adversaires crieront-ils à la littérature de propagande. Cette vérité qu'ils ne peuvent nier, elle les accable* ». Ce sont les autres (c'est-à-dire la critique bourgeoise) qui voient dans cet ouvrage « *un simple pamphlet de propagande* » lui refusant « *la qualité de roman* » (Furet *et alii*). En fait, accablé par une vérité qu'il n'ose admettre parce qu'elle remettrait en question son pouvoir et ses convictions politiques, l'ennemi se bouche les yeux et crie à la propagande : « *Propagande ?,* lance André Wurmser, dans *Les Lettres françaises* n° 259. *Et bien, quoi : ce n'est pas la faute d'Aragon si rien qu'à dire LA VÉRITÉ il sert sa cause*[39] ». La déférence particulière du critique envers ce concept « *capital* » est sensible dans la typographie adoptée : « *Aragon dit VRAI* » (article II)[40].

---

[38]. Écho littéral, quoique sans doute involontaire, à ces propos chez Stil : « *De tout cela sort LA VIE VRAIE. Oui, il est profondément CONFORME À LA VÉRITÉ, que* […] *Oui, c'est profondément VRAI que* […] » (p. 992).

[39]. Les capitales sont ici d'André Wurmser. On lit exactement la même idée chez André Stil, dans une formulation similaire (*Les Cahiers du communisme*, p. 998).

[40]. Chez Daix (*La Nouvelle Critique* n° 27), des italiques soulignent les termes *véridique* et *véridiquement*.

À l'appui de cette lecture qui voit dans le roman d'Aragon l'image même de l'objectivité, un argument est fréquemment invoqué : le fait que le livre mette en scène, non seulement des personnages communistes, mais également des personnages appartenant à toutes les couches de la société et de toutes les obédiences politiques ; les communistes, « *il n'y a pas qu'eux* » dans ce roman notent André Parreaux et Jean Noaro ; au contraire « *toute la France est représentée dans ce "roman de France" à multiples facettes* » (Jean Fréville, *L'Humanité*) qui donne une « *image fidèle dans toute sa complexité* » de la société française (René Lacôte).

Aragon ne cherche jamais à prouver quoi que ce soit : les faits « *parlent d'eux-mêmes* » (Jean Fréville, *La Pensée*, p. 90) que nul ne peut contester. L'on trouve là le grand cheval de bataille d'André Wurmser, s'élevant avec véhémence contre les « *falsificateurs de l'histoire* » : « *Les faits sont là, irréfutables* […] *Les paroles et les actes des communistes au front, et de leur parti sont là, irréfutables* ». « *Il suffit de* » martèle-t-il à quatre reprises, puisant à chaque fois un nouveau "fait" irréfutable, dans la "geste du Parti"[41].

Le cas de Jean Noaro (*France d'abord*) est typique d'une critique qui privilégie le référent au détriment du texte : dans un article de 1026 mots, il invite tout d'abord le lecteur à se souvenir des épisodes des années 39-40, sans que la moindre allusion au roman proprement dit soit perceptible. Enfin, plutôt que de donner un résumé du livre (à quoi le lecteur est en droit de s'attendre dans des "Notes de lecture"), Noaro propose un résumé des événements de l'été 39, contradictoire avec sa déclaration de principe : « *qu'on n'aille pas croire que son livre soit un livre d'histoire* […] *ou même un livre de propagande* ». Quant à Marcel Cachin, le moins qu'on puisse dire est que la question romanesque le laisse froid : non seulement le roman n'est jamais désigné autrement que « *volume* », « *ouvrage* » ou « *pages si vivantes* », mais il ne mentionne même pas l'existence de *personnages*. Tout se passe comme s'il avait improvisé un article à partir des indications péritextuelles et de sa propre connaissance de l'époque.

Même des critiques plus littéraires comme Marie Ghirardi (*La Pensée* n° 32) dérivent vers une interprétation historique. Par exemple, quand elle évoque la raison de la guerre (« *mater la classe ouvrière* »), cette critique donne des informations qui ne sont pas tirées du roman[42]. On est bien alors sorti du cadre de la littérature.

Un manuel d'histoire

La prétention des communistes à s'approprier l'Histoire affleure sous la plume de Marcenac : « *l'ampleur de vue* [d'Aragon] *n'est pas seulement la*

---

[41]. Par exemple : « *Il suffit de* […] *citer le nom des soldats communistes qui firent leur devoir* » (*Les Lettres françaises* n° 363).

[42]. Il s'agit du remplacement de la semaine de 40 heures en 1939 par la semaine de 45, et des heures supplémentaires payées à 75 pour cent.

sienne. Il ne regarde pas où il veut, mais où il faut. La direction du temps c'est l'histoire qui la donne. Et LE SENS DE L'HISTOIRE [...] CE SONT LES COMMUNISTES QUI L'ENSEIGNENT » (*Europe*). Ce type de déclarations a constitué durant toutes les années cinquante (et bien au-delà) un des ciments de la pensée communiste. L'idée que le parti détenait le sens de l'histoire, largement répandue dans des franges idéologiquement proches du PCF, avait motivé nombres d'adhésions ou "compagnonnages" ; les intellectuels en particulier, craignaient de manquer le train de l'histoire, de rester isolés sur le bas côté des événements tandis que la classe ouvrière, révolutionnaire, se serait emparée du pouvoir, grâce au marxisme-léninisme, cet instrument scientifique de connaissance et d'explication du réel[43].

L'idée que les générations à venir allaient découvrir et comprendre les événements des années terribles dans les *Communistes* est exprimée par Marie Ghirardi : « *Je songe ici à certain écrivain du début du siècle, Georges Sorel, je crois, qui déclarait avoir plus appris d'histoire dans* La Comédie humaine *de Balzac que chez les historiens de l'époque. On en dira autant, n'en doutons point, des* Communistes *d'Aragon* » (*La Pensée* n° 32, p. 90) et par André Wurmser : « *nos enfants apprendront sans doute l'histoire de la guerre de 1940 dans le tome V des* Communistes ».

De cette « *matière* » historique (J.-F. Rolland), les critiques militants disent qu'elle est juste, "irréfutable" et que par son roman, Aragon réduit à néant les tentatives des "falsificateurs", c'est-à-dire de tous les historiens anticommunistes. La lutte contre la falsification générale et principalement la falsification historique est un thème fondamental du discours communiste des années 50 ; comme les militants ont la conviction que l'ennemi ne perd pas une occasion pour dénaturer les faits historiques à son profit, ils vont s'employer à "démasquer" ces mensonges. L'abondance du lexème "faux" (sous ses différentes manifestations : "falsification", "falsifier" ou "falsificateur") est d'ailleurs tout à fait caractéristique des énoncés "staliniens" à quoi n'échappe pas le discours critique : « *Ce sera l'immense et durable mérite de la nouvelle œuvre d'Aragon d'avoir confondu avec éclat les* FALSIFICATEURS DE L'HISTOIRE, *outragée par les traîtres à la France et à la Paix* » écrit Marcel Cachin en 1949 ; *Les Communistes* est « *la dénonciation* IRRÉFUTABLE *des* FALSIFICATEURS DE L'HISTOIRE ». On peut énumérer la longue liste de leurs oublis volontaires (Wurmser II). Et si les personnages « *ont l'*IRRÉFUTABLE *référence historique pour eux* » (Lacôte), les faits eux-mêmes sont, eux aussi, absolument « *irréfutables* » (Wurmser V)[44].

---

[43]. Sur ce point, voir les témoignages d'intellectuels recueillis par Verdès-Leroux, 1983.

[44]. Le chapeau de l'article de Wurmser I interpelle : « *On est prié de réfuter* », tandis qu'il parle plus loin d'« *œuvre vaste et puissante, neuve et "à réfuter" (chiche !)* ».

À son insu, parce qu'il rétablit la vérité historique contre les "calomniateurs" de tous bords, Aragon est investi du rôle de « *justicier* », d'« *historien impartial* » (Marcel Cachin en 1950[45]). Il restitue aux années terribles « *leur véritable visage, déformé déjà par l'oubli ou le mensonge intéressé* » (Jean Fréville dans *L'Humanité*). Car cette « *vérité historique* » a été mise à mal, souillée, détruite, cachée par les ennemis du communisme, les historiens ou les écrivains de la classe bourgeoise (quoiqu'à cet égard, jamais un seul nom ne soit prononcé)… pourquoi tant de mensonges chez l'ennemi ? tout simplement, parce que la "réalité" décrite par Aragon « *gêne* » (Jean Fréville, *La Pensée*). *Les Communistes* a donc bien été accueilli avec un soupir de contentement ; enfin, disent les articles, voilà un livre qui, par sa "vérité", sa "réalité" va nous permettre, une bonne fois pour toutes, de réduire au silence ceux qui ne veulent pas croire que les communistes ont raison. C'est donc moins un roman qui est lu par la presse militante qu'un manuel d'histoire, promis à une incontestable postérité et dont la valeur est proportionnelle non seulement à la documentation accumulée, mais aussi au fait qu'il est écrit par un militant communiste, et qu'il s'appuie sur une expérience vécue, une histoire personnelle : « *sa vie a passé dans son œuvre* » note Jean Fréville en 1949 : « *sa riche expérience* […] *de militant clandestin, de dirigeant chargé de responsabilités et de tâches, il l'a déversée dans cette œuvre insigne* ».

Cette lecture du texte va se trouver confortée et justifiée par ce qu'André Wurmser nomme les « *révélations sensationnelles* » du cinquième tome : d'une part l'acceptation le 25 mai 1940 par l'URSS de livrer des avions à la France (tome V**, pp 137-139 – E2, II, pp 426-429), et d'autre part la réponse donnée à Anatole de Monzie le 6 juin 1940 par la direction du parti sondée sur ses intentions. Ce dernier texte, cité par Aragon (Tome V**, p. 326 et E2, II, p. 569), « *demande l'organisation de la défense de Paris, l'armement du peuple et la levée en masse* » (V**, p. 335) et va être célébré dans un extrait de *France-Nouvelle* le 6 juin 1951.

André Wurmser cite une demi-page du tome V** (p. 335) où Aragon confronte l'acceptation de l'URSS et la réponse donnée par le parti à Monzie le 6 juin 40, à l'attitude de Weygand, qui rédigea le plan de retraite sur Dunkerque (le 25 mai) puis abandonna la conception de la défense de Paris « *sans esprit de recul* » (le 6 juin). Cette antithèse entre le défaitisme de Weygand et la volonté communiste de défendre Paris se trouvait déjà dans *Fils du peuple* en 1949 : Maurice Thorez avait alors recopié le texte des propositions du Comité Central du 6 juin 1940 (p. 176). Le caractère de « *révélations sensationnelles* » doit donc être nuancé ; Aragon tout au plus

[45]. Les deux articles de Marcel Cachin développent cette idée : « *Ce sera l'immense et durable mérite de la nouvelle œuvre d'Aragon d'avoir confondu avec éclat les falsificateurs de l'Histoire, outragée par les traîtres à la France et à la Paix* » (*L'Humanité* du 9 juin 49).

contribua à une plus large diffusion de cet épisode loin d'être inédit.

Quant à la démarche des ministres Laurent Eynac et Monzie, qui avait projeté d'envoyer Pierre Cot en URSS pour demander une aide aérienne, elle n'était pas non plus entièrement inédite, puisqu'on en trouve une version romancée dans *La Chute de Paris* d'Ilya Ehrenbourg, publié en 1942 (p. 366-369). Pierre Daix qui mentionna l'épisode des avions soviétiques insista sur le fait que « *le roman établi*[ssait] *l'histoire* » et qu'il permettait de comprendre la défaite (*La Nouvelle Critique* n° 27). Des citations abondantes du roman précisaient « *la réaction du Général Huntziger, la fuite du Général Georges devant ses responsabilités* » (p. 127), puis les raisons du limogeage du Général Corap. Cette « *histoire de l'effondrement militaire s'assortit de la naissance des conditions de la guerre nationale* » : les communistes y furent en première ligne. Lecture historique et démonstration idéologique furent intimement tressées.

La réelle postérité du roman comme manuel d'histoire a sans doute contribué à l'avertissement qu'Aragon a placé en épigraphe de *La Semaine sainte*. Elle explique aussi, dès la parution du premier tome, dans un texte publicitaire signé de l'écrivain[46], l'affirmation suivante : « *Contrairement à ce qu'on a écrit, si ce roman, sans doute est profondément un roman politique, il n'en met pas moins en scène des personnages bien vivants. L'amour y tient la place principale* […] ».

Les personnages et leurs doubles : l'exemple d'Orfilat

L'invitation à une lecture strictement référentielle réside aussi dans la distribution du personnel romanesque, depuis le personnage totalement inventé jusqu'au personnage historique, voire encore vivant dans le monde réel. L'identification *des* personnages fut un premier pas vers l'identification *aux* personnages du roman. Si les critiques virent dans *Les Communistes* un roman à clé, ce n'est donc pas qu'ils ne savaient pas lire ou qu'ils tiraient exagérément le livre du côté du référentiel, mais c'est que le roman induisait en partie cette lecture – quoiqu'Aragon s'en défendît dans sa *Postface* (p. 600). Et que l'actualiser « *sémantiquement* » (pour reprendre l'opposition entre actualisation sémiotique et actualisation sémantique établie par Umberto Eco, 1987), revenait aussi à superposer des noms de personnes réelles aux noms presque transparents de certains personnages. En dépit de la difficulté du repérage des limites du vrai et de l'inventé (« *les personnages de roman sont ici indiscernables des personnages historiques* », Jean Marcenac, 1949), quelques critiques s'attachèrent à faire l'inventaire des personnages et de leurs clés : les « *vrais* », les « *vrais mais montrés sous un autre nom* » et « *les créatures purement romanesques* » (Jacques-Francis Rolland). Jean Fréville décrivit ainsi le personnel du roman en 1951 : « *des personnages historiques comme les généraux et les ministres, Benjamin Crémieux,*

[46]. Figurant au dos de *La Nouvelle Critique* n° 8, juillet-août 1949.

Étienne Fajon, des personnages réels sous des noms d'emprunt comme Felzer, Patrice Orfilat, Simon de Cautèle, des personnages de roman comme Jean, Cécile, le banquier Weismuller, l'avocat Watrin, la camarade Corvisart » (*La Pensée*, p. 88). En fait, si la majorité des critiques communistes comprirent quels êtres réels étaient représentés par Orfilat, Felzer ou Baranger, peu allèrent jusqu'à en nommer les "pilotis"[47], en dehors de Roger Payet-Burin qui identifia nommément deux personnages : de Cautèle et Orfilat (de Brinon et Nizan)[48]. Les allusions étaient en général elliptiques[49] : « *ceux qui identifient tel personnage inventé ne se trompent qu'à demi* » (René Lacôte), ou sarcastiques : « *Baranger sera et ne sera pas Langevin, sera et ne sera pas Jean Perrin, – et Patrice Orfilat, renégat trouillard et méprisable, ON L'IDENTIFIERA OU ON NE L'IDENTIFIERA PAS, selon que le lecteur aura oublié, on n'aura pas connu, ou se rappellera, au contraire, celui qu'Aragon ne nomme pas mais qui rend visite non pas à un fonctionnaire anonyme du ministère des Affaires étrangères mais à Benjamin Crémieux* […] » (Wurmser I[50]).

Sous ces propos, le lecteur de 1950 ne pouvait manquer de reconnaître le pilotis d'Orfilat, Paul Nizan, dont la sortie éclatante du PCF au lendemain du pacte germano-soviétique et la longue lettre parue alors dans *L'Œuvre*[51] étaient encore dans toutes les mémoires[52]. À partir des chapitres qui mettaient en cause Orfilat-Nizan, s'élevèrent les voix des redresseurs de tort du parti, principalement Fréville, Wurmser, Payet-Burin, Furet et Parreaux, dans les articles desquels le pharisaïsme le dispute au règlement de compte le plus calomnieux. Car Orfilat-Nizan était la figure type de l'ennemi le plus violemment dénoncé par la critique stalinienne : celui qui a renié le parti se place en effet tout en haut de l'échelle du mal. De façon significative, Jean Fréville, résumant en dix lignes le tome I (dans *La Pensée*) n'en consacre pas moins de trois à évoquer l'épisode Orfilat, le tiers de son résumé, alors que le

---

47. André Wurmser II reconnaît « *quelqu'un dans le goût de feu Louis Renault* » dans le personnage de Fred Wisner.

48. Dans *France-Nouvelle* n° 179 du 5 mai 49 : « *Simon de Cautèle, avec son immense nez bourbonnien, sa tête d'oiseau déplumé, ce petit homme qui se taille de si beaux succès sous l'égide du Comité France-Allemagne, c'est de Brinon* ».

49. En 1982, Charles Haroche reconnaîtra dans *Les Cahiers du communisme* que « *l'image* [de Paul Nizan] *pouvait être représentée par Orfilat* » (*Les Cahiers du Communisme* n° 9, septembre 1982, p. 105).

50. La question du renégat intéressait André Wurmser depuis longtemps, qui publia en 1937 chez Gallimard, *Variations sur le renégat*.

51. Pour une analyse comparée du personnage d'Orfilat et de son "pilotis", Nizan, ainsi que la confrontation entre *La Conspiration* et *Les Communistes*, l'article de Jean-Claude Weill est incontournable : « Patrice Orfilat, Paul Nizan… » *in Faites entrer l'infini* n° 11, juin 1991, pp 10-12.

52. Sans compter "l'affaire Paul Nizan", déclenchée en mars 1947 par l'article des *Temps modernes :* « Le cas Nizan » qui réclamait des éclaircissements au sujet de rumeurs malveillantes distillées par les communistes (voir Lavoinne, 1984, p. 494).

personnage n'est présent que dans deux chapitres sur vingt-cinq (le XIV et le XV). Il y a donc une véritable focalisation sur ce personnage, « *renégat* », « *journaliste poltron venu au communisme pour y faire carrière, déjà déçu dans ses ambitions, et qui, à l'heure du danger, passe à l'ennemi* » (Jean Fréville, *L'Humanité*). Jean Fréville ne mentionne pas la clef du personnage, évidente pour de nombreux lecteurs comme en témoigne l'article de Roger Payet-Burin dénonçant dans *France-Nouvelle* « *cette poignée d'ambitieux qui voulaient se servir du Parti* » et qui « *ont été forcément déçus, et s'en vengent à partir du jour où le parti ne peut plus que les gêner : COMME CET ORFILAT, EN QUI L'ON NE PEUT MOINS FAIRE QUE DE RECONNAÎTRE PAUL NIZAN* ». André Parreaux donne lui aussi l'épisode Orfilat comme contre-exemple à la fidélité communiste, citant Benjamin Crémieux : « *Comment allez-vous vous arranger avec vous-même* » (I, p. 161).

Trois champs lexicaux sont combinés dans ces textes pour qualifier Orfilat : la traîtrise ("traître", "passe à l'ennemi", "renégat"[53]), l'ambition ("l'arriviste Orfilat", "se servir du parti", "ambitieux" "y faire carrière"), et la peur ("poltron", "peur quasi physique").

Furet-Matheron-Verret dressent un panorama de toutes les réactions des personnages à l'annonce du pacte germano-soviétique et s'arrêtent longuement sur le cas Orfilat (pp 112-113). Si on relit les chapitres XIV et XV du premier tome à la lumière de leurs commentaires, on se rend compte qu'ils se sont contentés de reformuler – sans aucunement exagérer – des segments du texte aragonien :

◆ « *entièrement coupé des masses* » :

Patrice se cache tandis que le communiste infirme qui distribue *L'Humanité* se fait sauvagement agresser (p. 165).

◆ « *vie de bohème* » – « *le désordre moral de sa vie privée* » :

Patrice erre dans les rues de Paris[54] ; il est allé au cinéma « *sans autre raison que le peu d'envie de coucher avec Josette* » (p. 156) ; il se dispute avec sa femme Édith qui l'accuse de « *coucher avec la terre entière* » (p. 153).

◆ « *son débraillé physique et dans le désordre matériel de son intérieur* » :

Patrice est « *une loque* » à qui sa femme « *dit sans trop d'étonnement : "Tu ne te laves pas" et lui qui était là à repasser dans un œillet de son soulier gauche le lacet craqué la veille maintenant sans bout ferré, il dit sans lever la tête : "Pas aujourd'hui"* » (p. 153), il se ronge les ongles (p. 154),

---

[53]. Dans l'article d'André Wurmser III, on peut lire une autre allusion à Nizan dans ces phrases qui permettent de diffamer Sartre : « *les RENÉGATS de 40, les TRAÎTRES, M. Sartre les ramassera dans leur boue pour en construire le "vrai" communiste. Étonnez-vous qu'il en ait les mains sales !* ».

[54]. Tandis que, dans le même chapitre, Michel Felzer, doublon de Georges Politzer, est montré au travail, ce qui tend à mettre en évidence l'oisiveté et l'inutilité de Patrice Orfilat.

son logement est « *comme le déchet de l'un d'eux* [des appartements] » et présente un « *papier passé* » (p. 155).

◆ « *habitudes* » et « *mépris larvé* » :

Patrice ne respecte pas le sommeil de sa femme (p. 152) ; il lui dit avec « *méchanceté* » : « *Tu as les seins qui dégringolent* » ; « *elle n'aurait pas pu vivre avec un homme qu'elle n'aurait pas méprisé* » (p. 153) ; il fume sans « *attendre d'être dehors* » ; il tient Josette pour « *une idiote* » (p. 164).

◆ « *fragile édifice intellectuel* » :

Patrice « *pleurniche* » car ne sait plus sur quel pied danser politiquement (p. 153) ; son adhésion au parti repose sur un calcul de bénéfices et non sur une réflexion et un engagement : « *il faisait et recommençait sans cesse le bilan des gains et des pertes* » (p. 157) ; ses articles montrent « *des concessions de formes* […] *qui parfois pouvaient prêter à équivoque* » (p. 166).

◆ « *peur quasi physique* » et « *lâcheté foncière* » :

« *tout d'un coup la guerre était pour demain, et il tremblait, il était fou de peur, il en avait des sueurs froides* […] *Il se voyait mort. Il avait peur* » (p. 159) ; « *sa voix tremblait de l'incertitude de l'avenir* » (p. 160) ; il « *gémissait* », « *il avait pleuré après une heure du matin* […] *le poltron* », « *besoin urgent de protection* » (p. 160) ; il se met à pleurer devant Crémieux (p. 160).

◆ « *mauvaise conscience* » :

« *au coin de la rue où se réunissait la cellule* […] *il avait pressé le pas* […] *il rigola tout haut se payant sa propre tête* » (p. 156) ; il éprouve de « *vagues remords de conscience* » (p. 166).

◆ « *sa trahison* » :

Il choisit entre « *tirer son épingle du jeu ou se laisser embouscailler avec les autres* » (p. 154) et s'identifie à Barbey d'Aurevilly, le Versaillais : « *personne ne se souvenait plus qu'il avait été un espion, un traître* » (p. 171).

Qu'on ait, depuis, réduit *Les Communistes* à l'épisode Orfilat est certainement profondément injuste eu égard à l'ambition du roman, mais la schématisation est ici moins le fait des critiques que d'Aragon lui-même. Sa représentation du traître tire son sens d'une opposition systématique avec la figure du bon communiste, l'intellectuel Michel Felzer (que caractérisent sa confiance sans faille en son parti, l'exemplarité de sa vie de couple[55], le travail acharné et le courage intellectuel), radié lui aussi de la version de 1966. En effaçant ce couple disjonctif, celle-ci a voulu gommer la brutalité d'un manichéisme emblématique des années 50. On n'ira pas jusqu'à accepter l'équivalence scandaleuse que Dominique Jamet établissait dans *Marianne* du 4 mai 1998, entre cet aspect de la réécriture et la pratique stalinienne des retouches de photographies. Il ne s'agit pas d'assimiler abusivement la refonte du roman à une pratique politique ; les raisons profondes de ce remaniement, reléguant, il est vrai, Paul Nizan à un

[55]. Voir Jacqueline Lévi-Valensi, « Le couple dans *Les Communistes* » *in RCAET* n° 7, 2000.

« *innommé*[56] » des *Œuvres Romanesques Croisées*, touchent à l'évolution de la réflexion d'Aragon sur la question du traître, qui, problématisée, deviendra obsessionnelle dans *La Semaine sainte* ainsi que l'a montré Patricia Principalli[57], avant d'investir les derniers romans comme métaphore de l'écriture ou de la lecture. Alexandre Berthier, qui à l'instar d'Orfilat se ronge les ongles, expression du malaise occasionné par la trahison, sera, dans *La Semaine sainte*, une figure beaucoup plus complexe et attachante. En 1949, la caricature conforta le schématisme idéologique des lecteurs de gauche comme de droite. Aragon condamnait sans ambiguïté comme traître celui qui change de camp politique ; *La Semaine sainte* révélera la brisure du temps des certitudes.

Notre histoire : l'hymne au parti et à ses héros

La quasi contemporanéité de la diégèse et de la date de publication du roman, à peine dix ans après les événements racontés, explique pour une bonne part, à la fois la lecture directement politique, et la lecture proprement affective de l'œuvre, par laquelle le lecteur s'identifia aux personnages, adopta leurs émotions, colla à l'histoire narrée qui réactualisait la sienne propre. Tous les critiques soulignèrent que *Les Communistes* répondait à une exigence d'actualité. Braquant en 1949 son regard sur la période 1939-1940, Aragon souscrivait à la contrainte d'actualité inhérente au "genre" réaliste socialiste : « *Ce récit, qui a de la vie les tumultes et les soubresauts, en nous livrant à la fois le dessus et le dessous des cartes* NOUS FAIT VIVRE DES HEURES QUE NOUS AVONS TOUS CONNUES, QUI SONT NOTRE PASSÉ COMMUN » écrivait Luc Decaunes dans les *Cahiers du Sud*. Les non-communistes furent eux aussi touchés par cette dimension d'actualité.

Pour les hommes de 1950, la drôle de guerre et la défaite appartenaient au passé immédiat et les répercussions de ces événements sur leur présent, à peine quatre années après la libération, étaient encore vivaces : ils allaient re-vivre, grâce à leur lecture, des moments loin d'être effacés de leur mémoire. Ce qui, à nos yeux de lecteurs des années 90, revêt le caractère indifférent de la donnée historique, n'était pas alors dépouillé des passions attachées à la politique contemporaine. Et la réserve ou le silence de certains critiques à l'égard du roman pourraient provenir de ce que l'histoire n'était alors à leurs yeux que de la politique[58].

---

[56]. Mireille Hilsum, « La figure du traître : une silhouette blanche ménagée dans la toile » *in RCAET* n° 5, pp 63-86.

[57]. Voir Patricia Principalli-Richard, La Semaine sainte *d'Aragon : un roman du "passage"*, Thèse Paris VIII-Vincennes, 1995, p. 96 - L'Harmattan, 2000.

[58]. Ceci est notamment l'hypothèse de Jean Spangaro, dans un article sur *La Semaine sainte* (*L'École et la Nation,* février 1959).

L'émotionnel est donc fortement inscrit dans les articles des critiques militants qui ont tous vécu la période 1939-1940, et trouvent là matière à une identification très marquée. Tout se passe comme si le roman réactivait les souvenirs de la guerre et des années terribles, rejoués dans la mise en texte du "nous", autour duquel se tissent les paradigmes de la douleur, de la souffrance et de la révolte. Je citerai ici trois extraits révélateurs de cette émotion, liée à un puissant sentiment d'identification :

> *Le lecteur intègre sa propre aventure dans la grande aventure, s'incorpore dans l'œuvre, avec les pensées et l'attitude qui furent siennes, sa douleur, son indignation, sa colère ressuscitées.*
>
> (Fréville, *La Pensée* n° 39, p. 89)

> *Ce roman, voilà que nous en suivons la succession des épisodes, non à la manière objective qui est celle du spectateur dans son fauteuil, même passionné, mais avec l'anxiété qui s'attache au déroulement de faits actuels, lourds de tout l'avenir inquiétant qu'ils contiennent. Tant l'immédiat passé ressemble à notre présent et s'identifie parfois avec lui.*
>
> (Ghirardi, *La Pensée* n° 33, p. 125)

> *une émotion jamais éprouvée auparavant qui renouvelle notre souvenir profond du grand drame historique que nous avons vécu, à ne plus savoir par moment ce qui est de notre mémoire, ou de l'imagination d'Aragon.*
>
> (Stil, *Les Cahiers du Communisme*, p. 991)

L'article de Noaro est entièrement bâti autour d'une identification essentielle au roman et à ses personnages et l'emploi du "nous" traduit l'affectivité de son article : « *qui que nous soyons, pris nous-mêmes dans le récit,* […] *nous nous y intégrons d'autorité* […], *nous en devenons un personnage* ». Débutant par une série d'interrogations, dans une invitation au souvenir et à l'introspection, il constate finalement : « *nous revivons avec des serrements d'entrailles, des regrets, des indignations, cette période* […] ». Il y a une sorte d'appropriation par les communistes de ce roman qui les met en scène. Citons encore Jean Marcenac : « *le temps des* Communistes *est le nôtre – hier, aujourd'hui, demain –* […] *le temps que nous avons vécu, comme on dit, profondément* » (*Europe*, p 220) ; Jean Fréville : « [ce livre] *plonge dans une réalité qui fut la nôtre et à laquelle nous devons d'être ce que nous sommes* » (*L'Humanité*) ou Pierre Daix : « *Le roman* […] *est devenu aussi mon histoire, ton histoire, notre histoire à tous, notre roman à tous* » (*La Nouvelle Critique* n° 7, p. 80).

Identification, appropriation du texte qui revivifient les souvenirs personnels des militants, l'analyse du texte bascule inévitablement dans une espèce de grande euphorie de la reconnaissance mutuelle : oui, c'est bien nous qui sommes représentés dans ce livre, ce sont bien notre passé, nos espoirs et nos luttes qui sont décrits et celui qui nous renvoie une image si

fidèle de nous-mêmes est bien des nôtres. À la notion de Parti, le discours du militant accroche des valeurs qui s'organisent inlassablement autour de ces trois ou quatre idées :

◆ les communistes sont du côté de la raison : ils ont raison parce qu'ils détiennent la vérité, et ils détiennent la vérité parce qu'ils ont raison. La tautologie et l'évidence se relancent l'une l'autre. Faits pour "expliquer", les communistes apportent la bonne parole aux malheureux êtres qui ignorent encore d'aussi évidentes vérités :

> *il m'arrive souvent d'oublier que si c'est pour ça que nous sommes faits : DONNER LES ARGUMENTS, il ne suffit pas d'avoir raison pour convaincre ceux qui ont des raisons que la raison ne connaît pas. Malgré tout, communiste indécrottable, je crois que le lecteur des* Communistes *ne peut pas ne pas comprendre* (Wurmser II)

> *Si Raoul Blanchard, Cormeilles et Barbentane EXPLIQUENT, ce n'est pas là artifice de romancier se choisissant des porte-parole, c'est qu'ils sont communistes et que, EFFECTIVEMENT, LES COMMUNISTES EXPLIQUENT, EXPLIQUENT SANS RELÂCHE.*
> (Wurmser V)

> *Les communistes une fois de plus, ont raison. Ce qu'ils ont compris les premiers, il s'agit maintenant de le faire comprendre aux autres.*
> (Payet-Burin)

Indéniablement, le discours de ces deux critiques reproduit celui qu'on peut lire dans le roman (*cf supra* p. 33).

◆ les communistes sont au cœur du monde et de la vie : « *dans le roman comme dans la réalité, tout se détermine par rapport aux communistes* » lit-on dans *La Pensée* et chez Wurmser : « *les communistes sont au cœur du monde réel* » ou chez Parreaux : « *le problème qui est au centre de notre temps* [le communisme], *Aragon l'a bien mis au centre de son roman* ».

◆ le Parti Communiste détient seul le "sens national" : idée affirmée avec force dans la majorité de nos articles, elle paraît être à l'opposé de la situation réelle du Parti Communiste, de plus en plus isolé au sein de la nation entre 1949 et 1951, le comble étant atteint en 1952, au moment de la manifestation contre Ridgway ; sans doute le rappel du rôle "national" du parti pendant la guerre permet-il aux critiques communistes de redorer ce blason à un moment où le PCF n'est justement plus reconnu par la majorité du pays comme "national". Pierre Daix note que « *l'unité même de la nation* » fonde celle du roman ; au quatrième tome, « *pour chaque personnage commence de compter la manière qu'il a d'être français* » (*La Nouvelle Critique* n° 11, p. 94). L'absence de « *sentiment national* » chez les personnages bourgeois a été soulignée par Jean Fréville (*L'Humanité*) ou par

Marie Ghirardi (*La Pensée* n° 32, p. 90). En face, le prolétariat et les communistes jouent un « *rôle national* » (Furet *et alii*, p. 109), puisque leurs intérêts « *s'identifient avec ceux de la nation* » (Ghirardi, *La Pensée* n° 32, p. 91).

L'équivalence Parti Communiste = Nation est donc posée : Payet-Burin (« *le parti est au centre de la nation* »), Fréville (« *le Parti* […] *incarne la nation* », *L'Humanité*[59] et *La Pensée*), Ghirardi (« *le bien de la nation, c'est son bien propre* », *La Pensée* n° 33), de sorte que l'équivalence inverse peut, à son tour, être établie (anticommunisme = antination) : les anticommunistes furent forcément « *ennemis de la France* » (Fréville, *La Pensée*). Cette interprétation du roman perdurera dans les rangs communistes. Charles Haroche notera ainsi que « *le Parti Communiste français qu'on a voulu précisément rejeter hors de la nation* » incarne « *les merveilleux ressorts* » de la nation française (*Les Cahiers du communisme* n° 9, septembre 1982, p. 106).

◆ les communistes sont des héros : « *positifs* » et « *constructeurs de la vie nouvelle* » (Daix, *La Nouvelle Critique* n° 7), « *indomptables* » (Anissimov, Fréville), « *les meilleurs d'entre leur peuple* » (Anissimov[60]), « *les plus conscients, les plus courageux des travailleurs* » (Fréville, *La Pensée* n° 89), « *des esprits droits, des cœurs purs – des communistes !* ». Chez Wurmser V enfin :

> *Les communistes sont ces hommes qu'on peut tuer, dont on ne peut tuer la lutte* […] *Ils ne se suicident pas comme ce général* […] *On peut leur crever les yeux* […] *on ne peut briser leur confiance* […] *en la vie*.

◆ le Parti Communiste est "l'avant-garde" ouvrière du monde, détentrice d'un savoir extralucide sur les choses et l'histoire. Appartenir à ce "groupe" revient à se placer à la proue du navire historique et au-dessus des autres hommes : à propos de Lebecq, Jacques-Francis Rolland reprend les termes mêmes d'Aragon : « *son aristocratie, c'est d'être communiste* » (II, p. 197).

◆ le Parti Communiste révèle les militants à eux-mêmes et les élève moralement : « *Une* FORCE INVINCIBLE *les anime, et dans les moments les plus difficiles, les* SOULÈVE AU-DESSUS D'EUX-MÊMES *: le Parti Communiste* » (Jean Fréville, *La Pensée* p. 89). Pour René Lacôte « *certains* [personnages] *deviendront exemplaires* » quand ils seront devenus communistes. Après avoir remarqué que tous les personnages du roman, même ceux qui se veulent apolitiques, se définissent par rapport au communisme, André Parreaux devient lyrique : « *le cours de leur vie est différent, du fait qu'il y a le communisme. Et c'est bien ainsi.* […] *Ainsi depuis qu'il y a le commu-*

---

[59]. Jean Fréville parle dans *L'Humanité* d'un « *roman de l'énergie nationale* », allusion à Barrès que n'aurait pas révoquée Aragon.

[60]. *Littératures soviétiques,* p. 149.

nisme, plus rien n'est tout-à-fait pareil. Même l'amour. Rien ne sera jamais plus pareil. Heureusement ». La totalité de l'article de Furet (*et alii*) démontre que le Parti Communiste est à la source d'un « *ENRICHISSEMENT humain* » qui touche tous les personnages "honnêtes" du roman. Ces auteurs insistent, en regard de l'attitude de la grande bourgeoise Cécile Wisner, sur la qualité de l'adhésion de Guillaume Vallier, « *lié à sa classe par toutes les fibres de son être* » pour qui vie militante et activité syndicale sont « *aussi naturelles que la respiration* » (*La Nouvelle Critique*, p. 111) et qui n'est pas un homme partagé, indécis, une conscience malheureuse : « *nulle séparation entre l'homme privé et le militant ouvrier* ». Et Furet (*et alii*) de citer les paroles du personnage confiant Micheline, sa femme, à sa cellule : « *la vraie famille, c'est le Parti…*» avant de conclure sur le « *type d'homme nouveau* » forgé par le parti. Quant à François Lebecq, « *le Parti, son Parti, l'a élevé au-dessus de lui-même* » ou Michel Felzer : « *Par le Parti, grâce au Parti, il a retrouvé sa femme* » (p. 116)[61]. Jacques-Francis Rolland considère la scène où les Felzer décident de passer tous deux à la clandestinité comme une « *des scènes les plus poignantes de toute l'œuvre d'Aragon. Et ceux qui la liront comprendront peut-être ce qu'est un communiste* »… c'est précisément une scène qu'Aragon supprimera dans la deuxième version.

Ainsi, les communistes du roman, témoins de la grandeur des communistes réels, sont des personnages exemplaires, proposés à l'admiration des hommes ordinaires. Les critiques qui ont rendu compte du tome V ne manquent pas de souligner la présence d'« *un de nos plus purs héros, Charles Debarge* » (André Stil, p. 995[62]), dont les actions résistantes constituent une partie des « *faits irréfutables* » du tome V : « *il suffit de montrer, le 30 mai 1940, Charles Debarge, que les nazis devaient fusiller, constituant son premier dépôt d'armes pour les combattre* » (Wurmser V[63]). Les autres personnages, eux entièrement fictifs, sont aussi de véritables héros ; même un "rond de cuir timoré" comme François Lebecq « *S'ÉLÈVE avec allégresse jusqu'à LA MENTALITÉ DU HÉROS. Voyez-les tous cherchant avec anxiété* […] *la liaison avec le parti risquant à tout moment non leur vie encore, mais leur liberté* » (Marie Ghirardi, *La Pensée* n° 32, p. 92) et : « *Le jeune Bordave a crié quand on lui a enfoncé une grande aiguille dans le talon. Pour le second, il a bien tenu et n'a pas en tout cas donné de nom. Il était des "Jeunesses" et distribuait* L'Huma[64] ». Quant à Wurmser III, il cite longuement l'exemple

[61]. Lecture un peu tendancieuse, à mon sens. Pour François Furet, Michel Verret et Alex Matheron, grâce au parti, Felzer et sa femme connaissent un nouvel amour, basé sur une admiration réciproque ; si cette actualisation sémantique est fondée, qualifier leur relation antérieure à leur décision de passer dans la clandestinité, de « *camaraderie INDIFFÉRENTE* », est abusif.

[62]. *Cf* aussi Daix, *La Nouvelle Critique* n° 27, p. 130.

[63]. Wurmser se réfère ici aux pages 280-282 du tome V** Charles Debarge figure aussi pages 29, 36, 125 et 272.

[64]. M. Ghirardi se réfère ici au passage du tome III, chapitre IV, page 69.

de Paulette Blanchard qui distribue des brochures clandestines.

Cet hymne au parti, nos articles l'entonnent à l'unisson, mais *Les Communistes* n'invite-t-il pas à une lecture apologétique ? Marie Ghirardi, fait saillir du roman des passages qui y figurent réellement : certes, sa lecture "oriente" le texte vers une glorification du courage des communistes persécutés, ce qui n'est qu'un des aspects du texte protéiforme d'Aragon ; mais en les isolant, elle met en évidence des segments du roman où s'inscrit explicitement l'exaltation du stoïcisme et du courage des militants.

Parmi les nombreux personnages communistes du roman, un éclairage tout particulier a été jeté sur Joseph Gigoix, celui qui s'apparente le plus au héros positif du réalisme socialiste soviétique (voir *infra* p. 190) et qui apparaît aux chapitres VI et X du tome I intégralement conservés pour la deuxième édition. André Stil parle de « *la grandeur d'un homme exemplaire* » (*Les Cahiers du Communisme*, p. 995) et Marie Ghirardi l'oppose à Fred Wisner : « *Ce qui maintient en lui le goût de vivre, c'est la pensée qu'il pourra encore "servir". Il aidera les copains dans les manifestations* » (*La Pensée* n° 33, p. 129). Ce contraste entre les deux hommes les plus proches de Cécile Wisner, son mari, « *héros à la Montherlant* », riche et beau mais moralement dégénéré et "l'homme communiste" qui, par sa seule présence, transformera cette jeune bourgeoise en combattante (IV, p. 189) est fortement souligné par Garaudy dans *L'Itinéraire d'Aragon* (1961, p. 424) : Gigoix, le « *frère spirituel de Pavel Kortchaguine* », est « *le plus typique* » et « *la plus haute figure du communiste dans le roman* » (p. 422). Dans son autobiographie régulièrement remise à jour, Maurice Thorez se souvient lui aussi du personnage. Immobilisé par une phlébite au début des années 50, il se passionna pour « *Joseph Gigoix, le grand blessé qui a perdu à la fois les yeux et les mains* » :

> *Joseph Gigoix est communiste ; dans l'abîme de souffrances où il est plongé, il ne cesse pas de se préoccuper de la vie politique, il demande des nouvelles du procès inique qui est intenté aux députés communistes. Et quel pathétique, quelle force morale dans les pages où nous le voyons consoler son voisin de lit, moins cruellement amputé, mais désespéré !*
>
> (Thorez, *Fils du peuple*, éd. de 1960, p. 278)

Applaudi par le "premier communiste" de France, célébré par la critique communiste, Joseph Gigoix, valeureux héros et martyr, est bien un représentant de cet homme nouveau et chevalier des temps modernes, modèle proposé à l'édification des militants, comme autrefois les martyrs de la *Légende dorée* aux chrétiens.

Les citations des critiques mettent en avant les qualités propres aux personnages communistes et, par là, les vertus cardinales du militant. Le premier tome a été lu comme l'illustration d'une qualité essentielle du communiste :

la fidélité, à travers l'épisode du pacte germano-soviétique, « *offensive idéologique de grand style* » menée par la bourgeoisie (Furet *et alii*, p. 112), qui a servi de « *test de fidélité* » pour les militants[65].

La fidélité communiste est explicitée au moyen d'une équivalence toute manichéenne : « *La vie se charge de démontrer l'équation suivante : fidélité au Parti = fidélité à soi, quand ce parti est celui du peuple* » (A. Parreaux). L'exemplarité des couples communistes, leur « *attitude pleine d'honneur et de courage* » est soulignée par Wurmser II, qui cite le noble amour des Felzer et mentionne l'épisode où Cesbron demande à sa femme « *Qu'est-ce qui m'a changé ma petite gosse ?* » :

> *Elle s'appuya contre lui, abandonna sa tête contre son épaule, et ses yeux se perdirent. Elle murmurait comme un aveu : "Le Parti".*
> (II, p. 192)

Ce passage, l'un des plus caricaturaux du roman, le date et l'inscrit dans la perspective d'une apologie du parti, puisqu'il montre, pour s'en féliciter, combien le parti investit toutes les facettes de la vie sentimentale et amoureuse ; si ce passage comble d'aise André Wurmser, il ne semble pas qu'il ait alors convaincu tous les lecteurs communistes ; un peintre militant a raconté à Jeannine Verdès-Leroux « *que son meilleur ami et lui-même prenaient des poses en s'interpellant : "Qu'est-ce qui m'a changé ma petite gosse ? C'est le Parti"* » (1983, p. 281). Aragon éprouvera d'ailleurs la nécessité de le modifier de manière significative dans la seconde version :

> *Elle s'appuie contre lui, abandonne sa tête contre son épaule et ses yeux se perdirent. Elle aurait bien murmuré : "Le parti…" mais…*
> (E2, I, p. 255)

Le conditionnel, temps de l'irréel du passé marque le non-accomplissement de l'"aveu" spontané de la première version. Le connecteur *mais* et l'inachèvement de la phrase laisse au lecteur le soin de poursuivre la pensée du personnage, sinon de l'auteur. *Elle aurait bien murmuré : "Le parti…" MAIS…* cela aurait été emphatique et ridicule ?… ou d'un autre temps ?

La Geste du Parti, tome par tome

Quoique ce ne fût pas là le "sujet" d'Aragon (voir la *Postface*, p. 594), les critiques communistes lurent le premier tome comme la défense d'une ligne politique ou plus exactement comme la défense de l'interprétation politique de l'Histoire récente : « *la première partie que voici tourne tout autour du fameux pacte* » (Payet-Burin), le « *héros central de ce premier livre* » (Wurmser I). Tout se passe comme si ce premier tome avait servi à l'établissement d'un imaginaire historique (stalinien), en permettant aux communistes français de "comprendre" le pacte et d'écrire symboliquement

[65]. L'annonce du pacte et de la guerre constitue « *l'instant de vérité* » (Roy).

leur histoire. En effet, la « *signification réelle* » de cet « *événement en apparence inexplicable, le pacte germano-soviétique* », « *ne peut plus être ignorée après ce livre* » (Roy, p. 116). Les critiques qui furent les acteurs de l'époque décrite accueillirent le livre comme une confirmation du bien-fondé de la ligne politique du parti et de leurs propres positions en 1939 ; les autres, plus jeunes, y trouvèrent un argumentaire et une représentation : « *l'histoire devient claire* » (Claude Roy).

Marcel Cachin et Jean Noaro développent une analyse identique, le second s'étant probablement inspiré du premier : malgré la trahison de Münich, l'URSS avait accepté « *généreusement* » de nouvelles négociations avec Bonnet, Daladier et Chamberlain. Face aux « *manœuvres* » de ceux-ci (Cachin), au « *piège* » (Noaro) qui lui était tendu et qui consistait à pousser contre elle l'Allemagne nazie, elle fit alors preuve de son « *ordinaire clairvoyance* » (Cachin) ; Reynaud et Churchill auraient eux-mêmes cautionné la nécessité du pacte, respectivement en octobre 1939 et en juillet 1945. L'on voit alors combien le roman d'Aragon a pu être prétexte à des mises au point politiques, ces deux militants ne proposant pas une analyse du roman, mais l'interprétation communiste "officielle" du pacte germano-soviétique, tel qu'on pouvait par exemple la lire dans *Fils du peuple*. Non seulement l'URSS a eu raison de signer le pacte, mais celui-ci est vu, dans le roman comme dans la critique, comme « *un authentique ban d'essai militant*[66] ».

Même les plus anticommunistes des historiens admettent l'ampleur et la virulence des campagnes anticommunistes qui ont fait suite à la signature du pacte germano-soviétique. Face à la relation d'un passé encore proche, au cours duquel lui-même et les siens ont été persécutés, le journaliste communiste n'est pas neutre et s'identifie parfois totalement aux personnages.

Ainsi pour rendre sensible la haine contre les communistes, Wurmser II, prompt à les faire passer pour des saints ou des martyrs, choisit de citer Fred Wisner déclarant qu'il faudrait fusiller Timbaud[67], et les moqueries des bourgeois devant une *Huma* clandestine.

Dans le tome III, c'est généralement la description de la séance à l'Assemblée du 16 janvier 1940[68] qui est retenue, des « *pages classiques, défini-*

---

[66]. Yves Santamaria, *1939, le pacte germano-soviétique*, Éditions Complexe, 1998, p. 109.

[67]. Jean-Pierre Timbaud, métallurgiste parisien, a été fusillé avec les otages de Châteaubriant en octobre 1941. Aragon l'évoque dans « Le témoin des Martyrs », *L'Homme communiste*, p. 126 et dans *Brocéliande*, en contrebande sous le vers « *Non je n'ai pas perdu mémoire de toi courbeur de fer / Qui d'un seul mot savait faire retourner toute une rue* » (*L'OP 2*, t. IV, p. 212).

[68]. Où Aragon retrace le débat qui eut lieu à la chambre des députés sur la loi proposant la déchéance des députés communistes qui n'avaient pas renié le parti. Un seul député communiste, Étienne Fajon, dans un brouhaha indescriptible, tenta alors de faire entendre la voix du PCF.

tives » (Wurmser III) : une « *scène révoltante qu'il ne faut jamais oublier, où s'affirment l'héroïsme des uns, l'ignominie des autres* » (Fréville, *La Pensée* n° 39)… modèle difficile à dépasser si l'on en croit l'expérience d'écrivain de Pierre Abraham[69]. André Wurmser III cite longuement la scène où les députés communistes se font agresser violemment par leurs pairs, le 9 janvier 1940, épisode relaté au parlementaire fictif Lucien Cesbron par les députés réels Cogniot, Fajon et Mercier (tome III, p. 246).

Dans le tome IV, les critiques ont bien sûr mis l'accent sur le procès des députés communistes (chapitres V et VI), « *recréé dans l'atmosphère de tragique grandeur qui fut la sienne* » (Ghirardi, *La Pensée* n° 33, p. 127), mais aussi sur le décret Sérol du 10 avril 1940 qui punissait de mort toute personne se livrant à des activités communistes : « *Le "socialiste" Sérol lui, pense à autre chose et le Bulletin officiel de fin avril témoigne de sa sollicitude à l'égard des "condamnés non militaires par les tribunaux militaires"… cela va jusqu'à s'occuper des détails de leur toilette. Ils seront remis à l'exécuteur "vêtus du pantalon de toile et chaussés de sabots"* » explique Marie Ghirardi avant de citer le passage du roman où Marinette s'étonne du courage de ses camarades, malgré les risques encourus : « *La peine de mort… c'est extraordinaire comme les camarades prennent ça ! dit Marinette ! Pas un qui flanche…* » (Voir IV, pp 218-219).

André Wurmser IV, toutefois, remarqua avec justesse, que le procès des quarante-quatre n'était « *qu'un élément du volume* » et porta son attention sur les portraits de Fred Wisner et de Maître Watrin, orientant ainsi sa lecture vers une approche plus littéraire.

Quant au tome V, seuls André Wurmser, Gaston Monmousseau et Pierre Daix lui consacrèrent une recension spécifique. Dans une lecture redevenue profondément politique et historique, André Wurmser insista, on l'a vu, sur les « *révélations* » d'Aragon et présenta les communistes (notamment « *Sémard, Catelas, Péri* ») comme les premiers et les seuls authentiques anti-hitlériens, en établissant un parallèle entre la situation de 1940 et celle de 1871 : « *Après la capitulation de Jules Favre, la Commune de Paris, contre Thiers et Bismarck. Après la capitulation de Pétain, la Résistance contre Hitler et Laval* ».

En somme *Les Communistes* fut lu comme la perpétuation du souvenir des années terribles et des persécutions subies par les militants en 1939-1940.

6. Une "mauvaise" réception chez les communistes ?

Au sein de ce concert de louanges, signalons quelques notes discordantes, non que je veuille à tout prix traquer l'écho d'une "mauvaise" réception, supposée sur la foi des déclarations d'Aragon, mais parce que le

[69]. Dans « Les leçons de la Bataille du livre », *La Nouvelle Critique* n° 26, mai 1951.

fonctionnement du Parti Communiste de l'époque comme "institution totale" ne tolérait de critique à l'encontre d'un de ses écrivains, que si celle-ci était garantie, du moins autorisée par le sommet. Par conséquent, critiquer de façon trop pointue le roman d'Aragon aurait été un oukase, dont seul le sommet de "l'appareil" détenait alors le monopole. Les critiques, par conséquent, ne pouvaient être qu'indirectes, peu violentes, ou diluées dans le consensus idéologique.

Louis Martin-Chauffier

Dans une critique très nuancée et dans l'ensemble très favorable au roman, Louis Martin-Chauffier (*Europe*) révoque son premier jugement qui condamnait la « *complaisance* » d'Aragon dans sa peinture d'un « *milieu de gros hommes d'affaires et de finances, de politiciens véreux, d'artistes parasites, de calculateurs corrompus* […] *par trop conforme et trop classique* ». Dans *Action* en effet, à la suite de la parution du premier tome, Louis Martin-Chauffier avait qualifié de « *sommaires* » la satire sociale proposée et le déterminisme des personnages par leur classe, leur métier ou leur foi, sans que se manifestât « *l'homme naturel et privé* », cher au roman d'analyse ; il souhaitait qu'Aragon « *approfondisse* […] *ces êtres dont nous venons de faire connaissance* ».

Simple compagnon de route, Martin-Chauffier pouvait certes plus aisément faire montre d'indépendance de jugement que d'autres critiques communistes. Par ailleurs, son point de vue est à replacer dans le contexte de lutte feutrée entre le groupe d'*Action* (autour de Pierre Hervé, Pierre Courtade, Claude Roy, Dominique Desanti…) et Aragon (*Les Lettres françaises*) pour l'hégémonie du champ intellectuel communiste.

Gaston Monmousseau

Monmousseau était un militant avant d'être un critique littéraire. La légitimité qu'il recevait de son statut d'animateur de *La Vie ouvrière* et de chef de file respecté de la CGT n'était pas celle des critiques reconnus, dont il tenait à se démarquer en insistant sur son non-professionnalisme : « *à mon modeste avis* » – « *je ne suis pas fait pour leur dire à tous* [aux lecteurs] *ce qui leur plaira le mieux. Je laisse ça aux critiques des hautes sphères supraterrestres* » – « *je ne fais pas fonction de critique, c'est une maladie dont je suis bien garanti* » – « *je me garderai pour ma part et une fois de plus de faire un essai d'analyse, c'est en dehors de mes moyens* »… dénégation récurrente chez ce dirigeant syndicaliste, qui se targuait d'être un écrivain populaire et qui publia notamment, en 1951, *Indre et Loire, chef-lieu Tours, selon Jean Brécot*, avec une préface d'Aragon.

Il s'agit moins de se placer, implicitement, du côté des créateurs (et avec eux, "contre" les critiques), que sur le terrain du militant de base et lecteur

potentiel de *La VO*. La dénégation accomplit une fonction phatique[70], comme le souligne Olivier Reboul (1980, chapitre V-II) en imposant un discours comme unique parole juste et bonne ; partant, elle vise à établir le droit de parole de l'énonciateur, *contre* les énoncés "confisqués" de l'autre, selon l'illustration suivante : "J'ai le droit de parler, moi qui suis pur et impartial, alors que vous ne l'avez pas". Opérant de façon détournée, elle serait par essence de nature idéologique.

Le refus d'intellectualiser l'œuvre manifeste la volonté de Monmousseau de se solidariser du simple ouvrier. De ce point de vue, il est un des rares "prescripteurs d'opinions" communistes (avec Jacques-Francis Rolland), à évoquer la difficulté de lecture du texte. La métaphore du rameur peinant aux bords de la rive avant d'atteindre le courant désigne les efforts que le texte (tome I) exige de son lecteur : « *le temps qu'il faut pour ça demande exactement 34 pages dans le livre d'Aragon qui en compte 365. Dès après, vous voilà en plein courant jusqu'à la fin du voyage* » (*La VO* n° 243)[71]. D'ailleurs, dans chacun de ses articles, Monmousseau indique, significativement, le nombre de pages qu'il a lues, ou qu'il lui reste à lire, ou que le livre comporte… montrant par là son souci de donner à des lecteurs ouvriers une information prosaïque peut-être, mais sans doute attendue.

À propos du tome IV, sur le contenu duquel il reste extrêmement discret, Monmousseau parle de la « *matière énorme* » emmagasinée « *avec une méthode d'analyse parfois déconcertante lorsqu'il s'agit d'un roman et non d'une thèse* » (*La VO* n° 328) et dans son compte rendu du tome V, il déclare être parvenu à la page 80 : « *j'ignore si au bout du "fil" je trouverai le nom de Daladier, de Paul Reynaud et de Pétain* […] *Peut-être oui, peut-être non, mais ce n'est pas indispensable à mon avis car mon opinion est faite* ». Voulant connaître la « *conclusion heureuse* » des amours de Jean et de Cécile, il avoue avoir « *sauté par-dessus les 259 pages du deuxième volume* » même s'il « *n'invite personne à sauter les pages* ». Un rapide calcul révèle qu'il a écrit son article après avoir lu à peine le quart des 641 pages du tome V. Son opinion, d'autre part, étant « *faite* » comme il le déclare lui-même, on peut se demander s'il aura ensuite repris le tome V dans son entier…

Si Monmousseau rendait compte de difficultés de lecture qu'il n'était sans doute pas le seul à avoir rencontrées, il ne prétendait pas apprendre à l'écrivain comment écrire. Tout l'aspect perlocutoire de ses textes est clairement dirigé vers le public de *La Vie Ouvrière*. En revanche, rencontrant Aragon dans son bureau en juin 1949, juste avant la soirée de la Grange-aux-Belles, Monmousseau lui aurait donné « *une leçon de littérature populaire* » ;

---

[70]. Pour Jakobson, la fonction phatique est essentielle dans les messages qui visent à « *établir, prolonger ou interrompre la communication, à vérifier si le circuit fonctionne* […], *à attirer l'attention de l'interlocuteur ou à s'assurer qu'elle ne se relâche pas* » (Jakobson, 1963, p. 217).

[71]. Jacques-Francis Rolland note que le rythme initial du récit déroute : « *il faut "s'échauffer" comme un coureur qui démarre sur une piste* » (*Action*).

Fernand Leriche, qui se souvenait en 1992 de cette entrevue, commentait : « *J'étais ahuri*[72] ».

André Wurmser

L'article d'André Wurmser IV laisse percer une sorte de désappointement : le tome IV ne répondait pas à une attente construite sur sa lecture des fascicules précédents. Le critique des *Lettres françaises* espérait « *candidement* », un « *montage dont le procès des députés communistes aurait été le sujet* […] *mais il n'est qu'un élément du volume dont le centre est occupé par… la crise ministérielle, la rivalité complexe et sordide de Reynaud et de Daladier* ». Surpris lui-même par l'évolution du roman, il prévenait une mauvaise réception éventuelle : « *Des lecteurs superficiels s'étonneraient qu'Aragon ait choisi pour décrire le procès que la trahison fait au patriotisme et la sottise à la raison, le simultanéisme ou à tout le moins l'alternance* ».

Il est vrai que les premiers tomes du roman laissaient présager un texte exclusivement à l'honneur du parti et de sa geste ; or, au fil de sa publication, le roman tend à perdre sa vocation hagiographique et les démonstrations se font moins voyantes qu'au début. Le premier tome par exemple est, incontestablement, le plus "stalinien" de tous et rien d'étonnant à ce qu'il ait été le plus réécrit, en particulier par la suppression de personnages par trop manichéens[73]. Ceci explique peut-être, partiellement, que le cinquième tome ait été moins étudié que les précédents.

Tome V : un livre difficile

La réception du dernier tome a été la plus aléatoire. André Stil l'évoque discrètement en 1951 : « *On entend parfois dire, à propos surtout de ce cinquième tome, que la lecture des* Communistes *serait difficile* […] *En général, ceux qui disent cela pensent à une difficulté qu'il y aurait à suivre le mouvement reconstitué des armées et les problèmes des états-majors qu'Aragon étudie avec minutie* ». Or pour André Stil, la littérature, loin d'avoir pour unique fonction de délasser, est surtout un moyen de connaissance du réel… par conséquent, cette difficulté de lecture est à vaincre. Les descriptions d'Aragon dans le tome V « *déconcerteront quelques lecteurs ; ceux là réclameront une carte pour suivre le déroulement de l'opération* », imagine André Wurmser dont l'admiration inconditionnelle pour les talents de l'écrivain se teinte d'étonnement devant la « *précision* » du cinquième tome.

À quoi peut-on juger de la "difficulté" d'un livre ? Les critiques se gardent bien de dire qu'ils ont eux-mêmes trouvé le livre difficile, prétendant

---

72. Dans son article « 1949, à la Grange-aux-Belles » *in Révolution* n° 644, 2 juillet 1992, p. 36.

73. Comme Felzer ou Orfilat. Sur la réécriture politique et littéraire des *Communistes*, voir Vassevière, 1971.

que c'est là le sentiment de lecteurs "ordinaires" cherchant à se délasser. Si la lisibilité d'un texte dépend d'une part d'une redondance "utile" interne (Richaudeau, 1969-1976, p. 135), et d'autre part de la compétence du récepteur, il importe d'analyser sur ces deux plans les réelles difficultés de lecture que pose le tome V. Il m'est personnellement apparu singulièrement complexe, surtout le premier volume qui retrace la campagne de France vue de l'intérieur. La texture même du roman comporte en effet d'indéniables obstacles à une lecture fluide.

Son extraordinaire fragmentation peut constituer une difficulté de taille. Certes, ce procédé était déjà à l'œuvre dans les tomes précédents mais c'est surtout dans le dernier que se trouve développée au plus haut point la « *plurifocalisation* » narrative (Hamon, 1984, pp 63-64) à travers une multiplication des « *centres* » ou « *foyers* » du texte. D'autre part, ce tome est beaucoup moins "redondant" que les autres, ce qui handicape la représentation que le lecteur peut se faire du déroulement des opérations militaires notamment ; la constitution de la diégèse reste incertaine, toujours en deçà de l'information multiforme proposée.

La masse des personnages qui apparaissent, pour reprendre une expression chère à Aragon, dans le "déballez-moi-ça" narratif du volume V*, est impressionnante. Certains resurgissent soudain à la faveur de la description de la débâcle, alors que le texte les avait depuis longtemps perdus de vue, comme César Dansette, le percepteur de Saint-Lubin qui, revenant au tome V, p. 121, avait complètement disparu depuis le tome I, p. 124. Le lecteur est-il spontanément capable de faire le pont entre tant de pages ? Que la masse des personnages et la composition « *trop heurtée* » du roman aient constitué des obstacles importants à une réception par des lecteurs peu entraînés apparaît d'ailleurs clairement dans le témoignage d'un instituteur communiste[74].

La fascination d'Aragon pour les toponymes, lisible dans « Le conscrit des cent villages » (*La Diane française*, p. 54), trouve matière à épanchement dans le tome V (voir par exemple les trois premiers chapitres), mais la pléthore de noms propres, patronymes historiques (par exemple de généraux, de brigades, de divisions, de corps d'armée…) ou toponymes de la région du Nord peut aussi constituer un obstacle certain à la représentation mentale.

Quant à la description de l'attaque allemande de mai 1940 et du front français, elle fait éclater la narration en un fourmillement de points de vue totalement fragmentaires, liés à des situations topographiques les plus diverses et d'une incroyable précision : le lecteur peut s'y perdre, il y est même convié. Ainsi sa lecture reproduit le désarroi des personnages qui tournent en rond, marionnettes manipulées par le *Kriegspiel* des généraux : « *LA GUERRE, CE N'EST PAS LA GÉOGRAPHIE. On ne voit pas le pays comme sur une carte : on est monté à l'aveuglette, on essaye de retenir les noms des villages, et puis le*

[74]. « Les leçons de la Bataille du livre », *La Nouvelle Critique* n° 24, mars 1951, p. 83.

front n'est jamais dans le sens qu'on imagine, on essaye de s'orienter sur le soleil…» (V*, pp 116-117) ou «*BON DIEU, SI ON AVAIT UNE CARTE ! Avec ça, qu'on n'est pas plus rassuré sur ce qui se passe derrière nous* […] *L'ennemi peut aussi bien être par là, nous tomber dessus de l'est*» (V**, p. 165).

En 1951, André Wurmser réclamait des cartes pour les lecteurs déconcertés. D'autres lecteurs ont-ils informé Aragon d'un vœu similaire[75] ? Toujours est-il que l'écrivain en inséra dans la nouvelle édition du texte des *Œuvres Romanesques Croisées* : des cartes précieuses, en effet, pour suivre le déroulement des opérations militaires, mais non retenues par l'édition Messidor de 1982. En revanche, elles eurent droit de cité dans l'édition du livre de poche en 1967-1968, contrairement aux autres illustrations des *ORC*, ce qui indique un statut particulier qu'il serait utile d'analyser. S'il fut réellement exprimé, ce vœu n'a certes pas déterminé seul l'insertion de cartes dans la deuxième édition, mais il a pu faire écho et conforter la conception aragonienne de l'iconographie des *ORC*.

Ces difficultés de lecture procèdent évidemment du défi esthétique lancé par Aragon dans le dernier tome des *Communistes* ; au-delà de la narration réaliste conventionnelle, il entreprend la construction du roman total et totalisant qu'il porte en lui depuis l'autodafé de *La Défense de l'infini* en 1927… d'où cette fragmentation du récit et la multiplicité des points de vue adoptés. *Les Communistes*, de roman à thèse qu'il était au départ, prend au fil des volumes une autre dimension, proprement orgiaque ou "bordélique" : l'éclatement d'un monde, la fragmentation, l'émiettement des perspectives reflètent une conception très ancienne du roman comme bordel chez Aragon. L'écrivain a lui-même souligné les parentés entre son grand roman, détruit par le feu en 1927, et l'entreprise des *Communistes*. Les personnages de *La Défense de l'infini* devaient «*se retrouver, chacun par la logique ou l'illogisme de son destin, finalement dans une sorte d'immense bordel, où s'opéreraient entre eux la critique et la confusion, je veux dire la DÉFAITE de toutes les morales, dans une sorte d'immense orgie*[76]». N'est-ce pas ce à quoi le lecteur assiste dans ce dernier tome, où réapparaissent des personnages abandonnés depuis quatre tomes ? Et le désir de créer un «*héros collectif*» par la multiplication des personnages est bien au cœur des *Communistes*, comme il l'était de *La Défense de l'infini*. *Les Communistes* relève ainsi également de cette «*esthétique de la démesure*» analysée par Nathalie Piégay-Gros[77].

---

[75]. *Cf* «*Cela pourrait se lire avec près de soi, une carte d'état-major et des petits drapeaux*» (*Roman*, 1953).

[76]. *Je n'ai jamais appris à écrire*, pp 44-45. Plus loin, Aragon parle de l'«*enfer*», où devait être précipitée la foule de *La Défense* (*Ibid*., p. 58) : ce mot pourrait adéquatement décrire ce que vivent les personnages dans le cinquième tome des *Communistes*.

[77]. Nathalie Piégay-Gros, *L'Esthétique d'Aragon*, SEDES, 1997, 283 p., (Collection Esthétique).

Il est remarquable que la critique n'ait considéré jusqu'à présent que les quatre premiers tomes, ou alors, dans le cinquième, ce qui échappe précisément à la description militaire de la guerre[78]. Pourtant, avec celle-ci « *tout CHANGE* » (Bernard de Fallois) parce qu'Aragon se met « *à parler d'une chose qui nous tient beaucoup plus à cœur* [que sa peinture de la bourgeoisie] » … Claude Prévost remarque lui aussi qu'« *à partir de mai 40, le récit* [est] *de plus en plus exempt de discours "démonstratifs". Comme si les préoccupations plus ou moins apologétiques étaient effacées par les "malheurs de la patrie"* [79] ».

Au fond, le véritable projet d'Aragon se précisa sans doute en cours d'écriture : rendre compte, littérairement, du désastre de la nation en mai-juin 1940. *La Semaine sainte* devait approfondir cette tentative ; en recopiant une partie des *Communistes*, le roman de 1958 allait tisser la filiation thématique et textuelle : c'est dire qu'au-delà des préoccupations politiques et idéologiques, l'enjeu des *Communistes* touchait à une pratique langagière, à la capacité de *dire* la guerre et de rendre sensible la débâcle par le travail de l'écriture.

7. Une lecture littéraire

L'analyse de l'interprétation politico-historique du roman ne doit pas réduire abusivement la critique militante : elle a su *aussi* lire littérairement le texte d'Aragon.

Claude Roy rattacha l'ambition d'Aragon (dans *Le Monde réel*) à celle de Balzac, de Roger Martin du Gard, puis s'intéressa au style de l'écrivain. Un court paragraphe donnait seul à son article une coloration politique, sorte de passage obligé auquel il ne semblait pas adhérer entièrement[80]. La revue *Europe* publiait d'ailleurs des articles de réels amoureux de la littérature[81] ; Pierre Abraham tout en insistant, comme on l'a vu, sur la "vérité" du livre d'Aragon, mit l'accent sur la conjonction Jean-Cécile à la fin du tome V : « *C'est l'affirmation de la prééminence de la fiction sur la narration historique* » déclara-t-il, relayé sur ce point par Jean

[78]. Notamment les lieux de saillie de l'intertexte littéraire ou pictural : les ajouts dans E2 du passage sur le « Triomphe de la mort » qui emblématise la description de Dunkerque (voir Peytard, 1989 et Prévost, 1991) ou les citations de Saint-John Perse et Racine (Prévost, 1991), qui m'ont moi-même retenue.

[79]. Claude Prévost, « Aragon, Gracq, Simon : l'écriture du désastre » *in La Pensée* n° 280, mars-avril 1991, p. 58. Voir également Reynald Lahanque, « La question du réalisme des *Communistes* à *La Semaine sainte* » *in Histoire / Roman :* La Semaine sainte *d'Aragon*, 1988.

[80]. Dans ce paragraphe typographiquement isolé du reste de l'article, Claude Roy signale l'anticommunisme de *Paris-Match* et du *Seattle Times*, et conclut sur l'opportunité de la parution du roman d'Aragon dans un tel climat.

[81]. Pierre Abraham et René Jouglet étaient tous deux écrivains.

Marcenac, Pierre Daix ou Jean Fréville[82] ; Marie Ghirardi déclarait se placer « *sur le plan du roman* » (p. 89).

Le style invisible

La plupart des articles de militants ne disaient rien du style de l'écrivain, en dehors de formules creuses sur sa magie et sa beauté : « *première grande œuvre littéraire de grand style authentiquement écrite en français du vingtième siècle* » (René Lacôte), « *fulgurance* » du style d'Aragon (Jacques-Francis Rolland), ou « *mille magies d'un style qui n'a pas son pareil dans la littérature française d'aujourd'hui pour son éclat et sa souplesse* » (Roger Payet-Burin). On y retrouvait la traditionnelle opposition contenu / forme et l'idée que l'art est au service d'une cause et d'une idéologie, avant d'avoir une valeur intrinsèque. On put lire toutefois quelques analyses plus poussées.

Dans son long article « La critique et la création » (*La Nouvelle Critique* n° 22), Jean Pérus[83] s'efforça de « *rendre compte du* naturel *d'Aragon* », c'est-à-dire des procédés littéraires invisibles par lesquels il faisait apparaître « *l'interdépendance* » du politique et du privé, délaissant les ressorts romanesques traditionnels, « *hasard, reconnaissance, rencontres, surprises de l'amour, accident, etc.* ». Le roman atteint à la « *vérité objective* » par l'imparfait du style indirect, accès à la pensée d'un « *groupe social* » et non « *fuite hors de la réalité objective dans le subjectivisme* » comme chez Flaubert. De même, le monologue intérieur met au jour « *le rappport dialectique* » de chaque groupe social au reste du monde. Enfin, l'humour de ce style parlé où s'entend la « *gouaille parisienne* » donne un ton particulier au roman : « *le ton de France* ».

De son côté, René Jouglet décrivit ainsi l'écriture et la maîtrise d'Aragon : « *c'est toujours cette ordonnance qui modifie la construction syntaxique dans le souci vraisemblablement d'une prise plus mordante avec ces raccourcis, ces coups, ces jeux syncopés de phrases, substitués à la longue élucidation, une apparence de désinvolture et* […] *une méthode que j'appellerais volontiers organique tant on la sent spontanée* […] *c'est sans aucun doute aussi à la vie de cette écriture qu'il* [le roman] *doit de garder sa force d'expansion* » alors que Jacques-Francis Rolland d'*Action* en remarqua les faiblesses : « *on est mécontent parce que page 27 on compte neuf fois le*

---

82. Pour Jean Marcenac (*Ce Soir) Les Communistes* est un « *admirable roman d'amour* ». Jean Fréville le souligne également (*L'Humanité)* et Marie Ghirardi parle dans *La Pensée* n° 32 d'« *un magnifique et souvent délicieux roman d'amour* ».

83. Né en 1908, agrégé des Lettres Classiques, Jean Pérus était un spécialiste de la littérature soviétique ; il venait de publier, en 1949, aux Éditions Sociales une *Introduction à la littérature soviétique*. Il avait aussi traduit et présenté chez Grasset en 1947 la correspondance entre Gorki et Tchékhov. Il avait adhéré au Parti Communiste en 1934, travaillait depuis 1946 à l'université de Clermont-Ferrand et collaborait régulièrement à *Europe*. Il devait décéder en 1996.

mot "ça" en treize lignes[84]»… nostalgie d'un beau style exempt du registre familier.

Les réserves de Claude Roy empruntent moins au registre de l'attaque verbale qu'à celui de la douleur intime : «*L'ascétisme, la retenue, les renoncements d'Aragon, le style de narration qu'il a choisi*» le rendent «*malheureux*», «*triste*», l'ont «*un peu déçu*» (*Europe*, pp 114-115). Aragon a décidé «*de se faire un écrivain quasiment invisible. D'imiter avec constance le style parlé, le langage quotidien, son ronronnement un peu effiloché, son fil-de-l'eau des pensées et des mots*» :

> [Aragon] *a probablement raison, il a sûrement raison : il ne faut pas, dans un roman, que l'écriture retienne la pensée, qu'on se dise "comme c'est écrit" au lieu de se dire "comme c'est vrai"* […] *Claude Roy voudrait l'impossible, et même le néfaste* […] *Le grand style romanesque est celui auquel on ne fait pas attention, celui qui ne s'interpose pas comme une vitre trop irisée entre la réalité décrite, interprétée, et le lecteur.*

Sous ces déclarations ambiguës perce une critique ironique des critères implicites du style réaliste socialiste : il est celui qu'on ne voit pas, qui ne s'intercale pas entre le lecteur et le monde et qui permettrait donc un accès direct au "fond", c'est-à-dire à la réalité ou à la vérité. Pour André Wurmser II et III, Aragon maîtrise parfaitement un style «*pensé-parlé*» imperceptible, au dessein bien différent de celui de Joyce ou de Proust. Eux utilisent le monologue intérieur avec le désir de servir «*la minutieuse dissection d'une pensée vue au microscope*» (Wurmser II). Dès lors, leur style «*se complique,* il se fait remarquer» (Wurmser III) et les conduit à d'«*admirables impasses*». Si *Les Communistes* étudiait Cécile avec le «*microscope de Proust, chaque chapitre du livre prendrait des dimensions monstrueuses – et le romancier manquerait son but*» conclut Wurmser III. Paradoxalement, le style d'Aragon «*de plus en plus simple*», devient au yeux de Wurmser II, «*de plus en plus riche et de plus en plus dense*» avec l'usage fréquent du monologue intérieur.

Ce style invisible ne souffre pas les artificielles «*intrusions*» du romancier dans son texte : «*Je me passerais, quant à moi, de l'insolente intrusion du romancier, vieux souvenir du défi d'autrefois, soit qu'il prenne intempestivement le lecteur à témoin* […] *soit encore que le poète, à son tour, joue de phrases dont la construction étonne*[85]». Évidemment, une littérature "nouvelle" doit se dégager des souvenirs "d'autrefois"… mais finalement que demande André Wurmser si ce n'est un retour à la transparence flaubertienne, entendue comme élagage des marques de l'énonciation du scripteur ?… Le réalisme socialiste prôné par les communistes des années 50 ne consiste-t-il pas à considérer comme

[84]. Ces neuf *ça* ont été conservés en E2, I, p. 159.

[85]. Wurmser donne à chaque fois un exemple précis de ce qu'il condamne.

révolutionnaires des procédés narratifs et stylistiques anciens, qui furent ceux du réalisme du XIXe siècle ? C'est net par exemple chez Jean Pérus qui voyait dans la « *typisation* » le « *fondement même du réalisme* ».

Le choix des citations obéit à une stratégie : on fait dire ce que l'on veut à un texte tendancieusement cité. Nos articles n'ont pas tous le même comportement face au texte d'Aragon : la pratique de la citation correspond à un respect du texte plus important[86], car elle exige nécessairement une lecture attentive, crayon en main. Furet *et alii*, Ghirardi, Manceau, Parreaux, Payet-Burin et Wurmser sont ceux qui citent le plus massivement le roman.

Les citations, souvent intégrées à un résumé de la diégèse, ont alors une fonction d'ornementation ou d'illustration :

> *Or Cautèle-Brinon en est à rêver, comme il est dit, lorsqu'un matin, au petit déjeuner, il entend la radio et se met à pleurer de joie : "*Le miracle attendu… Hitler et Staline. On va pouvoir régler son compte à la canaille !". *On ne dira pas que celui-là a été pris au dépourvu*[87].

Roger Payet-Burin commente ici les actions des personnages d'Aragon comme celles de personnages réels : lecture complètement référentielle, voire quasi-pragmatique[88], puisqu'il en déduit une description de la réalité et juge des personnages et de leurs actions de papier comme d'individus dont l'existence historique serait attestée.

D'autres critiques plus "littéraires" choisissent au contraire les extraits les plus poétiques du roman pour mettre en valeur l'art de l'écrivain : par exemple, Marie Ghirardi (*La Pensée* n° 32) cite quelques bonheurs d'expression d'Aragon, tels que : « *le monde était luisant comme un ongle* » ou cette description du paysage où s'est arrêté le train de mobilisés (II, p. 30), recopié également par Wurmser II, mais elle admet implicitement la secondarité du style. Dans *La Pensée* n° 33, elle se souvient de ces « *types croqués en quelques mots avec leurs traits bien particuliers qui font qu'on ne les oublie plus* » (p. 129) et recopie les formules par lesquelles Aragon décrit Bourrat, Dasvin de Cessac et Fenestre, personnages du tome IV. Les caractéristiques stylistiques du roman sont toutefois moins analysées que simplement montrées par ce procédé.

---

86. Dans la bibliographie ci-après p. 293, les indications du nombre de mots utilisés dans chaque article, et du nombre de mots cités hors-texte dans une typographie spécifique peut donner une idée du rapport article/citation, et partant, du degré de précision de chaque critique.

87. La citation provient de I, p. 114.

88. Symptomatique, selon Michel Picard, de la lecture "aliénée" qui se distingue de la lecture littéraire, favorisant seule la constitution du sujet lisant (Picard, 1987, p. 165).

Les Communistes, *la littérature réaliste et* Le Monde réel

Hormis Marcel Cachin, qui rapprocha *Les Communistes* de *L'Homme communiste,* les critiques militants établirent, plutôt que des comparaisons avec les œuvres antérieures d'Aragon[89], des parallèles avec les chefs d'œuvre de la littérature réaliste mondiale.

On compara *Les Communistes* à *La Guerre et la paix* pour l'« *exactitude* [de la] *reconstitution* » (Jacques-Francis Rolland[90]) : « *contrairement au Tolstoï de* Guerre et Paix*, dont le souvenir s'impose irrésistiblement, et qui parsème son roman, surtout vers la fin, de considérations générales* […] *Aragon ne nous confie aucune des réflexions que son propre récit a pu lui suggérer*[91] ».

Jean Fréville, dans son article de *La Pensée*, inscrit *Les Communistes* dans la série des grandes « *suites romanesques* » : *Jean-Christophe* de Romain Rolland et *Les Thibault* de Roger Martin du Gard, vastes peintures « *marquées du sceau de l'individualisme, de l'intellectualisme* », tandis qu'avec *Les Communistes*, « *nous nous* HAUSSONS *à la tragédie collective* » (p. 89).

Ainsi les plus grands auteurs sont convoqués soit pour dire qu'Aragon a fait aussi bien qu'eux, soit pour dire qu'il a fait mieux qu'eux[92]. Il faut toujours avoir présent à l'esprit que ce discours des critiques communistes est aussi un discours publicitaire, qu'il vise à faire lire le livre d'Aragon, et que des énoncés constatifs du type : "*Les Communistes* est un livre aussi grand que *Guerre et Paix*" recherchent un effet perlocutoire qui, pour être masqué, n'en est pas moins essentiel : en somme, "achetez et lisez ce livre".

Quant au procédé qui réunit personnages fictifs et personnages réels au sein d'un même texte, c'est à Balzac, et à sa *Comédie humaine*, qu'il affilie le roman[93]. Jean Fréville, rattacha globalement *Les Communistes* « *à la grande tradition du réalisme français, celle de Balzac et de Stendhal, de la* Comédie humaine *et de la* Chartreuse de Parme » (*La Pensée*, p. 89). Même démarche généralisante chez Pierre Daix pour qui ce roman recueille

---

[89]. Roger Garaudy soulignera que « *les récits de* Servitude et grandeur des Français *sont des esquisses pour la grande fresque* » (1961, p. 398). Il est le seul, à ma connaissance, à avoir insisté sur la proximité scripturale entre les deux ensembles.

[90]. Voir également André Stil.

[91]. Wurmser V. Voir aussi Pierre Abraham.

[92]. La comparaison avec les livres de Dos Passos profite aux *Communistes* : « Les Communistes *sont aussi un roman simultanéiste sans le découpage mécanique et minutieux d'un Dos Passos. La méthode est plus simple. Pas de purisme de l'objectivité : on sent l'auteur, présent derrière les lignes* » (Jacques-Francis Rolland).

[93]. André Wurmser I précise même : « *c'est bien plus à* La Comédie humaine *qu'au* Père Goriot *qu'il faut comparer* Les Communistes *(je parle de leur dessein, non de leur valeur)* ». Jean Marcenac mentionne également *La Comédie humaine* (article de 1949).

l'essentiel de l'apport français au réalisme ; suivait une liste de seize noms qu'Aragon n'aurait pas reniés (*La Nouvelle Critique* n° 8). Plus précisément, le roman fut associé à *Lucien Leuwen* par Stil, Marcenac (*Ce Soir*) et Fréville (*L'Humanité*). Seul André Stil mentionna *La Débâcle* d'Émile Zola, pourtant un intertexte indéniable du cinquième tome.

Victor Hugo fut l'autre pôle d'affiliation littéraire. Comme *Les Misérables*, *Les Communistes* parut en fascicules ; Marcenac qui le nota, établit un long et confus parallèle avec le compte rendu par Baudelaire du livre de Hugo. René Lacôte invoqua *Les Misérables,* mais pour préciser aussitôt qu'Aragon, contrairement à Hugo dans son grand roman, ne produisait pas de « *figures édifiantes* » et qu'il avait ainsi échappé à l'erreur dans laquelle sombrent les plus grands. Pour Marcenac, c'est l'importance accordée à la politique qui rattache le roman d'Aragon à *Notre-Dame de Paris* ou à *La Comédie humaine*. André Wurmser III, lui, mentionna non pas *Les Misérables* mais *Quatre-vingt-treize*.

Il est beaucoup plus éclairant de voir comment les critiques vont placer *Les Communistes* dans le fil du *Monde réel*, dont il est l'aboutissement. En général, la comparaison entre les romans du *Monde réel* et *Les Communistes* se fait en faveur de celui-ci, « *couronnement* » vers quoi tous les ouvrages antérieurs « *convergent* » (Jean Fréville, *La Pensée*, ou Pierre Daix qui utilise aussi ces termes, *La Nouvelle Critique* n° 8). La différence essentielle entre les romans précédents et *Les Communistes* tient au fait que ce roman met en scène la classe ouvrière qui n'apparaissait qu'en arrière-plan des romans antérieurs[94] : « *ce roman de la France est aussi le roman des travailleurs* » (*ibid.*). Pour Wurmser, « Les Communistes, *par l'époque qu'ils raniment, par la clarté qu'ils projettent sur le temps présent, par la maîtrise renforcée du romancier, dominent incontestablement les volumes précédents ; ils ne s'y opposent pas* […] *ils les continuent*[95] », opinion qui est aussi celle de Claude Roy[96].

Nous avons vu que les lecteurs de la Grange-aux-Belles avaient critiqué *Aurélien*. Jacques-Francis Rolland, en passant, règle son compte au livre de prédilection d'Aragon : « *cette sorte d'entracte qu'est* Aurélien*, entracte que je n'ai pas goûté beaucoup personnellement* »… plusieurs années auparavant, Pierre Hervé, dans le même journal (*Action*) avait qualifié *Aurélien* de « *bric à brac surréaliste démodé*[97] ». Pourtant, ce qui frappe en

---

[94]. Roger Garaudy, en 1961, développera sensiblement la même analyse ; il citera d'ailleurs l'article de Fréville.

[95]. André Wurmser, « Le présent de l'indicatif et le passé composé » *in Les Lettres françaises* n° 338, 23 novembre 50, p. 2.

[96]. « *On s'aperçoit que les romans précédents s'organisent en fonction de ceux qui suivent, que l'œuvre romanesque d'Aragon est un tout, qu'elle se compose selon des proportions assez colossales* » (p. 114).

[97]. Cité par Kriegel, 1991, p. 367.

général – sauf chez Pierre Daix, Jean Fréville, Jean Marcenac, Jacques-Francis Rolland, Claude Roy et André Wurmser[98] – c'est l'absence de références au *Monde réel*, comme si *Les Communistes* n'avait jamais fait partie d'une série.

Désir inavoué de dénier la littérarité propre à ce roman ? On ne peut simultanément le lire comme un document ou un manuel d'histoire, et dégager son enracinement littéraire. D'autre part, les politiques qui ont lu *Les Communistes* ne connaissaient vraisemblablement pas les romans antérieurs de l'écrivain. Il semble en effet difficile de présenter objectivement *Les Communistes* en faisant abstraction du retour des personnages.

Pourtant les notes de bas de page, par lesquelles le scripteur renvoie à ses romans antérieurs, tissent un lien explicite entre *Les Communistes* et le reste du *Monde réel*. Particulièrement remarquables dans le tome I (la première intervient sur la première page du premier chapitre), elles rangent le texte dans la classe romanesque et instituent une parenté dans l'œuvre de l'écrivain.

Or, la première de ces notes, de façon éloquente, en appelle à *Aurélien*, précisément le livre que la famille communiste a le plus froidement accueilli au moment de sa sortie ; elle signifie une absence de rupture dans l'esthétique et la démarche créatrice. Tous les romans du *Monde réel*, comparaîtront au fil du premier tome[99]. En dehors de la note de la page 205, toutes préciseront le genre des ouvrages référencés. À chaque fois, le lecteur est invité à se reporter à des *romans*, non à des journaux ou des livres d'histoire. On retrouve là une des traditions du roman réaliste, dont les premières pages renvoient le lecteur à un hors-texte, soit "réel", soit romanesque[100]. Le procédé s'estompera naturellement dans les volumes suivants[101] : il était surtout important d'accrocher *Les Communistes*, premier tome à la locomotive du *Monde réel*.

Un événement scriptural remarquable de la réécriture est la suppression en 1967 de toutes ces notes de bas de page. En revanche, une nouvelle (et unique) note, à la page 452 du tome II, va inscrire à sa manière l'œuvre dans le littéraire, en exhibant, non plus une filiation à des romans antérieurs, mais le travail d'un scripteur en prise avec son langage. L'appel de note vient

---

98. Quant à André Stil, il signale en deux mots l'enracinement lointain des personnages « *dans* Les Cloches de Bâle, Les Beaux quartiers, Les Voyageurs de l'impériale *et* Aurélien » (p. 993).

99. *Les Cloches de Bâle* (p. 27 et p. 205), *Les Beaux quartiers* (p. 37 avec *Aurélien* et p. 205 avec *Les Cloches de Bâle*), *Les Voyageurs de l'impériale* avec *Aurélien* (p. 259).

100. Les incipits de Zola par exemple, indiquent implicitement au lecteur le hors-texte de l'arbre généalogique de la famille des Rougon-Macquart (Dubois, 1973).

101. Tome II, p. 23 : « *Voir* Les Beaux quartiers, *roman (Denoël)* ». Tome IV, p. 161 et p. 301 : « *Voir* Les Cloches de Bâle, *roman (Denoël)* ». Tome IV, p. 215 : « *Voir* Aurélien, *roman (Gallimard)* ».

après le mot "entr'acte" en plein milieu d'une phrase[102] :

> *Cela semblera peut-être indécent qu'à cette minute de l'histoire, je me demande depuis quand on écrit* entracte *en un seul mot. En tout cas, en mai 40, je n'avais pas remarqué que l'apostrophe interne s'en fût envolée comme une flammèche.*

Cet entracte-entaille exige une lecture prenant en considération le travail même du scripteur. Le renvoi ne se fait plus ici en direction d'un hors-texte romanesque mais vers l'activité du producteur du texte et rattache ainsi la deuxième version des *Communistes* aux derniers romans d'Aragon.

Malgré ces « *entailles scripturales*[103] » réitérées dans le corps de la première version, la plupart des critiques militants des années 49-50 ignorèrent superbement l'Aragon romancier d'avant *Les Communistes*, ce qui fit dire à André Wurmser dans un article consacré à la réédition des *Beaux quartiers* : « *j'ai beau tenir* Les Communistes *pour une œuvre magnifique* […] *j'en ai tout de même par-dessus la tête de "l'auteur–des–*Communistes*" comme si Aragon était né à la littérature française en 1949. Comme si* Le Monde réel *commençait par sa conclusion !*[104] » ; des « *amis* » lui ont reproché de ne pas parler des *Communistes* comme d'un livre « *incomparable* », et de ne pas voir avec ce roman un « *changement qualitatif*[105] » chez Aragon.

La "reconnaissance" d'Aragon comme écrivain communiste semble donc bien avoir eu pour point de départ la publication des *Communistes*.

---

102. « *C'est pour la plus grande partie de l'armée française une journée de cheminement, et pour les unités qui ont franchi la Lys, dans des cantonnements provisoires, un entr'acte* (1) *étonné, que ne coupent guère que des apparitions de bombardiers dans l'air, et ces écrasements au hasard sur les routes, dans des fermes qui flambent…* » (E2, II, pp 451-452).

103. Jean Peytard, *Littérature et classe de langue : Français langue étrangère*, Hatier-Crédif, 1982, p. 146.

104. André Wurmser, « Le présent de l'indicatif et le passé composé » *in Les Lettres françaises* n° 338, 23 novembre 50, p. 2.

105. « *Changement qualitatif* » qu'observe justement Pierre Daix dans son article de *La Nouvelle Critique* n° 29.

3. RHÉTORIQUE STALINIENNE

1. "Nous autres"

Tous nos articles font partie de cette classe du "discours" que Benveniste opposait à l'"histoire" et l'énonciateur s'y actualise donc systématiquement sous une forme pronominale. Omniprésent sous la plume des critiques, le "nous" fonctionne comme instance de ralliement ou d'amalgame.

On sait que "nous" allie généralement deux éléments sémantiques : le "je", « *l'individu qui énonce la présente instance de discours contenant l'instance linguistique* je » (Benveniste, 1966, p. 252) et une autre personne (non-je). Ainsi, "nous" peut amalgamer : "je + tu (singulier ou pluriel)" : "nous inclusif", "je + il(s)" : "nous exclusif" ou "je + tu + il(s)", découpage qui peut être affiné en dix-neuf classes[106].

Dans le premier cas envisagé ci-dessus, le "nous" englobe "moi" l'instance productrice de l'énonciation et "vous", les énonciataires multiples et indéterminés, lecteurs de cet article. Par exemple, dans l'énoncé de Marie Ghirardi : « *Nous étions impatients de savoir comment allaient réagir* […] *ces êtres que nous connaissions* » (*La Pensée* n° 32, p. 89), le "nous" réfère à l'énonciateur du discours, Marie Ghirardi, et à ses allocutaires, les lecteurs de l'article, du moins ceux qui ont lu le premier tome du roman. Dans ce cas, le "nous" est surtout un "nous" dit de modestie, convention rhétorique façonnée par la pratique de la dissertation scolaire.

En revanche, exemple parmi bien d'autres, l'énonciation de l'article de Jean Noaro, est datée :

> *qui que nous soyons, pris nous-mêmes dans le récit,* […] *nous nous y intégrons d'autorité* […], *nous en devenons un personnage* […] *Savons-nous bien tous comment la dernière guerre est venue* […] *Nous souvenons-nous bien tous de l'inquiétude qui pesa sur nous* […] *Et nous souvenons-nous aussi de ces campagnes de démoralisation* […] *Nous souvenons-nous bien tous de l'échec des conversations de Moscou.*

L'ensemble s'articule autour du souvenir personnel que le lecteur a conservé de la guerre. Ceux auxquels s'adresse Jean Noaro ne sont pas des énonciataires abstraits, mais bien des lecteurs réels, ancrés dans une époque précise et porteurs d'une idéologie définie[107]. Quant à André Parreaux : «*voir*

---

[106]. Voir Catherine Kerbrat-Orecchioni, *L'Énonciation : de la subjectivité dans le langage*, Armand Colin, 1980, p. 41.

[107]. Cet autre exemple, pris chez René Lacôte : « *de plus en plus nécessairement, les écrivains vont avoir affaire avec l'histoire, parce qu'elle est de plus en plus le plan sur lequel* NOUS *vivons* » met en scène un "nous" vivant à une époque précise et portant sur elle un regard marxiste qui privilégie le "plan" de l'histoire.

et dépeindre le caractère épique de cette lutte [contre la misère et la servitude] *c'est ce que* NOUS *appelons le réalisme socialiste* » et Auguste Lecœur : « *Il faut défendre* NOTRE *littérature et* NOS *auteurs* », leurs pronoms et adjectifs possessifs renvoient indéniablement à une communauté définie historiquement, et qui se prévalait d'un droit de regard, de jugement et de définition dans le champ littéraire.

Si tous les critiques militants manient le "nous", il n'en est pas de même pour le "je". De façon singulière, la carte de répartition du "je" dans les articles reproduit celle des revues : ainsi *Europe* est-elle celle qui autorise le plus nettement le critique à parler en son nom propre et celui-ci ne s'en prive pas, dès la première ou la deuxième phrase quand les articles ne commencent pas par "je"[108]. Dans *Les Lettres françaises*, André Wurmser parle également en son nom ; mais ces marques énonciatives pronominales du "je" dans *Les Lettres françaises* et *Europe* sont généralement couplées aux "nous" de la famille communiste. En revanche, *La Pensée* et *Les Cahiers du communisme* publient des articles où le "je", plus discret, voire absent, s'efface au profit d'un "nous" globalisant. L'énonciation de Jean Fréville, d'André Parreaux ou d'André Stil est complètement soumise au régime de la première personne du pluriel et celle de Marie Ghirardi laisse pointer un "je" particulièrement incolore. L'article de *La Nouvelle Critique* est, lui, scellé par une énonciation qui se veut la plus neutre possible et semble systématiquement éviter le "nous", barrant par là l'expression d'un sujet.

C'est dans l'article du soviétique Anissimov en 1953 (dans *Littératures soviétiques*) que l'instance énonciative est la moins marquée par les formes pronominales ; le "nous" employé, un "nous" de "modestie", ouvre sur des verbes de perception (« *nous voyons* »), jamais sur des verbes d'opinion et bien souvent il cède la place à un "on" encore plus impersonnel (« *on ne saurait nier* », « *l'on doit également relever* », « *on pourrait au reste en dire* » etc.) ; d'où ce sentiment de lire une langue de bois, en partie définissable par le masquage de l'origine de son énonciation : elle semble se parler elle-même en dehors de tout sujet.

Les articles des organes politiques, *France-Nouvelle* et *L'Humanité* privilégient nettement le mode pluriel de la première personne : Marcel Cachin ou Roger Payet-Burin parlent au nom de la classe ouvrière. L'article d'Auguste Lecœur est plus nettement informé par un *je*, qui s'impose dès le premier paragraphe… mais le *je* d'un dirigeant tel que Lecœur en 1949, membre du bureau politique, l'instance suprême de décision dans le parti, ne

[108]. Voir Jouglet : « *JE ne crois pas en toute sincérité* […] », Marcenac : *"Le pas dont avancent* Les Communistes *d'Aragon,* JE *me demande comment la critique pourrait le tenir* », Abraham, Roy ou Martin-Chauffier.

vaut-il pas pour un *nous*[109] ? Dans son analyse des discours politiques émis au moment de la scission du parti socialiste au Congrès de Tours, J.-B. Marcellesi a relevé plusieurs figures du locuteur dans l'énoncé ; le "je" réfère, selon lui, à deux instances différentes :

> Je1 *est singulier et se rencontre avec des SV comme* suis né, ai adhéré, ai milité *(qui ne s'applique qu'à un congressiste, le locuteur).*
> Je2 *a une valeur d'exemple, l'énoncé peut s'appliquer également à d'autres locuteurs éventuels auxquels on ne se réfère même pas ; on a ainsi :* pense, considère, propose une motion[110].

Même rapportées à un "je", les idées énoncées par Lecœur sont avant tout archétypiques de la critique militante ; en ce sens, son "je" vaut surtout comme figure de rhétorique, dans l'alternance avec un "nous" (ou chez lui, un "on" qui domine plus fortement), dont il est loin de constituer l'antonyme. Par exemple, lorsqu'il qualifie Zola ou Sue d'« *écrivains strictement limités, bornés,* DEVRAIS-JE DIRE, *dans le reportage de la misère du peuple* », loin de proposer une réflexion personnelle, il se fait surtout le porte-parole de la condamnation jdanovienne du naturalisme.

Dès qu'un locuteur est mis en place à l'intérieur même de l'énoncé par les marques énonciatives des pronoms, sa présence implique celle de l'allocutaire :

> *immédiatement, dès qu'il se déclare locuteur et assume la langue, il implante l'*autre *en face de lui, quel que soit le degré de présence qu'il attribue à cet autre. Toute énonciation est, explicite ou implicite, une allocution, elle postule un allocutaire.*
> (Benveniste, 1974, p. 82)

Le dialogue constitue donc la structure de base de tout énoncé : même si l'allocutaire (le lecteur de la presse militante) n'est pas à même de répondre sur le même plan aux sollicitations, exhortations ou conseils du locuteur (le critique), il est pourtant le destinataire clairement visé du "message" sous la forme pronominale du "vous".

Tout d'abord, ces articles interpellent directement le lecteur, tels celui de Marie Ghirardi (*La Pensée* n° 32) : « *ÉCOUTEZ le début du deuxième "fascicule"* » ou : « *Que Darquier insulte bassement une femme en public, en quoi cela pourrait-il atteindre, je* VOUS *le demande, Marie-Adèle de Bréa ?* ».

---

[109]. Domique Desanti l'évoque en ces termes : « *il ne s'exprimait jamais qu'au nom de la classe ouvrière ; celle du Pas-de-Calais d'abord et, une fois Thorez malade, celle de la France* » (1975, p. 130).

[110]. Jean-Baptiste Marcellesi, « Éléments pour une analyse contrastive du discours politique » *in Langages* n° 23, Larousse, septembre 1971, p. 37. Le *je* de Lecœur apparaît dans les occurrences suivantes : J'en ai lu une bonne douzaine - Je ne le pense pas - à mon avis - devrais-je dire.

Si c'est à propos des femmes communistes *du roman*, qu'André Wurmser III s'exclame : « *C'est ainsi qu'elles sont – et si* VOUS *ne le croyez pas,* VENEZ-Y VOIR ! *– les Paulette Blanchard* », l'invite concerne les femmes communistes *réelles*, dans une désignation qui déplace l'objet premier du discours : roman —> réalité. L'allocutaire de cette apostrophe est un improbable "ennemi" qui oserait mettre en doute la parole d'Aragon ou qui, lisant *Les Lettres françaises,* ne croirait pas à la justesse de la description. Wurmser se situe par là dans le domaine de la polémique, puisque son discours intègre un allocutaire susceptible d'être convaincu du bien-fondé de la cause communiste.

Parlant d'un livre qui met en scène des communistes, les critiques glissent rapidement et presque inévitablement vers l'auto-désignation élogieuse de leur irréductible différence. Leur permettant de se définir aux yeux du monde, le roman n'est plus alors que prétexte à l'épanchement d'une grandiloquence lyrique, marquée par l'autosatisfaction :

Le ton emphatique adopté par André Wurmser, dans son premier article :

> *Les communistes, secte mystérieuse et abominable, composée de vous* […] *les communistes, héros, saints et martyrs de notre temps, ces conspirateurs au grand jour, ces raisonneurs qui ont raison, et qui en meurent, ces épouvantails, les communistes, les voilà. Les voilà à tous les échelons de cette société compartimentée* […] *Voilà comment fonctionne leur esprit* […] *Voilà comment ils raisonnent* […]
>
> (Wurmser I)

se poursuit dans le suivant (II) :

> *Ces communistes, qu'on dit si uniformes, les voilà dans leur diversité* […] *Les voilà dans leur unité profonde* […][111]. *Les communistes ? Après avoir lu le second tome d'Aragon, on a envie de dire à leurs adversaires : voyez comment ils sont faits* […]

et le troisième :

> *c'est vrai qu'ils sont comme cela. Tels qu'en eux-mêmes, enfin, la lucidité les change.*

---

[111]. L'article de Roger Payet-Burin est un écho littéral à celui de Wurmser I « *Les communistes* NE SONT PAS UNE SECTE, *ni même une classe, ils ne forment pas un monde à part* […] *les communistes, en vérité, à l'aube de cette année 1939, on en trouve déjà dans* bien des milieux, *ils sont parfois* TRÈS DIFFÉRENTS LES UNS DES AUTRES, *sauf qu'ils ont des idées communes, solides et tenaces, sur un certain nombre de points* ». La première partie de cette citation veut contester le stéréotype "les communistes sont une secte, un monde à part" ; or la totalité de l'article de Payet-Burin repose sur une hypertrophie du "nous" qu'il oppose au "non-nous" ou aux "ils" désignés par antonomase.

À travers les communistes du roman, par l'utilisation réitérée des déictiques *les voilà*, *voyez*, *comme cela*[112], ou du présent d'énonciation, les communistes réels sont montrés du doigt, mis sur un piédestal de vertu, exposés aux yeux admiratifs du monde. Cette prose dessine leur visage selon une axiologie somme toute banale. Elle constitue autour d'eux un bloc de valeurs positives auquel s'oppose la masse des valeurs négatives accrochées à la figure de l'ennemi.

Ces articles, qui s'adressent à un lecteur militant, promeuvent la littérature du parti et ses auteurs à travers un discours nettement injonctif. La lecture des *Communistes* est présentée comme une activité militante parmi d'autres : « *Le lire ce n'est pas seulement un plaisir,* écrit Pierre Hervé, *c'est aussi un devoir* ». L'injonction domine aussi chez Auguste Lecœur : « *il nous faut défendre notre littérature et nos auteurs* […] *Que ce livre pénètre partout, dans tous les foyers, qu'il soit lu, discuté. C'est notre tâche* » ce qu'indique l'intertitre : « *faire lire* Les Communistes ». Demande également très claire chez Marcel Cachin (article de 1950) ou chez André Wurmser I : « *Si vous êtes, si vous avez conscience que vous êtes* […] *alors engagez-vous dans la lecture de ce premier des quatre fascicules qui composeront le premier tome des* Communistes », « *on aurait envie de crier : "Mais rappelez-vous ! Mais lisez donc ce livre qu'ils ne réfuteront pas, ce livre qui sonne comme un* J'accuse *et qui, pourtant, ne fait que rapporter, calmement, ce qui fut* » (Wurmser V). Le roman d'Aragon est donc tenu pour un passage obligé dans un itinéraire militant.

Mais l'injonction pouvait s'adresser aux critiques eux-mêmes. L'article de Lecœur « Critique aux critiques » prenait ceux-ci nettement à parti : « *Beaucoup de ces critiques laissent dans l'ombre le fait que le roman* Les Communistes *doit être considéré comme un véritable événement littéraire* » ; « *Ces critiques sont trop* comme les autres, *accueillant* comme les autres *un livre d'Aragon*. [Or] Les Communistes *n'est pas* un livre comme les autres ». Lecœur réclamait une critique, qui, menée avec "esprit de parti", sût faire du livre d'Aragon le modèle définitoire de la littérature de Parti. Il ne dira pas autre chose lorsqu'en 1951, faisant d'André Fougeron le peintre officiel du PCF, il appellera de ses vœux l'unité d'une critique partisane :

> *Récemment Claude Roy écrivait que les deux meilleurs livres de l'année étaient ceux de Marguerite Duras et de Roger Vailland. À un tel jugement s'ajoute le fait que personne chez nous n'a cru devoir prendre la plume pour réfuter, ou tout au moins discuter une telle affirmation. Peut-être Claude Roy a-t-il considéré au départ que le roman* Les Communistes *d'Aragon ne fait pas partie des livres de l'année. Faut-il rappeler qu'il en est sorti trois tomes en 1950 ? Même en considérant, à tort, que* Les Communistes *est de l'année*

[112]. L'utilisation massive des déictiques, des démonstratifs et des présentatifs est une constante : voir Ghirardi, Fréville, Payet-Burin, Rolland.

> *précédente, il existe, en plus,* La Dernière Forteresse *de Pierre Daix*, et La Seine a pris la mer *d'André Stil, qui sont les livres de l'année et qui, avec* Les Communistes*, peuvent être considérés, et de loin, comme les meilleurs*[113].

La "leçon" de Lecœur était donc claire autant que redondante. Les politiques ou les militants, aidés de leur "claire conscience de classe", définissaient la littérature de parti, au sein de laquelle exclusivement, les critiques devaient trouver matière à analyse. Dans la réédition de son essai sur Aragon, Claude Roy l'entendit, reconnaissant ses « *erreurs* », soit :

> *d'avoir essayé de ne prendre d'Aragon que la vue du poète (qui écrivait par ailleurs des romans), et de n'avoir pas bien vu cette marche de l'auteur du* Crève-Cœur *et des* Communistes *vers une seule grande œuvre, d'un seul tenant, d'un seul souffle, d'une unique coulée* […] *qui est en définitive, l'œuvre complète d'Aragon, l'œuvre tout court*[114].

L'Aragon célébré par le parti et par Lecœur était celui des romans et surtout celui des *Communistes*, de sorte que cette citation peut se lire comme une réponse autocritique à l'injonction de Lecœur.

Un caractère dominant de cette critique consiste en un intertexte doctrinal, présent à travers des citations ou des références à des noms porteurs d'une « *valeur pour ainsi dire totémique, aux origines du groupe* » (Escarpit, 1958, p. 101). De sorte que, pour reprendre la comparaison plaisante de Robert Escarpit, le communiste qui se dit "Thorézien" ou "Jdanovien" en 1950 « *n'exprime pas une notion bien différente de celle du primitif qui se dit du clan du Léopard* » (*ibid.*).

Surgissent fréquemment sans réelle nécessité[115], les noms de : Staline, Thorez et Jdanov (sous la plume de Daix, Stil), Lénine (Lecœur), Laurent Casanova (André Parreaux). Mais surtout paroles et discours des dirigeants sont longuement cités : le discours de Thorez au onzième congrès à Strasbourg, en partie reproduit par Lecœur et par André Stil (p. 988) lequel cite également Casanova (p. 988) et Lénine (p. 998), alors qu'il ne recopie

---

113. Auguste Lecœur, « L'exposition Fougeron : *Le Pays des Mines* » *in Les Cahiers du communisme* n° 4, avril 1951, p. 202. Cette célébration d'un artiste à la Grange-aux-Belles, relatée dans différents témoignages (notamment Daix, 1976, pp 281-283), est à mettre en rapport avec la soirée du 17 juin 1949 consacrée à Aragon. Là également, il s'agissait, pour un politique, de faire la leçon aux intellectuels.

114. Cité dans l'article de Pierre Daix : « L'Objectivité d'Aragon » *in La Nouvelle Critique* n° 29, septembre-octobre 1951, p. 69.

115. Par exemple, en 1960, Émile Tersen évoque « *l'épopée d'Aragon* », précisant : « *la qualification est de Maurice Thorez* »... comme on l'a vu, celui-ci est loin d'être le seul à avoir défini ainsi le roman.

pas même une ligne d'Aragon[116]. Pierre Daix cite Casanova et les phrases de Lecœur qui mettent sur le même plan le travail de l'écrivain et celui du militant de base.

Les mettant en rapport avec le texte d'Aragon, Furet-Matheron-Verret évoquent les « *magnifiques paroles de Maurice Thorez* » sur la famille (p. 111), et Jean Fréville cite une pensée de Lénine qui en illustre l'esprit de parti (*La Pensée*). La référence aux "pères" du communisme français et soviétique est constante ; les citations, habilitées par l'institution, revêtent alors la valeur d'*auctoritates* qu'elles avaient dans le discours théologal, propositions susceptibles d'être interprétées mais non contestées[117].

2. L'ennemi

La satire, en tant que discours agonique, classe dans laquelle Marc Angenot range la polémique et le pamphlet, « *suppose un contre-discours antagoniste impliqué dans la trame du discours actuel, lequel vise dès lors une double stratégie : démonstration de la thèse et réfutation / disqualification d'une thèse adverse* » (Angenot, 1982, p. 34). Face à l'énonciateur, l'allocutaire s'y dédouble en un témoin neutre du débat ou en un adversaire destinataire qu'il convient alternativement de convaincre et de réfuter. Tandis que le discours polémique suppose qu'un terrain d'entente est susceptible d'être trouvé entre les deux parties, la satire témoigne d'une « *distanciation et d'une coupure radicale avec le monde antagoniste, conçu comme absurdité, chaos ou malfaisance* » (*ibid.*, p. 36). En effet :

> *Le satirique s'installe en un point extrême de divergence idéologique. Il coupe délibérément le discours adverse de ce qui peut le rattacher à une logique universelle et se borne à jeter un regard* entomologique, *apitoyé ou indigné, sur le grouillement des raisonnements biscornus du système antagoniste. Il partage avec le lecteur le monopole du bon sens. La démonstration, s'il y en a une, se borne à mesurer l'abîme qui sépare l'erreur adverse du démontrable.*
>
> (*ibid.*, p. 34)

La critique "littéraire" communiste balance entre polémique et satire et emprunte aussi quelques traits au pamphlet. Ces types ne se trouvent d'ailleurs jamais à l'état pur dans aucun texte, mais combinés.

---

116. Même cas de figure chez Anissimov, qui cite des déclarations de Fréville, Cachin, Thorez, et Stil au sujet du roman mais ne retranscrit pas une ligne des *Communistes*.

117. Antoine Compagnon, *La Seconde main ou le Travail de la citation*, Seuil, 1979, p. 218.

L'adversaire, un des éléments de la définition du discours agonique, est omniprésent dans les textes de notre corpus et chaque auteur met en place des stratégies rhétoriques visant à le disqualifier en le nommant. Encore faut-il distinguer deux types de référents : d'une part, les "ennemis" censément décrits par Aragon et reconnus pour tels, même s'ils ne sont pas forcément présentés aussi clairement dans le roman, et d'autre part les "ennemis" contemporains, réels ou imaginaires, des communistes en 1950.

Ces ennemis d'hier et d'aujourd'hui[118] ont un point commun, ils mentent : « *Qui peut nier que les communistes ont été les antihitlériens les plus conséquents* […] ? *Véritablement, ils se sont levés avant le jour. De là, l'EMBARRAS ET LA CONFUSION DE NOS ENNEMIS QUI, EUX, SONT OBLIGÉS DE MENTIR* » (Jean Fréville, *La Pensée*, page 90). Ce sont ces « *éternels ennemis de la vérité* » (Cachin, 1949) qu'il s'agit de combattre et dont on cherche à démontrer l'imposture. La vérité, nous l'avons noté déjà, est du côté des communistes, ceux de 1949, mais également ceux de 1939[119]. Entre ces deux dates, le comportement de l'adversaire n'a pas changé : « *La fameuse "lutte sur deux fronts" qu'une prétendue Troisième Force affirmait récemment vouloir mener, n'a pas été inventée pour les besoins de l'après-guerre. LA MÊME VOLONTÉ DÉLIBÉRÉE DE MENTIR OFFICIELLEMENT POUR MASQUER LE BUT RÉEL se révèle en relief durant ces mois de 1940* » (Marie Ghirardi, *La Pensée,* n° 33, p.126) ; c'est toujours « *les légendes, les sottises, les interprétations malhonnêtes, les impudentes impostures de tous les défenseurs du régime qu'aveuglent la haine du peuple et celle du Communisme* » (Cachin en 1950).

Ce dernier énoncé offre un "condensé idéologique" des pratiques énonciatives caractéristiques des discours idéologiques (Reboul, 1980, chap. I) :

◆ l'amalgame unit sous un même terme (« *les défenseurs du régime* », « *les agents de la réaction intérieure et internationale* », Cachin, 1950) des éléments pouvant être contradictoires.

◆ le sous-entendu : la coordination entre « *haine du peuple* » et « *haine du communisme* » laisse sous-entendre l'équivalence entre le peuple et le Parti Communiste.

◆ la disqualification des thèses adverses : « *légendes* », « *sottises* », etc.

◆ l'appellation objectivante : le contenu de « *légendes* », « *impostures* », « *sottises* » et « *interprétations* » n'a pas été préalablement défini.

---

[118]. Cachin souligne dans *L'Humanité* (article de 1950) : « *les politiciens de 1939-40* qui sont pour une bonne part les mêmes que ceux d'aujourd'hui ».

[119]. Et Aragon grâce à son livre « *confond tous les MENSONGES que persistent encore à répandre les ennemis du communisme sur l'événement du 23 août 1939* » (Cachin, article de 1949).

◆ l'énoncé invérifiable : le fait que la haine aveugle les « *défenseurs du régime* » et que ceux-ci soient effectivement aveuglés est difficilement vérifiable.

Sitôt nommé, l'ennemi est disqualifié par des nominalisations qui créent leur propre référent : *les fossoyeurs de la patrie*[120], *les défenseurs du régime*, *les fauteurs de guerre* ou *les falsificateurs de l'histoire*[121], énoncés équivalents et interchangeables. Pour être combattu efficacement, l'ennemi ne doit en effet montrer qu'une tête. Il est souvent désigné par une périphrase. Par exemple chez Payet-Burin : « *ceux qui ont applaudi à l'entrée de Franco à Madrid et à celle des nazis à Prague, qui plastronnent au Comité France-Allemagne, ceux-là* […] *n'ont qu'une ressource : c'est de faire apparaître les communistes comme des Français pas comme les autres* ». Dans cet article, l'ennemi, c'est aussi l'indéfinition du *on* : « *ON voudrait le rejeter* [le parti] *comme un corps étranger* » – « *c'est là qu'est le drame, dit-ON* ». Mais le plus violemment pourfendu reste le « *traître* », celui qui a fait partie de la famille communiste et l'a quittée comme Orfilat ou encore « *l'immonde Chasseigne, LE RENÉGAT DES RENÉGATS* » qui « *demandait pour les communistes le coup de revolver dans la nuque*[122] » (Marie Ghirardi, *La Pensée* n° 32). Jacques-Francis Rolland parvient ainsi à assimiler « *tous ces médiocres, ces ambitieux ou plus simplement ces TRAÎTRES* [qui] *ne voulaient surtout pas combattre le fascisme* ».

La dénonciation la plus unanime concerne les socialistes des années 40 ou des années 50, haine historiquement explicable : certains socialistes furent les artisans de l'exclusion des communistes du pouvoir en 1947 (Rioux, 1980, p. 161), tandis qu'en 1939, s'étant désolidarisés des communistes après la signature du pacte germano-soviétique, ils permirent indirectement que la répression s'abattît sur eux… sans compter qu'un socialiste, Sérol, promulgua le décret punissant de mort toute personne se livrant à des activités communistes, en janvier 1940.

La violence des propos tenus contre Blum est sans mesure, chez Wurmser II notamment, qui amalgame « *la majorité parlementaire et ses*

---

120. *Cf* Cachin (article de 1949) : « *le gouvernement de fossoyeurs qui devait conduire la France à la catastrophe* » et (article de 1950) « *les fossoyeurs de la patrie au pouvoir* [en 1940] ». Syntagme courant dans la prose communiste ; voir par exemple la brochure : *Les Fossoyeurs de la France* par Benoist, Bonte et Fajon (Éd. du PCF, 1946). Autre nominalisation tout à fait caractéristique qu'on lit chez Cachin : « *les trotskystes fielleux* » (article de 1949).

121. Voir également Wurmser II. Ce fut aussi le titre d'une brochure publiée par le Bureau soviétique d'informations en 1948.

122. François Chasseigne, député socialiste, prononce ces paroles dans le roman, lors de la séance du 16 janvier 1940 (III, p. 306 – E2, I, p. 543 ; le passage concernant Chasseigne fut d'ailleurs réécrit, puisqu'en E2, il n'est plus qualifié d'« *expert en trahison* », comme en E1).

alliés » (en 1939) : « *MM. Blum, Bonnet, de Brinon, Daladier, Déat, Doriot, Pétain et Reynaud ; de tous ces noms, je ne respecte que l'ordre alphabétique* ». Et plus loin : « *l'alliance contre les communistes, de Darquier de Pellepoix qui à Paris, insultait les Juifs en septembre, et de Blum hurlant aux chausses, non de cet hitlérien, mais de Pierre Sémard*[123]». Marcel Cachin évoque « *les fossoyeurs Daladier et Reynaud poussés par Blum* » (article de 1950), tandis que Jean Fréville traite les deux premiers de « *pygmées* » (*La Pensée* n° 39, p. 92). Enfin, Léon Blum est « *ce faux prophète* », qui, au moment de la guerre de Finlande « *proférait les sottises les plus énormes* » (Cachin, 1950), lecture d'ailleurs en accord avec les thèses politiques du roman.

Les Communistes permet alors de venger la communauté de cet ennemi protéiforme animé de ce seul mobile essentiel, l'anti-communisme, soit en le démasquant, soit en le représentant de manière cocasse ou satirique[124]. Aragon a « *cloué au pilori* », selon Marie Ghirardi, « *les hommes politiques sans conscience, les politiciens à faux nez socialiste, les traîtres imprudents, les lâches de tout poil* » (*La Pensée* n° 32) : « *Nous nous disions : Un Hugo surgira-t-il pour lever le fouet sur ces pervers ? Quelle libération et* QUELLE DÉLECTATION VENGERESSE *à lire ces pages qui, tel un miracle, réalisent ce souhait !* ». Cet esprit de vengeance qui les anime, les critiques communistes croient le déceler dans une intention scripturale : « *Comme* [Aragon] *le savoure l'amer plaisir –* VENGEANCE *dont fut chèrement payé le droit d'en jouir aujourd'hui – de répéter les inepties que "les autres" débitaient* […] » (Wurmser II). De fait, les personnages du roman sont considérés comme des personnes réelles, envers qui le lecteur ressent amour, haine, ou mépris. Le radical Dominique Malot, qui dans le roman brigue un portefeuille sans réussir à l'obtenir, catalyse les sarcasmes[125] : on le trouve « *grotesque* » et « *comique* », au terme d'une lecture tout à fait partisane. En effet, les espoirs déçus de Dominique Malot, persuadé de l'amitié indéfectible de Daladier à son égard, son manque de discernement et son incapacité à se diriger dans la jungle parlementaire, en font un personnage plus pathétique que vraiment ridicule. Les pleurs qu'il verse au chapitre du tome II et qu'essuie sa femme, grande malade compatissante (p. 56), sont l'objet de moqueries acerbes. Marie Ghirardi épingle le « *COMIQUE IMPITOYABLE de cette scène : le gros homme effondré et sanglotant aux pieds de sa femme qui lui caresse gentiment les cheveux* » (*La Pensée* n° 32), et André Wurmser II : « *Les avatars et les sanglots –* COMIQUES CERTES *– de cet imbécile de Dominique Malot* ».

---

[123]. Membre du Bureau Politique du PCF, Pierre Sémard était un des dirigeants de la Fédération des Cheminots de la CGT. Arrêté le 18 octobre 1939 par la police de Daladier, il fut fusillé par les Allemands le 7 mars 1942.

[124]. *Cf* l'article du *Communiste* traduit dans *La Nouvelle Critique* n° 47, p. 162.

[125]. Un autre personnage du tome III, l'inspecteur Durand, est décrit avec une « *cocasserie vengeresse* » (André Wurmser).

Le thème du complot, de la persécution subie par les communistes et leurs écrivains de la part de l'adversaire "bourgeois" ou "capitaliste" se déploie dans toute cette presse. Ce fantasme, confronté à l'épreuve des faits (les articles réellement publiés dans la presse non communiste), se révèle moins l'expression d'une réalité qu'un instrument rhétorique au service d'une idéologie. Le critique littéraire de la presse bourgeoise devient donc une autre figure de l'ennemi de classe. Face à cette « *conspiration du silence*[126] », les critiques brandissent le « *retentissement* » du roman d'Aragon (Furet *et alii*, p. 108) et son succès éditorial : « *le premier volume, avec sa troisième édition, atteint son quatre-vingtième mille, le second suit allègrement ses traces* » ; « *déjà on s'arrache ce livre, on se passionne pour lui* » (Francis Cohen, 27/10/49).

La logique du propos est la suivante : « *La critique n'en parle pas* [du meilleur de notre littérature actuelle] *comme si elle voulait n'avoir pas à en dire de bien* » (Cohen[127]) et concerne tant Aragon que des écrivains communistes mineurs, comme Jean Laffitte, Martine Monod ou Pierre Daix, qui avaient, à l'époque, peu (voire pas du tout) d'audience hors du cercle relativement restreint des militants du PCF, alors que les journaux et revues communistes faisaient grands cas de leurs productions.

Quant à Aragon, indéniablement le plus brillant d'entre eux, on imagine que le "complot" bourgeois l'atteindra également. Ainsi, la réception de ses textes hors du PCF, pourra être interprétée de deux manières contradictoires : il est lu, car c'est un écrivain si considérable que la bourgeoisie ne peut l'ignorer[128] ; il n'est pas lu, car la bourgeoisie rechigne à reconnaître la très haute valeur des écrivains communistes. Intellectuellement sécurisant, ce raisonnement permettait de faire endosser à « *ceux d'en face* » (Wurmser I) la responsabilité du manque de diffusion et de réception de la littérature communiste hors du parti, sans qu'une réflexion soit amorcée sur la qualité même de cette littérature militante, ni, par voie de conséquence, sur la critique qui la portait aux nues.

---

126. Syntagme qui se trouve dans les articles de Parreaux (p. 111), Furet *et alii* (p. 108), Wurmser I et IV.

127. On pourrait multiplier les citations. Voir Wurmser, Jouglet, Lacôte, Furet *et alii*. Et trouver cet argument pour défendre d'autres auteurs. *Cf* Jean Kanapa à propos de *La Tempête* d'Ehrenbourg, « Critique de la critique », *La Nouvelle Critique* n° 10, novembre 1949, p. 116.

128. Dans une prose caractéristique, Anissimov écrit : « *La presse d'avant-garde a fait aux* Communistes *un accueil hautement positif. Alarmée par leur succès colossal, la critique bourgeoise, avec son hypocrisie coutumière, a tenté d'en falsifier l'idée et de calomnier l'auteur. Il lui a pourtant été impossible de passer l'œuvre sous silence et d'en contester l'importance de premier plan* » (p. 144).

3. Figures de style

Ce qui étonne aujourd'hui, c'est qu'il s'agit d'un discours de l'évidence : rien n'y est démontré, tout y est affirmé et répété, comme s'il suffisait de dire mille fois, par exemple : « *la classe ouvrière est la classe de l'avenir* » pour qu'elle le devienne, comme si cet énoncé, pris au hasard dans la logorrhée stalinienne des années 50, et sa répétition obsessionnelle, pouvaient agir sur le monde.

Ce discours de la vérité et de l'évidence utilise des présents de vérité générale assénant des vérités intemporelles. Deux exemples parmi d'autres : « *Où veut-on que l'écrivain réaliste prenne la matière de son œuvre sinon dans la réalité ?* » (Lacôte) et « *le grand romancier ne peut pas plus se contenter de cent pages qu'un adulte enfiler la culotte d'un garçonnet* […] *Être bref hors de propos, être bref pour être bref, c'est pécher contre la vérité* » (Wurmser I). La récurrence de certaines expressions et de procédés de désignation donne une impression de martèlement : chez Jacques-Francis Rolland, *il y a*, chez Wurmser V, *il suffit de*. La réalité semble simple à comprendre, lumineuse et claire dans un monde manichéen. Par conséquent, il s'agit moins d'argumenter, d'essayer de convaincre que de ressasser sur tous les tons quelques "évidences", la répétition ayant d'ailleurs de tout temps été une technique de persuasion.

Enfin, le ton, fréquemment ironique, témoigne d'un sentiment de supériorité affiché ; le communiste est celui qui, ayant compris les enjeux historiques et idéologiques du monde, en détient la clé et son ultime interprétation (voir par exemple les articles de Cachin, mais aussi ceux de Ghirardi ou Wurmser[129]). Cette « *morgue communiste* » qui empêcha Pierre Daix de réécrire son roman *La Dernière Forteresse* (Daix, 1976, p. 236) est très sensible dans nos articles : « *Essayez d'imaginer une grande fresque qui serait bichonnée, disons par ce délicat historien qu'est M. Herriot et qu'il intitulerait : "Les Radicaux" ou bien la confession publique qu'un grand écrivain socialiste – je ne cite pas de noms, faute d'en connaître – oserait baptiser : "Les sociaux démocrates"* » s'exclame Wurmser II et dans son troisième article : « *s'imagine-t-on M. Mauriac* […] *ou quelque autre membre de la sempiternelle "majorité", célébrant l'action conjointe de M. Chasseigne et de M. Max Lejeune ?* ». L'arrogance apparaît encore plus clairement lorsqu'on compare cet énoncé à l'idée inverse, lue dans *Roman* : « *Après tout, que M. Malraux écrive "Les R.P.F."' et on le lira* ».

La morgue s'allie parfois à l'invective, comme dans l'article de Pierre Hervé, réponse à celui que Nadeau fit paraître dans *Combat* le 23 juin 49. Une deuxième étape dans la réception du texte est alors atteinte, seuil que

[129]. André Wurmser II laisse entendre sa supériorité par rapport à trois critiques "ennemis" non nommés dans une formule éclairante : « *Naturellement, ils n'ont pas* COMPRIS *ceci* […] ».

Pierre Malandain observe également dans la réception des *Misérables*, les partisans de l'œuvre entrant « *dans des polémiques où le roman n'a plus grand chose à voir*[130] ». Hervé, qui adopte d'ailleurs le même ton que son adversaire, ne répond pas à ses arguments (voir *infra* p. 138), mais le discrédite par l'injure : « *médiocre chaire* […] *prétentieux anathèmes* […] *se laisse emporter par la hargne* […] *invectives de Nadeau, critique fignoleur et coupeur de poils en quatre* […] *petit bonhomme* […] *le trotskyste Nadeau, plus ultra que tous les ultras* ». Que les communistes d'Aragon ne plaisent pas à Maurice Nadeau démontre justement qu'ils sont de vrais communistes. Pierre Hervé reprend les réflexions ironiques du directeur littéraire de *Combat* (« *livrée de troubadours* » – « *brochures de patronage* »), les retourne contre lui, mais passe en revanche sous silence sa critique majeure : la création du personnage d'Orfilat, insulte à la mémoire de Paul Nizan.

Ainsi, la mise à distance de l'autre et la disqualification injurieuse portée sur ses thèses sont une façon de formuler la valeur de l'engagement et la supériorité des communistes. Les enjeux de la critique militante dépassent, on le voit, le simple désir de rendre compte d'un roman.

Le journaliste-militant est parfois aussi un écrivain, en tant que tel à la recherche de son propre langage. Quelques auteurs publiaient dans les maisons d'éditions du parti, comme Gaston Monmousseau auteur de *La Musette de Jean Brécot* ou Pierre Abraham (*Tiens bon la rampe*), personnalités fortes et originales. Thomas Aron a noté que la critique journalistique cherche à tout prix à être "brillante" dans son désir de plaire pour elle-même, pour sa forme, son style, l'originalité de ses saillies… même si le plaisir d'écrire dont elle procède est voué à l'éphémère et à l'oubli.

Cette démarche peut aussi se traduire par une sorte d'imitation du texte aragonien dans ce qu'il a de plus "parlé", de plus mimétique au flux verbal et à celui de la pensée. Involontaire pastiche que l'œuvre suggère, dans son invitation à l'écriture. Le critique laisse alors percevoir l'envie de céder sa parole à l'œuvre, de retrouver cet état de "pur lecteur", décrit par Barthes dans *Critique et vérité* : « *Lire, c'est désirer l'œuvre, c'est vouloir être l'œuvre, c'est refuser de doubler l'œuvre en dehors de toute autre parole que la parole même de l'œuvre : le seul commentaire que pourrait produire un pur lecteur, et qui le resterait, c'est le pastiche* » (1966, p. 78).

André Wurmser, auteur de romans lui-même, déclare avoir dû rédiger de nouveau son article, tant il lui « *était sensible qu'*[il] *avait involontairement pastiché Aragon* » (III). Quant à Marie Ghirardi (*La Pensée* n° 33), elle reprend à son compte certaines données du roman et en offre une réécriture paraphrastique. Évoquant la libération éventuelle des hommes du CSAR, elle cite tout d'abord Aragon : « *Il y avait quelque illogisme à les maintenir dans*

[130]. Pierre Malandain, « La Réception des *Misérables* ou un lieu où les convictions sont en train de se former » *in Revue d'histoire littéraire de la France* n° 6, 1986, p. 1068.

des prisons où les hommes de Moscou s'entassaient » avant de poursuivre : « *Ce sont des hitlériens ? Et nous sommes en guerre contre Hitler ? … mais pardon… pardon ! Si nous sommes en guerre contre Hitler, c'est la faute à Daladier qui n'a pas su profiter de l'occasion finlandaise* ». L'imitation du langage parlé du roman est d'autant plus perceptible que le compte rendu de M. Ghirardi est entrecoupé de citations du roman, généralement des déclarations de personnages introduites par une courte proposition[131]. Ce n'est pas à proprement parler une analyse du tome IV, mais un vaste montage de citations, procédé qui assume, sans doute, la lecture "désirante" de l'œuvre décrite par Roland Barthes.

Dans *Les Communistes*, les critiques lisent une glorification du parti et de ses membres et ajoutent à cette apologie les vibratos de leurs propres définitions à travers des métaphores et des métonymies mélioratives qui actualisent des sèmes spécifiques[132] :

◆ les sèmes de la germination et de l'épanouissement, liés à celui de la terre :

> *ceux qui sont le* FERMENT *généreux du bel aujourd'hui, ceux qu'en d'autres temps on eût nommés le sel de la* TERRE, *les communistes.*
>
> (Jean Marcenac, *L'Humanité*)

> *Cette diversité* [des personnages dans le roman…] *explique en même temps la puissance et la richesse du Parti Communiste Français, où tous les types du peuple de France, toutes les individualités* […], *toutes les façons de comprendre et de sentir, tous les produits, toutes* LES FLEURS DE NOTRE TERROIR *se trouvent amalgamés, respectés, placés dans les meilleures conditions pour* S'ÉPANOUIR *pleinement.*
>
> (Jean Fréville, *La Pensée* n° 39)

> *le Parti Communiste plonge très profondément ses* RACINES *dans la masse du peuple.*
>
> (Marie Ghirardi, *La Pensée* n° 33, p. 128(

◆ ou encore le sème de la construction

> *le Parti Communiste,* FORGERON *de l'avenir…*
>
> (Jean Fréville, *L'Humanité*)

Plus remarquables, des figures de style puisées dans l'imagerie

---

[131]. Par exemple : « *Ce qui fait dire à l'un des permissionnaires :* ». « *L'industriel Wisner, en pleine réunion mondaine, met les pieds dans le plat :* » « *Blum essaie à sa manière insidieuse de préparer les esprits :* » « *Et le général Nullement laisse parler son cœur :* ».

[132]. Une enquête plus large les trouverait certainement dans toute la prose militante de ces années-là.

chrétienne assimilent à de nouveaux Christ ceux « *qui de leur sang ont payé les fautes des autres : Les Communistes* » (André Wurmser I), équivalence fréquente chez Aragon. Les nombreuses allusions au Vendredi saint de Marie Ghirardi, renvoient à la métaphore religieuse du roman (chapitre 6 du tome IV), complaisamment relayée jusqu'à l'évocation de la « *grâce insigne* » de la Vérité (p. 130). En style quasiment évangélique, Wurmser II prêche les circonstances atténuantes pour les communistes qui, dans le roman, n'ont pas "compris" immédiatement : « *il ne faut pas leur en vouloir* […] *Mais* HEUREUX LES AUTRES ! », évident pastiche des béatitudes.

Enfin une image invariablement utilisée est celle de la clarté et de la luminosité, dont Aragon lui-même a exploré les ressources poétiques dans *Le Roman inachevé*[133], ou dans la *Postface* : « *J'appartiens à une catégorie d'hommes qui ont tant et si bien regardé toute leur vie la* LUMIÈRE *que parfois ils sont devenus aveugles de l'aimer* » (p. 595). Cette image croise la figure religieuse : « *les égoïsmes du même ordre déterminent des conséquences analogues. S'en rendre compte contribue à* FAIRE LA LUMIÈRE. POUR CEUX DU MOINS QUI VEULENT L'ACCUEILLIR ». Marie Ghirardi (*La Pensée* n° 32, p. 89) reprend ici les formules mêmes de la vulgate chrétienne, qui demande "l'accueil" en soi du Christ. La lumière des communistes n'est bien évidemment pas celle qu'apporte la foi chrétienne mais celle de l'Histoire : « *Voici qu'ils* [les personnages des romans précédents] *sont* ÉCLAIRÉS *par la* LUMIÈRE *de l'histoire et tout ce qui était en eux clair-obscur, ombre portée, reflet personnel s'évanouit* » (Marcenac). Elle permet de faire le départ entre les romans du *Monde réel*, qui décrivent l'agonie et l'effritement d'un monde, et le roman qui vient de paraître : « *Avec* Les Communistes *nous quittons la pente de l'ombre pour le versant du jour* » écrit Jean Fréville. Jean Marcenac abuse de l'image dans *Europe* : « *il n'y a pas de mystère ici. Tout est* CLARTÉ » – « *le prolétariat français n'a plus besoin des grandes occasions pour y voir* CLAIR, *mais sait faire toute la* LUMIÈRE *à partir du moindre événement* » – « *cette traînée* LUMINEUSE *des* Communistes […] *n'est rien d'autre que la* LUMIÈRE *la plus forte de ce temps. La même* LUMIÈRE *que ceux qui ont des yeux pour voir surprendront partout à l'œuvre* ILLUMINANT *ici cette ronéo* […] *la* LUMIÈRE *même du réalisme* ».

Le lexème *clair* revient en leitmotiv sous la plume d'André Parreaux : les événements sont « *clairs* » ; la « *clarté* » qui illumine Blanchard est, bien sûr, le sens de classe, tandis que l'ennemi indique « *clairement* » quel doit être le camp des communistes. Et quasiment tous les critiques emploient au moins une fois le mot *clarté*, qu'il s'agisse de celle projetée par le roman, ou par le Parti Communiste. Anissimov lui oppose la « *putréfaction de la bourgeoisie* », dans une métaphore massivement filée : « *pourriture de la bourgeoisie réactionnaire* » – « *leur putréfaction et leur crime* » – « *une clique en pleine décomposition* » – « *ce monde de pourriture* » –

[133]. « *Je porte le soleil dans mon obscurité* » dans « La Nuit de Moscou », par exemple.

« *décomposée* » – « *putréfaction de son monde*[134] », qui rend compte de la pesanteur manichéenne de la démonstration.

Enfin, l'idée de la vie est fréquemment évoquée pour qualifier le roman ou ses personnages : « *Ce sont des hommes* VIVANTS *que nous décrit Aragon et non des automates qui pensent par ordre, tels que les caricature la réaction* » (Jean Fréville, *L'Humanité*). René Lacôte parle de « *cette réalité* VIVANTE, *cette chaleur et ce sens du concret* » ; « *on a vu passer* LE TOURBILLON DE LA VIE », lui répond Jacques-Francis Rolland. Les critiques communistes rejoignent ainsi les éloges conventionnellement adressés aux écrivains[135].

★

[134]. Syntagmes relevés en une page et demie (pp 146-147).

[135]. *Cf* Jean Paulhan, *Les Fleurs de Tarbes ou la Terreur dans les lettres*, Gallimard, 1941, p. 179.

CHAPITRE IV
LA PRESSE NON COMMUNISTE

La réception par la critique non communiste, réduite à une quinzaine d'articles souvent assez succincts, montre que *Les Communistes* a quand même été lu hors des rangs partisans. Les revues et journaux qui accueillirent des recensions du roman provenaient de toute la largeur de l'éventail politique.

Par nature, certains se montrèrent *a priori* hostiles au livre d'Aragon, comme *Le Populaire*, l'organe du Parti Socialiste et *Paroles françaises*, où s'exprimait Antoine Blondin. Appartenant à « *l'opposition révisionniste*[1] » qui se constitua contre l'esprit de la Résistance, *Paroles françaises*, journal dirigé par André Mutter, ancien résistant qui se faisait le défenseur des "épurés", ne devait pas apprécier l'écrivain accusé d'être à l'origine de la "liste noire" du CNÉ. Maurice Nadeau, lui, signait dans *Combat*, journal issu de la Résistance, où Camus officia jusqu'en 1947 et qui se situait résolument à gauche, mais ne se réclamait ni du parti socialiste, trop assagi, ni du Parti Communiste, trop inféodé à l'URSS. Deux articles très fouillés de Roger Stéphane proviennent de *L'Observateur,* dont la naissance en 1950 fut « *liée à la brève histoire du neutralisme, à la volonté manifestée par quelques hommes de dégager la France de la menace provoquée par l'affrontement des deux blocs*[2] ». Jean-Marie Domenach[3] dit deux mots du roman d'Aragon dans *Esprit*, autre grand mensuel d'opinion qui, politiquement, avait été un temps très ouvert au dialogue avec les communistes, avant d'amorcer un virage violemment anticommuniste après les événements d'Europe orientale.

---

[1]. *Histoire générale de la presse française*, tome IV, p. 310.

[2]. Jean Touchard, *La Gauche en France depuis 1900*, Seuil, 1981, p. 314.

[3]. Secrétaire de rédaction de la revue *Esprit* à partir de 1946, Jean-Marie Domenach allait en devenir directeur entre 1956 et 1976. Dans les années qui nous occupent, il participa au combat pour la paix mené par les communistes, mais revint de chez Tito convaincu de la justesse des thèses yougoslaves.

Un court article est issu de *Réforme*, hebdomadaire d'inspiration protestante, trois autres du *Parisien libéré*, grand quotidien populaire fondé par des résistants de la première heure[4], de *Carrefour,* hebdomadaire gaulliste issu de la Résistance et de *La Nef*, la revue de Raymond Aron et Lucie Faure (droite modérée). Quant à *La Table ronde*, *Les Nouvelles littéraires* et *Les Cahiers du Sud*, c'étaient des revues moins politiques que littéraires.

1. Une œuvre de propagande ?

L'article le plus hostile aux *Communistes* fut le pamphlet de Maurice Nadeau[5], qui opposait le « *plaisir* », celui de l'écriture quand Aragon décrit les gens de sa classe, les Wisner et les Weissmüller, et le « *travail* », soit « *la tâche ingrate de militant. D'elle relève le tract qu'Aragon nomme :* Les Communistes », qualifié plus loin de « *brochures de patronage* ».

Dans le même esprit, la violence verbale en moins, Armand Hoog de *Carrefour* évoque « *le troisième style romanesque d'Aragon, et ce n'est plus le meilleur, bien sûr* », car Aragon abandonne le rêve et le monde pour « *une construction faite d'avance : l'imagerie communiste* » ; « *tout cela est bien sommaire* » écrit Hoog après s'être étonné de la soudaine prise de conscience de Cécile, laquelle s'aperçoit tout d'un coup de « *l'ignominie bourgeoise et capitaliste* » (voir tome I, p. 31), révélation que n'annonce « *aucune espèce de préparation psychologique* ».

Quant au long article de Bernard de Fallois consacré au tome IV (avec relecture partielle des autres tomes), il aboutit à la conclusion qu' « *Aragon n'a pas cherché à écrire un roman, mais à faire œuvre de propagande, c'est-à-dire d'actualité au sens le plus étroit* » et que si *Les Communistes* constitue une lecture très agréable, il est peu vraisemblable qu'on ait envie de le relire un jour. Sa critique toutefois n'est pas entièrement négative, puisqu'elle commence par affirmer que *Les Communistes* n'est pas un livre ennuyeux, « *qualité assez rare* », et témoigne du plaisir à avoir « *plongé* » dans l'époque décrite.

Même Gilbert Sigaux[6], au ton remarquablement serein pour l'époque, notait dans *La Table ronde*, que « Les Communistes *c'est aussi un livre d'i-*

---

[4]. On y trouvait les signatures de André Bazin, futur fondateur des *Cahiers du cinéma*, d'Henri Petit, futur grand prix de littérature de l'Académie française, de Pierre-Aimé Touchard, futur administrateur de la Comédie française, de Pierre Petit qui sera directeur de l'École normale de musique…

[5]. Né en 1911, Maurice Nadeau, connu comme historien du surréalisme, directeur de nombreuses collections et de journaux littéraires, cofondateur de *La Quinzaine littéraire*, était à l'époque (1945-1951) directeur littéraire à *Combat*. Ses options politiques l'avaient porté vers l'extrême gauche trotskyste : il avait soutenu à partir de 1936, le Parti Ouvrier Internationaliste de Pierre Naville.

[6]. Ce romancier, qui avait obtenu le prix Interallié pour son roman *Les Chiens enragés* en 1949, collaborait alors à *La Gazette des lettres* et à *La Table ronde*.

mages, une anthologie du courage communiste » (p. 128) et se demandait si la « *valeur de combat* » de ce roman communiste n'excèdait pas sa « *valeur d'art* ».

Henri Petit, qui dans *Le Parisien,* fit un compte rendu des trois premiers tomes du roman, se montrait ouvert à l'entreprise d'Aragon et prêt à lire la suite, car « *même en mettant tout son honneur à "Servir",* [Aragon] *n'est pas parvenu à détruire mais seulement à fausser son talent* » ; de nombreux passages du roman manifestent « *un singulier mélange de vigueur et d'extrême délicatesse* ». Avec plus d'innocence, Aragon aurait pu écrire le Roman de France, mais il a voulu donner au lecteur une « *apologie romancée, une apologie en règle, article par article, des principaux faits et gestes des communistes français* », au parti « *infaillible* ». Henri Petit émet donc « *les plus graves réserves* », mais exprime l'espoir de pouvoir un jour revenir sur son jugement. Enfin, Jean-Marie Domenach est extrêmement sévère pour le roman : « *On y prend dès le milieu une indigestion d'apologétique* ».

2. L'Histoire

À l'instar de la critique communiste qui insiste sur la vérité des faits et sur la justesse de l'analyse d'Aragon, Armand Pierhal dans *La Nef* brandit le critère de vérité pour juger de l'œuvre : la question n'est pas "ce roman est-il de qualité ? ", mais "les faits relatés dans ce roman et l'analyse qui en est proposée sont-ils justes, vrais ?". D'ailleurs, son compte-rendu figurait dans la rubrique « Les Essais » tenue par Raymond Aron et non dans la rubrique littéraire tenue par Roger Stéphane. Ainsi, *Les Communistes* fut-il ramené et réduit au livre d'histoire, tant du côté des amis politiques d'Aragon que du côté de ses adversaires.

Le pacte germano-soviétique était un thème qui soulevait encore bien des passions en 1949 : *La Nef*, un mois avant qu'elle ne se fît l'écho du premier fascicule, avait consacré un long article historique au « *Dixième anniversaire du pacte germano-soviétique* » ; Jacques Lebar, son auteur, constatait que « *la seule évocation de cet acte diplomatique suffit encore à déchaîner les passions les plus vives et les réactions les plus élémentaires* [7] ». Dans cette revue, Armand Pierhal définissait le premier tome des *Communistes* comme « *une tentative de justification du pacte germano-soviétique* », dont il devait rendre compte comme « *d'un essai politique, et même d'un pamphlet politique* ». Cette œuvre « *arbore tout déployé le pavillon du propagandiste* ». Pour lui aussi, Aragon « *gâche* » son talent en servant une « *si mauvaise cause* ». « *Et l'esprit de tendance, qui fausse les gestes les plus anodins de tous les personnages* […] *crée un malaise vite intolérable* ». Après avoir demandé à Aragon ce qu'il faisait dans le camp des communistes et non dans celui des défenseurs de la liberté, Armand

[7]. *La Nef* n° 57, septembre 49, p 76.

Pierhal consacre la moitié de son article à contester l'argumentaire aragonien : « *Prétendre comme le fait Aragon, que si Staline ne s'était pas entendu le premier avec Hitler, les Occidentaux l'eussent fait à sa place, est une vue qui ne repose sur aucune base historique, un sophisme* ». En jetant Hitler sur la France, Staline a fait jouer à la France et aux Français, « *le rôle d'appât vivant qui sert à détourner le fauve* ».

Robert Kanters, feuilletoniste de *La Gazette des lettres*, revue bimensuelle spécialisée[8] est plus nuancé sur la représentation du pacte germano-soviétique : « *on n'est pas pleinement satisfait par les explications que les personnages de M. Aragon se donnent entre eux* ». Il aurait aimé une discussion analogue à celle qu'on trouve chez Martin du Gard sur les origines de la guerre dans *L'Été 14*. Ce sont moins les justifications données par les personnages communistes qui l'ont gêné, que le fait que l'événement soit présenté sous les multiples facettes des discours des personnages et de leurs impressions personnelles.

Enfin, la critique dépassionnée et argumentée de Roger Stéphane[9] dans *L'Observateur* n° 51 relève, elle aussi, d'une analyse historique ainsi justifiée : puisque l'histoire tient dans ce roman « *la place d'un personnage essentiel* » et que tous les romans d'Aragon depuis son adhésion au communisme sont des « *romans à thèse* », « *il serait futile de ne juger cette œuvre que d'après des critères esthétiques* ». Ainsi, se trouve légitimée une lecture comparée de l'argumentaire d'Aragon et de celui d'Amilcare Rossi, historien anticommuniste notoire, auteur des *Communistes pendant la drôle de guerre*[10]. Or tous deux « *s'obnubilent sur l'attitude communiste entre 1939 et 1941* » en donnant à croire que les communistes, seuls, ont alors fait l'histoire et oublient, rappelle Stéphane que « *l'histoire de 1939 à 1941 est faite par la bourgeoisie* ».

Si Aragon et Rossi sont d'accord sur un point, à savoir que la bourgeoi-

---

[8]. Servie par une rédaction brillante : Paul Guth, Hervé Bazin, Maurice Nadeau. Robert Kanters, collaborateur à *L'Express* après sa fondation en 1953, fut aussi un essayiste (*Le Romantisme anglais* ; *L'Air des lettres*, 1973).

[9]. Né en 1919, devenu journaliste en 1938, Roger Stéphane s'était illustré comme résistant et avait collaboré à *Action* après-guerre lorsque ce journal était encore ouvert aux non-communistes. Il fut le fondateur, avec Gilles Martinet, de *France-Observateur* qui allait devenir *L'Observateur* puis *Le Nouvel Observateur*. Il fut un essayiste de renom, l'ami de Malraux, et un producteur pour la télévision, d'émissions littéraires et culturelles appréciées. Ses analyses littéraires peuvent être rattachées à la critique historique. Roger Stéphane connaissait personnellement Aragon qu'il avait eu l'occasion de rencontrer à plusieurs reprises à Nice en 1941. Son journal, *Chaque homme est lié au monde, Carnets août 1939-août 1944* (préface d'Emmanuel d'Astier, Édition du Sagittaire, 1944) détaille les entretiens qu'il eut alors avec Aragon sur les questions du Pacte germano-soviétique et de la guerre de Finlande.

[10]. Les Iles d'Or, 1951, 368 p. Amilcare Rossi est également connu sous le nom d'Angelo Tasca.

sie a su tirer parti du pacte germano-soviétique pour persécuter les communistes, ils sont en revanche opposés sur la question de la réaction au pacte. Dans le roman, « *les véritables militants ouvriers, les seuls véritablement dignes du nom de communistes, ne sont pas du tout troublés à l'annonce du pacte* » (Stéphane mentionne Raoul Blanchard), tandis qu'Amilcare Rossi montre le « *désarroi général* » qui s'empara alors des rangs communistes. Roger Stéphane donne sur ce point plus de crédit à la thèse de Rossi : le roman d'Aragon présente « *quelques gaucheries* » en ce qu'il ne cesse de justifier abondamment le pacte germano-soviétique, tout en montrant, de manière contradictoire, l'absolue sérénité d'ouvriers face à l'interprétation de l'événement. Cette sérénité est en effet infirmée par l'Histoire (Gabriel Péri avait écrit : « *Lorsqu'éclata l'ORAGE du 23 août* »), laquelle confirme et la persécution dont furent victimes les communistes après la signature du pacte, et la ligne antihitlérienne dont se firent l'écho l'éditorial d'Aragon dans *Ce Soir* du 25 août (extrait cité) et le titre de *L'Humanité* du même jour.

Dans son deuxième article, Roger Stéphane souligna les silences d'Aragon : les *Communistes* tome II étaient des « *annales* » qu'il jugea « *aussi intelligentes qu'incomplètes* ». Ainsi le partage de la Pologne, présenté par un personnage d'ouvrier comme le « *signe d'une méfiance soviétique* », l'URSS barrant ainsi la route à Hitler, est une interprétation qui fut celle de beaucoup de communistes et de non-communistes, mais qui doit, en 1949, être rattachée au protocole secret révélé au procès de Nuremberg. Ce que Roger Stéphane reproche implicitement à Aragon, c'est de ne pas faire entrer dans son roman les connaissances historiques qui sont les siennes au moment de l'écriture. De même sur le plan de la politique intérieure, Aragon tait « *les textes communistes de décembre 1939 à juin 1940 qui reproduisaient les diatribes russes contre la guerre menée par les alliés* » et, qui, demandant la paix, fournirent des arguments à la répression anticommuniste. Enfin, le critique s'inquiète de la description insistante de l'anglophobie des personnages réactionnaires du roman, lesquels sont souvent les porte-parole de l'auteur ; or cette anglophobie était évidente dans les tracts communistes de l'époque.

Cette argumentation serrée et convaincante met l'accent sur la contradiction que le roman avait pour charge de résoudre : affirmer la continuité de l'engagement antihitlérien des communistes alors même que le Pacte avait ouvert une nouvelle ligne politique qui célébrait l'amitié germano-soviétique et considérait la guerre comme "impérialiste" (et non plus comme "fasciste").

Sur un mode ironique, Bernard de Fallois rejoint les critiques de Roger Stéphane concernant la représentation de l'histoire dans le roman :

> *on découvre que, pour M. Aragon, toute cette période est occupée par la grande persécution dirigée contre le parti par le gouvernement Daladier* […] *Cherchez-vous les raisons de la drôle*

> *de guerre ? Le gouvernement était trop occupé à faire la guerre aux Français pour avoir le temps de la faire à Hitler.*

Les explications d'Aragon se cantonnent trop dans la « *naïveté, les sottises et les sophismes de la propagande quotidienne* » pour qu'elles puissent être autre chose que les instruments d'une propagande.

Ainsi les critiques non communistes ont-ils lu, eux aussi, le roman comme un essai politique et historique et y répondent par des arguments mettant en cause la vision de l'histoire qu'y propose Aragon.

3. Personnages et pilotis

L'étude, souvent succincte – genre oblige – des personnages vient conforter la lecture des *Communistes* comme roman de propagande. Que les recensions s'intéressent en priorité aux personnages renvoie à une longue tradition ; ainsi, une des grandes différences entre la critique d'inspiration communiste et la critique "bourgeoise", est le choix des pôles de lecture, la critique communiste préférant majoritairement l'Histoire, la critique non communiste l'étude des personnages.

Beaucoup les trouvent par trop mécanisés, voire « *interchangeables* » (F.Q.), ne valant que pour l'étiquette qu'ils illustrent : « *les hommes d'affaire* […] *ne peuvent qu'être des marchands de canons, les gens du peuple ne peuvent qu'être clairvoyants et généreux* ». Bernard de Fallois va plus loin, lorsqu'il s'amuse à prédire l'avenir des personnages (Cécile, Jean, l'abbé Blomet ou le colonel Avoine passant dans la Résistance), à partir des portraits qu'en dresse Aragon : « *Voilà le grand défaut de ce livre. Tout y est jugé d'avance* […] *Il est grave pour un romancier que ses héros n'aient point de secret, qu'on ne puisse s'interroger sur eux* ».

Pour Gilbert Sigaux, ce sont surtout les personnages communistes apparaissant pour la première fois, qui sont « *mécanisés* », alors que les personnages qui proviennent des autres romans du *Monde réel* vont au communisme par une lente évolution intérieure. Ceux-là sont agaçants en tant que porte-parole d'une idéologie trop ostentatoire. Ils « *ne cessent d'expliquer le communisme et de le justifier par leurs vies* […] *Personnages de roman, je les trouve mécanisés ; ils sont là parce qu'ils existent ou plutôt que leurs modèles existent, certes, mais aussi pour justifier, expliquer le communisme, le rendre* irréfutable[11] […] *On voit bien, où est la contradiction : pour aimer* également *tous les plans du livre, il faudrait être communiste* » (p. 128). Paradoxalement, il admet que les personnagesles plus convaincants sont les communistes (Étienne Fajon par exemple), à la représentation desquels il oppose les socialistes, avant de conclure

[11]. Terme particulièrement apprécié, nous l'avons vu, par les communistes et repris ici ironiquement.

sévèrement : « *quelque effort que nous fassions, leurs angoisses, leurs drames intérieurs ne nous touchent pas, puisqu'il nous faudrait, pour les suivre, avoir leur foi* » (p. 130). Cette opinion sera relayée bien des années plus tard par la sociologue Jeannine Verdès-Leroux, aux travaux de laquelle je me suis souvent référée :

> *Montrant à chaque page que les communistes sont taillés dans une étoffe à part, et affirmant à chaque page également qu'ils ont toujours raison, le récit d'Aragon ne parvient à faire passer que la première moitié du message. À aucun moment, le lecteur ne peut oublier, ou mettre entre parenthèses, la leçon qui lui est faite sur un mode ouvert et répétitif, il ne peut non plus y adhérer. Aragon demande au lecteur de se convertir, de venir intégralement sur ses positions, les seules justes ; pourquoi ferait-il lui, la moindre concession aux non-communistes, ces « idiots » qui ne voient « pas plus loin que le bout de leur nez » ? Acte de foi dans le parti, célébration d'une foi qui est celle du charbonnier, le roman d'Aragon demande, pour être pleinement apprécié, le partage de la foi.*
>
> (Verdès-Leroux, 1983, p. 283)[12]

Maurice Nadeau vitupère contre Raoul Blanchard, le « *lignard* » qui « *noie ses contradictions dans l'obéissance à ses supérieurs de l'armée et du parti* », image exécrée du militant dénué d'esprit critique. Il lui oppose les personnages communistes du livre de Manès Sperber[13], auquel sa chronique est également consacrée ; eux ne sont pas « *"de bons petits gars" à la Raoul Blanchard* » mais des militants qui sachant que « *le pire des mensonges est celui qu'on se fait à soi-même* » et « *pourvus d'un cœur et d'un cerveau* » ne sacrifient pas leur conscience personnelle aux impératifs de la lutte révolutionnaire. Le livre de Sperber révèle « *ce qu'Aragon ne connaîtra jamais : la "tragédie" du militant communiste aux prises avec sa conscience* ».

Pour Gilbert Sigaux, la représentation des socialistes dans *Les Communistes* confère au roman « *un ton aigre de pamphlet* » (p. 129), opinion largement partagée par Claude de Fréminville dans un article du *Populaire,* qui tient plus du règlement de compte personnel et politique que de la recension littéraire, colère compréhensible dans le contexte de l'époque : Claude de Fréminville fut un temps communiste, ce qui confère à ses remarques une coloration affective très nette. Leur journal, leur parti et leur dirigeant directement insultés dans les deux premiers tomes, les socialistes n'avaient sans doute pas envie d'explorer plus avant le texte aragonien (*cf infra* p.

---

12. Ce jugement repose sur une analyse détaillée des six volumes de E1.

13. Manès Sperber, *Et le buisson devint cendre*, Calman-Lévy, 1949.

252).

Jean-Marie Domenach ironise sur « *cette fresque de l'homme nouveau* » qui débute sur le ton bourgeois : « *on y baigne dans l'atmosphère du roman pour midinette* ». Le problème est que "l'ennemi" y est mal représenté, les non-communistes « *comme privés de sang* », ce qui le fait s'exclamer : « *je demande pour l'ennemi la vérité esthétique, le droit au réalisme socialiste* ». Maurice Nadeau, avait pourtant émis l'idée opposée, en trouvant dans la peinture des Wisner et des Weissmüller le plaisir pris à décrire la classe possédante… À ses yeux, Aragon avait « *courageusement revendiqué le droit d'écrire comme un Octave Feuillet, un Octave Feuillet "noir"* ». Il n'est pas un romancier communiste « *mais un passable écrivain bourgeois* » : « *il n'a jamais su parler des ouvriers avec cette chaleur et cette ingénuité que possédait l'auteur de* Germinal *et rien au fond ne l'intéresse plus que la peinture de sa classe, du milieu où il est né* ». La volonté de polémiquer, voire de blesser, est claire sur cette question sensible pour Aragon, qui s'employait alors à mettre son art au service de la classe ouvrière.

En général, nous l'avons vu, la critique communiste ne montre pas directement qu'elle a identifié Paul Nizan, se contentant le plus souvent de quelques sous-entendus. Le nom de Nizan n'a été mentionné que deux fois dans notre corpus "presse militante". En revanche, la critique non communiste a été particulièrement gênée par la caricature odieuse qu'en propose *Les Communistes* ; Nadeau, qui l'a évidemment reconnu sous les traits d'Orfilat, souligne, citations à l'appui, le mépris d'Aragon pour les conflits de conscience de son personnage.

> *Pour mesurer l'étendue du mépris dans lequel Aragon tient le militant communiste, il faut le voir ironiser lourdement sur les doutes qui, en 1939, ont pu assaillir tous les communistes du monde : «* C'est une tragédie*, déclare Orfilat en apprenant la signature du Pacte Hitler-Staline :* vous ne vous rendez pas compte de la tragédie que c'est pour nous, ce qui se passe aujourd'hui dans la conscience des militants… Il parla très, très longuement de ce qui se passait dans la conscience des militants *». Car, n'est-ce-pas, il est clair pour ce bourgeois désinvolte d'Aragon qu'il ne saurait rien se passer «* dans la conscience des militants *». Est-il même nécessaire qu'ils en aient une pour être de bons militants ?* [14]

Domenach note, dans *Esprit,* que « *le malaise culmine à voir Nizan transparent sous le masque d'un pauvre type, que rongent le ressentiment et l'envie secrète de trahir, depuis que le Parti lui a refusé une place de*

[14]. La citation provient de I, p. 163.

conseiller municipal[15] » et Bernard de Fallois : « *Quand on nous présente l'aventure du pauvre Nizan comme la fin sordide d'un poltron et d'un lâche, nous nous disons même qu'il y a chez M. Aragon plus d'intelligente mauvaise foi qu'on ne l'aurait cru* ».

Seul Robert Kemp trouve, dans son court article, qu'Aragon ne « *jette pas dans la boue, ce qui est un mérite* » celui qui « *abandonne le parti, par amour de la France et goût de la sécurité* », lecture pour le moins superficielle (ou oublieuse ?) des *Communistes*[16].

4. La critique du style

La critique du style est bien souvent inséparable d'une critique de contenu : les non-communistes mettent en cause le style d'Aragon dans son nouveau roman, qu'ils comparent, pour le discréditer, à celui de ses ouvrages antérieurs ou pour donner l'échelle de leur mépris, à celui d'écrivains de peu de renommée. Les plus caustiques sont Nadeau et Blondin, l'un en raison d'une hostilité personnelle que ne démentiront pas les années, l'autre en raison d'une répulsion envers tout "engagement" politique et parti-pris stylistique.

Antoine Blondin exerce ses sarcasmes et ses calembours contre un roman où Aragon plaide plus qu'il ne peint, « *plaidoyer pro Momo*[17] », « *bluette* », d'une très grande mièvrerie, « *roman à l'eau de rouge* » d'un auteur pris en « *flagrant Delly* ». Le plus grave est l'aliénation d'un écrivain aux directives d'un parti… et Blondin de citer abondamment et ironiquement les commentaires de Lecœur sur les recommandations de Thorez au congrès de Strasbourg en 1947.

Maurice Nadeau se réfère à Octave Feuillet pour caractériser le style d'Aragon et Armand Hoog, qui s'appuie sur le dernier article des *Lettres françaises*[18], où Aragon exaltait une littérature faite de bons sentiments, Paul Bourget et Henri Bordeaux, c'est-à-dire deux fleurons de la « *littérature de propagande* ». Le style des *Communistes* est confronté à celui, superbe, des *Voyageurs de l'impériale : « Livre d'une amplitude surprenante. Je n'en puis dénombrer ici les beautés* » (Hoog).

Ces critiques affichent parfois une certaine reconnaissance pour un écri-

---

[15]. Dans le roman, le lecteur apprend que les Orfilat ont déménagé en 1936, parce que Patrice avait « *été rayé par le parti de la liste des candidats* » de Montparnasse (I, p. 155).

[16]. À moins que Robert Kemp ne songe ici à un autre personnage. Ce critique très connu, né en 1885, académicien, avait travaillé au *Temps* et collaborait au *Monde* depuis 1944 (critique dramatique).

[17]. Allusion à Maurice Thorez.

[18]. « De la bonté comme loi du roman. À propos de la réimpression de *Jean-Christophe* » *in Les Lettres françaises* n° 262, 9 juin 1949, p. 1 et p. 4.

vain « *de grande taille* » (F.Q.). Quoique hostile au roman dans son ensemble, Jean-Marie Domenach admet y trouver « *des morceaux d'un ton à la fois juste et grand* » comme « *l'admirable réunion de cellule* » (chapitre XVI du tome I). Et F.Q. en décrit ainsi les qualités stylistiques : « *cette simplicité retrouvée qui lui permet d'employer le vocabulaire le plus simple, le plus quotidien sans qu'il paraisse vulgaire* ».

Le roman est insérée dans une série littéraire à l'aide de quelques titres célèbres : les *Hommes de bonne volonté* de Jules Romains[19] mentionné par Gilbert Sigaux et par Robert Kemp, qui salue le « *style grand reporter* » d'Aragon. Celui-ci est d'ailleurs favorable au roman, qu'il qualifie à deux reprises d'« *animé* » : il relève le caractère provocateur de son titre, en lequel il voit un « *défi* » lancé par l'écrivain « *aux critiques qu'il ne croit pas bienveillants* », mais considère, lui, que « *c'est une œuvre* ». Henri Petit compare l'ambition d'Aragon à celle de Balzac dans *La Comédie humaine*. Quant à Robert Kanters, choisissant ses modèles de référence parmi les écrivains contemporains et sans vouloir condamner le style d'Aragon, il compare ses descriptions de la bourgeoisie à du René Laporte[20].

Bernard de Fallois souligne l'absence de composition du roman et ce paradoxe : « *c'est un charme curieux que celui qui naît du désordre, de l'abondance excessive des détails et de l'absence de composition qui sont trop évidemment le lot de cette œuvre écrite à la hâte* ». Mais ce désordre est aussi ce qui lui a fait revivre la période décrite par Aragon, et l'on retrouve alors les accents de certains critiques communistes : « *Brusquement nous voilà replongés dans les premières semaines de la guerre. Des mots, des noms surgissent, avec le pouvoir qu'ils avaient* ». Ceci confirme que le texte d'Aragon sollicite chez ses amis comme chez ses ennemis politiques une lecture immédiatement référentielle, qui convoque souvenirs et expériences personnels.

5. Deux lectures littéraires

Le roman fut prétexte à deux longs articles proprement littéraires qui montrent qu'en dehors des luttes entre chapelles idéologiques, une lecture des *Communistes* comme roman pouvait alors être menée.

---

[19]. Dans le roman, ce titre, lancé dans une discussion est peut-être pour le scripteur, une manière de s'en démarquer. Le jugement porté est en effet négatif – quoiqu'apparaissant dans la bouche de Visconti, personnage fasciste, valorisé ni politiquement, ni humainement – : « *Dominique, tu as de mauvaises lectures : tu t'embourbes dans* Les Hommes de bonne volonté » (II, p. 103). Dominique Malot venait de supposer que la raison pour laquelle Visconti voulait se rendre de temps à autre à Biarritz était la présence d'un casino, alors que sa motivation était avant tout politique, la ville devenue « *un centre politique* » fréquenté occasionnellement par le Maréchal Pétain.

[20]. Auteur de *Les Membres de la famille* paru en 1949.

L'article de Luc Decaunes, paru dans *Les Cahiers du Sud,* et celui, non signé, paru dans *Roman* (n° 9), revue animée par Pierre de Lescure, tous deux très nuancés et rompant avec les polémiques et les excès verbaux de l'époque, se proposent d'examiner « *sur le plan romanesque* » (*Roman*) l'établissement des rapports entre l'homme et l'histoire, dans le but de « *faire l'épreuve de ce "réalisme socialiste" dont l'auteur évidemment se réclame* » (*Roman*, p. 746) ou d'essayer de mieux cerner la « *nouvelle conception du romanesque* » qui le sous-tend (Decaunes).

L'article de Decaunes ne traite que des deux premiers tomes de ce « *roman total* » qui brise avec les romans antérieurs de forme plus traditionnelle parce qu'il montre un héros multiple : « *à cette disparition du héros obligatoire correspond l'élaboration d'un nouveau romanesque qui n'a rien à voir avec celui des situations et des intrigues* ». Sa caractéristique essentielle : « *il ne se passe rien* », ni péripéties, ni coups de théâtre ; « *le romanesque traditionnel est remplacé par un romanesque historique* ». En confrontant ses personnages à « *l'évidence incorruptible du réel* », Aragon « *les arrache à l'arbitraire de l'invention* ». La référence au réel est donc essentielle pour le lecteur. À cause de la multiplication des personnages, conséquence du choix esthétique du romancier, l'événement apparaît comme « *recomposé dans un œil à facettes* ». La documentation du journaliste et du militant politique vient « *au secours du romancier, sans que cette aide prenne jamais l'aspect d'un élément surajouté, de caractère plus ou moins didactique* ». Aragon oppose les communistes et les non-communistes « *avec mesure, avec tact* » et « *ses communistes ne sont pas des images d'Épinal, des silhouettes stéréotypées* ». Enfin, c'est la « *fraternité communiste* » qui joue dans ce roman le rôle d'un « *ciment romanesque* ». Quant aux « *libertés qu'* [Aragon] *prend avec le beau style, son parti pris du langage parlé* », Decaunes présume qu'elles ne satisferont point les « *chercheurs de petites bêtes* ». Du seul point de vue littéraire, conclut-il, « *cet événement doit être salué comme un fait de révolution* ».

Le long article de *Roman* (concernant, lui, l'ensemble de l'édition) n'est pas signé (sauf du collectif : "l'équipe de *Roman*"), comme tous les comptes rendus de la rubrique "Signes et Faits romanesques". Ainsi l'énonciateur qui assume la responsabilité de l'analyse semble multiple, et le "nous" de la page 746 englobe tous les « *lecteurs de roman* », que "l'équipe" représente. Le point de vue est d'emblée littéraire et met de côté la question de la "vérité" des faits relatés : « *Il ne nous appartient pas de discuter la présentation des faits et l'interprétation politique des événements faites par l'auteur* ». On insiste sur la qualité proprement romanesque du texte : « *si tout est dit, si l'adversaire à tout coup y est stigmatisé, c'est avec toutes les ressources d'un* ROMANCIER *en pleine possession de ses moyens* [...] *Ce militant, en un sens, a gagné la partie en restant romancier* ». Sensible tout au long de la lecture, la démarche de l'écrivain qui « *va chercher son élan dans une foi, dans une sorte de fond, généreux, primaire mais fort* » fait des *Communistes* non seulement une œuvre "progressiste", mais aussi une œuvre « *populaire* ».

Le premier aspect relevé est l'histoire d'amour entre Jean et Cécile. Le second est celui du « *primat du cœur* » qui réunit les « *honnêtes gens* » communistes ou non, tandis qu'en face d'eux se tiennent les « *artisans de la défaite* ». Et "l'équipe" cite quelques lignes du « *très brillant chapitre XII* » du tome II (p. 243 - p. 246), où l'on voit des bourgeois méprisants lire une *Humanité* clandestine. Enfin, *Roman* souligne le « *souci du document* » présent dans toute l'œuvre et la précision des opérations militaires décrites dans le tome V : « *Il y a là un effort étonnant et rare, vrai travail rigoureux d'historien, dont on peut, en tous cas, vérifier les dires* » (des exemples sont donnés en note). Mais cette documentation « *qui charpente fortement ce livre ne le fait pas déchoir pour autant du plan romanesque* ». Dernier point : Aragon rend sensible, grâce à ses personnages « *l'intime pénétration de la personne par l'histoire* » (p. 748) et propose ainsi une conception de l'homme « *considéré dans la totalité de ses aspects* » idéologique, historique, personnel, politique, relationnel ; toutes ces facettes dépendent les unes des autres et donnent une nouvelle dimension à l'humain. D'où le « *sérieux* » de cette littérature, qu'insuffle par ailleurs un réel optimisme.

Au bout du compte, cette lecture effectuée par *Roman* se révèle plus humaniste que littéraire… *Les Communistes* permet d'interroger l'humain et de définir les conditions de son bonheur : « *il faut bien y reconnaître* [dans la littérature engagée de Sartre ou dans cette contribution au réalisme socialiste] *un besoin de notre temps, celui de conquérir par delà les déchirements, les apories de la distance, les trop distinguées mises entre-parenthèses, la féconde présence de l'homme à lui-même, aux autres hommes et au monde et nous pressentons, n'est-ce-pas, que cette présence peut aussi s'appeler bonheur* ».

Ces deux lectures originales méritent bien une place à part : seules à avoir envisagé *Les Communistes* en dehors de parti pris idéologiques, elles s'y réfèrent comme à une œuvre littéraire et non comme à un document historique. Elles sont d'autre part suffisamment conséquentes pour infirmer les déclarations communistes sur le silence ou l'opposition de la presse non communiste[21].

[21]. Le poète Luc Decaunes, qui fut un temps le gendre de Paul Éluard, et Pierre de Lescure étaient toutefois des hommes de gauche. Luc Decaunes avait publié un poème d'Aragon dans sa revue *Soutes* (n° 2) le 15 février 1936.

CHAPITRE V
L'ÉVOLUTION DE LA RÉCEPTION

1. Les historiens

Dans les années 1950-1960 et au-delà, le roman d'Aragon a rencontré un certain écho chez les historiens, vérifiant la prophétie de l'écrivain en 1959 : « *j'aborde la description de la guerre de 40 dans son ensemble* […] *et cela d'une façon dont on me permettra de dire que les historiens de l'avenir auront à tenir compte* [1] ». En effet, les deux "révélations" du cinquième tome du roman ont été reprises par des historiens *à partir* du roman d'Aragon.

En 1953, Jean Bouvier et Jean Gacon publient *La Vérité sur 1939,* aux Éditions sociales, essai qui s'efforce de justifier le pacte germano-soviétique, du point de vue communiste le plus orthodoxe. Dans le chapitre : « Apparences et réalités : les rapports germano-soviétiques de l'été 39 au printemps 41 », la négociation entamée par Laurent Eynac, fin mai 1940, pour obtenir de l'URSS des avions, est le principal élément qui étaie leur thèse d'un clair anti-fascisme de l'URSS. Citant Aragon en bas de page (p. 244), les deux auteurs établissent le même rapprochement que l'écrivain, entre le repli sur Dunkerque donné par Weygand le 25 mai 40 et l'acceptation par l'URSS de vendre des avions à la France[2], ce qui leur permet de conclure : « *Cet épisode montre la solidarité profonde unissant tous les peuples et le pays socialiste contre le péril fasciste* » (*ibid.*)[3]. Ainsi *Les Communistes* a bien été utilisé par des auteurs qui s'appliquaient à dire du bien d'une certaine politique.

---

[1]. « Voici comment sont nés *Les Communistes* », *L'Humanité*, 22 avril 1949.

[2]. *Les Communistes*, V**, p. 335, page citée par André Wurmser.

[3]. Jean Bouvier et Jean Gacon ont rencontré personnellement Pierre Cot, qui leur a certifié la justesse des révélations d'Aragon (Pierre Cot avait été d'abord pressenti pour être envoyé à Moscou).

En 1960 et 1969, l'historienne communiste Germaine Willard, cite à quatre reprises les "révélations sensationnelles" des *Communistes* (première édition) dans son analyse de la drôle de guerre et de la défaite française : *De Munich à Vichy : la drôle de guerre*[4]. Elle raconte comment le ministre de l'air informa le 25 mai 40 le chargé d'affaires soviétiques à Paris, que la France avait besoin d'avions, stipulant dans une note que « *Louis Aragon a, le premier, révélé cet épisode dans le dernier tome des* Communistes » (Willard, 1969, p. 106)[5]. Quant à la réponse du Parti Communiste sur l'attitude à adopter face à l'envahisseur fasciste donnée à Anatole de Monzie le 6 juin 1940[6], elle est intégralement citée (Willard, 1969, pp 121-122). Cet épisode sera relaté dans *L'Humanité* du 17 août 1964, par Benoît Frachon, alors secrétaire du parti et qui avait été chargé au début de juin 40, avec d'autres collaborateurs de la direction, de rédiger la réponse au gouvernement. Celle-ci avait ensuite transité par Mounette Dutilleul et Georges Politzer avant d'atteindre le ministre des Transports. Dans la deuxième édition de son texte, Germaine Willard cite donc Frachon, principal acteur de cet épisode, mais elle mentionne aussi qu'« *Aragon l'avait décrit dans* Les Communistes » (Willard, 1969, p. 121). Dans la première édition, elle renvoyait à Aragon, mais aussi à Maurice Thorez, le premier dans *Fils du peuple* (1949) à avoir relaté l'épisode (pp 176-177).

Le texte de la réponse du PCF vient à l'appui de la thèse selon laquelle le parti aurait changé de ligne politique *dès juin 1940*, considérant la guerre, dès ce moment, non plus comme une guerre impérialiste (selon la ligne de l'Internationale), mais comme une guerre *nationale* : les communistes auraient, dès lors, compris l'enjeu réel de la guerre et sans plus tarder, pris position contre Hitler (Germaine Willard intitule ce chapitre : « Le Parti Communiste et la transformation du caractère de la guerre »). C'est l'hypothèse de l'historiographie communiste, comme le rappelle Jean Touchard dans *La Gauche en France depuis 1900* (Touchard, 1981, pp 252-260).

La démonstration de Germaine Willard n'est pas celle de tous les histo-

---

[4]. Éd. revue, Les Éditions sociales, 1969, 265 p., (Collection de l'institut Maurice Thorez). La première édition est de 1960.

[5]. Voir l'édition de 1960, p. 82. Ilya Ehrenbourg, qui servit d'intermédiaire entre les gouvernements français et soviétique, et avait évoqué cet épisode dans *La Chute de Paris,* le narre également dans ses mémoires : *La Nuit tombe*, Gallimard, 1966 ; Pierre Cot l'évoque dans un article des *Lettres françaises* du 15 décembre 1966, p. 9. Roger Bourderon, historien, avertit *Le Monde* du 15-16 février 1967 que les mémoires d'Ehrenbourg apportaient des éléments nouveaux sur les relations franco-soviétiques en 1940 : « *En 1951, dans le dernier tome de son roman* Les Communistes *ARAGON SOULEVAIT POUR LA PREMIÈRE FOIS CE LIÈVRE, et évoquait, en conservant le nom des personnages, la conversation Ehrenbourg-de Monzie* ». Aragon, flatté de cette reconnaissance, mentionne cet article dans sa *Postface,* se plaignant que jusqu'à lui, « *on semble n'avoir jusqu'ici voulu prendre que pour de l'Alexandre Dumas* » les révélations de son roman (p. 302).

[6]. V**, p. 326 - E2, II, p. 569.

riens de cette période encore très controversée. Pour Stéphane Courtois, qui, lui aussi, se réfère aux *Communistes* d'Aragon, l'histoire de la transmission du texte du 6 juin 40 et de son contenu, centraux aux yeux de Germaine Willard, ne sont qu'« *un curieux épisode* » (Courtois, 1980, p. 128) sans rupture avec la ligne jusqu'alors préconisée par la direction[7] et lié à des directives plus générales de l'Internationale Communiste. En revanche, il passe sous silence les démarches menées par l'intermédiaire de Pierre Cot et d'Ilya Ehrenbourg[8] auprès du gouvernement soviétique (demande d'avions) qui ne coïncident pas exactement avec sa thèse de l'inféodation absolue du PCF à l'Internationale.

Germaine Willard ne s'en tient pas aux "révélations" du cinquième tome ; narrant la séance à la Chambre des députés du 16 janvier 1940, où Étienne Fajon, en tenue de mobilisé, fit entendre la protestation du Parti Communiste déchu devant une assemblée houleuse, elle renvoie au numéro du journal officiel relatant cet épisode mais aussi au récit des *Communistes*(Willard, 1969, p. 91[9]). La description du comportement des militants à l'armée est par ailleurs référée à l'ensemble du roman (*ibid.*, p. 118), et le colonel Avoine donné en exemple.

À propos du rôle de surveillance dévolu aux régiments de travailleurs, G. Willard écrit : « […] *on fait creuser dans des conditions fort pénibles, des fortifications absolument inutiles aux yeux des autorités militaires – sauf des colonels Avoine, mais ceux-là on s'en débarrasse* (3)… », et donne en note : « 3. Voir ARAGON : *Les Communistes* » (*ibid.*, p. 62). Proposé ici comme exemple historique, le colonel Avoine est pourtant un personnage entièrement fictif du roman d'Aragon ; probablement pourrait-on trouver dans la réalité le pilotis de cet officier exemplaire, convaincu du bien-fondé de l'établissement d'une ligne défensive dans le Multien et destitué arbitrairement par ses supérieurs. Mais, dans *Les Communistes*, il est bien autre chose qu'une figure historique réelle ; c'est au contraire un des personnages romanesques les plus attachants du récit, présenté avec toute sa biographie dans deux chapitres du tome III : son histoire familiale, son catholicisme, l'échec global de sa vie passée dans l'attente, sa profonde humanité qui le conduit à protéger un communiste, son amour pour ses soldats, son esprit d'abnégation… (III, chapitre XXII et XXIV – E2, I, pp 573 et suivantes). Or, selon un principe implicite, Aragon ne donne pas les

---

7. Selon Stéphane Courtois, le Parti Communiste visait la prise du pouvoir en France. Citant de façon tronquée le texte de réponse du PCF, il argue que celui-ci ne précisait pas contre qui la défense de Paris devait s'établir, et qu'il exprimerait donc une volonté de prise de pouvoir et non le désir de défendre Paris contre les Allemands (Courtois, 1980, p. 128).

8. Ilya Ehrenbourg traverse *Les Communistes* dans le tome V**, page 95.

9. « *En voir aussi le récit dans* Les Communistes *d'Aragon* ». Même référence en 1960, dans la première édition du texte, p. 71.

biographies des personnages "réels" de son roman, comme Étienne Fajon ou Arthur Dallidet par exemple, ni même des personnages semi-fictifs, dont des tranches de vie seulement sont décrites (par exemple les Felzer, décalque du couple Georges et Maïe Politzer). Avec Fred Wisner ou Edwige Duplessis, le colonel Avoine n'a d'existence que celle que lui confèrent les mots, loin de tout modèle défini.

Sous la plume de Germaine Willard, le colonel Avoine est présenté, par la prédétermination définie, comme un nom générique comme si les personnages du roman étaient passés dans la mémoire collective littéraire des communistes, y rejoignant les héros d'Ostrovski ou de Fourmanov. Il quitte ainsi son statut de créature littéraire et accède à celui de représentant d'un groupe humain historiquement attesté.

Dans un article de *L'Humanité* du 25 avril 1960, l'historien communiste Émile Tersen[10] a attiré l'attention sur la valeur historique du roman à la suite de sa propre lecture du livre de G. Willard, qui « *reporte l'accent sur l'œuvre d'Aragon en l'éclairant d'un jour nouveau* ». La lecture historique du roman d'Aragon se poursuit et se spécialise : Émile Tersen reconnaît un pair chez l'écrivain génial, devenu historien sans cesser d'être romancier. La comparaison avec Tolstoï et Hugo s'impose à lui. Trois points retiennent son attention : l'« *analyse sociale fouillée* », l'« *activité du Parti Communiste Français* » (ici, l'information d'Aragon est, selon lui, de « *première main* »), et le « *magistral tableau des opérations de l'année 1940* ». Cette « *transposition géniale* » relève de la même technique que *La Semaine sainte* : « *Je ne crois pas qu'il soit désormais possible d'écrire une histoire de cette tragique et lamentable campagne sans se référer au tome V des* Communistes. *Ce n'est pas rien, je pense* ». Enfin, Aragon a vraiment « *trouv*[é] *du "nouveau"* » et Tersen rappelle les négociations entamées par Laurent Eynac le 25 mai 1940. Au terme de son article, il invite finalement les jeunes gens à lire *Les Communistes* pour comprendre ce qui a exalté la génération précédente… il aurait pu conseiller le livre de Germaine Willard, mais puisqu'Aragon a véritablement fait œuvre d'historien, il suffit de le lire pour comprendre les années 1939-1940.

La lecture référentielle du roman s'étend aux témoignages édités de militants communistes, qui ont vécu la période décrite, comme *Le Partisan,* d'Auguste Lecœur paru en 1963 après son exclusion du parti, ouvrage très instructif sur la période 1936-1953 et qui ne ménage ni les dirigeants du

[10]. Émile Tersen est l'auteur, entre autres, de travaux sur la Commune de Paris aux Éditions sociales (1960), d'une *Histoire de la colonisation française* (PUF, Que-sais-je ?, 1950), d'une *Histoire de la Hongrie* (PUF, Que-sais-je ?, 1955) et d'un livre sur Napoléon (1960).

parti[11] ni ses écrivains : ancien d'Espagne, prisonnier des allemands, Lecœur s'évada et entreprit d'organiser la résistance dans le Nord Pas-de-Calais dès juillet 1940. Ses méthodes particulièrement rigoureuses, son exigence de sécurité en firent un vrai chef et un résistant particulièrement efficace[12]. Originaire de Lens, il connaissait parfaitement la situation du pays des mines au lendemain du *Blitzkrieg*. C'est comme témoin et acteur historique qu'il accuse Aragon de manquer à la vérité dans le cinquième tome de son roman. Son animosité envers Aragon avait éclaté au grand jour au moment de l'affaire du portrait de Staline, qu'il orchestra lui-même tel un « *chant du cygne*[13] » avant sa destitution (voir Daix, 1975, pp 371-376)… mais elle couvait déjà probablement en 1949, lorsqu'il avait écrit son article sur le premier tome des *Communistes*. Le règlement de compte personnel n'est donc pas étranger à sa démarche.

Dans *Le Partisan*, il reproche en général aux historiens du parti de déformer des personnages historiques qu'il a lui-même connus[14]. Parmi les « *innombrables fantaisies* » de ces « *romans-histoires* » se trouve une page du cinquième tome des *Communistes*. Aragon était venu trouver Lecœur pour l'interroger sur les débuts de la Résistance dans le Nord-Pas-de-Calais :

> *Il me lut même un passage qui mettait en scène un militant syndical connu. Comme je lui indiquais qu'à cette époque le militant dont il parlait avait déserté son poste et avait fui lâchement en zone non occupée en un moment où les cadres faisaient le plus défaut : « Comme c'est ennuyeux ! me dit-il. J'ai promis de le faire. – Je te dis ce qu'il en est, lui répondis-je. Ce n'est pas ma faute si les faits ne sont pas conformes à ce que tu voudrais qu'ils soient. »* […] *Quelle ne fut pas ma surprise de retouver le texte qu'il m'avait lu.*
>
> (Auguste Lecœur, *Le Partisan*, 1963, p. 150)

Aragon aurait obéi à l'injonction de Jeannette Vermeersch, l'épouse de Maurice Thorez, laquelle avait imposé, contre l'avis de délégués syndicaux, ce « *militant syndical connu* » à la candidature au Comité Central[15] et aurait ainsi cautionné une "réhabilitation" illégitime et arbitraire.

---

[11]. Les allégations du "chef historique" des FTP, Charles Tillon, également auteur d'une autobiographie historique et militante, sont souvent mises en cause par Lecœur, qui lui dispute ainsi la légitimité octroyée par la Résistance.

[12]. Qualités reconnues et admises par les historiens. Voir Stéphane Courtois, 1980, p. 358.

[13]. L'expression est de Dominique Desanti, 1975, p. 130.

[14]. Il s'en prend notamment à Madeleine Riffaud pour son portrait trop hagiographique de Charles Debarge.

[15]. Bien entendu, ces déclarations mériteraient être recoupées avec d'autres. La visite d'Aragon à Lecœur dans le désir de s'informer directement auprès des témoins et des acteurs de la période 39-40 correspond bien au souci documentaire de l'écrivain, qui rencontra des centaines d'interlocuteurs avant de rédiger *Les Communistes*.

La page 255 du tome V** met effectivement en scène des hommes du pays des mines : Gaspard et Félix Boquette, Étienne Decker, Quentin Guillot et Armand Barbentane (déguisé en mineur). Ces hommes venus de Carvin, de Libercourt ou d'Oignies sont détenus par les Allemands dans le stade d'Hénin-Liétard. Parmi ces personnages romanesques, un nom que le lecteur des années 50 a déjà entendu : Léon Delfosse[16]. Cet ancien directeur des Charbonnages de France de 1945 à 1947, lorsque François Billoux était ministre, s'était illustré en 1948 au moment de la grande grève des mineurs. Par la suite, il avait été effectivement élu au Comité Central, avant d'en être à son tour écarté après la destitution de Lecœur, en 1953. Qu'Auguste Lecœur ne nomme pas explicitement Léon Delfosse, laissant au lecteur curieux le soin de retrouver le militant incriminé (alors qu'il n'hésite pas à mettre en cause nommément de nombreux autres responsables communistes), tend à prouver que ses griefs se portent avant tout sur Aragon et sa description de la Résistance en pays minier.

Le fait que cet épisode ait été entièrement réécrit peut accréditer les accusations de Lecœur. Une suppression digne d'attention a été effectuée dans la deuxième version du roman, un peu plus des deux tiers d'une page, qui relataient l'arrivée à Hénin-Liétard des hommes de Carvin, la recherche des « *copains* » présents sur le stade et notamment de Léon Delfosse (« *Est-ce que tu sais si Léon Delfosse est avec vous ?* » demande Boquette – V**, p. 255), la description d'Armand Barbentane en mineur, et la rencontre Boquette / Delfosse :

> *On avait conduit Gaspard, plus loin, il avait trouvé Delfosse. Ils avaient parlé ensemble un moment. Tout ça sous la pluie… Les ombrages dans le stade, c'est court.*
>
> (V**, p. 255)

Dans la deuxième version, cette page se trouve réduite à la portion congrue de : « *après sa conversation d'hier avec Delfosse* » (E2, II, p. 510) et seules persistent les tentatives de Gaspard Boquette pour parler à Eugène Decker[17]. De trois comparutions de Delfosse dans le texte de la première version, il n'en reste plus que deux dans la seconde, et encore faut-il préciser que Delfosse a perdu son prénom dans les méandres de la réécriture et qu'il est donc forcément moins identifiable. La "minimisation" de Delfosse dans la deuxième édition du roman, si elle n'est pas une disparition totale, est bien réelle, et n'obéit pas qu'à des critères de "langage" : il y a aussi des choses dont Aragon en 1966 n'a plus envie de parler, des choses qu'il juge politi-

---

16. Pour un portrait très attachant de ce militant ouvrier, lire Desanti, 1975, p. 129.

17. L'Étienne Decker de E1 est devenu Eugène Decker en E2. Gaspard essaye discrètement de dire à Decker qu'il a vu Delfosse et l'a informé de l'évasion de Jérôme, un autre « *copain* ».

quement inacceptables[18] ou qui sont trop marquées par l'expérience stalinienne.

Il est tentant de tirer de cette comparaison qu'Aragon, soumis à la commande politique ou à l'amitié des dirigeants de son parti au moment de la première version de son roman, en était en partie libéré au moment de la réécriture. Si l'on admet la véracité des déclarations d'Auguste Lecœur, cet épisode peut s'interpréter comme l'éviction d'une approximation historique trop voyante. Elle aurait la même motivation que la réécriture du passage mettant en scène un discours fictif de Molotov (voir *infra* p. 260).

La lecture référentielle du texte a donc dépassé le cadre temporel de la réception immédiate. *Les Communistes* sollicite une telle lecture par l'inclusion d'informations historiquement inédites. Indépendamment des injonctions de l'auteur ou de la valeur illocutoire de son texte (reconstruite par le lecteur), tout roman historique est d'ailleurs susceptible d'être lu comme texte ou comme document. Ainsi, *La Semaine sainte*, dont l'épigraphe oriente vers une lecture plus "littéraire" a été également utilisé par les historiens : car ce livre, comme *Les Communistes*, contenait des détails inédits sur une période historique[19]. Pourtant ce n'est pas pour cette raison que l'historien anglais Philip Mansel fait comparaître Aragon dans son essai, au même titre que les témoins directs de la fuite du roi, Vigny ou Lamartine, mais plus largement pour l'ensemble de la valeur documentaire de son roman[20].

2. 1958 : relecture des Communistes *par la critique*

La Semaine sainte en 1958 fut unanimement salué comme un chef-d'œuvre[21]. De la même façon que la parution du *Roman Inachevé* avait été perçue comme le retour de l'écrivain dans le champ littéraire, après son parcours suspect au service de la poésie militante (Grenouillet, 1992), *La Se-*

---

[18]. Voir notamment la réévaluation des socialistes dans le texte de E2.

[19]. Par exemple la phrase prononcée par le futur Charles X à la ferme des Ifs et transmise oralement de génération en génération depuis 1815. Voir *La Semaine sainte*, p. 533 et Lévi-Valensi, 1984, p. 127.

[20]. Philipp Mansel, *Louis XVIII*, Pygmalion, Gérard Watelet, 1982, p. 244, cité par Lévi-Valensi, 1984, p. 128.

[21]. Même si quelques voix dissonantes se firent entendre (par exemple, Henri Clouard de *Beaux-Arts* – Bruxelles –, Maurice Lime de la *Révolution prolétarienne*, Maurice Nadeau, Robert Poulet…) et si quelques-uns reprochèrent en vrac à Aragon le caractère confus de sa narration, la trop grande richesse référentielle de son texte, l'absence d'un personnage central ou celle d'une histoire d'amour (voir la Bibliographie analytique de *La Semaine sainte* - Grenouillet, 1988).

maine sainte fut considéré comme la marque du retour (ou de l'entrée) en littérature, d'un écrivain qui avait "sacrifié" son talent à la cause communiste. À cette occasion, des critiques qui n'étaient pas intervenus au sujet des *Communistes* en profitèrent pour classer sommairement un roman qu'ils avaient peu ou mal lu, Pierre de Boisdeffre (*Combat* du 8 décembre 1958), Émile Bouvier (*Midi-Libre*, 13 novembre 1958), Jean Francis (*Pourquoi pas ?* du 13 février 1959), Jean-Paul Samson (*Preuves*, mars 1959), ou Robert Poulet, habituel pourfendeur d'Aragon :

> *Même l'épopée savante des* Communistes*, que notre tâcheron poursuit péniblement à l'intention des membres du parti, et qui en est à son septième tome, s'arrange pour n'être ni du Xavier de Montépin, ni du Paul Decourcelle ; on y trouve bel et bien des pages puissantes, voire des pages émouvantes, noyées dans une prose de tract politique, qui peu à peu efface les figures des personnages, comme la pluie efface les lignes d'un paysage. Quand on s'échappe de ce crachin intellectuel, on a peine à se convaincre que l'auteur de tels pensums est aussi celui des* Cloches de Bâle*, des* Beaux quartiers*, des* Voyageurs de l'impériale.
>
> (*Rivarol*, 30 décembre 1958)[22]

À l'instar de Pierre de Boisdeffre, ces auteurs ont interprété *La Semaine sainte* comme l'antithèse des *Communistes*. Pour Émile Bouvier, *La Semaine sainte,* dû au « *dégel* », est « *infiniment plus "réaliste" que "socialiste"* » ; il se félicite qu'Aragon fasse « *son métier de romancier* », « *avec d'autant plus de sincérité qu'*[il] *est l'auteur de "grandes machines", de traités politiques, d'épopées sociologiques aussi ambitieuses à leur manière que le fut la seconde manière de M. Jules Romains. Aux* Hommes de bonne volonté *correspondent assez exactement* Les Communistes. *Hélas !* »

Dans *Progrès-dimanche,* René Tavernier retrace l'itinéraire d'Aragon *:* « *C'est alors* [au lendemain de la Libération qu'il] *tente de réaliser l'un de ses rêves secrets : composer une grande œuvre populaire dont l'amour et la liberté soient les héros. Créer une fresque parallèle pour notre temps à celle des* Misérables. *Ce sont les trop nombreux fascicules des* Communistes*, roman apologétique où s'opposent brutalement les bons (les communistes) et les méchants (la bourgeoisie). Parti d'une volonté d'émulation avec Hugo, l'écrivain aboutit à une piètre parodie d'Eugène Sue* » et M. Debuire s'interroge dans *Les Cahiers de Neuilly* (juillet 1959) : « *Combien de personnes, en dehors des membres du Parti, ont-elles lu* Les Communistes*, peu soucieuses de revoir les mois tragiques de la drôle de guerre avec les yeux d'un disciples de Lénine ?* ».

À ces commentaires attachés à souligner les différences et les ruptures

---

[22]. Jean-Paul Samson parle de l'auteur « *dont la triste fabrication de la série des* Communistes *avait fini par nous réduire à ne plus oser parler qu'à voix basse et pour ainsi dire à titre posthume* » (*Preuves*, mars 1959, p. 91).

entre les productions d'Aragon, la presse communiste, en écho aux déclarations insistantes de l'écrivain, met en évidence la continuité de son œuvre. « *L'air de famille* » que Renaud de Jouvenel décèle entre *Les Communistes* et *La Semaine sainte*, dans *La Pensée* n° 84 (mars 1959) est relevé par d'autres : Jean Spangaro (*L'École et la Nation* de février 1959) ou Jacques Brenner (*Paris-Normandie*[23] du 26 décembre 1958). Mais surtout, à cette occasion, l'écrivain, abondamment interviewé, précisa comment il souhaitait que son œuvre fût lue.

3. L'écrivain et la réception de son œuvre

En tant que premier lecteur de ses textes, et les produisant avec une intention et le désir qu'ils soient lus de telle ou telle façon, l'écrivain naturellement cherche par différents moyens ("extra-textuels") à influer sur leur réception. Or, si une œuvre littéraire signifie quelque chose pour son auteur, cette signification ne peut en aucun cas supplanter celle qu'elle a prise pour ses lecteurs. Le malentendu fondamental et insurmontable entre l'auteur et son public est profondément lié au fait que « *le sens d'un texte dépasse son auteur, non pas occasionnellement, mais toujours*[24] ». Puisque l'activité de compréhension est productive (et non seulement reproductive), « *par le seul fait de comprendre, on comprend* AUTREMENT » (*ibid.*).

Cet inévitable divorce, Aragon ne l'a jamais reconnu : il voulait guider la réception de son œuvre[25]. Intervenant publiquement au sujet des *Communistes* le 17 juin 1949, et un peu plus tard, dans *La Nouvelle Critique* n° 17 (juin 1950), il mit à leur place respective les lecteurs et l'auteur, en des temps où l'ouvriérisme triomphant faisait de l'écriture une tâche militante parmi d'autres. En 1958 et 1959, il affirma à plusieurs reprises[26] la parenté des *Communistes* et de *La Semaine sainte* ou la filiation des *Communistes* avec *Aurélien*, tentant alors de constituer l'ensemble des textes du *Monde réel* comme œuvre, avec ses fils secrets, ses résonances et ses échos.

a. La critique "scientifique"

Dans toutes ces déclarations, le discours de l'écrivain se pose envers et contre le discours de "la" critique qui, elle, ne sait pas lire, n'a pas vu les

---

23. Si ce quotidien était de gauche, il n'appartenait toutefois pas au PCF.

24. Gadamer, *Vérité et méthode*, cité par Bernard Gicquel, « La conscience du récepteur » *in Œuvres et critiques* n° XI-2, 1986, p. 222.

25. *Cf* Corinne Grenouillet, « Un livre au tournant des rêves : l'écriture aragonienne dans *J'abats mon jeu* » *in Semen* n° 10, à paraître, Presses Universitaires Franc-Comtoises : 2000, la partie sur Aragon, lecteur-interprète de ses romans.

26. Voir la bibliographie des *Communistes*, rubrique "interviews et articles d'Aragon", où j'ai retenu un certain nombre d'interviews parues en 1958 et 1959.

liens entre ses romans, a mal lu, ou n'a pas compris la valeur de ses romans. Contre cette cécité, contre la « *stupide cruauté* » de la critique (*Je n'ai jamais appris à écrire*, p. 50), l'écrivain prétend être le seul maître de la constitution et du sens de son œuvre.

Une seule "critique" trouve grâce à ses yeux, celle qui consiste à examiner "scientifiquement" la méthode "scientifique" de ses romans historiques : « *il n'y a eu à ma connaissance sur ce sujet qu'un seul article sérieux, dans une revue des Ardennes par un critique non professionnel, lequel a refait patiemment derrière moi le chemin parcouru par moi dans sa région* » (« Voici comment sont nés *Les Communistes* »).

L'examen de cet article donnera une idée de ce qu'Aragon attendait de la critique. En fait, il s'agit, non pas d'*un*, mais de *deux* articles étudiant les sources du roman, parus la première fois dans *Présence ardennaise* n° 7, et repris dans *La Nouvelle Critique* n° 29 en septembre-octobre 1951[27].

L'article de Henri Manceau, « Aragon dans les Ardennes : sur les sources d'un roman », retrace la visite qu'Aragon effectua dans les Ardennes belges et françaises entre le 25 et le 28 janvier 1951, les rencontres qu'il y fit, les paysages qu'il traversa. L'auteur refit le chemin d'Aragon, rencontrant à son tour les interlocuteurs de l'écrivain : Jean Rogissart à Joigny, qui guida Aragon dans les Ardennes belges, puis M. Victoor, instituteur à Sedan. Le travail de documentation de l'écrivain est, en partie, élucidé, citations scrupuleusement exactes du tome V à l'appui. En particulier : la visite d'Aragon dans les Gorges de la vallée de la Misère, vers Revins ; la découverte du PC du général Martin (ou "Aristote") à Florennes, en Belgique ; enfin son passage dans le hameau de Bultia, aux environs de Charleroi où « *les avions allemands anéantirent, l'instant de crier, tout un état-major, celui du 2^e^Corps : trente officiers, dont le général Bouffet, une quarantaine de sous-officiers et de soldats* » (p. 97) et qui, dans le tome V**, devient le lieu du suicide d'un général (chapitre XXI).

« *Une centaine de personnes on été vues chez nous. Un vingtaine fournirent des informations intéressantes* » signale Henri Manceau (p. 99), qui donne de précieux détails sur les pratiques de l'écrivain : « *Rentré le soir dans un hôtel macérien, Aragon, jusqu'à deux et trois heures du matin, reprenait le manuscrit, biffait, refaisait tel chapitre, assurait une réalité documentaire dont les héros du roman, librement créés dans leur drame propre, naissaient à une vie plus intense* » (*ibid.*). Quant à la visite d'une maison forte qu'Aragon effectua avec M. Victoor, sur la route Saint Menges-Sugny, elle est à l'origine de trois passages du tome V (p. 19, 76 et 78)[28].

Dans « La mise en œuvre des sources : histoire ou roman », René Robinet se penche sur le traitement par Aragon de l'épisode du déménagement du PC

[27]. Ils sont mentionnés par Garaudy, 1961, p. 409.

[28]. La lecture de ces passages a poussé Julien Gracq à situer dans les Ardennes son roman : *Un Balcon en forêt* (1958) (Prévost, 1991, p. 62).

du général Lafontaine, le 13 mai 40 au soir : « *Aragon n'interroge pas seulement le combattant qui a entendu dire, mais encore le témoin qui a vu et puis l'acteur même : le général qui a ordonné* » (p. 101). Il travaille donc « *exactement comme l'historien* », mais contrairement à l'historien qui présenterait une synthèse de ces témoignages, l'écrivain nous livre l'événement selon une multiplicité d'éclairages : l'événement vu par le soldat qui ne comprend rien aux stratégies de l'état-major, vu par un témoin du départ (Dansette), ou vécu par le général (conversation téléphonique dont la trace figure dans les mémoires du général Grandsard). La pluricité des plans choisis par Aragon témoigne de son souci de ne pas desservir l'Histoire, mais également de l'originalité d'un livre qui est autre chose qu'un simple roman historique.

Ces deux articles apportent de précieuses informations sur la façon de travailler d'Aragon et sur la qualité de sa documentation, réellement celle d'un historien : multiplication des témoignages oraux, visite des archives départementales etc. Que l'écrivain ait jugé seul valable ce type de "critique", qui propose une lecture profondément référentielle de son texte rend compte de son désir que *Les Communistes* soit reconnu – et pas exclusivement par ses amis politiques – pour ce qu'il est *aussi* : un roman historique, et pas seulement un roman à thèse susceptible d'une interprétation idéologique.

b. Les Communistes et *La Semaine sainte*

Le premier point de jonction entre *Les Communistes* et *La Semaine sainte* réside dans le texte même du roman de 1958. Un passage entier des *Communistes* a été inséré dans *La Semaine sainte* (pp 571-572), précisément extrait du tome V** (p. 215), le tome le moins "lu" de la série. Partant, Aragon tresse le lacis des deux textes : ce passage aide à comprendre, après-coup, la valeur autobiographique des *Communistes* et l'intérêt fondamental que l'écrivain portait à la narration de la débâcle.

Aragon a utilisé la réception de *La Semaine sainte* pour répondre à ceux qui avaient crié « *très fort à la décadence, la déchéance de l'auteur* » des *Communistes,* de sorte que les deux extraits de *J'abats mon jeu*, repris dans la préface de *La Semaine sainte* aux *ORC* (tome XXIX)[29], constituent « *davantage une "postface" ultérieure pour* Les Communistes *qu'une véritable préface de* La Semaine sainte[30] ». Dans ces articles comme dans les interviews, quatre idées-forces se dessinent :

---

[29]. « L'auteur parle de son livre », repris intégralement et « Il faut appeler les choses par leur nom », fragmentairement. Voir Mireille Hilsum, *Aragon ou le roman des préfaces croisées*, Université de Paris VII-Diderot, 1992, 760 p, [Thèse de doctorat de littérature française], chap. 3.5.

[30]. Mireille Hilsum, « La question du seuil dans le paratexte aragonien » *in Histoire / Roman :* La Semaine sainte *d'Aragon*, 1988, p. 295.

1. La parenté de ces romans est donnée pour évidente et essentielle[31].

2. Elle résiderait essentiellement en l'« *objectivité* » des descriptions que la critique faisait mine de découvrir en 1958[32] ; alors que le romancier était déjà profondément objectif, par exemple dans ses portraits de Paul Reynaud et d'Anatole de Monzie[33] qui suscitèrent étonnements et reproches de la part de camarades « *habitués à en entendre parler sur un tout autre ton dans* L'Humanité[34] ». L'écrivain a vécu, intimement et profondément, le « *déchirement français* » de 1940, chose en lui « *saignante* », de sorte que l'objectivité des *Communistes* « *est autrement grande et terrible, autrement directe et humaine* » (*ibid*., p. 157). De surcroît, l'existence de pilotis aux personnages, tous, ou presque, encore vivants en 1950-1951 avait rendu celle-ci autrement difficile à atteindre.

3. En un sens, *Les Communistes* est donc un roman plus "historique" que *La Semaine sainte*, pour sa documentation « *de première main*[35] ». L'expérience de la guerre, puis de l'écriture de la guerre dans *Les Communistes,* permirent à Aragon de concevoir le roman de 1958[36] : « *Car c'est dans la réalité que le réaliste puise son art, je n'aurais jamais compris les soldats de Napoléon et de Louis XVIII, si je n'avais pas servi dans les armées de Foch, comme Aurélien, dans celle du pitoyable Gamelin, comme Barbentane et Jean de Moncey* » (*J'abats mon jeu*, pp 157-158). Aragon insiste donc sur la vérité des faits et des portraits, rejoignant ainsi la lecture référentielle des lecteurs militants de la Grange-aux-Belles et dénonçant ainsi implicitement, selon Mireille Hilsum, la lecture étroitement politique de ses "amis" du parti (1992, p. 239).

---

31. « *La plupart des critiques* […] *ont cru pouvoir opposer le roman à mes œuvres romanesques antérieures, comme s'il n'avait avec elles aucun caractère commun* » (« Paroles à St Denis » *in J'abats mon jeu*, p. 78). Dans « L'auteur parle de son livre », Aragon évoque des « *ressemblances profondes que je ne cesse de souligner et dont je ne peux m'expliquer qu'elles ne sautent pas aux yeux des critiques que par le fait qu'ils n'ont pas lu* Les Communistes » (*J'abats mon jeu*, p. 90) ; dans « Paroles à St-Denis », il parle de « *ressemblances criantes* ». (Voir aussi ses déclarations à *Clarté*).

32. À propos de cette « *fameuse histoire de l'objectivité* » : « *J'ai dit et je répète que c'est exactement ce qui se retrouve dans* Les Communistes*, où il m'était beaucoup plus difficile d'être objectif, devant les hommes vivants engagés dans un combat où je ne suis pas absent* » (*J'abats mon jeu*, p. 90).

33. Argument donné à Gabriel d'Aubarède, à Pierre Joly et dans « Il faut appeler les choses par leur nom » (*J'abats mon jeu*).

34. « Il faut appeler les choses par leur nom », *J'abats mon jeu*, p. 156.

35. « Paroles à Saint-Denis », *J'abats mon jeu*, p. 88. *Cf* l'interview par Claire Milhaud.

36. Aragon invite à rapprocher les deux derniers volumes des *Communistes* de *La Semaine sainte*, « *ce qu'étrangement les critiques n'ont point fait* » (*J'abats mon jeu*, p. 157). Pour lui, « *bien lire* La Semaine sainte, note Mireille Hilsum (1992, p. 235), *c'est reconnaître que le roman ne diffère guère des* Communistes ».

4. Ces deux romans résultent de l'application d'une même méthode : le réalisme socialiste, qui n'est pas ce que les gens imaginent (voir surtout « Paroles à Saint-Denis », *J'abats mon jeu*).

Une profonde unité régit les déclarations de l'écrivain désirant faire rejaillir sur *Les Communistes*, roman "mal lu", une partie de l'accueil remarquablement favorable réservé au roman ultérieur. Pourtant au fur et à mesure que les années passent, comme l'ont montré Mireille Hilsum (1988) et Nathalie Limat-Letellier[37] , les déclarations d'Aragon dans ses préfaces et écrits "paratextuels" varient ; après avoir méconnu l'originalité de *La Semaine sainte* par rapport à ses productions antérieures, il lui accorde tardivement d'être le seuil des romans ultérieurs, donc d'instaurer une rupture avec le cycle du *Monde réel*, par conséquent avec *Les Communistes*. En 1967, dans « La Fin du *Monde réel*[38] », le roman de 1958 est vu comme le signe d'une fracture après l'échec des *Communistes* et Aragon admet enfin la différence de nature entre les deux romans (Hilsum, 1988, p. 299). Ce n'est qu'en 1969 que « *le narrateur de* Je n'ai jamais appris à écrire *pose la question du* passage *des* Communistes *à* La Semaine sainte » (*ibid*., p. 301) ; pour en comprendre la valeur, il faudrait selon lui mener « *l'étude du langage* », mais, se reprend-il « *ce n'est pas là l'essentiel* » :

> *Le passage des* Communistes *à* La Semaine sainte *est et demeurerait incompréhensible si l'on ne comprenait pas d'abord que, devant ceux qui rejetaient* Les Communistes *pour son titre (sans avoir lu le roman ou l'ayant lu) comme devant ceux qui l'approuvaient pour ce titre (l'ayant lu sans l'entendre en tout cas), je voulais exprimer la même chose par d'autres moyens* […] *Et pas seulement : contredire par* La Semaine sainte *aussi bien ce qui pouvait apparaître à certains, en mal comme en bien suivant qui, une* formule *donnée du réalisme* […] *et par cette contradiction répéter ce qu'on n'avait pas entendu dans* Les Communistes *qui en est l'essentiel* […] : *l'établissement de la notion moderne de nation dans le peuple français*.
>
> (*Je n'ai jamais appris à écrire*, p. 103)

---

[37]. Nathalie Limat-Letellier, « *La Semaine sainte* au seuil des derniers romans », *Histoire / Roman :* La Semaine sainte, Publications de l'Université de Provence, 1988, pp 265-292.

[38]. Parallèlement à la publication de la deuxième version des *Communistes* dans les *ORC*, Aragon accorda à Jean Marabini, une longue interview dans *Arts* n° 75 du premier mars 1967, qui reprend une bonne partie des thèmes et des formules de la postface des *Communistes*. Le texte de la *Postface* au *Monde Réel,* d'autre part, correspond à un discours qu'Aragon tint au théâtre de la Commune d'Aubervilliers, le mercredi 17 février 1967 dans une soirée où figurait Waldeck Rochet et dont *Les Lettres françaises* se sont fait l'écho le 23 février.

Ainsi, la description d'une crise qui permet au sentiment national de se constituer, est, au bout du compte, le point de convergence des deux romans. La confrontation des *Communistes* et de *La Semaine sainte* dans le but de faire saillir cette problématique politique, plus encore que littéraire, a été effectuée par Michel Apel-Muller en 1977, à l'article duquel je renvoie pour plus de détails[39].

Par ailleurs, autre point relevé par l'écrivain en 1959[40] comme en 1949[41], *Les Communistes* doivent s'entendre au féminin. Aragon veut, de la sorte, souligner le rôle des femmes pendant la guerre, conjointement à celui de la classe ouvrière comme classe nationale, selon la formule de Raoul Blanchard dans le roman : « *Cette guerre-ci, c'est donc la guerre des femmes ?* » (III, p. 225). De fait, les premiers tomes accordent une large place aux femmes, à leur rôle dans la reconstitution du Parti et à leurs activités militantes dangereuses (vente de brochures, liaison avec un dirigeant caché en banlieue, dissimulation de la ronéo[42]). Sans compter que Cécile Wisner tient une place centrale dans la diégèse. Mais au fil du récit, ces femmes cèdent tout naturellement la place au monde masculin et militaire : dans le cinquième tome, elles occupent beaucoup moins d'espace romanesque qu'antérieurement. Cela dit, le projet initial aurait certainement ménagé une représentation héroïque des femmes communistes (et probablement de Cécile Wisner) pendant la Résistance.

c. Les Communistes et *Aurélien*

Le 22 avril 1959, rompant avec les multiples interviews données au sujet de *La Semaine sainte*, Aragon s'explique dans *L'Humanité* sur *Les Communistes*[43] et évoque les relations de ce roman avec *Aurélien* en réponse à la critique qui les aurait opposés l'un à l'autre. Or *Aurélien* est une « *"préparation" de la toile des* Communistes, *la plus significative* », quoique l'idée de la grande fresque fût en germe dès l'écriture des *Cloches de Bâle*.

Le personnage d'Aurélien, issu de la grande guerre et modifié par elle, fait pendant au personnage de Jean de Moncey, d'une autre génération, mais immergé dans la seconde guerre mondiale au même âge qu'Aurélien l'est dans la première. Cécile Wisner est le contrepoint de Bérénice, de sorte que les destins respectifs des deux couples « *dans des conditions différentes de*

---

39. Michel Apel-Muller, « La problématique du peuple et de la nation dans *La Semaine sainte* » *in Recherches sur le roman historique en Europe XVIII*e *et XIX*e *siècle*, Les Belles-Lettres, 1977, pp 13-36, (Annales de la faculté des lettres de Besançon).

40. « Il faut appeler les choses par leur nom », *J'abats mon jeu,* p. 150

41. « Aragon répond à ses témoins », p. 82.

42. Activités qui sont respectivement celles de Paulette Blanchard, Marguerite Corvisart et Mireille Taboureau.

43. Dans « Voici comment sont nés *Les Communistes* ».

1920 à 1940 s'organisent à l'opposé l'un de l'autre, la défaite montrant l'inanité des préjugés qui ont écarté Bérénice d'Aurélien et réunissant Cécile et Jean ». Dans cette interview prévaut la volonté de souligner « *l'étroite interdépendance des* Communistes *et des quatre romans antérieurs* ».

La perspective est génétique : le début des *Communistes* et la fin d'*Aurélien* auraient été écrits de façon quasi-simultanée, pendant l'occupation :

> *tout en écrivant* Aurélien*, j'avais commencé à écrire un autre livre qui devait se situer par rapport à la seconde guerre mondiale, comme* Aurélien *par rapport à la première. Parce que je voulais, notamment sur les événements militaires dont je venais d'être le témoin, fixer tout de suite mes souvenirs. C'était des notes, dont certaines prenaient déjà l'allure de chapitres de roman : sur la drôle de guerre, dans un régiment de travailleurs notamment, ce qui a été, par la suite, le début du second volume des* Communistes*. Et aussi des notes sur l'exode de Paris, dont j'ai égaré certaines et n'ai guère utilisé, mais tout de suite, que celles par lesquelles je voulais ébaucher "l'avenir" d'Aurélien et la mort de Bérénice* […] *C'est ainsi que ce fragment imaginé pour se trouver à la fin des* Communistes *a constitué l'épilogue d'*Aurélien[44].

La première page des *Communistes* aurait été rédigée en 1941, tandis qu'Aragon écrivait *Aurélien* de 1940 à 1943[45] : cette date, comme toutes celles que donne généralement l'écrivain, n'est pas à prendre pour argent comptant. En effet, Aragon commet souvent d'involontaires erreurs dans la datation d'écriture de ses romans, variable selon les paratextes ; ainsi, en 1969, dans *Je n'ai jamais appris à écrire ou les Incipit*, il donnera une date plus tardive (juillet 1943) pour l'écriture originelle d'une quarantaine de pages des *Communistes* au début du tome III[46].

Mais au-delà des fluctuations de date, ce qui semble important à retenir, c'est l'affirmation d'une proximité génétique entre *Aurélien* et *Les Communistes,* qui seule suffit à les unir étroitement[47] et explique qu'Aragon supportait mal qu'on les opposât.

---

[44]. Or, précisément, cet épilogue a été senti comme un "collage" peu justifié et en rupture de ton avec le reste du récit (voir par exemple Jean-Paul Samson, *Preuves*, mars 1959, p. 91).

[45]. Selon l'article de *L'Humanité*, toujours, mais qui confirme les datations que j'ai pu moi-même établir (Grenouillet, 1992 (a)).

[46]. « *Deux tomes ont été, à partir de l'incipit initial, écrits* en arrière *de lui. Et à partir de lui* » (*Je n'ai jamais appris à écrire,* p. 95). « Il faut appeler les choses par leur nom » en 1959 donne 1941 comme début de l'écriture (*J'abats mon jeu*, p. 147), mais les déclarations à Françoise Corrèze, ainsi que « Aragon répond à ses témoins » (p. 82) en 1949, donnaient 1944.

[47]. Jacqueline Bernard a montré la filiation existant entre *Les Communistes* et *Aurélien* (1984, pp 146-148).

Au terme de cette étude nous sommes peut-être en mesure de répondre à la question de l'influence de la "mauvaise" réception du texte (première édition) sur l'échec de l'entreprise, c'est-à-dire l'abandon de l'écriture, puis la refonte du roman. Plus encore que la réception *effective* du texte, il semble que la réception *imaginaire* ait joué un rôle de premier plan. En effet, l'écrivain se focalise généralement sur les échos négatifs à son œuvre : dans sa *Postface*, il se plaint que personne n'ait souligné l'intérêt historique des *Communistes*, oubliant les analyses de Germaine Willard en 1960 ou d'André Wurmser dès 1951. En fait, il semble attendre une reconnaissance des critiques littéraires ou des historiens *qui ne sont pas de son bord politique*. Parmi ceux-ci, personne n'a lu son roman, se plaint-il dans *Les Incipit*… partiellement faux : au sein de la quinzaine d'articles publiés hors des rangs communistes, quelques-uns furent favorables au roman, sous la plume parfois de critiques de grande renommée comme Roger Stéphane. Il faut donc se garder de n'interpréter l'abandon du roman qu'à la lueur des déclarations de l'écrivain, d'autant plus qu'il construit dans l'ensemble des préfaces des *ORC* un roman de la « *mal-lecture* » ainsi que l'a montré Mireille Hilsum, cette « *méprise originaire* » entre lecture et écriture « *qui ne cesse d'être rejouée de préface en préface*[48] ». D'autres hypothèses ont été formulées par les chercheurs.

4. « Ce roman, inachevé comme la vie, comme ma vie[49] »

Les interprétations de l'abandon des *Communistes* insistent soit sur les raisons *politiques* ou plus directement *historiques*, soit sur les raisons *esthétiques* à l'échec du projet. La conjonction de tous ces facteurs a sans doute contribué à scléroser l'écriture du roman total qu'Aragon portait en lui : l'échec esthétique résulte de l'écart, implicitement évoqué par Aragon dans sa *Postface*, entre le projet initial et l'écriture réelle. La question du tarissement créateur se double de celle de la réécriture de 1966[50]. Selon le mot de Mireille Hilsum, il y a « *régression* » vers le fragment d'un livre promis à un destin de fresque , puisque en le réécrivant, Aragon va l'achever au terme de la première série initiale (Hilsum, 1992, p. 163).

Parmi les facteurs historiques et politiques de l'arrêt de l'écriture, deux ont été mis en avant par Pierre Daix. Tout d'abord, la contradiction existant dans le parti entre deux lignes, après la signature du pacte germano-soviétique : la résistance immédiate à l'envahisseur, incarnée par Benoît Frachon et défendue dans le roman, et le défaitisme, qui conduisit certains militants sous l'impulsion de Jacques Duclos, à redemander la parution légale de

---

48. Mireille Hilsum, « La figure du traître : une silhouette blanche ménagée dans la toile » *in RCAET 5*, p. 72.

49. *La Semaine sainte*, p. 571.

50. Sur cette question, voir Vassevière, 1971 et Hilsum, 1992, p. 275 *sq*.

L'Humanité aux autorités allemandes, épisode qui laissa des « *traces profondes* » dans le parti, même s'il fut un temps balayé par le grand élan de la Résistance (Daix, 1975, p. 366 et 1976, p. 309). Si Aragon avait poursuivi son roman au delà de juin 1940, il aurait dû faire état des réelles marques de défaitisme au sein du parti illégalement reconstitué, conséquences directes de la signature du pacte germano-soviétique (Daix, 1975, p. 367). Or, dans le roman, la croyance de nombre de militants dans les vertus antifascistes de l'Union soviétique est seule représentée : elle devait frayer la voie à la Résistance intérieure. Admise par de nombreux résistants réels dans leur confiance absolue en Staline, cette thèse selon laquelle l'URSS n'avait pas envahi la Pologne, mais seulement "limité" à l'Est l'avancée de Hitler, tandis que les puissances occidentales restaient les bras croisés, y est longuement développée (voir *infra*, p. 255).

Confronté à l'insoluble dilemme qui aurait consisté à célébrer la grandeur du PCF, tout en respectant la vérité des faits historiques, Aragon aurait préféré se taire et au bout du compte, laisser son roman en jachère, plutôt qu'écrire *contre* son parti. L'abandon de l'écriture serait donc dû à une tension entre le contenu de la thèse et la réalité des événements historiques.

Dans la deuxième version de la biographie d'Aragon parue en 1994 Pierre Daix analyse différemment l'échec du roman. Il résulterait d'une contradiction, non dans entre la réalité historique et les faits relatés, mais entre les positions du roman magnifiant un communisme national, et la nouvelle ligne du parti en 1950-52, lequel, rangé inconditionnellement derrière l'URSS, se mettait lui aussi à accuser ses propres membres de titisme ou de trahison. Or, les communistes exclus en 1952, tels Charles Tillon, l'ancien chef de FTP, qui prôna la lutte armée contre l'envahisseur dès juin 1940, ou Marty, autre figure légendaire du communisme français qui était en 1940 le représentant du PC au Komintern, ainsi que les vingt-sept membres du Comité Central non reconduits en février 1950 – alors précisément qu'Aragon y faisait son entrée – étaient pour la plupart des dirigeants de la Résistance intérieure ou des anciens d'Espagne. C'était aussi le cas des accusés du procès Slansky à Prague.

Si Aragon avait poursuivi son roman, il aurait inévitablement été tenu de citer au moins le chef historique des FTP, impossibilité absolue dans le climat politique de 1952, où cet homme venait d'être exclu du Bureau politique[51]. Le silence aurait été la seule voie possible, puisqu'il ne pouvait mettre en cause la sanction de son parti. Peut-être la suppression des quelques références à Marty dans la réécriture des *Communistes* est-elle à mettre en

[51]. Plus encore, Aragon épousera les thèses de son parti contre le « *travail fractionnel* » de Marty et Tillon dans un discours « Écrit pour une réunion de cellule ouverte aux sympathisants » qui se tint en octobre 1952 (*L'Homme communiste*, II, p. 302). Dans ce même ouvrage, il évoque une colère de Jean-Richard Bloch « *contre un nommé André Marty* », formule lourde de sous-entendus (p. 73).

relation avec la destitution du "marin de la mer noire" en 1952 ; dans E1, Raoul Blanchard imagine l'éducation de son enfant :

> *Je lui raconterai l'histoire des Marins de la Mer Noire, et il viendra aux meetings, et il verra André Marty… tu vois, Mondinet ? Marty, celui-là, c'est le même que je t'ai raconté… tu sais bien, sur le Protet.*
>
> (V, p. 145)

Avec ce passage, entièrement rayé de E2 (II, p. 223), disparaît finalement une notation très réaliste, Marty ayant été une sorte de légende vivante pour les communistes des années 40[52].

Plus encore, l'affaire Marty-Tillon, couplée à l'exécution de Clémentis, condamné à mort au procès Slansky et qu'Aragon connaissait personnellement (novembre 1952), contribua probablement à ce que le « *drame* » dont il parle dans sa *Postface* (E2, II, p. 595) prît « *voix intérieure* » chez lui. La *Postface* explique le drame de l'homme déchiré, qui, dès le début des années 50, alors même que la croyance reste forte[53], devine intuitivement, sans réellement se les formuler, les horreurs que révélera le XXe congrès. Et ce drame de la faillite stalinienne est vécu intimement, comme une atteinte à la personnalité (laquelle intègre, pour Aragon, le sentiment politique). Daix suggère en 1994 qu'Aragon a dû intérieurement s'identifier aux accusés des années 51-52, et en souffrir, alors qu'il était devenu – par son élection au Comité Central en 1950 – « *l'otage de la nouvelle ligne* » (p. 451). Or, celle-ci lui retirait ses héros, c'est-à-dire tous ces communistes résistants de la première heure, mis au banc des accusés pour titisme ou "activité fractionnelle" en 1952.

L'éclatement des certitudes qui se profile dans ces années ruine dans son mouvement l'adhésion totale à une esthétique, celle du *Monde réel*, et plus

---

52. Annie Kriegel parle de la « *réelle audience* » de Marty « *aux marges populaires du Parti* », qui reposait, selon elle, sur la crudité de son langage (Kriegel, 1991, p. 350) ; Aragon, pour de multiples raisons, n'appréciait guère le personnage, qui apparaît dans la préface aux *Cloches de Bâle* (*ORC*, tome VII, 1965) sous la figure d'un « *lecteur improbable* » (Hilsum, 1992, p. 212) quelque peu méprisant.

53. Voir les termes même de la *Postface* aux *Communistes* :

> *J'appartiens à une catégorie d'hommes qui ont cru, comment dire pour marquer d'un mot l'espoir et le malheur : qui ont toute leur vie cru désespérément à certaines choses, qui ont été comme le nageur qui se noie, mais toujours au-dessus de lui de la dernière force de ses bras élève l'enfant qu'il veut sauver contre toute vraisemblance… J'appartiens à une catégorie d'hommes qui ont tant et si bien regardé toute leur vie la lumière que parfois ils sont devenus aveugles de l'aimer… J'appartiens à une catégorie d'hommes qui ont toujours cru plus fort qu'ils n'ont craint, me comprenez-vous ?*
>
> (E2, II, p. 595)

spécifiquement, des *Communistes*. Si le réalisme socialiste est "socialiste" tout autant que "réaliste", il exige, pour être maintenu comme socle théorique à la création, une intangible confiance en une idée politique particulière : le socialisme. Dès lors que celle-ci est ébranlée par de graves anomalies dans le fonctionnement des partis qui l'incarnent, en France, en Tchécoslovaquie ou en URSS, il devient impossible de conserver intacte l'esthétique réaliste socialiste. Celle-ci repose sur une écriture de la représentation, chargée d'"exprimer" le réel, donc à même de "dire" l'histoire de façon transparente. À partir du moment où cette histoire s'opacifie, tandis que la confiance en l'idéal communiste se délite, comment garder la même écriture ? Nathalie Limat-Letellier explique de manière fouillée comment Aragon, en réplique à la faillite stalinienne et au réalisme socialiste, forgea, à partir des années 60, une nouvelle écriture et une esthétique audacieuse, proche de celle décrite par Eco dans *L'Œuvre ouverte*[54]. Au plan biographique, nous renvoyons à Suzanne Ravis-Françon, *Temps et création romanesque dans l'œuvre d'Aragon*, qui retrace sobrement les étapes de la période d'ébranlement des certitudes dans son chapitre « Le Crépuscule des mythes[55] ».

Une autre hypothèse sur l'abandon des *Communistes*, énoncée par Suzanne Ravis, et rapidement suggérée par Pierre Daix (1975, p. 369), concerne plus directement la représentation et l'écriture de l'histoire proche. Le roman procéderait en effet, de l'« *illusion* » (Daix) que les communistes pouvaient écrire l'histoire *immédiatement*, sans le recul nécessaire à la constitution d'une signification historique : or, si l'on en croit le philosophe Arthur C. Danto, « *le laps de temps entre la narration de l'historien et les événements qu'il raconte* post factum *serait la condition même de l'émergence de leur signification historique*[56] ». L'époque décrite ne s'étant pas encore figée dans des représentations discursives, les acteurs eux-mêmes encore vivants, l'écrivain doit *convaincre* son lecteur de la validité de telle ou telle interprétation historique ; ainsi, la même aporie pourrait éclairer l'abandon des *Communistes* par Aragon et celle des *Chemins de la liberté* par Sartre, entrepris à la même époque : l'écriture d'une « *histoire sans recul* » (Ravis, 1991, p. 193).

---

54. Nathalie Limat-Letellier, *Le Vertige de la fiction dans les derniers romans d'Aragon : vers une théorie de l'écriture*, Université de Paris VII, [Thèse de doctorat], 1990. Voir surtout le chapitre IV : « L'Envers du réalisme socialiste ». Sur la définition de l'écriture réaliste socialiste, voir Régine Robin, *Le Réalisme socialiste : Une esthétique impossible,* préface de Léon Robel, Payot, 1986, p. 269.

55. Suzanne Ravis-Françon, *Temps et création romanesque dans l'œuvre d'Aragon,* Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, [Thèse d'État], 1991, pp 422-456.

56. Cité par Ann Rigney, « Du Récit historique » *in Poétique* n° 75, Seuil, 1988, p. 269.

L'étude de la réception effective de la première version des *Communistes* a révélé une lecture tout à fait particulière : celle des militants communistes des années 50. Ils ont célébré le roman comme un miroir parfaitement fidèle de leur histoire toute proche et l'exprimèrent lors de la soirée de la Grange-aux-Belles, où ils étaient venus rencontrer Aragon pour l'entretenir de son livre.

Toutefois, ce qu'on peut savoir d'une lecture *réellement* menée est tout à fait fragmentaire. Si l'on observe attentivement les comptes rendus de la soirée, on se rend compte que les militants de la Grange-aux-Belles avaient vraisemblablement peu ou mal lu le premier tome du roman. Cette hypothèse s'est vue récemment confirmée par Fernand Leriche, qui retraça la soirée dans *Révolution* : « *Certains n'avaient pas encore lu "le livre", mais tenaient à intervenir*[57] ».

Ce qu'illustre en réalité cette soirée, c'est la politique culturelle du PCF, qui visait, tout en les honorant dans des assemblées, à subordonner les intellectuels à la classe ouvrière et à ses dirigeants. Ainsi, la réception du texte d'Aragon ne peut être envisagée en dehors de ce cadre.

De l'intérieur du PCF, on l'a constaté, Aragon s'érige, non contre l'impact proprement *politique* de la littérature, idée qu'il défend sincèrement depuis la guerre, mais contre la dérive ouvriériste de cette conception ; des militants de bonne volonté imaginaient alors qu'ils avaient un droit de regard sur les productions des écrivains du parti. À cette époque, d'ailleurs, Aragon se pose volontiers comme l'éducateur du peuple ; il a conscience que lire un texte ne va pas de soi et ne peut être le résultat de l'exposition de grands principes idéaux. Par exemple, dans un article des *Cahiers du communisme*, il justifie ainsi le titre choisi[58] : « *Parce qu'il ne suffit pas d'avoir appris à lire pour savoir lire* ». Il pose ainsi tout le problème de la réception de l'œuvre littéraire, tributaire de l'habitus et des compétences lectoriales.

L'écrivain est donc parfaitement lucide sur les difficultés suscitées par une réception vraiment populaire de son œuvre.

Les articles de la presse militante ont permis de cerner l'insertion des *Communistes* dans une conception de la littérature comme arme au service d'une cause. C'est dire que le roman fut moins envisagé intrinsèquement qu'en fonction d'une supposée valeur idéologique. Le discours de la critique militante, historiquement et idéologiquement daté, forme un champ d'exploration nouveau… moins par ce qu'il peut nous apprendre sur le texte, dont il ne sera jamais qu'un méta-texte, que par ce qu'il dévoile de son propre fonctionnement interne. Nous avons vu quel rôle central et rassembleur y jouait le "nous", qui correspond sur le plan énonciatif, au désir de faire poids dans une société idéologiquement coupée en deux.

---

57. « 1949, à la Grange-aux-Belles » *in Révolution* n° 644, 2 juillet 1992, p. 37.

58. « Comment lire les littératures soviétiques ? » (*Les Cahiers du communisme* n° 11, novembre 1955, p. 1421).

Aragon semble avoir souffert d'un manque de reconnaissance chez les non-communistes. Pourtant, un certain nombre d'articles témoignent que *Les Communistes* a été lu hors des rangs partisans. La plupart toutefois, reprochèrent au roman non sa coloration politique, mais sa volonté hagiographique et apologétique. Or, il est indéniable que le texte lui-même suggère une telle lecture. En 1958, un certain nombre d'articles, saluant la parution de *La Semaine sainte* ont attaqué *Les Communistes*. Cela contribua à agacer l'écrivain, qui proclama fortement le lien quasi-filial entre ces deux romans. Mais il en profita également pour souligner la dépendance "génétique" des *Communistes* et d'*Aurélien*. Les composantes autobiographiques des *Communistes* ne sont peut-être pas étrangères à sa défense acharnée.

En dépit de cette réception, à la fois trop élogieuse de la part de ses amis politiques (comme Aragon le déclarait dans la *Postface*) et relativement pauvre hors des rangs du PCF, les raisons de l'abandon de l'écriture ne doivent pas être cherchées du seul côté de la réception. La publication par fascicules, qui correspondait non pas à un réel désir de l'écrivain, mais à une stratégie éditoriale, a certes handicapé la poursuite des *Communistes*, car elle semblait renouer avec ces traditions orales pré-littéraires, où les réactions du public influencent directement le discours de l'orateur. Mais les raisons réelles de l'échec s'enracinent avant tout dans les fissures de la foi stalinienne (et de l'esthétique de la transparence qui en dépend) et dans l'impossibilité d'écrire l'événement, avant qu'il ne soit Histoire.

Lecture trop centrée sur l'histoire, pas assez sur le roman d'amour… lecture trop centrée sur l'idéologie et les représentations symboliques, pas assez sur l'histoire… l'écrivain attendait peut-être une improbable critique "totale" à la hauteur des ambitions de sa gigantesque fresque historique. Il ne rencontra qu'un discours étriqué, parcellaire, parfois polémique, forcément réducteur… mais n'est-ce pas finalement le lot de toute critique journalistique ?

TROISIÈME PARTIE

LA LECTURE FICTIVE DANS *LES COMMUNISTES*

1. Représentation de la lecture dans Les Communistes

Évoquer la réception d'un texte tel que *Les Communistes,* sans y pénétrer à notre tour relèverait d'une véritable gageure : les termes "lecteur" et "lectures", fils de connivence entre les deux pans de notre étude, permettront le passage d'une étude socio-discursive extérieure au roman à une étude plus proprement sémiotique. Le lecteur fictif, loin d'être étranger au lecteur réel observé dans la première partie, en offre plutôt un contrepoint romanesque et un éclairage indirect. Ainsi, les lectures fictives construisent le personnage romanesque, tout en offrant une ouverture particulière sur l'univers sémio-discursif des années 1939-1940. Mais en même temps, elles contribuent à l'élaboration d'une écriture romanesque, nourrie de citations et de documents. Car l'abondance des lectures évoquées est évidemment une image de « *ce travail de maniaque* » de l'écrivain lui-même :

> *Ce métier. Ma fureur de lire. Le grand jeu des mots qui aura été ma vie.*
>
> (*Blanche ou l'Oubli*, p. 498)

Une constatation s'impose : les personnages des *Communistes* lisent beaucoup, partout et à tous moments. Du *Monde réel*, c'est le roman qui intègre le plus profondément la lecture comme situation narrative.

Les situations de lecture sont nombreuses et variées ; les livres et les journaux, présents dans tous les milieux décrits par Aragon ; les personnages centraux, Cécile Wisner et Jean de Moncey ont toujours un livre entamé et s'y plongent dès que possible. De multiples indications disséminées au fil du roman le laissent supposer : « *Jean leva son nez de son bouquin* » (I, p. 186), « *Jean avait laissé tombé son livre* » (I, p. 187[1]), « *C'est à l'hôpital qu'il revient, Jean, dès qu'il peut. Là, on est bien pour bouquiner dans un coin* » (III, p. 39), « [Cécile] *avait entrepris de relire – ou de lire – tout Balzac. Il y avait l'édition illustrée dans la Bibliothèque et rien ne pouvait la tirer de ses livres* » (I, p. 108) ou encore « *Elle ferma son livre après avoir noté la page : 73. Elle se répéta 73, et sut qu'elle l'oublierait* » (I, p. 201).

Les autres personnages importants du roman comme Armand

[1]. Nous n'indiquerons la double référence (E1 et E2) que pour les citations les plus longues. Le lecteur est prié de consulter le tableau de correspondances des éditions des *Communistes* en fin de volume (p. 289).

Barbentane, Raoul Blanchard, François Lebecq ou Romain Visconti ont lu ou lisent quantité de journaux et textes littéraires, comportement référentiellement explicable : en ces temps de guerre, ou d'avant-guerre, les journaux connurent une audience d'autant plus accrue que la télévision n'avait pas encore bouleversé le paysage médiatique. Les situations de lecture peuvent être involontaires : à deux reprises des personnages "tombent" sur un journal alors qu'ils sont en train de se raser, hasard qui permet l'introduction de lectures qui ne sont pas forcément très "orthodoxes" pour des communistes. Le livre peut aussi servir de rempart contre le monde ou contre soi-même : Cécile se réfugie dans un livre pour échapper à l'ambiance bourgeoise et hypocrite de la "Pergola", maison de campagne des Seligman dans le Sud-ouest. Pour Edwige Duplessy (future Madame Watrin), les livres forment un refuge après que son fiancé, William, l'a délaissée :

> *Edwige avait vingt-huit ans, cette blessure au cœur, l'infidélité de William, aucun espoir, l'ennui des journées, rien que la lecture pour se meubler la tête et encore fallait-il lire à haute voix à cause des yeux de Maman.*
>
> (IV, p. 57 - E2, I, p. 643)

Prendre un livre sera la réaction première d'Edwige en proie au vertige amoureux et ne sachant comment y faire face : « *Elle avait pris un livre. Elle ne le lisait pas* » (IV, p. 58).

Sur le plan diégétique, la lecture gouverne les relations entre les personnages. Un certain nombre d'entre eux gravitent autour de Cécile Wisner et lui sont liés par l'intermédiaire du livre et de la lecture. Simon de Cautèle par exemple, son cousin, qui a fui la capitale pour se cacher dans la maison des parents de Cécile :

> *Il prenait des livres dans la bibliothèque et faisait la conversation à sa jeune cousine sur les mérites respectifs de Paul Morand et d'André Maurois.*
>
> (I, p. 112 - E2, I, p. 68)

Ce même Simon de Cautèle interrompt sa jolie cousine dans sa « *pseudo-lecture* », pour lui déclamer une longue tirade valéryenne dont il sera question plus loin. Dans le tome II, il lui offre « *la première édition du* Faust, *traduit par Nerval, "par M. Gérard" comme c'est dit* » (II, p. 221) et l'on apprend qu'il possède un « *Voltaire de Kiel* » aux armes de sa famille (II, p. 232).

À l'inverse, Cécile lit le journal à Joseph Gigoix, le frère de sa bonne, un des premiers blessés de la seconde guerre, lecture quotidienne à l'origine de l'évolution morale et idéologique de la jeune bourgeoise. D'autres personnages sont liés par ce rite de la lecture à voix haute, comme Edwige

Duplessy et sa mère aveugle. Le livre est ce qui unit tout d'abord Cécile à Jean :

> *et elle lui prêta* Les Illuminations. *Il les emporta sur son cœur. Le diable sait ce qu'il lut entre les lignes.*
>
> (I, p. 58 - E2, I, p. 36)

Et c'est aussi par le livre que Pastorelli, jeune militant communiste, amorcera l'initiation politique de son compagnon de la faculté de médecine.

Plutôt que les "livres sans nom", ces « *livres-fantômes, dénotés, mais a-référenciés* » qui « *disparaissent devant le comportement qu'ils permettent, s'absorbent entièrement ou presque dans leur instrumentalité* » (Mertès-Gleize, 1989, pp 33-34), nous retiendrons les mentions de titres, les allusions à des œuvres précises ou les citations. La nature des textes lus par les personnages du roman renvoie soit à une lecture de type littéraire (romans ou poésie), soit au contraire à une lecture plus politique et idéologique de journaux ou de brochures du parti. La lecture peut être présente dans le texte comme situation narrative (un personnage lit un journal acheté dans la rue) ou sous la forme de souvenirs de textes lus, c'est-à-dire de citations ou d'allusions, par exemple dans les dialogues.

Les deux catégories fondatrices du personnage, l'"être" et le "faire" (Philippe Hamon) permettent de classer les lectures en deux grands types. Dans le cas de la définition de l'*être*, la lecture est simplement évoquée : un personnage sera en possession du livre de tel écrivain, mais il ne le "lira" pas dans le texte. Dans le cas du *faire*, la lecture est effectivement réalisée : un personnage ouvre un livre ou un journal et lit à haute voix, ou encore, se souvient de phrases lues. Ainsi, il est possible d'intégrer dans la seconde catégorie la pratique de la citation lorsqu'elle est une action du personnage.

2. *Effet de réel*

La mention de ces lectures, notamment celles des journaux, se pose comme point d'ancrage référentiel des *Communistes*. Car l'allusion à un journal "réel" lu par un personnage renforce l'illusion référentielle dans laquelle le roman plonge son lecteur ; c'est bien en cela un des « *procédés déductible du "cahier des charges" du projet réaliste*[2] » : l'acte de référenciation, comme le rappelle Searle (cité par Hamon, 1982, p. 174) passe en effet par les noms propres. Or le titre d'un journal est l'équivalent d'un nom propre "historique", dans la mesure où il renvoie à une réalité déjà constituée hors-texte, et sollicite par le fait la compétence du lecteur. Ainsi, la mention de journaux qui n'appartiennent plus à notre horizon médiatique contemporain, mais qui participaient pleinement à celui des lecteurs des

[2]. Philippe Hamon, « Un discours contraint » *in Littérature et réalité*, 1982, p. 135.

années 1950, invite-t-elle tout naturellement à la reconstitution de l'horizon référentiel. Dans le but de ne pas laisser dans l'ombre les allusions et l'ironie d'Aragon, je mènerai souvent cette lecture "référentielle" à laquelle nous convie d'ailleurs le "pacte" instauré par le roman : elle est une des dimensions essentielles à la compréhension d'une œuvre qui, plus que d'autres, est constituée de discours *sur* les autres discours qui l'entourent, dont elle se démarque ou qu'elle absorbe.

Tous ces discours "autres", *Les Communistes* les commente, les juge, les évalue : or, puisque la «*focalisation*» (Genette, 1972, p. 206) y est généralement interne, c'est-à-dire que le "point de vue" donné dans le roman (visions, opinions, sentiments etc.) est celui des personnages, l'évaluation des objets de lecture sera généralement assumée par eux. Reconstruire, à travers eux, la perspective du "responsable" de l'énoncé (de l'auteur implicite, donc, pour reprendre Booth, 1975) n'est possible que si l'on tient compte de tous les signes qui fondent l'"honorabilité" ("humaine", idéologique, politique ou scientifique) du personnage ou au contraire qui le discréditent. Délégué par l'écrivain, le personnage "honorable" en assume l'idéologie, les opinions, et les croyances et c'est ce (ou ces) personnages qui permet(tent) la reconstitution par le lecteur de l'auteur implicite.

En outre, l'analyse des lectures opérées dans le roman par les personnages est un accès intéressant aux textes qui "dialoguent" avec *Les Communistes,* aisément délimitables car cités explicitement. Ces références voulues par le scripteur et non inventées par le lecteur dans une intertextualité vertigineuse[3] apparaissent autrement que comme simples traces ou supports implicites dont la reconnaissance varierait avec le lecteur réel selon son degré de culture littéraire et la finesse de sa perception. Elles offrent en effet des bornes tangibles au repérage de l'intertextualité explicite.

Parce qu'elle est souvent un «*foyer d'accommodation idéologique du texte*», la «*citation intertextuelle*» doit être l'objet d'un examen attentif : «*Toute apparition dans un texte non seulement d'un code, mais aussi d'une chanson* […], *d'un livre, d'une bibliothèque* […], *d'une théorie* […] *ou de n'importe quelle mention de nom d'auteur ou d'objet stylistique* […] *peut donc être le signal d'une "mise en relation", d'un renvoi, légitimant ou contestataire, sérieux ou parodique, à une valeur et au système normatif qui la sous-tend*» (Hamon, 1984, p. 36). À travers cette citation, qui englobe

[3]. Telle celle définie par Barthes : «*Lisant un texte rapporté par Stendhal (mais qui n'est pas de lui), j'y retrouve Proust par un détail minuscule* […] *Je savoure le règne des formules, le renversement des origines, la désinvolture qui fait venir le texte antérieur du texte ultérieur. Je comprends que l'œuvre de Proust est, du moins pour moi, l'œuvre de référence, la* mathesis *générale, le mandala de toute la cosmogonie littéraire* […] *Proust, c'est ce qui me vient, ce n'est pas ce que j'appelle ; ce n'est pas une "autorité" ; simplement un souvenir circulaire. Et c'est bien cela l'intertexte : l'impossiblité de vivre hors du texte infini - que ce texte soit Proust, ou le journal quotidien, ou l'écran télévisuel : le livre fait le sens, le sens fait la vie*» (Barthes, 1973, pp 58-59).

pour Hamon, la représentation d'un « *objet sémiotique surdéterminé* » comme le livre (*ibid*., p. 34), passent les normes idéologiques d'une époque : normes esthétique, technologique, linguistique et éthique. Dans le livre représenté – comme dans les œuvres d'art – s'articulent en effet ces quatre plans de médiations : « *le linguistique (le livre est un exemplaire correct ou incorrect de langage), le technologique (le livre est bien ou mal relié, imprimé, écrit), l'éthique (les sujets et thèmes du livre peuvent être convenables ou inconvenables) et l'esthétique (le livre est aussi une œuvre, objet stylistique et rhétorique)* » (*ibid*.).

CHAPITRE VI
LES LECTURES, SIGNE DU PERSONNAGE ROMANESQUE

Les personnages d'un roman ne lisent jamais au hasard, leurs lectures s'inscrivent dans un réseau qui les circonscrit et d'une certaine façon les situe sur l'échiquier romanesque. Si avec Philippe Hamon, on définit le personnage romanesque comme un «*faisceau de traits distinctifs*» (1982, p. 136 et suivantes), on peut admettre que ses lectures constituent un trait définitoire non négligeable.

Le livre représenté dans la fiction a pour fonction de tracer le «*portrait indirect*» du personnage, fonction «*la plus largement exploitée*» par les textes du XIXe siècle, «*car bien avant le sociologue, le romancier du XIXe siècle use des objets et singulièrement des livres pour désigner et classer ses personnages*» (Mertès-Gleize, 1989, p. 45). Cette fonction apparaît nettement dans la liste de livres lus ou dans la mention du livre de chevet qui «*fournit une grille de lecture* [du] *comportement du personnage*» (*ibid.*, p. 47), et en donne une caractérisation qui peut être psychologique ou sociologique comme dans ce passage : «*Les admirations de Jacques ? les livres de Louis Boussenard et du capitaine Danrit continués. Celui-là, il était fait pour la guerre*» (III, p. 3). La mention de journaux a le même rôle ; savoir d'un personnage qu'il lit l'*Action Française* ou *L'Humanité* est un critère assez sûr de classement et d'interprétation.

Le titre du livre ou du journal lu fictivement est bien un «*indice*» au sens où l'entend Barthes, cette unité narrative qui renvoie, «*non à un acte complémentaire et conséquent* [comme la «*fonction*»], *mais à un concept plus ou moins diffus, nécessaire cependant au sens de l'histoire : indices caractériels concernant les personnages, informations relatives à leur identité,*

notations d'"atmosphères", etc.[1] ». Et surtout, l'allusion à des livres ou des journaux permet de faire l'économie d'une description plus élaborée du personnage, car elle « *suffit à introduire dans le texte centreur un sens, une représentation, une histoire, un ensemble idéologique sans qu'on ait besoin de les parler*[2] ».

Pour illustrer ce rôle dans la peinture du personnage, voici une des lectures de l'abbé Bernard Blomet, qui conseille son protégé, Jean de Moncey :

> *j'ai découvert ici, au hasard d'une bibliothèque, un bath poète que je ne connaissais pas : Jehan Rictus. S'il te tombe sous la pince, n'hésite pas à perdre une heure avec.*
>
> (III, p. 41- E2, I, p. 387)

Par cette notation, le personnage de Blomet acquiert une épaisseur nouvelle. Même si son conseil tombe sous le coup d'une condamnation de Jean : « *ce ton patronage de banlieue lui fait mal aux dents* » (*ibid.*), il renforce et complète la peinture du personnage peu conformiste aperçu dans le tome I (chapitre XVIII) : cherchant à être un « *prêtre à la page* » (I, p. 194), il s'est fait des muscles « *par persuasion* », se veut proche du peuple, « *plus près des communistes* » que des socialistes d'ailleurs, un prêtre original, un peu démagogue, mais sincère. L'imitation par Blomet de la gouaille et de l'argot de Rictus (*bath*, *tomber sous la pince*) témoigne de la distance prise par le scripteur avec la représentation conventionnelle d'un membre du clergé. L'impression produite par l'attribution de cet indice inattendu, couplé à d'autres (l'abbé joue au rugby dans son unité), déclenche chez le lecteur des inférences particulières. Un abbé qui lit Rictus ne saurait en effet disposer d'un "faire" banal, hypothèse confirmée dans le tome V** où Blomet apparaît sous les traits d'un sapeur du Génie enthousiasmé par sa nouvelle tâche et qui ne tarit pas de « *détails sur la façon de poser les mines, de forer les fourneaux pour les placer* » (V**, p. 41)[3] ; le récit de l'abbé qui explique comment, à l'encontre de ses convictions religieuses, il a béni le corps d'un général qui venait de se suicider sous ses yeux, figure d'ailleurs parmi les pages les plus poignantes du roman (V**, pp 111-118)[4].

---

[1]. Roland Barthes, « Introduction à l'analyse structurale des récits » *in Communications* n° 8, 1966, pp 14-15.

[2]. Laurent Jenny, « Les stratégies de la forme » *in Poétique* n° 27, 1976, p. 266.

[3]. Décrit avec beaucoup de saveur dans le tome V : « *quand, l'explosion soulevant l'eau de la rivière, soufflant les maisons autour, projetant la ferraille au diable vau-vert, l'abbé a été pris d'un orgueil peu conforme à son ministère, le ciel aussitôt a voulu le ramener à des sentiments chrétiens, car des autos-mitrailleuses débouchant de l'autre côté de la rivière se sont mises à tirer d'une rive sur l'autre* » (V, pp 48-49).

[4]. Sur ce personnage, emblématique des "failles" du roman à thèse, voir l'article de Maryse Vassevière, « *Les Communistes*, un roman à thèse et ses anomalies », *in RCAET* n° 7, 2000.

Les personnages des romans d'Aragon ne lisent donc pas au hasard, et quand bien même ils le feraient, ce désordre précisément ferait sens. Le personnage aragonien « *s'explique moins sur lui-même qu'il ne renvoie à une image de lui-même en un objet culturel déjà constitué* ». La justesse de cette observation de Gwenola Leroux[5] s'éprouve tout au long des *Communistes* : l'"objet culturel", livre, mais aussi tableau ou sculpture, côtoie le personnage, en donne une image et le classe socialement. Les personnages issus de la bourgeoisie et de l'aristocratie possèdent des tableaux qu'Aragon se plaît à décrire. C'est par exemple un tableau de Chardin, que possède l'industriel Wisner (IV, p. 74) ou le Modigliani accroché chez le député Romain Visconti (II, p. 107). Dans la chambre du lieutenant Gaillard cantonné dans le château de Malemort, une gravure de Marie-Antoinette se fait l'écho des préoccupations du bijoutier, métaphorise la situation de la France, trahie par ses dirigeants en 1940 comme en 1789, puis se fond en l'image de la femme aimée, Yvonne (III, p. 56). D'autres exemples encore pourraient montrer l'impact textuel de toutes ces allusions qui sertissent le roman[6]. Le renvoi à un hors-texte iconique, pictural ou sculptural touche principalement les personnages bourgeois ou artistes. En revanche, les références à des livres ou des journaux concernent l'ensemble du personnel romanesque, et enrichissent, elles aussi, la description des personnages ; simplement "évoquées", ces lectures ne font pas intervenir de citations (avec les marqueurs qui les délimitent habituellement, guillemets, italiques etc.), qui seront l'objet d'une étude ultérieure, consacrée aux lectures en tant que "faire" spécifique.

1. Romain Visconti entre Barrès et Hitler

Contrairement à ce que son titre laisse peut-être augurer, le roman est aussi habité par ces hommes de l'ombre, liés au fascisme ou prêts à y sombrer, tels Romain Visconti, député des Pyrénées-Orientales, un personnage fictif particulièrement intéressant[7]. L'aborder sous l'angle de ses lectures se

---

[5]. Gwenola Leroux, *Le Jardin d'*Aurélien *ou l'apport d'Aragon à la modernité romanesque*, Montpellier : Université Paul Valéry, 1990, [Thèse], p. 202.

[6]. Voir les références à Bourdelle chez qui Jean-Blaise Mercadier a travaillé (I, p. 262), ou à Rodin, dont les Gaillard possèdent *Le Baiser* (II, p. 170). L'étude de tous ces objets sémiotiques est encore à mener. Nous renvoyons à notre article : « L'univers sonore des *Communistes* : chansons et références musicales », *RCAET* n° 7, 2000.

[7]. Romain Visconti reposerait sur le pilotis d'Anatole de Monzie (Weill, 1989, p. 156) mais doit aussi être rattaché aux hommes de la "dérive fasciste" (Weill, 1988, p. 163). Avec ses « *cheveux coupés en frange sur le front* » (I, p. 12), « *ses yeux noirs* » (I, p. 39), Visconti, « *brun comme les Barbentane* » peut évoquer le plus fasciste des chefs doriotistes : Victor Arrighi dépeint par Jacques Benoist-Méchin

révèle fécond, sinon inévitable. Ce personnage extrêmement cultivé émaille sa conversation des vers de poètes contemporains, de citations, ou d'allusions culturelles plus ou moins précises. Sa complexité psychologique et morale est induite et se reflète à la fois dans le panorama très éclectique de ses lectures et de ses références. Dans le tome I, il évoque des légendes cathares (I, p. 139) ; à propos de « *petits amours* » qui décorent le jardin des Cautèle, il « *assure que ça fait Henri de Régnier* » (II, p. 220) ; ailleurs, il se réfère abondamment à des personnages balzaciens (Nucingen et Rastignac) (II, p. 170) ; enfin, exalté par le désastre national et par l'imminence de l'arrivée des Allemands dans Paris, il déclame des vers (V, p. 259). Dans l'euphorie de la défaite, cet homme qui a des lettres se remémore des lectures politiquement très marquées :

> *Visconti se souvient d'avoir pris pour des rodomontades naguère certaines affirmations du Chancelier Hitler. C'est-à-dire qu'il avait voulu les entendre ainsi : au fond du cœur, une inquiétude vague, toujours… quand il avait lu* Mein Kampf… *cette obsession… de la Galerie des Glaces, Versailles…*
>
> (V, p. 256 - E2, II, p. 306)

Ce passage succède à une évocation de Paris, de sa splendeur et sa fragilité devant l'imminence de l'invasion. L'« *obsession de la galerie des Glaces* » ne provient pas directement de *Mein Kampf*[8], mais renvoie sans doute à des déclarations orales d'Hitler. Symbole de la grandeur allemande, la galerie des glaces où Bismarck fit proclamer empereur allemand le roi de Prusse, Guillaume Premier, le 18 janvier 1871, illustre le défaitisme et la compromission de la classe politique française : le IIe Reich s'était bâti sur les dépouilles de la France de Napoléon III, et sur l'incapacité du gouvernement provisoire de Thiers à faire face à la situation. Versailles introduit son antithèse politique, la Commune : « *Ce qu'ils craignent tous. La Commune. Alors aussi les armées allemandes étaient là, et pourtant !* […] *Hitler, s'il est déjà là, ne laissera pas faire* » (V, p. 256). Le parallèle est établi entre la situation de la France en juin 1940 et en 1871, avec des analogies claires : Visconti, qui pense à Versailles « *où* IL A FALLU SE RÉFUGIER *pendant qu'à Paris, les Communards…* » (*ibid.*), se range d'emblée dans la catégorie des nouveaux Versaillais, imaginant des incendies semblables à ceux allumés par les Pétroleuses de 1871 (V, p. 257), tandis que les communistes, qui demandent au gouvernement d'armer le peuple et de faire de Paris une « *citadelle inexpugnable* » (V**, p. 326), sont manifestement les frères des communards qui exigeaient, dès le 6 janvier 1871, contre l'abdication du pouvoir de Thiers, la réquisition générale, le rationnement gratuit et l'attaque en masse. Cette association relevée et

---

comme un « *faux cardinal romain* » (Pierre Andreu et Frédéric Grover, *Drieu la Rochelle*, Hachette, 1979, p. 473).

[8]. Où Hitler dénonce à plusieurs reprises le traité de Versailles de 1919.

reprise par la critique de l'époque apparaît dans d'autres ouvrages de l'époque, comme *Fils du peuple* (1949, p. 178) : la Commune semble bien un élément décisif de l'imaginaire historique communiste[9].

Souvenir de Hitler, mais aussi allusion à Maurice Barrès et sa trilogie *Le Roman de l'énergie nationale*, « *premier exemple en France du roman politique moderne*[10] » :

> *Ce mélange en lui des sentiments : ce qu'il y avait d'épouvantable, et la satisfaction terrible, du laurier mâché, d'avoir si pleinement, depuis si longtemps, raison, raison… C'était un vertige sans fond. Le vertige du désastre, sans doute. Le cœur battait à Visconti. Il ne savait plus ce qu'il devait* voir *d'abord, la ville, la victime… ou en lui, quelque chose qui montait… Se griser du charme périssable, Paris, ah ! c'est trop barrésien. Romain cherche ailleurs ses professeurs d'énergie. Trouver en soi la conscience de l'avenir immédiat, des gestes à faire. Je ne suis pas cet empereur devant Rome qui brûle, j'appartiens, je veux appartenir à l'avenir, au monde vivant, celui des maîtres ! Nous pouvons encore être vainqueurs. En tous cas, je puis être un vainqueur.*
>
> (V, p. 257 - E2, II, p. 307)

Plutôt que la citation précise d'un texte de Barrès, c'est l'univers global de l'écrivain qui est sollicité ici, celui que dessinent les volumes du *Culte du moi*, où est exaltée la sensibilité individuelle (notamment dans le deuxième volume, *Un homme libre*, 1889), mais également cette « *recherche ambiguë de l'énergie, qui peut mener à l'attente du Maître* […], *au culte du héros (Napoléon) ou à la révolte anarchisante de l'*Ennemi des lois, *qui rejette les traditions et récuse l'intelligence pour ne se fier qu'à l'instinct*[11] ». Ainsi la formule « *trouver en soi la conscience de l'avenir immédiat* » est la réécriture d'un des grands principes barrésiens, qui prône l'écoute d'un "Moi" dégagé des influences externes et pernicieuses des "barbares". Et l'homme libre barrésien est, comme Visconti, parfaitement lucide : « *le paradis c'est d'être clairvoyant et fiévreux* » écrit le narrateur d'*Un homme libre* (Barrès, 1912, p. 24).

De surcroît, dans ce passage, le « *charme périssable* » qui donne le « *vertige* » à Visconti fait manifestement écho à la fascination de Barrès pour la mort, pour tout ce qui pourrit et se décompose (*cf* « Sur la décomposition »,

---

9. On lit le même parallèle chez Garaudy, dans *Itinéraire d'Aragon* (1961, p. 405). Stéphane Courtois signale de « *nombreuses références à la Commune dans la presse communiste d'avril à juin 1940* » (1980, p. 129).

10. Aragon, « S'il faut choisir je me dirai barrésien » *in Les Lettres françaises* n° 238, 16 décembre 1948, p. 1.

11. Marie-Odile Germain, « Barrès » *in Dictionnaire des littératures de langue française*, 1987.

Barrès, 1924, pp 273-279). Mais Visconti « *cherche ailleurs ses professeur d'énergie* [12] », dont le lecteur imagine sans peine le profil ; Maurice Barrès constitue une référence essentielle, mais que le personnage entend dépasser.

À l'heure d'une conversation avec le député radical Dominique Malot, Romain Visconti y avait déjà fait une allusion :

> *Quand nous l'avons envoyé là-bas* [notre ambassadeur en Espagne : c'est-à-dire depuis mars 1939, Philippe Pétain]*, je me suis dit : tiens, ce n'est pas mal, est-ce qu'on reviendrait à une politique de prestige, à une politique de grandeur ? Le vainqueur de Verdun, à Burgos, chez le Caudillo ! Tu vois ça d'ici, le palais du Cid Campeador : ça fait un peu Barrès, ce que je raconte…*
>
> (II, p. 102 - E2, I, p. 207)

C'est le nationalisme de Barrès qui est, cette fois, convoqué de loin par la mention de la « *politique de prestige* », couplé à la fascination que l'Espagne, cette « *terre de contrastes, lyrique et tourmentée, tendue entre l'âpreté castillane et la langueur andalouse* [13] » exerça sur l'écrivain : *Du sang, de la volupté et de la mort* (1894) en témoigne[14]. Ce qui « *fait un peu Barrès* », c'est donc moins les phrases prononcées ici par Visconti, que tout l'arrière-plan auquel il renvoie explicitement.

Si Barrès est présent comme substrat idéologique qui permet de cerner le personnage de Visconti, il est aussi une des pièces du "patchwork" discursif que propose *Les Communistes* et que l'étude des lectures fictives permet en partie de définir.

Toutefois, on se gardera des simplifications excessives : la carte des lectures ne recoupe pas exactement les positions politiques des personnages du roman. Ailleurs, Visconti se souvient d'un vers de Tzara, dont l'engagement politique au sein de l'Association des écrivains et des artistes révolutionnaires (AEAR) à partir de 1935 était notoire. Bien qu'écrivain politiquement marqué à droite par son nationalisme et son antisémitisme, Barrès n'est pas exclusivement une lecture de personnages de droite, mais fait plutôt partie du répertoire culturel des personnages d'hommes mûrs du roman. Ainsi, *Les Communistes* propose une image "réaliste" de ce qui formait l'horizon d'attente des lecteurs nés dans l'autre siècle pour qui Barrès, académicien, homme politique et écrivain engagé, était culturellement "incontournable".

Lectures fictives et allusions littéraires invitent dans le roman les écrivains qui ont particulièrement marqué Aragon dans son évolution de

---

[12]. En 1952, le qualificatif servira à désigner Maurice Thorez (voir *L'Homme communiste* II, p. 239).

[13]. Marie-Odile Germain, *ibid*.

[14]. Voir par exemple « Un amateur d'âmes ».

créateur. Or, Barrès a toujours constitué pour lui un pôle de référence[15]. Cette pratique d'allégeance indirecte renoue avec les fonctions traditionnellement attachées à la citation : l'hommage et la confirmation des hiérarchies (Compagnon, 1979, p. 218).

D'ailleurs, le passage du tome V cité ci-dessus, très chargé de discours indirect, tresse le discours du personnage à celui du scripteur, ce qui provoque l'indécidabilité de l'attribution de certains segments, notamment de « *Paris, ah ! c'est trop barrésien* ». Ainsi les livres lus par l'écrivain alimentent l'écriture romanesque, qui les intègre à la psyché du personnage.

Cette sorte de reconnaissance filiale inscrit donc *Les Communistes* dans l'histoire littéraire. *Le Roman de l'énergie nationale* est présent en filigrane de l'écriture dans la mesure où la trilogie de Barrès mêle étroitement le politique au littéraire. À sa suite, *Les Communistes* a « *pratiquement nié et rejeté le préjugé de la "distance romanesque*[16] ». Il fut écrit aussi « *en marge de l'événement immédiat* », auquel Aragon, militant communiste, rédacteur en chef d'un grand journal quotidien (*Ce Soir*), puis soldat, fut « *personnellement mêlé* ». Alors qu'il était attelé à la rédaction des *Communistes*, la publication de « S'il faut me choisir, je me dirai barrésien », d'où proviennent ces citations, eut pour fonction de justifier avant parution l'œuvre en cours d'écriture et d'inscrire Barrès dans un patrimoine national à même d'être retenu par les écrivains communistes. D'autres échos plus fugitifs de Maurice Barrès se font entendre dans le roman[17] et sans doute une mise en relation systématique des *Communistes* et du *Roman de l'énergie nationale* montrerait-elle l'existence d'autres secrètes parentés.

Si les lectures fictives formulent un (ou plusieurs) traits distinctifs du personnage romanesque, elles remplissent donc simultanément d'autres fonctions, notamment de pont intertextuel.

---

[15]. Depuis le jour où, à l'âge de onze ans, il obtint, comme prix de français, une anthologie de Maurice Barrès : *Vingt-cinq années de littérature*, avec un commentaire de l'Abbé Brémond (voir *Aragon parle avec Dominique Arban*, p. 25 ou « Qu'aimaient-ils lire ? »). Aragon publia, au lendemain de la mort de Barrès, un article dans *L'Information d'Extrême-Orient* du 28 janvier 1924 (Saïgon), repris dans *L'OP 2*, t. II, p. 545.

[16]. « S'il faut choisir, je me dirai barrésien », p. 2.

[17]. Comme par exemple cette remarque de Patrice Orfilat, où l'on reconnaît un personnage des *Déracinés* (François Sturel) : « *Mais les temps changent ! Quels abîmes entre Julien Sorel, Frédéric Moreau, François Sturel et Lafcadio, déjà ! Pour Patrice Orfilat, les problèmes du destin se posaient bien différemment* » (I, p. 158).

2. LES COMMUNISTES, DES « *PERDUS DE LECTURE* »

La lecture fictive se révèle une entrée d'autant plus fertile que les personnages communistes du roman sont décrits, de façon constante, avec et par leurs lectures. Ils vouent en effet un respect quasi religieux aux livres et aux journaux, par lesquels transite la connaissance dont ils ont besoin pour donner des arguments à leur vision du monde. C'est pourquoi les personnages communistes possèdent une bibliothèque. Blanchard par exemple :

> *C'était au-dessus de l'évier qu'il y avait deux planches où se tenait la bibliothèque de Raoul. Oh ! enfin, la bibliothèque ! Il gardait là, empilées, les brochures du Parti, toute la littérature qu'on achète à la cellule. Pour s'y retrouver, ce n'était pas toujours commode. Mais où aurait-on mis tout ça ?*
>
> (I, p. 93 - E2, I, p. 132)

Bibliothèques sujettes à perquisition comme celle de Rose Ducellier :

> *Ils ont tout regardé. Trois heures qu'ils sont restés. La seule chose, on avait des tas de bouquins. Toute la littérature du parti, quoi. Ils ont tout emporté, les salauds.*
>
> (II, p. 214 - E2, I, p. 269)

ou d'Étienne Decker :

> *On lui avait seulement envoyé la police huit jours après son retour. Pour des livres communistes, ils en avaient trouvé, et des brochures. Mais d'avant.* (V**, p. 32 - E2, II, p. 352)

Ce respect des communistes s'oppose globalement aux exactions dont se rend coupable la police de Daladier, qui vide les boîtes des quais de tous les ouvrages d'inspiration marxiste pour ensuite les pilonner (III, p. 228), ou qui se livre à des autodafés en règle, pratique dont Yvonne Gaillard rappelle qu'elle est une pratique hitlérienne (I, p. 139)[18] :

> *Alors, ils s'étaient contentés de faire un tas de bouquins dans la courelle, à côté des ordures, et ils y avaient mis le feu. Ils les regardaient brûler, que ça les rendait rêveurs. Il faut du temps pour brûler des livres. Ceux qui tombaient du tas, ils les ramassaient, les rejetaient dans le feu. C'est drôle et c'est triste, comme ça se rabougrit un livre*

[18]. Voir également l'attitude des fils de l'ambassadeur d'Italie, qui « *flanquent par la fenêtre les livres de la bibliothèque, des Aldines de toute beauté, sous prétexte que tout ça c'est contre le Duce* » (II, p. 170).

qui brûle, sur ce que ça avait à dire.

(V**, p. 32 - E2, II, p. 352)

La description du militant communiste avide de livres et de feuilles imprimées reflète une dimension socioculturelle réelle ainsi décrite par Annie Kriegel, pour les années 50 : « *Il est de fait qu'en pénétrant dans un logement ouvrier on pouvait reconnaître au premier coup d'œil si le locataire était membre du Parti : par la présence, dans la salle de séjour d'une étagère chargée, pas seulement de brochures, mais de livres* » (1991, pp 569-570). Réalité des années 50, mais sans doute aussi réalité des années 40, dépeinte avec exactitude par *Les Communistes*.

Quant aux personnages de petits intellectuels, leur appartenance politique entraîne-t-elle un rapport particulier aux livres et à la lecture ?

La passion des livres, de la lecture et de la poésie lie Oustric, l'instituteur communiste qui sympathise avec Guillaume Vallier (tome II, chap. IX) et Pastorelli, ce grand garçon pâle qui fait découvrir le communisme à son ami Jean de Moncey (tome III, chap. XIV). La même trajectoire d'ascension sociale et intellectuelle a tiré de milieux extrêmement modestes ces hommes férus de littérature : des paysans de la Montagne noire dans le Sud-Ouest pour Oustric, une famille parisienne de cinq enfants pour Pastorelli, dont le père est libraire-papetier. Oustric, qui aime parler de son enfance, déclare à Guillaume :

> […] *puis j'ai eu une bourse, alors mes parents m'ont envoyé à Toulouse, avec cette bourse* […] *Quand j'avais quinze ans, je lisais, je lisais… j'étais devenu tout maigre…*
>
> (II, p. 148 - E2, I, p. 225)

Marguerite Corvisart, autre militante très active, ne peut guère être considérée comme une intellectuelle, mais elle n'en est pas moins passionnée par la lecture :

> *Quand Lucie Watrin était morte un jour entre ses bras, elle avait cru qu'elle ne resterait pas chez son patron célibataire. Non qu'elle se fît des idées, mais elle avait lu des livres. Elle en lisait d'autres aussi que lui donnait Lévine. Elle lisait beaucoup. Elle n'était pas certaine de toujours comprendre. Elle se méfiait du marxisme.*
>
> (I, p. 149 - E2, I, p. 89)

Mais, plus encore que les lectures conseillées par Lévine, ce qui la conduit à adhérer au parti, ce sont les événements de 1934 et la spontanéité lucide de sa compréhension du monde : « *elle considérait que le triste visage d'un type qui venait prendre conseil de Watrin lui en apprenait plus long qu'un gros livre* » (*ibid.*).

Voici enfin Pastorelli, l'étudiant communiste :

> *Ce qu'on n'imaginerait pas, Pastorelli, eh bien, c'est un perdu de lecture. Mais évidemment ce qu'il lit, lui, n'est pas précisément ce qu'aime la petite Maslon, ni même Cécile. Rimbaud, oui. Rimbaud, bien sûr. Mais Hugo surtout, qu'il sait par cœur, et qu'il déclame. Il parle de Vallès que Jean n'a pas lu. Il a ses classiques à lui où figurent Pierre Dupont et Claude Tillier*[19]*, George Sand et Barbusse.*
>
> (III, p. 233 - E2, I, p. 500)

Des références littéraires agrémentent continuellement la conversation de ce personnage dont la vision du monde est parfois soumise à une représentation toute littéraire :

> « *Il faut savoir ce qu'on veut être… Si on se sent l'étoffe d'un Don Juan : mais n'est pas Don Juan qui veut… et aujourd'hui, ce n'est plus le temps de Stendhal, il est imbécile de jouer les Julien Sorel. Il faut savoir penser son destin. Le héros d'aujourd'hui, ce n'est plus le Bel Ami de Maupassant. Nous avons le tort de nous représenter l'avenir dans un décor qui est celui du passé. Les quatre murs d'un appartement dans le quartier du Roule… la Bourse et les courses… Aujourd'hui, qu'on le veuille ou non, la vie a des données impériales…* »
>
> (III, p. 232 - E2, I, p. 499)

Don Juan, Julien Sorel et Bel Ami sont des contre-modèles moraux et idéologiques, des archétypes littéraires à comprendre et à dépasser, qui permettent au jeune militant de définir sa destinée personnelle. Pastorelli est ainsi très proche du François Sturel des *Déracinés* pour qui se pose avec acuité la question du destin et de l'engagement personnel.

Le roman prend aussi ses distances avec la conception du personnage littéraire réaliste du XIXe siècle ; dans *Les Communistes*, le personnage est moins entraîné par le moteur intérieur de sa destinée particulière que par la grande roue de l'Histoire. Il y est moins question d'aventure individuelle que de destinée collective. Aragon s'intéresse au personnage, dans la mesure où il s'intègre à un grand corps historique et social, parle de ce corps, en est le métonyme[20].

---

[19]. Pierre Dupont (1821-1870), poète ouvrier, canut puis commis de banque, fut l'auteur de chansons au contenu rustique et prolétarien, dont la plus célèbre, le « Chant des ouvriers », en 1846 fut l'hymne de la révolution de 1848. Claude Tillier (1801-1844) écrivit en 1843 *Mon oncle Benjamin*, livre porteur de valeurs humanistes et anticléricales, et dont le personnage principal, au-delà des frontières hexagonales se fit « *l'ambassadeur d'un certain génie bien gaulois, leste, galant et un tantinet subversif* » (Dominique Giovacchini *in Dictionnaire des littératures de langue française*, 1987).

[20]. Voir Luc Vigier, « Les paravents de la mémoire », *RCAET* n° 7, 2000.

1. «*Je veux peindre la France une mère affligée…*»

Si, au même titre que le trait de personnalité ou le détail physique caractéristique, les lectures fictives participent à la définition du personnage, celles d'Armand Barbentane sont exemplaires. Au cantonnement de Coulommiers chacun connaît l'engagement politique du lieutenant communiste, ex-journaliste à *L'Humanité*, militant et intellectuel soumis à une surveillance et à des provocations verbales continuelles. «*Deux fois en trois jours*» (II, p. 36), on a mis sa cantine sens dessus dessous :

> *Qu'est-ce qui les intéresse tant que ça dans mes affaires ? Ils auront vu que j'ai avec moi du Zola, du Tolstoï (*Sébastopol *dans l'édition illustrée) et* Les Tragiques *d'Agrippa d'Aubigné.*
>
> (II, p. 37 - E2, I, p. 166)

Est ainsi exhibée une liste de lectures fictives qui permet de cerner le personnage. Citons les lignes qui en sont la suite immédiate :

> *Chaque communiste est responsable de ce qui arrivera si on le met dans un mauvais cas. De ce que ça signifiera pour les autres. Bien se tenir… Tout ce qui pourrait s'interpréter comme un abandon des principes jouerait par là même contre ceux qui sont fidèles aux principes* […] *Armand éprouve à chaque instant cette nécessité de devenir exemplaire, de dresser sa dénégation muette devant l'image fausse que tous doivent avoir de* nous… *muette, n'est pas le mot… il y a des façons différentes de parler et l'une d'elles est d'*être *précisément ce que l'ennemi s'efforce de démontrer que nous ne sommes pas.*
>
> (II, p. 37)

Dans la seconde édition des *Communistes*, l'ensemble de la dernière phrase (depuis «*Armand éprouve*» jusqu'à «*nous ne sommes pas*») a été supprimée (E2, I, p. 166) : avec elle disparaissent significativement les allusions à l'exemplarité stoïque et à la discipline que s'impose un militant authentique («*bien se tenir*»). Les lectures d'Armand Barbentane s'inscrivent comme éléments constitutifs de sa discipline et de son exemplarité. Posséder dans sa cantine des livres de Zola, Tolstoï ou Agrippa d'Aubigné et lire ces auteurs, c'est précisément prouver que l'on est «*ce que l'ennemi s'efforce de démontrer que nous ne sommes pas*», c'est se conduire en bon communiste.

Entre d'Agrippa d'Aubigné, Barbentane et Aragon le lecteur établit inévitablement une série de parallèles. La conjonction la plus évidente se situe bien sûr sur le plan du militantisme. Agrippa d'Aubigné a servi toute sa vie la cause huguenote, participant, après s'être engagé dans l'armée protestante, à de nombreuses batailles. Il écrivit *Les Tragiques* à la suite d'une blessure reçue au cours de la bataille de Casteljaloux en 1577 et paya donc de sa personne un engagement jamais renié au cours de sa longue vie. Militant

enthousiaste, d'Aubigné fut d'une fidélité exemplaire. Or la fidélité sans faille à la cause communiste qui anima la vie et l'œuvre d'Aragon, est une clé pour comprendre l'attitude de tous les personnages communistes du roman : soumise à rude épreuve à la fois par la conclusion du pacte germano-soviétique et par les vagues violentes d'arrestations perpétrées par le gouvernement, elle est constamment glorifiée dans le roman par des personnages qui en sont l'incarnation : par exemple Raoul Blanchard ou le couple Micheline-Guillaume Vallier. En revanche l'abandon du parti, la démission, est violemment dénoncé comme trahison sous les traits de l'exécrable Orfilat, quittant le parti par peur et par opportunisme. Ainsi, la mention des *Tragiques* peut-elle être lue comme la déclinaison croisée des paradigmes de la fidélité et du militantisme.

Des *Tragiques* aux *Communistes* joue par ailleurs un indéniable effet de miroir, à commencer par la présence centrale dans l'un et l'autre texte de l'élément historique. *Les Tragiques* présente en effet le tableau d'une France partagée par de violents déchirements intérieurs qui opposent les partisans de deux religions différentes sur le sol d'une même nation. L'atmosphère de guerre civile du premier livre des *Tragiques* (« Misères »), par association d'idées dans l'esprit du lecteur resurgit pour caractériser les événements de 1939 et 1940. Et certes l'image de la guerre civile affleure continuellement dans le roman : suspicion généralisée et répression envers les communistes, haine ouverte de la part de la droite, rivalité qui atteint son plus haut degré d'animosité entre communistes et socialistes. Agrippa d'Aubigné, témoin des malheurs de son temps et théologien attentif, se constitue par-delà les siècles comme l'écho ou l'annonce d'Aragon, fidèle chroniqueur de la drôle de guerre et militant communiste. À l'épopée du calvinisme répond l'épopée du communisme. Ainsi la mention des *Tragiques* instaure une réelle mise en abyme du récit des *Communistes*.

La référence à Tolstoï n'est pas innocente, elle non plus. Ne fonctionne-t-elle pas comme désignation du patriotisme et du nationalisme d'Armand ? En effet, *Les Récits de Sébastopol* constitue le témoignage du jeune Tolstoï, qui s'engagea dans l'armée russe au cours du long siège de 1854 contre les alliés français et anglais. Le lyrisme patriotique qui saisit Tolstoï lorsqu'il eut appris que les alliés avaient posé le pied sur le sol russe éclate surtout dans le premier récit : « Sébastopol en décembre » cédant ensuite la place à une vision plus réaliste et plus critique des horreurs de la guerre. Le souvenir de Sébastopol, sinon de Tolstoï, resurgit dans le tome IV pour caractériser les combats à venir : « *Mais tout recommence, c'est possible que cette guerre-ci ressemble plus à Sébastopol qu'à Verdun… Il y aurait des morts, c'est sûr* » (IV, p. 27). Grand classique de la littérature russe, Tolstoï se pose aussi

comme lecture légitime[21] d'un militant dévoué à la cause de la patrie du socialisme. Et c'est un des sens à donner à cette référence : *Sébastopol* figurait invariablement dans les Bibliothèques des Batailles du livre des années 1949-1950, aux côtés d'autres "Classiques du Peuple" : *L'Insurgé* de Vallès, *Colas Breugnon* de Romain Rolland, *Les Misérables* de Hugo, *Germinal* de Zola (voir la liste donnée par Kriegel, 1991, p. 569). Enfin, Tolstoï témoigne bien sûr de la grandeur culturelle d'un pays, voué aux gémonies depuis août 1939.

D'autres concrétisations sémantiques sont possibles : *Sébastopol* constituait une sorte d'antichambre préparatoire à *La Guerre et la paix*, de nombreux éléments de ce texte ayant servi à la constitution du grand roman de Tolstoï. Or, sans juger de leur réussite comparée, l'ambition des *Communistes* est à mettre en rapport avec celle de *La Guerre et la paix* : ampleur du texte, interpénétration étroite de l'historique et du romanesque, vision de l'-histoire focalisée par les personnages qui la vivent. Dans l'un et l'autre cas, les écrivains semblent avoir voulu atteindre une sorte de "roman total", fusionnant toutes les données de l'expérience humaine et brisant les limites étroites du roman historique dans lequel l'histoire n'est qu'une toile de fond pour une intrigue concentrant les feux de la rampe.

Enfin, un élément autobiographique peut éclairer cette allusion à *Sébastopol* : dans « Prélude à une introduction à la littérature soviétique », paru en 1951 dans *Europe* et repris en 1955 dans *Littératures soviétiques*, Aragon expliqua comment les circonstances historiques pouvaient réactualiser la lecture des classiques ; ainsi, pendant l'Occupation, beaucoup de Français lisaient *La Guerre et la paix*[22] :

> *Un livre n'est pas écrit une fois pour toutes : quand il est un vraiment grand livre, l'histoire des hommes y vient ajouter sa passion propre* […] *Tenez, ce bouquin déjà lu dans mon enfance… sur les Hauts-de-Meuse, et plus tard au Chemin des Dames, déjà, mieux qu'aucun auteur français contemporain, c'est Tolstoï que j'avais retrouvé, la vie des tranchées décrite dans* Sébastopol. *J'ai relu par deux fois ainsi, dans une sape, ce livre, dans l'édition à bon marché de chez Pierre Lafitte, où les dessins demeurent si loin du texte. Ah, je n'avais pas besoin d'eux, les* minenwerfer, *le canon, et même les premiers avions*

[21]. Sur le concept de "légitimité" culturelle et de "lectures légitimes" ou "légitimantes", voir les analyses de Pierre Bourdieu dans *Pratiques de la lecture* (1985) et *Choses dites* (1987).

[22]. Ceci est confirmé par les études publiées durant la guerre comme celle de Gaëtan Picon « Relisant *La Guerre et la paix* » (*Confluences* 1944 et 1945, repris dans *Usage de la lecture*, Mercure de France, 1950, pp 39-47) ou par la représentation du roman de Tolstoï dans *La Mort dans l'âme* de Sartre ("Les Chemins de la liberté", 1949, Folio n° 58, p. 66), dont la diégèse se déroule autour du 16 juin 1940.

> *bombardiers sur nos têtes, se chargeaient d'une illustration plus moderne, et mieux liée au texte.*
>
> (*Littératures soviétiques*, p. 16)

Enfin Armand s'interroge sur la portée du roman d'Émile Zola qu'il a dans son bagage, *La Bête humaine* :

> *Armand repique son nez dans son bouquin. Il n'a pas si souvent le temps de lire des romans. Il a emporté avec lui* La Bête humaine *qu'il a vu au cinéma, mais jamais lu, un trou. Bizarre, maintenant, comme ça paraît loin, Zola. Pourtant, Armand aimait bien Zola. Mais* La Bête humaine *quand on est mobilisé, que la police vient de suspendre le journal, tant de questions se posent, et l'avenir sur nous plein d'images noires… La malédiction pesant sur Lantier, l'hérédité… c'est tout décalé. Même pour lui Barbentane, bien que ces colères en lui, il ait souvent pensé que c'étaient des vestiges de vies anciennes, à Sérianne, des gens derrière lui, dans la nuit… On a des idées idiotes ! Les livres y sont peut-être pour quelque chose.*
>
> (II, p. 26-27 - E2, I, p. 158)

Et certes la malédiction qui pèse alors sur Barbentane provient d'une tout autre cause que de l'hérédité familiale : le fait qu'il soit communiste en 1939. Les admirations de Barbentane ressemblent étrangement à celles de Louis Aragon auquel le personnage emprunte de nombreuses données autobiographiques[23]. L'écrivain n'a en effet jamais « *déjugé le goût si vif qu'*[il] *portait à* Zola », ainsi qu'il l'écrit dans *Pour expliquer ce que j'étais*, inédit publié en 1989. Cette référence livresque à Zola n'est toutefois que la partie émergée d'un intertexte beaucoup plus vaste qui détermine en profondeur l'écriture des *Communistes*. *La Débâcle* de Zola en est un intertexte essentiel ; la description de la mine de Courrières doit énormément à celle de *Germinal* ; le prénom même d'un des protagonistes des *Communistes*, Étienne Decker (qui deviendra curieusement Eugène en 1966, peut-être pour brouiller les pistes intertextuelles), est motivé par le prénom d'Étienne Lantier, personnage de *Germinal* (Weill, 1989). Sur le plan des méthodes de travail, nul doute que la méthode aragonienne est sœur de la méthode zolienne : même souci perfectionniste de documentation, enquêtes sur le terrain similaires, attachement au détail historique et réaliste. Enfin, Zola était lui aussi une *auctoritas* : réhabilité comme héritage national dans le

---

[23]. Barbentane est l'auteur d'un article paru dans *L'Humanité* au lendemain du pacte germano-soviétique, qui témoigne du patriotisme des communistes (voir I, p. 245) – *cf* le dernier article d'Aragon avant la saisie de *Ce Soir*, le 22 août 1939. Par ailleurs, le colonel de son régiment le prendra en amitié et refusera de donner son dossier aux inspecteurs de la Sûreté (III, p. 333) – *cf* les souvenirs personnels d'Aragon qui évoque son « *régiment de surveillance* » : « *Vous en souvenez-vous mon Commandant, qui avez refusé mon dossier à la Sûreté, mon colonel qui étiez un brave homme* […] » (*L'Homme communiste II*, p. 296).

discours de Médan d'Aragon contre une critique de gauche vétilleuse qui lui reprochait son naturalisme et contre une critique réactionnaire qui attaquait son engagement politique, il représentait l'image de l'écrivain engagé impossible à comprendre en dehors de la politique[24].

2. Les romans recommandables

Si l'on passe en revue les lectures littéraires des communistes du roman, on s'aperçoit qu'elles sont étroitement circonscrites : pas question pour eux de lire des romanciers contemporains comme Céline, Proust ou encore Malraux.

1. Jules Vallès, Barbusse et Romain Rolland

En revanche, les romans français du XIXe siècle d'inspiration sociale et les romans russes sont à l'honneur. Par exemple Jules Vallès, un des auteurs favoris de Pastorelli, mais aussi de François Lebecq : les policiers qui avaient perquisitionné son appartement « *avaient emporté une demi douzaine de bouquins dont* L'Insurgé *de* Vallès » (III, p. 143)[25].

L'Insurgé tend aux *Communistes* un miroir où se réfléchit un rapport à l'histoire spécifique : roman de la Commune de Paris, c'est un texte dans lequel l'histoire et la fiction se fondent dans l'intime alchimie d'une écriture qui s'est nourrie, comme celle d'Aragon, du journalisme et de l'expérience individuelle. Vallès inséra dans son texte des articles parus dans *Le Cri du Peuple* qu'il avait écrits à chaud pendant la Commune. Il publia partiellement *L'Insurgé,* écrit à son retour d'exil, en septembre 1882 dans *La Nouvelle Revue :* une dizaine d'années s'étaient écoulées entre les faits décrits (les événements de 1870) et leur narration, autre point commun avec *Les Communistes*, qui relèvent aussi d'une écriture de l'actualité. Le texte de Vallès n'est donc pas cité par hasard.

Les situations historiques décrites dans les deux romans ont des points communs évidents. La référence à Vallès permet d'introduire l'image de la Commune de Paris. Le cadre de l'action des deux romans est identique ; c'est Paris, placé sous le signe de la lutte sociale et politique[26], Paris menacé par l'invasion (l'entrée des Prussiens dans Paris, les 1er et 2 mars 1871, sert de toile de fond aux derniers épisodes du roman de Vallès – la "première série" des *Communistes* s'achève le 9 juin 1940, cinq jours avant l'entrée des

---

[24]. Voir « Actualité de Zola » *in La Lumière de Stendhal*, p. 245 et suivantes.

[25]. Voir plus loin, l'ironie du narrateur « *peut-être qu'ils avaient envie de les lire* » (III, p. 143 - E2, I, p. 446).

[26]. Voir la dernière phrase du roman de Vallès : « *Je regarde le ciel du côté d'où je sens Paris. Il est d'un bleu cru, avec des nuées rouges. On dirait une grande blouse inondée de sang* » (Vallès, 1975, p. 334).

allemands dans Paris), Paris trahi par ses dirigeants et l'état-major de l'armée (trahison de Bazaine du 30 octobre 1870 – trahison de l'état-major en juin 1940), Paris déserté par le corps gouvernemental (le 10 mars 1871, l'Assemblée décide de partir à Versailles – elle quitte Paris pour Vichy en juin 1940).

L'Insurgé est généralement assimilé à la Commune même si le récit de la Commune, de sa naissance à sa chute, ne correspond qu'au tiers du livre. Le titre de ce roman réactualise dans *Les Communistes* un parallèle constant entre la situation historique du peuple français avant la défaite française de 1940 et celle de l'insurrection parisienne de 1871[27]. La Commune est née d'un mouvement de résistance à l'ennemi, de sorte qu' « *elle a cessé d'être un sujet tabou après la guerre de 1939-1945, lorsqu'on a pu mieux comprendre que toutes les capitulations peuvent ne pas être ratifiées par un peuple*[28] ». Comme image de la première véritable révolution ouvrière écrasée par la répression, elle devint un symbole fondamental pour les communistes des années d'après-guerre et constitue une référence essentielle du roman. Plusieurs passages en font foi, comme celui qui fait suite aux souvenirs d'Hitler, cité *supra* p. 178. Dans le tome I déjà, la Commune avait été invoquée par Felzer, lors d'une discussion avec le "traître" au parti, Orfilat ; celui-ci trouvait un modèle d'identification dans Barbey d'Aurevilly qui « *faisait de l'espionnage à Paris pour les gens de Versailles* » (I, p. 171), et dont la postérité allait retenir l'œuvre en oubliant le passé politique. En surimpression des luttes politiques des communistes de 1939-1940, le texte d'Aragon dépose, par allusions directes ou mention de lectures fictives, les références à un passé glorieux[29]. Aragon n'est d'ailleurs pas le premier, ni le seul communiste, à interpréter la défaite de 1940 sur le modèle de celle de 1871, et la Résistance sur celui de la Commune : en 1951, par exemple, la publicité du livre de Florimond Bonte, député communiste : *Certitude de victoire* aux ÉFR, précisait : « *Des héros sublimes de la Commune de Paris aux glorieux combattants de la Résistance* » et André Wurmser reprit ce même parallèle, nous l'avons vu, dans son cinquième article.

Le nom de Barbusse, autre classique de Pastorelli, est cité également par Lucie Watrin. Mais la femme de l'avocat sympathisant « *trouvait qu'*[il] *allait trop loin* » (I, p. 149), et lui préférait Romain Rolland. Marguerite Corvisart, son amie, avait adhéré au parti en 1936 : « *Il fallait être avec Romain Rolland, Barbusse, Langevin, Baranger ou l'on était contre eux* » (I, p. 150). Rolland et Barbusse sont considérés comme intellectuels du parti plus que comme écrivains. Le scripteur l'admet implicitement dans le tome

---

27. Sans compter que dans "Communistes" on peut bien évidemment lire "Commune".

28. Marie-Claire Bancquart, préface à Jules Vallès, *L'Insurgé : Jacques Vingtras III*, Gallimard, 1975, Folio, p. 28.

29. Pour une étude plus détaillée de ce thème, voir Garaudy, 1961, p. 403 et suivantes et p. 424.

III, lorsqu'évoquant Benoît Frachon, il déclare :

> *Quand on le voit, on comprend pourquoi de tous les livres de Romain Rolland, il y en a un,* Colas Breugnon *qui est, pourrait-on dire, À LA MODE DANS LE PARTI OU À LA CGT.*
>
> (III, p. 275 - E2, I, p. 524)

Donner à ses personnages la lecture d'un auteur « *à la mode* » revient à respecter et renforcer l'horizon d'attente des lecteurs réels, par ailleurs fréquemment conviés, dans la presse du parti des années 1949-1950, à lire Romain Rolland[30].

2. Et l'acier fut trempé *et le réalisme socialiste*

Une autre lecture légitime du militant communiste est celle des auteurs russes postérieurs à la révolution et participant de l'esthétique réaliste socialiste. De ce point de vue, les lectures de Joseph Gigoix, militant communiste devenu aveugle et manchot à la suite des combats de printemps, non seulement sont exemplaires, mais encore et surtout révèlent un intertexte décisif. Signe du personnage romanesque, elles se constituent ici comme origine.

Cécile surprend ces paroles que Joseph Gigoix adresse à son voisin de lit, désespéré d'avoir été amputé des deux jambes :

> « […] *Tant que t'as quelque chose dans ta caboche, tu es un homme, tu comprends… tant que ça s'agite là-dedans tu peux être bon à quelque chose. Tu sais, j'ai lu un livre, quand j'avais des yeux, un livre, je ne sais pas comment te dire… le type qui l'avait écrit, il avait été blessé dans* sa *guerre, il était complètement paralysé depuis près de vingt ans, aveugle et tout… il a tout de même écrit ce livre… un beau livre… c'est vrai que c'est chez les Soviets que ça se passait… et on l'avait traduit ici…* Et l'acier fut trempé*, ça s'appelle… des choses comme ça, il faut y penser pour se dire, lui, il a inventé d'écrire un livre, moi, je peux inventer autre chose… et servir encore… tu saisis ? ».*
>
> *Les sanglots s'éteignent dans le lit voisin.*
>
> (IV, p. 185 - E2, II, p. 38)

L'immense succès de ce roman de Nicolas Ostrovski (1904-1936), qui, selon le *Dictionnaire des œuvres* de Laffont-Bompiani, « *s'explique mieux par son côté moral que par ses qualités littéraires proprement dites* », trace

---

30. Aragon a lui aussi contribué à la promotion de l'œuvre de Romain Rolland, avec des articles parus dans *Les Lettres françaises* du 14 avril, des 2 et 9 juin 1949 ; les Batailles du livre des années 1950 étaient placées sous le patronage moral et littéraire de Romain Rolland, dont le portrait figurait généralement dans les salles de vente et de réunion.

sur huit années (1916-1924) l'histoire d'un personnage noble et désintéressé, entièrement dévoué à la cause du communisme, Pavel Kortchaguine, un des héros positifs les plus représentatifs du réalisme socialiste de la période des années 30[31] ; ce jeune garçon, d'une infatigable énergie, épris de justice sociale, frondeur et courageux, s'engage dans l'armée rouge, après une première action d'éclat : la libération d'un bolchevique, Joukraï, son ami et initiateur politique. Sillonnant l'Ukraine pendant la guerre civile, il s'engage dans le corps d'armée de Boudienni, puis est gravement blessé à la tête. Dans la deuxième partie du roman, avec d'autres *komsomoltzi*, ces hommes qui donnent son titre au roman, puisque Joukraï déclare à leur sujet « *Voilà où l'acier est trempé*[32] », il participe à la pénible construction d'une voie ferrée dans le froid automnal, la neige et la pluie. Terrassé par la fièvre typhoïde, il est cependant obligé de s'arrêter. Des douleurs à la colonne surviennent alors, symptômes d'une maladie du système nerveux qui va peu à peu le clouer au lit. Profitant de sa convalescence pour approfondir sa connaissance de l'histoire du parti et des classiques du bolchevisme, puis contraint d'accepter un travail moins éprouvant physiquement, celui d'instructeur militaire, il continue à œuvrer pour le parti en participant à des congrès et en proclamant des discours exaltés dans des meetings. Mais la maladie gagne du terrain : Pavka Kortchaguine perd l'usage de ses jambes, de son bras droit, puis de ses yeux, brûlés par une inflammation, horrible tragédie d'« *un homme dont le corps inerte échappe à sa volonté tandis que son cœur de bolchevique l'entraîne irrésistiblement vers le travail* » (Ostrovski, p. 308). Il refuse néanmoins de se laisser abattre, veut rester utile malgré son état, et rejette la tentation facile du suicide. C'est alors qu'il se met à écrire un roman *Enfantés par la tempête*, bientôt et à son grand bonheur accepté par des éditeurs de Leningrad. « *Le voici son rêve, tout prêt de se réaliser. Le cercle de fer était brisé. Le voici, lui, avec une arme nouvelle, rentrant dans le rang, dans la vie, debout !* » est la dernière phrase du texte d'Ostrovski.

Pavel Kortchaguine était à l'image de son créateur, Nicolas Ostrovski, mort aveugle et complètement paralysé à l'âge de 32 ans, qu'André Gide évoqua dans son *Retour de l'URSS*[33]. La traduction française du roman de Nicolas Ostrovski parut aux Éditions sociales internationales en 1937 (l'édition originale, à Moscou, date de 1932). Romain Rolland en préfaça le texte traduit par Valentin Feldman, réédité en 1945, en 1952 et en 1957.

---

[31]. Régine Robin distingue trois périodes dans l'esthétique du réalisme socialiste : celle qui englobe les années 20, les années 30 et enfin le jdanovisme d'après-guerre (Robin, 1986, p. 281).

[32]. Nicolas Ostrovski, *Et l'acier fut trempé*, traduit du russe par V. Feldman ; préface de Romain Rolland, Éditions sociales internationales, 1937, p. 219.

[33]. Aragon cite un extrait de *Retour de l'URSS* dans « Quelque chose a changé », *L'OP 2*, t. III : « *Je ne puis parler d'Ostrovski qu'avec le plus profond respect. Si nous n'étions pas en URSS, je dirais : c'est un saint. La religion n'a pas formé de figures plus belles …* ».

La lecture de Joseph Gigoix, loin d'être un simple élément du décor textuel, renvoie en fait à un personnage littéraire qui détermine entièrement en sous-main la création de Joseph Gigoix. La mention de *Et l'acier fut trempé* dévoile en effet le pilotis essentiel du personnage[34]. Les points communs entre Pavka et Joseph sont manifestes : voici deux personnages à l'âme pure, véritables héros et martyrs du communisme, entièrement dévoués à la cause révolutionnaire et promus à l'édification du lecteur. Outre la parenté du handicap (ils sont aveugles tous les deux ; Pavel a les jambes et le bras droit paralysés ; Joseph est manchot), la rencontre est d'abord morale.

C'est le même courage devant la souffrance. Blessé gravement à la tête par un obus, Kortchaguine stupéfie médecins et infirmières par sa résistance à la douleur : « *l'endurance du garçon pendant les pansements nous effare* […] *À l'hôpital, tout le monde le sait ; si Kortchaguine gémit c'est qu'il a déjà perdu connaissance* » (Ostrovski, p. 177). Quant à Gigoix : « *Il y a une chose qui terrorise Cécile : c'est la patience, la gentillesse du blessé. C'est une chose épouvantable, presqu'impossible à tolérer. Est-ce qu'il ne va pas un jour crier, se plaindre, au moins être injuste, bougonner ? Non. Il trouve tout merveilleux. Il dit merci sans arrêt. C'est atroce* » (IV, p. 124 - E2, I, p. 684).

L'un et l'autre sont des esprits frondeurs et anticléricaux : « *Eugénie dit pourtant que Joseph, avant, était drôlement taquin, et il contredisait les gens qui lui étaient supérieurs* […] *C'était, par exemple, pour la religion* » (IV, p. 127 - E2, I, p. 686) ; comment ne pas penser ici à l'épisode qui ouvre *Et l'acier fut trempé* dans lequel Pavka est mis à la porte de l'école par l'odieux père Vassili[35], pour avoir jeté des grains de tabac dans la pâte à pain ?

Joseph et Pavka font preuve de l'abnégation la plus totale dans leurs couples respectifs. Mimi, la fiancée de Joseph, ne peut supporter de le voir dans cet état. Le jeune homme prend le départ de Mimi, en réalité une fuite irrévocable, « *d'une façon inespérée* » (IV, p. 127 - E2, I, p. 686), sachant « *qu'un autre un jour à sa place…* » (IV, p. 130 - E2, I, p. 688) : là aussi, on songe à Kortchaguine qui, avant d'épouser Taïa Koutzam, et se sachant condamné par la maladie, lui propose de divorcer dès qu'elle jugera la situation insupportable.

Tous deux ont en commun la soif d'apprendre et le désir de partager leur foi révolutionnaire. Joseph Gigoix n'a de cesse de comprendre l'évolution des styles architecturaux que lui explique patiemment Cécile, et tous les jours il écoute sa lecture du journal. Pavel Kortchaguine profite également de sa

---

[34]. On y a vu deux autres parentés : avec deux personnages d'Elsa Triolet, le criblé et l'agent de liaison de *L'Inspecteur des ruines* (Alain Trouvé, *RCAET* n° 7, 2000) et avec Joe Bousquet, qui, blessé en 1918, recevait ses amis dans sa chambre à Carcassonne, et qu'Aragon visita en 1940 (Jacqueline Bernard, 1984, p. 129).

[35]. Le pope Vassili collabore avec les envahisseurs polonais, la ville de Pavel Kortchaguine se situant juste à la frontière soviéto-polonaise. Or, simple coïncidence peut-être, mais amusante : le prêtre de Conches où est hospitalisé Gigoix, est lui-même polonais (IV, p. 129 - E2, I, p. 687).

faiblesse physique pour se cultiver : « *Il passait ses soirées à la bibliothèque publique, et finit par obtenir l'autorisation de fouiller dans les rayons encombrés de vieux livres qu'il tria, constituant un fonds d'ouvrages indispensables ;* le Capital, le Talon de fer, Spartacus, *des brochures sur la guerre civile, des statistiques de la reconstruction, sous l'œil impassible des bibliothécaires…* » (Ostrovski, p. 242). Pour l'un comme pour l'autre, servir le parti et son idéal passe d'abord par l'approfondissement autodidacte du savoir personnel : savoir politique, mais aussi ouverture culturelle sur le monde.

Ils conçoivent leur vie comme une mission pédagogique destinée à convaincre et recruter de nouveaux adhérents au parti. Joseph, qui avant la guerre, travaillait significativement dans les transmissions téléphoniques[36], se mue en mentor idéologique de Cécile : « *de lui elle apprenait tant de chose, qu'elle s'y perdait, qu'elle découvrait son ignorance* » (IV, p. 133 - E2, I, p. 690). Les rapports professeur/élève se sont alors inversés, qui accéléreront la prise de conscience de la jeune femme. Dans *Et l'acier fut trempé*, Pavel, transmet lui aussi à d'autres ses connaissances et ses certitudes politiques, en particulier à sa femme Taïa.

Dans les parcours de ces militants exemplaires, le rôle de la lecture et des modèles littéraires est essentiel. Les modèles qu'il s'efforce d'imiter, Pavel les a trouvés dans la vie de Giuseppe Garibaldi, retracée dans un feuilleton, et dans *Ovod* : « *D'où peut venir une obstination aussi farouche* [s'interroge le médecin de l'hôpital militaire] […] *J'ai fini par savoir pourquoi il ne gémit jamais. À ma question, il répondit : – Lisez le roman* Ovod. *Vous comprendrez.* » (Ostrovski, p. 177). Passage symétrique à celui qu'on peut lire dans *Les Communistes*. Si Gigoix ne répond pas directement à la question de Cécile : « *dites moi… parfois, je m'étonne : qu'est-ce qui fait que vous êtes si gentil avec les autres ? que vous ne vous plaignez jamais, vous…* » (IV, p. 186 - E2, II, p. 39), c'est que la réponse figurait déjà dans la conversation surprise par elle (citée *supra* p. 190). Le stoïcisme de Gigoix réside dans son désir de servir le parti, envers et contre tout, en dépit des coups du sort les plus terribles, à l'instar de son modèle russe. La chaîne intertextuelle semble ici sans fin : Gigoix s'identifie à Kortchaguine, qui lui-même s'inspire et se fortifie de la lecture des aventures d'*Ovod*, lesquelles nous renverraient probablement à d'autres modèles textuels ou historiques, dans une sorte de jeu de miroirs illimité.

Pendant la guerre, *Et l'acier fut trempé* était lu par de nombreux militants communistes qu'Aragon évoque dans « Le tournant des rêves », paru dans *Europe* n° 142-143 d'octobre-novembre 1957 : « *j'ai entendu des soldats dans la nuit des cantonnements, parler de Kortchaguine, la face vers les étoiles* » (*J'abats mon jeu*, p. 236). Militants réels et fictifs se trouvent donc

[36]. Autre similitude avec Pavel, métaphorique celle-ci : Pavel travaille lui aussi dans les transmissions puisqu'il construit dans la deuxième partie du roman, une voie ferrée.

réunis dans l'admiration pour le héros positif le plus accompli de sa génération.

Ce qui fait de Joseph Gigoix, le représentant français du héros positif du réalisme socialiste, c'est l'absolu de son idéal, la certitude indéfectible que le communisme est la seule voie possible vers un monde nouveau. Une des caractéristiques du héros positif est en effet l'absence de problématisation des choix et de l'engagement individuel :

> *l'homme nouveau ne peut pas être un individu problématique. Il peut vivre une tragédie (les Rouges dans le* Don paisible*), être coupé des masses, seul, être en minorité dans un bataillon isolé encerclé par l'armée ennemie et donc savoir qu'il va mourir, il peut être terrassé par la maladie, connaître des échecs personnels graves, il peut se trouver au centre de conflits, avec les êtres qu'il aime, avec la bureaucratie, avec ses compagnons de travail, il peut à la fin du roman ne pas atteindre l'objet de sa quête, mourir, échouer, mais il ne peut pas être foncièrement clivé, incertain de soi et de son destin, existentiellement problématique.*
>
> (Robin, 1986, p. 269)

Joseph Gigoix est bien taillé dans l'étoffe dont on fait les héros positifs, et sa place dans *Les Communistes* est aussi celle, marginale, qu'occupaient ses homologues soviétiques dans les romans soviétiques des années 30. Résultant d'une sorte de compromis impossible entre un héros allégorique (de type épique) et un héros problématique (tel celui des romans russes du XIXe siècle), le héros positif ne pouvait en effet qu'être relégué aux marges de la fiction. Dénué de tout projet de transformation personnelle (ascension sociale, évolution de la personnalité…) et tendu vers un but collectif : l'édification du communisme (à travers la construction d'un barrage ou d'une usine par exemple), le héros positif soviétique n'a jamais pu accéder à une véritable existence de héros romanesque (Robin, 1986, p. 285 et *sq*.). C'est pour cette raison que, personnage secondaire, il restait confiné aux franges du texte. Cet aspect est sensible aussi dans le personnage d'Aragon. En dépit de toute la sympathie qu'on peut éprouver pour cette figure exemplaire, on n'imagine guère un roman dont le héros serait Joseph Gigoix. En revanche, Jean et Cécile, les personnages principaux du roman d'Aragon restent des héros problématiques, en quête d'eux-mêmes et de leurs sentiments, torturés par des choix douloureux peu en accord avec leurs classes d'origine…

Dans « Les Jeunes gens », chapitre de *Littératures soviétiques* (1955), Aragon établissait un parallèle entre le héros d'Ostrovski et les hommes nouveaux du communisme :

> *D'où vient cette incroyable force en lui, cette indomptable énergie, mais de quoi est fait cet homme ? D'acier, oui. De cet acier qui a été*

> *trempé à la fin, depuis les jours de Chepetovka, et dans la lutte, incessante comme la douleur, contre tous les ennemis qui se sont succédés* […] *mais au bout du compte, il a été l'acier, l'acier bolchevique. Car c'est de là qu'elle vient, cette force, Kortchaguine le crie, et Ostrovski le prouve, c'est de là. Du Parti.*
>
> (*Littératures soviétiques*, p. 385)

Aragon a voulu faire rejaillir la haute moralité de l'écrivain soviétique et de son personnage sur Joseph Gigoix. Quant à l'esthétique d'Ostrovski, il ne tarit pas d'éloges sur « *l'art même du roman nouveau* », le réalisme socialiste et son cortège de principes : « *son caractère de classe, son caractère de parti, sa conception du monde, la morale du socialisme, son profond optimisme, son esprit volontairement didactique, l'exemple donné, les types de valeur générale créés, la part active prise à la transformation de l'homme, à l'accouchement de l'homme nouveau* » (*ibid.*, p. 387). La mention de *Et l'acier fut trempé* dans *Les Communistes* peut donc se lire comme allégeance à l'esthétique du réalisme socialiste. Dans « Le tournant des rêves » (1957), Aragon nuança son jugement, qu'il confirmait sur le fond : « *Je vois mieux les défauts du Pavel Kortchaguine d'Ostrovski, après toutes ces années, et je touche du doigt ce qui fait sa grandeur* malgré *ces défauts-là, au-delà d'eux* » (*J'abats mon jeu*, p. 254). Quelques années plus tard, dans le numéro de *Livres de France* de janvier 1961[37], à la question : « *Quels sont les héros de roman que vous préférez ?* » il répondait encore : Gil Blas, Julien Sorel, Mme Arnoux, Michel Vigaud et Pavel Kortchaguine (p. 12). Dix ans après la rédaction de la première version des *Communistes* et quelques années avant la réécriture, le héros de Nicolas Ostrovski semblait donc encore placé très haut dans l'échelle de ses admirations. Mais ce n'était là qu'une dernière résurgence d'Ostrovski avant sa disparition comme référence des textes critiques. Il faudra attendre la publication du septième volume de l'*Œuvre Poétique* en 1977, pour qu'Aragon revienne sur Ostrovski, dans un commentaire sur un article paru dans *Commune* en 1936, sur ces livres[38] « *qui semblaient et parfois ne faisaient pas que sembler, justifier la nouvelle Terreur* ».

L'Histoire était passée par là.

---

[37]. Publié par La Cité du Livre : Librairie des coopératives réunies (La Chaux de Fonds - Le Locle).

[38]. « Trois livres » (*Commune* n° 38, octobre 1936) était également consacré à *J'aime* d'Avdeenko et *Tsou-Sima* de Novikov-Priboï. *Cf L'OP 2*, t. III, p. 229.

3. La lecture des journaux

Sur le même mode que la lecture fictive de textes littéraires, celle des journaux permet de décrire et classer le personnage. Elle est surtout présente dans les quatre premiers fascicules des *Communistes*. Le tome V, relatant le *Blitzkrieg* de mai 1940 et la débâcle vus de l'intérieur laisse moins de place au discours des journaux qui s'efface au profit de la radio.

Dans le tome I, l'annonce du pacte germano-soviétique est fortement médiatisée : « *La nouvelle atteignit les gens où ils étaient. À Paris, la plupart au travail quand les journaux du soir parurent* » (I, p. 123) – « *brusquement les journaux criaient comme la radio quand par erreur on l'a ouverte trop grande* » (I, p. 134). Dans le tome II, la présence des journaux est également très sensible, puisqu'il y est souvent question de l'invasion de la Pologne par Hitler et Staline ; les discussions entre personnages s'appuient sur la lecture des journaux : « *Haven't you seen he just died ? Dans les journaux de ce matin : MORT DE SIGMUND FREUD* » (II, p. 166) et des documents historiques sont insérés dans le roman par ce biais. Le cas le plus manifeste est l'insertion de la lettre envoyée par le groupe ouvrier et paysan à Herriot le 2 octobre 1939 : la moitié de cette lettre est lue par Visconti lors d'un repas entre bourgeois (II, p. 241).

La place de la *doxa*, de l'opinion publique, son insertion par bribes et fragments dans le roman, occupe un espace toujours plus important au fil des quatre premiers volumes, pour aboutir à une sorte d'hypertrophie discursive dans le tome IV. Or cette opinion publique est construite, dirigée et sollicitée par les journaux, drogues impatiemment attendues par ces lecteurs-toxicomanes que sont le métallo Blanchard, l'avocat Watrin ou les "gens" en général :

> *On se repassait de main en main des journaux, pas tous du jour. Il y en avait, ils les apprenaient par cœur, ma parole. Tous le même refrain, d'ailleurs.*
>
> (III, p. 327 - E2, I, p. 557)

Le "journal" sous sa forme générique et indéterminée, ou plus spécifiquement sous celle d'un titre bien précis, alimente constamment les conversations : « *Tu lis les journaux, toi aussi, je vois* » (le mineur Decker au métallo Blanchard, III, p. 209) ; « *Gamelin, vous avez vu dans le* Journal ? *On en fait des images d'Épinal, mais son autorité n'est pas assurée* […] » (Watrin à Barbentane, II, p. 67) ; « *L'Armée Rouge ! Bien mon petit pote, tu ne lis pas les canards, alors ? Sept points de supériorité qu'ils ont les Finlandais, sur l'armée rouge, tu n'as pas vu sur* Paris-Soir ? » (ses compagnons au cavalier Guillaume Vallier, III, p. 328) ; « *Vous savez comment M. Churchill, toujours spirituel appelle l'opération norvégienne ? "Wilfred"… vous avez vu dans les journaux anglais ces dessins, non ?*

Wilfred est un petit bonhomme essentiellement déveinard qu'a inventé un cartooniste anglais, quelque chose comme Nimbus » (IV, p. 95)[39].

Or, les titres de journaux dessinent dans le roman une cartographie très intéressante.

*1. Dans le sillage de Maurras et de l'*Action Française

Premier titre de journal mentionné dans le roman (I, p. 27), *L'Action Française* l'est à de multiples reprises, fonctionnant tour à tour comme emblème ou repoussoir. Jamais cité textuellement, mais évoqué à tout propos, aussi bien par les admirateurs de Maurras que par ses détracteurs les plus farouches, il participe à l'illusion référentielle, puisque historiquement ce journal eut une audience importante dans les années 30. Mais il est aussi un trait définitoire d'un certain nombre de personnages secondaires, bien entendu non communistes.

Le contexte est souvent ironique. En dehors du radical Dominique Malot qui traite Maurras d'« *enragé* » à propos de Daladier (I, p. 45) ou de ce toubib « *à qui son* Action Française *tient lieu de pensées* » (II, p. 60)[40], les personnages qui lisent *L'Action Française* se targuent de ne pas succomber aux excès du polémiste, comme le commandant de Naplouse, qui lit *L'AF* mais « *avec discrétion, il faut le reconnaître* » (III, p. 22) ou encore Fred Wisner qui « *était de l'Action Française* COMME TOUT LE MONDE, *sans y mettre d'excès : ça lui donnait l'air d'un homme raisonnable* » (I, p. 27). L'ironie du narrateur devait être ici particulièrement sensible aux lecteurs d'après guerre, qui n'avaient pas oublié la virulence des propos de Maurras et les passions suscitées par ce monarchiste qui stigmatisait sans répit les désordres républicains. Mais pour qui ne les aurait pas connues, la duplicité de Fred Wisner, apparaissant très tôt dans le roman, suffirait à renseigner sur le jugement du narrateur.

Historiquement, l'influence de *L'Action Française*, quotidien et mouvement politiques, marqua profondément la première moitié du siècle. Chaque jour, Maurras écrivait un éditorial véhément empreint de prophéties xénophobes et racistes, tandis que Léon Daudet signait l'article polémique. Et c'étaient moins les informations contenues dans les pages de *L'Action Française* que la violence de ses polémiques et l'ardeur de ses campagnes qui attiraient les lecteurs. L'affaire Stavisky y fut exploitée à fond, en 1934,

---

[39]. Les journaux étrangers ne sont pas oubliés dans le flot des "citations" (au sens large) qui balaye *Les Communistes* ; les « *journaux allemands* », la *Gazette de Zürich* et la *Giornale d'Italia* sont mentionnés dans le tome IV (p. 215 et p. 112).

[40]. Notation autobiographique, comme beaucoup, probablement, dans ces chapitres décrivant un régiment pendant la drôle de guerre : « *j'étais, moi, mis dans un régiment de surveillance* […] *Ah ! Il a passé de l'eau sous les ponts depuis ce jour-là.* ET MON MÉDECIN-CHEF, QUI ÉTAIT ALORS DE L'ACTION FRANÇAISE, *m'écrivait ces jours-ci* […] » (*L'Homme communiste II*, p. 296).

prétexte à de violentes attaques contre la République et son personnel politique. Les positions extrémistes du journal (hostilité au Front Populaire, antisémitisme, antiparlementarisme) étaient servies par une rédaction brillante, Lucien Rebatet, Robert Brasillach, Thierry Maulnier, dont les noms apparaissent parfois dans les pages des *Communistes*[41].

Dans le sillage de ce journal, *Je suis partout*, la feuille la plus violente de l'extrême droite, et *Candide*, moins doctrinal, mais où signait toutefois Rebatet, sont plus fréquemment cités : Luc Fresnoy, personnage de littérateur parisien[42] (II, p. 43 ou V, p. 263) collabore à *Candide*.

Les personnages-lecteurs de cette presse ? Des hommes de droite bien sûr, voire des fascistes comme Fred Wisner, symbole d'une industrie française prête à toutes les compromissions avec l'ennemi et dont le sombre passé est dévoilé dans le fascicule IV. Fait alors irruption dans sa vie bourgeoise un ami de lycée douteux, Gaëtan Le Bozec, qu'une analepse narrative dote d'un état-civil et d'une certaine épaisseur romanesque. On apprend ainsi que c'est Fred Wisner qui lui présenta Eugène Deloncle, personnage réel qui fonda le CSAR (Comité Secret d'Action Révolutionnaire) et que Le Bozec put ainsi passer à l'action armée sous l'égide de la sinistre Cagoule. Or, *L'AF* fut à l'origine de la destinée politique des deux amis :

> *Ils se sont connus au lycée, ils n'étaient pas grands. Gaëtan Le Bozec, avec ses taches de rousseur sur la figure, son nez en l'air, ses boucles, était un garnement bagarreur* [...] *On fumait des cigarettes dans les gogs et on se passait l'*Action Française. *Ils avaient treize ans quand on avait trouvé Philippe Daudet mort dans un taxi, et ils lisaient passionnément Maurras.*
>
> (IV, p. 138 - E2, II, p. 9)

Avec Yves Duplessy, autre personnage fictif, Le Bozec fut un des participants de « *l'affaire de Bagnoles-de-l'Orne*[43] » (IV, p. 224), un véritable « *tueur* » (IV, p. 226), à qui le texte attribue allusivement la responsabilité d'un assassinat jamais éclairci : celui d'un fourreur niçois juif en septembre 1937, juste après les arrestations de cagoulards trafiquants d'armes (attentats de l'Étoile). Le texte signale que Le Bozec assassina « *un petit juif* » (IV, p. 139) et indique simplement à propos de son séjour à Nice : « *Il y avait travaillé en 37* » (IV, p. 226). Au lecteur de faire le lien.

Dans le chapitre XIII du tome II, c'est l'académicien Berdoulat qui se réfère à Maurras, dans une conversation avec Cécile Wisner : « *Ah, il peut être*

---

41. Par exemple, Rebatet et Brasillach : III, p. 282 - supprimé en E2, I, p. 529.

42. Chez qui l'on reconnaît quelques traits de Jean Giraudoux (Weill, 1989).

43. Allusion à l'attentat du 11 juin 1937, qui coûta la vie aux frères Rosselli, célèbres anti-fascistes italiens.

heureux, aujourd'hui, l'ami Maurras ! Politique d'abord ! … *il n'y a plus de* d'abord… *il n'y a plus que la politique et rien que la politique* » (p. 282). En italique dans le texte (en romain ici), figure une des deux devises de Charles Maurras, l'autre étant « *La France, la France seule* » ; une synthèse vulgarisatrice de sa pensée était parue en 1937, sous le titre *Mes idées politiques*. Une des formes les plus communes de l'hétérogénéité montrée[44] est ici à l'œuvre, avec l'italique qui isole de la "contamination" par le discours du locuteur. La suite témoigne de l'intégration métatextuelle de la citation[45], reprise et développée par Berdoulat. À ce niveau, Aragon met bien en scène la « *dialogisation intérieure* » dont parle Bakhtine : les déclarations d'un académicien de droite sur la politique, en 1939, ne peuvent que rencontrer les formules maurassiennes.

Discrètement antisémite (« *Mme Wisner est décidément bien jolie, rien du côté maternel* » p. 228 ; or, Cécile est juive par sa mère), galamment phallocrate (devant l'ignorance de Cécile face aux événements géopolitiques qui secouent les Pays Baltes, il s'exclame : « *Enfin, j'ai trouvé une femme !* », p. 229, constatation qui présuppose que la "véritable" femme est forcément ignorante des réalités de son temps), Berdoulat se lance dans de longues digressions désordonnées sur l'*homo politicus* (qui explique le moindre événement par la politique), l'absence de lumière morale dans notre monde ou l'attente fascinée de la catastrophe nationale.

Or, l'on constate que ses remarques inversent les craintes maurrassiennes : si Maurras ne redoutait rien d'autre que la survenue de la guerre, qui devait conduire la nation mal préparée à la catastrophe (de sorte qu'il milita en faveur de la paix), Berdoulat, ainsi que d'autres grands bourgeois du roman, l'appelle de ses vœux, préférant, de toute évidence, Hitler à Blum. Par exemple, dans ce même chapitre, il s'inquiète de « *leur victoire* » (p. 233), manifestement celles des communistes ou des socialistes, qui ne sont pourtant pas explicitement mentionnés : « *La victoire ! On en a déjà eu des victoires, et où en sommes-nous ? Non, cette fois, ce serait la catastrophe : alors mieux vaut la catastrophe* » (*ibid.*).

Ces affirmations s'inscrivent dans un véritable paradigme discursif qui traverse le roman, reprenant par exemple, une discussion entre l'industriel Wisner (fabricant d'automobiles) et son neveu, Fred au chapitre XIX du tome I (p. 206). Pour le "grand" Wisner, la guerre permettrait d' « *en finir avec toute cette politicaillerie, nettoyer la maison française* », déclarations où se profilaient les vitupérations néologiques de Maurras contre la France

---

44. Pour reprendre le terme de Jacqueline Authier-Revuz, « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive : éléments pour une approche de l'Autre dans le discours », *DRLAV* n° 26, 1982, pp 91-121.

45. Relation de commentaire du texte cité et du texte citant.

enjuivée ou "démocrassouillée". Fred s'exclamait : « *On va à la catastrophe* », à quoi son oncle rétorquait :

> *Tu lis toujours Maurras ? Je vois ça. C'est un homme de grand mérite, mais c'est un littérateur… La catastrophe. C'est si on continue les choses comme elles vont depuis 36 qu'on aura la catastrophe.*
> (I, p. 206)

C'est donc à travers l'ensemble du roman que se déploie le discours maurrassien ; qu'il soit contesté (comme ci-dessus) ou reformulé, il est le socle qui supporte et détermine l'écriture de la parole de droite.

Et en effet, le thème de la catastrophe figurait en bonne place dans les éditoriaux quotidiens de Maurras, qui voyait la guerre comme le suicide de la nation. L'intertextualité fonctionne ici non pas directement, sous la forme de citations, mais par allusions, touches légères qui rehaussent les couleurs d'un portrait, et ne prennent effet qu'avec la participation active et volontaire du lecteur. Le nom de Maurras ou celui d'*Action Française* devait immédiatement déclencher dans l'esprit du lecteur contemporain, une série d'associations d'idées et de souvenirs de texte lus, de Maurras ou à son sujet, qui sert de toile de fond à la lecture et l'enrichit.

Romain Visconti, lui aussi, fait volontiers référence à Maurras. Le dialogue entre le député des Pyrénées-Orientales et Dominique Malot, son ami radical, dans le tome II, est particulièrement représentatif de cette dérive fasciste[46] dans laquelle sombrèrent des hommes comme Déat, Bergery ou La Rocque. Prônant un « *fascisme français* » pour contrecarrer le fascisme étranger, stigmatisant un gouvernement à la solde de l'Angleterre, évoquant la puissance des « *moscoutaires* », Romain Visconti souscrit plus volontiers aux opinions de Brasillach :

> *Brasillach a raison, va. Seulement, il ne faut pas laisser faire le fascisme à n'importe qui… La seule solution, crois-moi, c'est la Révolution d'en haut… Un gouvernement qui brise avec l'Angleterre*
> (II, p. 99 - E2, I, p. 204)

qu'à celles de Maurras alors « *embrigadé par Daladier* » et surtout, insuffisamment défaitiste.

On imagine volontiers l'itinéraire de Visconti après 1942 et le roman invite à de telles projections : il aurait rompu avec le catéchisme professé par ce « *vieux bonhomme* » auquel il voue encore en 1939 « *le plus grand respect* » mais dont il tient déjà à se démarquer, et aurait probablement suivi le même chemin que son compatriote, le Perpignannais Robert Brasillach de *Je suis partout* : « *Tu sais ce que je pense des jeunes gens de* Je suis partout »

---

[46]. Pour reprendre le terme de l'historien Philippe Burrin, auteur de *La Dérive fasciste* en 1986, cité par Weill, 1988, p. 163.

déclare-t-il à Malot, sans préciser sa pensée (II, p. 98). Le lecteur est une fois de plus invité à compléter les blancs du texte : pour peu qu'il se souvienne des déclarations fanatiques de l'hebdomadaire de Robert Brasillach et de Pierre Gaxotte, odieux cocktail d'anticommunisme, de nazisme et d'antisémitisme, il comprend qu'en tant que parlementaire, Visconti devait trouver leurs positions excessives… tout en partageant secrètement la plupart des idées du futur « *clan des* Ja[47] ».

Un autre personnage secondaire du roman, un médecin-lieutenant qu'Armand Barbentane rencontre à Coulomniers, lit le journal de Maurras tout en tenant à manifester son ouverture d'esprit[48] :

> *Le toubib lisait les papiers de Barbentane, il leur trouvait une certaine élégance. Moi, dit-il, je me fais apporter avec le petit déjeuner, en temps normal* l'Huma *et l'* A.F.… *réglé… Vous avez beau dire, Léon Daudet, ça a de la gueule ! Vous avez beaucoup perdu avec votre Vaillant-Couturier.*
>
> (II, p. 33 - E2, I, p. 163)

Les allusions à Paul Vaillant-Couturier et à Léon Daudet renforcent le caractère vraisemblable de l'activité de Barbentane, journaliste à *L'Humanité*, procédé familier à Aragon dans ses romans du *Monde réel*, qui le situe dans l'héritage direct de Balzac ou de Tolstoï. Dans *Les Communistes,* les personnages fictifs rencontrent fréquemment des personnages ayant réellement existé. Ici la conversation entre les deux hommes rend crédible le personnage d'Armand Barbentane. L'intertextualité se réduit à l'instauration d'une monnaie d'échange ; une allusion à Daudet et à Vaillant-Couturier, familiers aux lecteurs d'avant-guerre, assure la vraisemblabilisation du personnage fictif.

De Lourmel, personnage secondaire frayant dans les milieux du cinéma, le lecteur sait peu de choses : qu'il porte des pantalons de flanelle au pli toujours impeccable et qu'il a trempé dans des affaires douteuses dont l'ont tiré Brinon et Simon de Cautèle[49] du Comité France-Allemagne (I, chap. VIII). Au tome I, il explique comment on paye des acteurs et les frais de mise en scène de films tournés en Allemagne avec de l'argent français qui abreuve aussi la publicité des magazines :

---

[47]. Ainsi que les nommait le germanophobe Maurras, dont Pierre Gaxotte avait d'ailleurs été un temps le secrétaire.

[48]. Laquelle se manifeste aussi sur le plan musical. Voir C. Grenouillet, « L'univers sonore des *Communistes* : chansons et références musicales », *RCAET* n° 7, 2000.

[49]. Deux personnages respectivement historique et inventé.

> *Tiens, par exemple, on a réglé je ne sais combien ce matin même, à* Je suis partout… *Oh ! il y a un très bon critique cinématographique à ce journal-là…*
>
> (I, p. 97 - E2, I, p. 58)

Le nom de ce « *très bon critique* » de *Je suis partout*, ce « *garçon très fin* » de *L'Action Française* (II, p. 233), curieusement n'apparaît pas sous la plume d'Aragon, par ailleurs si prolixe en noms propres… petite énigme vite résolue pour les premiers lecteurs d'Aragon, qui ont sans doute connu « *le plus opiniâtre et le plus violent* » d'entre les jeunes fascistes de l'époque selon le mot de Brasillach, Lucien Rebatet, dont le pamphlet *Les Décombres*, publié en 1942, avait constitué le plus gros succès libraire de l'Occupation[50]. Rebatet fut effectivement critique de cinéma à la fois à *L'Action Française* et à *Je suis partout*, où il faisait étalage de son antisémitisme pathologique tout autant que de ses goûts artistiques.

2. Gringoire

Les personnages qui lisent *Gringoire*, souvent cité, sont loin d'être sympathiques et appartiennent à l'arrière-plan narratif. Ainsi cette « *grande gueule, un type du Havre* », qu'Armand Barbentane croise dans le wagon qui le conduit à son cantonnement, et qui « *insiste tout le temps sur le fait qu'il paye ses impôts* » :

> *qu'est-ce que ça doit être ? Un petit commerçant ? Il lit apparemment* Gringoire*, il a deux ou trois fois prononcé le mot* Juif *et regardé du côté d'Armand. Sans doute parce qu'Armand est brun et* […] *comme toujours les cheveux lui frisent.*
>
> (II, p. 26 - E2, I, p. 158)

Ou encore ce compagnon de chambrée de Jean de Moncey :

> *Une sale caboche, ce Jonette-là. Puis il avait quelque chose qui ressemblait à Mercereau. Un même faux air de solidité qui ne résiste pas à la première bourrade. D'ailleurs il lisait* Gringoire*, et c'était toujours lui qui jetait la politique dans la carrée.*
>
> (IV, p. 19 - E2, I, p. 621)

Il lisait *Gringoire*… détail suffisant pour catégoriser le personnage, comme le port d'une casquette ou d'une cravate. Le personnage secondaire de Mercereau, dont il est question ci-dessus, fils de patron, comme son père,

---

[50]. « *Il y déverse*, note Michel P. Schmitt, *sa haine pour la démocratie, les francs-maçons, les bourgeois, les juifs, la droite "classique" (Maurras pour son archaïsme politique, Pétain pour la tiédeur de sa collaboration)* » (*Dictionnaire des littératures de langue française*).

apôtre du corporatisme, et lecteur de *Gringoire* et de *Candide* (III, p. 43) tient des propos ouvertement antisémites (III, p. 37). Le journal fondé par Horace de Carbuccia, était en effet connu pour son antiparlementarisme et son antisémitisme : « *Anglophobe, italophile, défenseur de Franco et ayant pour Hitler une sorte d'admiration hostile,* Gringoire *rendait les juifs et les marxistes responsables de notre décadence* » (*Histoire générale de la presse française*, pp 590-591). Le roman rappelle qu' « *On avait fait campagne dans* Gringoire *contre Ehrenbourg, on demandait son expulsion dans les journaux* » (V, p. 220) et présente la perquisition du domicile de l'écrivain soviétique comme une conséquence directe de cette campagne antisémite.

Le commandant Benedetti, qui travaille au ministère de la guerre, voit tout naturellement dans *Gringoire* l'instrument qui permettra de séparer le bon grain de l'ivraie, c'est-à-dire les socialistes des communistes. À propos des premiers, il déclare :

> *On va leur faire aboyer après,* Gringoire *par exemple : plus on fera mine de les confondre avec les moscoutaires, plus ils devront faire du zèle pour s'en distinguer.*
>
> (II, p. 51 - E2, I, p. 175)

Le terme de « *moscoutaires* » faisait justement partie du vocabulaire de l'hebdomadaire, familier de l'amalgame entre socialistes et communistes, tradition de la presse d'extrême-droite. Aragon laisse ici entendre que *Gringoire* était manœuvré par le gouvernement, lequel s'efforçait de liguer l'opinion publique contre le Parti Communiste en brisant le soutien que celui-ci pouvait rencontrer.

Parmi les autres personnages du roman, l'académicien Berdoulat accorde, lui aussi, ses suffrages à cet hebdomadaire extrémiste. Rien d'étonnant, lorsqu'on sait qu'il fréquente personnellement Rebatet (II, p. 233). Lors d'une soirée, le 6 octobre 1939, la conversation court sur l'adhésion de Thorez, par voie de *Journal officiel,* au "Groupe ouvrier et paysan" :

> *– Mais, dit Berdoulat, Thorez, Thorez… j'ai lu en septembre dans* Gringoire *qu'il était parti pour Moscou la veille de la mobilisation ! Je revois encore ça : un petit encadré…*
>
> *– Je l'ai vu aussi, acquiesça Luc.*
>
> (II, p. 242 - E2, I, p. 287)

Un petit encadré parut effectivement dans la rubrique « *Répétez-le* » de *Gringoire* du 14 septembre 1939 (p. 2), ce qui montre l'exactitude de la référence historique : « *La veille de la mobilisation, le député stalinien Maurice Thorez est parti pour l'URSS en compagnie de Marty. Thorez qui est né en 1900 n'est-il donc pas mobilisable ?* ».

C'est la deuxième fois que le lecteur entend parler de la désertion de Thorez, la première fois par Édith Orfilat dans le même tome (II, p. 75 – voir *infra* p. 210). Circule ainsi dans le roman une opinion portée par les voix des

journaux, à la manière d'un serpent marin montrant le bout de son nez dans le chapitre V (p. 75), disparaissant dans le flot des discours entremêlés qui caractérisent l'écriture des *Communistes*, surgissant une nouvelle fois au chapitre XIII (p. 242). Ce rappel, tout autant que le procédé de citation mis à l'œuvre par Aragon ("c'est *Gringoire* qui le dit"), affirme la présence dans l'œuvre, d'un discours qui n'est pas celui des communistes et concourt à la création d'un univers langagier original, à la croisée des discours et des opinions publiques de la drôle de guerre.

Quant aux personnages communistes ou sympathisants, il leur arrive de tirer leurs informations de *Gringoire*, mais toujours dans des circonstances particulières. Ainsi le roman montre Jean de Moncey, avant sa période d'initiation politique, prendre pour argent comptant les déclarations de l'hebdomadaire :

> *Le mot* communiste *lui faisait peur* […] *Il est vrai que dans* Gringoire *on disait que le professeur Baranger était communiste, et quand il déclarait qu'il ne l'était pas, cet hebdomadaire affirmait que ça revenait au même…*
>
> (I, p. 68 - E2, I, p. 43)

L'allusion à Baranger (et donc à *Gringoire*) comme toutes celles concernant ce personnage, sera supprimée : c'est Robert Gaillard qui prendra en charge, dans la version réécrite, l'affirmation concernant Baranger[51]. Même si les affirmations de l'hebdomadaire sont fictives, tout comme le personnage qu'elles qualifient[52], *Gringoire* a bel et bien existé et cette référence, qui, une nouvelle fois, fait appel à l'expérience du lecteur, vise à donner chair et épaisseur aux créatures de papier du romancier. Un savant jeu de miroir s'établit ainsi entre fiction et réalité, entrelacs de reflets au sein duquel le lecteur peut se perdre, et dès lors ne choisir de voir, dans *Les Communistes*, qu'un complexe produit documentaire.

3. L'Époque

Notre tour d'horizon de la presse de droite s'achèvera sur *L'Époque*, fondée par Henri de Kérillis, député nationaliste proche de Paul Reynaud,

---

51. « *Robert Gaillard dit à tout bout de champ qu'il n'est pas communiste* » (E2, I, p. 43).

52. Il serait intéressant de vérifier si effectivement *Gringoire* qualifiait de communiste, le professeur Langevin, pilotis du Baranger des *Communistes* : le célèbre physicien, mort en 1946, qui adhéra tardivement au PCF pour des raisons « *explicitement sentimentales (prendre la place de son gendre exécuté par les nazis)* » était un des grands "intellectuels" revendiqués par le parti (Verdès-Leroux, 1983, p. 15).

dont l'importance commence à peine à être reconnue[53]. Aragon accorde à cet homme politique une place qui montre qu'il en a saisi la dimension historique, même s'il n'en partageait pas l'idéologie.

La lecture de *L'Époque* fait partie des attributs du personnage assez sympathique de Xavier de Sivry, cousin de Cécile Wisner, jeune sous-lieutenant impertinent, naïf et prompt à rougir, qui accompagne Maître Watrin et Armand Barbentane, dans leurs promenades aux environs de la Ferté-Gombaut où ils sont cantonnés. Chaque fois qu'il est question de lui dans *Les Communistes*, *L'Époque* est aussitôt mentionnée « *parce que Sivry juge de tout et toujours, d'après ce qu'il tient de Kérillis. Et ce bouquin qu'il vient de publier avec un nommé Cartier, il me semble*[54] ». La genèse du personnage fut d'ailleurs intimement liée à la représentation de cette lecture. En 1969, Aragon parlera de Sivry comme du « *type de lecteur de Kérillis* » qui faisait défaut à la première mouture du roman (*Je n'ai jamais appris à écrire*, p. 98).

Et il est de fait que l'admiration de Sivry pour Kérillis surgit dès les premières pages du roman (I, p. 28) et que le texte y revient régulièrement : « *Le Blondinet qui lit* Kérillis » (II, p. 63) ou encore :

> *En sortant, le Capitaine Mestre a fait observer au jeune Sivry (Cessez donc, Lieutenant de vous curer les ongles !) qu'il pouvait, s'il le voulait, lire* L'Époque *de M. de Kérillis, mais qu'il ferait mieux de s'abstenir de l'avoir à la main quand il allait au bureau de la compagnie, parce que ça avait l'air d'une manifestation politique. « L'armée, c'est la grande Muette… »*
>
> (III, p. 22 - E2, I, p. 377)

À la popote, les officiers du tome III lisent *Le Petit Parisien*, journal de droite bien entendu, qui tirait à plus d'un million deux cent mille exemplaires avant la guerre, et donnait une information assez complète sous une apparente neutralité, par principe anticommuniste… et ces Messieurs, à l'image de leur *Petit Parisien*, « *évite*[nt] *les discussions* » (III, p. 22), sont de droite sans fanatisme, peut-être un brin antisémites, condamnent le manque d'enthousiasme au travail des ouvriers et ne croient pas vraiment à la proximité de la guerre[55].

Face à cette presse bien pensante et frileuse, Kérillis et son *Époque*

---

53. Voir l'article de Jean-Noël Jeanneney, « La Solitude d'Henri de Kérillis » *in Les Années trente : de la crise à la guerre*, 1990, pp 134-150.

54. Henri de Kérillis a effectivement publié avec Raymond Cartier en 1939, un ouvrage au titre évocateur : *Laisserons-nous démembrer la France ?*, Nouvelle Revue Critique, 1939, 251 p.

55. Il n'y pas énormément de références au *Petit Parisien* dans le roman d'Aragon : c'était pourtant à l'époque un journal important du point de vue de sa diffusion. Il est question dans le roman des « *gens du* Petit Parisien » évoqués par Lourmel au tome III (p. 391), et un peu plus loin, du « *milieu du* Petit Parisien » que Watrin a eu l'occasion de fréquenter (III, p. 393), mais non du contenu informatif du journal.

faisaient office de trublions… un peu comme les remarques insolentes de Xavier de Sivry qui surgissent inopinément dans la conversation, à la façon d'un « *chœur antique* » (II, p. 62), annonciateur des troubles à venir, témoignant pour les hommes de la cité des inquiétudes du temps. Sont donc très souvent signalées les prises de position ou les dénonciations du député nationaliste, sans qu'il soit toujours évident d'évaluer le crédit que leur accorde le narrateur. Mais une sorte d'estime transparaît pour cet antimunichois farouche et ce nationaliste conséquent « *qui avait mêlé son bulletin de vote à ceux des Bolcheviks, après Münich* » (III, p. 282), raison de l'hostilité que lui voue, dans le roman, le député radical Malot. Kérillis fut en effet le seul homme de droite qui désapprouva, aux côtés de soixante-treize communistes et d'un socialiste, les accords de Munich le 4 octobre 1938. Il n'eut alors de cesse, dans *L'Époque*, de dénoncer la duplicité de l'Allemagne, et les associations et journaux français pro-hitlériens ; le ton belliciste du journal tranchait avec celui de la droite classique et les journaux d'extrême droite ne portaient pas dans leur cœur l'homme qui sans trêve jeta la lumière sur leur compromission face à Hitler[56]. Dans le roman, la plainte de Simon de Cautèle contre Kérillis « *à cause de ce que Kérillis avait dit de ses rapports avec Abetz* » (I, p. 203), permet de confirmer le pilotis du personnage (Weill, 1988) : Fernand de Brinon, qui, en 1939, intenta un procès à Kérillis, "coupable" d'avoir dénoncé le rôle louche du comité France-Allemagne[57].

Kérillis et son *Époque* sont également mentionnés dans le tome III, au moment de la scène à la Chambre des députés le 16 janvier 1940 :

> *Malot le savait aussi, cette journée, les députés la redoutaient* […] *l'inquiétude du précédent créé, dans le moment où la Censure laissait passer la polémique Kérillis-Maurras, avec les accusations du directeur de* L'Époque*, imprécises, mais terribles, qui pouvaient faire redouter pour les semaines à venir d'autres exclusives, d'autres foudres dont pas un parti à la Chambre ne pouvait dire qu'elles ne tomberaient pas sur certains des siens. Dans les couloirs, à la buvette, les amis de Brasillach, Rebatet, Gaxotte, Lesca, Laubreaux, s'agitaient bruyamment, on s'engueulait, on vouait Kérillis aux gémonies.*
>
> (III, p. 282 - E2, I, p. 529)

---

[56]. De même ses positions en politique extérieure - il préconisa jusqu'au bout une alliance avec la Russie - étaient bien isolées au sein d'une droite qui préférait Hitler à Staline : « *c'était déjà, en 1939, une feuille résistante* » note *L'Histoire générale de la presse française* (p. 535).

[57]. Fernand de Brinon fut le fondateur du Comité France-Allemagne avec Otto Abetz... Comité auquel appartient, dans le roman, Simon de Cautèle : « *Tu te souviens de ce qu'ils ont écrit de toi, Simon ! crissait Suzanne, au moment de ton affaire avec le Kérillis* » (À propos de *L'Humanité*, II, p. 244).

Pierre Gaxotte, Charles Lesca et Alain Laubreaux, tout comme Brasillach et Rebatet, appartenaient au comité de rédaction de *Je suis partout* qui apportait un grand intérêt aux "couloirs" de la Chambre[58]. La polémique dont il est ici question est sans doute liée aux éditoriaux de Kérillis dans *L'Époque* de janvier 1940 : dénonçant le danger constitué par l'hitlérisme français, il compara, dans son article du 11 janvier 1940, les positions de Ferdonnet, le fameux "traître de Stuttgart", et celles de Maurras qu'il accusait d'être un agent de l'hitlérisme en France. Du côté de *L'AF*, on n'aimait guère Kérillis, couramment injurié pour ses positions courageuses, notamment ses lucides mises en garde contre l'antisémitisme.

4. Les autres journaux

Le Matin

Le Matin d'avant-guerre s'était rallié à l'extrême droite dans les années 30. Favorable aux états totalitaires, il avait reçu les signatures d'hommes comme Maurice Barrès ou Joseph Kessel. À deux reprises, il est mentionné dans le roman pour son antisoviétisme virulent : Luc Fresnoy évoque « *le bien fondé de tout ce qu'on lit sur les Russes depuis vingt ans dans* Le Matin *et* L'Action Française » (III, p. 279) tandis que, dans la bouche d'un syndicaliste communiste, ce titre est une insulte jetée au visage d'un ouvrier anarchiste, juge sévère des Russes, aux lendemains de la signature du Pacte : « *Depuis quand tu répètes ce qu'il y a sur* Le Matin *?* » (I, p. 221).

Paris-Soir et *Paris-Midi*

Paris-Soir et *Paris-Midi*, deux journaux rachetés en 1930 par le célèbre Jean Prouvost qui révolutionna la pratique et la conception du journalisme, sont cités à maintes reprises dans *Les Communistes*, moins pour leurs opinions que pour la qualité des informations. Le banquier Weismuller apprend le krach de la bourse d'Amsterdam et la faillite de sa banque par *Paris-Midi* (I, pp 100-102) ; Jean de Moncey au chapitre XII du même tome « *achetait toutes les éditions de* Paris-Soir » (p. 139), référence essentielle des cavaliers, qui, avec Guillaume Vallier, se rendent à Brest (III, p. 328)[59].

---

[58]. Nicolas Weill, « Il y a cinquante ans : *Je suis partout* reparaît » *in Le Monde*, 10-11 février 1991.

[59]. La présence massive de *Paris-Soir* dans *Les Communistes* peut peut-être expliquer que *Ce Soir* n'y figure pas une seule fois : en effet, *Ce Soir*, lancé le 2 mars 1937, sous la direction d'Aragon et de Jean-Richard Bloch, avait adopté « *la présentation et certaines formules de* Paris-Soir » (*Histoire générale de la presse française*, p. 583) et avait réussi à en retarder la progression à Paris. En mars 1939, *Ce Soir* tirait 260 000 exemplaires (*ibid.*). Toutefois, saisi dans la nuit du 25 août 1939, il

L'Intransigeant

Une allusion à *L'Intransigeant*, le journal du Barreau de Paris (racheté en 1938 par un avoué), a pour fonction narrative de vraisemblabiliser le personnage de Watrin aux yeux du lecteur. Celui-ci vient d'apprendre que les lieutenants de plus de cinquante ans vont être renvoyés dans leurs foyers : « *Les autres, les imbéciles de* l'Intran*, qui ont annoncé son départ avec des fanfares qu'on ne leur demandait pas, ils l'ont mis dans une jolie situation* » (III, p. 189).

L'Œuvre

Le frère de Cécile Wisner, Nicolas d'Aigrefeuille, tenté par les partis politiques les plus à droite, trouve finalement son maître à penser en la personne de Doriot. Dans le tome I, il figure comme lecteur de *L'Œuvre*, où le fameux article « *Mourir pour Dantzig* » (4 mai 1939) sonna le ralliement de Marcel Déat à l'Allemagne nazie[60] :

> *C'étaient des journées extraordinaires. Notre sort dépendait des Polonais, pensez un peu, et le seul journaliste qu'on pouvait encore lire c'était Déat, drôle à dire… le seul homme raisonnable.* L'Œuvre *était devenu la gazette de l'aristocratie et Nicolas pleurait de rire avec l'article de La Fouchardière*[61]*. Si on le lui avait prédit quand il était entiché de Daudet, comme Fred ! Mais quand on lisait ces excitations à la guerre dans* L'Humanité ! *Et ce pauvre général Duseigneur qu'ils avaient fait mourir en prison…*
>
> (I, p. 110 - E2, I, p. 66)

Le titre est mêlé à de multiples allusions qui constituent un réseau dense pour le lecteur. Le « *pauvre général Duseigneur*[62] » renforce la coloration politique du passage : il avait été à la tête de l'union des Comités d'Action Défensive (UCAD), qui, avec le CSAR et l'OSARN d'Eugène Deloncle, la Spirale et l'Union Militaire Française de Loustaunau-Lacour, constituèrent la Cagoule, nom donné par la presse à ces groupes clandestins d'extrême droite,

---

n'aurait pas pu figurer ailleurs que dans les premiers chapitres du tome I. Jean-Richard Bloch fait une courte apparition dans le tome II, chapitre V.

[60]. Le contenu de cet article apparaît en filigrane de la déclaration de Romain Visconti à Dominique Malot dans le tome II (p. 96-97) : « *Depuis quand as-tu peur ? Depuis que la Pologne meurt pour Dantzig ?* [...] *Moi il y a trois quatre ans que j'ai peur...* [...] *Je n'ai pas attendu les brillants articles de mon cher ami Déat* [...] ».

[61]. Chaque jour, G. de La Fouchardière relatait un fait divers cocasse dans un billet qui paraissait en page 2 de *L'Œuvre* ; le 24 août 1939, il raconte l'histoire d'un paysan conduit au tribunal parce que son taureau avait commis un attentat à la pudeur...

[62]. Le texte indique "Dusseigneur", coquille que j'ai corrigée.

créés sous le gouvernement Blum pour combattre le régime accusé de pactiser avec le communisme. Le ministre Max Dormoy dévoila en 1937 un vaste complot antigouvernemental ourdi par cette organisation secrète, ce qui provoqua de nombreuses arrestations, notamment celles de trafiquants d'armes ; la presse de gauche insinua alors que le général Duseigneur et le duc Pozzo di Borgo se trouvaient à l'origine de ces trafics[63].

Une autre remarque, dans le tome IV, témoigne une fois de plus des connaissances pointues d'Aragon en matière de géographie journalistique. La scène se déroule dans le couloir de la Chambre, sous les yeux de Roger Bresle, personnage fictif travaillant à la Censure :

> *Un vieux ronflait, sa serviette sur le ventre. Je le connais, celui-là, il était à* L'Œuvre *et on l'a foutu dehors parce qu'il n'avait pas remarqué qu'on n'y aimait pas Kérillis… C'est qu'il ne lisait que Mme Tabouis dans son journal, et croyait que Déat faisait double emploi.*
> (IV, p. 92 - E2, p. 665)

Geneviève Tabouis mena une guerre de plume contre l'Allemagne hitlérienne, préconisant une politique de fermeté radicalement opposée à celle de conciliation défendue par Marcel Déat[64]. Ainsi, sous un simple nom cité négligemment dans une conversation, se profilent dans le roman tout un arrière-plan discursif, une histoire des idées et des combats politiques. En cela réside à la fois la force et la faiblesse de ce roman, magistral écheveau de paroles et d'allusions enchevêtrées, qui donne voix aux innombrables articles des journaux, aux prises de positions et aux combats politiques des années 1939-1940.

Mais qui, aujourd'hui, connaît encore Geneviève Tabouis ?

5. L'Humanité

Les communistes sont les personnages les plus avides de feuilles imprimées. Parmi eux, la voix du parti fait l'unanimité : « *Il n'imagine pas que je*

---

63. Informations recueillies dans *Dictionnaire de la politique française* sous la direction d'Henry Coston, Publications Henry Coston, 1967. Dans *Les Communistes*, d'autres allusions à la Cagoule figurent dans le chapitre consacré à Gaëtan Le Bozec (tome IV, chapitre VII), comme on l'a vu *supra* p. 197. Le général Duseigneur y est présent comme « *grand ami* » de l'industriel Wisner. La presse communiste ayant écrit des choses « *abominables* » à son sujet, notamment Barbentane (III, p. 333), probable allusion à Lucien Sampaix, journaliste à *L'Humanité*, qui avait dénoncé la Cagoule (voir Aragon : *L'Homme communiste*, p. 199) et qui fut fusillé par les Allemands, les communistes sont rendus responsables de sa mort en prison.

64. Duval est décrit ainsi dans *Le Neveu de M. Duval :* « *Il lisait aussi* L'Œuvre, *histoire de ne point passer pour un imbécile : mais c'est que, suivant le cas, ce merveilleux journal lui donnait loisir de tomber d'accord avec M. Déat ou Mme Tabouis* » (p. 14).

*ne pense pas comme l'*Humanité » se dit Orfilat au sujet de Felzer (I, p. 182 – passage supprimé dans E2). Tous les militants du roman manifestent une confiance illimitée dans leur journal, renforcée par l'interdiction de paraître promulguée à la suite de la signature du pacte germano-soviétique (tome I).

Ainsi, un militant, qui ne parvient pas à se forger une opinion sur le pacte, soupire : « *Si seulement on pouvait avoir* L'Huma… *est-ce que c'est déjà sur* L'Huma*, ce pacte ?* » (I, p. 128). « [Le] *terrible, c'est que sans* L'Huma *comment répondre aux questions que les gens se posent ?* » se demande un professeur (I, p. 182). Et un soldat communiste remercie Barbentane : « *Mon lieutenant… quoiqu'il arrive… jamais je n'oublierai l'article que vous avez publié sur l'*Huma… *le lendemain* » (II, p. 57)[65]. La suppression de *L'Huma* est vécue par les personnages du roman comme un drame personnel : « *Qu'est-ce qu'on va faire, maintenant, nous autres des CDH*[66]*? C'est-il qu'il n'y aura plus jamais d'*Huma *?* » s'exclame Mme Blanc (I, p. 177). Détresse à laquelle répond la révolte de Guillaume Vallier : « L'Huma*, tout de même, les salingues* » (I, p. 178). Le lyrisme de l'évocation n'est pas exempt d'une certaine grandiloquence, lorsqu'il s'agit de donner le point de vue de personnages communistes ou sympathisants. Par exemple, Jean se souvient du mois d'août 1939, durant lequel il a découvert les livres de son beau-frère et *L'Humanité* :

> *C'est extraordinaire ce que la mort tient peu de place dans ce qu'ils écrivent. Ils semblent absolument ignorer l'angoisse métaphysique. C'en est même hallucinant. J'avais failli un instant y croire, et puis…*
> (III, p. 111. E2, I, p. 427)

Bien sûr, l'exaltation des propos (*extraordinaire – absolument – hallucinant*) est à mettre au compte de la jeunesse et du délire de Jean, mais la glorification des communistes, apparaissant plus haut dans le texte (« *c'est comme une autre espèce humaine* ») et de l'organe où ils s'expriment, revient de toute évidence à Aragon, porte-parole et chantre du Parti. Voici l'émotion qui étreint Guillaume Vallier à la lecture de son journal devenu clandestin :

> *Pas de doute, l'*Huma*! Une pauvre* Huma*, un papelard mal ronéotypé, mais l'*Huma […] *sa première* Huma… *Savoir enfin, là, noir sur blanc, ce que le Parti pense, fait, dit de faire… Il l'a sous son polochon. Il aimerait la garder. Il ne faut pas : ça doit circuler…*

et plus loin :

---

[65]. On songe ici aux éditoriaux de P. Darnar dans *L'Humanité*, mais surtout à ceux d'Aragon dans *Ce Soir :* le dernier numéro saisi comportait le texte intitulé « *Tous contre l'agresseur* ! » qui appelait très clairement au devoir patriotique.

[66]. Sur les CDH, voir *infra*, p. 215.

> *Et puis cette* Huma*, ce pauvre, ce misérable papier. C'était ça qu'il se répétait :* ce misérable papier. *Avec une douceur qui lui chantait dans la tête. Ce misérable papier…*
>
> (II, pp 119-120 - E2, I, pp 217-218)

« *Misérable* » : cette épithète, qui donne toute la mesure de l'extraordinaire tendresse de Guillaume Vallier pour le journal de son parti, le lecteur la retrouvera, successivement dans la bouche de Rita Landor et de Simon de Cautèle, avec de franches connotations de mépris hautain (III, p. 243).

La représentation de *L'Humanité* dans le roman et des rapports de type affectif noués entre personnages et journal du parti ont pu apparaître exotiques aux lecteurs non communistes. Peut-être la lecture de deux ou trois passages de cette teneur a-t-elle suffi pour éloigner des *Communistes,* des lecteurs potentiels agacés par cette sentimentalité politique diffuse.

Les communistes du roman lisent tous les journaux qui leur passent par les mains. Une véritable frénésie de lectures s'empare de Raoul Blanchard au tome IV, au moment des événements de Norvège :

> *À la table à côté, Blanchard, les journaux étalés, ceux du jour, un de la veille. Il compare.*
>
> (IV, p. 246 - E2, II, p. 74)

C'est un devoir pour le militant de lire et de s'informer : à chaque moment de sa vie, il doit se tenir prêt à expliquer et à justifier les positions de son parti. Les militants exemplaires sont ainsi des lecteurs, Blanchard (IV, p. 210) ou Decker par exemple (III, p. 209). Il faut s'oublier dans le bonheur comme Watrin, en instance de mariage avec Edwige Duplessy, pour négliger égoïstement de s'informer (III, chap. XVI).

Un code déontologique implicite préside aux choix des lectures. Seuls ceux qui ont trahi, les mauvais communistes, enfreignent les lois tacites qui déterminent les conduites lectorales. Ainsi Orfilat, le méprisable renégat, lit-il *Le Figaro*[67] à la maison, « *les autres canards, il les voyait au journal* ». Édith, sa femme, prend pour argent comptant les informations sur Maurice Thorez divulguées par *Gringoire* :

> *Vous n'avez pas lu, risqua Édith, ce qu'écrit* Gringoire *? Qu'il est parti pour Moscou fin août… je me disais bien que c'était impossible.*
>
> (II, p. 75)

en se référant au même encadré que l'académicien Berdoulat (cité *supra* p. 202). Cette lecture exclut immédiatement Édith des autres communistes

[67]. C'est la seule occurrence du nom de ce journal dans le roman.

"vertueux", tel Foncin[68] qui rétorque : « *Je ne lis pas* Gringoire *d'habitude* » (*ibid.*).

En revanche, l'achat du *Populaire* par un personnage moralement irréprochable comme Lebecq, reçoit une justification qui empêche d'y voir le signe d'une trahison : « *Madame Blanc lui avait dit que c'était encore le mieux renseigné pour leurs affaires*[69] » (II, p. 203).

L'orthodoxie des lectures des personnages communistes ne prend sens que si on les replace dans le cadre d'un système polarisé où les "bonnes" lectures s'opposent aux mauvaises. Ce système fait ainsi pendant au fonctionnement couplé des personnages qui concerne aussi bien le caractère des personnages et leur vie quotidienne[70] que leur engagement politique. La consultation journalière par Patrice Orfilat du *Figaro* inverse la fidélité de Michel Felzer, lequel pense comme *L'Humanité*.

L'Humanité est toutefois moins une "lecture" fictive qu'un élément fondamental de la diégèse du roman. Ce journal a en effet un statut à part, car le roman est, en bonne partie, centré sur les circonstances de son interdiction, puis de sa publication et de sa diffusion clandestines.

Le tome II nous montre les militants du XIVe cherchant à cacher la ronéo de la cellule[71], puis tirant les premières *Huma* clandestines[72]. D'autres les diffusent, et ce sont les premières arrestations (le camarade Blanc : I, p. 174 et II, p. 202) qui iront se multipliant au tome III[73]. Yvonne Gaillard, sœur de Jean et sympathisante communiste, sera arrêtée au tome IV pour avoir caché, elle aussi, "Nénette", la ronéo. Les *CDH*, Comité de diffusion de *L'Humanité*[74], sont représentés à travers un couple de militants chevronnés,

---

68. En qui Jean-Claude Weill (1989) devine Léon Moussinac.

69. Dans un autre épisode du roman, François Lebecq se met à lire *Le Parisien* parce que *Le Populaire* le dégoûte (la mention de ce dégoût sera supprimée de la deuxième version du texte).

70. Jusqu'au maquillage qui permet d'opposer Édith Orfilat, très fardée, aux femmes communistes "positives", comme Paulette Blanchard qui « *se mordait les lèvres pour les faire plus rouges* […] *une petite fille bien propre, pas trace de fard* » (III, p. 219) ou Bernadette Cesbron « *un peu pâle. Comme elle ne se farde pas, ça se remarque* » (III, p. 242).

71. Chapitre V : Marguerite Corvisart chez Lemerle. Chapitre XV : François Lebecq chez Jean-Blaise Mercadier, sculpteur sympathisant, puis chapitre XIX chez Mireille Taboureau, la jeune couturière communiste.

72. Sur le contenu d'un tract, voir tome II, p. 327.

73. Chapitre VI : arrestation de Lebecq, Mireille Taboureau, Antonio Garcia, surpris en train de ronéotyper *L'Huma* chez la couturière. Chapitre XX : arrestation de Jean de Moncey chez qui on a trouvé des tracts.

74. Les CDH, "Comité de défense de *L'Humanité*", furent mobilisés en 1929 et sauvèrent le journal menacé par un décret de Tardieu mettant en liquidation la Banque Ouvrière et Paysanne où *L'Humanité* avait un compte fortement débiteur ; Les "Comités de défense" se transformèrent par la suite en "Comités de diffusion",

les Blanc, elle, concierge et lui, gardien de nuit à la "Samar"(I, p. 174) : le père Blanc vient d'être arrêté pour avoir distribué le dimanche, à son habitude, « *un tract qui s'appelait* L'Humanité*, puisqu'il n'y avait plus de journal*[75] » ; il le sera à une autre reprise au chapitre XII du tome III (p. 202), la police ayant « *trouvé chez eux un paquet d'*Huma *clandestines* ». La vieille Mme Blanc distribue *L'Huma* (II, ch. XX) et les tracts que la police trouvera chez Jean de Moncey.

À certains moments, *L'Humanité* occupe le devant de la scène comme une actrice tragique, à qui l'on refuse le droit de s'exprimer et qui, bravant l'interdiction, réussit à déclamer sa tirade : ce sont les deux phrases du puzzle patiemment reconstitué par l'inspecteur Jules Durand (III, p. 116)[76] ou le tract lu par Visconti au tome II (p. 244), cas de collage intéressant de la lettre à Herriot. Et, plus que d'autres journaux, *L'Humanité* contribuera à l'évolution idéologique et politique de Jean de Moncey…

groupes de militants qui vendaient *L'Humanité*, le dimanche à la criée. Voir *Les Communistes français*, 1987.

[75]. La tâche de vendeur de journaux communistes est présentée comme dangereuse : le père Brillant se fait agresser au tome I (p. 165) alors que *L'Huma* n'est pas encore interdite.

[76]. Citées en italique, elles ont sans doute réellement fait partie d'une *Huma* clandestine : « *Daladier ne fera pas la paix... Alliance avec l'URSS pour battre Hitler* ».

CHAPITRE VII
LES LECTURES, MOTEUR DE L'ÉVOLUTION IDÉOLOGIQUE DU PERSONNAGE

Les lectures fictives accomplissent pour les personnages ce que la lecture réelle, du point de vue des militants communistes, était censée provoquer : une prise de conscience politique et idéologique.

Jean et Cécile découvrent à la fois l'amour et la politique. Ces deux personnages *lisent* beaucoup, et ces lectures les font bouger, évoluer moralement et idéologiquement, le texte d'Aragon l'indique en clair. Participant à leur "être" (ils sont ce qu'ils ont lu), leurs lectures respectives, en tant que "faire" spécifique, les conduisent à ouvrir les yeux sur le monde bourgeois qui est le leur. Tout se passe comme si Aragon voulait confirmer, par la représentation qu'il en donne dans son roman, ce postulat fondamental :

> *Mais les livres, fussent-ils des miroirs déformants, et quelle que soit la volonté de l'auteur de "fuir la réalité", ont un* POUVOIR ÉDUCATIF, *ils servent à former les hommes.*
>
> (*Littératures soviétiques*, p. 365)

1. CÉCILE

Dès les premières pages des *Communistes*, un titre permet d'emblématiser le personnage de Cécile Wisner :

> *son livre favori était* Le Grand Meaulnes. *Elle n'imaginait pas plus le mal que la misère : l'un et l'autre existaient, voilà tout.*
>
> (I, p. 25 - E2, I, p. 19)

Le Grand Meaulnes entre dans la définition de cette jeune femme romanesque, complètement dégagée des réalités de son temps, trop vite mariée à

ce « *grand type fort et doux qui lui prenait les mains et lui disait des choses un peu folles* » (I, p. 28) et qui se laisse vivre sans se poser de questions. Cécile perçoit le monde qui l'entoure à travers le roman d'Alain-Fournier, qui lui sert d'instrument d'évaluation et de comparaison : c'est à Augustin Meaulnes qu'elle compare spontanément Jean. Mais pour la jeune fille constatant, dans le premier chapitre du roman, que tout est devenu « *atroce* » (I, p. 29), *Le Grand Meaulnes* ne peut plus constituer un point de repère suffisant. Cécile se met alors à chercher dans d'autres lectures, le moyen de fuir un monde qui lui est de plus en plus étranger :

> *Cécile essayait bien d'échapper à l'atmosphère qui l'entourait en se jetant dans les romans, les livres d'histoire. Fred l'en plaisantait. Cela n'arrangeait rien : plus elle lisait et plus les choses s'éclairaient de cette lumière insoutenable, plus la vue qu'elle avait des choses se faisait amère.*
>
> (I, p. 30 - E2, I, p. 19)

> *À table, c'était difficile de n'être pas mêlée à la conversation sur Dantzig ou les pourparlers de Moscou. Il n'y avait pas d'autre échappatoire que Balzac…*
>
> *Balzac en mains, elle avait le cœur à Paris, au Jardin des Plantes, ou sur le Lac, Avenue Henri-Martin… Et Jean… C'était comme ça jadis qu'elle se serait imaginé le Grand Meaulnes… Bien que chez Jean, il y eût je ne sais quoi de plus brutal… de plus lourd.*
>
> (I, p. 111 - E2, I, p. 67)

Instrument privilégié de la fuite, le livre se métamorphose rapidement en celui de la prise de conscience. Peu à peu, à mesure que Cécile se transforme moralement, elle se rend compte de l'inadéquation de son modèle de prédilection :

> *C'était un bon petit garçon que Jean de Moncey : sans mystère, pas du tout le Grand Meaulnes qu'imaginait Cécile.*
>
> (III, p. 35 - E2, I, p. 384)

> *La vie ne ressemble pas aux rêves.* [Jean de Moncey] *joue avec le crâne, qui a encore une vague odeur de formol. Il essaye de se rappeler ses insertions sur l'humérus. Il ne ressemble pas plus à Hamlet qu'au Grand Meaulnes.*
>
> (III, p. 87 - E2, I, p. 414)

« Les Jeunes Gens », publié dans *Littératures soviétiques* en 1955, offre, comme l'avait noté Garaudy (1961, p. 429), une analyse de l'œuvre d'Alain-Fournier qui permet d'interpréter le sens de cette lecture fictive : *Le Grand Meaulnes* représentait, pour Aragon, « *le livre le plus significatif du sentiment d'instabilité dans la bourgeoisie française à la veille de la première guerre impérialiste* » (*Littératures soviétiques,* p. 367) et il avait

contribué à la formation de plusieurs générations de jeunes gens. Sa présence dans le roman conforte d'ailleurs la remarque de Joëlle Mertès-Gleize (1989, p. 59) selon laquelle les livres représentés dans la fiction sont ceux qui eurent le plus grand succès en librairie. Œuvre d'un « *antiréaliste décidé* », ce roman est vu comme puisant paradoxalement sa « *force, dans la réalité de la Saintonge* » (*ibid*., p. 367). Le rêve de « *la propriété innocente, de l'oasis d'enfance* », de si grande influence sur la jeunesse française, a été rendu caduque par l'apparition en littérature d'autres domaines perdus, proposés par les romans du réalisme socialiste soviétique (Ostrovski et Makarenko). Si Aragon ne dénie pas « *la grandeur* » du roman d'Alain-Fournier, il le considère « *comme un vaincu qui passe avec son armée en loques* » (*ibid*., p. 369) et fait de lui, le livre d'une classe sociale tournée vers le passé : la bourgeoisie. *Le Grand Meaulnes* est donc « *tout sauf une œuvre de l'avenir* » (*ibid*., p. 369). À l'inverse, *Et l'acier fut trempé* est présenté comme le modèle de cette littérature destinée à forger des "hommes nouveaux". Indépendamment de l'éclairage donné par ce texte de *Littératures soviétiques*, les insuffisances de la lecture fictive d'Alain-Fournier sont évidentes : elle ne permet pas de comprendre le monde, en donne une image déformée, irréelle et surtout offre au personnage des scénarios en complet décalage avec la nécessité de transformer le monde ; ce roman est donc, éthiquement, un "mauvais livre".

Cette antinomie entre un livre coupé des réalités et le livre du combat bolchevique pour l'instauration d'un état communiste redouble l'opposition sociale et culturelle entre Joseph Gigoix, lecteur d'Ostrovski et Cécile Wisner, lectrice d'Alain-Fournier. Un système d'opposition binaire est donc mis en place : le *Grand Meaulnes* est bientôt remplacé par Balzac que Cécile entreprend de relire (I, p. 108). Le titre d'un roman de l'écrivain vaut par la métaphore qu'il propose de la situation de la jeune femme : « *La belle Cécile, plongée dans* Les Illusions perdues » (I, p. 110) n'a-t-elle pas vécu elle-même dans un « *décor d'illusions* » (I, p. 53) ?. Jointe à celle de Balzac, la lecture des journaux lui dessilleront les yeux sur le monde qui l'entoure ; en cela, le chemin que parcourt Cécile est bien parallèle à celui de Jean de Moncey.

Quant à la passion de lire qui anime cette jeune bourgeoise, elle l'oppose, de toute évidence, à son mari qui l'en plaisante, et qu'un passage du tome II montre à la recherche d'un livre égaré :

> *Où avait-il fourré ce roman qu'il était en train de lire ? Une histoire de vol à voile… On ne retrouve rien ici.*
>
> (II, p. 351 - E2, I, p. 356)

À l'inverse des livres lus par Cécile, le livre de Fred est un livre sans

nom[1], sans incidence sur son développement personnel, un simple passe-temps, et non un moyen de se transformer soi-même.

La lecture fictive a donc bien dans la trame romanesque cette « *fonction constructive* » dont parle Tomachevski dans *Théories de la littérature* (p. 123) : en reproduisant le système d'opposition entre personnages, elle est facteur de cohésion narrative et textuelle. Si l'une des règles essentielles de la "cohérence textuelle" (Michel Charolles, 1978) réside dans la « *répétition* » et que, d'autre part, l'on peut établir deux niveaux de "cohérences" (niveau macrostructurel et microstructurel), il devient alors possible de considérer la lecture fictive comme répétition au niveau microstructurel d'une cohésion macrostructurelle.

2. JEAN DE MONCEY : DE MICHEL VIEUCHANGE À KARL MARX

Jean de Moncey, personnage "central" du roman, est celui qui est le plus fréquemment montré en train de lire, et l'objet de ses lectures est soigneusement précisé et évalué car il jalonne un itinéraire moral et idéologique. Ignorant tout de la vie, de l'amour et du communisme, ce personnage est d'abord montré en quête d'un savoir : il lit les livres qu'on lui prête, les auteurs qu'on lui conseille. Parmi les adjuvants de cette quête, figurent l'abbé Blomet, Cécile Wisner, Raoul Blanchard, Robert et Yvonne Gaillard.

Les lectures qui précèdent son adhésion morale au communisme, longuement commentées dans le tome III, permettent de le définir par contraste avec son frère Jacques, Saint-Cyrien, cynique et "réaliste", « *fait pour la guerre* » (III, p. 34) ; les lectures du grand frère, « *les livres de Louis Boussenard et du Capitaine Danrit*[2] *continués* » (*ibid.*), forment l'antithèse de celles de Jean, inconditionnel admirateur de Michel Vieuchange :

---

[1]. Cette "histoire de vol à voile" peut faire songer à un livre de Saint-Exupéry ou à *Vol à voile* de Cendrars (1932).

[2]. Louis Boussenard, auteur de la série *Aventures d'un gamin de Paris* (publiée entre 1885 et 1930 environ) et le capitaine Danrit figurèrent parmi les lectures du jeune Aragon, qui, très tôt, porta sur ce dernier un jugement négatif : « *J'avais assez de sens* [à 12-13 ans] *pour détester le capitaine Danrit et sa* Guerre fatale *que m'avait donné à lire mon oncle, le général, qui voulait me former l'esprit* » (« Qu'aimaient-ils lire - Enquête » *in Les Lettres Françaises* n° 321, 20 juillet 1950). *Cf* également *Littératures soviétiques,* p. 366. Le capitaine Danrit ou Lieutenant Colonel Driant publia au début du siècle (1912-1928 environ) de nombreux et épais romans : *La Guerre fatale* (opposant la France et l'Angleterre, 1928), *La Guerre souterraine*, *L'Invasion jaune* ou *L'Invasion noire*.

> *Vieuchange, le Vieuchange de* Smara*, ce n'était pas un personnage de roman, mais un être réel ; et cet explorateur désintéressé, c'était un de ses héros à lui, Jean. Vieuchange qui, voilà pas même dix ans, n'avait vécu que pour un rêve, le nom d'une ville au fond du Rio del Oro, et pour rien, pour personne, pas même son pays, entreprit seul ce voyage qui n'avait comme lendemain que la mort… Jacques haussait les épaules, son frère était un cinglé.*
>
> (III, p. 34 - E2, I, p. 383)

Au terme de sa découverte conjointe de l'amour et de la politique, Jean considère ses lectures différemment :

> *Jeannot a bien essayé de lire ce Jehan Rictus que l'Abbé Blomet lui avait recommandé. Malou le lui avait prêté : ces gens-là ont une de ces bibliothèques ! Des idées de curé. Je ne comprends pas ce qu'il peut y trouver, à ce Rictus. Sauf qu'il se rassure à la pensée que les crève-la-faim croient à la Sainte Vierge.*
>
> *Quand j'étais petit, je lisais Kipling. Je ne crois pas que je m'exciterais encore sur Kim ou Mowgli. Et Michel Vieuchange… Pauvre vieux Michel ! il est mort pour rien, à la dernière minute, il l'a dit à son frère : que tout leur plan ne valait rien, leurs grands songes, et il a juste eu le temps de jeter tout ça, du linge sale, pour mourir dans la belle chemise propre d'un croyant, « comme Claudel » il a dit. Tout ce qui émouvait encore Jean dans ce héros de la génération précédente, c'était justement ce qui n'était pas, ne pouvait être comme Claudel. Kipling ou Claudel ! Est-ce que Rimbaud vaut quelque chose par ce qu'il a écrit, ou pour avoir cessé d'écrire ? Puis Rimbaud* […] *vous ramenait à la fin de l'empire, la Commune… on ne s'y reconnaissait pas. Tandis que Michel Vieuchange, c'était une histoire d'hier, 1930… il y a neuf ans à peine… Vieuchange, un comme eux tous, les cheveux blonds rejetés en arrière, un nœud papillon coupé en forme* […] *Il aimait les poètes grecs, Nietzsche, Walt Whitman… mais surtout la vie, les choses matérielles, je me souviens comme il s'émerveillait de cet aviateur qui retirait ses souliers pour mieux sentir les commandes de son appareil avec ses pieds nus. Se prendre ainsi à la réalité, aux rapports physiques qu'on a avec le monde… Il avait tout donné, sa vie, simplement pour être le premier à entrer à Smara, là-bas, la ville inconnue, il avait donné sa vie et sa souffrance, les pieds blessés, le ventre crevé par la dysenterie… Avec Michel, on est à des lieues et des lieues de Kipling, de ses héros rusés… Qu'est-ce que ça peut avoir à faire avec moi ce que, Kipling ou tout autre, les gens écrivent ?*
>
> (III, p. 87-88 - E2, I, pp 414-415)

"Qu'est-ce que ça peut avoir à faire avec Jean de Moncey ce que les gens écrivent ? " : cette question est celle que pose le texte, qui invite à examiner

de plus près les accointances entre Michel Vieuchange, ce héros des années 30 et Jeannot, le boy-scout sur le point d'adhérer au communisme. *Smara*, préfacé par Claudel, parut en 1932. Une réédition récente (Phébus, 1990) a conservé trois photos de Michel Vieuchange. Sur la première, un jeune homme blond au visage poupin, les cheveux peignés vers l'arrière, le nœud papillon légèrement de travers, emblématise une jeunesse dorée, promue à un avenir brillant, une carrière commerciale ou juridique. La dernière photo, prise au terme de sa première tentative pour gagner Smara, ville perdue aux confins du désert mauritanien, montre un mendiant, vêtu d'une djellaba noire, écroulé contre un mur, le regard brûlant et fixe. Entre les deux, le périple d'un cœur pur qui a tout sacrifié, fortune, jeunesse, santé et au bout du compte sa vie, pour réaliser un rêve d'adolescent : atteindre « *cet endroit sur la carte au milieu de solitudes inhumaines où d'imperceptibles italiques forment les deux syllabes : Smara* » (Claudel). La référence à Michel Vieuchange introduit dans *Les Communistes* un faisceau d'indices, qui approfondissent la description morale de Jean de Moncey.

Ce personnage qui rejette, lui aussi, ses cheveux vers l'arrière[3], partage avec son héros des caractéristiques morales. L'exaltation, notamment : son père le décrit comme un « *jeune homme fort exalté* » (I, p. 50) et plus loin : « *il s'était jeté dans ses études, comme il faisait tout, avec excès* » (I, p. 56). Or c'était aussi un trait de la personnalité de Michel Vieuchange, qui le conduisit à aller au bout de son « *désir de désert*[4] », en dépit de tous les obstacles : le froid, la souffrance des pieds en sang, les attaques de la vermine, la dysenterie, le risque de périr dans le "baroud", d'être enlevé et rançonné, la trahison finale de ses "guides". Explorateur farouche et déterminé, le Michel Vieuchange de *Smara*, ne « *vécu*[t] *que pour un rêve* », élaboré en commun avec son frère, Jean Vieuchange[5], lequel offre son prénom au personnage des *Communistes*. Il s'y livra sans partage, trouvant dans la gratuité de son acte une raison de vivre puis de mourir : il fut « *celui qui même en agissant ne doute pas de l'action* » (Vieuchange, 1990, p. 97) ; il était « *entré dedans l'action, dans le cercle… dans l'acte même où tout est pur* » (*ibid.*, p. 69). Après deux mois d'un voyage éreintant, de longues journées de transport humiliantes dans un couffin fermé, à dos de chameau, Michel, épuisé par la maladie, rejoignit son frère à Tiznit, en zone pacifiée où celui-ci l'attendait, à la fin de novembre 1930 ; Jean Vieuchange prit la plume à la suite de son frère

---

[3]. Cas de transcodage intéressant entre icône photographique et texte littéraire : « *Ses cheveux châtains foncés qui lui tombaient tout le temps dans des yeux marrons,* BIEN QU'IL LES REJETÂT TOUS EN ARRIÈRE » (I, p. 51) - « *Mon Dieu, dit -il en tournant les yeux vers le ciel (mais je crois que* C'ÉTAIT POUR REJETER SES CHEVEUX EN ARRIÈRE*) si je la rencontre une nouvelle fois, je jure que je croirai en vous* » (I, p. 57) - « *Ses sacrés cheveux lui retombaient tout le temps dans les yeux* » (I, p. 194).

[4]. Patrick Kéchichian, « Désir du désert » *in Le Monde,* vendredi 2 février 1990, p. 23.

[5]. À tel point que les notes de Vieuchange sont parfois écrites à la première personne du pluriel.

pour le récit de son agonie, au terme de ce « *calvaire consenti* » (Kéchichian, 1990) et relata leur dernière conversation, où Michel lui parla « *comme jamais* » :

> *Dans sa bouche, comme de telles paroles sont neuves. J'entends qu'il faut abandonner le plan sur lequel nous avons vécu jusque-là. Avec simplicité, il donne son adhésion totale au catholicisme - « comme Claudel», me dit-il. Et il fait venir l'aumônier.*
>
> (Vieuchange, 1990, p. 257)

La conversion finale est surprenante, car rien dans le livre ne la laissait présager. « *Fou du désert* » comme l'indique le sous-titre de la réédition, Michel l'était certainement, mais pas fou de Dieu. L'abandon du "plan" construit avec son frère est lui aussi étonnant, puisque sans cesse les carnets y font allusion, même si Jean Vieuchange a cru bon de supprimer certains passages où il était question de lui. Le modèle moral incarné par Vieuchange comporte suffisamment de vertus proches du catholicisme pour séduire « *Jean le Boy Scout* » (I, p. 63), ce jeune homme « *si propre* » moralement (I, p. 53) : dépouillement, pureté, gratuité, croyance en la vertu salvatrice de l'humiliation et des souffrances acceptées parce que « *prévues* » (Vieuchange, 1990, p. 88). Mais ses insuffisances et ses limites apparaîtront quand les circonstances historiques exigeront le courage d'un engagement réel et non une fuite socialement inutile vers les sables sahariens. Et ce « *pauvre vieux Michel* », « *mort pour rien* » annonce en contrepoint les héros qui mourront bientôt pour la France.

Mais Michel Vieuchange cache peut-être un autre pilotis de Jean de Moncey : le Michel Vigaud du *Cheval blanc* d'Elsa Triolet, ce « *héros anachronique* » (Hilsum, 1988, p. 301) qui aurait inspiré à Aragon *Aurélien*, et le « *goût de l'absolu* » de Bérénice (préface à *Aurélien*, p. 25). Or ce « *goût de l'absolu* » pourrait tout aussi bien qualifier Jean de Moncey, chez qui il se transforme, comme chez Bérénice, en conscience morale et politique. Tandis que la mort héroïque de Vigaud à la guerre[6] rachète une vie sans fil directeur, ni idéal politique, en dépit de la générosité du personnage, la mort de Vieuchange est le parfait accomplissement d'une vie aimantée par un projet unique. Mais tous deux se ressemblent par la place qu'un rêve intemporel tient dans leur vie : pour Vieuchange, pénétrer le premier dans « *Smara, ville de nos* ILLUSIONS » (Vieuchange, 1990, p. 96) ; pour Vigaud, « *ce* RÊVE *d'un chevalier entrant sur son cheval blanc dans une ville conquise, ou libérée, pour délivrer une jeune fille avec de longues tresses* » (*J'abats mon jeu*, p. 95).

Cette superposition entre ces deux héros me semble autorisée par un court passage du premier tome, où Vieuchange, cité pour la première fois, définit, par antithèse, Robert Gaillard :

---

[6]. Michel Vigaud meurt en sauvant un homme.

> *Il lui paraissait médiocre à lui* [Jean], *ce n'était pas* UN HOMME QUI AURAIT PU PORTER UNE ARMURE, UN CHEVALIER À QUI PUISSENT RÊVER LES JEUNES FILLES *ou du moins un de ces héros modernes, les aviateurs de l'Atlantique sud, ou les chevaucheurs du Sahara. Ni Tarzan, ni Mermoz, ni Vieuchange.*
>
> (I, p. 60 -E2, I, p. 37)

Anti-héros apparent, athée et "socialiste", Robert Gaillard semble bien aux antipodes des éclatants héros de l'aventure individuelle ou de la chevalerie médiévale. Cette dernière référence était présente dans une ébauche du personnage de Jean de Moncey, dans *Servitude et grandeur des Français :*

> [Guy] *avait mis sa passion dans les jeux puérils et mystérieux des* SCOUTS, *qui prolongeaient* LES LIVRES DE SON ENFANCE, *les histoires de Peaux-Rouges, les films de la prairie et* CE REGRET D'UNE CHEVALERIE *à laquelle se vouer, sacrifier sa* JEUNE FORCE PURE, *et peu tournée vers les plaisirs, toute faite pour la dépense physique de l'effort.*
>
> (*Servitude et grandeur des Français,* pp 132-133)

Dans le troisième tome, la situation est inversée et Jean se demande quel jugement pourraient bien porter les communistes sur l'éthique du héros de son adolescence :

> *Qu'est-ce qu'ils penseraient de cette phrase de Léonard de Vinci que Michel Vieuchange avait découverte dans Barrès :* Comme une journée bien dépensée donne une joie au sommeil, ainsi une vie bien employée donne une joie à la mort… *cette phrase que Jean avait retenue par cœur, parce qu'elle lui semblait tout justifier, son besoin de vivre, d'aimer, de faire des choses folles, ou simplement sans but, mais qui rempliraient matériellement l'existence…*
>
> (III, pp 110-111 - E2, I, p. 426)

Cette phrase, qui peut passer pour la devise de Léonard de Vinci[7], figure dans la préface de la réédition de *Smara*, sans mention de Barrès. Les "autorités" convoquées – Vieuchange, Barrès et Léonard de Vinci – offrent une triple garantie à sa valeur morale. Mais dans le tome III, Jean n'est plus le boy-scout rêveur du tome I : il vient de déclarer impulsivement à la jeune Micheline Vallier, qu'il était "avec eux" (III, p. 109), c'est-à-dire avec les communistes. Les anciens maîtres à penser ne peuvent plus créditer une morale valable : seuls les communistes sont en mesure de le faire et c'est à eux que Jean pense désormais. Seul l'idéal communiste peut proposer des raisons d'agir positivement et utilement à sa « *force inemployée* » (III, p. 87) :

[7]. Voir Serge Bramly, *Léonard de Vinci*, J.-C. Lattès, 1988, p. 433.

Jean ne peut plus se satisfaire de l'ancien modèle d'action gratuite, « *sans but* ».

Et Aragon a beau arguer, en 1959, que donner Vieuchange comme héros à celui qui devait incarner la jeunesse française dans *Les Communistes* est preuve de son objectivité[8], il n'en reste pas moins que le modèle de *Smara* dans *Les Communistes* est loin d'être valorisé, qu'au contraire il sert à faire ressortir l'éclat d'autres modèles humains et moraux plus adaptés au drame national.

Ce qui est alors démontré, ce sont les insuffisances foncières de ces figures d'identification « *de la génération précédente*[9] ». La guerre s'engageant, d'autres modèles sont nécessaires et deux types de lecture permettront à Jean d'ouvrir les yeux sur les réalités de son temps : les livres du réalisme socialiste soviétique et les journaux.

Les livres de Robert Gaillard amorcent sa prise de conscience politique et idéologique. Une frénésie de lecture s'empare de Jean, après son installation, au cours de l'été 1939, dans l'appartement de sa sœur et de son beau-frère, sympathisants communistes et membres actifs de l'association "Les Amis de l'URSS" :

> *Il se mit d'ailleurs à lire à peu près n'importe quoi, tout ce qui lui tombait sous la main, ce qu'il y avait sur les rayons dans la chambre. Les livres de Gaillard ressemblaient très peu à ce qu'il avait l'habitude de lire. Il était tombé sur un bouquin qui s'appelait* Les Montagnes et les hommes, *d'un Russe. Il se méfiait un peu. La propagande l'ennuyait. Mais cela, c'était du Jules Verne….*
>
> (I, p. 66 - E2, I, p. 41)

Ultérieurement, lors de « *confidences* » à Raoul Blanchard, suscitées par la rencontre de soldats belges emmenant un prisonnier communiste, le jeune homme revient sur ces lectures, qui apparaissent rétrospectivement comme un élément décisif dans sa tranquille adhésion au communisme : « *les livres qu'il a lus,* Les Montagnes et les hommes, Tchapaev… *tout ça quoi* » (p. 322 - E2, II, p. 121). Aragon a raconté[10] comment Elsa Triolet avait traduit, en 1936, « *en cachette* » de lui, le livre de Mikhaïl Iline, ce « *vulgarisateur de génie*[11] », *Les Montagnes et les hommes, huit récits sur la transformation de*

---

8. Dans « Il faut appeler les choses par leur nom » *in J'abats mon jeu*, p. 156.

9. Sur Kipling et ses héros, antithèses de ceux de Romain Rolland (et du livre progressiste), voir « Le Roman français devant l'appel de Stokholm : Kipling ou Romain Rolland » *in Les Lettres françaises,* 29 juin 1950.

10. *L'OP 2*, t. III, p. 104.

11. Pour reprendre les termes mêmes d'Aragon dans *Littératures soviétiques*, p. 54. La production d'Iline, pseudonyme d'Ilia Marchak (1896-1933), « *relève plus de la vulgarisation scientifique que de la littérature* ». Auteur de *L'Épopée du travail*

la nature. Ces récits tiennent de la littérature enfantine et de l'exposé scientifique, ce qui explique le parallèle avec Jules Verne. Mais ils relèvent aussi de la propagande soviétique : éloge du plan quinquenal, du travail socialiste ou des grands projets soviétiques en vue de maîtriser la nature (barrage, détournement de rivière etc.).

Ce titre est une nouvelle référence à la patrie du socialisme, et plus subrepticement, il introduit dans le roman l'œuvre de traductrice d'Elsa Triolet, tissant un nouveau fil de l'intertexte conjugal[12] essentiel dans l'œuvre romanesque d'Aragon. Ce faisant, *Les Communistes* parraine discrètement un titre inscrit au catalogue des Éditeurs Français Réunis[13] notifié au dos du livre (première édition), écho significatif entre texte et péritexte. Le lecteur fictif a bien le visage du lecteur militant des années 50.

Tchapaev, roman du russe Dimitri Fourmanov, paru en 1923 et traduit pour la première fois en français en 1937 aux Éditions Sociales Internationales, narre les aventures d'un charpentier illettré, qui, s'étant révélé, au moment de la Révolution, un exceptionnel meneur d'hommes, donna son nom à la division militaire qui lui avait été confiée. Le roman de Fourmanov raconte les luttes de cette division de l'armée rouge en Sibérie contre le général Koltchak. Mais c'est aussi le roman d'un apprentissage : au contact de Klytchkov, commissaire qui déguise à peine Fourmanov lui-même, Tchapaev, « *héros désordonné* » (Robin, 1986, p. 292), impulsif et spontané, découvre, par le savoir révolutionnaire, le vrai sens de la lutte qu'il mène et la nécessité de l'organisation : sa horde de pilleurs pourra alors se transformer en véritable régiment. De son côté, Klytchkov, qui apprend à connaître le contexte local, s'enrichira de l'expérience et du courage de ces soldats paysans.

Au premier congrès des écrivains soviétique en 1934, ce roman, avec quelques autres, fut consacré comme "précurseur" du réalisme socialiste ; salué par la critique, il reçut également un accueil chaleureux dans le public soviétique des années 34-35, puisque une enquête faite auprès de trois cent soixante jeunes lecteurs paysans, plaçait *Tchapaev* en deuxième position

---

moderne (Éd. Sociales internationales, 1937, collection "Mon Camarade") et de *Comment l'automobile apprit à marcher* (traduction S. Glasov, 1937), M. Iline (1896-1933) « *partage avec Jitkov* [ingénieur et écrivain pour enfants] *le respect pour le travail concret, le monde de la technique, la réalité des "choses" et des objets façonnés par l'homme, tout ce pathos du travail concret propre à la vie soviétique de cette époque* ». *Histoire de la littérature russe* tome *** : *Gels et dégels*, sous la direction de Georges Nivat *et alii*, Fayard, 1990, p. 300, chapitre « La littérature pour enfants ».

12. Pour reprendre l'expression de Maryse Vassevière, *Aragon romancier intertextuel ou les Pas de l'étranger,* L'Harmattan, 1998, (Littératures).

13. Pas plus que Lucien Scheler, je n'ai pu trouver la première édition de la traduction d'Elsa Triolet (*Europe* n° 454-455, p. 253). Les ÉFR proposèrent en 1946 une réédition (233 p.).

parmi les ouvrages les plus demandés par ce jeune public – 16/24 ans (*ibid.*, p. 214).

Au début des années 50, *Tchapaev* était un des éléments de l'horizon d'attente littéraire des militants communistes. En 1951, aux côtés de *Et l'acier fut trempé*, *Terres défrichées*, *L'Homme véritable* et *Loin de Moscou* paru en feuilleton dans *Les Lettres françaises* en 1950, il faisait partie des cinq livres choisis par Georges Snyders, critique aux *Cahiers du communisme*, pour caractériser « *le mouvement par lequel la littérature de l'URSS dégage avec une progression grandiose les traits de l'homme nouveau*[14] ». Snyders insistait sur la qualité de l'évolution de Tchapaev, guidé par un maître politique, Fédor Klytchkov, qui lui apprend à « *voir large, en lui faisant sentir que le Parti représente la fin de l'opposition entre l'individu et la collectivité, parce qu'il marque la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme*[15] ». Malgré ses qualités, Tchapaev ne symbolisait pourtant qu'une étape sur la voie qui devait aboutir à l'homme nouveau, incarné par Pavka Kortchaguine.

En 1957, dans « Le tournant des rêves », Aragon nuance sa réflexion sur les livres du réalisme socialiste soviétique : « *J'ai relu* Tchapaev, *et imaginez-vous qu'il avait perdu le pittoresque cosaque. Nous avons connu des Tchapaev, des chefs de partisans. Ils conduisaient des tractions-avant au lieu de chevaux. Voilà tout* » (*J'abats mon jeu*, p. 260) ; à titre d'exemple de l'évolution de l'esprit critique, il déclare : « *je me permets de penser que le début de* Tchapaev *est maladroit, tant que le héros n'a point paru, où l'expérience du commissaire politique peut se substituer à l'expérience du romancier* » (*ibid.*).

On voit donc ici à quel point les lectures littéraires qui font "évoluer" politiquement Jean de Moncey sont précisément celles préconisées par le Parti dans les années 1950. Jean a suivi la progression morale et politique du militant modèle, révélé par ses lectures et transformé par elles[16]. Et d'une certaine façon, il prend ainsi place dans la lignée des héros soviétiques du réalisme socialiste, eux aussi pétris par leurs lectures, et proposés à l'admiration des militants communistes. Dans le passage cité (*supra* p. 211), l'expression « *tout ça quoi* » qui, ponctuant l'amorce de liste, en signale l'ouverture et la non-finition, tend à indifférencier les livres du réalisme socialiste soviétique, à les mettre tous sur le même plan, comme s'il s'agissait moins de renvoyer à UN livre particulier qu'à un ensemble de textes, finalement assez conventionnels. Par sa propre connaissance (directe ou indirecte) de cette littérature, régulièrement célébrée par les organes du

---

[14]. Snyders, Georges, « La Formation de l'homme nouveau dans le roman soviétique » *in Les Cahiers du Communisme* n° 7, juillet 1951.

[15]. *Ibid.*, p. 863.

[16]. Tel cet ami d'Aragon qui adhéra au Parti Communiste à la suite d'une lecture de *Ciment*, autre roman réaliste soviétique de la même veine que *Tchapaev* (« Le tournant des rêves », *J'abats mon jeu*, p. 254).

Parti Communiste, le lecteur "progressiste" des années 50 était à même de compléter la liste ébauchée par Jean de Moncey, l'horizon d'attente fictif du personnage reflétant ici précisément celui des lecteurs réels de l'époque.

Moteur essentiel de l'évolution morale et idéologique, la lecture de journaux ouvre sur le monde :

> *Tous les matins, la concierge montait le journal que les Gaillard avaient oublié de décommander. Jean le trouvait sous le paillasson. Ils lisaient* L'Humanité, *naturellement. Cela lui avait paru une chose incroyable, la première fois qu'il avait déplié ce journal-là. Puis forcément il s'était trouvé le lire tous les jours. Beaucoup de choses l'y choquaient. Mais surtout, il se sentait à le lire ignorant, ignorant. Probable que n'importe quel journal lui aurait fait le même effet, à lui qui n'en lisait aucun : tout ce qui se passait dans le monde… Même si on ne pouvait pas croire exactement ce journal-là, comment ferait-il, lui, Jean, pour se débrouiller dans ces événements, dont pour la première fois il lui semblait qu'ils pussent avoir pour lui un intérêt, qu'ils pussent être pour lui des menaces avec lesquelles compter* […] *Au téléphone, un matin, il dit à Cécile : « Je lis* L'Humanité *maintenant…». Elle avait répondu : « Quelle horreur ! Enfin, si ça t'intéresse…». Ça l'intéressait, justement. Et puis dans ce quelle horreur-là, il avait bien perçu qu'il n'y avait pas de sérieux de la part de Cécile. Elle disait cela, parce qu'autour d'elle, quand on parlait de* L'Humanité, *on disait quelle horreur, voilà tout.*
>
> (I, p. 67 - E2, I, p. 42[17])

Ici, "l'opinion publique" ou du moins un certain discours tenu sur *L'Humanité* est subtilement narrativisée. L'évaluation négative du journal du parti est mise au crédit de personnages, dont le texte, par ailleurs, montre qu'ils n'ont pas accompli leur mutation idéologique, de sorte que leurs opinions représentent celles de leurs classes respectives ; c'est net pour Cécile, si ça l'est moins pour Jean.

La phrase « *Même si on ne pouvait pas croire exactement ce journal-là* » peut être imputée à un narrateur omniscient : dans ce cas, son ironie est flagrante. La perspective ne peut en effet être la sienne ; tout au plus reproduit-il sans y adhérer un fragment d'un discours social fort répandu en 1939 (et au-delà), celui des gens qui pensaient que l'organe du PCF, trop tendancieux, n'était pas un journal sérieux et crédible. Cet énoncé est inséré ici comme élément de la grande mosaïque de discours qui nourrit le roman. Plus justement, il est à mettre sur le compte de Jean de Moncey que sa naïveté

[17]. En dehors des aménagements temporels décrits par Aragon dans sa *Postface*, peu de divergences ici entre première et seconde version : celle-ci supprime la répétition de "ignorant" et remplace le "naturellement" par sa troncation familière : "nature", ce qui accentue l'oralité et la "popularité" du propos.

conduit à adopter sans distance les évaluations et jugements des membres de son groupe social (ou ceux de l'opinion publique). Ainsi, indirectement parlée par la bouche de "l'ennemi de classe" représenté dans le roman, cette dévalorisation de *L'Humanité* ne saurait que confirmer la valeur du journal. Cet intérêt progressif de Jean pour l'actualité et la politique est également inscrit dans son rapport à la radio : au début du tome I, il la juge « *empoisonnée* » (p. 65), puis il se passionne pour le journal parlé. Au terme de sa naissance à l'actualité, il est toutefois montré désemparé face à la quantité et à la diversité de l'information, dans le tome I, devant les éditions de *Paris-Soir* (I, p. 139) ou dans le tome II : « *Les journaux, de drôles de journaux, il les dévorait maintenant qu'il avait appris à les lire. Il ne lui en restait qu'un étonnement. Qui croire ?* » (II, p. 303). Au lendemain de la signature du pacte germano-soviétique, Yvonne Gaillard le retrouve comme fou :

> *Il montrait un peu partout les livres épars, les publications abandonnées : « J'ai tout lu, tout ce qu'il y avait chez toi, dit-il à Yvonne avec un air égaré. De belles menteries ! J'allais y croire… Quand on est dans ces bouquins-là, on y est pris. Là-dessus, la trahison des Russes ! Ah ! vos livres ! Il faudrait les brûler ».*
>
> (I, p. 139 - E2, I, p. 84)

Il manque encore au jeune homme l'essentielle clé d'interprétation du monde : l'idéologie communiste. Dans le tome III, toujours aussi « *ignorant* » (p. 231), il cherche à pallier son manque d'instruction politique :

> *Il aurait voulu, avant de parler à Yvonne, s'être un peu renseigné. Au point de vue philosophique… Marx, par exemple : il n'avait rien lu de Marx. Est-ce qu'on pouvait trouver les textes dans le commerce ? Vous imaginez, dans l'hiver 39-40, le jeune étourdi qui se serait présenté dans une librairie parisienne : « Vous n'auriez rien de Karl Marx, Madame ? ». On l'aurait joliment vidé* […] *Il en savait encore plus sur Jehan Rictus, tiens, que sur Marx.*
>
> (III, p. 228 - E2, I, p. 496)

Cette ignorance que Jean cherche à vaincre est ainsi aux antipodes de celle de son père, « *vieil enfant* » qui, bien que (ou parce que ?) lecteur des *Annales littéraires et politiques*, « *a traversé les choses sans les comprendre* » (III, p. 47 - E2, I, p. 390).

Pour réaliser cet objectif, il s'adresse à une camarade de classe, Malou Maslon, possesseur d'une vaste bibliothèque : « *Elle lui avait apporté un bouquin de Proudhon,* Les Majorats littéraires*, un livre de Jaurès, et une petite histoire du syndicalisme. Tout ce qu'elle avait pu dénicher* » (III, p. 229 - E2, I, p. 497).

La mention de ces livres entre en résonance avec le patronyme de Malou Maslon, que le redoublement de phonèmes invite à prononcer [malõ]. Il met en rapport avec un célèbre homonyme : Benoît Malon, fondateur de

l'Association Internationale des Travailleurs en 1865, précisément très influencé par les théories de Proudhon, l'un des signataires de l'Affiche rouge du 6 janvier 1871 et membre de la Commune de Paris. C'est là une actualisation indirecte du paradigme de la Commune qui sillonne l'ensemble du roman. Rien d'étonnant après cela, que ce personnage prête à Jean de Moncey à la fois une "histoire du syndicalisme" et un livre de Proudhon[18] !

Toutefois, les véritables adjuvants de l'évolution politique de Jean sont les livres prêtés ou conseillés par des communistes ou sympathisants : Gaillard, Pastorelli, Blanchard… non ceux de sa camarade d'étude, en lesquels il ne trouve « *pas grand sujet d'exaltation* » (*ibid*.).

3. SOUS LE SIGNE DE RIMBAUD

Parmi les lectures de Jean de Moncey, une place toute particulière est occupée par Rimbaud. La lecture des *Illuminations,* prêté par Cécile, l'accompagne d'un bout à l'autre du roman. La vie et l'œuvre du poète nourrissent les discussions des étudiants en médecine du tome III :

> […] *Rimbaud… Bon, qu'est-ce qu'il venait faire ici celui-là ? Jean n'en connaissait que les poèmes. C'étaient les poèmes de Rimbaud qui demeuraient pour lui un peu du mystère de Cécile. Cécile lui avait donné à lire ce poète difficile dont elle parlait avec exaltation.*
> (III, p. 37 - E2, I, p. 385)

Mais c'est autant le rimbaldisme comme idéologie, que l'écrivain ou son style qui occupe Jean et ses camarades : « *Est-ce que Rimbaud vaut quelque chose par ce qu'il a écrit, ou pour avoir cessé d'écrire ?* » (III, p. 88). Le roman traduit ainsi l'annexion de Rimbaud à un éloge du silence contre lequel Aragon s'est fréquemment élevé[19].

Indépendamment de leur obédience politique et idéologique, les personnages évoquent Rimbaud, car il est devenu une référence culturelle nationale. Ainsi Roger Bresle, écrivain fictif qui, à l'instar de Jean Giraudoux, travaille au service de la Propagande de l'hôtel Continental, fait-il lui aussi allusion au

---

[18]. Pierre-Joseph Proudhon, *Les Majorats littéraires*, examen d'un projet de loi ayant pour but de créer, au profit des auteurs, inventeurs et artistes, un monopole perpétuel, É. Dentu, 1863, 262 p. Dans ce texte, l'auteur de la célèbre formule : "la propriété, c'est le vol" démontre qu'on ne peut assimiler le droit des artistes sur leurs œuvres à une "propriété", que l'écrivain est en fait un "producteur", son œuvre un "produit", et que le gouvernement n'a ni le droit, ni le pouvoir de créer une propriété littéraire.

[19]. Par exemple en décembre 1954 dans son « Intervention au IIe congrès des écrivains soviétiques », *J'abats mon jeu*, p. 192.

poète, à propos d'un petit salon du café de l'Univers surnommé par les dadaïstes « *le salon-au-fond-d'un-lac* » (III, p. 280), syntagme extrait de « L'Alchimie du verbe ». Mais, surtout, la figure du poète sédimente le désir d'aventures éprouvé par une certaine jeunesse dans les années d'avant-guerre. Serge Mercereau, un carabin antisémite et fasciste, raconte à Jean de Moncey « *la fuite de Rimbaud au Harrar, ce grand silence de vingt ans* » (III, p. 37). Ce garçon se grise de l'histoire de Rimbaud négrier et s'imagine, à sa place, revenir en France couvert du prestige que confèrent des aventures lointaines. Pour lui, Rimbaud est bien « *ce personnage légendaire où chacun pouvait trouver le haschisch de sa songerie* », qu'Aragon dénonçait dans *Pour expliquer ce que j'étais*, en 1943.

Jean de Moncey, qui se cherche une raison de vivre et de croire, est peu sensible, lui, à ce « *héros de la fuite* » (III, p. 37) auquel il préfère l'explorateur Michel Vieuchange. L'alternative à la dérive rimbaldienne préconisée par Mercereau, il la trouvera bientôt chez les communistes : « *Ils ne ressemblent pas à Rimbaud, ils sont le contraire de ceux qui partent* » (III, p. 110).

Là aussi, on est tenté de faire un parallèle entre l'itinéraire de Jean de Moncey et celui d'Aragon, son passage du rimbaldisme, ce « *compromis d'attente* » qui évitait à beaucoup de « *choisir une idéologie définie* », au communisme (*Pour expliquer ce que j'étais*, p. 57). Le rimbaldisme, pôle négatif d'une alternative qui oppose la fuite et l'aura légendaire de pays lointains à l'action politique *hic et nunc,* est condamné par le simple fait qu'il est l'idéologie d'un personnage auquel l'auteur implicite, visiblement, n'accorde aucune sympathie[20].

Si le roman d'Aragon évite le stéréotype intertextuel de la "lecture à deux", prémisse et tremplin de la relation amoureuse, il place toutefois l'amour de Jean pour Cécile sous le signe d'un livre : *Les Illuminations* de Rimbaud.

L'"efficace des livres" représentés dans la fiction romanesque du XIXe siècle, qui sont à la fois actants et adjuvants de la quête amoureuse, a été mis en évidence par Joëlle Mertès-Gleize ; les livres sont les « *lieux où les personnages puisent des désirs et des valeurs* » (Mertès-Gleize, 1989, p. 49). La lecture est ce qui parfois peut faire oublier l'autre, elle est plus souvent ce qui y "ramène", après des détours qui peuvent être inattendus :

> *Le nom de Rimbaud ramenait Jean toujours à Cécile.*
> (III, p. 233 -E2, I, p. 499)

[20]. Voir la description physique de Mercereau : « *Ce grand type, qui a un beau complet et pas de muscles. Ce n'est pas un homme. C'est un acteur* » (III, p. 95) et son portrait moral indirect : il « *ne ratait jamais une occasion de se payer la tête du petit Bercowitz. Un de ces roumains comme il en pullule parmi les étudiants en médecine, à cause des avantages que la République leur fait sans se préoccuper des Français* » (III, p. 41).

La figure de Jean amoureux-lecteur convoque celle d'Aurélien qui retrouvait Bérénice dans un livre, *La Rabouilleuse* : « *Tout le ramenait à Bérénice, même les lectures les plus lointaines* » (*Aurélien,* p. 575)… Quant à Bérénice, grande lectrice de romans et de poésie, elle déclarait à Paul Denis aimer « *Le* Grand Meaulnes*, et puis Charles-Louis Philippe… Rimbaud, naturellement…* » (*Aurélien*, p. 67), des goûts curieusement identiques à ceux de Cécile.

Les poèmes de Rimbaud invitent à établir une passerelle entre le couple formé par Jean et Cécile, et celui de Bérénice/Aurélien, lui aussi placé sous l'égide de ce poète : alors qu'une actrice, dans le chapitre VI d'*Aurélien*, récite « Aube » de Rimbaud, Aurélien voit le visage de Bérénice baigné de larmes, image originelle de son amour ; et dans l'épilogue, c'est cette image de Bérénice « *tandis que Rose Melrose lisait du* Rimbaud » (*Aurélien*, p. 652) qui le décide à lui rendre une ultime visite.

À l'intérieur de ces deux couples, c'est la femme qui admire le poète, parce qu'elle est sensible, cultivée (Cécile) et éprise de modernité (Bérénice). Mais à l'inverse d'Aurélien et de Bérénice, qui resteront toujours étrangers l'un à l'autre, (les goûts et la sensibilité littéraires de Bérénice ne trouvent aucun écho chez Aurélien), le couple Jean/Cécile est promis à son accomplissement par la rencontre dans le livre, par le livre échangé. Ainsi, sous cette facette, le couple qui se construit dans *Les Communistes* est une réécriture "au bien" du couple impossible d'*Aurélien* [21].

[21]. Cette réécriture au bien est confirmée par d'autres segments textuels. Par exemple « *L'amoureux ne songeait plus à lui demander sa photographie, à elle. Il la regardait tant qu'il pouvait,* VIVANTE » (I, p. 55 - E2, I, p. 36). Aurélien amoureux était, lui, submergé par le fantasme de la noyée, de la femme morte et de la statue (voir les analyses de Follet, 1988). Pour une mise en relation succincte des deux couples, voir Garaudy, 1961, p. 400, p. 429 et p. 431 et Jacqueline Bernard, 1984, p. 146.

CHAPITRE VIII
LES LECTURES, "FAIRE" DU PERSONNAGE

1. LA LECTURE FICTIVE ET LA CITATION

Antoine Compagnon a montré que la citation a partie liée avec la lecture : « *Toute citation est d'abord une* lecture – *de manière équivalente, toute lecture, comme soulignement, est une citation – ne serait-ce qu'au sens trivial où la citation que je fais, je l'ai lue jadis, avant - mais est-ce exact ? – qu'elle fût citation* » (Compagnon, 1979, p. 21). Les pratiques modernes de collages, ainsi que la conception du texte comme "intertextualité", ont dévoilé les liens essentiels que l'écriture contracte avec la lecture. Car, c'est une banalité de le dire aujourd'hui, l'"écrire" procède du "lire", ainsi que le notait l'écrivain Roger Laporte *: « Écrire directement est en effet impossible : la première page d'un livre, à la feinte candeur, implique la consultation de pièces multiples et incertaines, et aussi LA RELATION JE/ÉCRIRE/TEXTE NE PEUT JAMAIS ÊTRE SÉPARÉE DE CETTE AUTRE RELATION QUI PEUT-ÊTRE LA PRÉCÈDE : JE/LIRE/TEXTE* [1] ».

D'une certaine façon, la citation métaphorise et révèle cette relation de l'écriture à la lecture :

> *La citation tente de reproduire dans l'écriture UNE PASSION DE LECTURE, de retrouver l'instantanée fulgurance de la sollicitation, car c'est bien la lecture, solliciteuse et excitante, qui produit la citation. La citation repère, elle fait retentir la lecture dans l'écriture : c'est qu'en vérité lecture et écriture ne sont qu'une seule et même chose, la pratique du texte qui est pratique du papier. La*

[1]. Cité par Jean Vernier « Segalen lecteur de Segalen » *in Poétique* n° 27, 1976, p. 338.

> *citation est la forme originelle de toutes les pratiques du papier, le découper-coller, et c'est un jeu d'enfant.*
>
> (Compagnon, 1979, p. 27)

Cette "passion de lecture" de l'écrivain est assurément représentée dans la fiction lorsqu'un personnage cite quelques phrases, soit qu'il les "lise" fictivement, soit qu'il s'en souvienne… témoignage dans ce cas d'une lecture ancienne. Ainsi, l'étude des modalités de la citation dans *Les Communistes* est-elle justifiée dans le cadre d'une exploration des lectures fictives.

Mikhaïl Bakhtine propose dans *Marxisme et philosophie du langage,* une typologie des modalités d'interaction entre le "discours rapporté" et le texte qui lui sert de contexte de transmission. Ces différentes modalités sont présentes dans le texte aragonien, qu'il s'agisse de citations littéraires ou journalistiques. La première vise à conserver au discours rapporté « *son intégrité et son authenticité. La langue peut s'efforcer de délimiter le discours rapporté par des limites nettes et stables. Dans ce cas, les schémas linguistiques et leurs variantes ont pour fonction d'isoler plus nettement et plus strictement le discours rapporté, de le protéger d'une infiltration propre à l'auteur*[2] ».

C'est le cas dans le tome V ** lorsque le ministre Anatole de Monzie, ouvrant un « *petit Racine* », lit treize vers cités dans le texte. La solution de continuité des deux discours appartenant à des énonciateurs différents est marquée par une typographie spécifique (romain pour le texte d'Aragon, italique pour les vers de Racine), un saut de ligne garantit le hiatus et sa perception par le lecteur. Ainsi, les vers de Racine et le texte d'Aragon sont-ils complètement isolés de toute contamination réciproque. Mais surtout, les vers de *Mithridate* sont, par là, mis en valeur ; le texte aragonien leur cède la place, effacement qui traduit l'hommage, attaché par tradition à la pratique citationnelle. Le lecteur est amené à prêter attention à un texte qui, n'étant pas d'Aragon, se constitue comme le point de limite ou l'horizon des *Communistes*. La citation fonctionne ici comme ouverture sur un discours autre, introduction d'une autre voix, qui confère au texte un statut polyphonique.

Dans une « *seconde orientation de la dynamique de l'interaction de l'énonciation et du discours rapporté* […], *le contexte* […] *s'efforce de défaire la structure compacte et close du discours rapporté, de le résorber, d'effacer ses frontières* » (*ibid*., p. 168). Cette modalité d'interaction est présente dans l'exemple de l'assimilation par le texte aragonien d'un vers de Rimbaud, qui sera analysée plus loin et gouverne la présence d'articles de journaux dans le roman : on verra comment, par l'intermédiaire du personnage de Maître Watrin, Aragon remodèle et réécrit un article de *Paris-Soir*. Le lecteur perçoit la présence de l'article de *Paris-Soir* dans le texte d'Aragon, mais les

---

[2]. Mikhaïl Bakhtine, *Le Marxisme et la philosophie du langage : Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, Minuit, 1977, p. 166.

limites entre article et texte sont floues. Cette évanescence des frontières me paraît constitutive de l'écriture des *Communistes*. Les discours extérieurs, empruntés à divers sociolectes en vigueur au moment de l'écriture, sont en effet généralement résorbés-absorbés par le texte d'Aragon, de telle sorte qu'il est parfois difficile d'attribuer à un énonciateur particulier la responsabilité de tel ou tel segment. C'est pour cette raison, qu'en dépit de la vectorisation du roman par une ou plusieurs thèses clairement identifiables, son écriture révèle un brassage réellement polyphonique de la pâte langagière du temps.

2. CITATIONS LITTÉRAIRES ET COMMENTAIRES

Si la citation « *apparaît comme la* relation interdiscursive primitive » (Compagnon, 1979, p. 54), une autre manifestation importante de cette interdiscursivité dans le roman réside dans la "métatextualité", soit : « *la relation de "commentaires" qui unit un texte à un autre texte dont il parle sans nécessairement le citer (le convoquer), voire, à la limite sans le nommer*[3] ». Là aussi, la relation entre "métatextualité" et lectures fictives est évidente : un texte commenté est forcément un texte qui a été lu.

Trois cas de citations littéraires apparaissent dans le roman. Elles empruntent à la fois à la citation (technique de référenciation, de mise à distance du texte cité par les italiques et les guillemets) et au collage (un lecteur fictif lit ou se souvient de textes intégrés à une conversation ou à un monologue intérieur). Le scripteur donne rarement toutes les références de ces intertextes, que le lecteur est amené à deviner.

1. Valéry

L'œuvre de Paul Valéry occupe une place de choix dans le jeu de miroirs intertextuels, citée à deux reprises, dont une fois très longuement, dans le premier cas, dans une scène de lecture à haute voix, dans le second par une citation intégrée dans une conversation.

La lecture de Simon de Cautèle pour Cécile, qui occupe trois bonnes pages dans le tome I (p. 112-114), est d'autant plus remarquable qu'elle fonctionne sur le mode de la devinette : Simon veut que Cécile découvre l'auteur du long passage qu'il est en train de lire. Or, d'une certaine manière, cette énigme s'adresse au lecteur réel. La lecture de Cautèle est ponctuée par les jeux de la découverte : « *« Ah, ma belle cousine, devinez… de qui est-ce ? » Il*

[3]. Gérard Genette, *Palimpsestes : La littérature au second degré*, Seuil, 1982, p. 10.

n'y avait rien à faire pour l'arrêter » (p. 112), plus loin : « – *Eh bien de qui est-ce ? dit-elle agacée. – Vous ne devinez pas ? Devinez… voilà plus loin* » (p. 113) et Simon de poursuivre sa lecture. Forcée de se prêter au jeu de son cousin, Cécile tente de trouver le nom de l'auteur en question :

> « […] *Allons, de qui est-ce ?*
> – *Est-ce que je sais, Louis Bertrand, le Baron de Seillière ?* [4] »
> *Simon de Cautèle s'amusait comme un petit fou.*
> « *Encore un peu et vous y êtes ma chère Cécile* […] »
>
> (I, p. 113)

> « […] *Alors ?*
> – *Je ne sais pas mon cousin… C'est trop compliqué pour être du Jules Romains…*
> – *Ah, vous me faites mourir de rire. Mais c'est du Valéry, ma chère, du Valéry ! Quel écrivain tout de même ! Pas un mot de trop, chaque chose à sa place… C'est la France même… Venez parler de Karl Marx après ça !* Toute politique tend à traiter les hommes comme des choses… *depuis Machiavel, on n'a jamais apporté ce charme dans le cynisme, cette cruauté dans le vrai… tenez, ça m'emballe ! »*.
>
> (I, p. 114)

Le texte lu par Simon de Cautèle, extrait de « L'idée de dictature », préface au livre d'A. Ferro : *Salazar. Le Portugal et son chef*, parue dans le tome D des *Œuvres complètes* de Valéry publiées en 1934, commence par cette phrase, citée tome I, p. 112 :

> *L'image d'une* Dictature *est la réponse inévitable (et comme instinctive) de* l'esprit *quand il ne reconnaît plus dans la conduite des affaires* l'autorité, la continuité, l'unité, *qui sont les marques de la volonté réfléchie et de l'empire de la connaissance organisée.*
>
> (Valéry, 1960, II, p. 972)

La jubilation de Simon de Cautèle, découvrant ce texte qui justifie ses propres idées fascisantes, n'a d'égale que celle d'Aragon, faisant profiter le lecteur de la philosophie du plus écouté des professeurs d'entre les deux guerres[5] : la dictature « *est la seule* [image] *qui se puisse former à la*

---

[4]. Les hypothèses de Cécile la portent tout naturellement vers des académiciens : Louis Bertrand occupait le fauteuil de Maurice Barrès depuis 1925 et le baron Ernest de Seillière devait y entrer en 1946.

[5]. Signalons que Valéry a sans doute constitué le pilotis du personnage de Berdoulat (*cf infra* p. 254) : entre le personnage fictif et l'éventuel modèle existent des coïncidences curieuses, à commencer par leur appartenance mutuelle à l'Académie française et une certaine fatuité (voir ci-après l'opinion d'Aragon sur Valéry). D'autre part, le prénom de Berdoulat : Ambroise a pu être emprunté à celui de l'écrivain, pour l'état civil : Valéry, AMBROISE, Paul, Toussaint, Jules. Enfin, sur le

rencontre de la pensée et de la confusion des circonstances publiques » (I, p. 113). Abondamment et précisément cité[6], le texte de Valéry explique comment naît l'idée de dictature à partir d'un désir raisonnable et intellectuel de pallier les déficiences du système social, par essence contre-nature. Cette explication rationnelle de la dictature est donnée du point de vue du dictateur (de ce qui se passe dans son esprit), sans que soit abordé l'aspect proprement social de la question. Au contraire, avec l'exemple de Napoléon (non repris par Aragon), la dictature est présentée comme la mise en œuvre du génie individuel.

À l'origine, ce texte préfaçait un livre consacré à Salazar qui gouvernait le Portugal depuis onze ans quand éclata la seconde guerre mondiale et était le « *prototype du dictateur catholique, dont l'autorité sans partage prétend se justifier par une honnêteté sans faille et une rigueur de gestion digne d'un comptable de vieille maison*[7] », de sorte qu'il fut soutenu par l'Europe des bien-pensants ; bien évidemment, Salazar se rangea du côté de l'Allemagne hitlérienne, en laquelle il voyait un rempart nécessaire contre le communisme. On comprend donc pourquoi ces pages sont la lecture d'un personnage prêt à sombrer dans la dérive fasciste.

Cette scène reprend de façon très intéressante un point de vue qu'Aragon développa dans un article de *L'Humanité* du 20 août 1934 : « On demande un dictateur », analysé par Y. Lavoinne (1984, p. 189 *et sq*). Valéry y était présenté comme l'auteur typique de la « *classe dominante de notre pays* ». Aragon dénonçait la dimension bibliophilique de l'édition de ses œuvres[8] (tirage limité destiné à des collectionneurs ou des spéculateurs) et l'évolution personnelle de l'écrivain : admiré pour *La Soirée avec Monsieur Teste*, Valéry était devenu un homme « *arrivé* » qui justifiait « *par le beau langage l'existence des dictateurs* ». Cela aurait mérité, concluait Aragon, « *une médaille en chocolat ou tout au moins une jolie petite croix-de-feu* ».

Au cours de la campagne de réécriture de 1966, le passage a été entièrement rayé, si bien que les trois pages qui citaient largement Valéry n'apparaissent plus dans la deuxième version du texte (voir E2, I, p. 68). Quelle est la cause de cette disparition ?

Dans « Matisse-en-France », écrit en 1942, Aragon s'en prenait

---

plan onomastique, figurent dans la chaîne phonétique [berdula], les phonèmes [e] [r] [l] et [a] constitutifs de la chaîne [valeri]... l'on sait quel soin Aragon accordait à la création du nom de ses personnages (voir Weill, 1988).

6. Hormis une coquille p. 113, où l'on lit à propos « *des idées suffisamment abstraites* » de la politique qu'elles doivent « *s'appliquer à une diversité indéterminée d'individus connus...* » alors que le texte original parle « *d'individus inconnus* » (Valéry, 1960, p. 974)... Mais la disparition du préfixe ne change fondamentalement pas le sens du texte.

7. *Dictionnaire de la seconde guerre mondiale*, Larousse, 1980, 2 tomes.

8. On notera que dans le roman, Simon de Cautèle est précisément un bibliophile, possesseur par exemple d'un « *Voltaire de Kiel* » aux armes des Cautèle (II, p. 232).

vertement à Valéry, aux yeux duquel l'art se résumait en « *une affaire de tour de main* » : « *Je trouve ce mot très éclairant. Il définit aussi bien l'écrivain en question, qui croit tout réductible à des recettes, à l'habileté et qu'on fait des vers comme on monte à cheval, par le développement et l'exercice de certains groupes musculaires* […] *Pour moi, ce grand écrivain* […] *n'a rien à faire avec l'inexprimable. Il a bien assez de travail à rendre fuyant ce qui est tout exprimé* » (*Henri-Matisse*, I, p. 70)[9]. Aragon nuance alors ses propos dans une note extra-paginale : « *Écrit en 1942, pour certains textes que je ne pouvais pardonner à Valéry : un discours de réception à l'Académie par exemple. Aujourd'hui, comme aux jours de mes vingt ans,* La Soirée avec Monsieur Teste, *le* Cantique des Colonnes *effacent tout cela (1970)* ». Aragon n'avait donc plus, en 1966, les mêmes raisons de s'en prendre à Valéry qu'en 1949.

Ces raisons étaient d'ordre littéraire, engageant une conception de l'écriture, mais également d'ordre personnel. Dans une réponse à une lettre de Jean Wahl (*Les Lettres françaises* du 7 juillet 1949), Aragon déclara n'avoir « *aucun respect pour la mécanique valéryenne du vers* » et nier « *formellement l'appréciation toute géographique suivant laquelle les poèmes de Valéry appartiendraient à "la plus haute région de la culture"* » (p. 5). Et dans un texte plus tardif, paru dans *Les Lettres françaises* n° 749 (27 novembre 1958) à la suite de la publication d'un livre de Lucienne Julien-Cain, il expliqua longuement pourquoi il ne partageait pas le postulat du génie valéryen : ayant personnellement fréquenté l'écrivain à l'époque où il l'admirait pour son *Monsieur Teste*, Aragon déclarait avoir « *marché* » dans son jeu, qui consistait à mettre en scène un pseudo-génie à grand renfort de citations et de discours savamment conçus sous une apparence de "naturel". Et il lui fallut un certain temps pour découvrir sous « *la gesticulation du génie, ce qu'elle était à un très haut sens du mot, tout intellectuel, abstrait, pur, enfin désintéressé : une admirable escroquerie* ». Quant à l'entrée de Valéry à l'Académie française, Aragon, en 1942, n'avait pas encore pardonné à l'écrivain, plus encore que son discours de réception rendant hommage à Anatole France[10], ses compromissions et ses manœuvres pour accéder à un fauteuil sous la coupole.

Ainsi, la parution du tome I des *Communistes* est l'occasion de faire tomber de son piédestal la statue de Monsieur Teste, en dévoilant la lecture et l'usage fascisants qu'il était loisible de faire d'un de ses textes, idéologiquement assez suspect.

---

[9]. Une autre pointe contre Valéry, datant de la même époque, figure dans « La leçon de Ribérac ou l'Europe française » (*Les Yeux d'Elsa*, p. 116).

[10]. Paru en 1938 dans *Variété* et qu'on peut lire dans les *Œuvres complètes* de Valéry, tome I, pp 714-742. Le fait que le discours de Valéry ait précisément porté sur Anatole France a sans doute contribué à l'agacement d'Aragon, auteur en 1924 du pamphlet « Avez-vous déjà giflé un mort ? », paru dans *Un cadavre* et consacré à la mort de l'écrivain. Valéry y cédait, ainsi que le veut la tradition, à l'encensement du maître du classicisme qui fut l'écrivain officiel des années 20.

Le passage qui précède la citation de Valéry est centré sur Cécile « *plongée dans* Les Illusions perdues » (I, p. 110), rêvant à Jean et découvrant l'amour, en même temps que l'horreur de sa classe. Personnage entièrement "positif" dès les premières pages du roman (belle, honnête, elle prend conscience de sa situation sociale…), elle sert ici de contrepoint au personnage de Simon de Cautèle, porteur des significations négatives du roman, favorable au doriotisme de son neveu, Nicolas d'Aigrefeuille, tandis que lui-même « *entiché d'Hitler* » (I, p. 28) milite activement au comité France-Allemagne. Et les lectures de Cécile (Balzac) "positivisées" par le texte, permettent la constitution de l'opposition Balzac/Valéry, justement soulignée par André Wurmser.

En outre, dans le passage qui suit la citation, éclate l'odieuse idéologie de Simon de Cautèle, tout réjoui par l'annonce du pacte germano-soviétique :

> *Il pleurait de joie : « Le miracle attendu… Hitler et Staline. On va pouvoir régler son compte à la canaille ! »*
>
> (I, p. 114 - E2, I, p. 68)

Son arrivée « *décoiffé, essoufflé, perdant ses babouches, dans l'inévitable pyjama de Sulka* » fait dire à Cécile, dans la première version uniquement et de façon très ironique : « *qu'y avait-il ? avait-il découvert un nouveau Valéry ?* » (I, p. 68). La prise en charge de l'énoncé peut tout aussi bien être attribuée au narrateur : Aragon joue ici des ambiguïtés du style indirect libre.

La deuxième citation de Valéry intervient également par le biais d'un personnage, Romain Visconti, invité au cap d'Antibes, dans la maison des Leurtillois. C'est Marie-Victoire Barbentane, à qui il « *plaît très fort* », qui surprend la discussion suivante :

> *La voix un peu nasale de Visconti semble paraphraser un texte, avec quelque emphase* […] :
>
> *« Il arrive un moment de l'histoire où toute grande idée est arrivée à son épuisement, où plus personne ne croit plus à rien de ces choses sacrées que l'on n'invoque encore que pour le peuple, qui ne les sait pas tout à fait mortes, et qu'elles tiennent encore en respect…, un moment de liberté exquise, un moment de disponibilité parfaite des esprits…* Alors, *dit Valéry*, entre l'ordre et le désordre règne un moment délicieux…
>
> *– Et de quelle époque, demande Georgette, disait-il cela Valéry ?*
>
> *– Du temps de Montesquieu, de Watteau, de Pigalle…, le temps de Rameau et de Florian…, un temps délicieux…, presque semblable au nôtre* […].
>
> (I, p. 43 - E2, I, p. 27)

La « Préface aux *Lettres persanes* », dans laquelle figure cette citation, parut la première fois en 1926 chez Terquem, et fut reprise dans le tome D

des *Œuvres* en 1934 (Valéry, 1959, I, pp 509-517)[11]. L'encadrement de la citation est, là aussi, particulièrement éloquent. L'affirmation de Visconti : « *toutes les grandes idées sont mortes* » est répétée à trois reprises, ainsi que le sont, de façon insistante, ces notations ironiques sur la douceur de vivre : « *un grand sentiment d'apaisement* » (I, p. 43), « *le temps est d'une douceur bouleversante* », « *c'est un temps exquis pour vivre, pour se laisser vivre très doucement* » (I, p. 44) ; la dernière notation (« *quelle nuit douce, quelle nuit…* ») inachevée, semble rompue, comme l'est le charme factice de cette soirée chez les Leurtillois, par le dernier paragraphe qui montre, dans un contraste saisissant, « *un petit homme en culotte de cheval verte* », Hitler, arrivant au Hradschin. Et, comme pour la longue citation sur la dictature, l'idéologie du personnage qui l'a prise en charge est rappelée : « *Hitler* […] *sanctionnait par sa présence la mort de la Tchécoslovaquie, cette construction artificielle du traité de Versailles, comme l'avait écrit l'autre jour le député des Pyrénées-Orientales, Romain Visconti* » (I, p. 44). L'idée de la Tchécoslovaquie, "construction artificielle" du traité de Versailles est en effet, proprement hitlérienne, puisqu'elle justifia le coup de Prague du 15 mars 1939.

Dans les deux cas, la parole valéryenne est fortement théâtralisée, mais cette théâtralité confine au grotesque. Auprès de Marie-Victoire est convoquée l'image d'un « *paravent* » qui pourrait tout aussi bien être l'élément d'un décor théâtral[12] (p. 42), et après l' « *emphase* » de son discours et le "murmure" d'une question à Georgette, Visconti, tel un acteur exagérant son jeu « *éclata de rire. Un rire grinçant, terrible* » (p. 43).

Cette théâtralité est renforcée dans l'édition des *ORC* (tome XXIII, p. 32) par une illustration : une huile de Fragonard[13] intitulée « Les Charlatans », qui montre deux bonimenteurs debout sur une haute estrade, devant un vaste paravent en train de haranguer la foule. Or, la légende de cette reproduction est précisément la phrase de Valéry « *Alors, dit Valéry, entre l'ordre et le désordre…* » : de fait, l'évaluation négative du texte de Valéry est supportée par l'icône, tout autant que par le texte.

Quant à Simon de Cautèle qui fait la lecture à sa cousine « *debout sur le petit escabeau roulant* » (I, p. 112), il déclame le texte valéryen le mettant exagérément en valeur[14] : « *Ah, c'est merveilleux, c'est adorable ! Comme*

---

[11]. Cette phrase de Valéry se trouve dans la partie "H" du texte (Valéry, 1959, I, p. 512).

[12]. Même s'il s'agit ici du « *paravent de pierre* », œuvre du sculpteur Jean-Blaise.

[13]. Le nom de Fragonard est ajouté dans E2 dans la liste de Visconti : « *Du temps de Montesquieu, de Watteau, de Pigalle, le temps de Rameau, de* FRAGONARD *et de Florian...* » (E2, I, p. 27), annonce de l'insertion des « Charlatans », en même temps que lien direct établi entre texte et image.

[14]. Voir le jugement porté par Cécile sur les déclarations de son cousin : « *Tant d'enthousiasme chez un si petit homme, amusa pour un instant Cécile* […] *Le mot* adorable *surtout, sortant de cet être* » (p. 112).

c'est dit ! Quel artiste ! » (*ibid.*).

Dite par des personnages fascistes (traîtres, dangereux, suspects), la parole valéryenne est dans le même temps *montrée*, mise en scène par le texte aragonien comme une parole grotesque, enflée, "rastaquouère"[15]. Cette parole n'est pas uniquement une parole livresque, mais peut être des discours radiophoniques de Valéry non pas "cités" comme les pages de ses livres, mais simplement réfractés par les opinions que certains personnages ont portées sur eux. Or, là aussi, la moquerie est sensible. C'est par exemple, le compte rendu d'un discours radiophonique de Valéry du 15 septembre 1939 : « *Dès le lendemain matin, un décret donnait au gouvernement le pouvoir de retirer la nationalité française à qui bon lui semblerait. Et sur les ondes, on entendit Paul Valéry, un discours vraiment merveilleux. Ce n'était pas comme Giraudoux, lui : on comprenait.* […] *Et pourquoi on n'aurait pas mis Paul Valéry à la Censure. Il y aurait été magnifique. Du moins, c'était le point de vue de Mme Clésinger* » (II, p. 55) et plus loin, le même discours perçu par Jean-Richard Bloch qui demande à ses amis communistes s'ils ont récemment écouté la radio : « *Le laïus de Paul Valéry ? Je ne vous dis que ça… c'était fruité !". Il fit le geste du baiser envoyé sur le bout des doigts réunis, et qu'on ouvre…* » (II, p. 74).

Quelques critiques (communistes) remarquèrent les citations de Valéry et jugèrent cet écrivain comme un porte-parole de la classe bourgeoise et aristocrate, qui se délectait de considérations intellectuelles tandis que la nation s'effondrait autour d'elle. André Parreaux, par exemple, évoqua « *ceux, en apparence plus raffinés, qui trouvent une légitimation à leur mépris des hommes dans les aristocratiques maximes de Valéry (traiter les hommes comme des choses)* » (p. 114). Le même adjectif *raffiné* figure sous la plume de Jean Fréville pour désigner les privilégiés qui se réfèrent à Valéry (article du 19 mai 1949)[16]. Au « *cadre étroit d'un jeu intellectuel* » valéryen, André Wurmser I oppose les ambitions d'un Balzac ou d'un Aragon. Ces concrétisations d'un Valéry bourgeois, donc ennemi, sont rendues possibles par les modalités d'insertion de la citation dans le corps du roman, qui témoignent de l'évaluation profondément négative[17] portée par le scripteur sur le texte cité.

---

[15]. Pour reprendre ici le terme d'Aragon à propos de Valéry dans son article des *Lettres françaises* cité ci-dessus.

[16]. « *Les plus raffinés d'entre eux* [les privilégiés] *s'efforcent de* […] *goûter ce moment délicieux entre l'ordre et le désordre dont parle Valéry. Pour eux, toutes les grandes idées sont mortes* » déclare Jean Fréville, qui reprend, comme on le voit, les termes mêmes de Visconti.

[17]. Il y a toutefois un exemple dans *Les Communistes*, où la parole valéryenne n'est pas malmenée ou ridiculisée : Luc Fresnoy cherche à faire libérer un intellectuel allemand antifasciste et catholique, traducteur de Valéry « *pour les éditions suisses* » (II, p. 43). Dominique Malot rend visite à ce Guido Messermann : « *l'interné lui a récité* Le Cimetière marin *d'une haleine. On voit bien qu'il aime la France* » (II, p. 49).

2. Racine

La longue citation de *Mithridate* recevra un sens totalement opposé. Dans le tome V** (p. 179 - E2, II, p. 456), le ministre Anatole de Monzie rentre chez lui après une séance épuisante au conseil, le 27 mai 1940 :

> *Il est difficile de s'endormir des soirs comme celui-là. Il avait pris dans sa bibliothèque un petit Racine, pour se changer les idées. Et voilà qu'il lit, au hasard tombé sur cette page :*
>
> *Seigneur, tous vos soldats refusent de partir :*
> *Pharnace les retient, Pharnace leur révèle*
> *Que vous cherchez à Rome une guerre nouvelle.*
> *– Pharnace ?*
> *– Il a séduit ses gardes les premiers,*
> *Et le seul nom de Rome étonne les plus fiers.*
> *De mille affreux périls ils se forment l'image :*
> *Les uns avec transport embrassent le rivage ;*
> *Les autres qui partaient s'élancent dans les flots,*
> *Ou présentent leurs dards aux yeux des matelots.*
> *Le désordre est partout ; et, loin de nous entendre*
> *Ils demandent la paix et parlent de se rendre.*
> *Pharnace est à leur tête ; et, flattant leurs souhaits,*
> *De la part des Romains il leur promet la paix…*
>
> *Comme dans le songe tout est folie, tout dans l'insomnie prend sens et s'organise, se prolonge sur un monde inconnu du grand jour.*

Si le personnage se met à lire « *au hasard* », le montage citationnel, lui, tire son sens des échanges établis avec l'environnement textuel et le référent historique. La citation présente une situation de crise et de trahison politiques : le fils de Mithridate, Pharnace, a persuadé les soldats de Pont de ne pas se battre contre les romains, ennemis contre lesquels son père n'a cessé de lutter. La tentation de la reddition et de l'établissement de la paix porte le désordre à son comble. Le parallèle est immédiat avec la situation politique décrite dans le roman et éclaire très directement le comportement de cette fraction de l'armée française, décidée par idéologie à collaborer avec Hitler. Le commandant Müller, admirateur de « *l'ordre, l'équipement, la stratégie, la diplomatie, la grandeur de vues des Allemands* » (V**, p. 168), a le sentiment de vivre « *les journées les plus exaltantes de sa vie* », car elles précèdent l'anéantissement du « *monde des juifs* » qu'il exècre (V**, p. 167). À l'image de Pharnace qui « *attend tout maintenant de Rome, et du vainqueur* » (*Mithridate*, Acte I, scène I), il appelle de ses vœux la capitulation de son propre pays : « *Quand ils auront écrasé l'armée dans le Nord, nos chars, tout, on fera peut-être la paix assez vite…* » (V**, p. 169).

La citation prolonge le texte d'Aragon sans que celui-ci ait besoin d'expliciter longuement la démarche de Müller. Elle suggère d'autres croisements entre *Les Communistes* et la tragédie de Racine : l'amour entre Jean et Cécile, n'est-il pas, à l'instar de celui qui lie Xipharès et Monime, tributaire de la situation politique ?

D'autre part, le « *hasard* » et la volonté de se « *changer les idées* » de Monzie réécrivent directement le « *désœuvrement* » du poète de « *Nymphée* », poème paru en 1942 et qui valut à la revue *Confluences* d'être interdite[18] :

C'est par désœuvrement que j'ai pris Mithridate
J'y lisais sans trop suivre un vers de temps en temps
À quoi pensais-je donc quand vous vous accordâtes
Longs rêves de mon cœur à ces mots palpitants

Le poète retenait alors de la tragédie de *Racine*, l'attitude de Pharnace, préparant l'arrivée des Romains sur la terre de son père :

Enfin les voici donc ces vainqueurs qu'il aida
Ils ont mis à venir la lenteur de l'éclair[19]
Leur triomphe est le sien sur ses propres soldats

La scène des *Communistes* transpose donc sur le plan romanesque le poème de 1942 ; le « *songe* » de Monzie duplique le « *rêve* » du poète de « *Nymphée* » :

Moi j'écoute ces voix qui montent du désastre
Et je ferme Racine et je rêve à mon gré

Mithridate acquiert donc un statut particulier : dans la poésie comme dans le roman d'Aragon, la référence à cette tragédie formule le désastre national et la trahison d'une partie de l'armée française. Le rôle du lecteur est de faire jaillir du croisement des textes des nœuds de signification. La citation n'est donc pas une broderie rhétorique agrémentant le tissu romanesque, mais la trame du texte lui-même : en l'absence d'un discours idéologique sur la trahison nationale, la citation de *Mithridate* constitue à elle seule ce discours.

L'intertexte racinien déborde d'ailleurs cet extrait du tome V** : la

---

18. Sur cet épisode, voir « De l'exactitude en poésie » *in En étrange pays dans mon pays lui-même*. « Nymphée » d'abord publié dans le n° 12 de *Confluences* (juillet 1942), fut repris dans : *En français dans le texte* (Neuchatel, Éditions Ides et Calendes, 1943).

19. L'oxymore « *la lenteur de l'éclair* », pourrait d'ailleurs parfaitement caractériser -tout autant que le *Blitzkrieg* dévastateur-, la narration même de notre roman, la longueur et la lenteur de ces innombrables pages qui indiquent pas à pas la progression de l'armée allemande, alors que l'invasion s'est déroulée, sur le plan référentiel du temps réel, en un peu moins d'un mois.

bande-annonce des derniers fascicules comportait une citation de la préface à *Alexandre* : « *Il n'y a guère de tragédie où l'histoire soit plus fidèlement suivie que dans celle-ci* ».

3. Victor Hugo

La citation de vers de Victor Hugo dans le tome III suscite, elle aussi, une interprétation politique et référentielle.

Au cours d'une promenade avec Jean de Moncey aux Buttes-Chaumont, Pastorelli, le jeune militant communiste, se met à réciter du Hugo :

> *Vous n'êtes pas armés ? qu'importe !*
> *Prends ta fourche, prends ton marteau !*
> *Arrache le gond de ta porte,*
> *Emplis de pierres ton manteau !*
> *Et poussez le cri d'espérance !*
> *Redevenez la grande France !*
> *Redevenez le grand Paris…*
>
> *Il se grise avec les mots. Il parle de l'avenir. Qu'est-ce que c'est, pourtant, l'avenir d'un Pastorelli ?*
>
> (III, p. 234 - E2, I, p. 500)

La citation de « À ceux qui dorment », écrit en septembre 1853 à Jersey et publié dans *Les Châtiments*, n'est pas référencée, mais le lyrisme hugolien est d'autant plus aisément identifiable qu'Aragon nous avait dit l'admiration de son personnage pour le poète républicain. L'invitation à la résistance à Napoléon III est aisément transposable dans l'univers des *Communistes*, où la lutte que les communistes doivent mener contre la bourgeoisie et contre le pouvoir de Daladier qui les persécute, préfigure explicitement la résistance à l'ennemi nazi.

Cette citation annonce bien sûr, au tome V** du roman, la transmission au gouvernement des "directives" du PCF préconisant, le 6 juin 1940, l'armement du peuple de Paris et la défense de la capitale (V**, p. 326). Le rapport entre la citation et l'épilogue est clair : la citation constitue le pré-texte poétique de l'énoncé politique révolutionnaire.

Ce passage du poème de Hugo évoque Paris, thème également fondamental dans l'œuvre d'Aragon. Hugo, dit Aragon, « *a fait naître* […] *à la vie lyrique* […] *Paris, source et thème de l'inspiration lyrique, décor et matière, âme et personnage de la poésie nationale* » (*Avez-vous lu Victor Hugo ?*, p. 18). Ville de prédilection des *Communistes*, lieu privilégié de l'action des quatre premiers tomes ou objet de rêveries (celle de Visconti par exemple, V, pp 256-258), Paris était tout aussi central dans la poésie de la

Résistance, à partir du *Crève-Cœur*(1941)[20]. De ce point de vue encore, *Les Communistes* réécrit un des thèmes de la poésie d'Aragon.

« À ceux qui dorment », un des dix-neuf poèmes des *Châtiments* retenus dans son anthologie, inaugure selon Aragon la « *troisième période* » de la pensée du poète, « *celle où son art s'est élevé au niveau de l'éducation des peuples* » : « *il est devenu l'homme d'un parti. L'ancien monarchiste, le pair de France, l'histoire en a fait le républicain conséquent, le plus convaincu, le plus efficace. Elle a uni l'action au chant, l'idée et la pratique* […] » (*Avez-vous lu Victor Hugo ?*, pp 103-104).

Ce commentaire révèle l'assimilation par Aragon de sa propre démarche à celle de Hugo : l'éducation du peuple, notamment sur le plan littéraire et culturel, était pour lui un souci constant dans les années 50. Quant à l'union de l'action et du chant, elle est au principe même de la poésie de la Résistance. La citation offre un éclairage significatif sur l'ensemble du roman : Aragon inscrit ainsi sa propre production dans une série, la littérature « engagée » au service de la politique et de l'histoire.

Qu'un jeune militant communiste soit capable de citer des vers de Hugo correspond, d'autre part, à une réalité historique. Hugo fut ce poète rencontré « *debout et chantant* » au début des années quarante (*L'OP 2* , t. IV, p. 1171), par un peuple voué « *au culte secret de* [ses] *vers* ». Il fut le « *ciment de l'unité nationale* » : « *Nous avions les mots du poète pour réveiller* ceux qui dorment » déclarait Aragon en 1952, avant de citer, une nouvelle fois, la « *strophe essentielle* » insérée dans *Les Communistes*[21]. Ainsi, la lecture de cet étudiant fictif répercute-t-elle celle des premiers résistants réels qui trouvèrent dans Hugo une parole « *pour chaque épisode brûlant* » (*ibid.*). Elle est l'emblème d'une poésie faite "pour tous", sinon par tous, relevant de la tradition nationale de la rime et des formes fixes à laquelle Aragon avait insufflé un nouvel élan.

Après-guerre aussi, Hugo continuait à participer à l'horizon d'attente littéraire des militants communistes. Il était une des lectures favorites des dirigeants communistes qui avaient occupé des postes-clés entre 1934 et 1939, (c'est-à-dire la génération des Thorez, Frachon ou Waldeck-Rochet). Une étude comparée des différentes autobiographies de ces dirigeants montre la

---

[20]. On mentionnera notamment « Richard II Quarante » (« *Tendre Paris de ma jeunesse…* »), *Les Yeux d'Elsa* (1942) (le fameux poème « Plus belle que les larmes »), *En français dans le texte* (1943) (« Absent de Paris »), ou« Paris » dans *La Diane française* (1944).

[21]. Conférence donnée à la Mutualité en 1952 : « Hugo vivant ». Il n'est pas fantaisiste d'imaginer qu'Aragon aurait fait de ce personnage un étudiant actif dans la manifestation du onze novembre 1940, car en 1952, c'est à l'aide de vers de Hugo qu'Aragon qualifie la jeunesse des écoles de ce temps-là : « *Vous êtes les enfants des belliqueux lycées !* » (*L'OP 2*, t. IV, p. 1172).

prédilection de ces hommes pour l'écrivain[22]. Maurice Thorez aimait « *en lui, le caractère national* […] *l'homme de lumière, le poète du progrès. Les lecteurs de* Fils du peuple *connaissent la place qu'occupent* Les Misérables *dans la formation intellectuelle de Maurice* » (*L'Homme communiste II*, p. 252). Ainsi, au niveau référentiel, les lectures de Pastorelli font pendant aux lectures réelles – avouées – des communistes de cette génération et à celles de leur principal représentant.

4. La citation tronquée des gens bien élevés

Dans bien des cas, la narrativisation des citations tend à les présenter comme les marques d'une pratique culturelle spécifique : la conversation mondaine. Les multiples personnages de bourgeois, d'aristocrates, de diplomates, écrivains ou banquiers, membre « *des deux cents familles, suivant le dada un peu périmé du Président Daladier* » (IV, p. 75), tous de culture bourgeoise se rencontrent à plusieurs reprises dans des soirées, la réception donnée par la baronne Heckert dans son hôtel de Chaillot (tome II, chapitre X), celle offerte par les Cautèle dans leur villa de Maisons-Laffitte (tome II, chapitre XIII) ou encore la soirée à Louveciennes chez Wisner (tome IV, chapitre IV).

La caractérisation répétitive de ces soirées (« *Cécile ! Mais c'est merveilleux* », « *Il faisait divinement bon dans le jardin* », II, p. 163 ; « *on est merveilleusement bien dans la villa de Maisons-Laffitte* », II, p. 220 ; « *une soirée charmante* », IV, p. 73) donne à penser qu'elles sont substituables les unes aux autres, que c'est finalement toujours le même scénario qui est reproduit.

Ces scènes, où se bouscule ce « *Tout Paris restreint* » qui surnomme familièrement "Lolotte" l'écrivain Charly Marin (II, p. 176), est le lieu privilégié du croisement des discours, du mélange et de l'imbrication des voix. La prise en charge des énoncés n'est pas toujours clairement définie, car il s'agit moins pour Aragon de "faire parler" tel ou tel personnage que de faire entendre une sorte de "rumeur" collective. La polyphonie s'exacerbe alors dans une sorte de jubilation. Lieux de l'interaction verbale, de l'intertextualité au sens large, les scènes du théâtre mondain sont aussi l'endroit où l'intertextualité restreinte - notamment littéraire - "travaille" le plus la représentation du réel.

Lors d'une de ces réunions mondaines, écoutons Visconti « *cancane*[r] » avec Daisy Wilson au sujet de différents personnages, réels ou fictifs, comme Louise Heckert ou le peintre Diego. Observant l'arrivée d'une comtesse, une « *petite femme de rien du tout* » (II, p. 169), la « *Pompadour* », en qui le lecteur informé reconnaît la petite comtesse de Portes, maîtresse de Paul Rey-

[22]. Bernard Pudal, « Les dirigeants communistes : du "fils du peuple" à "l'instituteur des masses" *in Actes de la recherche en sciences sociales* n° 71-72, mars 1988, p. 46-70.

naud, Visconti commente ainsi son apparente complicité avec le prince italien R…, ambassadeur d'Italie :

> *– Ne faites pas l'enfant, Daisy : la Pompadour, c'est la politique. Je donnerais bien* dieci soldi… *qu'est-ce que ça chante, ces mots-là ?* Dieci soldi… Voilà mon âme… *ah oui, c'est du Tzara ! oui, je donnerais bien dix sous pour savoir ce qu'ils manigancent, ces deux-là, avec leurs airs de galanterie…*
>
> (II, p. 170 - E2, I, p. 240)

L'insertion d'un vers de Tzara dans la conversation, après des références à Balzac, témoigne une nouvelle fois de la très grande culture du député des Pyrénées-Orientales. Rien n'est moins insignifiant qu'une citation, même avortée comme celle-ci, qui infiltre dans le texte citant des ensembles de représentations liés au texte dans lequel elle a été prélevée ; en l'occurrence ici, de « remarques », publié en 1918 dans les *Vingt-cinq poèmes* de Tzara[23]. Au niveau le plus immédiat, "dieci soldi" réitère le sème "italianité" présent dans le "Duce", "Venise", "l'Ambassade d'Italie", mentionnés dans la conversation. Romain Visconti lui-même doit probablement ses nom et prénom à la séduction qu'exerce sur lui l'Italie fasciste[24]. Au plan des réseaux de sens qui se glissent subrepticement dans le texte d'Aragon par l'alchimie de la citation, il y a, essentielles me semble-t-il, l'isotopie de la prostitution (« *danse obscène* », « *pourboire* », « *dieci soldi / voilà mon âme* », « *œil de souteneur* ») et celle de la duplicité féminine (« *femme étrange à double masque* » « *la mère* » « *reine sage-femme* »). Elles viennent enrichir obliquement la représentation de la rencontre entre le Prince et la Comtesse, sans qu'elles aient été énoncées par le personnage ou le narrateur ; dans ce même chapitre, le lecteur assistera d'ailleurs à la conclusion d'un énigmatique accord entre ces deux personnages historiques.

Luc Fresnoy, l'auteur fictif de *Mélusine d'Auteuil* et de *Les Enfances Lusignan*, titres où l'on lit une allusion à des thèmes chers à la poésie aragonienne de la Résistance[25], représente cette catégorie d'hommes de culture qui

---

[23]. Aragon a consacré un court article à ce recueil dans *Littérature* n° 1, mars 1919, p. 22. Dans une note du 22 décembre 1922, jointe au manuscrit des *Vingt-cinq poèmes* (fonds Jacques Doucet), Aragon veut « *témoigner du plus grand trauma poétique que j'aie reçu de ma vie, finalement, car aussi bien Rimbaud, Lautréamont, Nouveau, je ne les ai pris à ma grande honte, que pour de grands poètes, dès l'instant que je leur fus présenté* […] *C'étaient tout d'abord des statues* », tandis qu'il aborda Tzara sans ces préjugés ; ses poèmes prirent aussitôt pour lui « *la valeur d'une déclaration de guerre* ». Tzara, *Œuvres complètes* tome 1, Flammarion, 1975, p. 642.

[24]. Jean-Claude Weill, « La Cage-écriture ou la cueillette des trèfles à quatre » *in RCAET* n° 1, 1988, p. 163.

[25]. Voir ces deux vers de *La Diane française* : « *Mille Lusignans faubouriens sans Mélusines* […épient…] *La respiration voisine des usines* » (« Lyon les Mystères »).

sertissent leur conversation de références littéraires, car tout leur évoque une lecture ancienne ; Aragon lui prête sa propre culture encyclopédique.

À Ambroise Berdoulat qui remarquait : « *Le drame de chacun s'enfonce dans le drame de tous, s'y perd, ou il éclate, et alors quel scandale chez les bien pensants !* », Fresnoy déclare : « *Vous faites du Bernanos…* » (II, p. 239). Ce nom ne surgit point au hasard : il est celui d'un écrivain qui fut proche compagnon de Maurras, autre référence de Berdoulat et semble avoir rebondi sur la mention des « *bien pensants* » : Bernanos fut l'auteur polémique de *La Grande peur des bien pensants* qui connut un vif succès lors de sa parution en 1931, tandis qu'en 1939, il faisait publier clandestinement en Europe, *Scandale de la vérité*, qui, prenait violemment à partie Charles Maurras. L'expression « *scandale chez les bien pensants* » fusionne fortuitement ces deux titres et justifie la référence à l'écrivain catholique, plus que le contenu de son discours.

Des citations d'apparat nimbent les conversations mondaines de prestigieuses références. Celles de Luc Fresnoy sont multiples et inachevées :

> *La conversation se particularise de voisin à voisin. Les convives sont un peu comme ces roses où meurent des flammes… il y a un vers d'Apollinaire… et puis pour la saison c'est d'Aubigné :* Une rose d'automne est plus qu'une autre… *Le propre des citations entre gens bien élevés est de ne jamais s'achever. Il y a une touche d'ironie dans la voix de Cécile qui le fait observer à Luc. Mais, lui, que rien ne désempare : « Ça fait Debussy, vous savez… » il fredonne sans la finir non plus une phrase de… Mais qu'est-ce-que c'est ?* La Terrasse des audiences… *voyons…* du clair de lune…
>
> *Cécile le trouve bien affecté, sans doute, Luc* […] *Pas besoin d'écouter exactement ce qu'il dit : c'est plein de littérature, d'allusions… il suffit de le suivre…*
>
> (II, p. 224 - E2, I, p. 275)

Parmi ces bribes citationnelles, ces vers inachevés, le lecteur reconnaît un célèbre vers des *Tragiques*[26] d'Agrippa d'Aubigné, écho aux lectures d'Armand Barbentane.

L'allusion à Apollinaire peut renvoyer à plusieurs poèmes, qui semblent ici se télescoper : les images de roses, de mort et de flammes/femmes parcourent *Alcools* ou *Calligrammes*[27]. Mais, plus précisément, les

---

[26]. *Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise :*
Vous avez esjouï l'automne de l'Eglise

« Les Feux », vers 1233-1234.

[27]. Par exemple, ces vers de « La jolie Rousse » dans *Calligrammes :*

Ses cheveux sont d'or on dirait
Un bel éclair qui durerait
Ou ces FLAMMES *qui se pavanent*
Dans les ROSES*-thé qui se* FANENT

correspondances que Luc Fresnoy établit entre poètes sont celles qu'Aragon développait dans un article des *Lettres Françaises* du 7 octobre 1948. Il y affirmait que la nature de la poésie est d'être « *incomparable* », qu'il est sot de « *chercher à savoir où il y a plus de poésie, dans d'Aubigné :* Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise : Vous avez parfumé l'automne de l'église[28] *ou dans son reflet apollinarien :* Les obus miaulaient un amour à mourir / Un amour qui se meurt est plus doux que les autres ».

Ainsi, la phrase « *il y a un vers d'Apollinaire* » concerne un souvenir de lecture propre à l'écrivain et dont il gratifie son personnage. D'ailleurs, l'attribution des quatre premières phrases citées est délicate ; est-ce le narrateur qui s'y exprime ou s'agit-il du discours relaté de Luc Fresnoy ?

Quant à *La Terrasse des audiences du clair de Lune*, il ne s'agit pas d'un vers mais du titre d'un des *Préludes* pour piano les plus achevés de Debussy[29].

L'inachèvement des citations de Fresnoy prend sens par opposition avec l'amour de Cécile pour les œuvres complètes (Balzac ou Rimbaud). De fait, la citation est réduite, dans la bouche de Luc Fresnoy, à n'être qu'une sorte de "décoration" du discours, et le mélange des allusions (Apollinaire, Debussy, d'Aubigné…), comme la troncation du vers confirme la mutilation : tout se dissout dans une sorte de profond ronronnement de la parole, effet produit notamment par les points de suspension qui semblent imiter une parole antérieurement prononcée, ses soupirs et ses hésitations.

L'ironie de Cécile à l'égard de cette pratique est celle d'une amoureuse authentique de la poésie et de la littérature, vers qui convergent indéniablement la sympathie du lecteur et celle de l'auteur. Il ne s'agit pas d'une poésie coupée du monde, mais d'une poésie vivante qui aide à l'interpréter.

5. La poésie en guerre : Saint-John Perse et Rimbaud

On retrouve Luc Fresnoy dans le tome V, rendant visite à Benjamin Crémieux[30] au Quai d'Orsay, le 16 mai 1940, tandis que sur l'ordre d'Alexis

---

Ou celui-ci, dans « La chanson du Mal-aimé : Les Sept épées » : « *Une femme une rose morte* ».

[28]. Manifestement, les deux vers sont cités de mémoire par Aragon ; or, la mémoire travaille et distord le matériau verbal.

[29]. Composé en 1912, il fait partie de la deuxième série de douze préludes écrits entre 1909 et 1913.

[30]. Personnage réel, Benjamin Crémieux (1888-1944), éminent italianisant, traducteur de Pirandello, fit partie du comité de lecture de la *NRF* dans les années 30. Antifasciste convaincu, sympathisant de gauche, il entra dans la Résistance, fut déporté et mourut à Buchenwald en avril 1944. Il avait protesté en mai 1942, auprès du gouvernement de Vichy contre « *la tentative d'isoler moralement les Français*

Léger brûlent les archives du ministère :

> « *Tu te souviens, Luc… dit Crémieux, le tutoyant pour la première fois de la vie… de ce passage dans* Anabase, *comment est-ce ? je ne me rappelle plus exactement les mots : dans le vent qui agite du linge noir à sécher sur une corde… tu te souviens ? et la lessive…* part comme un prêtre mis en pièce…»
>
> *Il faisait un geste de la main, mimant ce départ. Devant eux, parallèlement, une bouffée d'air chaud enlevait les feuillets noircis de la lessive de M. Alexis Léger, Secrétaire Général du Quai d'Orsay…*
>
> (V, p. 267 - E2, II, p. 314)

Le souvenir de Benjamin Crémieux est très approximatif, seule la citation en italique dans le texte d'Aragon est exacte ; l'image du « *vent qui agite du linge noir à sécher sur une corde* » croise plusieurs réseaux sémantiques tressés dans le deuxième poème d'*Anabase* (*Œuvre poétique*, 1953, p. 154) : l'image du vent (« *Le vent se lève. Vent de mer* ») et celle de la lessive (« *lessive des Grands* » - « *robe de la Reine* » - « *robe de sa fille* »). Le linge de Saint-John Perse n'est pas "noir", ainsi que le dit Crémieux, même si le "prêtre" connote cette couleur (par sa soutane)… une autre couleur sacerdotale figure dans le poème : « *il vient de ce côté du monde, un grand mal* VIOLET *sur les eaux* ».

Ainsi, c'est l'autodafé des archives dans notre roman qui noircit « *la lessive des Grands* » d'*Anabase*, quoiqu'on puisse voir une autre motivation à la citation, puisqu'il est question, dans le poème de Saint-John Perse d'un homme qui a « *BRÛLÉ pour une femme et pour sa fille* ». Mais la citation annonce aussi la mort de l'abbé Blomet, sapeur de deuxième classe, "prêtre mis en pièce" dans des souffrances qui « *dépassent tout ce que l'homme peut imaginer dans l'horreur* » (V**, p. 253), comme l'a justement souligné Claude Prévost (1991, p. 60).

La valeur d'hommage que revêt ici la citation de Saint-John Perse est confirmée par les déclarations d'Aragon à Francis Crémieux : « *je considère comme le plus grand poète vivant Saint-John Perse* » (*Entretiens avec Francis Crémieux*, p. 122). Elle réhabilite sur le plan poétique, un homme, des activités diplomatiques et politiques[31] duquel il est parfois question en termes fort critiques dans le roman (voir tome I, p. 244)[32].

---

d'ascendance israélite de la communauté nationale » (A. Eustis, *Marcel Arland, Benjamin Crémieux, Ramon Fernandez* cité par Jurt, 1980, p. 406).

[31]. Alexis Léger était alors secrétaire général des affaires étrangères.

[32]. Dans ce passage Alexis Léger est également désigné comme « *le poète d'*Anabase » ; c'est lui qui aurait expliqué au ministre, ami de Watrin, qu'on n'avait jamais cherché à s'entendre avec les Russes et que, plus grave, des militaires furent chargés de négocier à Moscou « *pour que lorsqu'on romprait, quand les Russes rompraient, l'affront soit plus grand* » (I, p. 245). Et le ministre de formuler le grief essentiel qui fut notamment celui d'Aragon en août 1939 (voir sa rubrique « Un jour du Monde » dans *Ce Soir*) : « *Alors, je lui ai dit : Léger, dites donc, c'est dans cet*

Le rimbaldisme comme idéologie est sévèrement jugé nous l'avons vu, mais la poésie de Rimbaud, rendue aux circonstances historiques, est, elle, réactualisée par le texte d'Aragon ; dans le tome IV, au deuxième jour de l'éclatement de la guerre, Jean se souvient d'un vers de Rimbaud, alors qu'il se trouve dans un village de Belgique abandonné par ses habitants terrorisés. De multiples idées se pressent, désordonnées, dans la tête du jeune homme qui attend le sommeil sous le toit de l'école du village :

> *Cette panique dans ce village… ce n'est plus le Hainaut ici… tout à l'heure l'instituteur a dit qu'on était dans la province de Namur… le fourgon qui venait de Bruxelles… mon Dieu ! je voudrais croire encore, comme ces femmes qui emportent leur crucifix… Qu'est-ce qu'il a voulu dire, Blanchard, de quel livre est-ce qu'il parlait ? Cécile m'a donné à lire Rimbaud… Je me souviens d'une phrase :* lorsque l'idée du Déluge se fut rassise… *eh bien, à l'heure qu'il est, l'idée du Déluge…*
>
> (IV, p. 331 - E2, II, p. 127)

Cette proposition, tirée d'« Après le déluge » est ici citée approximativement[33]. Elle prend une dimension nouvelle au milieu de la tragédie nationale. Ce qui est brandi ici, face au cataclysme de la guerre et à la défaite, c'est la puissance du chant et de la poésie. Ainsi, ce vers de Rimbaud, rejoint celui qu'Aurélien fait surgir de la bouche d'ombre de sa tranchée, ce vers de *Bérénice*, dès lors "chargé" du poids des "circonstances"[34]. Par là, ainsi que l'écrit Carine Trévisan, Aragon montre « *comment les circonstances permettent une appréhension nouvelle des textes* » (Trévisan, 1991, p. 205). La poésie n'est pas momifiée par le temps qui passe, d'où les distorsions du subordonnant initial qui signale le travail vivant de la mémoire, chaque époque lui restitue sa valeur de combat initiale en la confrontant aux événements et aux drames historiques.

En outre, Aragon unit, de façon significative, ce livre, symbole de la rencontre et de l'amour, et la "bible" de l'action communiste, le livre de Blanchard, *Histoire du Parti Communiste bolchevique de l'URSS*, sur quoi Jean s'interroge. Se trouvent alors tressés, à travers les lectures fictives, les deux grands "thèmes" du roman : amour et politique. Enfin, l'une des lectures possibles du texte de Rimbaud identifie le "déluge" à la Commune de Paris, récemment écrasée ; ainsi se trouve de nouveau glissée clandestinement dans

---

esprit-là qu'on a engagé les pourparlers ? ». Il s'agit ici de la réécriture d'une discussion (réelle) avec Léger, qu'Aragon relate dans *L'Homme communiste II*, p. 296 : « *M. Alexis Léger m'avait déclaré qu'il n'avait jamais cru à l'alliance russe, et avait tout fait pour en rendre l'échec plus éclatant* ».

[33]. En effet, on lit chez Rimbaud *Aussitôt que l'idée du Déluge se fut rassise* et non *lorsque…*

[34]. « *Je demeurai longtemps errant dans Césarée* ». Voir l'analyse de Carine Trévisan dans *RCAET* n° 3, 1991.

le texte une autre allusion à cette référence historique majeure.

On voit ici comment par le biais d'une simple citation, se nouent étroitement plusieurs réseaux essentiels du texte.

6. Le souvenir : Barrès, Parsifal/Perceval et la littérature courtoise

C'est en narrativisant le souvenir d'un personnage (Maître Watrin) qu'Aragon rend hommage, dans le tome IV, à l'écrivain dont il n'a jamais renié l'influence : Maurice Barrès. La scène se déroule le jour du procès des députés communistes en mars 1940, le Vendredi saint :

> *Watrin pense à cette page de* Parsifal, *« L'Enchantement du Vendredi-Saint », dont Barrès parle longuement quelque part, et au long regard qu'à ce moment de l'opéra wagnérien la magicienne Kundry jette sur la prairie… sur le printemps qui commence. Kundry qui séduit le jeune héros, lui révélant la mort de sa mère à l'instant où elle le prend dans ses bras. Pourquoi, dans la tête de Thomas Watrin, Kundry aujourd'hui ressemble-t-elle à s'y méprendre à M. Paul Reynaud ? La prairie devant lui cet après-midi sera le tapis des têtes dans l'hémicycle du Palais-Bourbon. Les grandes orgues du Golgotha jouent cependant dans les églises, le voile du temple éclatera-t-il en deux parts au milieu du discours présidentiel ?*
>
> (IV, p. 118 - E2, I, p. 680)[35]

Un chapitre entier de l'essai de Barrès – qui admirait beaucoup Wagner – , *Du sang de la volupté et de la mort* (1894), est consacré au « *Regard sur la prairie* » : celui de la magicienne repentante Kundry qui vient d'être baptisée par Parsifal, roi du Graal. Elle se met à contempler la prairie de simples fleurs sauvages qui s'étend à ses pieds, image pour Barrès de la « *table rase des philosophes* », qui seule permet au « *bel être humain primitif* » de s'épanouir selon les règles de l'instinct (Barrès, 1921, p. 297).

L'allusion au Vendredi saint est un élément dans la construction de l'isotopie religieuse développée tout au long du chapitre, comme Suzanne Ravis l'a souligné dans sa thèse (1991, pp 135-137) : le procès des 44 "Justes", ces députés communistes qui ont refusé de renier leur parti, est étroitement assimilé à la passion christique. D'ailleurs, l'indication « *Le premier jour du printemps et le Vendredi-Saint* » est répétée deux fois dans le texte (première version), tandis qu'un texte publié par le cardinal Verdier, cité page 118, insiste : « *Nous vivons tous un véritable Vendredi-Saint… Mais regardons*

[35]. Dans E2, ce passage a été remanié : « *Pour Thomas Watrin aujourd'hui, Kundry, c'est M. Paul Reynaud : la prairie devant lui cet après-midi sera le tapis des têtes dans l'hémicycle du Palais-Bourbon. Le voile du temple éclatera-t-il en deux parts au milieu du discours présidentiel ?* » (I, p. 680).

notre calvaire… c'est un monde régénéré que nous voulons créer[36]…». Par une sorte de leitmotiv, les mots "printemps" et "vendredi saint", associés ou disjoints, reviennent chacun sept fois dans les cinq pages constituant la première partie du chapitre VI. Dans un premier temps, la référence au texte de Barrès a donc pour fonction de renforcer le couplage du calendrier saisonnier et du calendrier liturgique : au cœur de ce chapitre, c'est le seul lieu où ces deux calendriers ne s'opposent pas, mais au contraire se complètent l'un l'autre.

Par ailleurs, ce passage, qui fait du nouveau chef de gouvernement Paul Reynaud, remplaçant Daladier depuis le 20 mars 40, un homologue de la magicienne Kundry, appelle des concrétisations sémantiques supplémentaires. Dans le *Parsifal* de Wagner, Kundry, envoûtée par Klingsor, a charge de séduire Parsifal ; elle y réussit presque, en lui parlant de sa mère, morte pendant son absence. Figure de la trahison, elle est d'un autre côté une figure de la rédemption, puisqu'elle obtient la grâce par son repentir et son humilité : elle essuie de ses cheveux les pieds de Parsifal lavés dans l'eau de la fontaine. Indirectement l'ambivalence de Kundry rejaillit sur Paul Reynaud, homme politique pour lequel Aragon a toujours montré une sorte de sympathie, sans doute parce qu'il fut le moins défaitiste de la classe politique au pouvoir en 1940, et qu'il était avant cela, favorable à une alliance « *que tout imposait* » avec l'URSS[37].

Mais Parsifal renvoie aussi aux préoccupations d'Aragon pendant la guerre. Dans « La leçon de Ribérac ou l'Europe française » notamment, paru en appendice des *Yeux d'Elsa* en 1942, essai littéraire et historique sur l'émergence de la morale courtoise au XIIe siècle, Aragon évoque longuement Chrétien de Troyes, « *notre premier poète national* », et son ultime personnage : Perceval, point d'aboutissement et « *perfectionnement de cette morale courtoise qui devait gagner l'Europe à la France* » (*Les Yeux d'Elsa,* p. 134). Signe de la grandeur française, loin de cette « *morale de midinettes* » dénoncée par Henri de Montherlant, Perceval préfigure les héros français modernes, qu'Aragon peut de la sorte saluer sans détour. Les principes de la "contrebande" poétique sont clairement exprimés dans ce texte paru pour la première fois dans *Fontaine* en juin 1941 : « *Sans doute de cet héroïsme d'aujourd'hui, de cette fidélité profonde, y a-t-il des milliers d'exemples vivants qui me dispenseraient de Perceval ou de Tristan. Mais en peut-on parler aujourd'hui ? Assurément pas. C'est eux que je salue en Perceval, le Chevalier vermeil* » (*Les Yeux d'Elsa*, p. 138). Aragon rappelle que Perceval,

---

[36]. Passage qui sera supprimé dans E2, peut-être parce qu'il insistait trop sur le parallèle entre le procès de mars 1940 et le calvaire du Christ.

[37]. Dans son essai publié en 1947 chez Flammarion : *La France a sauvé l'Europe*, Paul Reynaud voit justement dans le fait que la France n'ait pas réussi à s'allier avec l'URSS une des causes du déclenchement de la guerre.

dans son enfance, avait été tenu éloigné du métier des armes qui avait tué son père :

> *Mais ennemi de la force brutale, de la violence qui opprime,* [Chrétien] *nous donne le premier dans l'histoire la leçon de Perceval, et, paraphrasant à peu près une formule moderne, je la résumerai dans ces mots :* Un homme qui ne s'exerce pas au maniement des armes est indigne de vivre, *que l'histoire a sévèrement confirmés.*
>
> *Le Perceval de Chrétien est par plusieurs points différent du Parsifal de Richard Wagner (quand ce ne serait que pour ce qu'il aime embrasser les demoiselles). Il est le chevalier errant qui protège les femmes, les faibles. Il n'est pas cette dernière expression de l'individualisme où Wagner et Nietzsche se rejoignent et qui donne à Maurice Barrès, l'homme du* Culte du Moi, *l'occasion d'une de ses plus belles rêveries (*Le regard sur la prairie *dans* Du sang, de la volupté et de la mort[38]*). Perceval est le porteur de vérité, le justicier. Il est l'incarnation la plus haute du Français, tel qu'on voudrait qu'il soit, tel qu'il est quand il est digne de ce nom.*
>
> (*Les Yeux d'Elsa*, p. 135)

L'allusion à *Parsifal* dans *Les Communistes* renoue donc, à travers Wagner et Barrès, avec un des thèmes centraux de la poésie d'Aragon pendant la Résistance : le héros français issu de la tradition courtoise.

D'autres échos au thème chevaleresque parsèment le roman, dès le prologue avec l'allusion à un célèbre professeur madrilène (le professeur V.), auteur d'un « *bouquin sur l'étymologie arabe des noms propres dans* La Chanson de Roland » (I, p. 14 -E2, I, p. 10). Ailleurs, c'est Cormeilles, professeur lui aussi, qui souligne la naissance, dans le pays de Bordeaux, des fées, d'Huon de Bordeaux et du chevalier Aubéron « *devenu le nain vert Obéron quand on a eu transplanté en Rhénanie le plant bordelais… en plein moyen-âge… tout ça, c'est français* » (V, p. 37). On retrouve là l'esprit de « La Leçon », où Aragon rappelait que c'est un *Français*, Chrétien de Troyes, qui avait inventé Perceval, ce personnage si largement repris ensuite dans toute l'Europe.

Dans le tome IV, Parturier, jeune pharmacien-auxiliaire, d'éducation catholique, commandant l'unité de Jean de Moncey et de Raoul Blanchard, évoque directement deux personnages de l'auteur médiéval dans des lettres à sa fiancée :

> *il lui parle du paysage noir des mines, des soldats là-dedans, les grands cavaliers qui semblent ici faire la veille du Saint-Graal, et*

[38]. Preuve de la fidélité d'Aragon à ce texte de Maurice Barrès, il le mentionnera beaucoup plus tard dans *Le Fou d'Elsa*, p. 13.

> *ressemblent aux personnages des romans de chevalerie que Solange aime tant.*
>
> (IV, p. 296 - E2, II, p. 103)

> *Parturier, dans la voiture arrière, pensait à Solange, à sa lettre à Solange. Lui parviendrait-elle ? Ce décor semblait fait pour les romans qu'elle aimait… J'imagine la Reine Guenièvre entrant dans cette grande église, et Lancelot arrive sur son cheval… Des motards de liaison, revenant de l'avant, les croisèrent, pétaradant. Il ne faut pas se tromper à la sortie : on tourne à droite… Par Jérusalem… oui, Jérusalem.*
>
> (IV, p. 317 - E2, II, p. 117)

Quels héros modernes, peuvent faire pendant, en 1940, aux chevaliers de la tradition courtoise et de la chanson de geste ? La réponse donnée par le texte est beaucoup moins manichéenne que l'on pourrait s'y attendre, car s'ils sont souvent communistes, ils peuvent également, comme le lieutenant de Versigny avoir dans une poche une photo de S.A.R. la Comtesse de Paris (V, p. 73) :

> *La sueur qui coule sur Versigny, l'odeur du cuir, la mentonnière du casque… Le lieutenant se rappelle* LES HISTOIRES DU MOYEN-ÂGE, LES CHEVALIERS BARDÉS DE FER, *qui sortaient de leurs cuirasses, couverts de rouille héroïque, et les jeunes filles les lavaient dans les châteaux.*
>
> (V, p. 68 - E2, II, p. 171)

Quant aux héros communistes, l'inachèvement du roman laisse seulement imaginer ce qu'il allait advenir de Raoul Blanchard, François Lebecq ou Marguerite Corvisart.

Certaines figures légendaires apparaissent pourtant, tel Charles Debarge[39], à la fin du tome V**, héros de la Résistance communiste et dont le personnage fictif d'Étienne Decker constitue la doublure. La destinée des deux hommes se croise jusqu'au point où Étienne Decker, personnage fictif, cède la place à Debarge, dans un procédé de chassés-croisés récurrent dans *Les Communistes* (voir Weill, 1989). Ancien d'Espagne, animé par un antifascisme viscéral, Charles Debarge, aux côtés de Julien Hapiot, fut à l'origine de la lutte armée menée au pays des mines dès l'été 1941, mais préparée de longue date, par l'accumulation d'armes à partir de juin 1940. Chef des FTP du Nord-Pas-de-Calais, il mourut au combat le 23 septembre 1942. Dans les années 50, il était incontestablement l'emblème et le garant, pour le "parti des fusillés", de son action pendant la Résistance, donc d'une légitimité nationale chèrement acquise.

---

[39]. Dont Aragon contribua lui-même à forger la légende, voir *L'Homme communiste*, p. 46 et suivantes, notamment : « *depuis les chansons de geste, il n'y a pas eu en France de personnages plus légendaires* » (p. 48).

Dans le chapitre XXIX, le mineur Charles Debarge songe à « *cet ancien abri effondré que les Anglais ont réparé* » où il pourrait entreposer la ronéo du parti, et à la fabrique de chicorée, où stocker des armes :

> *Il y a une phrase qui lui est bien restée dans la tête :* une classe qui ne s'exerce pas au maniement des armes est indigne de vivre. *Ce trente-et-un mai mil neuf cent quarante, le soir en rentrant chez lui, à côté de l'usine Kuhlmann, dans le pays des mines définitivement tombé aux mains des Allemands, des Nazis… c'est cette phrase de Lénine que se répète le camarade Charles Debarge.*
>
> (V**, p. 281 - E2, II, p. 529)

L'héroïsme de Debarge est ici posé comme inséparable de sa connaissance des classiques du communisme : la phrase de Lénine est moteur et mobile de son action ; c'est en l'appliquant dans les faits que Charles Debarge devint un héros. Elle est ici dûment attribuée alors qu'elle ne l'était pas dans « La leçon de Ribérac » : le nom de Lénine n'aurait certainement pas passé la barrière de la censure en 1941… sans compter qu'Aragon aurait ainsi couru le risque d'être emprisonné. Mais la propagation de cette phrase dans le répertoire textuel de l'époque, notamment le répertoire communiste[40], avait alors permis que les "initiés" en reconnaissent immédiatement l'auteur[41] introduit en "contrebande" avec une belle audace.

De toute évidence, la citation de cette phrase de Lénine établit un pont textuel entre Debarge, héros des temps modernes[42] et Perceval, le chevalier rouge. Couplée aux autres références à la chanson de geste, elle démontre qu'Aragon a voulu donner avec ses *Communistes* un équivalent narratif de sa poésie des années de guerre[43], parenté observée par Madeleine André dans *Femmes françaises :* « *J'aimerais intercaler entre les pages des* Communistes *quelques feuillets du* Crève-Cœur. *À la lumière du roman, bien*

---

[40]. Preuve de cette diffusion, dans « Écrit pour une réunion de quartier », Aragon note : « *on sait que tout en croyant en la vertu des armes, à la nécessité pour une nation de s'exercer au maniement des armes, les communistes font tout pour empêcher qu'une guerre éclate* » (*L'Homme communiste*, p. 26).

[41]. Et, de fait, Drieu La Rochelle qui épingla « La leçon de Ribérac » dans *L'Émancipation nationale* d'octobre 1941, n'en identifia pas l'auteur, ce qui eût pu apporter une belle confirmation à son propos (voir le passage de son article cité dans Daix, 1975, p. 317 et le témoignage de celui-ci sur le déchiffrement de la contrebande aragonienne de « La leçon »).

[42]. Dans *L'Homme communiste* tome I, Aragon en parle comme d'« *un Du Guesclin, un Vercingétorix* » (p. 47).

[43]. On songe à d'autres allusions ; par exemple, le fait que la mère de Marguerite Corvisart relise « *pour la centième fois de sa vie* » le roman d'Alexandre Dumas *Vingt ans après* (II, p. 88) ne peut que nous renvoyer au poème portant le même titre dans *Le Crève-Cœur*.

des allusions du poème deviennent transparentes[44]»… et j'ajouterais : réciproquement.

3. LITTÉRATURE POLITIQUE : LES TEXTES JUGÉS

En tant que roman à thèse, *Les Communistes* est porteur d'un enseignement spécifique, qui se concrétise et se développe autour des commentaires sur des lectures fictives, lieu d'émergence privilégié du discours didactique.

1. L'évaluation négative

L'évaluation négative d'un texte littéraire ou d'un journal peut certes être l'objet de longs discours démonstratifs, mais elle peut s'accomplir obliquement dans des choix de narration, notamment la caractérisation des personnages qui en sont les lecteurs fictifs. Aragon, sur ce plan, n'évite pas toujours la caricature.

Ainsi, dans le tome II, Nicolas d'Aigrefeuille, jeune bourgeois fascisant, commente, alors qu'il est totalement ivre, le livre de Drieu La Rochelle sur Doriot[45]. L'arrivée du cinéaste fictif Roger Bresle, qui déclare travailler au Continental avec Drieu La Rochelle, le fait s'exclamer :

> *– Ah celui-là ! dit Nickie, c'est un pote. T'as lu son livre* Avec Doriot ? *Oh, comme il raconte du Chef ! Y a un passage.. quand le chef il sue… qu'il mouille sa liquette.*
>
> (II, p. 307 - E2, I, p. 329)

La condamnation du livre de Drieu par le scripteur n'est pas formulée dans un énoncé, mais se profile clairement dans le choix du personnage chargé d'en célébrer les vertus, ce «*mufle*» avec les femmes (II, p. 306 - p. 309) dont la goujaterie et la vulgarité éclatent dans tout le chapitre. Dans le

---

[44]. Roger Garaudy, lui, voit dans les poèmes du *Crève-Cœur*, «*des illuminations lyriques d'un fragment de l'épopée*» et donne quelques exemples précis (1961, p. 397).

[45]. Frédéric Grover, pourtant très indulgent avec lui, reconnaît que le Drieu journaliste d'*Avec Doriot* (1937) est mauvais : «*Il est affligeant de voir l'Européen faire place au Français étroit, l'intellectuel libéral au bourgeois antisémite* […] *Bien que la mystique du chef soit essentielle au succès d'un mouvement fasciste, Drieu ne parvient à faire de Doriot, ce "grand frère herculéen", ni un personnage mythique, ni un héros familier. Il y a quelque chose de faux, de forcé, d'un peu niais même, dans l'exaltation de ce chef qui "est grand, gros et fort", qui "sue beaucoup", qui "a des lunettes, ce qui est bien regrettable"*» (*Drieu La Rochelle*, Gallimard, 1962, p. 98).

tome I, il était déjà décrit comme un garçon « *courtaud, vulgaire* » (I, p. 200), « *étonnament poilu* », avec un « *air vicieux* » (I, p. 61) et semblait très bien connaître Darquier de Pellepoix. Qu'en outre l'éloge soit le fait d'un ivrogne indécent (dont l'état est traduit grossièrement par les inflexions du discours direct : un « *communisse* », un « *fâchisse* », « *Bois havec moi, Jean, si t'es hun frère* » etc.) permet une condamnation sans appel du livre de Drieu.

Les tribulations du Populaire *(tome II)*

Les références au *Populaire*, organe du Parti socialiste, figurent surtout dans le tome II de la première édition (septembre à novembre 1939). La mobilisation qui contribua à la désorganisation du Parti Communiste, la dissolution de celui-ci et des organisations qui lui étaient affiliées (26 septembre 1939), la répression violente perpétrée contre les communistes par le gouvernement Daladier, le passage à la clandestinité de deux éminents dirigeants du Parti (Thorez et Duclos) début octobre 1939, l'envoi d'une lettre au président de la chambre par le "Groupe ouvrier et paysan" composé de députés communistes, tels sont succinctement, les points importants de l'histoire du PCF exploités par Aragon. Historiquement, le Parti Communiste connut alors de nombreuses défections, dues tant à la politique répressive menée par le gouvernement, qu'au tournant abordé en septembre par la direction du parti, qui remettait en cause des positions antérieures clairement antihitlériennes : ce deuxième aspect de la crise interne du PC, signalons-le, n'est pas du tout évoqué par Aragon.

Les socialistes, restés sur la réserve face à la vague anticommuniste qui s'abattait sur le parti, prirent leurs distances au moment de l'invasion de la Pologne par des deux armées conjuguées de Staline et d'Hitler (le 17 septembre 1939) : la brèche ainsi ouverte par le principal soutien des communistes en France fut exploitée aussitôt par le gouvernement Daladier qui promulgua le 26 septembre 1939 le décret de dissolution. L'amertume provoquée par les positions socialistes à partir de cette époque (comme le terrible décret Sérol – nom du ministre socialiste qui le promulgua – du 10 avril 1940, qui punissait de mort toute personne se livrant à des activités communistes), renforcée par le souvenir de la non-intervention du gouvernement de Léon Blum en Espagne en 1936, explique une série de réflexions désobligeantes à l'égard du parti socialiste et surtout de son organe de presse *Le Populaire*. Pour la plupart, elles seront gommées ou atténuées au cours de la campagne de réécriture du roman, ainsi que l'a montré Maryse Vassevière[46].

Dans le roman, le traitement de l'intertexte journalistique s'opère de façon totalement différente selon le type de journal mis en cause, « *journal-tri-*

[46]. « La Réécriture des *Communistes* d'Aragon » *in Littérature* n° 4 *: Sémantique de l'œuvre littéraire*, décembre 1971.

bune », journal d'opinions, ou « *miroir d'événements*[47] », journal d'informations. *Le Populaire* ou *Gringoire* sont à rattacher au premier type, le "journal-tribune", qui présente des opinions politiquement orientées sur les événements et des points de vue sur l'actualité. Le "miroir d'événements" propose, de façon relativement neutre (s'il en est), des informations dont l'appréciation est laissée au jugement du lecteur. *Paris-Soir* par exemple, entre dans cette catégorie. Dans le roman, cette ligne de partage se retrouve dans la façon de convoquer le journal dans le dialogue intertextuel : le journal-tribune y est toujours nommé et les signataires des articles incriminés sont cités – surtout s'il s'agit de personnages politiques aussi connus que Blum. Il possède un titre fonctionnant – ou pouvant fonctionner – dans le roman comme un emblème, une sorte de résumé des voix qui s'y expriment ; associé à un personnage, il en donne la couleur, il l'étiquette. En revanche le miroir d'événements peut être anonyme, désigné comme c'est le cas pour *Paris-Soir* par la simple indication "le journal".

Les références au *Populaire* conservées en E2 sont les plus anodines et concernent moins un contenu que le fait précisément qu'il s'agisse d'un journal, élément de la vie quotidienne, par exemple cité pour ses annonces d'embauche (II, p. 90). Pourtant, les personnages qui y sont associés sont loin d'être les plus sympathiques du roman, tels les Lemerle ou ce conseiller municipal communiste de la banlieue parisienne, qui, dans le tome III, cherche à se faire « *pistonner* » par Armand Barbentane pour se « *tirer* » dans le civil. Autant que sa tentative d'échapper à la mobilisation, son langage en dit long sur ses qualités morales. Manifestement, ce militant, s'il n'a pas encore quitté le parti, est sur le point de le trahir ; en témoigne sa fonction de correspondant pour *Le Populaire*, qu'il renseigne sur la vie du régiment Avoine. La réaction de Barbentane, qui « *fait la grimace* » en prenant le journal, et ses propos intérieurs (« *Il n'aurait jamais fait ça, lui* », III, p. 187) dénoncent éloquemment le caractère suspect de cette collaboration.

Une remarque de l'académicien Berdoulat, inchangée en E2, peut *a priori* paraître insignifiante :

> *Je lisais l'autre jour dans le canard de l'estimable M. Blum, un article mirobolant :* Les escarpes seraient-ils assagis ?
>
> (II, p. 237 - E2, I, p. 284)

mais elle ne l'est pas autant qu'il y paraît au premier abord. L'article en question démontrait la disparition de la délinquance classique en temps de guerre. À travers l'ironie de Berdoulat (qui transparaît dans le choix de l'adjectif « *mirobolant* ») et son ton léger de badineur de salon, se fait jour le jugement d'Aragon sur les préoccupations un peu ridicules d'un quotidien un peu moins d'un mois après la déclaration de guerre. L'ironie d'Aragon se

[47]. Maurice Mouillaud et Jean-François Tétu, *Le Journal quotidien*, Lyon : Presses universitaires de Lyon, 1989, p. 129.

traduit ici dans le choix d'un article au lexique désuet (« *escarpes* »), en décalage avec la gravité de la situation. Et ce n'est pas flatter un journal de gauche que l'affubler de lecteurs aussi phraseurs et fats qu'Ambroise Berdoulat. Le voici, croqué en quelques lignes : « *cet homme assez guindé, qui devait avoir dans les cinquante-huit ans avec son haut faux-col, et son costume gris clair, ses cheveux encore un peu jaunes partagés par une raie au milieu, et rasés sur les oreilles, c'est Berdoulat, Ambroise Berdoulat, de l'Académie française* » (II, p. 228 - E2, I, p. 278).

Les autres lecteurs du *Populaire* dans la première version du roman, sont des communistes très attentifs au ton et au contenu des articles, tel l'instituteur Oustric commentant ainsi l'article de Blum « *L'atroce événement* », dans un passage supprimé de E2 :

> *… quel crocodile ! Et puis en douce, il leur disait aux copains : cette fois, allez-y, il faut baisser culotte… ou bien… c'est la dernière planche qu'on vous tend… aujourd'hui 18 septembre… vous retiendrez cette date-là.*
>
> (II, p. 120)

Cet article, paru au lendemain de l'invasion de la Pologne par les Russes, témoignait de la stupéfaction et du désaveu complet de Léon Blum. Le ton en était donné dès les premières lignes :

> *Le voile s'est déchiré. Hier matin, les troupes soviétiques ont franchi la frontière. L'armée polonaise combat à la fois contre l'armée hitlérienne et "l'armée rouge". L'explication était bien cette "logique du mal" qui conduit de faute en faute et de crime en crime*[48].

L'appel aux communistes y tenait une place importante et l'éditorial s'achevait sur ces mots :

> *La position communiste n'est pas tenable une heure de plus. Je m'adresse aux chefs communistes* […] *et je les adjure une fois encore* […] *C'est le dernier moment, c'est la dernière occasion pour faire le geste attendu depuis trois semaines. Ils ne peuvent plus avoir de doute : alors comment peuvent-ils avoir une hésitation ? Qu'ils parlent, qu'ils laissent échapper le cri formé dans leurs consciences. Qu'ils crient au pays que le pacte avec Moscou est rompu, que l'attentat de Staline les a déliés de leurs vœux, que tout cela est fini* […] *Mais qu'ils se hâtent ! Bientôt rien ne pourrait plus combler le fossé.*

Voilà ce qu'Oustric traduit par : « *Allez-y, il faut baisser culotte* ». L'idée de la « *dernière planche* » tendue est bien présente dans l'éditorial de Blum, quoique avec une autre formule (« *dernier moment* […] *dernière occasion* ») ;

---

48. *Le Populaire* du 18 septembre 1939, p. 1 (Éditorial).

quant à la remarque : « *vous retiendrez cette date-là* », elle semble être une invention d'Oustric-Aragon… si l'éditorial de Blum constitue bien un appel ardent aux communistes, il est exempt de ce ton prémonitoire et quelque peu menaçant de la phrase ajoutée.

Ce passage du tome II disparaîtra purement et simplement de E2 (I, p. 218)[49], ainsi que les déclarations de Michel Felzer à sa femme, supprimées, avec les personnages censés les prononcer dans E2 :

> *Je te conseille vivement la lecture du* Populaire. *On y voit au jour le jour le travail qu'ils font… dans un syndicat, dans l'autre… on traque les copains, on les force à s'exprimer… Tous les jours, Blum vient à la rescousse.*
>
> (II, p. 135)

En effet, à partir du 18 septembre 1939, tous les éditoriaux de Blum portèrent sur la question de l'attitude des communistes au lendemain de l'invasion de la Pologne. Celui du 19 septembre, intitulé « *Silence accablant* », déplorait leur mutisme :

> *Je vois dans le communiqué donné à la presse par la commission administrative de la CGT que ses membres ont préféré manquer à la séance, plutôt que se prononcer sur ce point vital, et cette absence m'inquiète autant que ce silence.*

Michel Felzer se donne pour tâche dans le roman de rétablir la vérité historique :

> *Ils font une réunion sans eux, y prennent une résolution du tonnerre… naturellement sans les signatures des autres… Blum signale que s'ils n'ont pas signé, c'est qu'ils ont préféré ne pas venir… un dénonciateur, quoi !*
>
> (II, p. 135)

La condamnation de l'invasion de la Pologne avait en effet été décidée par le bureau confédéral sans que les deux membres communistes du Bureau aient été convoqués :

> *Là-dessus, les copains, Frachon, tous protestent. Leur* Populaire, *qu'est-ce qu'il dit ? Qu'ils protestent contre Jouhaux et consorts… mais se refusent à dire un mot de l'invasion, l'invasion de la Pologne par les Soviets.*
>
> (II, p. 135)

Et Felzer de justifier l'invasion, en réalité une « *guerre de libération* », « *de ces parties de l'Ukraine et de la Russie blanche qu*[e…] *les Pans polonais*

---

[49]. Maryse Vassevière l'avait précisément donné en exemple dans son article de 1971.

avaient annexées il y a vingt ans » (II, p. 135). Est ici à l'œuvre une des fonctions de l'intertextualité, qui sollicitant un texte extérieur, le prend à parti et le dénigre, posant de cette façon, les bases d'un discours qui prétend rétablir une vérité historique. La démonstration que Michel Felzer fait à sa femme, c'est aussi au lecteur de 1949 qu'Aragon la prodigue, dans la certitude du bien-fondé de son point de vue sur l'histoire. Les arguments développés par les historiens communistes des années 50 étaient les mêmes que ceux de Felzer dans le roman : l'URSS, en envahissant la Pologne, « *n'outrepassait même pas les légitimes limites du véritable territoire soviétique. En effet, il ne faut pas oublier que la frontière soviéto-polonaise avait été imposée en 1921 au jeune État soviétique par le traité de Riga* […] *L'Armée rouge en 39 ne fit que revenir occuper les positions de la ligne Curzon* » (Bouvier-Gacon, 1953, p. 201).

Le 22 septembre 1939, l'éditorial de Blum : « *L'omni-obéissance* », condamnait les arguments de Marcel Cachin qui, par lettre, avait répondu au rédacteur en chef du *Populaire*. Dans le roman, Michel Felzer se lance dans une violente diatribe contre Léon Blum, l'homme de la non-intervention en Espagne, l'homme soumis au but de la City… comme si, de cette manière, il voulait venger Cachin et les communistes de l'affront subi dans les colonnes du *Populaire :*

> *Oui, l'omni-obéissance de Blum aux fins du capitalisme, ce qui le caractérise, c'est cette façon qu'il a de donner un joli nom aux vilaines choses, cette mystification des plus grossières démarches du capital international.*
>
> (II, p. 135)

Ainsi, la lecture du *Populaire* et son analyse par un personnage communiste, deviennent des prétextes à un règlement de compte politique. La dimension proprement polémique de la première version des *Communistes* apparaît ici dans toute sa vigueur.

À l'instar du couple Felzer, François et Martine Lebecq ont fréquemment des discussions sur la situation internationale. Au chapitre XIX du tome II, une apostrophe de François à sa femme : « *Eh bien tu l'as lu, ou tu ne l'as pas lu le* Populaire *de ce matin ? Eux c'est une autre chanson* » (p. 342, passage supprimé en E2, I, p. 350) a pour mission d'introduire le point de vue, très orthodoxe, de François Lebecq, et par conséquent, celui de son parti sur la neutralité de l'URSS.

C'est donc par réaction au *Populaire* que prend corps dans le roman la version communiste d'événements historiquement controversés. Les mentions du *Populaire*, souvent nommé sans être textuellement cité et sans références précises, permet de déployer la parole et l'argumentaire communistes, défini envers et contre lui. La relation métatextuelle entre le roman et l'organe du parti socialiste est ainsi un véritable tremplin pour la mise en valeur des analyses communistes de l'actualité d'avant-guerre.

En outre, les réflexions des personnages transposent sur le plan romanesque, avec une fine exactitude, l'attitude des communistes face à leurs anciens frères de 1936, devenus des ennemis en 1939 : démasquer l'ennemi socialiste, c'est d'une certaine façon resserrer les rangs idéologiques en réaffirmant l'identité communiste… l'on sait qu'il est plus difficile et douloureux de se démarquer de ce qui nous ressemble que de ce qui nous est totalement étranger.

La réécriture politique de 1966 est donc essentiellement marquée par la suppression de passages réglant des comptes politiques de manière trop voyante. On examinera toutefois un ajout significatif, dans le tome II, après une scène dans les vestiaires d'une usine ; une altercation vient d'opposer au socialiste Clodius Despierres, le communiste Raoul Blanchard qui assène : « *T'as pas besoin de venir nous crier ici les mensonges du* Popu *! - Je peux pas lire* L'Huma*, répliqua l'autre, elle a clamsé !* » (p. 217). Le mouvement de réécriture entre E1 et E2 ajoute ces réflexions autocritiques de Raoul : « *C'était bien le moment à lui* [Raoul] *de la ramener à parler du* Populaire *! Il s'en voulait. Personne ne le lui dirait. Mais il était impardonnable* » (E2, I, p. 119). L'anachronisme, dans la bouche d'un communiste en 1939, de cette autocritique qui serait en revanche tout à fait plausible chez un personnage communiste des années 60, signe définitivement, selon Maryse Vassevière (1971), le passage du texte à la fiction et au romanesque : Aragon rompt ainsi avec un certain réalisme qui refuse et la transposition temporelle d'un discours et les inexactitudes historiques.

Dans la première version, *Le Populaire* est moins présent comme journal – discours sur le monde, l'actualité – que comme symbole du parti socialiste, contre lequel s'élève, passionnée, la voix d'Aragon communiste. Dans la deuxième version de 1966, la réécriture manifeste le souci d'une autocritique fondée sur l'espoir de l'union de la gauche, c'est-à-dire avec l'ennemi d'hier : les socialistes[50]. Elle déplace aussi le réalisme vers une fidélité à l'époque de la réécriture.

Ainsi des motivations proprement politiques ont pu présider à l'écriture, comme à la réécriture du roman et la lecture fictive figure comme un lieu à haute densité politique et idéologique.

---

[50]. Un exemple de ce mécanisme de réécriture parmi tant d'autres, tiré du tome III, cette fois-ci (p. 97). La scène se déroule en novembre 1939, un vendredi :

> *Malgré les contretemps, Lebecq avait décidé que rien ne renverserait son optimisme. Pas même le brouillard avec quoi l'on excusait les incursions d'avions sur Paris [Pas même ce qu'on disait de la répression contre les copains ce matin-là, dans le Popu].*

Le passage figurant entre crochets carrés a été supprimé de E2, I, p. 419.

Raoul Blanchard et la campagne de Norvège (tome IV)

Aragon privilégie le lecteur communiste amené à s'exprimer sur les événements et donc à faire entendre la voix du Parti. Ainsi Raoul Blanchard, indéniablement le plus orthodoxe des personnages du roman, est-il fréquemment montré en situation de lecture du journal.

Dans le tome IV, il découvre avec stupeur que les alliés ont déclenché les opérations militaires norvégiennes d'avril 1940. Interpellant un comparse : « *Tu as lu le discours à Reynaud ?* », il se lance dans une longue démonstration, document à l'appui.

Le texte est alors serti de citations en italique, puisées dans un journal anonyme, probablement *Paris-Soir* du 10 et du 12 avril 1940 où le discours de Paul Reynaud avait été partiellement retranscrit[51], selon un montage alternant les citations et les exclamations de Raoul : « *Tu me suis ?* » « *Tu vois ce journal-là : c'est celui d'hier… mercredi… regarde* ». Pas plus que l'interlocuteur de Blanchard, le lecteur ne devine où celui-ci veut en venir : « *Il faut que je te fasse un petit dessin ? C'est clair pourtant* ». Ce qui est si clair aux yeux du métallo communiste, et condamnable, c'est le fait que les alliés (français et anglais) avaient provoqué, et par conséquent étaient responsables de l'invasion hitlérienne en Scandinavie. Le découpage du discours de Reynaud va servir la seconde partie de l'argumentation :

> *Reynaud, il dit :* Un fait domine tout : sans le minerai suédois, l'Allemagne ne peut plus satisfaire que la moitié de ses besoins en fer du temps de paix… *et plus loin :* il s'agit pour les Alliés d'un bénéfice capital et d'un bénéfice durable… *Autant dire, il se frotte les mains, Reynaud. C'était ce qu'il voulait…* mettre fin à une situation qui durait depuis sept mois… *D'ailleurs, il ne le nie pas :* cet acte de guerre dirigé par les Alliés contre l'Allemagne, le gouvernement en prend la responsabilité entière… *Alors, qui c'est, les provocateurs à la guerre ?*
>
> (IV, p. 248 - E2, II, p. 74)

Relais romanesque du discours de Reynaud, Raoul en souligne les passages-clefs, reformulant dans cette double énonciation qui concerne aussi le lecteur réel, les enjeux de la campagne de Norvège ; on assiste à une sorte de leçon de lecture politique, avec un maître d'école qui nous apprendrait à lire entre les lignes des déclarations officielles. Les accusations de Blanchard contre les alliés "fauteurs de guerre" reflètent très exactement les positions de l'Internationale Communiste à la même époque. Stéphane Courtois signale que l'on trouve dans le *Manifeste* de l'IC publié dans le n° 11 de *Com-*

[51]. Il s'agit du discours prononcé à la chambre le 11 avril 1940, où Reynaud déclara : « *La route permanente du minerai de fer suédois est et restera coupée* » (Voir Azéma, 1989, p. 7).

munist International (novembre 1939) « *une phrase qui met clairement sur le même plan les dirigeants anglais, français et allemands en tant que responsables de la guerre* » (Courtois, 1980, p. 89) ; par la suite, *Les Cahiers du Bolchevisme* de janvier 40, imprimés en Belgique, reprendront et développeront largement l'idée du caractère impérialiste et non antifasciste de la guerre.

Plus loin dans le roman, le militant conclut : « *Dans une bataille de voleurs, ce qui compte, dis donc, ça pourrait ne pas être l'honneur d'une bande aux dépens de l'autre, mais les pauvres gens qu'on vole… et en passant, qu'on tue* » (IV, p. 249)… Remarquable Blanchard qui avant l'heure, parle comme Maurice Thorez, dont les déclarations de mai 1940 devaient encore être présentes à la mémoire des premiers lecteurs des *Communistes* : « *Quand deux gangsters se battent entre eux, les honnêtes gens n'ont pas à secourir l'un d'eux, sous prétexte que l'autre lui a porté un "coup irrégulier"* ». Le parallélisme des deux énoncés est frappant : "batailles de voleur" chez Blanchard / "gangsters" chez Thorez, "pauvre gens" chez Aragon / "honnêtes gens" chez Thorez et constitue un exemple du dialogue intertextuel qui s'établit entre *Les Communistes* et la littérature du parti.

On aura soin toutefois de distinguer le point de vue du personnage et celui, global, de l'auteur. Énonçant la ligne du PCF à un moment précis de son histoire, Blanchard ne peut avoir la même position qu'Aragon au moment de l'écriture des *Communistes* et son point de vue évoluera au fil du roman : le chapitre XXVI du tome V expose les rêves de combat de Raoul et son refus de la défaite qui laissent pressentir un futur engagement dans la Résistance. La démonstration complexe qui sous-tend le roman est que la guerre a changé de caractère : la guerre *impérialiste* dans laquelle les « *honnêtes gens* » n'avaient pas à s'engager, allait devenir *nationale* [52].

2. *L'évaluation positive : la littérature de Parti*

Le roman accorde une place importante à la "littérature" du Parti, interlocutrice privilégiée du texte aragonien. Or, la présence d'un intertexte doctrinal constitue, selon Susan Rubin Suleiman, un critère essentiel du roman à thèse (Rubin Suleiman, 1983, p. 72).

Entre deux personnages communistes, le simple mot de "littérature" renvoie à la "propagande" partisane : qu'on se réfère par exemple à cette question de Paulette à Raoul Blanchard : « *Alors ici, vous ne recevez donc pas la littérature ?* » (III, p. 122), ou cette exclamation de Rose Ducellier après une perquisition : « *La seule chose, on avait des tas de bouquins. Toute la littérature du parti, quoi. Ils ont tout emporté les salauds* » (II, p. 214).

Quand le PCF, au moment de sa création en 1920, adhéra à la IIIe

[52]. Pour ces questions, voir l'article de Reynald Lahanque dans *RCAET* n° 7, 2000.

Internationale, il fit sienne, on le sait, certaines conditions relatives au développement de la presse et de la propagande : appropriation des organes de presse par le parti, centralisation de la propagande sous la seule autorité du Comité Central, interdiction pour les journalistes de prêter leurs plumes à d'autres organes que ceux du parti. L'effort de propagande fut constant à partir de 1934 :

> *La diffusion de la presse n'était certes pas la seule forme de propagande : celle des multiples brochures ou tracts tirés des discours et des rapports des leaders et imprimés le plus souvent à partir de la composition de* L'Humanité *ou des publications doctrinales du parti, le collage des affiches, le placement des abonnements, l'organisation de meetings, de réunions d'information de quartier ou d'usine, l'animation de séances de cinéma où étaient projetés des films soviétiques, prolongeaient l'action de la presse*[53].

Une bonne partie du chapitre XIII du tome III (E2, I, chapitre XIII, p. 487 *et sq.*) est consacrée à la description des activités militantes de Paulette Blanchard « *chargée de vendre les brochures* » (p. 215)… ces brochures que Raoul, son mari, conserve soigneusement empilées sur une planche au-dessus de l'évier (I, p. 132). Un tract clandestin, glissé sous la porte de Jean de Moncey, qui contient « *le texte d'une interview que Thorez avait donnée au* Daily Worker *de Londres*[54] » (III, p. 165), est à l'origine d'une discussion orageuse entre le jeune homme et Sylviane : celle-ci soutient que Thorez était en Allemagne, idée fréquemment répandue dans et par la presse de droite après la prétendue "désertion" du leader communiste.

Cette littérature est donc l'objet de discussions parfois véhémentes entre les personnages. La représentation qu'en donne le roman n'est pas anodine : l'évaluation qui en est faite est en générale positive.

Molotov et le pacte germano-soviétique

Trois textes de propagande, cités à plusieurs reprises, constituent un intertexte doctrinal de premier plan : trois discours de Molotov, le ministre des Affaires étrangères de Staline, de mars 1939, d'août 1940 et de mars 1940.

---

53. Pierre Albert, « La presse communiste en 1938-1939 » *in Les Communistes français de Munich à Châteaubriant*, sous la direction de Jean-Pierre Rioux, Antoine Prost et Jean-Pierre Azéma, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1987. p. 47. P. Albert note qu'« *en 1937, le parti édita 2,6 millions de brochures, 124 000 affiches, 652 000 tracts, 500 000 papillons* ».

54. Là encore, c'est une indication très "réaliste" ; Lecœur dans son autobiographie *Le Partisan*, raconte qu'en juillet 1940, les brochures et journaux clandestins pénétraient dans le pays des mines par la Belgique et qu'ainsi les communistes du Nord avaient en leur possession « *de M. Thorez l'interview qu'il avait donnée à Sam Russel, du* Daily Worker, *et que* L'Humanité *du 17 novembre 1939 reproduisait* in extenso » (Lecœur, 1963, p. 139).

Dès le tome I, le premier discours sert en effet de justification au pacte germano-soviétique. Arrivé dans son appartement parisien, Raoul Blanchard explique à César Dansette qu'on n'a jamais voulu s'entendre avec les soviétiques :

> *« […] Mais il y a déjà… attendez, combien ? … mars, avril, mai… plus de cinq mois que Molotov leur a dit… dans ce discours… Molotov… attendez…»*
>
> *Il s'était levé, il était passé dans la pièce voisine, grimpait sur un escabeau. Dansette le suivait des yeux, et il disait :*
>
> *« Qu'est-ce qu'il dit, alors, Molotov ? »*
>
> *Blanchard fouillait dans les brochures empilées sur les planches au-dessus de l'évier. C'était qu'il y en avait un sacré nombre, et pas rangées. Allez ranger des brochures, en l'air, sur un espace comme ça ! Et puis la poussière s'y met… Il ne le trouvait pas ce discours de Molotov. En mars, ça devait être en mars… Je suis bien sûr que je l'ai, cette fichue brochure… On l'a édité, le discours, je me souviens, je l'ai lu justement à Saint-Lubin… je ne l'ai pas oubliée, là-bas, par hasard ?*
>
> *Dansette de l'autre côté, répétait, tout d'un coup désagréable : « Alors qu'est-ce qu'il disait, Molotov ? »*
>
> *Et debout sur son escabeau, Raoul, qui ne le voyait pas de là, s'était tourné vers lui et expliquait à tue-tête, comme s'il avait eu à franchir de la voix tous les obstacles, la distance et la mauvaise foi :*
>
> *« En mars, il leur a dit, Molotov, en mars… que s'ils ne se décidaient pas à s'entendre avec l'URSS, les anglais et les français… eh bien ! L'URSS, elle devrait traiter avec les allemands… il leur a dit en mars, et maintenant ils font les étonnés… Tiens la voilà, cette brochure ! ».*
>
> (I, p. 133 - E2, I, p. 80)

Les dernières lignes reformulent la thèse d'un avertissement que l'URSS, par la voix de Molotov, aurait adressé aux puissances occidentales rechignant à une alliance claire. Cet élément intertextuel est repris au tome II. Rose Ducellier, jeune militante communiste dont l'appartement vient d'être perquisitionné, raconte à Marguerite Corvisart :

> *– Ils n'ont rien trouvé.*
>
> *– Non. Imaginez-vous, il y avait le discours de Molotov… pas le dernier… celui du mois de mars… la brochure qui est si utile… je l'avais posée sur le poste… Ils ont tout regardé, ils ont soulevé le poste pour voir s'il y avait quelque chose dessous… ils n'ont pas remarqué le discours de Molotov…*
>
> *– Un discours de mars ? Quel discours ?*
>
> *– Comment ? vous ne le connaissez pas ! Mais alors, comment vous expliquez le pacte aux gens ? C'est celui où, déjà en mars,*

> *Molotov a déclaré publiquement que les Français et les Anglais ne voulaient pas s'entendre avec les Soviets, qu'ils amusaient l'opinion, et que s'ils continuaient comme ça, l'URSS serait obligée de s'entendre directement avec l'Allemagne… qu'il ne lui resterait rien d'autre à faire… Vous ne l'avez pas. Je vous le procurerai, parce qu'il faut le populariser… Ça fiche toute leur argumentation par terre… leurs étonnements hypocrites…*
>
> (II, p. 214-215)

Ainsi ce discours est donné comme essentiel puisqu'il doit permettre aux militants d'"expliquer" le pacte, et de "fiche par terre" l'accusation faite à l'URSS et à ses thuriféraires, de pactiser avec le diable hitlérien.

Curieusement, si Molotov prononça effectivement un discours le 14 mars 39, au cours du XVIIIe congrès du Parti Communiste de l'Union Soviétique (Rapport économique sur le troisième plan quinquennal), pas une ligne n'y relève de la politique extérieure de l'URSS[55]… Rien non plus dans les discours d'ouverture et de clôture prononcés aussi par Molotov à ce même congrès. À cela, historiquement, rien d'étonnant, puisqu'en mars 1939, Molotov n'était pas encore commissaire aux Affaires Étrangères : il allait remplacer Litvinov en mai 1939, tournant décisif dans la politique extérieure de l'URSS.

Quant au discours de Staline à l'occasion de ce congrès, malgré un certain nombre de pointes lancées contre la France et l'Angleterre, il continuait à condamner les états agresseurs (le Japon, l'Italie et l'Allemagne) et à mettre en garde contre les traités établis entre ces pays[56]. Il marquait toutefois un infléchissement de la ligne politique de l'URSS, selon la formule restée célèbre : « *Nous n'irons pas tirer les marrons du feu pour autrui* ». Staline y posait le principe de la neutralité de l'URSS, face aux pays capitalistes et à l'état hitlérien. Mais, si *a posteriori*, en analysant les textes officiels soviétiques, il s'avère que le pacte germano-soviétique n'est pas tombé du ciel en août 1939, il n'est pas possible de lire dans ce discours sybillin de mars 1939 un quelconque avertissement destiné aux puissances occidentales : Staline y précisait tout au plus qu'en raison de leur politique d'apaisement (à ses yeux, une politique de reniement), l'URSS voulait établir les mêmes distances avec les puissances "impérialistes" qu'avec les puissances

---

55. Si l'on excepte une phrase anodine p. 63 : « *La guerre impérialiste est déclenchée, elle embrase plusieurs pays d'Europe et d'Asie, elle revêt de formidables proportions* ». Molotov, V, *Le Troisième plan quinquennal, discours prononcé au XVIIIe congrès du PC (Bolchévik) de l'URSS le 14 mars 1939*, Bureau d'éditions, 1939, 83 p.

56. Voir le texte du discours de Staline dans le numéro spécial de *L'Internationale Communiste, organe mensuel du comité exécutif de l'Internationale Communiste*, Bureau d'éditions, mai 1939, p. 673-679. Staline y condamne la « *renonciation de la majorité des pays non-agresseurs et en premier lieu de l'Angleterre et de la France, à la politique de sécurité collective* » (p. 676).

fascistes. Point d'annonce d'un éventuel accord avec l'Allemagne à ce moment, même si, par la suite, on fit dater de mars, le renversement des relations diplomatiques[57] : *L'Humanité*, dans son numéro du 24 août 1939 (saisi) aurait consacré de longues colonnes à ce discours de Staline de mars 39 (donc vieux de 5 mois), et y aurait vu l'origine du basculement soviétique.

Dans les années 50, l'historiographie communiste l'interprétait comme un "avertissement" aux démocraties. Jean Bouvier et Jean Gacon dans *La Vérité sur 1939 : la politique extérieure de l'URSS d'octobre 1938 à juin 1941,* ouvrage destiné à vulgariser auprès des militants communistes, la version "officielle" du pacte, citent ce discours en annexe de leur livre et l'assortissent du commentaire suivant : « *Le discours de Staline est donc parfaitement clair : l'URSS est prête à un accord loyal avec la France et l'Angleterre ; mais non à des combinaisons dont elle deviendrait la victime. L'avertissement a été net,* public *; Londres et Paris n'ont pas voulu l'entendre* » (p. 315). De là à prétendre que le pacte avait été annoncé, il n'y a qu'un pas que ces historiens, bien sûr, ne franchissent pas… mais les personnages du roman d'Aragon n'hésitent pas, eux, à le faire.

Tout concourt à mettre en doute l'existence d'un discours de Molotov de mars 1939, tel qu'il est présenté en E1… d'autant plus qu'en E2, « *cette brochure* » devient, dans la bouche de Raoul Blanchard « *cette vache de brochure* » (E2, I, p. 80) et que les indications temporelles « *en mars* » et « *déjà en mars* » se transforment respectivement chez Raoul et chez Rose en des circonstances moins précises : « *il y a des mois* » (E2, I, p. 80) et « *d'avance* » (E2, I, p. 269). D'autre part, curieusement, le thème de la recherche lui est systématiquement associé : Raoul ne sait plus où il a mis la brochure ; les flics, venus perquisitionner chez Rose, ne l'ont pas vue, alors qu'elle était pourtant placée en évidence sur le poste, à la façon de la célèbre lettre volée de Poe. Quant à l'explication que Blanchard claironne « *à tue-tête* » dans les deux versions, est-elle destinée à masquer la mauvaise foi du socialiste ou celle du militant communiste ? Le texte est sur ce point significativement ambigu.

La volonté de justifier le pacte, de montrer qu'il était prévisible et que la surprise des Français provenait essentiellement de leur inattention aux déclarations officielles soviétiques, conduisit vraisemblablement Aragon à "inventer" une déclaration de Molotov, sur la base *réelle* de celle de Staline de mars 39, que le parti, depuis le 24 août 1939, s'acharnait à considérer comme l'annonce explicite du renversement des alliances.

Un autre discours de Molotov a pu entrer en ligne de compte dans la "fabrication" de ce discours de mars. Il s'agit d'un discours datant du 31 mai 1939, qu'Aragon a forcément dû lire, puisqu'il parut dans de nombreuses brochures et fut reproduit dans la *Correspondance Internationale* du 3 juin

[57]. Molotov le confirma dans son allocution faite au moment de la conclusion du pacte germano-soviétique. Voir *La Nef*, n° 58, octobre 1949, « Dixième anniversaire du pacte germano-soviétique », p. 81.

1939. Le nouveau chef de la diplomatie soviétique y expliquait que la situation diplomatique mondiale s'était fortement aggravée en raison des agressions répétées de l'Allemagne et de l'Italie ; très critique par rapport à l'Angleterre et à la France, il soulignait que des espoirs demeuraient de déboucher sur un accord avec ces deux pays. Mais il précisait que les relations commerciales engagées avec l'Allemagne et l'Italie n'avaient pas cessé pour autant et que des pourparlers financiers avec l'Allemagne, interrompus pendant un temps, allaient de nouveau être engagés.

La démonstration d'Aragon porta ses fruits ; un critique comme Claude Roy, en 1949, prit pour argent comptant les explications aragoniennes, évoquant « *la manœuvre très subtile et très ignoble qui consistait à essayer de faire l'Allemagne écraser l'Union Soviétique, pour tirer ensuite du feu qu'on aurait allumé les marrons tous cuits – manœuvre qu'éventait déjà* LE DISCOURS DE MOLOTOV EN MARS 1939 [...] *Aragon en démonte définitivement le mécanisme* » (p. 116). On voit comment ce militant confond un discours réel, celui de Staline en mars 39 (dont il reprend les termes) et un discours que nous qualifierons de fictif, puisque, bien qu'il ait prononcé un discours en mars 39, Molotov n'a jamais *prévenu* les puissances occidentales d'un possible retournement d'alliances. De cette façon se trouve accréditée l'existence d'un discours que l'analyse et nos recherches nous font considérer comme le pur produit de l'imagination aragonienne[58].

Si la réalité de ce discours de mars 39 est sujette à caution, le discours prononcé par Molotov le 31 août 1939 à la quatrième session du Soviet Suprême, paru dans l'*Internationale Communiste* début septembre 1939, est assez connu. Selon Stéphane Courtois, il amorçait le revirement soviétique en « *report*[ant] *sur la "provocante" politique des Anglais et des Français l'échec du Front de la paix contre Hitler* » (Courtois, 1980, p. 46). Mais Aragon n'y fait pas référence.

L'opinion de Rose au tome II tout comme celle de Raoul au tome I transmettent donc les positions du parti, selon lesquelles les Anglais et les Français auraient contraint Staline à signer le pacte de non-agression avec l'Allemagne, par leurs tergiversations au moment des pourparlers entre la France, l'URSS et la Grande-Bretagne.

Dans le tome II, à propos de l'invasion de la Pologne, un autre discours du ministre des affaires étrangères de Staline est cité par le militant com-

---

[58]. Si effectivement Molotov avait prévenu les démocraties d'un possible revirement d'alliance, son discours serait suffisamment notoire pour qu'il figure en brochure dans l'un au moins de ces fonds : Bibliothèque nationale, Bibliothèque marxiste de la ville de Paris, et Fonds Jules Humbert-Droz à la Chaux-de-Fonds (Suisse) sans compter qu'il serait cité par les historiens Jean Bouvier et Jean Gacon dans *La Vérité sur 1939*, qu'on ne peut soupçonner d'avoir négligé des sources soviétiques et bien sûr par Aragon lui-même dans son *Histoire parallèle : Histoire de l'URSS de 1917 à 1960* (Presses de la Cité, 1962), significativement silencieuse sur ce point (*cf* p. 366 *et sq*).

muniste François Lebecq :

> *Molotov, il avait dit qu'il fallait réviser les notions périmées d'agression et d'agresseur* […] *On le voit bien ce qu'il veut dire, Molotov : on a fait aujourd'hui de très grands progrès pour présenter l'agression comme la défense nationale, pour camoufler l'agression. Puis aussi, il y a l'histoire de l'année dernière, tu sais ? Comme Molotov avait déjà dit : quand on n'a pas de frontière commune avec celui qu'on veut attaquer, alors on en prend une en location, en achetant un petit gouvernement, son armée* […] *Il a dit que cette guerre était une guerre idéologique* […] *Il a dit que le but de cette guerre n'est pas celui qu'on avoue : ni la défense de la Pologne, ni la défense de la démocratie, mais bel et bien la défense d'intérêts matériels, colonialistes…*

Quant à la Russie :

> *les soviets entendent garder les mains libres dans les affaires internationales* […] *pratiquer une politique de stricte neutralité, ne rien faire pour étendre la guerre, mais tout pour y mettre fin…*
> (II, p. 340-341 - E2, I, p. 349-350)

On ne peut qu'admirer la fidélité du militant communiste au discours de Molotov du 31 octobre 1939, qui stigmatisait les « *vieilles formules* », « *périmées et désormais impraticables* » comme les « *notions* » d'« *agresseur* » et d'« *agression*[59] ». Pour Molotov, étant donné qu'« *il ne saurait être question* […] *de rétablir l'ancienne Pologne*[60] » les agresseurs étaient donc en 1939, la France et l'Angleterre qui craignaient de perdre « *l'hégémonie mondiale* », d'où leur « *politique d'excitation à la guerre contre l'Allemagne* ». Quant à l'URSS, elle « *préfèr*[ait] *garder les mains libres et pratiquer avec esprit de suite sa politique de neutralité*[61] ».

Le rôle du personnage est ici de reformuler la propagande soviétique, en bon élève du parti. Le contexte lui-même possède un net caractère didactique, puisque Martine, tout au long du dialogue, telle une répétitrice, n'a de cesse de ramener son mari sur les rails de sa démonstration : « *je ne te demande pas tes commentaires, François, je te demande ce que Molotov a dit* » ou « *Et qu'est-ce qu'elle va faire la Russie ?* ».

On sait que la volte-face diplomatique des soviétiques embarrassa sérieusement des communistes français jusque là nettement antifascistes et antihitlériens, surtout lorsqu'il s'agissait de rendre compte des déclarations d'amitiés germano-soviétiques. Mais ce qu'Aragon choisit de montrer dans son roman, ce n'est certes pas les "embarras" des communistes à certain

---

59. Voir ce discours fragmentairement reproduit dans les *Cahiers d'histoire de l'institut de recherches marxistes* n° 38, pp 94-95 et dans Courtois, 1980, pp 86-89.

60. *Cahiers d'histoire de l'institut de recherches marxistes* n° 38, p. 95.

61. Courtois, 1980, p. 88.

moment de leur histoire. Il opère d'ailleurs une sélection notable dans le discours de Molotov, passant sous silence ses grandes déclarations d'amitié envers l'Allemagne hitlérienne ou la présentation de celle-ci comme aspirant à la paix. Il évacue donc tous les éléments qui pourraient donner à penser que les communistes ont pu alors douter de l'engagement anti-fasciste de l'URSS. Roger Stéphane avait bien mis l'accent sur ce paradoxe du roman.

Enfin dans le tome IV, il est fait allusion à un dernier discours de Molotov :

> *La difficulté, des temps-ci, c'est le papier* […] *Alors on n'a peut-être pas assez popularisé le dernier discours de Molotov… celui d'il y a huit jours… où il disait que la politique de l'URSS est une politique de paix, résolument opposée à toute extension du conflit… et que les autres, au contraire, tout ce qu'ils cherchent, c'est l'ouverture de nouveaux fronts de guerre.*
>
> (IV, p. 220 - E2, II, p. 59)

La scène se déroulant aux environs du 9 avril 1940, début des opérations en Norvège, Rose Ducellier fait référence au discours prononcé par Molotov le 29 mars 1940 devant le Soviet Suprême. Il y justifiait le renversement des alliances par l'impérialisme anglais « *devenu le plus dangereux susciteur de foyers de guerre*[62]». Avec cette allusion, est ainsi invoquée la dernière des grandes interventions de Molotov, qui scellèrent la lune de miel germano-soviétique.

Le choix de personnages, comme Rose, qui fabriquent des tracts dans la clandestinité et ont ainsi un accès direct à la littérature de parti, permet d'éviter l'anachronisme qui consisterait à placer dans la bouche de militants en 1939-1940, des analyses et des justifications de la politique étrangère de l'Union soviétique qui n'ont pu être élaborées qu'après guerre. Quant à l'écrivain, il a forcément travaillé, après coup, avec des documents peu accessibles aux militants de 1939-1940 : les discours de Molotov qui ne pouvaient plus être publiés légalement en France l'avaient été dans des revues étrangères francophones, comme *Le Monde* en Belgique.

La connaissance littérale de ces documents par les militants du roman, donne toutefois au roman une indéniable lourdeur didactique qui a pu agacer des lecteurs non communistes.

L'Histoire du PCUS

Aragon lui-même, dans sa *Postface* à E2, a attiré l'attention sur un ouvrage mentionné par Raoul Blanchard dans le tome IV, autre monument de la

---

[62]. Article anonyme, cité par Courtois, 1980, p. 119 : « *L'Angleterre pousse à une nouvelle guerre mondiale* » paru en février 40 dans la revue de l'Internationale Communiste.

littérature du parti, *L'Histoire du Parti Communiste (bolchevique) de l'URSS*. Voici le passage, tel qu'il figure en E1 :

> *Jean dit encore : « Il y a des moments… je ne comprends plus rien à ce qui se passe*
>
> *– C'est parce qu'il te manque un bon livre, comme celui que j'ai là ! répond Blanchard, et d'une main il frappe le coussin de son siège. Quand on a un bon livre comme ça, on comprend tout… par comparaison… et aussi ce qu'il faut faire ! »*
>
> (IV, p. 327)

Plus loin, on lit :

> [Raoul] *sortit le bouquin. Soigneusement recouvert avec du papier marron. Jean l'ouvrit :* L'Histoire du Parti Communiste (bolchevique) de l'URSS… *et Raoul répéta : « Avec un bouquin comme ça… tu comprends toujours ce qui se passe…»*
>
> (IV, p. 331)

En E2 – Aragon l'a lui-même commenté comme exemple de la réécriture –, il a simplement ajouté : « *C'est beau la confiance* » (E2, II, p. 127), modification qui relève de « *l'esprit de responsabilité* » (*Postface*, p. 602). Ce livre qu'Aragon décrit alors comme un « *célèbre abrégé de cette histoire* [de l'URSS], *dû à Staline lui-même, qui a depuis été l'objet d'une très sévère critique là-bas, en tant que falsification de l'histoire et véritable bréviaire du "culte de la personnalité"* » (*ibid.*), avait connu de fait une diffusion remarquable au sein du Parti, puisqu'en mai-juillet 1937, 154 000 exemplaires avaient été placés (Pierre Albert, 1987, p. 47) .

Le titre d'un article, parmi tant d'autres, peut donner une idée du type de publicité militante effectuée autour de ce livre en 1939 : « *L'importance de* L'Histoire du PCUS *pour la classe ouvrière internationale* » (Article de P. Dengel dans *L'Internationale communiste* d'août 39). Dix ans plus tard, ce livre, « *bible* » des militants en matière d'histoire soviétique (Kriegel, 1991, p. 468) continuait d'être largement plébiscité par le parti. *France-Nouvelle* proposait un exemplaire gratuit de cette « *œuvre magnifique d'une richesse inépuisable* » pour le "parrainage" de quatre abonnements d'un an (*France-Nouvelle* du 18 juin 1949, p. 3). *La Nouvelle Critique* publiait dans son premier numéro (décembre 1948) un article significatif : « *L'Histoire du Parti Communiste (bolchevik)* et les intellectuels ». Un certain F. Golovent-chenko y montrait que tous les grands intellectuels soviétiques avaient puisé dans cet ouvrage un enseignement décisif.

Jeannine Verdès-Leroux raconte comment Robert Brécy, qui, en 1956, faisait office de directeur des Éditions sociales, reçut l'ordre d'établir une liste d'ouvrages à pilonner comme « *n'étant pas conformes aux orientations du XXe congrès* » :

> *Tout répond à des critères très simples. Le premier s'imposait : il s'agissait d'écarter les ouvrages mis en cause au XXe congrès et dans la revue soviétique* Questions d'histoire. *Le cas le plus assuré était celui de l'*Histoire du P.C. (b) de l'U.R.S.S. *(de la Libération à 1956, il en avait été vendu 175 000 exemplaires, dont 130 000 édités par les Éditions en langue étrangère de Moscou).*
>
> (Verdès-Leroux, 1987, p. 53)

Dans le roman, *L'Histoire du PC (b) de l'URSS* est tout naturellement la référence de Rose Ducellier :

> *Mais je n'oublie pas que si le Parti se tient comme ça, c'est parce qu'il a étudié l'exemple des bolcheviks… On a eu de bons professeurs. Tu te rappelles comme la direction a insisté dans* L'Huma*, en mai, juin, pour la vente de masse de* L'Histoire du Parti Communiste de l'URSS ? *Les camarades, ils voyaient loin… on dit que c'est Staline lui-même qui l'a écrit, ce livre-là… il ne s'agissait pas de le laisser en stock pour les argousins à Daladier, peut-être.*
>
> (IV, p. 220)

Ce passage supprimé de la deuxième version (E2, II, p. 58), c'est un détail particulièrement réaliste de la vie militante de 1939 qui disparaît alors. En effet, Stéphane Courtois note qu'un effort important fut « *consenti au printemps 1939 par le PCF pour diffuser massivement et faire étudier de manière approfondie par ses cadres* L'Histoire du Parti Communiste (bolchevique) de l'URSS *traduite du russe et qui est une sorte de guide du militant, illustré par "l'histoire"* » (*Les Communistes français*, p. 61). Une fois de plus, la première version du texte des *Communistes* apparaît comme plus fidèle à la réalité historique que la seconde. Cette fidélité s'exerçait doublement, à l'égard des militants de 1939 représentés dans le roman, mais aussi à l'égard des communistes des années 1949-1951, eux aussi lecteurs assidus de « *cette œuvre géniale due au camarade Staline* » (*La Nouvelle Critique* n° 1, p. 60)[63].

Fils du peuple *et culte de la personnalité*

Parmi les lectures politiques des communistes du roman, il y a bien sûr les écrits de Maurice Thorez, principalement son autobiographie *Fils du peuple* nommée à plusieurs reprises. Ce sont les personnages d'intellectuels, l'instituteur Oustric et le député Cesbron, qui lisent Thorez dont l'itinéraire intellectuel et politique correspond à leur propre cheminement de

[63]. La critique militante en remarqua la présence : Marie Ghirardi, par exemple, dans *La Pensée* n° 33 signalait le courage de Blanchard cachant ce livre sous la banquette de son camion, alors que les communistes risquaient la mort avec le décret Sérol.

« *déclassés* » (II, p. 151) : le dirigeant communiste était issu, lui aussi, d'un milieu très modeste de mineurs ; il avait été un élève brillant, reçu premier au certificat d'études en 1912 et dont la guerre avait interrompu le parcours. Il avait obtenu, précise-t-il dans son autobiographie, un premier prix en composition française au concours général en 1915 et son professeur lui trouvait « *l'étoffe d'un futur instituteur ou d'un professeur*[64] ».

Leur rapport aux livres constitue indéniablement le point de rencontre entre le personnage fictif et le personnage historique : Oustric comme Thorez, tous deux autodidactes, sont parvenus à s'élever au-dessus de la situation sociale de leurs parents, à force de travail et d'étude. Cette passion dévorante pour le livre, Thorez en parle ainsi :

> *En même temps que je me formais politiquement, j'amorçais mon éducation générale par des lectures abondantes. Je lisais pêle-mêle tout ce qui me tombait sous la main.*
>
> *– Un bout de papier sur un tas de fumier, il se précipite dessus pour le lire, disait de moi le grand-père.*
>
> (Thorez, 1937, p. 29)

Passionné d'écrits politiques, Thorez l'était aussi de littérature et de poésie : Hugo, Jules Verne, Alexandre Dumas et les poètes allemands, Gœthe ou Heine, qu'il lisait dans le texte… ceci explique en partie l'amitié que lui vouait Aragon.

La connaissance de l'autobiographie de Thorez permet de comprendre certaines allusions : un militant seul pouvait combler les lacunes du roman. Dans le tome II des *Communistes*, Oustric vient d'expliquer à Guillaume Vallier comment il est devenu communiste :

> *« Tu vois, moi, les instituteurs…»*
>
> *Le geste était trop vague pour qu'Oustric comprît tout ce qu'il embrassait : l'histoire de Micheline avec ce coco qui l'avait emmenée l'autre année dans une Auberge de la Jeunesse* […] *« Tu as lu* Fils du Peuple *? » demandait Oustric. Oui, bien sûr. Quel rapport ça avait ? Comme ça marche dans leur tête, à ces types là. À penser à Paul Dumas, Guillaume avait dû laisser passer quelque chose, pas possible.*
>
> (II, p. 152 - E2, I, p. 227)

Le « *rapport* », qui reste énigmatique pour Guillaume Vallier, était sans doute évident pour le lecteur communiste des années 50. La question d'Oustric souligne la parenté de sa trajectoire intellectuelle avec celle de Thorez. Le décodage de cet implicite suppose bien sûr la connaissance de l'autobiographie de Thorez, mais on se souviendra qu'au moment de la parution des *Communistes*, ses œuvres complètes, avec une édition revue et augmentée de *Fils du peuple*, venaient de voir le jour, à grand renfort de

[64]. Maurice Thorez, *Fils du Peuple*, 1937, p. 23.

publicité et d'hommage dans la presse du parti[65]. Tous les militants des années d'après- guerre connaissaient parfaitement *Fils du peuple*, dont 304 877 exemplaires auraient été vendus pour l'automne 1949 (Kriegel, 1991, p. 565). Sa lecture et son étude « *minutieuse* », rappelle Jean Récanati, « *étaient prescrites avec insistance par la direction du parti comme une tâche essentielle* » (1980, p. 28) ; Annie Kriegel, qui se nommait encore Annie Besse, dans un article de *France-Nouvelle* daté du 20 octobre 1951, conseillait à chaque militant de prendre pour base à son éducation personnelle, « *à raison d'un chapitre par mois, la lecture, plume à la main de* Fils du peuple » (Kriegel, 1991, p. 563)[66].

Significativement, la dernière partie de la citation du tome II, p. 152 (ci-dessus, après les crochets carrés) sera supprimée de E2, tout comme une partie du texte concernant le livre de Thorez au tome III (en petites capitales ci-après) :

> *Lucien souriait en regardant sa bibliothèque. On lui avait laissé ses livres* [...] *Nom de Dieu... celui-là, Bernadette, tu vas me le planquer... parce que s'ils revenaient ! C'était son* Fils du peuple, *avec une dédicace* DE MAURICE THOREZ : SON ÉCRITURE BIEN NETTE, LES LIGNES DROITES, SANS AUCUN DE CES TRUCS SOUVENT QU'ONT LES GENS QUAND ILS SIGNENT UN BOUQUIN... *Tu le porteras chez ta mère, là, ils n'iront pas demain...*
>
> (III, p. 243)

Avec cette biffure disparaît la référence directe à Thorez et les connotations d'exemplarité morale attachées à la description de sa graphie (*nette - droite - sans trucs*) : on était là en plein culte de la personnalité[67].

D'autres références à Thorez intervenant dans les réflexions de Cesbron au tome II seront également biffées ; par exemple : « *Maurice est Maurice* » (p. 254), plus loin : « *le meilleur d'entre nous* » (p. 256) ou de nombreux segments des pages 293-294 (« *J'entends ce que Maurice me dirait* », etc.). C'est en effet toute la représentation romanesque de l'attitude des communistes par rapport à leurs dirigeants qui a été réécrite en 1966. Dans la première édition, la référence aux œuvres du secrétaire général est donc à mettre

---

65. Il fut salué de façon dithyrambique comme un « *livre de sagesse* » par Victor Leduc (*La Nouvelle critique* n° 9, octobre 1949).

66. On peut voir en annexe au livre d'Annie Kriegel la couverture d'un très scolaire « *Cahier pour l'étude de* Fils du peuple *et des œuvres de Maurice Thorez* » distribuée à "l'Université nouvelle"(1991, p. 789).

67. Marque de ce culte, qui sacrait Thorez "grand écrivain", des pages manuscrites de *Fils du peuple* furent exposées lors de la bataille du livre de Marseille en mars 1950 (voir *Les Lettres françaises* n° 304, 23 mars 1950). Sur le culte attaché à la personne de Thorez, « *celui que nous aimions le plus* », car il était « *le meilleur d'entre nous* », on peut lire le beau passage que lui consacre Jean Récanati, 1980, p. 63. Rappelons que les cartes d'adhésion au Parti Communiste dans les années 50 portaient l'indication : "Le Parti de Maurice Thorez".

sur le compte du culte de la personnalité qui fera l'objet d'une révision générale après le XXe congrès : les personnages du roman de 1966 feront preuve, vis-à-vis de leurs dirigeants, d'une distance critique inimaginable en 1950.

Mais elle renvoie aussi à un intertexte idéologique de premier plan. Le chapitre VI de *Fils du peuple* consacré à la guerre propose en effet une sélection de moments-clés (pp 169-170) qui sont ceux qu'Aragon développe dans son troisième fascicule : l'arrestation de Florimond Bonte à la Chambre des députés (III, p. 132) ; l'expulsion de la Chambre *manu militari* des quatre députés communistes le 9 janvier 1940 (III, p. 245) ; la séance du 11 janvier 1940 où la Chambre vota la déchéance des députés communistes (III, chapitre V) etc. La narration de ces épisodes fait suite à la mention de l'autobiographie de Thorez : si le personnage en possède la version de 1937, l'écrivain, lui, a travaillé avec celle de 1949. Un titre cité chez Aragon est toujours une piste à suivre pour retrouver les matériaux textuels utilisés.

Quant à l'interprétation de l'histoire récente proposée par *Fils du peuple*, elle est la même que celle des *Communistes*. Le pacte (Thorez, chapitre V) est présenté comme le seul moyen de lutter contre la « *manœuvre franco-anglaise* » consistant à « *pousser l'Allemagne hitlérienne à la guerre contre l'Union Soviétique* » (p. 159). Le parallèle est constant entre les persécutions infligées aux communistes et le laxisme des puissants face aux traîtres et aux hitlériens français. Thorez, avant Aragon, dénonçait le ministre Sérol, le général Weygand et ses vélléités d'attaque contre Bakou ou la sinistre exigence du député Chasseigne qui avait un jour réclamé le coup de revolver dans la nuque pour les communistes…

Le *Manifeste du Parti Communiste*

Enfin, dernier élément de la bibliothèque idéologique : Le *Manifeste du Parti Communiste* de Marx et Engels, texte fondateur du communisme, fait partie des possessions livresques de certains personnages militants. Premier livre que cache François Lebecq derrière le compteur à gaz (II, p. 202), c'est celui que Pastorelli propose à Jean désireux d'apprendre le marxisme (III, p. 331).

Un chapitre de cet ouvrage fait l'objet d'une véritable exégèse au tome IV. Une conversation assez elliptique s'est engagée entre Raoul Blanchard et Bastien Prache sur une question de morale, à propos d'un "copain", un conducteur comme eux « *qui a l'air du dernier bien* » avec la serveuse de l'estaminet (IV, p. 219). Raoul Blanchard désapprouve l'attitude de ce garçon, qui a combattu en Espagne et devrait, de ce fait, se comporter selon le code moral communiste. Si Bastien Prache invoque comme une fatalité la loi de l'inconstance masculine (« *Et puis, on est des hommes, quoi* » IV, p. 211), Blanchard se fait le héraut de la fidélité conjugale. Ce qu'il tente de démontrer ensuite c'est qu'il ne s'agit pas là d'un sentiment de propriété :

> *Le propriétaire, il a une, deux, trois voitures par exemple et c'est son droit, il se sert aujourd'hui de celle-ci, demain de celle-là… Tandis qu'un homme et une femme… qui ont fait leur vie ensemble… l'un, c'est l'homme, l'autre c'est la femme… c'est tout : ils ont les mêmes droits… Tu ne me suis pas ? Que ça fasse rigoler les gens, qu'on ait des idées comme ça… Dis donc, tu te souviens, dans le* Manifeste […] *comme c'est dit à propos de la bourgeoisie… qu'ils sont à crier que nous voulons établir la communauté des femmes… mais que c'est dans leur monde à eux qu'elle est établie, puisque leur principale distraction, c'est de se faire cocus les uns les autres…*
>
> *– C'est pas tout à fait comme ça, dit Prache.*
>
> (IV, p. 212 - E2, II, p. 54)

… et pourtant Blanchard reste étonnamment proche du texte original :

> *Mais vous, communistes, vous voulez introduire la communauté des femmes, crie en chœur toute la bourgeoisie contre nous.*
>
> (Marx et Engels, *Manifeste du Parti Communiste*, 1973, p. 30)

La communauté des femmes, pour Marx, « *a presque toujours existé* » dans le monde bourgeois. « *Nos bourgeois,* écrit-il, *non contents que femmes et filles de prolétaires soient à leur disposition, pour ne rien dire de la prostitution officielle, trouvent le plus grand plaisir à séduire réciproquement leurs femmes légitimes* » et de conclure : « *Le mariage bourgeois est en réalité la communauté des femmes mariées* » (*ibid.*).

En dépit d'une reformulation qu'on qualifiera rapidement de "populaire", le résumé du personnage est fidèle à l'original, véritable intégration du discours de Marx "rapporté" dans le texte d'Aragon, et qui passe par le souvenir d'une lecture. Le lecteur militant des années 50-51, qui connaissait parfaitement le texte du *Manifeste*[68], pouvait donc s'identifier dans Blanchard, investi du rôle de traducteur et interprète des textes idéologiques communistes.

D'autre part ce « *cours de morale* » de Raoul qui, selon Prache, « *aurai*[t] *fait un bon curé* », jette un éclairage nouveau sur les relations de couple au sein du roman. La représentation des mondes bourgeois et communistes y répercute dans une large part cette idée de la communauté des femmes. Le monde bourgeois y est décrit dans toute sa dépravation morale : Fred Wisner trompe sa femme pratiquement sous ses yeux, Marie-Adèle de Bréa ne de-

---

[68]. Le témoignage de Pierre Daix peut (entre autres) confirmer cette connaissance généralisée au sein du parti de ce texte de Marx ; il raconte comment il a défendu un roman de Léon Moussinac devant la commission des éditions dont le grand chef à l'époque était Jean Jérôme. Celui-ci voyait dans le roman de la pornographie : « *Tout y passa : la décadence bourgeoise, la salacité du démon de midi* […] *Le Parti se prononçait pour la famille, lui. Et de m'assener* LES PHRASES CÉLÈBRES DU MANIFESTE COMMUNISTE *SUR LA COMMUNAUTÉ DES FEMMES EN RÉGIME CAPITALISTE* » (Daix, 1976, p. 190).

mande qu'à se laisser séduire par le commandant Müller, qui la convoite depuis des années ; Luc Fresnoy, un homme marié, cherche à séduire Cécile Wisner. À l'opposé, le monde communiste témoigne de la rectitude morale qui gère les rapports interindividuels. Les communistes qui trompent leur femmes sont de potentiels renégats, Orfilat dont la maîtresse Sylviane est bien une «*fille à tout le monde*», ou Lemerle, indicateur de police infiltré dans la cellule du quatorzième arrondissement, qui essaie de séduire une jeune couturière communiste. En dépit des affirmations de l'écrivain, qui déclarait n'avoir pas voulu créer des personnages de communistes parfaits, le lecteur ne peut pas mettre sur le même pied le léger écart de conduite de Guillaume Vallier, communiste et beau garçon, aguiché par une jeune effrontée de quinze ans particulièrement impudente, et la stratégie de Luc Fresnoy, courtisant sciemment une femme mariée.

Ainsi, cette dichotomie un peu simpliste, partiellement héritée du *Manifeste* et en partie surdéterminée par les codes moraux qui pesaient sur une société communiste stalinienne très puritaine, joue un rôle organisateur non négligeable dans la géographie des personnages du roman et de leurs relations[69].

4. LA TRACE DE L'INTERTEXTE HISTORIQUE

La situation de lecture d'un journal introduit dans le corps du roman l'intertexte historique : intertexte au sens restreint du terme, car l'Histoire affleure dans le roman sous forme de discours, de paroles. Les événements sont soit racontés par un personnage qui en a eu une connaissance directe (comme les débats à la chambre racontés par Mercier, un député communiste réel), soit filtrés par des articles de journaux, à leur tour lus, retranscrits, découpés et remaniés.

Quels sont les procédés narratifs employés par Aragon pour introduire cet intertexte historique et avec quel type d'intertexte *Les Communistes* se frotte-t-il ? La réponse est encore à chercher du côté des lectures fictives, soit qu'elles dissimulent le pilotis d'un personnage, soit qu'elles révèlent un intertexte explicite. Aragon colle dans son texte des fragments de journaux réels, pièces rapportées qui contribuent à l'étoffage historique du roman.

[69]. Voir les articles de Roselyne Waller, «La famille et les pères dans *Les Communistes*», et de Jacqueline Lévi-Valensi «Le couple dans *Les Communistes*» dans *RCAET* n° 7, 2000.

1. Weissmüller et Mannheimer (tome I)

La lecture des journaux par certains personnages peut nous donner un indice sur les éléments prélevés dans le répertoire historique par le romancier, et nous inviter à regarder les transformations qu'il effectue sur ce matériau. Ainsi, l'épisode du chapitre VIII du tome I (p. 94 et suivantes - E2, I, p. 56 et suivantes) où le banquier Weissmüller se donne la mort, après avoir appris par *Paris-Midi*, le krach de la bourse d'Amsterdam[70] est-il librement inspiré d'un fait divers réel, qui autour du 13-15 août 1939 a occupé le devant de la scène journalistique : le krach de la banque hollandaise Mandelsohn et la mort de son directeur. *Ce Soir*, à l'instar des autres journaux de l'époque, en particulier des journaux allemands et anglais, leur consacra deux longs articles le 13 et le 15 août 1939. Dans cet épisode apparaît le pilotis de Weissmüller, le banquier allemand naturalisé hollandais Mannheimer. Plusieurs éléments nous permettent de l'identifier, à commencer par la proximité phonique de leurs patronymes respectifs aux consonances germaniques :

◆ leur corpulence physique : L'énorme Mannheimer, nous dit *Ce Soir*, pesait 106 kilos. Aragon reformule à plusieurs reprises l'obésité de son banquier fictif : « *le gros Weismüller* » (p. 95), « *Il était énorme, avec des poches sous les yeux, un ventre qu'il touchait de temps en temps comme pour le remettre en place et de sa chemise de tussor beige sortaient des poignets étrangement velus* » (p. 96), « *sa graisse tremblante* » (p. 100) ou, page 102 : « *il était vraiment énorme*[71] ». En revanche, il n'a pas retenu un fait pour le moins romanesque de la biographie de Mannheimer qui s'était imposé un régime draconien après son mariage, réussissant à perdre par amour la moitié de son poids, en dépit des mises en garde de ses médecins. Ses amis, raconte *Ce Soir* du 13 août, ne le reconnaissaient plus.

◆ leur profession : Personnages fictif et réel sont banquiers d'une banque sise à Amsterdam dont le krach de la bourse signera la faillite, la banque Mandelsohn pour Mannheimer, l'*Impériale Eagle* pour Weissmüller.

◆ leur situation sentimentale : Mannheimer, au 5 août 1939, venait d'épouser une jeune et magnifique brésilienne de 26 ans. Weissmüller fréquente l'actrice Rita Landor, jeune et jolie étrangère d'origine hongroise (II, p. 166)[72]. Mme Mannheimer avait été obligée de partir pour Amsterdam après

---

[70]. Lecœur « *leur tendait* Paris-Midi. *Lourmel le prit. Il y avait un titre sur trois colonnes :* Un krach en bourse d'Amsterdam... *La banque Weissmüller venait de sauter* » (I, p. 102).

[71]. Dans *Ce Soir* du 13 août, une photo du ventripotent Mannheimer en tenue de bain, est peut-être à mettre en rapport avec la description de Weissmüller revenant de vacances « *encore noir du soleil d'Antibes* » (I, p. 95).

[72]. Les journaux ont beaucoup parlé de la jeune Mme Mannheimer car elle a failli être l'héritière d'une fortune colossale. Rita Landor, dans le roman servira

la mort de son mari ; comme elle, Rita Landor s'y rendra avec Fred Wisner (IV, p. 78).

◆ leur mort : Weissmüller se suicide dans sa villa de Maisons-Laffitte après avoir appris la faillite de sa banque après le krach d'Amsterdam ; la mort de Mannheimer dans sa villa de Vaucresson, d'une maladie de cœur, coïncida également avec ce krach.

◆ la situation des deux banques. Toutes deux négocient avec les gouvernements ou servent d'intermédiaires dans des transactions internationales : « *Vous savez bien que tous les règlements entre l'Allemagne et la Cité se faisaient par Weissmüller* » (I, p. 103).

Dans le tome IV, p. 89 (E2, I, p. 662), le romancier revient sur la destinée de cette banque semi-fictive, qui assurait le règlement de travaux réalisés à Dunkerque par une entreprise allemande. Weissmüller aurait payé de ses fonds la dette à l'Allemagne en attendant le règlement d'un différend sur la somme. Rita Landor aurait servi d'intermédiaire après sa mort pour toucher l'argent qui aurait dû revenir aux créanciers de l'*Impérial Eagle* mais était resté bloqué à Paris comme bien de l'ennemi. Ces malversations qui mêlent personnages réels et fictifs, un ministre, Monzie (réel ministre des Transports) de grands industriels (Wisner), des politiciens d'extrême droite (Deloncle et ses cagoulards), des nazis (Franz Lehrer) doivent sans doute beaucoup à l'histoire de la banque Mandelsohn, dont *Ce Soir* rapportait qu'elle n'avait pas suivi les règles nécessaires à la santé d'une banque, tandis que *L'Humanité* s'inquiétait de ses velléités de soutien de l'Espagne franquiste, et du coût pour le contribuable d'un emprunt que la France lui avait fait[73]. L'expansion soudaine de la banque Mandelsohn avait soulevé beaucoup d'étonnements et de nombreux bruits s'étaient alors répandus dans la presse entre février et avril 1939. Ainsi, la remarque du grand Wisner à son neveu au terme de leur discussion est-elle particulièrement "réaliste", à la fin du chapitre IV du quatrième tome : « *tu imagines ta veine que nous soyons en temps de guerre ? Sans ça, que l'histoire filtre, et ce tapage dans les journaux ! tiens, tu imagines dans* L'Humanité*, par exemple ! qu'est-ce qu'il prenait le capitalisme !* » (p. 90 – E2, I, p. 664). Ce cas de réécriture romanesque du fait divers n'est pas isolé dans la trame des *Communistes* : pendant les années d'écriture du roman, Aragon menait une intense activité journalistique (voir Lavoinne, 1984) et avait donc accès aux archives des journaux, si sa remarquable mémoire venait à défaillir. Directeur de *Ce Soir*

---

d'intermédiaire pour toucher de l'argent dû par le gouvernement français à Weissmüller.

[73]. Bernard Leuilliot, poursuivant ce parallèle, note dans son édition des *Communistes* : « *Emmanuel Berl avait, le 24 février, dénoncé dans son journal,* Les Pavés de Paris*, la façon dont Jacques Rueff, directeur du Mouvement général des fonds, et Paul Reynaud, alors ministre des finances, avaient engagé la signature de la Banque de France dans un emprunt de 5 milliards auprès de Mannheimer, qui les avaient lui-même empruntés à un taux inférieur : les frais de commission et de courtage se seraient montés à 175 millions* » (Stock, 1998, p. 1034).

en 1939, il avait repris naturellement sa fonction à la Libération, avant de la céder à Jean-Richard Bloch à la mi-janvier 1945. Rien d'étonnant à ce qu'il fasse passer dans son écriture romanesque des bribes multiformes des événements et surtout des discours qui ont fait la une des journaux et des revues avant-guerre.

Des fragments d'articles antérieurement écrits par Aragon pour *Ce Soir* ont ainsi été repérés dans le roman, respectivement par Yves Lavoinne, Jacqueline Bernard et Anne Chomette : un passage de *Ce Soir* du 5 décembre 1944, où Aragon évoque des souvenirs personnels (V**, p. 43)[74] ; la dernière phrase du chapitre II du tome I attribuée à Romain Visconti, qui sort directement de son éditorial du 28 février 1939 ; et le prologue du roman, largement puisé à un article du 3 février 1939[75].

2. *La lettre à Herriot (tome II)*

Envoyée par le "Groupe ouvrier et Paysan" au président de la chambre le 1er octobre 1939, la lettre à Herriot, signée Florimond Bonte et A. Ramette, qui réclamait la convocation de la chambre pour délibérer au sujet de la paix et annonçait des "propositions de paix" soviétiques[76], est, dans le tome II, l'objet d'un important collage, avant d'être de nouveau citée par le biais d'une lecture fictive. La citation met deux fois en valeur les propositions soviétiques, ce qui permet de glorifier doublement le pays du socialisme et rappelle les positions d'Aragon journaliste, qui suivit de près et avec une « *exaspération croissante* » les interminables pourparlers du printemps 1939 entre la France, l'Angleterre et l'URSS. Alors que le pacte germano-soviétique venait d'être signé, il maintint qu'un pacte d'assistance mutuelle entre la France et l'URSS pouvait encore être mis sur pied ; et il distinguait nettement ces deux types d'accord. En même temps, il fut l'un de ceux qui virent et maintinrent que le danger venait essentiellement de l'Allemagne nazie (voir l'analyse qu'en donne Lavoinne, 1984, p. 357 et suivantes).

Le long et passionnant chapitre XIII du tome II (E2, I, chapitre XII) re-

---

[74]. Voir la comparaison succincte entre les deux énoncés chez Lavoinne, 1984, p. 852 : le passage figurant p. 43 du V** relate l'anecdote du baptême, à Anzin, d'une avenue Jean Jaurès en « Route Nationale » par un colonel. Le texte ponctuait allusivement d'un « *stupéfiant, pas ?* » alors que le quotidien dégageait très explicitement la signification politique de la scène.

[75]. *Cf* Jacqueline Bernard (1984, p. 130) et Anne Chomette, « À propos de la guerre d'Espagne : Aragon, du journaliste au romancier », *RCAET* n° 6, 1998, pp 165-173.

[76]. On peut en lire l'intégralité dans les *Cahiers d'histoire de l'institut de recherches marxistes* n° 38, pp 114-115.

late une soirée chez les Cautèle, le 6 octobre 1939. Le capitaine Saint-Garin, chargé d'interroger des communistes arrêtés, y explique les raisons du procès des députés communistes (II, p. 241), petit cours d'histoire politique d'une rigoureuse précision, glissé dans la discussion mondaine : toutes les étapes des manœuvres retorses du gouvernement pour parvenir à arrêter les députés du "Groupe Ouvrier et Paysan", normalement protégés par l'immunité parlementaire, sont détaillées avec soin. C'est à ce moment que le personnage sort de sa poche un papier « *assez sale, comme tapé à la machine, mais très mal, très gris, qu'on se passa de main en main* » (II, p. 243) : un exemplaire de *L'Humanité* clandestine, autour duquel se groupent les invités, dont les visages se transforment subitement en masques de haine. Puis Romain Visconti se met à lire à haute voix le texte de la lettre (réelle), du moins les derniers alinéas[77], qui comportaient la phrase suivante : « *en face des fauteurs de guerre impérialistes et de l'Allemagne hitlérienne, il y a la puissance de l'Union Soviétique qui peut permettre la réalisation d'une politique de sécurité collective, susceptible d'assurer la Paix et de sauvegarder l'indépendance de la France* », écho direct aux analyses d'Aragon. Les faire lire à un député d'extrême droite ne manque pas d'habileté narrative ; c'est le personnage le plus attiré par le fascisme qui va ainsi souligner le caractère antidémocratique, abusif, voire illégal, des mesures prises à l'encontre des députés communistes (II, p. 245)[78]. Roger Stéphane souligna le recours à cette méthode qui consiste à faire expliquer par un personnage ennemi, les exactions et injustices dont furent victimes les communistes, ce qui donne incontestablement plus de poids à la dénonciation (article du 29 mars 1951).

La lettre à Herriot est citée une deuxième fois dans ce tome II. François Lebecq en découvre par hasard dans *Gringoire* le contenu tronqué. En l'absence de *L'Humanité*, interdite, l'information parvient en effet aux militants par des voies inhabituelles. Il s'agit d'un cas d'intertextualité explicite puisque la citation est accompagnée d'une référence partielle, à quoi il ne manque que la date exacte de publication :

> « *Précisons néanmoins, pour en marquer le caractère, que l'Union soviétique y est proposée comme garante de l'indépendance française…* »
>
> *Cette phrase du* Gringoire *de l'autre semaine, à peu près tout ce qui y était dit de la lettre des parlementaires communistes au Président de la Chambre, met François Lebecq en boule. Il avait déchiré un bout de ce sale canard pour essuyer son rasoir.*

---

[77]. Le fragment cité dans le tome II va de « *Chaque français veut la paix* » à la fin de la lettre.

[78]. Qualifiant la lettre à Herriot de « *manœuvre brouillonne et terriblement maladroite* », l'historien Roger Martelli souligne qu'elle fut « *sans rapport avec le déchaînement politique et répressif qu'elle suscita aussitôt* » (Martelli, 1989, p. 36).

(II, p. 271 - E2, I, p. 306)

Cette citation, d'autant plus remarquable, qu'ouvrant un chapitre, elle intervient après un blanc typographique et donc à un lieu où l'attention du lecteur réel est plus vigilante qu'ailleurs, provient effectivement du *Gringoire* du 5 octobre 1939 et plus précisément de la rubrique « *Répétez-le* » (page 2). L'hebdomadaire titrait : « *Le PC est toujours debout* » un petit article de cinq paragraphes consacré à la « *reconstitution illégale* » du PCF en « *Groupe ouvrier et paysan* ». À propos de la lettre au président, on pouvait lire : « *La censure interdit – et elle a raison – la publication de cette ignominie* » et le journal concluait sur un appel à l'emprisonnement des responsables : « *Qu'attend-on pour mettre sous les verrous les auteurs de cette manœuvre criminelle ?* ».

La colère du personnage et son jugement sans appel (« *ce sale canard* ») semblent davantage expliqués par la véhémence des propos non cités, que par la phrase, relativement neutre, recopiée par Aragon. Rien ne permet de discerner, derrière la neutralité de la formulation, ce qui a pu mettre François Lebecq « *en boule* ». On l'apprend bientôt : c'est la maigreur de l'information offerte par l'hebdomadaire. Le lecteur peut alors interpréter rétroactivement le mépris implicite véhiculé par le connecteur « *néanmoins* » : "vous pouvez sans peine imaginer le reste de cette lettre à Herriot, un tissu de propagande bolchevique". La réaction du lecteur fictif permet de redresser ici le défaut d'interprétation du lecteur réel.

Si le lecteur actuel doit reconstruire tout un contexte idéologique, les premiers lecteurs des *Communistes*, eux, n'avaient qu'à fouiller dans leur mémoire pour décrypter spontanément la phrase de *Gringoire* et en mesurer l'implicite… ils étaient sans doute, pour cette raison, des lecteurs plus compétents que nous.

3. La séance à la Chambre (tome III)

Un autre cas intéressant de transposition d'un intertexte historique apparaît dans les trois chapitres du tome III consacrés à la séance à la chambre des députés le 16 janvier 1940. On sait quelle documentation de première main Aragon a utilisée pour l'écriture de la scène : en plus du compte rendu oral qu'Étienne Fajon n'a pas manqué de lui faire (l'écrivain connaissait personnellement le député communiste), il s'agit des pages du *Journal Officiel* du mercredi 17 janvier 1940 (n° 4)[79].

L'Officiel est d'ailleurs souvent un journal de référence pour les communistes du roman, parce qu'il notifie les lois, les décrets et les décisions politiques. Par exemple, dans le tome II, François Lebecq observe que « *la déci-*

[79]. Maurice Thorez (1949, p. 170) avait lui aussi cité l'extrait du discours de Fajon qu'Aragon reproduisit au tome III, p. 314.

sion [la dissolution du parti] *ayant été prise la veille au soir, tard, au Conseil des Ministres, avec la meilleure volonté du monde, ça ne pouvait être à l'*Officiel *que ce matin, et tant que ce n'était pas à l'*Officiel *la police n'avait pas à intervenir* » (II, p. 201 - E2, I, p. 260), information à caractère juridique qui révèle une grande connaissance des textes de lois.

Dans le tome III, quelques pages avant le début de la séance à la chambre, André Mercier[80] raconte à Cesbron l'empoignade violente du 9 janvier 1940 qui avait opposé quatre élus communistes à la foule des parlementaires :

> *Cette fois, il faut s'arranger pour qu'au moins un député communiste ait la parole. C'est très important. Ça s'imprime dans l'*Officiel, *et alors l'*Officiel, *c'est déjà l'histoire. Le pays doit entendre la voix du Parti…*
>
> (III, p. 246 - E2, I, p. 507)

Juste avant l'ouverture de la séance, un autre rappel se fait l'écho de cette déclaration, avec une insistance qui interpelle le lecteur à la façon de ces « *anomalies* », qui selon Riffaterre sont les traces de l'intertexte :

> *À propos, quand l'*Officiel, *avec la séance du seize janvier est sorti, on a fait la guerre pour en avoir des numéros. Ça se présentait comme un succès de librairie. C'est que là, ils y étaient les détails…*
>
> (III, p. 271 - E2, I, p. 522)

Cette déclaration peut être mise sur le compte de Blanchard dont le point de vue oriente le paragraphe précédent, mais le passage à la ligne invite à l'attribuer à un autre énonciateur… l'écrivain peut-être, qui précisément a utilisé le *Journal Officiel* parce qu'il lui fournissait les détails nécessaires à l'élaboration romanesque de trois chapitres. La biffure de la dernière phrase dans la version de 1966 prend tout son sens lorsqu'on voit à quel point la scène à la Chambre y a été raccourcie : de nombreux "détails" furent effectivement supprimés.

Une comparaison attentive du *JO* et du texte des *Communistes* révèle comment Aragon sélectionne des éléments du compte rendu de la séance, les prélève ensuite pour les greffer au corps du roman ; ainsi la totalité de l'intervention d'Étienne Fajon retranscrite dans le *JO* a-t-elle été intégrée, après découpage et légères modifications[81], alors qu'une partie seulement des

---

[80]. Ce député communiste appartenait à la Fédération des Textiles de la CGT. Avec Raymond Guyot, Fernand Grenier et Charles Michels, il participa à l'ouverture de la session parlementaire du 9 janvier 1940, au cours de laquelle ils furent expulsés *manu militari* par les autres députés, parce qu'ils n'avaient pas voulu se lever lors du salut officiel du président aux soldats mobilisés (Courtois, 1980, p. 95).

[81]. Par exemple, les attaques envers Gitton, dissident doriotiste, qui figurent à deux reprises dans le discours réel de Fajon ont été évacuées du texte des *Communistes*. Nathalie Pinot a consacré au problème de la transposition romanesque de cette

déclarations d'un Tixier-Vignancourt ou d'un Frossard sera utilisée et que les interventions d'anciens communistes comme Sulpice Dewez ne seront pas retenues[82]… car il ne s'agit pas pour l'écrivain de se transformer en fidèle chroniqueur des débats parlementaires mais bien plutôt d'en extraire ce qui peut servir la cause de ses *Communistes* et la Geste du Parti. La comparaison entre le *JO* et le tome III révèle que l'écrivain travaille autant avec la colle et les ciseaux qu'avec la plume, des paragraphes entiers du *JO* sont en effet recopiés sans qu'une virgule y soit changée. Intertextualité à la fois implicite et avouée, si l'on considère les mentions au *JO* comme une sorte de reconnaissance de dette du romancier au document historique. C'est donc par l'intermédiaire des journaux, journaux de presse ou *Officiel*, cités ou encore transmis par un personnage sous forme de revue de presse, qu'afflue sur le devant de la scène textuelle, un intertexte historique qui ne se cantonne plus au rôle d'arrière-plan ou décor de l'intrigue comme dans le roman historique classique à la Walter Scott ou à la Dumas. À tout moment, l'élément romanesque est débordé par la mise en scène de l'historique, qui s'infiltre par les conversations et les lectures des personnages et réussit à faire craquer les digues de la fiction.

4. Les lectures comme filtre de l'intertexte historique (tome IV)

Par le biais de la lecture fictive d'un journal, l'histoire se déploie dans le texte, après avoir subi un traitement de "filtrage" par le personnage-lecteur : celui-ci a pour charge d'extraire de sa lecture certains éléments ou d'opérer une synthèse. À cet égard, on relèvera une scène de lecture intéressante entre Joseph Gigoix et Cécile Wisner. Après la requête du mutilé (« *Quand ils ont été sur la terrasse, Joseph a dit :* […] *Qu'est-ce qu'il y a sur le journal ?* », IV, p. 185), suit un paragraphe s'ouvrant sur ces mots : « *Rien de vraiment intéressant* », et se terminant sur cette constatation : « *Enfin, rien* » (IV, p. 186). Cécile y donne une revue de presse synthétique et personnelle, sans guillemets ni citations, sur un mode très neutre qui privilégie les présentatifs *c'est* et *il y a* ; la présence des adverbes déictiques *hier* (deux fois) et *aujourd'hui* (une fois), et les formes verbales adoptées (présent et passé composé), inscrivent pourtant ce passage dans le "discours" ; ainsi les données référentielles, qui à la fois situent la scène romanesque dans le temps de façon précise (« *Le gouvernement doit tenir* AUJOURD'HUI *même son*

---

séance un mémoire de maîtrise auquel nous renvoyons : *Aragon,* Les Communistes, *Étude informatisée de la réécriture (La séance à la Chambre des députés le 16 janvier 1940)*, Besançon, 1989, 185 p.

[82]. Trois lignes de la page 315 (tome III), résument la longue justification de Sulpice Dewez qui occupe 121 lignes (serrées) du *Journal Officiel*.

premier conseil des ministres ») et fournit la matière d'échanges ou de réflexions, est subjectivisée dans et par l'énonciation d'un personnage qui se pose comme deuxième filtre, après le journal, de l'intertexte historique.

Autre exemple dans le même tome, Maître Watrin vient de se voir proposer une place de chef de cabinet :

> *Que ce soit à cause de ses reins qui sont faibles, ou de l'envie qu'il a de mener une vie tranquille et de lire dans les journaux les nouvelles de la guerre… Il refusait, il refusait !*
>
> *Sur le boulevard des Invalides, l'avocat acheta le journal du soir.*
>
> (IV, p. 50 - E2, I, p. 640)

L'avocat, qui a acheté *Paris-Soir*, va opérer une véritable revue de presse, tandis que la description très précise du contenu du journal est rythmée par des indications spatiales :

> *La tête se partageait entre l'entrevue du Brenner et un bombardement anglais d'Heligoland. À l'intérieur, un sous-titre :* Le remaniement ministériel n'aurait lieu qu'après le vote final […] *À la colonne voisine, un entrefilet* […] *: vingt-sept communistes arrêtés dans la banlieue parisienne* […] *juste au-dessus de l'arrestation des communistes, on lisait dans* Paris-Soir*, quelques lignes en gras :* M. Harold Nicholson, membre du Parlement britannique, a fait hier à la CGT une conférence, au cours de laquelle il a déclaré qu'en face de l'insidieuse propagande ennemie, la France et l'Angleterre devaient s'efforcer de se connaître davantage…

L'entrevue entre Hitler et le Duce au Brenner eut lieu le 18 mars 1940 et le procès des 44 s'ouvrit le 20 mars. La une du *Paris-Soir* du 19 mars 1940 consacrée à « *L'Entrevue Mussolini-Hitler* » (au Brenner) et aux « *Représailles britanniques sur Heligoland* » confirme la source utilisée par l'écrivain. En page trois figurait le sous-titre cité, concernant le remaniement ministériel du cabinet Daladier. Maître Watrin poursuit sa lecture :

> *On ne parlait pas de Paul Reynaud : toute la question semblait de savoir si Daladier remanierait son propre cabinet avant la session de la Chambre, ou s'il attendrait les indications du Palais-Bourbon.*

Avec une fidélité scrupuleuse, Aragon condense ici les informations contenues dans l'article de *Paris-Soir :* les « *indications du Palais-Bourbon* » renvoient aux résultats d'un scrutin qui devait bientôt déterminer les tendances de l'Assemblée, celles du Sénat étant déjà connues. Les « *hypothèses* » dont « *se détourne* » ensuite l'avocat reproduisent l'intertitre de l'ultime paragraphe (« *Deux hypothèses* »). Aragon avait bien sous les yeux, au moment de l'écriture de cette scène, le *Paris-Soir* du 19 mars 40.

Dans la colonne voisine, un petit article était consacré à l'arrestation de

communistes en banlieue parisienne. « *Vingt-sept communistes arrêtés dans la banlieue parisienne* » constituait son titre, même si Aragon n'utilise pas les procédés classiques de citations, italiques et guillemets. Le journal nommait « *le militant Albert Husson, ancien secrétaire de la section de Levallois* », là où Aragon ne conserve que « *ancien secrétaire de la section de Levallois* ».

Plus que la citation, le collage narrativise l'élément "transféré" dans le corps du roman : l'arrestation de ces vingt-sept communistes devient un élément de la vie intérieure du personnage. Cette lecture provoque en effet, chez l'avocat, tout un monologue intérieur :

> *Watrin essayait de se représenter physiquement ce que cela signifiait… Levallois… Aubervilliers… ceux qui venaient de se faire prendre… leurs familles… les autres autour… à deux jours du procès des députés.*
>
> (IV, p. 51 - E2, I, p. 640)

Tout se passe comme si Watrin prenait à son compte les discours tenus par *Paris-Soir*. Les voix se brouillent, se répondent et se chevauchent : lecture du journal, interprétation des événements, sentiments intimes, à tel point que le lecteur ne sait plus si Watrin continue sa lecture ou fait état de convictions et de connaissances personnelles : « *Est-ce que tous ces gens-là se rendent compte ?* » s'interroge-t-il. Plus loin, est-ce encore l'avocat qui raisonne, ou s'agit-il d'idées puisées dans *Paris-Soir* ? :

> *Il y a la guerre. Demain, les combats de printemps. Pour les combats de printemps, Churchill fait confiance à Paul Reynaud, et peut-être que Mac Donald… On n'a pas été fichu d'aider les Finlandais, on va envahir la Belgique… La Norvège… le Caucase… Ce n'était pas pour lui des idées nouvelles.*
>
> (IV, p. 51 - E2, I, p. 640)

Le traitement de l'intertexte historique, tout à fait original, consiste en une sorte de *fading* des voix : celles du "discours rapporté" et du texte d'Aragon qui lui sert de support. L'allusion à Mac Donald, ministre des colonies britanniques, est liée au fait que *Paris-Soir* parlait de sa visite en France pour trois jours[83]. Quant à la remarque « *On n'a pas été fichu d'aider les finlandais* », on peut la mettre en rapport avec l'article de Leslie Hore-Belisha en page deux : « *L'amère leçon de la Finlande* » ; l'accord de paix entre l'URSS et la Finlande venait en effet d'être signé le 14 mars 1940. Les quatre lignes citées au sujet de la conférence de Harold Nicholson proviennent également de *Paris-Soir*, comme le signale Aragon ; et lorsque Maître Watrin songe :

---

[83]. Il allait rencontrer son homologue français Georges Mandel « *en vue de la mise en commun des ressources de deux empires* » (*Paris-Soir* du 17 mars 1940).

> *Demain comité secret… On dit que les socialistes s'abstiendront. Vont-ils avoir leur revanche de septembre ? Churchill, Mac Donald, Nicholson… Ça fait bien du monde en peu de jours à Paris.*
>
> (IV, p. 52 - E2, I, p. 641)

il s'appuie encore sur des informations lues dans le quotidien. Le tissage des voix est donc ici d'une extrême densité.

Paris-Soir est également cité dans le tome IV, au moment du procès des députés communistes le 20 mars 1940. Le commissaire du gouvernement, le colonel Loriot, vient de demander le huis clos :

> *Les journaux du matin annonçaient d'avance cet incident*. Paris-Soir*, que Bernadette avait déjà en mains, écrivait en sous-titre de première page :* Le huis-clos est demandé dès l'ouverture des débats par le commissaire du gouvernement. *Entre les deux séances, Me Lévine avait montré à Mme Cesbron cette affirmation* […] *Et Bernadette, à l'intérieur du journal, montrait du doigt à Juliette le passage qui développait le sous-titre, et qui se terminait ainsi :* Le président du tribunal – malgré les interventions de la défense – se prononcera pour des débats secrets…
>
> (IV, p. 103 - E2, I, p. 672)

Une même précision dans la localisation des énoncés (« *sous-titre de première page* » ; « *l'intérieur du journal* » ; « *le passage qui développe le sous-titre* ») présente les étapes de la recherche de l'information par le personnage. Celles-ci renseignent vraisemblablement sur la lecture opérée par le scripteur dans ce même journal, matériau brut utilisé pour ses collages et citations.

La citation joue ici un rôle de premier plan, non parce qu'elle provoque le flux des réflexions personnelles de Bernadette comme dans l'exemple précédent, mais plutôt comme pièce à conviction. Le narrateur-scripteur s'abritant derrière l'énoncé neutre du journal, évite de s'insurger personnellement contre ce huis clos ; c'est Bernadette qui traduit sa révolte : « *Tu parles d'une comédie* […] *tout est fixé d'avance* »… réaction qui, à l'heure du procès des députés communistes, fut celle de nombreux militants[84].

Aragon met le doigt sur une contradiction de l'article de *Paris-Soir* du 21 mars 1940, source du passage, qui commençait par une hypothèse (« *IL EST PROBABLE sinon certain que le huis clos sera prononcé au début des débats* ») et se concluait, par une sorte de lapsus du journaliste, sur l'affirmation citée (« *Le président du tribunal* […] *se prononcera pour des*

[84]. Cette phrase a été supprimée de la deuxième version des *Communistes* (I, p. 672). Thorez notait à ce sujet : « *On leur impose le huis clos afin d'étouffer leur voix* » (1949, p. 171).

débats secrets »)… le huis clos, bien qu'il n'eût pas encore été officiellement prononcé, ne faisait aucun doute pour personne.

Tout se passe donc comme si le scripteur, par l'intermédiaire du personnage, réglait ainsi les comptes politiques du parti bafoué et injustement opprimé pendant les deux années terribles de 1939-1940.

Si *Paris-Soir* n'est pas officiellement convoqué par le texte aragonien, ce journal, d'une grande richesse informative, semble être une source essentielle de la documentation de l'écrivain. Il est parfois anonyme, quoique facilement identifiable :

> *Donc, la pose des mines, ou tout au moins, la décision de poser des mines dans les eaux territoriales norvégiennes est rendue publique ce matin par la presse, presqu'à l'heure où elle a été entreprise. On comprend enfin, ceux qui n'avaient pas compris, les articles des jours précédents :* Les regards se tournent vers le Nord… Une neutralité équivoque… Les alliés décidés à se montrer énergiques… *etc. Il ne s'agissait donc que de ça ? La nouvelle n'a pas bouleversé le pays. Les prophéties de Gœbbels nourrissent autrement les conversations. Pas qu'on y croie ! La prise de Paris avant le quinze juin… ça ne leur laisse pas dix semaines !*
>
> (IV, p. 221-222 - E2, II, p. 59)

L'annonce de Gœbbels fit en effet la une du Paris-Soir du 9 avril 1940, tout comme la décision de « *poser des mines dans une partie des eaux territoriales norvégiennes, pour répondre aux violations de la neutralité par le Reich* ». Parmi les titres d'articles cités par Aragon, le premier, de l'académicien André Chaumeix (« *Les regards se tournent vers le Nord* »), parut le 8 avril 1940.

L'énonciation du passage cité peut avoir trois sources. Elle peut être imputée à Cécile, qui, deux paragraphes plus haut, écoutait la radio (« *Qu'est-ce qu'il veut Churchill ? Elle n'y comprend rien* »). Mais comme elle souhaitait ensuite « *une petite musique* » à la place du journal parlé, la responsabilité du paragraphe suivant, qui relate les préambules de l'attaque en Norvège, peut être également attribuée au narrateur omniscient. Le *donc* ouvrant le texte cité ci-dessus (après un alinéa décrivant la peur de Fred Wisner) peut renouer soit avec les interrogations de Cécile, soit avec la démonstration du narrateur omniscient, soit encore, annoncer Maître Watrin, amateur de lectures de journaux et fin politique, dont le point de vue va ensuite focaliser le récit.

Confortée par l'emploi du *on*, de la tournure impersonnelle (« *il ne s'agissait* ») et surtout par l'effet d'oralisation produit par la formule : « *Pas qu'on y croie* », cette indécidabilité participe à la représentation de la *doxa*. Ainsi, ce sont les bruits qui courent *à partir du* discours de la presse, plutôt que celui-ci qui, en dernier ressort, sont donnés à lire.

Parfois "collé" sous la forme d'une lecture fictive, mais le plus souvent, "parlé" par le personnage, procédé qui fictionnalise l'Histoire, le discours de

la presse nourrit constamment l'écriture des *Communistes*.

Il semble quelquefois se parler seul ou plus exactement provenir de multiples voix, dont l'origine non précisée contribue à une représentation polyphonique des jugements collectifs. L'interpénétration entre discours romanesque et discours de la presse est donc fort étroite ; si les productions journalistiques d'Aragon mettent largement en œuvre des procédés littéraires (voir Lavoinne, 1984, p. 389 et suivantes), son écriture romanesque est, elle aussi, constamment irriguée par le flux des événements politiques et des anecdotes révélés ou constitués par le discours de la presse.

★

Ainsi la lecture fictive et le lecteur fictif relèvent de multiples fonctions. Tout d'abord la mention d'une lecture est un trait sémiotique caractérisant le personnage, que le lecteur réel doit établir, puisque la lecture fictive introduit dans le texte un ensemble de représentations qui lui est étranger. Elle fait donc appel à la culture du lecteur, à son savoir extra-textuel, et à sa faculté de mettre en relation des textes différents. Comme *Les Communistes* recourt massivement à cette "caractérisation indirecte", l'on peut se demander ce qu'il adviendra de la lecture de ce roman, lorsque ces innombrables références à des univers socio-discursifs particuliers, notamment celui constitué par la presse des années 1930 à 1940 seront trop lointaines pour susciter la moindre image dans l'esprit du lecteur.

La lecture fictive, qui garantit l'"épaisseur" du portrait peut amener le lecteur à établir des prédictions sur le devenir de tel ou tel personnage, ou redoubler les macro-isotopies du texte (amour, politique, histoire, la chevalerie, la Commune) : elle en assure ainsi la cohérence.

En outre, les lectures des personnages, épousant parfois étroitement les lectures réelles des militants communistes, reformulent une pratique historiquement et socialement définie. En évaluant positivement la littérature du parti, *Les Communistes* se montre porteur de normes et de modèles de comportement. Les militants exemplaires décrits, qui lisent les brochures du parti ou la littérature préconisée par celui-ci dans la bataille d'idées des années 50 (essentiellement des romans réalistes et historiques, des romans soviétiques et les "classiques du peuple"), proposent indirectement une norme d'action aux militants réels, lecteurs du roman. *Les Communistes* s'accomplit de cette façon comme roman à thèse.

Enfin, ces lectures fictives inscrivent le texte d'Aragon dans une généalogie précise : le réalisme socialiste entre autres, dont un des héros

positifs les plus célèbres des années 35-40 a visiblement déterminé la création d'un personnage du roman. Mais elles le situent également dans une série qu'Aragon s'est attaché à définir dans les années qui précédèrent la publication des *Communistes* : celle des romans et des textes politico-littéraires, au rang desquels Stendhal, Barrès ou Zola. Car à l'époque, il démontre qu'on ne peut séparer l'écrivain de l'homme politique, le texte de son interprétation historique et idéologique. À sa manière, *Les Communistes* met en pratique ces principes théoriques ; il est le roman politique total que les lectures fictives inscrivent dans un patrimoine national réapproprié, et plus largement dans un patrimoine littéraire progressiste international. Les autorités tutélaires de cet héritage sont Zola, Barrès, Hugo, Racine, Balzac, Romain Rolland mais aussi Vallès, Ostrovski et Tolstoï.

Les multiples journaux cités, recopiés ou fugacement mentionnés donnent au roman une épaisseur et une densité discursives hors du commun : à travers leur étude se fait jour la multiplicité des voix qui traversent le texte aragonien. Autour de fragments insérés se nouent évaluations et commentaires, qui donnent une représentation sémio-discursive d'un moment historique. *Les Communistes* fait apparaître cette époque de la drôle de guerre essentiellement comme pourvoyeuse de discours sur le monde.

CONCLUSION

La réception d'un texte littéraire ne peut se comprendre en dehors du cadre dans lequel elle s'inscrit ; le contexte sociologique, culturel et idéologique général la détermine plus fortement que des critères proprement littéraires. Ainsi l'horizon d'attente des lecteurs n'est pas seulement constitué, comme le supposait Jauss, de données littéraires, telles que la perception du genre ou de la différence entre le langage de l'œuvre et le langage "commun". Les critères d'évaluation rencontrés furent moins l'appartenance du roman à un courant littéraire, l'originalité de son langage ou sa qualité fictionnelle, que l'adhésion de son auteur à la cause communiste. En outre, le contenu seul fut envisagé, et puisqu'il était historique, l'Histoire fut considérée… au détriment de l'amour, de la poésie ou du romanesque.

La presse non communiste, divisée sur le roman, l'a parfois envisagé comme un texte de propagande illisible. Si *Les Communistes* a été interprété comme un roman idéologique, un roman à thèse, c'est à la fois parce qu'un certain nombre de segments et de réseaux textuels induisaient (et induisent toujours) cette actualisation, mais aussi parce qu'il intervenait dans une époque particulière marquée par la guerre froide et l'exacerbation des tensions idéologiques.

Même les non-communistes ont été saisis par la qualité de sa reconstitution historique. Indépendamment de leurs opinions politiques, bien des critiques des années 50 ont vu se réactiver dans leur lecture un pan entier de leur vie passée. Mais un autre type d'appréhension du texte dans les circonstances de réception était-il vraiment concevable ?

Aragon produit un roman dont la richesse documentaire et la fidélité à une histoire encore toute proche sont remarquables : quoi d'étonnant à ce qu'on l'ait lu en priorité comme un manuel d'histoire ? De surcroît, à la même époque, le Parti Communiste privilégiait le documentaire en peinture, comme la plus haute forme de l'art. Sur le plan littéraire, *Les Communistes*

témoigne certainement d'un souci documentaire qui le situe dans la perspective du réalisme socialiste. Mais, plutôt que mettre en œuvre les *topoï* d'un "réalisme socialiste" clairement défini, *Les Communistes* en a offert, en réalité, la première version française ; partant, il fut constitué en modèle par la critique militante, qui en admira l'écriture "transparente", vitre posée sur un réel à connaître plus qu'à inventer. Cela contribua à ce que le littéraire soit passé sous silence, au profit de cet « *autre chose* » dont se plaint Aragon dans sa *Postface*.

On a vu à quel point les communistes se sont "retrouvés" dans le roman, se sont identifiés aux personnages. La communauté qui liait Aragon et une part importante de son lectorat, l'appartenance au PCF, structurait l'horizon d'attente spécifique de son public. *Les Communistes* et son public militant partageaient bien cette communauté de langage, de culture et d'évidence dont parle Robert Escarpit (1958, p. 101) jusque dans des syntagmes et des images qui voyagent du texte à la critique, la métaphore de la chevalerie ou celle des nouveaux Christ par exemple.

Le roman contribua à souder la "famille" communiste en lui proposant une lecture politique autant que littéraire d'un passé tout proche. Ceci explique l'extraordinaire enthousiasme des articles de la presse communiste lors de sa parution.

Le roman a vraisemblablement apporté sa pierre à l'élaboration d'une conscience historique communiste : l'Histoire n'était pas encore écrite lorsqu'Aragon s'en empara. Mais il a également contribué à renforcer l'image du communiste, héros des temps modernes. En cela, il rencontrait probablement l'attente de nombre de militants, qu'indirectement il flattait en les peignant ainsi, mais il passait sans doute à côté d'autres attentes. Ceux qui ont lu *Les Communistes* comme un roman de propagande ne faisaient que s'exaspérer sur cette représentation, sans prendre vraiment en considération d'autres aspects du texte.

La volonté de réaffirmer l'identité communiste s'est exprimée dans les articles militants : en épinglant violemment "l'ennemi" représenté dans le roman, ou imaginé hors de lui, tout en célébrant les mérites de "l'homme communiste", les critiques de l'époque formulaient et servaient avant tout la cohésion du groupe. Ainsi autour des *Communistes,* s'est réalisée une sorte de communion, qu'on pourrait à la suite de Sartre décrire comme « *l'intégration symbolique à la communauté* » (Sartre, 1948, p. 328) et il est vrai que l'utilisation qui fut faite du roman lors de la soirée de la Grange-aux-Belles est bien celle d'« *un accessoire* » d'une cérémonie qui ignora la question littéraire.

Mais l'étude de la critique militante des années 50 nous a finalement appris moins de choses sur le roman lui-même, que sur ce qui la constitue comme un discours idéologique finalement assez décevant : la redondance de

ses figures, de ses syntagmes et de son style. Cet univers du communiste des années 50, volontiers triomphaliste, glorifiant le parti et ses membres, est dominé par la morgue, le sentiment affiché de supériorité et le ressassement. Quant à l'approche proprement littéraire du texte, si elle ne fut pas absente des recensions, elle n'en constitua pas, il faut le reconnaître, le substrat. Cette critique, qui ne peut pas non plus se comprendre en dehors de ses conditions de production était politique avant d'être littéraire. Au même titre que la production de romans, elle s'insère dans une vaste bataille idéologique ; toutes deux sont des "armes" au service d'une cause. La dépendance du littéraire au politique est affirmée avec force dans les articles de la presse militante, mais l'idée est tout particulièrement présente sous la plume d'Auguste Lecœur qui assura ainsi la domination des thèses ouvriéristes en matière d'art et de littérature. Elle s'illustre dans l'image d'une improbable « littérature nouvelle », qui exigerait, selon les mots de Pierre Daix :

> *que les livres ne soient plus considérés comme l'affaire privée des seuls écrivains et critiques mais celle de tous ceux qui attendent des livres un enrichissement et une aide pour avancer*[1].

Essayer de comprendre la réception des *Communistes* en dehors de ces paramètres politico-idéologiques se révèlerait un leurre.

De façon générale, les lectures fictives ou leur souvenir dans la citation, ouvrent le texte sur son ailleurs et ses marges ; le politique en est une donnée essentielle.

Elles assurent la caractérisation indirecte du personnage romanesque : elles en sont un trait sémiotique constitutif, permettent de le classer, en jalonnent, de façon significative, le cheminement moral et idéologique… et ce rôle était déjà celui que leur octroyait le roman réaliste du XIXe siècle. De la sorte, *Les Communistes* s'inscrivent dans une tradition littéraire. À y regarder de plus près, on voit qu'Aragon cherche pourtant moins à représenter des personnages que des discours. Le "faire" est souvent réduit à un "dire" ou à un "lire" : les personnages fonctionnent comme porte-discours ; ils parlent et commentent l'actualité du monde de toute la largeur de l'éventail politique. La lecture apparaît alors comme une situation narrative privilégiée.

Le lecteur fictif communiste est en connivence étroite avec le lecteur réel des années 50. Celui-là convoie des valeurs et des normes qui étaient celles du PCF : ses lectures donnent lieu à des interprétations politiques d'une histoire encore proche et sujette à caution (pacte germano-soviétique, invasion de la Pologne, guerre de Finlande), mais elles servent également la Geste du Parti, ses héros et ses chevaliers d'un temps nouveau. C'est ainsi que des pièces essentielles à l'écriture de l'histoire du parti sont présentes sous la forme de lectures fictives : la lettre à Herriot par exemple. La lecture

[1]. Pierre Daix, « Une littérature de parti II » *in La Nouvelle Critique* n° 8, juillet 1949, p. 58.

fictive de journaux se donne par ailleurs comme tremplin à l'interprétation communiste des événements historiques, qu'il s'agisse du pacte germano-soviétique ou de la guerre de Norvège. Les lectures proprement politiques, tracts et brochures du PCF, textes des pères du communisme et du stalinisme, donnent au texte une forte coloration militante et le placent dans la lignée des romans à thèse.

Les lectures fictives et leur évaluation construisent dans l'écriture romanesque les justifications des lignes politiques adoptées avec leur sinuosité, où s'affiche une volonté de démonstration. Au même titre que les autres éléments de la narration, personnages ou situations, elles forment un système binarisé : les bonnes lectures s'opposent aux mauvaises. Les premières sont valorisées dans les opinions formulées à leur propos par les personnages ou le scripteur ou simplement par le fait qu'elles constituent le "faire" d'un personnage porteur des signes de l'honorabilité idéologique. Les thèses du roman s'y présentent assez clairement.

Dès lors, ces lectures offrent un miroir au militant, en même temps qu'elles se proposent de l'éduquer : le didactisme du roman s'ancre dans l'évaluation des lectures diverses, romans ou informations lues dans les journaux.

La mention de journaux et de revues introduit dans le roman la prolifération des discours de la drôle de guerre, vaste et complexe univers sémio-discursif dans lequel puise l'écriture romanesque. Elle permet l'ourdissage d'un réseau dense d'allusions historiques ou politiques qui ne peuvent se lire sans accroche référentielle. L'intertexte journalistique autant que littéraire est la matière brute de l'écriture, où s'enracinent les pilotis de certains personnages.

Mais, en même temps, la lecture fictive de textes littéraires, parfois longuement cités, enrichit le texte de représentations sémantiques puisées dans la confrontation du texte et de ses intertextes. Elle assure l'insertion des *Communistes* dans le littéraire tandis que le recours constant à des hors-textes discursifs multiformes signe la polyphonie du roman.

« À thèse », « politique » ou « historique », le texte d'Aragon n'en reste pas moins un roman, plus qu'un autre à l'écoute du bruissement langagier du monde.

TABLEAU DE CORRESPONDANCES DES ÉDITIONS DES *COMMUNISTES*[1]

Éditions de références :

E1, version originale :

– Bibliothèque Française / Éditeurs Français Réunis [*BF*], 1949-1951 (5 “fascicules” en 6 tomes : I, 1949, 266 p. ; II, 1949, 364 p. ; III, 1950, 414 p. ; IV, 1950, 336 p. ; V*, 1951, 298 p. ; V**, 1951, 344 p.).

- Stock, version originale, introduction et dossier par Bernard Leuilliot, 1998 (1 tome : 1061 p.)

E2, version réécrite :

– *Œuvres Romanesques Croisées* d’Elsa Triolet et de Louis Aragon, Robert Laffont [*ORC*], 1967 (4 tomes : t. 23, 317 p. ; t. 24, 339 p. ; t. 25, 309 p. ; t. 26, 329 p.)

– Le Livre de Poche [*Livre de P*], 1967-1968 (4 t. : t. I, n° 2248, 545 p. ; t. II, n° 2249, 447 p. ; t. III, n° 2318, 444 p. ; t. IV, n° 2319, 446 p.)

– Messidor / Temps Actuels, 1982 (2 tomes : t. I, 695 p. ; t. II, 620 p.). Cette réédition de E2 ne comporte pas les cartes ajoutées par Aragon dans *ORC* et qui figurent bien dans *Le Livre de poche*.

Première version (E1)			**Deuxième version (E2)**			
chapitre	page		chapitre	page		
	BF	Stock		ORC	Livre de P	Messidor
1 FÉVRIER-SEPTEMBRE 1939			*1 FÉVRIER-SEPTEMBRE 1939*			
Prologue	9	7	I	11 t. 23	9 t. I	7 t. I
I	24	17	II	20	23	16
II	36	23	III	26	33	22
III	45	28	IV	32	43	28
IV	55	33	V	38	53	34
V	69	40	VI	47	67	43
VI	76	44	VII	52	75	48
VII	83	48	VIII ✍[2]	56	81	52
VIII	94	54	IX	60	87	56
IX	104	59	X	66	97	62
X	115	65	XI	72	105	68
XI	123	70	XII	77	113	73
XII	134	76	XIII	84	125	80
XIII	141	80	XIV	89	133	85
XIV	152	86	✂	suppression : Orfilat		
XV	164	92	✂			
XVI	173	97	XV	95	141	91
XVII	182	102	XVI	101	151	97

[1]. Établi avec la collaboration de Lionel Follet.

[2]. Début supprimé.

Première version (E1)			**Deuxième version (E2)**			
chapitre	page		chapitre	page		
	BF	Stock		ORC	Livre de P	Messidor
I FÉVRIER-SEPTEMBRE 1939			*1 FÉVRIER-SEPTEMBRE 1939*			
XVIII	192	107	XVII	108 t. 23	161 t.. I	104 t.. I
XIX	200	111	XVIII	113	169	109
XX	209	116	✍	deux chapitres rassemblés		
XXI	215	119	XIX ✍	118	177	114
XXII	219	121	XX	124	187	120
XXIII	229	126	✂	suppression : Baranger		
XXIV	240	132	XXI	130	197	126
XXV	250	137	XXII	137	207	133

II SEPTEMBRE-NOVEMBRE 1939			*2 SEPTEMBRE-NOVEMBRE 1939*			
I	9	147	I	151	223	147
II	22	154	II	159	235	155
III	39	163	III	170	251	166
IV	57	172	IV	182	269	178
V	72	180	V	192	285	188
VI	95	192	VI	205	303	201
VII	108	199	VII	214	315	210
VIII	128	209	✂	suppression : Felzer		
IX	145	218	VIII	227	333	223
X	163	227	IX	239	351	235
XI	179	235	X	250	367	246
XII	195	243	XI	260	383	256
XIII	220	255	XII	276	407	272
XIV	250	270	XIII	296	435	292
XV	271	281	XIV	310	455	306
XVI	289	290	XV	322	473	318
XVII	302	297	XVI	330	485	326
XVIII	313	303	XVII	337	495	333
XIX	332	312	XVIII	348	511	344
XX	346	319	XIX	357	523	353

III NOVEMBRE 1939-MARS 1940			*3 NOVEMBRE 1939-MARS 1940*			
I	9	331	I	11 t. 24	7 t. II	369
II	25	339	II	20	20	378
III	48	350	III	33	37	391
IV	63	358	IV	41	48	399
V	81	367	V	52	63	410
VI	97	375	VI	61	75	419
VII	122	388	VII	74	93	432
VIII	142	398	VIII	87	110	445
IX	158	406	IX	96	123	454
X	138	411	X	102	131	460
XI	181	418	XI	110	142	468
XII	203	429	XII	123	160	481
XIII	213	435	XIII	129	168	487
XIV	226	442	XIV	137	179	495
XV	240	449	XV	145	190	503
XVI	254	456	XVI	153	201	511

Première version (E1)			**Deuxième version (E2)**			
chapitre	page		chapitre	page		
	BF	Stock		ORC	Livre de P	Messidor
III NOVEMBRE 1939-MARS 1940			*3 NOVEMBRE 1939-MARS 1940*			
XVII	272	465	XVII ✍	164 t. 24	216 t. II	522 t. I
XVIII	283	471	✍	nouveau découpage des 3 chapitres		
XIX	301	480	XVIII ✍	170	224	528
XX	318	489	XIX	193	254	551
XXI	333	496	XX	202	267	560
XXII	352	505	XXI	215	284	573
XXIII	372	516	XXII	229	303	587
XXIV	400	530	XXIII	247	327	605

IV MARS-MAI 1940						
I	9	539	XXIV	256	339	614
II	35	552	XXV	272	360	630
III	54	562	XXVI	284	376	642
IV	66	568	XXVII	290	385	648
V	92	581	XXVIII ✍	307	407	665
VI	117	593	XXIX ✍[3]	324	431	682
			4 MARS-MAI 1940			
VII	135	602	I	11 t. 25	9 t. III	7 t. II
VIII	157	613	II	25	29	21
IX	165	617	III	30	37	26
X	176	623	IV ✍	37	47	33
			V ✍[4]	42	55	38
XI	194	632	VI	47	63	43
XII	215	642	VII	60	81	56
XIII	229	649	VIII	68	93	64
XIV	250	659	IX ✍	80	111	76
XV	265	667	X ✍[5]	89	125	85
XVI	279	674	XI	97	137	93
XVII	293	681	XII	105	149	101
V MAI 1940*						
I	9	705	XIII	134	193	130
II	27	714	XIV	146	213	142
III	39	720	XV	155	225	151
IV	59	730	XVI	169	247	165
V	75	738	XVII	180	263	176
VI	104	752	XVIII	200	291	196
VII	123	762	XIX	213	311	209
VIII	139	770	XX	224	327	220
IX	161	781	XXI	239	349	235
X	183	792	XXII	255	373	251
XI	198	800	XXIII	266	389	263
XII	215	809	XXIV	278	407	274
XIII	232	818	XXV	290	425	286

[3]. Nouveau découpage des chapitres.

[4]. Chapitre coupé en deux.

[5]. Remaniements complexes.

Première version (E1)			**Deuxième version (E2)**			
chapitre	page		chapitre	page		
	BF	Stock		ORC	Livre de P	Messidor
V MAI 1940 suite*			*5 MAI -JUIN 1940*			
¬	¬	¬				
XIV	252	828	I	11 t. 26	7 t. IV	303 t. II
XV	278	841	II	29	35	321

*V**.MAI-JUIN 1940*						
XVI	9	853	III	44	57	336
XVII	28	863	IV	57	78	349
XVIII	40	869	V	66	93	358
XIX	59	878	VI	79	113	371
XX	83	890	VII	96	137	388
XXI	104	901	VIII	111	158	403
XXII	125	911	IX	125	180	417
XXIII	144	921	X	139	199	431
XXIV	166	932	XI ✍	154	221	446
XXV	185	942	XII ✍[6]	170	245	462
XXVI	212	955	XIII	188	270	480
XXVII	231	965	XIV	202	290	494
XXVIII	250	975	XV	214	307	506
XXIX	269	985	XVI ✍	225	323	517
XXX	289	995	XVII ✍[7]	244	349	536
Épilogue	306	1005	Épilogue	259	369	551
			Postface	291	409	585

[6]. Remaniements complexes.

[7]. Remaniements complexes.

OUVRAGES CITÉS[1]

A. RÉCEPTION IMMÉDIATE

Sauf mention contraire, les articles concernent la première édition.

1. Articles signés

ALBERTINI Jean, [compte rendu] dans *Faites entrer l'infini* n° 26, journal de la société des Amis d'Aragon et d'Elsa Triolet, décembre 1998, p. 70, [Concerne la réédition 1998 des *Communistes* première version, édition Leuilliot].

ABRAHAM Pierre, « Quelques réflexions autour des *Communistes* d'Aragon » *in Europe* n° 67-68, juillet-aôut 1951, pp 138-142, [2270 mots - Concerne l'ensemble de la première édition].

ANDRÉ Madeleine, « Lisons ensemble : Aragon, *Les Communistes* » *in Femmes Françaises* n° 63, 03/12/49, p. 11, [470 mots - Tomes I et II].

ANISSIMOV I, « Le directeur de l'institut Gorki présente aux lecteurs soviétiques la traduction du roman d'Aragon *Les Communistes* » *in L'Humanité*, 09/07/53, [395 mots. Extrait (244 mots) de la préface d'Anissimov dont un passage est paru dans *Les Lettres françaises*].

ANISSIMOV I, « Une épopée française » *in La Littérature soviétique* n° 6, Moscou, 1953, pp 144-152, [4735 mots - Concerne l'ensemble de la première édition].

BLONDIN Antoine, « Allez donc faire ça plus loin » *in Paroles françaises*, 01/07/49, [790 mots - Tome I].

CACHIN Marcel, «*Les Communistes* » *in L'Humanité*, 09/06/49, [1055 mots - Tome I].

CACHIN Marcel, « Un livre capital » *in L'Humanité*, 21/03/50, [770 mots - Tome III].

CINGRIA Hélène, « Louis Aragon : du *Libertinage* aux *Communistes* : le panorama d'Anicet » *in La Gazette des Lettres* n° 18, 15/03/52, pp 17-21.

COHEN Francis, « Voici des livres » *in France-Nouvelle* n° 181, 04/06/49, p. 10, [100 mots consacrés aux *Communistes* tome I dans un article sur les sorties littéraires].

COHEN Francis, « Le citoyen Aragon publie *Les Communistes* (2ème volume) » *in L'Humanité*, 27/10/49, [819 mots - Tomes I et II].

COHEN Francis, «*Les Communistes* volume 3 » *in L'Humanité*, 24/03/50, [320 mots].

DAIX Pierre, « Une littérature de parti (I) » *in La Nouvelle Critique* n° 7, juin 1949, pp. 73-81.

DAIX Pierre, « Une littérature de parti (II) » *in La Nouvelle Critique* n° 8, juillet-

[1]. Nous n'indiquons pas le lieu d'édition lorsqu'il s'agit de Paris.

août 1949, pp. 52-59, [consacré aussi à : *Le Mot mineur, camarades*, *Michel Rondet* et *Interdiction de séjour*. 1100 mots consacrés aux *Communistes*].

DAIX Pierre, « Le héros positif en littérature » *in La Nouvelle Critique*, n° 11, décembre 1949, pp. 83-92, [le roman est cité *passim*].

DAIX Pierre, « Vient de paraître... » *in La Nouvelle Critique*, n° 20, novembre 1950, pp. 89-97, [1180 mots consacrés au roman].

DAIX Pierre, « Exactitude documentaire et vérité artistique dans le tome V des *Communistes* d'Aragon » *in La Nouvelle Critique*, n° 27, juin 1951, pp. 124-131, [2075 mots + 1000 mots cités].

DAIX Pierre, « L'objectivité d'Aragon » *in La Nouvelle Critique* n° 29, septembre-octobre 1951, pp 65-72, [Consacré à la réédition des *Beaux Quartiers* au Club Français du Livre et aux *Communistes*].

DECAUNES Luc, « Aragon ou la guerre de mouvement » *in Les Cahiers du Sud* n° 299, 1er semestre 1950, pp 146-151, [2650 mots - Tomes I et II].

DOMENACH J.-M, « À propos du communisme » *in Esprit*, novembre 1949, pp 851-854, [468 mots. Article consacré au tome I et à d'autres livres].

FALLOIS Bernard de, « Les romans : *Les Communistes* » *in Opéra*, 23 février 1951, [1615 mots - Tomes I à IV].

FRÉMINVILLE Claude de, « Aragon ou le dialogue impossible » *in Le Populaire*, 05/12/49, [685 mots. Tomes I et II].

FRÉVILLE Jean, « Le Roman d'Aragon : *Les Communistes* » *in L'Humanité*, 19/05/49, [1313 mots. Tome I].

FRÉVILLE Jean, « *Les Communistes* d'Aragon » *in La Pensée* n° 39, novembre-décembre 51, pp 87-93, [3630 mots - Concerne l'ensemble de la 1ère édition].

FURET François, MATHERON Alexandre et VERRET, Michel, « Psychologie et lutte des classes : sur *Les Communistes* d'Aragon (Tome I, fascicules 1 et 2) » *in La Nouvelle Critique* n° 13, février 1950, pp 108-118, [3895 mots + 524 mots cités].

GHIRARDI Marie, « De nouveaux "Châtiments" : *Les Communistes* d'Aragon, 2ème et 3ème volumes » *in La Pensée* n° 32, septembre-octobre 1950, pp 89-93, [2500 mots + 265 mots cités].

GHIRARDI Marie, « Aragon : *Les Communistes* IVème volume » *in La Pensée* n° 33, novembre-décembre 1950, pp 125-130, [2510 mots + 680 mots cités].

HERVÉ Pierre, « Quand le critique aboie au lieu de minauder » *in L'Humanité*, 05/07/49, p. 4, [765 mots - réponse à Maurice Nadeau].

HOOG Armand, « Aragon romancier (*Les Voyageurs de l'Impériale*, *Les Communistes*) » *in Carrefour* n° 248, 16/06/49, p. 8, [1485 mots dont 365 consacrés au tome I].

JAMET Dominique, « Louis Aragon au parti de la mauvaise foi », *Marianne* du 4 au 10 mai 1998, [Concerne la réédition 1998 des *Communistes* première version, édition Leuilliot].

JOUGLET René, « Aragon : *Les Communistes* (4ème fascicule) » *in Europe* n° 60,

décembre 1950, pp 108-109, [765 mots].

KANTERS Robert, « L'homme contre les robots » *in La Gazette des Lettres* n° 92, 09/07/49, pp 4-5, [597 mots, Tome I].

KEMP Robert, « En recommandé » *in Les Nouvelles Littéraires* n°1137, 16/06/49, [640 mots - Tome I].

LACÔTE René, [compte rendu] *in Parallèles 50*, 28/12/49, [1911 mots - T. II]

LAFFITTE Jean, « Le dialogue entre Aragon et les travailleurs parisiens sur le roman *Les Communistes* : Les leçons de la Grange-aux-Belles » *in L'Humanité* : 23/06/49, p. 4, [CR de la rencontre d'Aragon avec ses lecteurs].

LECŒUR Auguste, « À propos du livre d'Aragon : *Les Communistes* : Critique aux critiques » *in France-Nouvelle* n° 183, 18/06/49, pp 6-7, [1900 mots - T. I].

LERICHE Fernand, « Un grand événement sous l'égide de la V.O. : dialogue entre Aragon et la classe ouvrière » *in La Vie ouvrière* n° 249, 9 au 15 juin 49, p. 3, [635 mots - Tome I].

LERICHE Fernand, « Un grand livre : *Les Communistes* (tome III) par Aragon » *in La Vie ouvrière* n° 291, 30 mars au 5 avril 50, p. 14, [770 mots].

LERICHE Fernand, « 1949, à la Grange aux Belles » *in Révolution* n° 644, 2 juillet 1992, pp 36-39, [Donne de larges extraits du discours d'Aragon : « Aragon répond à ses témoins » *in La Nouvelle Critique* n° 8].

MANCEAU Henri, « Aragon dans les Ardennes : sur les sources d'un roman » *in La Nouvelle Critique* n° 29, septembre-octobre 1951, pp 95-107, [Étude parue pour la première fois dans *Présence ardennaise* n° 7, Charleville : éditions du groupe artitisque "Arthur Rimbaud" de l'Union artistique et intellectuelle des cheminots français], [1700 mots + 710 mots cités - Tome V].

MARCENAC Jean, « Des *Misérables* aux *Communistes* » *in Europe* n° 47-48, décembre 1949, pp 216-221, [2576 mots - Tome II].

MARCENAC Jean, « Un livre s'écrit comme s'écrit l'histoire » *in Ce Soir*, 21/05/49, p. 2, [850 mots - Tome I].

MARTIN-CHAUFFIER Louis, « Louis Martin-Chauffier vous présente *Les Communistes* d'Aragon » *in Action : pour la paix et la liberté* n°244, 2 au 9 juin 1949, p. 5, [745 mots - Tome I].

MARTIN-CHAUFFIER Louis, « Sur *Les Communistes* » *in Europe* n° 53, mai 1950, pp 102-103, [790 mots - Tome III].

MONMOUSSEAU Gaston, « *Les Communistes* : Roman d'Aragon qui n'est pas même académicien » *in La Vie ouvrière* n° 248, 2 au 8 juin 1949, p. 14, [695 mots - Tome I].

MONMOUSSEAU Gaston, « Le dialogue Aragon et classe ouvrière » *in La Vie ouvrière* n° 252, 30 juin au 6 juillet 1949, p. 2, [970 mots - Tome I].

MONMOUSSEAU Gaston, « Aragon a du talent » *in La Vie ouvrière* n° 253, 7 au 13 juillet 1949, p. 2, [855 mots - Tome I].

MONMOUSSEAU Gaston, « *Les Communistes* d'Aragon : le quatrième volume d'un roman » *in La Vie ouvrière* n° 328, 14 au 20 décembre 1950, p. 11, [465 mots]

MONMOUSSEAU Gaston, « Le 5ème tome du roman d'Aragon : *Les Communistes* » *in La Vie ouvrière* n° 351, 23 au 29 mai 1951, p. 15, [700 mots].

NADEAU Maurice, « Communistes d'hier et d'aujourd'hui » *in Combat* n° 1545, 23/06/49. p. 4, [973 mots - Tome I].

NIKOLAEV V., « Un article du *Communiste* sur la littérature progressiste en France » *in La Nouvelle Critique* n° 47, juillet-août 1953, pp. 159-165, [Extraits d'un article paru dans *Le Communiste* à Moscou, n° 8, 1953 sous le titre : « Le développement de la littérature progressiste en France ». 520 mots consacrés aux *Communistes*].

NOARO Jean, « Notes de lecture : *Les Communistes* , roman par Aragon » *in France d'abord*, 30/06/49, [1026 mots - Tome I].

NOURISSIER François, « *Les Communistes*, roman de Louis Aragon » *in Les Nouvelles littéraires* n° 2114, 07/03/68, p. 2, [Réception immédiate de la deuxième édition].

PARREAUX André, « Un livre qui fera époque » *in La Pensée* n° 25, juillet-août 1949, pp 111-114, [1630 mots + 400 mots cités - Tome I].

PAYET-BURIN Roger, « Un grand livre d'Aragon : *Les Communistes* » *in France-Nouvelle* n° 179, 21/05/49, p. 10, [1430 mots + 455 mots cités - Tome I]

PÉRUS Jean, « La critique et la création », *in La Nouvelle Critique* n° 22, janvier 1951, pp. 67-73.

PETIT Henri, « Littérature engagée, trop engagée. Aragon et le roman de propagande » *in Le Parisien*, 18/07/50, [658 mots. Tomes I à III].

PETIT René, « Un lecteur écrit à l'auteur des *Communistes* : Le réalisme socialiste porte-t-il le visage de son père ?... Je crois maintenant à la puissance éducative » *in Les Lettres françaises* n° 317, 22/06/50, p. 8.

PIERHAL Armand, « Aragon : *Les Communistes* » *in La Nef* n° 48, octobre 1949, pp 107-108, [825 mots - Tome I].

Q. F., « Aragon : *Les Communistes* » *in Réforme*, 31/03/51, [455 mots - Tomes I à IV].

ROBINET René, « Aragon dans les Ardennes : La mise en œuvre des sources, histoire ou roman » *in La Nouvelle Critique* n° 29, septembre-octobre 1951, pp 95-107, [774 mots + 127 mots cités, Tome V - Étude parue pour la première fois dans *Présence ardennaise* n° 7].

ROLLAND Jacques-Francis -« Les personnages d'Aragon » *in Action* n°265, 27 octobre au 2 nov 1949, p. 4, [1564 mots. Tome II].

ROUSSEAUX André, « Poésie politique : Lettre ouverte à Georges Mounin » *in Le Figaro littéraire* n° 166, 25/06/49, p. 2, [Quelques lignes - 95 mots - en fin d'article consacrées au tome I].

ROY Claude, « Aragon : *Les Communistes* » *in Europe* n°40, mai 1949, pp 114-

116, [1265 mots - Tome I].

SIGAUX Gilbert, « Remarques sur les *Communistes* » *in La Table Ronde* n° 1963, mars 1953, pp 124-131, [3740 mots. Concerne l'ensemble de la première édition].

STÉPHANE Roger, « *Les Communistes* d'Aragon » *in L'Observateur* n° 51, 29 mars 1951, pp 18-19, [1950 mots -Tomes I].

STÉPHANE Roger, « *Les Communistes* d'Aragon » *in L'Observateur* n° 52, 5 avril 1951, p. 18, [1405 mots -Tomes I à IV].

STIL André, « À propos des *Communistes* d'Aragon, quelques questions de notre littérature » *in Les Cahiers du Communisme* n° 8, août 1951, pp 987-999, [7540 mots. Concerne l'ensemble de la première édition - Sera repris (et revu) dans *Vers le Réalisme socialiste*, Éditions de la Nouvelle Critique, 1952, sous le titre : « Questions à notre littérature »].

STIL André, « Le Roman achevé » *in L'Humanité*, 18/01/68, [Réception immédiate de la deuxième édition].

TERSEN Emile, « Aragon et l'histoire : *Les Communistes* » *in L'Humanité*, 25/04/60, p. 2, [918 mots. Concerne l'ensemble de la première édition].

VENAISSIN Gabriel -« L'insolent et l'aventurier » *in Esprit*, mars 1951, pp 486-489, [Quelques lignes sur *Les Communistes* dans un article consacré à Roger Vailland].

WURMSER André, « Aragon vient d'écrire *Les Communistes* » *in L'Humanité*, 05/05/49, [220 mots qui annoncent la publication prochaine du tome I].

WURMSER André, « Voilà *Les Communistes* » *in Les Lettres françaises* n°259, 12/05/49, [3154 mots].

WURMSER André, « *Les Communistes* (tome deux) ou le romancier contre les falsificateurs de l'histoire » *in Les Lettres françaises* n° 282, 20/10/49, p. 3, [3200 mots + 315 mots cités].

WURMSER André, « Aragon, romancier de l'honneur » *in Les Lettres françaises* n° 303, 16/03/50, p. 3, [2620 mots + 700 mots cités - Tome III].

WURMSER André, « *Les Communistes*... et Monsieur Thierry Maulnier » *in Les Lettres françaises* n° 334, 26/10/50, p. 3, [3870 mots dont la moitié est consacrée au tome IV et 170 mots cités].

WURMSER André, « Le présent de l'indicatif et le passé composé » *in Les Lettres françaises* n° 338, 23/11/50, p. 2, [Sur une réédition des *Beaux quartiers,* 15 l. consacrées aux *Communistes*].

WURMSER André, « Le Mois de mai qui nous creva le cœur : *Les Communistes*, tome V » *in Les Lettres françaises* n° 363, 15/05/51, p. 3, [2074 mots + 400 mots cités].

WURMSER André, « La Fin d'un monde : *Les Communistes* d'Aragon (Livre de poche) » *in Les Lettres françaises* n° 1221, 14 au 20 février 1968, pp. 8-9, [Réception immédiate de la deuxième édition].

2. Articles non signés

« Demain, à la Grange-aux-Belles, les lecteurs de *Les Communistes*, le grand roman d'Aragon parleront d'une œuvre où ils se retrouveront » *in Ce Soir*, 17/06/49, p. 3, [425 mots - Tome I].

« Demain, à la Grange-aux-Belles, Aragon et ses lecteurs parleront des *Communistes* » *in L'Humanité*, 16/06/49, p. 3, [Tome I].

« Gaston Monmousseau nous parle de la discussion qui a lieu ce soir à la Grange-aux-Belles entre Aragon et ses lecteurs » *in Ce Soir*, 18/06/49, p. 2, [T. I]

« À la Grange aux Belles, les héros du roman d'Aragon ont rencontré leur auteur » *in Action* n° 247, 23 au 29 juin 1949, [580 mots - Tome I].

« Les ouvriers parisiens ont parlé avec Aragon de son roman : *Les Communistes* » *in L'Humanité*, 18/06/49, p. 2, [Tome I].

«Hier soir, à la Grange-aux-Belles, Aragon et ses lecteurs ont engagé un émouvant dialogue à propos d'un grand livre : *Les Communistes* » *in Ce Soir* n° 2386, 19 et 20 juin 49.

« En une soirée inoubliable, riche d'enseignements : Aragon a parlé avec la classe ouvrière de son livre : *Les Communistes* » *in La Vie Ouvrière* n° 251, 23 au 24 juin 49, p. 9, [1630 mots - Tome I].

« Un livre qu'il faut lire : *Les Communistes* » *in La Terre* n° 243 (rubrique : "Les Bons livres"), 9 juin 49, p. 4.

« La critique et *Les Communistes* » *in Les Lettres françaises* n° 263, 09/06/49.

« Un couple idéal » *in Le Canard enchaîné* , 20/07/49, p. 4.

« Charité bien ordonnée... » [rubrique : "Echos"] *in Le Monde*, 10/08/49, p. 7, [115 mots].

« Aragon a présenté hier aux Parisiens le tome V de son roman *Les Communistes* » *in L'Humanité*, 06/05/51.

« Les Communistes d'Aragon et le réalisme socialiste » *in Roman* n° 9, juillet 1953, pp 745-749, [2408 mots. Concerne l'ensemble de la première édition. Rubrique : "Signes et faits romanesques" réalisée par "L'équipe de *Roman*" ; dir. Pierre de Lescure et Rose Celli].

« À Moscou, en présence d'Aragon, débat sous la présidence d'Ilya Ehrenbourg » *in L'Humanité*, 30/12/53.

3. Publication d'extraits du roman dans la presse

« Prologue à *Les Communistes* » *in Europe* XXVII, 39, 01/03/49, pp 1-10, [Extrait du tome I, prologue, pp 9-21 - intégralité du prologue - prépublication]

« “Cette affaire de graine dit le ministre, il y a intérêt à ce qu’elle ne traîne plus”. Maître Watrin tout à coup comprit. La guerre !” » *in Ce Soir,* 21/05/49, p.2, [Extrait du tome I, chap.XXIV, pp 241-249 - chapitre quasiment intégral, manque un paragraphe]

Extrait dans *L’Humanité,* 4 juin 1949, [Extrait du tome I].

« Belles pages de la littérature contemporaine : Louis Aragon, *Les Communistes* » *in Le Peuple* n°256, 23 au 30 juin 1949, p.6, [Extrait du tome I, chap.XX, p.209].

« Le Château de Malemort : fragment du 3ème volume des *Communistes* » *in Les Lettres françaises* n° 301, 02/03/50, p.10, [Extrait du tome III, chap.III, pp 48-52 - chapitre intégral - prépublication]

« Cécile ou le printemps 40 » *in Les Lettres françaises* n° 331, 05/10/50, p.10, [Extrait du tome IV, chap.VI, pp 121-134 - intégralité d’un alinéa]

« L'Abbé Blomet » *in Les Lettres françaises* n° 362, 10/05/51, p.4 :
5 extraits du tome V (volume V et V**) : les titres du troisième et du quatrième extraits ont été inversés. L’ordre logique est rétabli ci-dessous.
Premier extrait : « 10 et 11 mai. Ardennes Belges », [Extrait du tome V, chap.III, pp 48-50]
2ème extrait : « 18 et 19 mai. Valenciennes », [Extrait du tome V**, chap.XVIII, pp 41-44]
3ème extrait : « 24 mai. Forêt de Raismes », [Extrait du tome V**, chap.XXI, pp 109-120 - deux alinéas complets]
4ème extrait : « 30 mai. Bois Blanc », [Extrait du tome V**, chap.XXVIII, pp 253-254]
5ème extrait : « 31 mai. Les horreurs de la guerre », [Extrait du tome V**, chap.XXIX, pp 283-287]

« La Trahison des fossoyeurs de la Patrie, l'invasion de la France, la résistance, les horreurs de la guerre : Pages poignantes extraites du bouleversant roman d'Aragon *Les Communistes (mai-juin 1940)* » *in France-Nouvelle* n° 285, 02/06/51, p.10, [Extrait du tome V**, chap.XVI, pp 22-24]

« L'Appel du Parti Communiste Français le 6 juin 1940 » *in France-Nouvelle* n° 285, 02/06/51, p.10, [Extrait du tome V**, ÉPILOGUE, pp 324-326 - un alinéa intégral]

L’Avant-garde n° 143, 19 au 25 mars 1958, [Extrait du tome I, chap.VI, p.76-82 - chap.intégral].

4. Articles d’Aragon ou interviews

« Aragon nous parle de son dernier roman. Interview recueillie par Françoise Corrèze » *in Femmes françaises* n° 238, 11/06/49, p.11

« *Les Communistes* à la Grange-aux-Belles, Aragon répond à ses témoins » *in La Nouvelle Critique* n° 8, juillet 1949, pp 75-87.

« Le roman et les critiques » *in La Nouvelle Critique* n° 17, juin 1950, pp 75-90.

« L'auteur des *Communistes* parle des livres et des écrivains qui seront samedi à la vente du CNÉ : une interview d'Aragon » *in L'Humanité*, 11/10/50.

« Où est la grandeur de la France : "le sentiment national a une histoire" », interview par quatre journalistes, *in Clarté,* 15/12/58, pp 7-9, [à propos de *La Semaine sainte*].

« Aragon nous parle de son dernier roman », interview par Marianne Milhaud, *in Heures Claires*, 10/01/59, p. 9, [à propos de *La Semaine sainte*].

« Rencontre avec Aragon », interview par Gabriel d'Aubarède, *in Les Nouvelles littéraires* n° 1637, 15/01/59, p. 1 et p. 4, [à propos de *La Semaine sainte*].

« Quatre écrivains (Aragon, Nourissier, Wurmser, Zeraffa) débattent de l'événement littéraire 1958 : *La Semaine sainte* », débat organisé par Régis Bergeron, *in L'Humanité*, 29/01/59, p. 2

« À propos de *La Semaine sainte* », interview par Jean Grobla, *in L'Étudiant médecin* XV n° 124, février 1959, p. 9, reprise dans *Two Cities,* 15/04/59 et dans *J'abats mon jeu* sous le titre « L'auteur parle de son livre »(pp 88-93).

« Voici comment sont nés *Les Communistes* » *in L'Humanité*, 22/04/59, p. 6

« À propos de *La Semaine sainte,* Aragon nous dit : "Un romancier est un tricheur qui ne doit pas se faire prendre" », interview par Pierre Joly, *in Paris-Normandie,* 9/11/59, p. 7

« Une déclaration capitale d'Aragon », propos d'Aragon recueillis par Jean Marabini *in Arts* n° 75, 01/03/67, pp 14-17.

« Sur l'illustration des *Œuvres croisées* II : les personnages » *in L'Humanité,* 07/09/67.

B. ÉTUDES CRITIQUES CONSACRÉES À ARAGON

Sur Les Communistes

ALBERTINI Jean, « Aragon et Nizan », *in Recherches croisées Aragon/Elsa Triolet* n° 7, 2000, pp 111-124.

CHOMETTE Anne, « À propos de la guerre d'Espagne : Aragon, du journaliste au romancier », *in Recherches croisées Aragon/Elsa Triolet* n° 6, 1998, pp 165-173.

CONDÉ Claude, « Vers l'informatisation de la réécriture des *Communistes*. Principes méthodologiques, solutions informatiques et perspectives analytiques » *in Recherches croisées Aragon/Elsa Triolet* n° 1, 1988, pp 105-128.

LÉVI-VALENSI Jacqueline, « Le couple dans *Les Communistes* » *in Recherches croisées Aragon/Elsa Triolet* n° 7, 2000, pp 171-184.

GRENOUILLET Corinne, « L'univers sonore des *Communistes* : chansons et références musicales » *in Recherches croisées Aragon/Elsa Triolet* n° 7, 2000, pp 125-152.

GRENOUILLET Corinne, « Le théâtre mondain des *Communistes* d'Aragon » *in Les Cahiers du Crelef* n° 35 : *Les manifestations du « discours relaté »* (oral et écrit), Besançon, 1994, pp 203-227.

HAROCHE Charles, « Relecture des *Communistes* d'Aragon » *in Les Cahiers du communisme* n° 9, septembre 1982, pp 102-111.

LAHANQUE Reynald, « La question du "caractère de la guerre" dans *Les Communistes* » *in Recherches croisées Aragon/Elsa Triolet* n° 7, 2000, pp 153-170.

LA GORCE Paul-Marie de, « Aragon témoin de la fin d'une république » *in Faites entrer l'infini* n° 26, décembre 1998, pp 12-22.

LEUILLIOT Bernard, « *Les Communistes*, roman » *in Faites entrer l'infini* n° 23, juin 1997, pp 13-17.

LEUILLIOT Bernard, Introduction à la réédition de la version originale des *Communistes*, Stock, 1998, pp I-XIX.

PEYTARD Jean, « Variantes et change des instances textuelles dans le tome IV des *Communistes* (Problèmes de méthodologie) » *in Recherches croisées Aragon/Elsa Triolet* n° 1, 1988, pp 129-158.

PEYTARD Jean, « Iconicité et référenciation (aux limites de l'écriture) » *in Semen 4*, 1989, pp 51-66.

PINOT Nathalie, *Aragon,* Les Communistes. *Étude informatisée de la Réécriture (La Séance à la Chambre de Députés le 16 janvier 1940)*, Besançon : Mémoire de maitrise de Lettres Modernes, 1989, 185 p.

PRÉVOST Claude, « Aragon, Gracq, Simon : l'écriture du désastre » *in La Pensée* n° 280, mars-avril 1991, pp 55-70.

TROUVÉ Alain, « Une lecture croisée des *Communistes* d'Aragon et de *L'Inspecteur des ruines* d'Elsa Triolet » *in Recherches croisées Aragon/Elsa Triolet* n° 7, 2000, pp 185-196.

VASSEVIÈRE Maryse, « La Réécriture des *Communistes* d'Aragon » *in Littérature* n° 4 *: Sémantique de l'œuvre littéraire*, Librairie Larousse, Université de Paris VII, décembre 1971, pp 79-89.

VASSEVIÈRE Maryse, « *Les Communistes* : un roman à thèse et ses anomalies ou l'Apocalypse et le carnaval » *in Recherches croisées Aragon/Elsa Triolet* n° 7, 2000, pp 197-212.

VIGIER Luc, « Les paravents de la mémoire » *in Recherches croisées Aragon/Elsa Triolet* n° 7, 2000, pp 213-222.

WALLER Roselyne, « La famille et les pères dans *Les Communistes* » *in Recherches croisées Aragon/Elsa Triolet* n° 7, 2000, 223-240.

WEILL Jean-Claude, « La Cage-écriture ou la cueillette des trèfles à quatre » *in Recherches croisées Aragon/Elsa Triolet* n° 1, 1988, pp 159-166.

WEILL Jean-Claude, « Naissance d'un héros de fiction : Étienne Decker des *Communistes* » *in Europe* n ° 717-718, Messidor, janvier-février 1989, pp 154-161.

WEILL Jean-Claude (a), « Avez-vous lu *Les Communistes* ? » *in Recherches*

croisées Aragon/Elsa Triolet n° 3, 1991, pp 105-116.

WEILL Jean-Claude (b), « Patrice Orfilat, Paul Nizan… » *in Faites entrer l'infini* n° 11, Juin 1991, pp 10-12.

Autres études citées

Aragon 1956, Aix-en-Provence : Publications de l'université de Provence, 1992, 322 p [Actes du colloque de septembre 1991].

BERNARD Jacqueline, *Aragon, la permanence du surréalisme dans le cycle du Monde réel*, Librairie José Corti, 1984, 204 p.

DAIX Pierre, *Aragon, une vie à changer*, Seuil, 1975, 448 p.

DAIX Pierre *Aragon, une vie à changer*, Flammarion, 1994, 566 p.

Les Engagements d'Aragon /sous la direction de Jacques Girault et Bernard Lecherbonnier, L'Harmattan, 1998, 165 p., (Itinéraires et contacts de cultures vol. 23-24, Université Paris 13).

Europe n° 454-455 : *Elsa Triolet et Aragon*, Messidor, février-mars 1967.

Europe n° 717-718 : *Aragon romancier*, Messidor, janvier-février 1989.

Faites entrer l'infini journal de la société des amis de Louis Aragon et Elsa Triolet, Messidor, 1986 ->.[Journal bisannuel].

FOLLET Lionel, Aurélien : *Le Fantasme et l'Histoire*, Les Belles-Lettres, 1988, 149 p., (Annales littéraires de l'université de Besançon, 375), [2ème éd. revue et augmentée].

GARAUDY Roger, *L'Itinéraire d'Aragon*, Gallimard, 1961, (Vocations, X), [les pages 397-434 sont consacrées aux *Communistes*].

GEOGHEGAN Crispin, *Louis Aragon : Essai de bibliographie*, Londres : Grant et Cutler Ltd, 1979, 2 tomes : 282 p.

GEOGHEGAN Crispin, « Les Fortunes d'*Aurélien* » *in Silex* n° 8/9, 1978, pp 89-92.

GRENOUILLET Corinne, « Bibliographie analytique de la critique sur *La Semaine sainte* » *in Histoire/Roman :* La Semaine sainte *d'Aragon*, 1988, pp 327-389.

GRENOUILLET Corinne, « Celui qui croyait au ciel et celui qui n'y croyait pas… » *in Recherches croisées Aragon/Elsa Triolet n° 4*, 1992.

GRENOUILLET Corinne, « La réception du *Roman inachevé* » *in Aragon 1956,* Aix-en-Provence : Publications de l'université de Provence, 1992, pp 259-282.

HILSUM Mireille, « La question du seuil dans le paratexte aragonien » *in Histoire/Roman :* La Semaine sainte *d'Aragon*, 1988, pp 293-312.

HILSUM Mireille, « La figure du traître : une silhouette blanche ménagée dans la toile » *in Recherches croisées Aragon/Elsa Triolet n° 5*, 1994, pp 63-86.

HILSUM Mireille, *Aragon ou le roman des préfaces croisées*, Université de Paris VIII-Diderot, 1992, 760 p., [Thèse de doctorat de littérature française sous la direction de Marie-Claire Dumas].

Histoire/Roman : La Semaine sainte *d'Aragon*, Aix-en-Provence : Université de Provence, 1988, 389 p., [Actes du colloque de septembre 1987].

LAHANQUE Reynald, « La question du réalisme des *Communistes* à *La Semaine sainte* » *in Histoire/Roman :* La Semaine sainte *d'Aragon*, 1988, pp 47-56.

LAVOINNE Yves, « La notion de roman chez Aragon » *in Travaux de linguistique et de littérature*, Strasbourg : Université de Strasbourg, 1971, pp 219-227, (Études littéraires, IX-2).

LAVOINNE Yves, *Aragon, journaliste communiste : Les années d'apprentissage, 1933-1953*, Strasbourg : Université de Strasbourg II, 1984, 1069 p., [Thèse d'État, sous la direction de Michel Mansuy].

LECHERBONNIER Bernard, *Les Critiques de notre temps et Aragon,* Garnier, 1976, 200 p.

LÉVI-VALENSI Jacqueline, « L'histoire et le "Mentir-Vrai" dans *La Semaine sainte* » *in Récit et histoire*, études réunies par Jean Bessière, PUF, 1984, pp 125-137.

LEROUX Gwenola, *Le Jardin d'*Aurélien *ou l'Apport d'Aragon à la modernité romanesque,* Montpellier : Université Paul Valéry, 1990, 420 p., [Thèse de doctorat en littérature française sous la direction de Anne Henry].

LIMAT-LETELLIER Nathalie, « *La Semaine sainte* au seuil des derniers romans » *in Histoire/Roman :* La Semaine sainte *d'Aragon*, 1988, pp 265-292.

LIMAT-LETELLIER Nathalie, *Le Vertige de la fiction dans les derniers romans d'Aragon : vers une théorie de l'écriture*, Université de Paris VII : 1990, 949 p., [Thèse de doctorat en littérature française, sous la dir. de Marie-Claire Dumas].

PIÉGAY-GROS Nathalie, *L'Esthétique d'Aragon*, SEDES, 1997, 283 p., (Collection Esthétique).

PIÉGAY-GROS Nathalie, *Enjeux de la citation dans le roman : Œuvres d'Aragon*, Université de Paris VII, 1994, 612 p., [Thèse pour le doctorat de littérature française, sous la direction de Marie-Claire Dumas].

PRINCIPALLI-RICHARD Patricia, La Semaine sainte *d'Aragon : un roman du "passage"*, Université de Paris VIII-Vincennes, 1995, 487 p., [Thèse pour le doctorat Texte-Imaginaire-Société, sous la direction de Jean Levaillant].

PRINCIPALLI-RICHARD Patricia, « Le personnage d'Alexandre Berthier dans *La Semaine sainte* » *in Recherches croisées Aragon /Elsa Triolet* n° 5, 1994, pp 87-107.

RAVIS-FRANÇON Suzanne, *Temps et création romanesque dans l'œuvre d'Aragon*, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, 1991, 752 p., [Thèse d'État, sous la direction de Henri Mitterand].

Recherches croisées Elsa Triolet/Aragon, Les Belles-Lettres, 1988 ->, Annales littéraires de l'Université de Besançon : n° 1, 1988 - n° 2, 1989 - n° 3, 1991 - n° 4,

1992 - n° 5 : 1994 - n° 6 : 1998 - n° 7 : 2000.

SAPIRO Gisèle, « Le CNÉ : un héritage subversif détourné ? » *in Les Engagements d'Aragon*, L'Harmattan, 1998, pp 109-115.

SAPIRO Gisèle, « La double vocation littéraire et politique du CNÉ », *Faites entrer l'infini* n° 28, pp 32-34

Silex n° 8/9 : *Aragon, Aurélien/Télévision*, Grenoble : 1978, 212 p.

STARASELSKI Valère, *Aragon, la liaison délibérée*, L'Harmattan, 1995, 365 p.

TRÉVISAN Carine, « Aspects de l'intertextualité dans *Aurélien* » *in Recherches croisées Aragon/Elsa Triolet* n° 3, 1991, pp 183-205.

TRÉVISAN Carine, Aurélien *d'Aragon, un "nouveau mal du siècle"*, Les Belles Lettres, 1996, 284 p., (Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté n° 611, collection Linguistique et Sémiotique n° 30).

VASSEVIÈRE Maryse, *Aragon, romancier intertextuel ou Les pas de l'étranger*, Paris, L'Harmattan, 1998, 383 p.

Sites internets

http://www.uni-muenster.de/Romanistik/Aragon/links.htm.
Site animé par Wolfgang Babilas.

http://slhs.univ-fcomte.fr/Serveur-UFR/Recherches/GRELIS/ERITA/index.html
Site du groupe ÉRITA, animé par Luc Vigier.

C. TEXTES DE LOUIS ARAGON CITÉS

« Puisque son nom fut prononcé » *in Le Carnet critique* n° 5, 15 avril/16 mai 1918, [*L'OP 2* , pp 47-50].

« Barrès » *in L'Information d'Extrême-Orient*, Saïgon, 28 janvier 1924, p. 3, [*L'OP 2* , pp 545-548].

Les Cloches de Bâle, Gallimard, 1935, 441 p., (Folio).

Les Beaux quartiers, Gallimard, 1936, 625 p., (Folio, 241), [1965 pour la préface « La suite dans les idées »].

Aurélien, Gallimard, 1944, 697 p., (Folio, 1750), [1966 pour la préface « Voici le temps enfin qu'il faut que je m'explique »].

Les Yeux d'Elsa, Seghers, 1942, 157 p.

La Diane française, Seghers, 1945, 90 p., (Collection Poésie 45).

Servitude et grandeur des Français : scènes des années terribles, La Bibliothèque française, 1945, 231 p.

En étrange pays dans mon pays lui-même, Seghers, 1947, (Collection poésie),

[Première édition : Monaco : À la Voile latine, 1945]

« L'Art, "zone libre" ? » *in Les Lettres françaises*, 29 novembre 1946.

Les Voyageurs de l'impériale, Gallimard, 1975, 651 p., [Première édition : 1947]

« S'il faut choisir, je me dirai barrésien » *in Les Lettres françaises* n° 238, 16 décembre 1948, pp 1-2.

« Un exemple : *Jean-Christophe* » *in Les Lettres françaises* n° 255, 14 avril 1949, p. 1 et p. 5.

« Romain Rolland et la chronologie » *in Les Lettres françaises* n° 262, 2 juin 1949, p. 1 et p. 4.

« De la bonté comme loi du roman : à propos de la réimpression de *Jean-Christophe* » *in Les Lettres françaises* n° 262, 9 juin 1949, p. 1 et p. 4.

« Le Roman français devant l'appel de Stokholm : Kipling ou Romain Rolland » *in Les Lettres françaises,* 29 juin 1950

« Qu'aimaient-ils lire ? » *in Les Lettres Françaises* n° 321, 20 juillet 1950, [Enquête des *Lettres Françaises :* réponses d'Aragon, Stanislas Fumet, Francis Carco].

« Parenthèse sur les Prix Staline » *in Les Lettres Françaises* n° 409, 10 avril 1952, p. 10.

Le Neveu de M. Duval, suivi d'une lettre d'icelui à l'auteur de ce livre, Les Éditeurs Français Réunis, 1953, 238 p.

L'Homme communiste II, Gallimard, 1953, 334 p.

La Lumière de Stendhal, Denoël, 1954, 269 p.

Littératures soviétiques, Denoël, 1955, 392 p.

« Lettre à Lucienne Julien-Cain » *in Les Lettres françaises* n° 749, 27 novembre 1958. p. 1 et p. 5.

La Semaine sainte, Gallimard, 1958, 598 p.

J'abats mon jeu, Les Éditeurs français réunis, 1959, 278 p.

Entretiens avec Francis Crémieux : Le Fou d'Elsa*, l'écoulement du temps, la ponctuation, l'équivoque, le réalisme, le roman, Elsa et autres sujets*, Gallimard, 1964, 174 p., [Ces entretiens furent diffusés sur France-Culture entre octobre 1963 et janvier 1964]

Blanche ou l'Oubli, Gallimard, 1967, 520 p.

Aragon parle avec Dominique Arban, Seghers, 1968, 188 p.

Je n'ai jamais appris à écrire ou les Incipit, Genève : Skira ; Flammarion, 1969, 148 p., (Les Sentiers de la création/Champs, 98).

Avez-vous lu Victor Hugo ? anthologie poétique commentée par Louis Aragon, Les Éditeurs français réunis, 1969, 335 p., [Première édition : 1952].

Pour expliquer ce que j'étais, Gallimard, 1989, 70 p.

L'Œuvre poétique, Messidor, 1990, 7 volumes.

D. TEXTES LITTÉRAIRES CITÉS

AGRIPPA D'AUBIGNÉ, *Les Tragiques*, Garnier-Flammarion, 1968, 309 p., (GF, 190), [Première édition : 1616].

BARRÈS Maurice, *L'Ennemi des lois*, Émile-Paul, 1910, 310 p., [Première éd : 1893].

BARRÈS Maurice, *Un Homme libre*, Émile-Paul, 1912, 271 p., [Première éd : 1889].

BARRÈS Maurice, *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*, Librairie Plon, 1921, 307 p., [Première éd : 1894].

EHRENBOURG Ilya, *La Chute de Paris*, roman trad. du russe par Alice Orane et Marguerite Liénard, Éditions d'hier et d'aujourd'hui, 1944, 469 p., [Éd. originale : 1942].

OSTROVSKI Nicolas, *Et l'acier fut trempé*, traduit du russe par V. Feldman ; préface de Romain Rolland, Éditions sociales internationales, 1937, 317 p.

POZNER Vladimir, *Deuil en 24 heures*, Temps actuels, 1982, 310 p., [Éd. originale : 1942].

RACINE Jean, *Mithridate in Œuvres complètes* sous la direction de R. Picard, Gallimard, 1951-1952, (La Pléiade).

RIMBAUD Arthur, *Œuvre poétique,* Jean de Bonnot, 1976, 270 p.

SAINT-JOHN PERSE *Œuvre poétique*, tome I, Gallimard, 1953, 478 p.

STIL André, *Le Mot mineur, camarades*, La Bibliothèque française, 1949.

TOLSTOÏ Léon, *Visions de Sébastopol*, traduction originale de Marc Chapiro, Genève : Aux Éditions du Salève, 1945, 219 p., (Les Beaux livres russes, collection populaire).

TRIOLET Elsa, *Le Cheval blanc,* Denoël, 1943, 499 p. , (Le Livre de poche, 698-699).

TRIOLET Elsa, *Le Premier accroc coûte deux cents francs,* Denoël, 1945, 422 p., (Folio, 371).

TRIOLET Elsa, *Le Cheval roux ou les Intentions humaines,* Gallimard, 1966, 495 p., [Première édition : 1953].

TZARA Tristan, *Œuvres complètes* tome 1 : 1912-1924, texte établi, présenté et annoté par Henri Béhar, Flammarion, 1975, 746 p.

VALÉRY Paul, *Œuvres complètes*, édition établie et annotée par Jean Hytier, Gallimard, 1957-1960, 2 tomes : 1807 p. et 1688 p.

VALLÈS Jules, *L'Insurgé : Jacques Vingtras III*, Gallimard, 1975, 407 p., (Folio,

669), Édition présentée, établie et annotée par Marie-Claire Bancquart, [Première édition : 1886].

VIEUCHANGE Michel, *Smara*, préface de Paul Claudel, Phébus, 1990, 231 p., (D'ailleurs), [Première édition : 1932].

E. HISTOIRE, SOCIOLOGIE, TÉMOIGNAGES, DOCUMENTS

Les Années trente : de la crise à la guerre, introduction de Michel Winock, Seuil, 1990, 270 p., (Points Histoire, H128).

AZÉMA Jean-Pierre, *De Munich à la libération*, Seuil, 1979, 412 p., (Collection Point, H114).

AZÉMA Jean-Pierre, *1939-1940 : L'Année terrible*, Le Monde, septembre 1989, 39 p.

BOUISSOUNOUSE Janine, *La Nuit d'Autun : le temps des illusions*, Calmann-Lévy, 1977, 293 p.

BOUVIER Jean et GACON Jean, *La Vérité sur 1939 : la politique extérieure de l'URSS d'octobre 1938 à juin 1941,* Éditions sociales, 1953, 317 p.

BRUNET Jean-Paul, *Histoire du PCF. : 1920-1982*, Presses universitaires de France, 1982, 127 p., (Que sais-je ?, 2021).

Cahiers d'histoire de l'institut de recherches marxistes n ° 38*: L'Année 1939*, Paris, 1989, 135 p.

CASANOVA Laurent, *Le Communisme, la pensée et l'art :* discours prononcé par Laurent Casanova [...] XIe congrès national du PCF, Strasbourg 25-26-27 juin 1947, Éditions du PCF, 17 p.

CASANOVA Laurent, *Responsabilités de l'intellectuel communiste* : rapport aux intellectuels communistes, Salle Wagram, 28 février 1949, Éd. de la Nouvelle Critique, 1949, 31 p.

CASANOVA Laurent, *Le Parti Communiste, les intellectuels et la nation,* Éd. sociales, 1949, 117 p.

Les Communistes français de Munich à Châteaubriant (1938-1941) sous la direction de Jean-Pierre RIOUX, Antoine PROST et Jean-Pierre AZÉMA, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1987, 439 p.

COURTOIS Stéphane, *Le PCF dans la guerre : De Gaulle, la résistance, Staline*, Ramsay, 1980, 585 p.

CRÉMIEUX Francis et ESTAGER Jacques, *Sur le Parti*, Messidor/Temps actuels, 1983, 394 p.

DAIX Pierre, *J'ai cru au matin,* Laffont, 1976, 471 p.

DESANTI Dominique, *Les Staliniens (1944-1956) : une Expérience politique*, Fayard, 1975, 383 p.

GIRAULT René, « Pourquoi Staline a signé le pacte germano-soviétique » *in L'Histoire* n° 14, juillet-août 1979, pp 105-112.

GROVER Frédéric, *Drieu La Rochelle*, Gallimard, 1962, 251 p., (La Bibliothèque idéale).

Histoire générale de la presse française sous la direction de Claude Bellanger, Jacques Godechot, Pierre Guiral, Fernand Terrou, PUF, 1972 et 1975, Tome III : de 1871 à 1940 et tome IV : de 1940 à 1958.

JEANNENEY Jean-Noël, « La Solitude d'Henri de Kérillis » *in Les Années trente : de la crise à la guerre*, Seuil, 1990, pp 134-150.

KÉCHICHIAN Patrick, « Désir du désert » *in Le Monde,* vendredi 2 février 1990, p. 23.

KRIEGEL Annie, *Ce que j'ai cru comprendre*, Robert Laffont, 1991, 842 p., (Notre époque).

LECŒUR Auguste, *Le Partisan*, Flammarion, 1963, (L'Actuel), 313 p.

LEROY-LADURIE Emmanuel, *Paris-Montpellier : PC-PSU, 1945-1963*, Gallimard, 1982, 262 p., (Témoin).

MAITRON Jean, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, éditions ouvrières, 1964-1997, 44 volumes.

MARTELLI Roger, « L'Été de 1939 » *in Cahiers d'histoire de l'institut de recherches marxistes* n° 38, 1989, pp 5-45.

MARX Karl et ENGELS Friedrich, *Manifeste du Parti Communiste (1848)* traduction de Corinne Lyotard, Le livre de poche, 1973, 110 p., n° 3462).

MOLOTOV V., *La Situation internationale et la politique extérieure de l'URSS (rapport présenté à la IIIe session du Soviet suprême le 31 mai 1939)*, Moscou : Éditions en langue étrangère, 1939, [reproduit dans *Cahiers d'histoire de l'institut de recherches marxistes* n ° 38]

PUDAL Bernard, « Les dirigeants communistes : du "fils du peuple" à "l'instituteur des masses" *in Actes de la recherche en sciences sociales* n° 71-72 : mars 1988, p. 46-70.

RÉCANATI Jean, *Un Gentil stalinien*, Mazarine, 1980, 223 p.

RIOUX Jean-Pierre, *La France de la Quatrième République : 1. L'Ardeur et la nécessité, 1944-1952*, Seuil, 1980, 309 p., (Points Histoire, H115).

THOREZ Maurice, *Fils du peuple*, Éditions sociales internationales, 1937, 219 p., [Les éditions de 1949 et de 1960 ont également été utilisées].

TOUCHARD Jean, *La Gauche en France depuis 1900,* préface de René Rémond, compléments de Michel Winock, Seuil, 1981, 412 p., [Édition mise à jour en 1981 - première édition : 1977]

VERDÈS-LEROUX Jeannine, *Au Service du Parti : le Parti Communiste, les intellectuels et la culture (1944-1956)*, Fayard/Minuit, 1983, [Sept pages denses concacrées à l'ensemble de la première édition, pp 277-283].

VERDÈS-LEROUX Jeannine, *Le Réveil des somnambules : le Parti Communiste, les intellectuels et la culture (1956-1985)*, Fayard/Minuit, 1983, 491 p.

WILLARD Germaine, *De Munich à Vichy : la drôle de guerre,* Les Éditions Sociales, 1969, (Collection de l'institut Maurice Thorez), 265 p., [Première édition : 1960, avec une préface de François Billoux en partie reprise dans cette seconde édition, revue et enrichie].

WURMSER André, *Fidèlement vôtre : soixante ans de vie politique et littéraire*, Grasset et Fasquelle, 1979, 502 p.

F. SÉMIOLOGIE DES DISCOURS, CRITIQUE LITTÉRAIRE, LINGUISTIQUE, ESTHÉTIQUE

ADAM Jean-Michel, *Le Récit*, PUF, 1984, 125 p., (Que sais-je ?, 2149).

ANGENOT Marc, *La Parole pamphlétaire : contribution à la typologie des discours modernes*, Payot, 1982, (Collection Langages et Sociétés), 425 p.

ARON Thomas, *Littérature et littérarité : un essai de mise au point*, Les Belles Lettres, 1984, (Les Annales littéraires de l'Université de Besançon, 292), 103 p.

ARON Thomas, « Un Spectacle et sa presse » *in Semen 2*, 1985, pp 125-157.

AUSTIN J. L, *Quand dire, c'est faire,* introduit, traduit et commenté par Gilles Lane et François Récanati, Seuil, 1970, 203 p., (Points essais, 235).

AUTHIER-REVUZ Jacqueline, « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive : éléments pour une approche de l'Autre dans le discours », *DRLAV* n° 26, 1982, pp 91-121.

BAKHTINE Mikhaïl (VOLOCHINOV, V. N.), *Le Marxisme et la philosophie du langage : essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, préface de Roman Jakobson, traduit du russe et présenté par Marina Yaguello, Minuit, 1977, 233 p., (Le Sens commun).

BAKHTINE Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman* traduit du russe par Daria Olivier, préface de Michel Aucouturier, Gallimard, 1978, 488 p., (Tel, 120), [Édition en russe : 1975]

BAKHTINE Mikhaïl, *Esthétique de la création verbale* traduit du russe par Alfreda Aucouturier, préface de Tzvetan Todorov, Gallimard, 1984, 400 p.

BARTHES Roland, « Qu'est ce que la critique ? » *in Essais critiques*, Seuil,1964, (Tel Quel), pp 252-257.

BARTHE Roland, « Introduction à l'analyse structurale des récits » *in Communications* n° 8, 1966, pp 7-33.

BARTHES Roland, *Critique et vérité*, Seuil, 1966, (Tel Quel), 78 p.

BARTHES Roland, « Écritures politiques » *in Le Degré zéro de l'écriture* suivi de *Nouveaux essais critiques*, Seuil, 1972, (Points Littérature, 35), 187 p., [Première édition : 1953]

BARTHES Roland, *Le Plaisir du texte*, Seuil, 1973, 109 p., (Tel Quel).

BARTHES Roland, « Écrire la lecture » et « Sur la lecture » *in Le Bruissement de la langue : Essais critiques IV*, Seuil, 1984, pp 33-36 et pp 37-47.

BENVENISTE Émile, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, 2 tomes : I, 1966, (Tel, n° 7), 346 p. et II, 1974, (Tel, n° 47), 286 p.

BILLAZ André, « La problèmatique de la réception dans les deux Allemagnes » *in Revue d'histoire littéraire de la France* n° 1, Paris, janvier-février 1981, pp 109-120.

BILLAZ André, « Le point de vue de la réception : prestiges et problèmes d'une perspective » *in Revue des Sciences Humaines* n° 189, 1983, pp 21-36.

BOOTH Wayne C., « Distance et point de vue. Essai de classification » *in Poétique du récit*, 1977, pp 85-113, [Première édition française : *Poétique* n° 4, 1970 - Édition originale anglaise : 1961 *in Essays in criticism*].

BOURDIEU Pierre et CHARTIER Roger, « La Lecture : une pratique culturelle » *in Pratiques de la lecture*, 1985, pp 220-235.

BOURDIEU Pierre, *Choses dites*, Les Éditions de Minuit, 1987, 230 p., (Le Sens Commun).

BOURDIEU Pierre, « Le Champ littéraire » *in Actes de la Recherche en sciences sociales* n° 89, septembre 1991, pp 3-46.

BUTOR Michel, *Répertoire II : Études et conférences 1959-1963,* Les Éditions de Minuit, 1964, 301 p.

CHAMBERS Ross, « Le texte "difficile" et son lecteur » *in Problèmes actuels de la lecture*, 1982, pp 81-93.

CHARLES Michel, *Rhétorique de la lecture*, Seuil, 1977, 298 p., (Poétique).

CHAROLLES Michel, « Introduction aux problèmes de la cohérences des textes » *in Langue française* n° 38, 1978, pp 7-41.

Communications n° 8 : L'Analyse structurale du récit, Seuil, 1981, 178 p., (Points Littérature, n° 129), [Première édition : 1966].

COMPAGNON Antoine, *La Seconde main ou le Travail de la citation*, Seuil, 1979, 415 p.

COSTE Didier, « Lector *in* Figura : fictionalité et rhétorique générale » *in Lectures, systèmes de lectures*, 1984, pp 11-25.

Dictionnaire des littératures de langue française, sous la direction de J.-P. de Beaumarchais, Daniel Couty et Alain Rey, Bordas, 1987, 4 tomes.

Le Discours politique sous la dir. de C. Kerbrat-Orecchioni et M. Mouillaud, Lyon : Presses universitaires de Lyon, 1984, (Linguistique et sémiologie), 304 p.

DUCHET Claude, « *La Fille abandonnée* et *La Bête humaine* : éléments de titrologie romanesque » *in Littérature* n° 12, 1973, pp 49-73.

DUCROT Oswald et TODOROV, Tzvetan, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Seuil, 1972, 470 p.

ECO Umberto, *L'Œuvre ouverte*, trad. de l'italien par Chantal Roux de Bézieux et André Boucourechliev, Éditions du Seuil, 1965, 314 p., (Pierres vives), [Édition italienne : 1962].

ECO Umberto, *Lector in Fabula ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs* traduit par Myriem Bouzaher, Grasset, 1985, 315 p., (Le livre de Poche, Biblio essais n° 4098), [Édition italienne : Bompiani, 1979].

ESCARPIT Robert, *Sociologie de la littérature*, PUF, 1958, 128 p., ("Que sais-je ?", n° 777).

GENETTE Gérard, *Figures III*, Seuil, 1972, 285 p., (Poétique).

GENETTE Gérard, *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Seuil, 1982, 467 p., (Poétique).

GENETTE Gérard, *Seuils*, Seuil, 1987, 389 p., (Poétique).

GICQUEL Bernard, « La conscience du récepteur » *in Œuvres et critiques* n° XI-2, 1986, pp 218-226.

GILLI Yves, « Le texte et sa lecture. Une analyse de l'acte de lire selon W. Iser » *in Semen 1*, 1983, pp 105-116.

GILLI Yves (a), *Literaturwissenschaft : 15 années de sémiotique du texte littéraire en RDA*, Les Belles-Lettres, 1989, 187 p., (Annales littéraires de l'Université de Besançon, 401).

GILLI Yves (b), « Le Référent dans les textes de Kafka » *in Semen 4*, 1989, pp 227-241

GRIVEL Charles et JAUSS Hans-Robert, « Au sujet d'une nouvelle défense et illustration de l'expérience esthétique : entretien de Charles Grivel avec Hans-Robert Jauss » *in Revue des Sciences Humaines* n° 177, 1980, pp 7-21.

HAMON Philippe, « Pour un statut sémiologique du personnage » *in Poétique du récit*, 1977, pp 115-180, [Première édition : *Littérature* n° 6, 1972].

HAMON Philippe, « Un discours contraint » *in Littérature et réalité*, 1982, pp 119-181, [Première édition dans *Poétique* n° 16, 1973].

HAMON Philippe, *Texte et idéologie*, PUF, 1984, 227 p., (Collection Écriture).

HEISTEIN Jozef, « La Réception et ses documents : esquisse d'une étude » *in La Réception de l'œuvre littéraire*, 1983, pp 31-41.

Histoire de l'édition française réalisée sous la direction générale de Henri-Jean Martin, Roger Chartier et Jean-Pierre Vivet, Promodis, 1985, tome IV : *Le livre concurrencé 1900-1950*, 609 p.

ISER Wolfgang, *L'Acte de lecture : théorie de l'effet esthétique*, trad. de l'al-

lemand par E. Sznycer, Bruxelles : Mardaga, 1985, (Philosophie et langage), 398 p., [Édition originale en Allemand : 1976].

JAKOBSON Roman, *Essais de linguistique générale : les Fondations du langage*, traduit de l'anglais et préfacé par Nicolas Ruwet, Les Éditions de Minuit, 1963, 260 p., (Collection double, 5).

JAUSS Hans-Robert, *Pour une esthétique de la réception*, traduit de l'allemand par Claude Maillard ; préface de Jean Starobinski, Gallimard, 1978, XIX-305 p., (Petite bibliothèque des idées).

JENNY Laurent, « Les stratégies de la forme » *in Poétique* n° 27, 1976, pp 257-281.

JURT Joseph, *La Réception de la littérature par la critique journalistique : lectures de Bernanos, 1926-1936*, Éditions Jean-Michel Place, 1980, 438 p., (Œuvres et critiques, 3).

KAUFMANN Vincent, « Le tiers-lecteur » *in Problèmes actuels de la lecture*, 1982, pp 193-202.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, « Discours politique et manipulation : du bon usage des contenus implicites » *in Le Discours politique* sous la direction de C. Kerbrat-Orecchioni et M. Mouillaud, Lyon : Presses universitaires de Lyon, 1984, (Linguistique et sémiologie), p. 212-225.

KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *L'Énonciation : de la subjectivité dans le langage*, Armand Colin : 1980, 290 p., (Linguistique).

KRISTEVA Julia, *Le Texte du roman : approche sémiologique d'une structure discursive transformationnelle*, Paris ; The Hague : Mouton, 1970, 209 p., (Approaches to semiotics, 6).

LEENHARDT Jacques et JOZSA Pierre, *Lire la lecture : Essai de sociologie de la lecture*, Le Sycomore, 1982, 422 p., (Arguments critiques)

La Lecture littéraire, publié sous la direction de Michel Picard, Éditions Glancier-Guénaud, 1987, 328 p., (Centre de recherche sur la lecture littéraire de Reims, 1).

Lectures, systèmes de lectures, études réunies par Jean Bessière, PUF-Université de Picardie, 1984, 153 p.

Littérature n° 12 : *Codes littéraires et codes sociaux* -Larousse, décembre 1973, 125 p.

Littérature n° 44 : *L'Institution littéraire*, Larousse, décembre 1981, 126 p.

Littérature n° 71: *Passions/Fictions*, Larousse, octobre 1988, 127 p.

Littérature et réalité, Seuil, 1982, 180 p., (Points, 142).

MALANDAIN Pierre, « La Réception des *Misérables* ou un lieu où les convictions sont en train de se former » *in Revue d'Histoire littéraire de la France* n ° 6, 1986, pp 1065-1079.

MARCELLESI J.-B, « Éléments pour une analyse contrastive du discours politique » *in Langages* n° 23, Larousse, septembre 1971, pp 25-56.

MERTES-GLEIZE Joëlle, *La Lecture fictive : la représentation du livre et de la lecture de Stendhal à Proust*, Thèse Paris VIII, sous la direction de Claude Duchet, 1989, 637 p.

MOUILLAUD Maurice et TETU Jean-François, *Le Journal quotidien*, Lyon : Presses universitaires de Lyon, 1989, 204 p.

Œuvres et critiques n° XI-2 : *Méthodologie des études de réception : perspectives comparatistes*, sous la direction d'Yves Chervel, Tübingen : Gunter Narr Verlag ; Jean-Michel Place, 1986, pp. 133-234.

PAULHAN Jean, *Les Fleurs de Tarbes ou la Terreur dans les lettres*, Gallimard, 1941, 249 p., (Idées, 298).

PEYTARD Jean, *Littérature et classe de langue : français langue étrangère*, Hatier-Crédif, 1982, 237 p., (Langues et apprentissage des langues).

PEYTARD Jean, *Syntagmes 3 : didactique, sémiotique, linguistique*, Les Belles-Lettres, 1986, 256 p., (Annales littéraires de l'Université de Besançon, 325 ; série linguistique et sémiotiques, 6)

PEYTARD Jean, « Évaluation sociale dans les thèses de Mikhaïl Bakhtine et représentations de la langue » *in Langue française* n° 85 : *Les Représentations de la langue, approches sociolinguistiques* sous la direction de Henri Boyer et Jean Peytard, Larousse, février 1990, pp 6-21.

PICARD Michel, « Littérature/Lecture/Jeu » *in La Lecture littéraire*, 1987, pp 161-169.

Poétique n° 16 : *Le Discours réaliste*, Seuil, 1973, 130 p.

Poétique n° 27 : *L'Intertextualité*, Paris, Seuil : 1976, pp 257-384.

Poétique n° 39 : *Théorie de la réception en Allemagne*, Seuil, 1979, 126 p.

Poétique n° 49 : *Le Texte de l'histoire*, Seuil, février 1982, 125 p.

Poétique du récit sous la direction de Gérard Genette et Tzvetan Todorov, Seuil, 1977, 180 p., (Points, 78).

Problèmes actuels de la lecture sous la direction de Lucien Dällenbach et Jean Ricardou, Glancier-Guénaud, 1982, 217 p., (Bibliothèque des signes), [Colloque de Cerisy].

REBOUL Olivier, *Langage et idéologie*, PUF, 1980, 228 p.

RÉCANATI François, *La Transparence et l'énonciation : pour introduire à la pragmatique*, Seuil, 1979, 215 p., (L'ordre philosophique).

La Réception de l'œuvre littéraire : Recueil d'études du colloque organisé par l'Université de Wroclaw, Wroclaw : Wydawnictwo Universytetu Wroclawskiego, 1983, 314 p., (Acta Universitatis Wratislaviensis, n° 635).

Revue des Sciences Humaines : L'Effet de lecture, n° 177, Lille : Université de Lille III, 1980-1.

Revue des Sciences Humaines : Le Texte et ses réceptions, tome LX, n° 189, Lille : Université de Lille III, janvier-mars 1983.

RICHAUDEAU François, *La Lisibilité*, Retz-CEPL, 1969-1976, 302 p.

RIFFATERRE Michael, *Essais de stylistique structurale,* présenté et traduit par Daniel Delas, Flammarion, 1971, 364 p.

RIFFATERRE Michael, *La Production du texte*, Seuil, 1979, 285 p., (Poétique).

RIFFATERRE Michael, « L'intertexte inconnu » *in Littérature* n° 41 : *Intertextualités médiévales*, Larousse, février 1981, pp 4-6.

RIFFATERRE Michael, « Production du roman : l'intertexte du *Lys dans la vallée* » *in Texte : revue de critique et de théorie littéraire* n° 2, Toronto : éditions Trintexte, 1984, pp 23-33.

RIGNEY Ann, « Du Récit historique » *in Poétique* n° 75, Seuil, 1988, pp 267-277.

ROBIN Régine, *Le Réalisme socialiste : une esthétique impossible*, préface de Léon Robel, Payot, 1986, 347 p.

RUBIN SULEIMAN Susan, *Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*, PUF, 1983, 314 p., (Écriture).

SARTRE Jean-Paul, *Qu'est-ce-que la littérature ?*, Gallimard, 1948, 375 p., (Idées, 58)

SCHAEFFER Jean-Marie, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?*, Seuil, 1989, 185 p., (Collection poétique).

SCHMIDT Siegfried J, « Towards a pragmatic interpretation of "fictionality" » *in Pragmatics of Language and Literature* sous la direction de Teun A. Van Dijk, Amsterdam ; Oxford : North-Holland Publishing Company. New York : American Elsevier Publishing Comany Inc., 1976, pp 161-178, (North-Holland Studies *in* Theoretical Poetics)

SMITH Frank, *Devenir lecteur*, traduit par Claudine et Édouard Rousselet, Armand Colin, 1986, 182 p.

STIERLE Karlheinz, « Réception et fiction » *in Poétique* n° 39, 1979, p. 299-320.

Théorie de la littérature : textes des formalistes russes, réunis, présentés et traduits par Tzvetan Todorov ; préface par Roman Jakobson, Seuil, 1965, 307 p., (Tel Quel).

TODOROV Tzvetan, « La Lecture comme construction » *in Poétique de la prose* (choix) suivi de *Nouvelles recherches sur le récit*, Seuil, 1971-1978, pp 175-188.

TOMACHEVSKI B., « Thématique » *in Théorie de la littérature*, 1965, pp 263-307.

TYNIANOV J., « La notion de construction » *in Théorie de la littérature*, 1965, pp 114-119.

ZIMA Pierre V., *Manuel de sociocritique*, Picard, 1985, 252 p., (Collection Connaissance des Langues).

ZOLKIEWSKI Stefan, « Les circuits sociaux de la littérature et le problème du public » *in La Réception de l'œuvre littéraire*, 1983, pp 51-61.

INDEX DES NOMS CITÉS[1]

Abraham, Pierre 80; 86; 93; 114
Adam, Jean-Michel79
Agrippa d'Aubigné 184; 185
Alain-Fournier 214
Angenot, Marc 70; 73; 127
Anissimov, Isaac 81; 89; 104; 122; 135
Aron, Thoms 69; 71; 132
Bakhtine, Mickaïl 13; 14; 69; 230
Balzac, Honoré de 39; 95; 114; 118; 145; 171; 200; 214; 215; 234; 237; 284
Barrès, Maurice 39; 40; 177; 178; 179; 180; 181; 206; 220; 246; 247; 248; 284
Barthes, Roland 17; 24; 71; 86; 133; 175
Benveniste, Émile 121; 123
Bernanos, Georges 243
Bernard, Jacqueline 274
Billoux, François 25; 30; 76; 153
Blondin, Antoine 137; 144; 145
Blum, Léon 129; 207; 252; 253; 254; 255; 256
Bonte, Florimond 76; 189; 275
Bouissounouse, Janine 42; 47; 48
Bourdieu, Pierre 10; 16
Cachin, Marcel 57; 72; 75; 82; 84; 86; 89; 90; 93; 94; 96; 107; 117; 122; 125; 128; 129; 131
Casanova, Laurent 36; 37; 47; 49; 61; 76; 77; 79; 126
Cohen, Francis 76; 88; 130
Compagnon, Antoine 180; 229; 230; 231
Courtois, Stéphane 150; 258; 264; 267
Daix, Pierre 39; 41; 42; 45; 47; 48; 49; 52; 74; 77; 79; 81; 83; 119; 125; 130; 131; 132; 153; 163; 164; 166; 287
Daladier, Édouard 30; 107; 110; 111; 129; 130; 133; 141; 182; 196; 199; 239; 241; 247; 252; 267; 280
Dällenbach, Lucien 12
Debarge, Charles 28; 105; 250; 251
Decaunes, Luc 71; 101; 146
Domenach, Jean-Marie 137; 139; 143; 144; 145
Duchet, Claude 23; 24; 30
Ducrot, Oswald 85
Eco, Umberto 11; 12; 97
Escarpit, Robert 9; 16; 41; 44; 92; 126
Fajon, Étienne 30; 98; 108; 142; 151; 277; 278
Fallois, Bernard de 114; 138; 141; 142; 144; 145
Fourmanov, Dimitri 221; 222
Fréminville, Claude de 71; 143
Fréville, Jean 72; 74; 77; 81; 82; 92; 93; 94; 96; 98; 101; 102; 103; 104; 118; 119; 122; 126; 128; 129; 133; 134; 135

[1]. Les notes de bas de page n'ont pas été indexées.

Furet, François 81; 82; 85; 86; 87; 94; 98; 99; 103; 104; 106; 116; 126; 130
Garaudy, Roger 29; 38; 105; 189; 214
Genette, Gérard 24; 27; 91; 173
Ghirardi, Marie 81; 95; 102; 103; 105; 108; 114; 116; 117; 121; 122; 123; 128; 129; 130; 131; 133; 134
Hamon, Philippe 14; 30; 112; 173; 174; 175
Hervé, Pierre 38; 78; 90; 109; 119; 125; 132
Hilsum, Mireille 160; 163
Hoog, Armand 138; 145
Iser, Wolfgang 10; 11; 12; 13
Jauss, Hans-Robert 12; 17; 285
Jdanov, André 25; 36; 37; 39; 89; 126
Jouglet, René 42; 115
Jurt, Joseph 14; 17; 71
Kanters, Robert 43; 139; 145
Kemp, Robert 144; 145
Kérillis, Henri de 203; 204; 205; 208
Kriegel, Annie 36; 37; 76; 77; 78; 182; 186; 266; 269
Lacôte, René 72; 81; 82; 89; 92; 94; 96; 98; 104; 118; 131; 135
Laffitte, Jean 39; 42; 52; 130
Lavoinne, Yves 35; 38; 39; 40; 75; 233; 274; 283
Lecœur, Auguste 25; 37; 52; 58; 64; 75; 76; 82; 83; 84; 86; 87; 89; 93; 122; 123; 125; 126; 152; 153; 154
Leenhardt, Jacques 15
Leriche, Fernand 49; 51; 52; 111; 167
Leroux, Gwenola 177
Limat-Letellier, Nathalie 160; 165
Marcenac, Jean 28; 74; 75; 90; 92; 93; 95; 97; 102; 114; 118; 119; 133; 134
Martin-Chauffier, Louis 46; 74; 109
Marty, André 76; 164; 165
Marx, Karl 216; 224; 232; 270; 271
Maurras, Charles 30; 196; 197; 199; 200; 205
Molotov, Viacheslav Scriabine dit 154; 260; 261; 262; 263; 264; 265
Monmousseau, Gaston 42; 51; 57; 58; 60; 61; 62; 75; 82; 84; 108; 109; 110; 111
Monzie, Anatole de 30; 96; 150; 159; 230; 237; 238; 239; 274
Nadeau, Maurice 79; 132; 137; 138; 143; 144; 145
Nizan, Paul 98; 132; 143; 144
Noaro, Jean 94; 102; 107; 121; 122
Ostrovski, Nicolas 190; 191; 192; 193; 194; 195; 215; 284
Parreaux, André 81; 82; 89; 90; 94; 98; 99; 103; 104; 117; 122; 126; 134
Payet-Burin, Roger 57; 98; 99; 103; 107; 115; 117; 122; 128
Peytard, Jean 14; 70
Piégay-Gros, Nathalie 113
Pierhal, Armand 139
Prévost, Claude 245
Principalli-Richard, Patricia 100
Racine, Jean 230
Ravis, Suzanne 166; 247
Reboul, Olivier 73; 91; 110; 128
Reynaud, Paul 30; 53; 54; 107; 110; 111; 129; 159; 247; 248; 257; 258; 280

Richaudeau, François 112
Riffaterre, Michael 11; 14; 91; 277
Rimbaud, Arthur 183; 217; 225; 226; 227; 230; 244; 245; 246
Rioux, Jean-Pierre 129
Robin, Régine 194; 222
Rolland, Jacques-Francis 88; 95; 98; 104; 110; 115; 117; 119; 131; 135
Roy, Claude 57; 78; 81; 107; 109; 114; 115; 116; 119; 125; 126; 263
Rubin Suleiman, Susan 29; 31; 33; 34; 259
Sapiro, Gisèle 45
Sartre, Jean-Paul 40; 60; 61; 72; 79; 87; 147; 166; 286
Schaeffer, Jean-Marie 27; 29
Sigaux, Gilbert 138; 142; 143; 145
Staline 26; 43; 58; 90; 117; 126; 139; 144; 152; 195; 234; 252; 254; 262; 263; 264; 266; 267
Stendhal 38; 39; 40; 44; 88; 118; 183; 284
Stéphane, Roger 78; 137; 139; 140; 150
Stil, André 44; 52; 74; 81; 82; 83; 87; 88; 89; 90; 91; 102; 105; 111; 118; 122; 125; 126
Thorez, Maurice 25; 36; 37; 44; 58; 75; 82; 83; 87; 88; 89; 90; 106; 126; 145; 202; 241; 252; 258; 259; 260; 268; 269
Tillon, Charles 25; 165
Tolstoï 117; 152; 184; 185; 186; 200; 284
Trévisan, Carine 246
Triolet, Elsa 24; 25; 46; 47; 48; 52; 63; 72; 219
Tzara, Tristan 79; 180; 242
Valéry, Paul 231; 232; 233; 234; 235; 236; 237
Vallès, Jules 183; 186; 188; 284
Vassevière, Maryse 253; 257
Verdès-Leroux, Jeannine 35; 46; 50; 57; 61; 63; 74; 76; 77; 78; 80; 106; 142; 267
Verret, Michel 81; 85; 99; 126
Vieuchange, Michel 216; 217; 218; 219; 220; 226
Weygand, Maxime 96; 149
Wurmser, André 26; 44; 48; 50; 57; 74; 79; 81; 82; 87; 88; 89; 90; 92; 93; 94; 95; 96; 98; 104; 105; 106; 107; 108; 111; 113; 116; 117; 118; 119; 120; 122; 124; 125; 129; 130; 131; 133; 134; 163; 189; 234; 237
Zima, Pierre V. 11; 14
Zola, Émile 39; 90; 118; 184; 186; 187; 284

INDEX DES PÉRIODIQUES ET DES JOURNAUX CITÉS

Action 38; 45; 52; 53; 54; 58; 75; 78; 88; 109; 115; 119
L'Action Française 175; 196; 197; 199; 201; 206
Les Cahiers du Communisme 75; 76; 89; 102; 105
Candide 197; 201
Carrefour 137; 138
Ce Soir 37; 52; 53; 72; 75; 93; 181; 273; 274
Combat 132; 137; 155
L'Époque 203; 204; 205
Europe 36; 57; 75; 80; 81; 86; 90; 93; 95; 109; 114; 115; 122; 134; 186; 193
Femmes françaises 28; 43; 75
France-Nouvelle 57; 75; 76; 88; 96; 99; 122
Gringoire 201; 202; 203; 210; 253; 276; 277
L'Humanité 32; 37; 38; 52; 53; 54; 57; 75; 76; 81; 82; 84; 86; 90; 93; 94; 96; 99; 102; 103; 118; 122; 133; 134; 135; 150; 152; 159; 161; 163; 175; 184; 200; 207; 208; 209; 210; 211; 223; 224; 259; 262; 274; 275; 276
L'Intransigeant 206
Les Lettres françaises 26; 36; 37; 38; 39; 43; 44; 45; 46; 47; 48; 49; 72; 75; 79; 87; 88; 94; 109; 122; 124; 145; 222; 234
La Nef 138; 139
La Nouvelle Critique 36; 52; 58; 59; 62; 63; 64; 65; 75; 77; 81; ; 104; 122; 157
L'Observateur 137; 140
L'Œuvre 206; 207; 208
La Pensée 75; 76; 77; 80; 81; 82; 92; 94; 95; 96; 98; 101; 102; 103; 104; 105; 108; 117; 118; 121; 122; 123; 127; 128; 129; 130; 133; 134; 156
Paris-Soir 196; 206; 224; 230; 253; 258; 279; 280; 281; 282
Le Populaire 210; 252; 253; 254; 255; 256; 257
La Vie Ouvrière (*La VO*) 48 ; 52; 53; 54; 56; 57; 59; 61; 65; 84; 110 ; 111

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 7

PREMIÈRE PARTIE : LA RÉCEPTION ET SON CONTEXTE

CHAPITRE I : AVANT-LIRE 23

1. L'ENTOUR DU TEXTE 23
   1. « *L'air de cette époque* » 24
   2. « *Le roman de France* » 28

2. UN ROMAN À THÈSE 30
   1. Un roman réaliste et didactique 30
   2. « *Une autre espèce humaine* » 32

CHAPITRE II : L'ÉDITION ET LA DISTRIBUTION COMMUNISTES 37

1. LA POLITIQUE CULTURELLE DU PARTI COMMUNISTE ET LES POSITIONS D'ARAGON 37
   1. La jdanovisation culturelle 37
   2. Un patrimoine national 40
   3. La défense du roman politique 42

2. LES CONDITIONS DE DIFFUSION DE L'ŒUVRE 43
   1. La Bibliothèque Française et les Éditeurs Français Réunis 44
   2. Succès des *Communistes* ? 46

3. LA VENTE MILITANTE : LES BATAILLES DU LIVRE ET LA VENTE DU CNÉ 47

4. LA GRANGE-AUX-BELLES, 17 JUIN 1949 53
   1. Les militants au miroir du roman 54
   2. Les donneurs de leçons 59
   3. Autocritique d'un écrivain 63
   4. Rôle de l'écrivain communiste et résistance d'Aragon 66

DEUXIÈME PARTIE : LE DISCOURS DES EXPERTS, UNE RÉCEPTION HISTORIQUEMENT ET IDÉOLOGIQUEMENT MARQUÉE

CHAPITRE III : LA CRITIQUE MILITANTE 81

1. AUTEURS, JOURNAUX ET REVUES 82
   L'Humanité et *France-Nouvelle* 84

Les Cahiers du Communisme 85
La Pensée 85
La Nouvelle Critique 85
Action 86
Les Lettres françaises 87
Europe 88

2. LECTURE DES *COMMUNISTES* 89
1. L'éloge du livre 89
2. L'intellectuel de type nouveau 91
3. Une nouvelle littérature 95
4. Une nouvelle esthétique : le réalisme socialiste 98
Un livre optimiste 98
Un livre utile 99
Une conception scientifique de la littérature 99
5. Une lecture référentielle et politique du texte 101
Du réalisme à la réalité 102
Un livre « *vrai* » 102
Un manuel d'histoire 104
Les personnages et leurs doubles : Orfilat 107
Notre histoire : l'hymne au parti et à ses héros 111
La Geste du Parti, tome par tome 117
6. Une "mauvaise" réception chez les communistes ? 119
Louis Martin-Chauffier 120
Gaston Monmousseau 120
André Wurmser 122
Tome V : un livre difficile 122
7. Une lecture littéraire 125
Le style invisible 126
Les Communistes, la littérature réaliste
et *Le Monde réel* 129

3. RHÉTORIQUE STALINIENNE 133
1. "Nous autres" 133
2. L'ennemi 139
3. Figures de style 144

CHAPITRE IV : LA PRESSE NON COMMUNISTE 149

1. Une œuvre de propagande ? 150
2. L'Histoire 151
3. Personnages et pilotis 154
4. La critique du style 157
5. Deux lectures littéraires 158

CHAPITRE V : L'ÉVOLUTION DE LA RÉCEPTION 161

1. Les historiens 161
2. 1958 : relecture des *Communistes* par la critique 167
3. L'écrivain et la réception de son œuvre 169
a. La critique "scientifique" 169
b. *Les Communistes* et *La Semaine sainte* 171
c. *Les Communistes* et *Aurélien* 174
4. « *Ce roman, inachevé comme la vie, comme ma vie* » 176

TROISIÈME PARTIE :
LA LECTURE FICTIVE DANS *LES COMMUNISTES*

1. Représentation de la lecture dans *Les Communistes* 185
2. Effet de réel 187

CHAPITRE VI : LES LECTURES,
SIGNE DU PERSONNAGE ROMANESQUE 191

1. ROMAIN VISCONTI ENTRE BARRÈS 193

2. LES COMMUNISTES, DES « *PERDUS DE LECTURE* » 198
1. « *Je veux peindre la France une mère affligée…* » 201
2. Les romans recommandables 205
1. Jules Vallès 205
2. *Et l'acier fut trempé* et le réalisme socialiste 207

3. LA LECTURE DES JOURNAUX 213
1. Dans le sillage de Maurras 214
2. *Gringoire* 219
3. *L'Époque* 221
4. Les autres journaux 224
Le Matin 224
Paris-Soir 224
L'Intransigeant 225
L'Œuvre 225
5. *L'Humanité* 226

CHAPITRE VII : LES LECTURES, MOTEUR
DE L'ÉVOLUTION IDÉOLOGIQUE DU PERSONNAGE 231

1. CÉCILE 232

2. JEAN DE MONCEY :
DE MICHEL VIEUCHANGE À KARL MARX 234

3. SOUS LE SIGNE DE RIMBAUD 244

CHAPITRE VIII : LES LECTURES, "FAIRE" DU PERSONNAGE 247

1. LA LECTURE FICTIVE ET LA CITATION 229

2. CITATIONS LITTÉRAIRES ET COMMENTAIRES 249
1. Valéry 249
2. Racine 256
3. Victor Hugo 258
4. La citation tronquée des gens bien élevés 260
5. La poésie en guerre : Saint-John Perse et Rimbaud 263
6. Le souvenir : Barrès, Parsifal/Perceval et la littérature courtoise . 266

3. LITTÉRATURE POLITIQUE : LES TEXTES JUGÉS 271
1. L'évaluation négative 271
Les tribulations du *Populaire* 272
Raoul Blanchard et la campagne de Norvège (tome IV) 278
2. L'évaluation positive : la littérature de Parti 279
Molotov et le pacte germano-soviétique 280
L'Histoire du PCUS 286
Fils du peuple et culte de la personnalité 288
Le *Manifeste du Parti Communiste* 291

4. LA TRACE DE L'INTERTEXTE HISTORIQUE 293
1. Weissmüller et Mannheimer (tome I) 294
2. La lettre à Herriot (tome II) 296
3. La séance à la Chambre (tome III) 298
4. Les lectures comme filtre de l'intertexte historique (tome IV) 300

CONCLUSION 307

TABLEAU DE CORRESPONDANCES
DES ÉDITIONS DES *COMMUNISTES* 311

OUVRAGES CITÉS 315

A. RÉCEPTION IMMÉDIATE 315
1. Articles signés 315
2. Articles non signés 320
3. Publication d'extraits du roman dans la presse 320
4. Articles d'Aragon ou interviews 321

B. ÉTUDES CRITIQUES CONSACRÉES À ARAGON 322
Sur *Les Communistes* 322
Autres études citées 324
Sites internets 326

C. TEXTES DE LOUIS ARAGON CITÉS 326

D. TEXTES LITTÉRAIRES CITÉS 328

E. HISTOIRE, SOCIOLOGIE, TÉMOIGNAGES, DOCUMENTS 329

F. SÉMIOLOGIE DES DISCOURS,
CRITIQUE LITTÉRAIRE, LINGUISTIQUE, ESTHÉTIQUE 331

INDEX DES NOMS CITÉS 339

INDEX DES PÉRIODIQUES ET JOURNAUX CITÉS 342

TABLE DES MATIÈRES 343

Publications de l'Équipe de Recherche Interdisciplinaire sur Elsa Triolet et Aragon

Sur Aragon, LE LIBERTINAGE, volume publié par le CARA (Centre Aixois de Recherche sur Aragon), Publications de l'Université de Provence (29, avenue R. Schuman, 13621 Aix-en-Provence), 1986.

Recherches croisées Aragon / Elsa Triolet, n° 1, Annales Littéraires de l'Université de Besançon (n° 364), Série "Linguistique et Sémiotiques" (n° 9), diffusion Les Belles Lettres, 1988.

Lionel FOLLET, *AURÉLIEN : le fantasme et l'Histoire* (2e édition), Annales Littéraires de l'Université de Besançon (n° 375), Série "Linguistique et Sémiotiques" (n° 10), diffusion Les Belles Lettres, 1988.

Histoire / Roman : LA SEMAINE SAINTE d'Aragon, Actes du Colloque d'Aix-en-Provence (septembre 1987), Publications de l'Université de Provence, 1988.

AURÉLIEN ou l'écriture indirecte, ouvrage coordonné par Suzanne RAVIS, avec Édouard BÉGUIN, Gwenola LEROUX, Lucien VICTOR, Collection "Unichamp", Éditions Champion, 1988.

Recherches croisées Aragon / Elsa Triolet, n° 2, Annales Littéraires de l'Université de Besançon (n° 399), Série "Linguistique et Sémiotiques" (n° 12), diffusion Les Belles Lettres, 1989.

Recherches croisées Aragon / Elsa Triolet, n° 3, Annales Littéraires de l'Université de Besançon (n° 440), Série "Linguistique et Sémiotiques" (n° 15), diffusion Les Belles Lettres, 1991.

Écrire et voir : Aragon, Elsa Triolet et les arts visuels, volume publié par le CARA, Publications de l'Université de Provence, 1991.

Recherches croisées Aragon / Elsa Triolet, n° 4, Annales Littéraires de l'Université de Besançon (n° 472), Série "Linguistique et Sémiotiques" (n° 17), diffusion Les Belles Lettres, 1992.

Aragon 1956, Actes du Colloque d'Aix-en-Provence (septembre 1991), Publications de l'Université de Provence, 1992.

Recherches croisées Aragon / Elsa Triolet, n° 5, Annales Littéraires de l'Université de Besançon (n° 535), Série "Linguistique et Sémiotiques" (n° 25), diffusion Les Belles Lettres, 1994.

Jean-Marie VIPREY, *Espaces d'AURÉLIEN*, Annales Littéraires de l'Université de Besançon (n° 535), Série "Linguistique et Sémiotiques" (n° 26), diffusion Les Belles Lettres, 1994.

Le Rêve de Grenade : Aragon et LE FOU D'ELSA, Actes du Colloque de Grenade (avril 1994), Publications de l'Université de Provence, 1996.

Carine TRÉVISAN, *AURÉLIEN d'Aragon, Un "nouveau mal du siècle"*, Annales Littéraires de l'Université de Besançon (n° 611), Série "Linguistique et Sémiotiques" (n° 30), diffusion Les Belles Lettres, 1996.

Au miroir de l'autre : les lieux de l'hétérogénéité dans LE FOU D'ELSA, Actes du Colloque de Grenade (avril 1994), Publications de l'Université de Provence, 1996.

Recherches croisées Aragon / Elsa Triolet, n° 6, Presses universitaires franc-comtoises, Collection Annales Littéraires de l'Université de Besançon (n° 681), Série "Linguistique et Sémiotiques" (n° 35), 1998.

Maryse VASSEVIÈRE, *Aragon romancier intertextuel ou les Pas de l'étranger*, L'Harmattan, Collection Critiques littéraires, 1998.

Qui vraiment parle et d'où vient la chanson : Aragon, Les Poètes, Publications de l'Université de Provence, 1999.

Aragon, Elsa Triolet et les cultures étrangères, Actes du Colloque de Glasgow (avril 1992), Presses universitaires franc-comtoises, Collection Annales Littéraires de l'Université de Besançon (n° 682), Série "Linguistique et Sémiotiques" (n° 34), 2000.

Elsa Triolet, un écrivain dans le siècle, L'Harmattan, 2000.

Patricia PRINCIPALLI, *LA SEMAINE SAINTE : un roman du passage*, L'Harmattan, Collection Critiques Littéraires, 2000.

Corinne GRENOUILLET, *Lecteurs et lectures des* Communistes *d'Aragon*, Presses universitaires franc-comtoises, Collection Annales Littéraires de l'Université de Besançon (n° 697), Série "Linguistique et Sémiotiques" (n° 38), 2000.

Lire Aragon, colloque du centenaire, Honoré Champion, 2000.

Recherches croisées Aragon / Elsa Triolet, n° 7, Presses universitaires franc-comtoises, Collection Annales Littéraires de l'Université de Besançon, Série "Linguistique et Sémiotiques", 2000.

GRELIS

Série “Linguistique et Sémiotiques”
Collection Annales Littéraires.

1. *SEMEN 1, Lecture et lecteur*, 1983, 154 p. (Annales Littéraires de l’Université de Besançon, n° 278).

2. Thomas ARON, *Littérature et littérarité : un essai de mise au point*, 1984, 106 p. (n° 292).

3. Thomas ARON, *L’Inscription de l’Histoire : sur une nouvelle d’Anna Seghers*, 1984, 158 p. (n° 302).

4. *SEMEN 2*, *De Saussure aux médias* (*Théorie, Méthodes, Discours*), 1985, 158 p. (n° 307).

5. Daniel JACOBI, *Itinéraires du texte scientifique : de la diffusion à la vulgarisation*, 1986, 184 p. (n° 324).

6. Jean PEYTARD, *Syntagmes 3* (*Didactique, Sémiotique, Linguistique*), 1986, 256 p. (n° 325).

7. Francesco ORLANDO, *Lecture freudienne de PHÈDRE*, 1986, 182 p. (n° 333).

8. *SEMEN 3*, *La Réécriture du texte littéraire*, 1987, 250 p. (n° 347).

9. *Recherches croisées Aragon / Elsa Triolet*, n° 1, 1988, 254 p. (n° 364).

10. Lionel FOLLET, *AURÉLIEN : le fantasme et l’Histoire*, 2e édition revue et corrigée, 1989, 152 p. (n° 375).

11. *SEMEN 4*, *Texte littéraire et référenciation*, 1989, 275 p. (n° 386).

12. *Recherches croisées Aragon / Elsa Triolet*, n° 2, 1989, 260 p. (n° 399).

13. *SEMEN 5*, *La Médiacritique littéraire* (*Radiophonie, Télévision*), 1990, 190 p. (n° 424).

14. *SEMEN 6*, *Texte, Lecture, Interprétation*, *I*, 1991, 225 p. (n° 439).

15. *Recherches croisées Aragon / Elsa Triolet*, n° 3, 1991, 290 p. (n° 440).

16. *SEMEN 7*, *Mouvance et variations du texte littéraire* (*Sémiotique / Informatique*), 1992, 180 p. (n° 461).

17. *Recherches croisées Aragon / Elsa Triolet*, n° 4, 1992, 300 p. (n° 472).

18. Jean PEYTARD, *Syntagmes 4*, *De l’évaluation et de l’altération des discours*, 1992, 260 p. (n° 479).

19. *SEMEN 8*, *Configurations discursives*, 1993, 180 p. (n° 496).

20. *Mélanges offerts à Jean PEYTARD*, tome I, 1993, 366 p. (n° 502).

21. *Mélanges offerts à Jean PEYTARD*, tome II, 1993, 444 p. (n° 503).

22. Thomas ARON, *Dans le fond de ton cœur, je sçay*, 1993, 144 p. (n° 509).

23. Amr IBRAHIM, dir., *et al.*, *Supports, Opérateurs, Durées*, 1994, 270 p. (n° 516).

24. *SEMEN 9*, *Texte, lecture, interprétation*, *II*, 1994, 220 p. (n° 519).

25. *Recherches croisées Aragon / Elsa Triolet*, n° 5, 1994, 280 p. (n° 535).

26. Jean-Marie VIPREY, *Espaces d'AURÉLIEN*, 1995, 100 p. (n° 538).

27. SEMEN 10, Sémiotique de la lecture, 1995, 164 p. (n° 564).

28. Gisèle HOLTZER, *Autonomie et Didactique des langues*, 1995, 166 p. (n° 568).

29. François MIGEOT, *À la fenêtre noire des poètes*, 1996, 220 p. (n° 610).

30. Carine TRÉVISAN, *AURÉLIEN d'Aragon, un "nouveau mal du siècle"*, 1996, 290 p. (n° 611).

31. *Actes du colloque international sur l'acquisition de la syntaxe en langue maternelle et en langue étrangère*, 337 p. (n° 631).

Semen 11, Vers une sémiotique différentielle, 1999, 380 p. (n° 671).

32. Jacques BOURQUIN, *Pierre Proudhon, Écrits linguistiques et philologiques (inédits)*, 1999, 233 p. (n° 687).

33. Patrick ANDERSON, *La didactique des langues étrangères à l'épreuve du sujet*, 1999, 375 p. (n° 672).

34. *Aragon, Elsa Triolet et les littératures étrangères*, Actes du colloque de Glasgow, 2000, 219 p. (n° 682).

35. *Recherches croisées Aragon / Elsa Triolet*, n° 6, 1998, (n° 681).

36. Philippe SCHEPENS, *Linguistique dialogique et psychanalyse. Une lecture de la* Traumdeutung *de Freud*, 1999, 357 p. (n° 687).

37. François MIGEOT, *Entre les lames. Lectures de Robbe-Grillet*, 1999, 141 p. (n° 695).

38. Corinne GRENOUILLET, *Lecteurs et lectures des COMMUNISTES d'Aragon*, 2000, 323 p. (n° 697).

Ces volumes sont diffusés par :
Les Belles Lettres, 95, Boulevard Raspail, 75006 Paris

Imprimé par la Faculté des Lettres
25030 BESANÇON Cedex
Dépôt légal 4e trimestre 2000
Imprimeur N° 461

Les Communistes *: Aragon a publié pour la première fois ce gros roman historique entre 1949 et 1951, avant de le réécrire de fonds en comble en 1966. Avec un titre pareil en pleine guerre froide, il prenait le risque de ne toucher qu'une partie de son lectorat potentiel. Porté aux nues par la presse communiste, ce roman à thèse ne réussit qu'imparfaitement à convaincre les lecteurs de l'autre bord politique. C'est que sa réception s'insérait dans un contexte de crispation politique, surdéterminé par les batailles idéologiques du PCF : le roman, comme les arts, était devenu une arme au service d'une cause politique.* ***Les Communistes*** *renvoya aux militants une image souvent flatteuse d'eux-mêmes. Cet effet de miroir est sensible dans les lectures et les lecteurs fictifs : ces personnages lisant sont étonnament proches de leurs modèles, les militants réels, et l'identification a joué à plein. L'étude de ces lectures fictives permet aussi de comprendre l'ancrage historique et politique des* ***Communistes*** *dans la période 1939-1940, au travers des discours puisés dans les journaux et l'opinion publique de l'époque... Au carrefour de l'histoire littéraire, de l'histoire et de la sémiologie, cet essai rappelle ainsi la richesse polyphonique de ce roman injustement méconnu.*

Corinne Grenouillet est maître de conférences à l'IUFM d'Alsace et chercheuse au Groupe de Recherches en Linguistique Informatique et Sémiotique de Besançon (GRELIS). Membre de l'Équipe Interdisciplinaire de Recherches sur Aragon et Elsa Triolet (ÉRITA), elle coordonne la revue ***Recherches Croisées Aragon/Elsa Triolet*** publiée aux Annales Littéraires de Besançon.

Série Linguistique et Sémiotiques n° 38

Photo : mai 1936, femmes de grévistes des usines Salmson. Droits réservés.

Maquette de couverture : Jef Bossard.

ISSN 0768-4479
ISBN 2.91332272-7

150 F - 22,87 €

9 782913 322721

Collection Les Annales Littéraires n° 697